

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

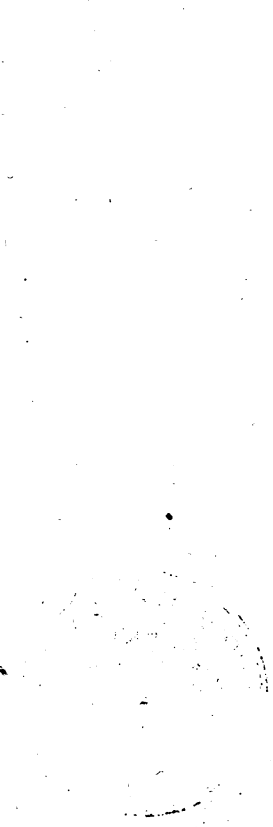
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 13 b 2-1



UNIVE NT

Digitized by Google



Digitized by Google

138 L 1

# MERCURE

## DE

# FRANCE,

## LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME QUINZIÈME.




A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE DE FRANCE.

AN XII.

GENT

Digitized by Google



Digitized by Google

(N°. CXXX.) 2 NIVOSE an 12.
(Samedi 24 Décembre 1803.)

# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

IMITATION D'HORACE,

Livre 1^er., ode 16,

*Otium divos rogat, in patenti* etc.

Surpris par la tempête au vaste sein des flots,
Quand des nuits la pâle courrière
Aux yeux des tristes matelots
Dans un sombre nuage a voilé sa lumière,
Le nautonnier tremblant invoque le repos.

C'est le repos qu'appelle, et la fière Amazone,
Et le Sarmate furieux
Dont les cris provoquent Bellone.
Mais ce repos si rare est un présent des Dieux,
Que ne saurait payer ni trésor, ni couronne.

Jamais l'or de Crésus, les faisceaux des licteurs,
Et tout l'éclat de la fortune
N'ont fait fuir les soucis rongeurs.
Rien ne peut éloigner cette foule importune
De vautours affamés qui dévorent nos cœurs.



Digitized by Google

Le sage, à peu de frais, goûte un bonheur tranquille ;
Sur la table de ses aïeux
Il voit briller la simple argile ;
La soif d'un vil métal, les soins ambitieux
Respectent le sommeil dans son modeste asile.

Pourquoi, faibles jouets de l'avare destin,
Lancer notre courte existence
Dans un avenir incertain ?
Le coupable a-t-il fui sa propre conscience,
Quand il s'est exilé dans un climat lointain ?

Des chagrins, des remords le cortége livide
Avec nous traverse les mers ;
Il vole après le cœur perfide
Au milieu des combats, dans le fond des déserts :
Le cerf est moins léger, le vent est moins rapide.

La fortune aujourd'hui sourit-elle à nos vœux ?
Fuyons la triste prévoyance,
Corrigeons un sort rigoureux,
Par l'aimable gaîté, fille de l'espérance.
Quel mortel peut se dire en tout je suis heureux

A la fleur de ses ans la mort moissonna Achille,
Mais sa gloire ne peut périr ;
Traînant sa vieillesse inutile,
Tithon languit obscur ; et le sort vient m'offrir
La faveur qu'il refuse à ton encens stérile.

Je vois dans tes enclos tant génisses bondir ;
Du char doré qui te promène
J'entends les fiers coursiers hennir ;
Et l'or sur ton manteau s'entrelace à la laine
Qui se baigna deux fois dans la pourpre de Tyr.

Digitized by Google

Pour moi qui vis content d'un petit coin de terre,
Présent de la bonté des cieux,
Et d'une étincelle légère
De ce feu qui des Grecs animaient les aïeux,
Je méprise tout bas un envieux vulgaire.

DE WAILLY.

---

## ENIGME.

JE parais à plusieurs sous de rians dehors;
Et soumis à la loi de la métempsycose,
Je passe dans un autre corps,
Sans cependant cesser d'être la même chose.
D'un point très-inconnu mon être se compose;
Détruit, il reparaît sous de nouveaux rapports.
Le malheureux m'envoye au diable;
Je plais beaucoup à l'opulent:
Qu'on soit puissant ou misérable,
Je n'écoute personne et je vais en avant;
Du bien je suis témoin et du mal plus souvent;
Mais pourtant d'aucun d'eux je ne serai l'apôtre;
Car, plus rapide que le vent,
A tous les deux indifférent,
Je poursuis ma carrière et je fuis l'un et l'autre.
Le sot jouit de moi comme le plus savant;
Je suis beau, je suis laid; et quoique très-constant,
Je suis inconstant à l'extrême;
Mais en changeant de lieu je fais place à moi-même.
Je suis mort dès hier, et j'existe aujourd'hui;
Que l'univers entier s'écroule et se confonde,
Je dois vivre à coup sûr après la fin du monde,
Mais ne vis pas autant que lui.

*Par le C.* VALLANGE.



Digitized by Google

## LOGOGRIPHE.

Je suis du sexe masculin :
Je suis du sexe féminin.
Femelle, hideuse négresse,
Je suis l'objet de ton dédain.
Sitôt que je change d'espèce,
Tel est mon bizarre destin,
L'on m'entoure, l'on me caresse ;
Sur-tout dans la triste saison
Où règne le froid Aquilon,
Auprès de moi chacun s'empresse.
Lecteur, sans beaucoup d'embarras,
Dans mes cinq pieds tu trouveras
D'abord un fleuve d'Italie ;
Un saint de notre lithurgie ;
Un point du ciel, qui correspond
Au pays du peuple lapon ;
Un article ; le dieu qui nous souffle l'orage.....
Dois-je, lecteur, t'en dire davantage.

## CHARADE.

Rampant et méprisé de tous,
Toujours mon premier nous dévore.
Mon Elisa, je vous adore ;
Mais (je vais vous mettre en courroux)
J'aime mieux mon second que vous.
Il me reste à parler encore
De mon tout..... en vous je l'honore.

*Par* J. Guesdon.

*Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Portrait.*
Celui du Logogriphe est *Orage.*
Le mot de la Charade est *Poisson.*

Digitized by Google

L'*Enéide*, traduite en vers, par *M. J. Hyacinthe Gaston*, première livraison. Un vol. in-8°. Prix: 3 fr. 60 c., et 4 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Nous avons vu que Virgile a, dans l'*Enéide*, des difficultés presqu'insurmontables. Ce n'est plus seulement cette correction soutenue, cette précision nerveuse, et ces vives peintures des *Géorgiques*: c'est un style plein d'ame et de passion; c'est une sensibilité exquise qui donne la vie aux plus petites choses; c'est une harmonie où tous les tons du cœur humain sont fidèlement exprimés: et le tissu de ce style est si savant, les nuances en sont si fines et si variées, que loin de pouvoir le traduire, c'est même une étude profonde que d'en sentir toutes les beautés. Les moins éclairés dans les lettres peuvent juger à quelle étonnante perfection Virgile a dû porter ce mérite de l'expression et de l'harmonie, puisque ne rachetant que par ce côté la froideur et la stérilité de son sujet, il balance néanmoins la grande réputation d'Homère.

Si l'on est parvenu à donner quelqu'idée de ces hautes difficultés que le poète offre au traducteur, et sur-tout au traducteur en vers, on ne s'étonnera pas qu'on juge avec indulgence des efforts qui, pour être malheureux, ne sont pas sans mérite; car cet ouvrage est tel, qu'on peut y échouer, même avec un talent assez rare; mais ils n'en supposent pas moins un grand fonds de courage, d'application et d'amour pour le travail. Ces qualités, je l'avoue, me paraissent plus précieuses et plus importantes dans un homme qui professe les belles-



Digitized by Google

lettres, qu'un talent décidé pour les vers. M. Gaston y joint d'ailleurs un certain mérite de style qui n'est pas à mépriser, quoiqu'on doive s'attendre à le trouver bien faible à côté de Virgile.

C'est sur-tout dans ce genre de travail qu'on sent toutes les peines attachées à l'art d'écrire, à cet art si difficile où l'on est continuellement serré entre deux écueils.

*In vitium ducit culpæ fuga. . . . .*

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
*Art poét.*

Le traducteur est placé entre la paraphrase et l'infidélité. Dryden, qui a traduit Virgile en vers, et qui est si admiré des Anglais, tombe souvent dans le premier de ces défauts; et Pope ne l'a pas toujours évité, en traduisant Homère.

M. Gaston paraît avoir plus de penchant pour le défaut contraire. C'est ce qu'on remarquera, en examinant plusieurs morceaux d'un genre différent. On comparera son travail à celui des écrivains supérieurs qui se sont essayés dans cette carrière, et qu'il a eu la modestie de rappeler dans ses notes. Outre que ces comparaisons sont très-propres à former le goût, elles serviront mieux que toutes mes remarques à faire comprendre ce que c'est que de traduire Virgile. Voyons d'abord le morceau de *Laocoon:*

*Ecce autem gemini à Tenedo, tranquilla per alta,*
*(Horresco referens) immensis orbibus angues*
*Incumbunt pelago, pariterque ad littora tendunt.....*

Du port de Ténédos on vit près du rivage
(Je frémis en traçant cette effroyable image),
Sur ces paisibles mers, deux serpens monstrueux
Dérouler lentement leurs anneaux tortueux.....

Ce dernier vers peint, mais à contre-sens. Il arrête l'esprit sur un détail de description qui n'est point à sa place. Le vers de Virgile exprime l'action des serpens: *incumbunt pelago*, etc.; mais le traduc-

Digitized by Google

teur détruit cette action par le mot *lentement*. M. Delille a mieux conçu la pensée du poète, et mieux exprimé l'image que fait le mot *incumbunt*, dans le morceau que M. Gaston rapporte de lui au risque de se nuire par le rapprochement d'un tel rival. Mais puisqu'il n'a pas redouté la comparaison, il est juste de lui faire honneur de sa modestie. Voici donc la traduction de M. Delille:

Laocoon offroit un pompeux sacrifice,
Lorsque deux fiers serpens, sortis de Ténédos,
(J'en tremble encor d'horreur), s'alongeant sur les flots,
Par un calme profond, fendent l'onde écumante.....

Cette épithète de *fiers serpens* paraît imitée du morceau de Malfilâtre, et ne méritait pas de l'être. En observant l'ordre de la description, dans les vers suivans, on verra que M. Delille a eu recours à la paraphrase, pour rendre tous les effets poétiques:

Le col dressé, levant une crête sanglante,
De leur tête orgueilleuse ils dominent les eaux;
Le reste au loin se traîne en immenses anneaux;
Tous deux nageant de front, tous deux des mers profondes
Sous leurs vastes élans, font bouillonner les ondes...

*Cette tête orgueilleuse qui domine les eaux* n'est pas dans Virgile: c'est encore un détail de description qui fait languir le mouvement. On sent de la redondance dans ces épithètes accumulées, qui enflent le style sans le fortifier. La briéveté du poète latin est bien plus énergique, et pourtant sa précision n'ôte rien à l'harmonie.

*Pectora quorum inter fluctus arrecta, jubæque*
*Sanguineæ exsuperant undas, pars cætera pontum*
*Pone legit, sinuatque immensa volumine terga;*
*Fit sonitus spumante salo.....*

M. Gaston traduit:

Leurs crêtes sur les flots se dressent, la mer gronde
Sous leurs replis nombreux qui sillonnent son onde;

Digitized by Google

Ils rassemblent soudain leurs orbes inégaux,
Glissent, et vers l'autel s'élancent hors des eaux.
Leurs yeux roulent du sang, et leur gueule béante
Par de longs sifflemens sème au loin l'épouvante.

Ces vers peuvent avoir coûté au traducteur; mais, sans en faire la critique, j'ose l'engager à travailler encore avec plus de soin toute la partie descriptive, qui exige de si grands efforts, même pour n'obtenir qu'un succès médiocre. M. Delille qui a dans cette partie un talent reconnu, n'est pas lui-même toujours heureux, comme on peut le remarquer dans le passage suivant:

Tout fuit épouvanté : le couple monstrueux
Marche droit au grand-prêtre, et son corps tortueux
D'abord vers ses deux fils en orbe se déploie,
Dans un cercle écaillé saisit sa faible proie,
L'enveloppe, l'étouffe, arrache de son flanc
D'affreux lambeaux suivis de longs ruisseaux de sang.
Leur père accourt : tous deux à son tour le saisissent;
D'épouvantables nœuds à la fois l'investissent :
Deux fois par le milieu leurs plis l'ont embrassé;
Deux fois autour du col leurs corps l'ont enlacé....

Ce morceau ne peut sans doute être considéré que comme un essai fort éloigné de ce qu'on attend de la traduction de M. Delille. Dans les premiers vers de cette tirade, M. Gaston me paraît avoir un avantage marqué; son expression est plus naturelle, et ses vers sont mieux tournés :

Tout fuit : Laocoon voit ces monstres unis,
De leurs nœuds redoublés entourer ses deux fils,
Percer leur tendre sein d'une double morsure,
Et s'abreuver du sang qui sort de leur blessure;
Il les voit, il s'élance, et d'un bras égaré,
Pour sauver ses enfans, lève le fer sacré....

Mais la suite ne répond pas à ce commencement. On sent que la main faiblit dans les endroits qui demandent de la vigueur. Il faut bien se garder de prendre des expressions et des tours recherchés, pour de la force poétique. Le terme de *spirale*

Digitized by Google

*mobile*, que ce traducteur emploie pour peindre les nœuds que forment les reptiles autour du corps de leur victime, est une expression de cette nature: nous en verrons d'autres exemples dans le *Songe d'Enée*, dans ce beau morceau de l'apparition d'*Hector*, où Virgile nous paraîtra toujours à la même hauteur de perfection, quoique dans un ordre de beautés si différent. On a comparé ce songe à celui d'*Athalie* : on peut être embarrassé pour donner la préférence; c'est la même force de style, la même vérité de couleurs. Je ne sais si l'on a remarqué que tous deux ont cette beauté singulière, qu'ils ne sont pas dans le poëme un ornement accessoire, mais un ressort nécessaire à l'action : car le songe d'*Athalie* montre à cette reine le vengeur qu'on élève dans le temple, et jette dans son ame la terreur qui doit produire la castatrophe; et, dans le songe d'*Enée*, ce prince reçoit d'*Hector* la mission de sauver les dieux et les restes de Troie, sur laquelle roule tout le poëme. Mais venons au détail.

*Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris*
*Incipit, et dono divûm gratissima serpit. . . .*

C'était l'heure où glissant sur les ailes des songes,
Morphée aux malheureux verse ses doux mensonges. . .

Voilà un nouvel exemple de cette recherche dans l'expression, qui gâte la meilleure pensée. Il faut songer que c'est ici un morceau de deuil, où tout éclat de figures est absolument déplacé. Lorsque Virgile est simple, on ne court aucun risque de l'être autant que lui; mais le mot *serpit* paraît avoir été un piége pour le traducteur.

*In somnis ecce ante oculos mœstissimus Hector*, etc.

Hector dans mon sommeil apparut à mes yeux,
Pâle, et tel qu'à son char un vainqueur odieux
Le traîna sous nos murs où l'attendait son père,
Sanglant, les pieds meurtris, le front noir de poussière.

Digitized by Google

Quel je le vis alors ! ... Ce n'est plus ce héros
Qui des Grecs fugitifs embrasait les vaisseaux ;
Et du fils de Pelée avait conquis l'armure.
Mon œil avec effroi comptait chaque blessure, etc.

Ces vers, si on ne les considère point comme traduction, ne sont assurément pas mal écrits ; mais j'avoue que, si on les compare au latin, ils ne satisferont pas. On trouvera plusieurs traits pittoresques affoiblis ou supprimés : la figure d'Hector, cette figure tout en pleurs, n'est pas dessinée comme il faut ; on ne retrouve pas ce mouvement : *Quantùm mutatus ab illo !* etc. J'aurais d'autres remarques à faire ; mais j'aime mieux citer la traduction inédite, que M. Gaston a la politesse de rapporter dans ses remarques, et où il dit qu'*on reconnaîtra la touche d'un de nos meilleurs poètes vivans :*

C'était l'heure où, du jour adoucissant les peines,
Le sommeil, grâce aux dieux, se glisse dans nos veines ;
Tout-à-coup, le front pâle et chargé de douleurs,
Hector, près de mon lit, a paru tout en pleurs,
Et tel qu'après son char la Victoire inhumaine,
Noir de poudre et de sang, le traîna sur l'arène.

Les quatre premiers vers sont très-beaux ; mais je ne goûte pas cette figure de la Victoire personnifiée : elle ne me paraît pas être dans le style des anciens.

Je vois ses pieds, encore et meurtris et percés
Des indignes liens qui les ont traversés.
Hélas ! qu'en cet état de lui-même il diffère !
Ce n'est plus cet Hector, ce guerrier tutélaire,
Qui, *des armes d'Achille orgueilleux ravisseur*,
Dans les murs paternels revenait en vainqueur,
Ou courant assiéger les vingt rois de la Grèce,
Lançait sur leurs vaisseaux la flamme vengeresse.....

Ce vers,

*Qui des armes d'Achille orgueilleux ravisseur,*

me paraît une faute plus considérable que je ne puis le dire. Je ne sais si le lecteur en sera blessé comme moi. Mais il me semble que ce terme

Digitized by Google

d'*orgueilleux ravisseur* ne se prend jamais qu'en mauvaise part; et convient-il qu'Enée parle ainsi d'Hector? En second lieu, ce vers et le suivant ne rendent ni l'expression ni la peinture sensible du vers de Virgile :

. . . *Qui redit exuvias indutus Achillis.*

Ce vers fait tableau, et vous revoyez l'Hector d'Homère.

Combien il est changé! ....

Ce tour est moins vif que celui de M. Gaston: *Quel je le vis alors!*.... Mais combien tous deux sont inférieurs à Virgile, dans l'expression sentimentale du discours d'Enée!

*O lux Dardaniæ! Spes ó fidissima Teucrûm!*
*Quæ tantæ tenuere moræ? Quibus, Hector, ab oris*
*Expectate venis?* . . . . .

M. Gaston ne rend point l'*expectate*, mais il paraît avoir senti l'effet de ce style coupé, qu'on ne retrouve pas chez le traducteur inédit, comme on peut l'observer dans ces vers, d'ailleurs très-bien faits :

O des enfans d'Ilus la gloire et l'espérance,
Quels lieux ont si long-temps prolongé ton absence!
O qu'on t'a souhaité! . . . . . .

Cela est un peu languissant, si je ne me trompe. Ni l'un ni l'autre n'ont traduit ce trait de sentiment: *Sat patriæ, Priamoque datum;* mais le tableau qui précède, *ruit alto à culmine Troja*, et la suite, qui n'est pas moins remarquable,

. . . . . *Si Pergama dextrâ*
*Defendi possent, etiam hâc defensa fuissent*, etc.

tout cela est rendu avec une énergie admirable, dans la traduction inédite :

Jusqu'en leurs fondemens nos murs vont disparaître.
Ce bras nous eût sauvés, si nous avions pu l'être, etc.,

et tout le reste du morceau, à quelques longueurs près, décèle une main habile et exercée.

Digitized by Google

Je n'ai pas eu le temps d'examiner à fond la partie dramatique du quatrième livre où M. Gaston a dû se soutenir avec plus de succès, si l'inclination décide du talent. Cependant, en jetant les yeux sur un morceau des imprécations de Didon, je suis frappé d'y trouver une chose qui n'a pu échapper qu'à un homme accablé sous le poids d'un long travail. C'est dans ce passage si connu, *nec te diva parens genuit*, que M. Gaston traduit ainsi :

Non, tu n'es pas le fils de *la tendre Vénus*.....

Pour peu qu'on se souvienne que c'est une femme en fureur qui s'exprime de cette manière, je crois qu'une oreille juste doit être blessée de ces expressions doucereuses, comme d'une véritable discordance. Dans la belle description du calme de la nuit, opposé aux agitations de Didon, M. Gaston soutient, à quelques égards, la comparaison avec les écrivains célèbres qui ont traduit avant lui ce morceau admirable. Je ne citerai que l'imitation de M. de Voltaire :

Les astres de la nuit roulaient dans le silence ;
Eole a suspendu les haleines des vents ;
Tout se tait sur les eaux, dans les bois, dans les champs ;
Fatigué des travaux qui bientôt vont renaître,
Le tranquille taureau s'endort avec son maître,
Les malheureux humains ont oublié leurs maux :
Tout dort, tout s'abandonne aux charmes du repos.
Phénisse veille et pleure.

Tout homme qui a un peu de goût peut sentir combien cette copie est faible. Il n'y a presque pas une des couleurs de l'original qui ne soit effacée. Où sont en effet toutes ces images qui vous mettent la nature sous les yeux,

. . . . *Pecudes, pictæque volucres*
*Quæque lacus latè liquidos, quæque aspera dumis*
*Rura tenent, somno positæ sub nocte silenti*
*Lenibant curas, et corda oblita laborum.*

Digitized by Google

Les deux premiers vers de cette imitation me paraissent avoir une emphase qui ne convient point au sujet; et je trouve qu'Eole fait une assez mauvaise figure dans une description dont tous les traits doivent être pris dans la nature. Il faut louer M. Gaston d'avoir senti du moins qu'il fallait se tenir plus près de la simplicité de Virgile. Il traduit :

La nuit voile les cieux : les hommes, les troupeaux,
Les habitans de l'air et les monstres des eaux,
Dans le creux des rochers, dans les bois, dans les plaines,
Goûtent un doux repos et l'oubli de leurs peines.

Mais par quel secret Virgile sait-il mêler à cette simplicité toutes les richesses de l'imagination ? c'est le secret du génie; c'est ce qu'on admire tous les jours avec un nouvel étonnement; mais c'est ce qu'on ne saurait, sans injustice, exiger d'un traducteur. CH. D.

---

*Essai sur le caractère et l'esprit des Femmes, dans les différens siècles;* par *Thomas*, de l'Académie Française. Nouvelle édition. Un volume in-8°. Prix : 2 fr. 50 cent. et 3 fr. par la poste. A Paris, chez *des Essarts*, libraire, rue du Théâtre Français, n°. 9, au coin de la place de l'Odéon; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, en face du petit portail.

M. Thomas, dans le siècle dernier, fut plus admiré que lu. Les nombreuses couronnes académiques qu'il obtint, accrurent rapidement sa réputation : on les avait accordées à une certaine élévation de style, qui n'est souvent que de l'emphase; à des lieux communs de politique et de morale, reproduits en phrases redondantes; à une recherche de nombre et d'harmonie, qui, malgré son affectation, ne laisse pas de séduire quelquefois. L'auteur, égaré par ses succès, ne s'éloigna jamais du genre qu'il avait adopté

Digitized by Google

dans sa jeunesse. L'usage du monde, la bonne compagnie où ses talens le firent admettre, ne purent lui faire perdre son ton empesé et dogmatique ; il conserva toujours l'éloquence de collége, à laquelle il devait ses premiers triomphes ; et l'on aurait pu lui prescrire, comme Platon à Xénocrate, de sacrifier aux grâces. M. de Voltaire lui reprochait de *tâcher* : il entendait, par cette expression, ces efforts continuels pour trouver des rapprochemens inattendus ; cette méthode si contraire à la véritable éloquence, de procéder toujours par l'analyse et de déduire ensuite les conséquences ; cette prétention de vouloir tout dire sur un objet, et de ne rien laisser à l'intelligence et à la pénétration du lecteur. L'esprit vif du philosophe de Ferney, ne pouvait supporter cette monotonie qui résulte d'un style que rien ne peut détendre, et du retour constant des mêmes figures et des mêmes tours.

On serait injuste si l'on confondait M. Thomas avec les écrivains du même temps, qui non-seulement contribuèrent plus que lui à faire dégénérer la grande éloquence, mais qui travaillèrent à propager des principes désastreux. Toujours chaste et sévère dans ses écrits, l'orateur eut l'avantage trop rare de justifier, par sa conduite et par ses mœurs, les maximes austères qu'il avait adoptées. Lié avec les philosophes modernes, par quelques rapports d'opinion qui ne s'étendaient ni sur leur matérialisme, ni sur leurs idées anti-sociales, il ne convenait avec eux que de quelques points qui se bornaient aux droits des peuples, aux devoirs des rois, et à une perfection imaginaire : objets qui peuvent donner lieu à de brillantes théories, mais que M. Thomas n'aurait jamais mis en discussion s'il avait prévu les conséquences que l'on pouvait en tirer. Il avait encore, sur presque tous les écrivains de ce temps, l'avantage de posséder une érudition immense. Ce fonds accumulé avec soin, et bien classé dans la tête de l'auteur, se répand dans ses ouvrages, et rend leur lecture très-instructive. L'éloge de Descartes peut en offrir un exemple ; il était impossible de mieux exposer le système

de

Digitized by Google

de ce grand philosophe. L'*Essai sur les Eloges*, beaucoup trop long, puisqu'il forme presque une histoire universelle, est aussi un livre plein de recherches curieuses et utiles.

On dut s'étonner qu'un écrivain si peu familiarisé avec les grâces du style, pût entreprendre un ouvrage sur les Femmes. Il paraît que lui-même n'y aurait jamais pensé, s'il n'y eût été porté par une personne à laquelle l'amitié, et sur-tout la reconnaissance l'attachaient. Cette femme jouissant d'une grande fortune et d'un grand crédit, distinguée par des qualités estimables, n'avait pu se garantir des travers du bel esprit. Elle réunissait chez elle plusieurs gens de lettres qui la louaient dans leurs discours et dans leurs écrits; mais un certain pédantisme, qui tenait à l'état de maîtresse de pension qu'elle avait autrefois exercé à Genève, et dont elle n'avait pu se corriger entièrement lorsque son mari fut parvenu au ministère, la rendait quelquefois l'objet des plaisanteries des sociétés rivales de la sienne. Elle desira que l'opinion peu favorable aux femmes qui se perdent dans le dédale de la philosophie et de l'érudition, opinion qu'elle traitait de préjugé, fût combattue par un homme qui admirait en elle ce que d'autres regardaient comme un défaut.

L'auteur employa dans ce livre la même manière que dans ses autres ouvrages : cependant, comme nous le ferons remarquer, il fut quelquefois entraîné par son sujet; son style prit une grâce qui lui était étrangère, et l'on remarqua avec surprise quelques aperçus fins et délicats. Procédant toujours avec méthode, M. Thomas annonce, dès le commencement de son livre, qu'il va chercher quelles sont les qualités et les diverses sortes de mérite dont les femmes sont susceptibles; jusqu'où le gouvernement, les circonstances et les lois peuvent les élever, et les rapports secrets de la politique avec les mœurs. C'est donc une histoire générale des femmes qu'il entreprend; on conçoit qu'avec un plan si vaste, l'obligation où se trouve l'auteur de restreindre son livre à une brochure peu volumineuse, ne doit produire qu'un ouvrage imparfait. Pour



BIBL. UNIV.
Digitized by Google

se conformer aux idées de la personne à laquelle il consacre son travail, l'auteur s'élève contre le mot célèbre de Thucydide : *La femme la plus vertueuse est celle dont on parle le moins.* Par une figure de rhéteur, il introduit une femme qui défend la cause de son sexe, et qui après avoir exposé en belles phrases tous les titres des femmes à la gloire, conclut *à ce que leurs noms sortent quelquefois hors de l'enceinte étroite où elles vivent.*

On distingue presque à chaque page, que M. Thomas ne partage pas l'opinion qu'il soutient. Quelles femmes tiennent le premier rang parmi celles qu'il cite, d'après Plutarque, comme des modèles qui ont acquis une réputation indépendante des vertus de leur sexe ? c'est Sapho et Sémiramis. Si l'on se rappelle que Sapho acquit une honteuse célébrité par les passions les plus dépravées, et que Sémiramis, après avoir obtenu de son mari la possession du trône pendant cinq jours, le fit mourir aussitôt, on conviendra que ces exemples ne sont pas heureux. L'auteur ne tarde pas à s'expliquer d'une manière plus positive; lorsqu'il arrive aux premiers règnes des empereurs Romains : « Remarquons, dit-il, que cette époque » des talens dans les femmes, se trouve à Rome dans le » temps où la société devait être beaucoup plus perfec- » tionnée par l'éloquence, par le luxe, par l'usage et » l'abus des arts et des richesses. Alors la retraite des » femmes dut être moins austère ; leur esprit plus actif » fut plus exercé ; leur ame eut de nouveaux besoins ; l'i- » dée de la réputation naquit pour elles ; leur loisir aug- » menta par la distinction des devoirs.... Les femmes se » disputèrent à prix d'or un histrion : elles attachèrent » leurs cœurs et leurs yeux avides sur un théâtre pour » dévorer les mouvemens d'un pantomime. Un joueur » de flûte engloutit des patrimoines, et donna des héritiers » aux descendans des Emile et des Scipion. La débauche » redouta la fécondité ; on apprit à dompter la nature : » l'art affreux des avortemens se perfectionna. » Que l'on compare ce morceau à celui où M. Thomas peint la vie

Digitized by Google

sédentaire et laborieuse des femmes romaines avant cette époque de corruption. « Assez barbares pour ne savoir » être qu'épouses et mères, chastes sans se douter qu'on » pût ne pas l'être, sensibles sans avoir appris à définir ce » mot, occupées de devoirs et ignorant qu'il y eût d'au- » tres plaisirs, elles passaient leur vie dans la retraite à » nourrir et à élever leurs enfans, et, bien avant dans la » nuit, maniaient tour à tour l'aiguille et le fuseau. » Ce rapprochement nous paraît suffire pour prouver que M. Thomas était amené involontairement à produire des faits qui nuisaient à la conclusion et au but de son ouvrage. On ne peut faire cette remarque sans être convaincu que, malgré les sacrifices qu'il faisait aux idées du temps, il conserva cette pureté d'intention et cette rigueur de morale qui lui valut une estime indépendante de ses talens littéraires.

L'auteur ne partage point le sentiment de ceux qui regardent comme une injustice l'éloignement où sont les femmes des emplois publics. Il observe, avec beaucoup de sagacité, que, même dans l'administration de celles qui ont régné avec le plus d'éclat, on a toujours pu remarquer des fautes essentielles qui tiennent à la destination première d'un sexe qui n'est pas né pour commander. Elisabeth, si vantée par les historiens, lui en offre un exemple. Il trouve que les goûts de son sexe perçaient à travers les soins du trône; il se plaint de la voir mêler aux vues des grandes ames les faiblesses les plus petites; il pense enfin que si Marie Stuart eût été moins belle, sa rivale eût été moins barbare. M. Thomas observe, en parlant du règne d'Elisabeth, qu'elle porta le despotisme plus loin que les rois ses prédécesseurs. Le pouvoir absolu que les femmes exercent presque toujours sur les Etats qu'elles gouvernent, lui paraît venir de ce que les hommes confondent en elles l'empire de leur sexe avec celui de leur rang. Cette raison a plus de finesse que de vérité. Il remarque, à ce sujet, que leur pouvoir même arbitraire n'est jamais cruel:



Digitized by Google

« Elles ont, dit-il, plutôt un despotisme de fantaisie que » d'oppression. »

Ce trait, plein de sens et de délicatesse, nous amène à en citer un autre qui nous paraît aussi juste et aussi fin. L'auteur pense que les femmes ne peuvent exercer les fonctions de juge : leur extrême sensibilité les rend incapables d'être impartiales. « Aussi, dit M. Thomas, rare- » ment les femmes sont-elles comme la loi, qui prononce » sans aimer ni haïr. Leur justice soulève toujours un » coin du bandeau, pour voir ceux qu'elles doivent con- » damner ou absoudre. » Cette image caractérise parfaitement le naturel des femmes ; on y voit un mélange d'intérêt et de curiosité incompatible avec les fonctions de juges; et la manière dont l'auteur esquisse ce petit tableau, ne fait que rendre plus aimables celles dont il veut combattre les prétentions.

M. Thomas multiplie les raisonnemens, pour prouver que si les femmes ne sont pas propres à occuper les emplois publics, elles peuvent du moins disputer aux hommes la gloire qu'ils obtiennent par les sciences et la philosophie. Molière, dans le siècle de Louis XIV, avait montré le ridicule du jargon scientifique employé par quelques femmes de son temps; la leçon avait été si bonne, qu'à quelques exceptions près, on avait peu vu de ces prétendues savantes, et que la coquetterie seule avait suffi aux femmes pour les détourner de ce travers. Les métaphysiciennes, les philosophes avaient été rares; mais, en récompense, on avait eu des Sévigné et des Lafayette; et l'esprit le moins sensible aux charmes et à l'élégance du style de ces deux dames, ne pouvait, à ce qu'il paraît, se plaindre de la révolution opérée par Molière. Cependant M. Thomas s'élève sérieusement contre notre plus grand poète comique; il lui reproche d'avoir dégoûté les femmes des études scientifiques, et développe une nouvelle combinaison que, selon lui, Molière aurait dû préférer. « Au lieu, » dit-il, de faire contraster avec Philaminte et Belise, ce » Chrysale qui est donné pour l'homme raisonnable de la

Digitized by Google

» pièce et qui n'est que l'homme raisonnable d'un autre » siècle, si on avait peint une femme jeune et aimable, » qui eût reçu, du côté des connaissances de l'esprit, la » meilleure éducation, et qui eût conservé toutes les grâ- » ces de son sexe; qui sût penser profondément, et qui » n'affectât rien; qui couvrît d'un voile doux ses lumiè- » res, et eût toujours un esprit facile, de manière que ses » connaissances acquises pussent ressembler à la nature; » qui pût apprécier et sentir les grandes choses et ne dé- » daignât jamais les petites, etc. ( Nous passons quelques » antithèses, qui expriment les mêmes idées. ) alors, dit » M. Thomas, la comédie de Molière, admirable à tant » d'égards et excellente en tout point, si elle eût été faite » pour un siècle moins avancé, eût présenté, pour le » siècle de Louis XIV, à côté du ridicule, une leçon, et » dans les femmes, l'usage heureux des lumières à côté » de l'abus. »

Sans nous arrêter à observer que ce tableau d'une femme aimable et savante est tout-à-fait romanesque ( quoique l'auteur, pour plaire à la dame à qui son livre est consacré, assure qu'il a trouvé un modèle de cette femme dans le dix-huitième siècle ), nous remarquerons que son jugement sur Molière est plein d'erreurs. D'abord, il est faux que Chrysale soit l'homme raisonnable de la comédie des *Femmes Savantes*. Molière en a fait un homme faible, qui s'emporte lorsque sa femme est absente, et qui n'a aucune volonté aussitôt qu'il voit Philaminte. Ce mélange de colère et de soumission, fait le comique de ce rôle. Ariste, frère de Chrysale, et sur-tout Clitandre, homme de la cour, dont le ton est excellent, dont les manières sont pleines d'aisance et de noblesse, ont été placés par Molière comme les gens raisonnables de sa comédie. Le contraste avec les *Femmes Savantes*, ne se trouve pas dans le rôle de Chrysale; il existe dans celui d'Henriette, jeune personne d'un caractère aussi agréable que naturel; elle n'affecte rien; son esprit naïf et délicat n'aspire point à des connaissances transcendantes; son excellent goût se



Digitized by Google

montre dans le mépris qu'elle a pour les vers de Trissotin : de l'aveu de son père, elle aime un homme dont elle est aimée; et la préférence que lui donne cet homme qui fréquente la cour, prouve qu'il ne lui manque rien du côté des grâces et de l'amabilité. Son rôle est un de ceux que Molière ait le mieux tracés. Lorsque Clitandre lui parle du dégoût que lui inspire Trissotin, plus adroite que son amant, elle lui fait observer que l'on doit tout ménager dans la maison de la personne que l'on aime.

Ses écrits, ses discours, tout m'en semble ennuyeux,
Et je me trouve assez votre goût en vos yeux.
Mais comme sur ma mère il a grande puissance,
Vous devez vous forcer de quelque complaisance :
Un amant fait sa cour où s'attache son cœur,
Il veut de tout le monde y gagner la faveur;
Et pour n'avoir personne à sa flamme contraire,
Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

Henriette pouvait-elle s'exprimer avec plus d'esprit et plus de délicatesse ? Il est étonnant que dans sa digression sur les *Femmes savantes*, M. Thomas n'ait point parlé de ce rôle.

Les opinions du grave académicien portèrent quelques femmes à s'occuper de sciences et de spéculations philosophiques. On vit des ouvrages de politique sortir de leurs mains; la doctrine de la révolution, la justification de ses résultats, une morale où les passions font excuser les plus grands excès, se développèrent dans plusieurs livres, et dans un roman portant le nom d'une femme. On n'y retrouve ni les grâces, ni la douceur, ni la réserve de son sexe. Une emphase continuelle, une obscurité que l'on prit pour de la profondeur, un faux enthousiasme caractérisèrent ces écrits; et si l'on y admira quelquefois des éclairs d'imagination, on s'éleva avec raison contre une multitude de vues incohérentes, et de raisonnemens faux. Fénélon, qui a composé un si bon traité sur l'éducation des femmes, avait prévu le danger de leur donner des connaissances spéculatives. Le portrait qu'il trace d'une

Digitized by Google

femme philosophe, semble avoir été fait pour le siècle où nous vivons : « Cette femme, dit Fénélon, ne peut d'ordinaire rien savoir qu'à demi ; elle est plus éblouie qu'éclairée par ce qu'elle sait. Elle se flatte de savoir tout ; elle décide, elle se passionne pour un parti contre un autre. Cette femme est éloquente en conversation, et vive pour mener une cabale. »

Faut-il conclure de toutes ces observations que les femmes ne doivent pas cultiver leur esprit ? non, sans doute. Celles qui, comme madame de Sévigné, s'occupent de choses sérieuses sans perdre le caractère aimable de leur sexe, et laissent courir leur plume dans des lettres qui font les délices de leurs amis ; celles qui, à l'exemple de madame de Lafayette, composent ces narrations intéressantes où les mouvemens les plus secrets du cœur humain sont indiqués, où le talent de l'observation, si naturel aux femmes, se développe avec la réserve dont elles ne doivent jamais s'écarter ; celles, enfin, qui marchant sur les traces de madame de Lambert, donnent des traités d'éducation, résultats des soins qu'elles ont eus pour leurs enfans ; ces femmes, dont les ouvrages font honneur à la littérature française, ne doivent pas être considérées comme des femmes savantes.

Les anciens moralistes, et sur-tout Plutarque, ont parlé fréquemment de l'état des femmes dans la société. Tous s'accordent à reconnaître que la douceur et la modestie sont leur partage, et que tout ce qui pourrait altérer ces qualités distinctives de leur sexe, leur ferait perdre le charme qui les environne : « La femme vertueuse, dit l'Ecriture, ouvre sa bouche à la sagesse, et une loi de douceur est sur sa langue. » Plutarque, en parlant du mariage, veut que la femme répande dans sa maison une douce sérénité ; au milieu des soins qui occupent son époux, elle doit le distraire par un aimable enjouement. Il ne s'oppose point à ce qu'elle acquierre de l'instruction, mais il veut que ce soit son mari qui la lui donne. Dans une apostrophe touchante à un jeune époux, il s'exprime ainsi :



Digitized by Google

« Semblable à l'abeille, qui recueille sur les fleurs ce » qu'elles ont de plus précieux, réunis pour ta femme, » dans les meilleurs livres, et près des personnes les plus » vertueuses et les plus instruites, ce que tu trouveras de » plus propre à orner son esprit et à former son cœur. » Charge-toi seul d'être son instituteur. Elle a quitté pour » toi un père et une mère, sois pour elle un frère et un » ami. »

M. Thomas convient, avec une franchise admirable, que la religion chrétienne contribua plus que la morale de l'antiquité, à épurer les mœurs des femmes. Leurs devoirs ne furent plus seulement le résultat des convenances sociales; ils furent considérés comme des obligations religieuses : l'idée d'une pureté dont l'ancien culte, uniquement destiné à captiver les sens, n'offrait aucun exemple, se grava dans le cœur des femmes. Alors les combats contre les passions furent plus fréquens et plus heureux; les femmes mirent leur gloire à les dompter. Leur sensibilité s'exalta sur des dogmes tout spirituels; et la pudeur qui leur est naturelle, devint plus parfaite dans une religion qui demande et inspire un amour entièrement dépouillé des passions terrestres : « Le christia- » nisme, dit M. Thomas, resserra les nœuds du mariage; » d'un lien politique, il fit un lien sacré, et mit les con- » trats des époux entre le tribunal et l'autel, sous la garde » de la divinité. »

Le platonisme, dans l'amour, fut le résultat de ce changement, et créa l'esprit de chevalerie. On se forma l'idée d'une liaison indépendante des sens; les femmes, beaucoup plus délicates que les hommes, saisirent avec enthousiasme ce moyen d'aimer sans compromettre leur pudeur; leur intérêt même put influer sur ce choix. En effet, dans une liaison de ce genre, l'amant n'osant rien demander, desirait toujours; les moindres faveurs étaient la récompense des plus grands actes de dévouement; et dans ce rapport, que le sexe le plus fort avait avec le plus faible, l'empire

Digitized by Google

était assuré à ce dernier. C'est ce qu'aurait peut-être dû remarquer M. Thomas.

L'auteur a conservé dans ce livre la sévérité de principes qui caractérise ses autres ouvrages. Il ne cherche point à justifier, soit par des sophismes, soit par une fausse sensibilité, les faiblesses et les égaremens des femmes. Il pense, comme tous les grands moralistes, que la société toute entière repose sur leurs mœurs : « Il y a tant d'imperfections attachées à la perte de la » vertu dans les femmes, dit le président de Montesquieu, » toute leur ame en est si fort dégradée, ce point prin- » cipal ôté, en fait tomber tant d'autres, que l'on peut » regarder l'incontinence publique comme le dernier » des malheurs, et la certitude d'un changement dans » la constitution. » M. Thomas ne s'éloigne jamais de cette grande idée ; les exemples qu'il devait avoir sous les yeux, ne lui arrachent pas le plus léger sacrifice aux systèmes que les philosophes modernes avaient voulu établir sur cet objet.

L'*Essai sur les Femmes*, est l'ouvrage de M. Thomas qui a été le plus souvent réimprimé ; le fonds du sujet, et quelquefois la manière dont il est traité, en rendent la lecture intéressante. L'édition que nous annonçons est belle et correcte. P.

---

ΕΠΟΠΟΙΑ ΕΙΣ ΤΑΣ ΑΡΙΣΤΕΙΑΣ κλ, poëme épique sur les exploits du héros *Napoléon Bonaparte*, premier consul de la république Française ; composé par M. *Polyssoï-Condou de Jannina*, et dédié à Madame *Bonaparte*, épouse du premier consul. Brochure in-4°. Prix : 3 f. et 4 f. par la poste. A Paris, chez *Johanneau*, libraire, Palais du Tribunat ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, en face du petit portail.

Il y a déjà dix-huit mois que ce poëme est publié, et à peu près aussi long-temps que j'en ai rendu compte dans

Digitized by Google

un autre journal littéraire. Le libraire desire qu'il soit encore annoncé, et je me suis trouvé chargé d'en faire un nouvel extrait. J'avoue que j'aurais bien voulu m'en dispenser ; car, s'il est triste d'avoir à faire une fois la critique d'un mauvais ouvrage, il l'est encore plus d'avoir à la répéter.

Comme je n'ai pu changer d'opinion sur des défauts qui sont restés les mêmes, je serai forcé de replacer ici plusieurs de mes premières observations. Je tâcherai cependant que cet article ne soit pas la répétition de l'autre. Si je reproduis quelques remarques déjà faites, j'en ajouterai aussi qui ne l'avaient pas encore été.

Il ne sera pas hors de propos de dire d'abord quelque chose de l'auteur, et de ses travaux littéraires.

M. Polyzoïs, et non pas *Polyssoï*, comme il est nommé dans le titre français de son poëme (1), est un prêtre grec né à Joannina, dans l'ancienne Thessalie. Sa muse s'est souvent exercée dans le genre de l'éloge, et il a composé, en l'honneur de plusieurs princes allemands, des poëmes aussi peu connus en Allemagne, que l'est en France celui où il a chanté le premier consul.

Un médecin grec de Trîcca, Constantin Caraïoannis, avait fait une grammaire grecque bien diffuse, bien volumineuse, qui restait manuscrite et méritait peu les honneurs de l'impression ; M. Polyzoïs s'est chargé d'en donner l'édition ; et, grace à son zèle, les Grecs, accablés déjà de mauvaises grammaires de l'ancienne langue, en ont

(1) Il y a dans le grec *παρὰ τοῦ Πολυζώη*. Mais ce mot *Πολυζώη Polyzoï* est un génitif dont le nominatif est *Πολυζώης*. Les Grecs modernes ont des noms masculins en *ης* dont les autres cas singuliers sont en *η*. M. Polyzoïs a signé l'épître dédicatoire de son édition de la Grammaire grecque de Constantin, *Πολυζώης Κωνστ*, au nominatif, et non pas *Πολυζώη*.

Digitized by Google

une de plus. Voici le titre de cette grammaire, exactement traduit : « Le Trésor de la Grammaire, composé » avec le plus de méthode possible, par le très-docte » médecin philosophe Constantin Caraïoannis; contenant » complétement ce qu'il y a de plus beau dans tous les » Grammairiens; et dédié à Constantin, George, Démé- » trius, Nicolas, fils très-illustres et très-savans du très- » haut, très-pieux et très-sage seigneur Jean-Alexandre » Constantin Mourouzi, gouverneur de toute la Valachie; » et à son très-illustre frère, Panagioti : il est aujourd'hui » publié pour la première fois, avec l'addition de beau- » coup de règles inédites et d'exemples nécessaires; par » le zèle laborieux et l'exacte correction du plus petit » des prêtres, Polyzoïs Contou, *Didascalos*, d'Ion- » nina (1).» — Ce titre pourrait faire soupçonner M. Polyzoïs d'un peu de charlatanisme; mais ce serait assurément très-injuste. — Dans l'épître dédicatoire, il appelle les fils du prince de Valachie *les rejetons d'or d'une illustre racine, les rayons brillans comme l'or d'un soleil éclatant, étincelant de vertus, des lys qui flourissent dans la prairie paternelle.* Ces hyperboles asiatiques ne ressemblent pas beaucoup à l'élégante simplicité de l'antique Atticisme.

Sur un exemplaire de cette Grammaire, donné à la Bibliothèque Nationale, M. Polyzoïs a écrit quatre vers iambiques, que je publierai ici pour la plus grande satisfaction des Hellénistes :

Ἐπίγραμμα ἰαμβικὸν εἰς τὴν ἐν Παρισίοις Βιβλιοθήκην τῆς Γαλλικῆς Πολιτείας.

Ἐχρῆν με Σίβυλους πρυσφέρειν φιλοφρόνως
Θήκη μεγίστη Σιβυλίων ἐν Γαλλίᾳ,
Ἐν ᾗ μέγις' ἔρασαι Ἑλλήνων λόγων,
Οἳ ἀρχὰς εὗρον τῶν σοφῶν εὑρημάτων.

(1) A Bude, 1796. Deux volumes in-8°.

Digitized by Google

« Je devais m'empresser d'offrir ces livres à *la plus* » *grande* bibliothèque de la France, de ce pays où sont » *les plus grands* amis de la littérature des Grecs, *inven-* » *teurs* des sages *inventions.* » On voit que j'ai tâché, dans cette traduction scrupuleusement fidelle, de conserver *le trait* de l'original.

M. Polyzoïs est encore auteur de la préface et de l'épigramme grecques qui se lisent à la tête d'une détestable édition de *Xénophon d'Ephèse*, donnée à Vienne en 1793. La récension du texte a été faite par un certain Ventôtis (Βεντώτης), qui n'avait ni érudition, ni critique, et pas même la première idée des devoirs d'un éditeur et du respect qu'il doit aux écrivains qu'il se charge de publier. Le baron de Locella, qui, quelques années après, a publié le roman de *Xénophon* avec un excellent commentaire (1), a traité l'éditeur grec avec toute la sévérité et le mépris qu'il méritait si bien.

Je sais encore que M. Polyzoïs a le projet de donner une édition des *Lettres d'Aristœnète.* On dit qu'il a trouvé à Joannina, un manuscrit qui contient une lettre de plus que celui de Vienne, le seul que jusqu'à présent l'on connût en Europe. Si M. Polyzoïs était critique; s'il avait collationné exactement les deux manuscrits; s'il avait bien lu les classiques anciens; s'il connaissait les ouvrages des Hellénistes modernes, il pourrait faire un utile travail sur le texte de cet agréable écrivain : mais, à en juger par la manière dont il en parle, il paraît que l'on peut, sans beaucoup d'injustice, placer d'avance son *Aristœnète* à côté du *Xénophon* de Ventôtis.

Lorsque M. Polyzoïs vint à Paris, quelques journaux

(1) Son édition a paru à Vienne en 1796, chez Blumauer. Il y a des exemplaires sous le titre de Leipzig. C'est l'effet d'une mutation de libraire. L'édition est la même.

Digitized by Google

donnèrent à son arrivée une solennité tout à fait risible. Il devait, à ce que l'on disait, faire d'importantes recherches dans les manuscrits de la bibliothèque, et il est à remarquer qu'il peut à peine lire les manuscrits les moins difficiles : enfin, on voulait, je ne sais à quel propos, fixer sur lui l'attention publique. Il eut, vers ce temps, le malheur de faire, sur les beautés de Paris, quatre vers plus pauvres les uns que les autres; ils furent imprimés, réimprimés, et très-vantés. Pour faire apprécier leur mérite, il suffira de citer le dernier.

. . . . . *Ab uno*
*Disce omnes*. . . . . .

Ἄλλαι ἐπεί με σιγᾶν, φεῦ, ἰὼ ἰὼ μεσούνην Παναχαιῶν.

C'est-à-dire, d'après la traduction de M. Polyzoïs lui-même :

« *Oime! perche devo tacere la magnanimita e la sa-* » *pienzia degli antichi Greci!* »

Il est aisé de voir que, dans ce vers, qui d'ailleurs manque de nombre, l'hiatus de φεῦ, devenu bref, est excessivement dur; que ces deux ἰὼ ἰὼ, placés de suite, sont d'une négligence impardonnable; enfin, que l'ellipse de χρὴ ou δεῖ, avec σιγᾶν, devoit être évitée dans une petite épigramme de quatre vers, qui n'ayant pas le moindre mérite de pensée, devoient au moins avoir celui de l'élégance et de la correction.

Parlons, enfin, du poëme. D'abord le traducteur a eu fort grand tort de l'appeler *poëme épique*. Le mot ἐποποιία, *Epopée*, signifie proprement poëme héroïque, c'est-à-dire, composé en vers héroïques, que l'on nomme ἔπη par excellence. Les petits ouvrages de Coluthus, de Musée, de Tryphiodore, sont, dans le sens rigoureux du mot grec, des *Epopées*, des poëmes héroïques; mais jamais personne ne s'est avisé de les honorer du nom de

Digitized by Google

poëmes épiques. M. Polyzoïs, grec de naissance, a pu, sans beaucoup de peine, écrire quatre cents vers grecs, où il s'est trop fréquemment souvenu des hémistiches d'Homère; il a pu trouver le moyen de renfermer dans ces quatre cents vers toutes les actions de son héros, depuis sa naissance jusqu'après la bataille de Marengo; il a pu faire de nombreuses fautes de quantité, et employer plus d'une expression de mauvais usage; enfin, il a pu mêler à son récit un merveilleux absurde et déplacé. Mais ce ne sont pas-là, je crois, les qualités du poëme épique; et à moins de renverser les décisions des maîtres du Parnasse, et de réformer toute la poétique, l'*Epopée* grecque de M. Polyzoïs ne peut avoir en français d'autre nom que celui de poëme héroïque, et assurément c'est lui faire encore beaucoup d'honneur.

L'emploi que M. Polyzoïs a fait du merveilleux est peut-être à ses yeux une invention sublime; moi, je le trouve puéril et sans justesse. Adapter la mythologie homérique à un sujet tout à fait moderne, c'est faire un véritable contre-sens. En effet, quel est le but du merveilleux dans les poëmes des anciens? d'augmenter l'admiration, la terreur, l'intérêt, en faisant intervenir parmi les actions humaines, des divinités, alors objet du culte général, et auxquelles l'opinion publique accordait une grande influence sur tous les événemens de la vie. Mais, pour nous, ce moyen est usé, et totalement sans effet. C'est à l'imagination des poëtes à s'ouvrir maintenant, s'il est possible, de nouvelles sources de merveilleux, puisque les anciennes sont épuisées. Le plus grand talent poétique ne réussirait pas aujourd'hui à faire supporter dans le récit d'une action moderne le merveilleux d'Homère et des autres anciens. Quel est l'homme de goût, je dirai plus, quel est l'homme de bon sens, qui, lisant le poëme de M. Polyzoïs, puisse n'être pas choqué de voir

Digitized by Google

Jupiter et Neptune, Apollon et Minerve, intervenir dans l'expédition d'Egypte, les campagnes d'Italie et l'explosion du 3 nivose ? l'esprit se refuse à de si burlesques suppositions. Conçoit-on rien de plus risible, qu'une Minerve païenne, nouveau mentor d'un héros baptisé et restaurateur de la religion catholique ? Ces exemples valent mieux que tous les raisonnemens, et me dispensent de développer plus longuement des principes que je crois incontestables.

Je disais tout à l'heure que M. Polyzoïs a fait des fautes de quantité, qu'il a employé des mots de mauvais usage. On a le droit de me demander des preuves, et je les donnerai.

Le premier vers de la dédicace à madame Bonaparte, est terminé par πόλιν ὀάρων ; mais la seconde est brève dans ὀάρων. Voyez *Homère* (1), *l'Anthologie* (2), *Callimaque* (3), *Musée* (4), etc.

Dans le vers sixième de la page 10, M. Polyzoïs a fait un iambe de πάσαις qui est toujours un spondée.

l'δμοσύνησι πάσαις τε γεραίρουσ' ἀιὲν ἀγασᾶις.

πᾶς est une contraction de πάας (5)'; et l'accent seul du nominatif πᾶς πᾶσα πᾶν, indique assez la quantité de πάσαις. L'on me dispensera, j'espère, de citer des exemples dans une chose aussi connue.

Le huitième vers de la page 16, n'est pas plus régulier ; il finit par ἰφθιμον ἥρω. Mais ἰφθιμον, dont la pénultième est longue, ne peut pas être un dactyle. Tous ceux

(1) Il. 9. 327.
(2) Anal. gr. ἀδέσπ. 253.
(3) Lav. Pall. 66.
(4) Her. 132.
(5) M. Scheid animadv. ad Lennep Anal. p. 469.

Digitized by Google

qui ne sont pas étrangers aux lettres grecques, se rappellent sûrement le commencement de l'*Iliade*.

Πολλὰς δ' ἰφθίμους ψυχὰς ἀϊδι προΐαψεν.

L'index de Seberus, et le dictionnaire de Morell fourniront d'autres autorités à ceux que cet exemple n'aurait pas convaincus.

Dans le dernier des quatre vers adressés à l'Institut, *Τάων* a la première brève. L'usage constant est que l'*α* soit long dans les génitifs en *άων*. Il ne faut qu'ouvrir les poëtes pour en trouver la preuve.

M. Polyzoïs a fait trois fois (1) un spondée du mot *ἄιαν*, placé devant une voyelle; et pour dissimuler cette faute, il change l'accent et écrit *ἀιαν*, contre l'usage reçu. Je m'étais autrefois fort étendu sur les preuves de cette erreur; mais elle est si palpable, qu'il serait superflu de les répéter ici.

Quel moyen trouvera M. Polyzoïs pour scander ce vers estropié (2), et changer en spondée le trochée *ὦμον*?

φόρμιγξ χρυσῆ ἐφῆπτ' ἀπ' ὦμον ἀίσιον αὐλῆ.

Il ne faut pas s'imaginer que l'on puisse corriger *ἀπ' ὤμων*, et qu'*ἀίσιον* soit mis adverbialement: *ἀπό* avec l'accusatif, est une locution particulière à M. Polyzoïs; c'est ainsi qu'il a dit (3):

Ἑλλήνων δ' ἀπὸ ἄλσε ἀοιδῆς ἄνθεα καλὰ
Δρεψάμενος. . . . . .
ταῦτ' ἄρα παπταίνουσα Ὀλύμπου ἀφ' ὕψεα Παλλάς.

Je voudrais bien que M. Polyzoïs nous citât un exemple de cette construction. Il est vrai que, dans la langue

(1) Pag. 10, v. 17. — Pag. 12, v. 2. — Pag. 20, v. 3.
(2) Pag. 36, v. 4.
(3) Pag. 8, v. 8. — Pag. 12, v. 1.

moderne,

Digitized by Google

moderne, ἀπὸ reçoit l'accusatif; mais cet *autre Homère* ne devait pas mêler les locutions du grec vulgaire à un poëme écrit en grec littéral.

M. Polyzoïs s'est encore écarté de la pureté du langage antique, lorsqu'il a employé (1) l'actif θεάω.

ὐλεῦ μοι θέαε ζαμενῆα θεὸν πολ' Ἀθήνην.

Les grands classiques anciens n'ont connu que la forme moyenne θεάομαι. L'actif θεάω est de la langue moderne (2); on le rencontre dans quelques écrivains du Bas-Empire, dans quelques Pères de l'Eglise. Les Attiques et les Atticistes ne l'emploient jamais (3); si quelquefois l'ignorance des copistes a substitué dans les manuscrits de leurs ouvrages, le moyen à l'actif, c'est une faute à corriger. Elle se trouve assez fréquemment dans les écrits de Saint Chrysostôme, où on peut la laisser subsister, parce que ce Père, qui a souvent une très-noble éloquence de mouvement et de pensées, n'écrit pas toujours avec assez de pureté et de correction. Mais dans Synesius, atticiste d'une élégance recherchée, dont le style est formé sur tous les grands modèles, particulièrement sur Platon, l'actif θεάω ne peut être qu'une faute de copiste; et dans son discours à Arcadius *sur la royauté*, θέα (4) doit être changé en θεῶ, comme l'a bien vu déjà le P. Pétau. Le passif θεαθείς se trouve dans Nicephore (5); mais Nicephore appartient à la basse

(1) P. 20 v. 6.

(2) Voy. Hemsterhuys *ad Aristophan. Plut.* p. 366.

(3) Voy. Valckenær *ad Theocrit. Adoniaz.* p. 279. A. — Les amateurs de la littérature grecque apprendront, sans doute avec plaisir, qu'on réimprime en Hollande ce savant ouvrage de M. Valckenær, ainsi que son commentaire sur les Phœniciennes d'Euripide.

(4) P. 14 B. et not. Petav. p. 4.

(5) Onirocrit. p. 16.



Digitized by Google

grécité. En général, dans les écrivains des siècles inférieurs, on rencontre fréquemment à l'actif des verbes que l'antiquité n'employait qu'au moyen.

J'ai contesté à M. Polyzoïs la grécité de θεάω, je pourrais aussi lui en contester la quantité. La pénultième qu'il fait brève, est longue de sa nature. C'est l'usage de toute l'antiquité, de Sophocle (1), d'Euripide (2). Cet absurde Nicéphore que je citais tout à l'heure, ne s'y est pas trompé.

Ὅρα θεᾶσθαι ἐν κλίναις, εὐτραπελία.

Mais je n'insisterai pas. M. Polyzoïs pourra peut-être imaginer ici quelque moyen de sortir d'embarras, et invoquer en sa faveur une licence que permet à la rigueur le concours des voyelles.

Une autre faute contre l'élégance et le goût, c'est l'emploi de l'accusatif νόα (3). Les anciens ne se sont servi que de νόον ou de la contraction νοῦν. J'ai autrefois cité le génitif νοός, que j'avais trouvé dans Astrampsychus (4); mais, grace au ciel, Astrampsychus ne fait pas autorité. Depuis, j'ai rencontré ce même νοός dans le lexique inédit de Philémon (5); mais Philémon est récent. Ce qui prouve que l'usage des formes νόος νοΐ νόα.. est moderne, c'est que Nicephore, dans ses scholies sur le *Traité des Songes de Synesius* (6), interprète l'accusatif pluriel νόους par l'accusatif νόας; c'est-à-dire, un mot élégant et du style noble, par un mot de l'usage vulgaire.

---

(1) Ajax. Capper. 927, 1011.

(2) Medea. Pors. 1199.

(3) Page 10, v. 1.

(4) Pages 5 et 7.

(5) Τὸ τοῦ νοός φῶς. Philem., manuscrit de la bibliothèque nationale, au mot φωτὸ.

(6) P. 357, édit. du P. Petau.

Digitized by Google

Au moins θέας et νόα s'ils ne sont pas élégans, sont intelligibles. Mais qu'est-ce que le mot ἀειχῶς, employé trois fois (1) ? Certainement c'est un barbarisme. ἄειχως avec l'accent retiré sur la pénultième, signifierait *sine domo*, ce qui est inadmissible dans les passages que j'indique. Il faut croire que l'auteur a voulu écrire ἀειχῶς, et que l'insupportable iotacisme de la prononciation moderne aura produit cette grossière faute d'orthographe.

Si à présent je m'arrêtais à compter les chevilles, les plagiats, les répétitions, les mauvais vers, je ne finirais pas. Il est bon pourtant d'avertir que, dans moins de quatre cents vers, le héros est comparé deux fois au soleil, et même sans variété dans l'expression (2); que l'épithète θεόϊκτον ἄγαλμ' ἀρετάων, lui est donnée deux fois (3), etc.

Il y a de côté et d'autre quelques vers qui ont une sorte d'éclat de langage et d'expression. Je ne les citerai point; j'ai déjà trop cité, et la place me manque : je me borne à indiquer le commencement du poëme et le discours du Nil.

Quelques personnes trouveront peut-être que je suis bien sévère, et qu'un homme venu tout exprès du fond de l'Allemagne pour chanter le premier consul, méritait plus d'indulgence. Les motifs de M. Polyzoïs peuvent être très-honorables : mais je crois ses vers mauvais, et je le dis tout haut. C'est avec la même franchise que je l'invite à renoncer à sa *Galliade*, autre poëme dont il nous menace, et qui doit avoir pour sujet la révolution française. Si cependant il s'obstine à vouloir versifier des récits dont peut-être l'histoire elle-même doit s'abstenir encore, qu'au moins il se persuade bien que Jupiter, Apollon et Minerve ne peuvent

(1) P. 10, v. 15. — P. 18, v. 13. — P. 40, v. 14.
(2) P. 12, v. 17. — P. 42, v. 18.
(3) P. 2, v. 3. — P. 42, v. 11.



Digitized by Google

avoir de rôle sur une pareille scène. Un Athénien, de beaucoup d'esprit, me disait une fois que la religion d'Homère devait toujours être la religion d'un poète grec ; ce qui est sûrement très-spirituel, et très-faux. Les Grecs, qui, après trois cents ans de ténèbres, semblent aujourd'hui faire effort vers les connaissances de l'Europe, et vouloir se redonner une littérature, doivent, s'ils désirent être lus, adopter les principes de goût établis par les grands écrivains modernes. Si Homère, aujourd'hui, chantait les exploits d'un héros catholique, il ne lui donnerait pas Minerve pour protectrice, et n'armerait pas dans sa querelle l'Olympe divisé. Ω.

## SPECTACLES.

### THÉATRE DU VAUDEVILLE.

*Le Poète Satirique*, comédie en un acte et en vers, mêlée d'ariettes ; par M. *Després*.

Le mérite de cette petite pièce, qui a complétement réussi, consiste sur-tout dans une versification facile, dans des couplets ingénieux et piquans. Il faudrait citer, et notre mémoire se trouve en défaut, parce qu'elle aurait eu trop à retenir. Un Proverbe de Voisenon a fourni le fond de cette comédie, qui n'est proprement qu'une scène de séduction, conduite avec assez d'art, et dont les détails sont très-agréables. Il y a environ vingt-cinq ans qu'elle a été jouée avec succès aux Italiens ; l'auteur la reproduit aujourd'hui avec quelques changemens et de nouveaux couplets.

Madame d'Ersillac, femme d'un imprimeur à Paris, est d'un pays où l'on est, d'ordinaire, peu favorisé de la fortune, mais où l'esprit supplée aux richesses ; et, comme elle le dit elle-même :

*Quand on est de Nérac, on n'a besoin de rien.*

Elle a formé le projet de faire épouser sa nièce à M. Or-

Digitized by Google

mont, poète satirique avec lequel l'état de son mari l'a mise en relation, et qui, contre l'usage de ses confrères, a eu le bon esprit, en courtisant les muses, de ne pas se brouiller avec Plutus. D'ailleurs, Ormont est une espèce de misanthrope qui passe sa vie à médire du genre humain, et sur-tout des femmes. Avant même de connaître celle qu'on lui propose, il a rejeté bien loin toute idée de mariage; mais madame d'Ersillac ne se tient pas pour battue; elle fait venir sa nièce chez elle, et la fait passer pour une pauvre orpheline réduite par ses malheurs à l'état de suivante. Madelinette, c'est le nom qu'elle a pris, inspire bientôt au poète quelque chose de plus que de la pitié. Elle saisit toutes les occasions de paraître comme par hasard à ses yeux. Tantôt elle vient lui offrir des brochures nouvelles; tantôt elle lui apporte des épreuves à corriger. Pendant qu'il est occupé à les lire, elle se met sans affectation à un piano, et s'accompagne en chantant; enfin elle ne néglige aucun moyen de séduction. Ormont corrige ses épreuves tout de travers, et fait entrer, sans y prendre garde, les éloges que lui arrachent les graces de la prétendue orpheline, dans des couplets qu'il avait composés contre une coquette. Madame d'Ersillac, de son côté, tout en ayant l'air de contrarier sa passion, fait tout ce qu'il faut pour la rendre encore plus vive. Afin de le guérir de son humeur satirique, elle feint d'avoir le même penchant, et en l'exagérant jusqu'au ridicule, elle l'en dégoûte de plus en plus. Enfin elle vient le surprendre au moment où Madelinette lui rapporte ses épreuves. La nature des fautes dont elles sont pleines, force Ormont à avouer quel a été l'objet de ses distractions; il abjure la misanthropie; il renonce à la satire, et donne sa main à Madelinette, que madame d'Ersillac lui fait connaître pour sa nièce.

L'auteur de cette jolie bluette, dont le style est brillant et même un peu recherché, a cru devoir payer le tri-

Digitized by Google

but au théâtre où il la présentait, et mettant une assez mauvaise pointe dans la bouche de M. Ormont. Madelinette, parmi d'autres brochures, lui présente l'almanach des gourmands : Oh ! pour celle-là, dit-il, elle est d'un homme *de goût*. Peut-être est-il de rigueur pour qu'une pièce soit admise au Vaudeville, qu'il y ait au moins un calembourg. Heureusement pour le public et pour la pièce, M. Després s'en est tenu là.

*La Revue de l'An XI*, en un acte, par M. *Chazet*.

Lorsqu'une pièce a fait fortune, on s'empare de son sujet, de son intrigue, souvent même de son titre; on la reproduit jusqu'à satiété, sans se donner la peine d'en déguiser les formes; et tout ouvrage que le public a reçu avec indulgence, devient ainsi la source d'un impôt forcé qu'on lève sur lui, et auquel il lui est impossible de se soustraire. Nous sommes d'autant plus portés à nous élever contre ce genre de vexation, qu'il n'y a pas de raison pour que cela finisse, et que chaque année nous menace d'une *revue nouvelle*. Ce n'est pas que ce cadre, bien rempli, n'ait pu offrir cinq à six scènes à tiroir assez piquantes; mais il est aujourd'hui trop usé, pour rajeunir toutes ces fades copies du *Mercure Galant*.

M. Dupont, riche marchand de draps, et très-bon homme, forme le dessein de donner une leçon de philosophie et de morale à son premier garçon de boutique, dont sa fille est amoureuse. Il fait publier dans les journaux qu'il prendra pour gendre l'homme le plus malheureux qui viendra se présenter à lui, et lui prouver ses titres. Mademoiselle Dupont, qui a l'esprit pénétrant, ne s'inquiète pas beaucoup du projet de son père, dont elle devine le motif; mais Durand (c'est le nom du prétendu) prend la chose au sérieux, et imagine de prévenir ses rivaux, en se présentant lui-même, sous divers déguisemens, à M. Dupont. Il paraît successivement en aéro-

Digitized by Google

naute italien, en financier, en auteur, en entrepreneur de jardins publics, etc. Enfin, une exclamation qui lui échappe le fait reconnaître. M. Dupont se fâche et dit à Durand qu'il n'aura pas sa fille. Mais ce dernier, en bon dialecticien, lui prouve que son refus le rend le plus malheureux des hommes, et que, par conséquent, il doit le prendre pour gendre. Le marchand de draps n'a rien à répondre à cet argument victorieux, et Durand épouse mademoiselle Dupont.

On voit que ce plan n'a pas dû coûter beaucoup à l'imagination de M. Chazet, et qu'il n'a guères de nouveau que son extravagance. La scène de l'aéronaute italien fait allusion à une aventure publiée, il y a quelque temps, dans les journaux. La chute sur laquelle a voulu s'égayer M. Chazet, était de nature à avoir des suites plus graves que celles qu'il est souvent lui-même dans le cas de craindre, ou d'éprouver; et d'ailleurs le malheur d'un étranger ne saurait être en France le sujet d'une bonne plaisanterie. Dans la scène de l'auteur, M. Chazet se moque d'un de ses confrères qui s'est avisé dernièrement de refaire la *Phèdre* de Racine. Il y a encore là défaut de charité envers son prochain; mais le successeur de Pradon s'est mis en mesure de ne rien redouter en fait de ridicule; il a pris soin de se cuirasser contre les attaques de ce genre, et les traits de M. Chazet lui-même peuvent à peine l'effleurer.

---

## ANNONCE.

Harangue de Périclès, ou Oraison funèbre des Athéniens morts dans les combats; avec le texte grec, la traduction française et des notes critiques et autres extraits de Thucydide, pour servir de suite à la quatrième partie du Cours grec; opuscule dédié au premier consul, par J. B. Gail, professeur de littérature grecque au collége de France, membre de la Société royale des Sciences de Gœttingue, etc. Prix: 1 fr. papier ordinaire, et 1 fr. 50 cent. pap. vélin. A Paris, chez l'auteur, au collége de France.

Nous donnerons un extrait de cet opuscule, qui fait suite aux Trois Fabulistes et autres ouvrages non moins intéressans du laborieux et savant interprète d'Anacréon, Théocrite, Bion, Moschus, Xénophon, etc.

Cet ouvrage se trouve, à Paris, chez le Normant.

Digitized by Google

# POLITIQUE.

Si on voulait s'en rapporter à quelques apparences, la situation de l'Europe présenterait des caractères alarmans. Les troupes autrichiennes destinées à s'avancer sur les frontières de la Bavière, sont déjà pour la plupart rassemblées dans les parties de l'Autriche et de la Bohème, voisines de cet électorat. Le premier de ce mois, trois bataillons faisant partie de la garnison de Vienne, ainsi qu'un régiment d'infanterie et quelque artillerie, en sont partis. On parle, en outre, de forces considérables qu'on dit en marche du Tyrol, de l'Italie, de toutes les parties de la domination autrichienne.

D'un autre côté, des lettres de Westphalie annoncent, de la part de la Prusse, des mouvemens militaires correspondans. Un certain nombre de régimens a reçu l'ordre de s'avancer vers la Silésie, pendant que d'autres corps viendront renforcer les garnisons ordinaires de l'inspection de Franconie. On assure en même temps, qu'il est arrivé des ordres au général Blucher qui commande les troupes de Westphalie. Enfin, pour compléter ce tableau, des lettres de la Pologne annoncent qu'il se fait des dispositions pour le rassemblement d'un corps de troupes russes dans les environs de Wilna et de Grodno, tandis que des lettres authentiques de Pétersbourg mentionnent la *situation critique de l'Europe et la dignité de l'empire russe*, comme les motifs précis que S. M. I. a cru devoir donner officiellement aux derniers recrutemens.

Au milieu de ces sujets d'alarmes, on peut noter quelques circonstances rassurantes. La Bavière ne fait point de préparatifs militaires; ses frontières restent dégarnies. Le ministre de S. A. E., M. de Mongelas, vient de répondre aux dernières notes du cabinet de Vienne, que l'intention de son souverain n'était point qu'on en vînt à des extrémités, et qu'il était disposé à donner à S. M. I. des preuves de déférence. Les puissances médiatrices font espérer, de même, que tout se pacifiera: On publie qu'il va paraître une note officielle de la part de M. Klupffel, ministre russe, et de M. Bacher, ministre de France, près la diète. On croit qu'ils ont manifesté le desir que S. M. I. voulût bien ratifier, purement et simplement, le trente-deuxième paragraphe du recès général, tant pour mettre fin à la contestation des votes virils, que pour assurer enfin la pleine et entière exécution de la nouvelle loi fondamentale de l'Empire, sous le rapport de la nouvelle organisation qu'elle donne à la diète générale. Enfin, on assure que l'affaire de la noblesse immédiate sera incessamment soumise à la décision de la diète par l'organe des ministres impériaux.

En attendant, d'aucun côté les prétentions ne paraissent ébranlées. M. le comte de Cobenzel a déclaré au ministre de Bavière, que S. M. I. persistait dans le maintien de ses droits; qu'elle était décidée à prendre les mesures les plus énergiques à cet effet. En conséq

Digitized by Google

quence, un délai positif a été assigné; l'entrée des troupes autrichiennes sur le territoire bavarois est seulement suspendue.

S. A. E. reste, de son côté, inébranlable sur-tout ce qui concerne l'ordre équestre; dans une proclamation qu'elle vient de publier, elle parle de sa *volonté déterminée à ramener la constitution de la noblesse de Wurtzbourg et de Bamberg, au même point d'où elle n'a jamais pu s'écarter d'une manière légale.* D'ailleurs, elle ne dissimule point ses *hautes intentions* concernant la *constitution* FUTURE qu'elle entend donner à l'ordre équestre.

Ces prétentions ne sont pas élevées seulement aujourd'hui par la Bavière; le langrave de Hesse-Darmstadt, l'électeur de Hesse-Cassel, le prince de Nassau-Orange paraissent disposés à donner aussi à la noblesse immédiate de leurs états une *constitution.* Leur détermination a été connue de la manière suivante. Il fut affiché, le 10, aux portes du château de Friedberg, et, le lendemain, dans les villages de Dornassenheim, Melbach et Steinfurt, dépendans de l'ordre équestre, une patente du landgrave de Hesse-Darmstadt, par laquelle S. A. S. déclara qu'elle se voyait *obligée*, à l'exemple de ses co-états, de regarder les membres de la noblesse immédiate de l'Empire, possessionnés dans son pays, *comme ses sujets*, et d'exercer provisoirement envers eux, jusqu'à ce qu'il en eût été décidé autrement, les droits et attributions attachées à la souveraineté.

Le prince d'Orange, de son côté, comme souverain de Fulde, fit occuper par des détachemens de ses troupes la ville de Lauterbach, ainsi que d'autres endroits dépendans de l'ordre équestre. On a appris en même temps que l'occupation de Groz-Carben, Flein-Carben, et autres villages de la noblesse immédiate, avait été effectuée par les troupes électorales de Hesse-Cassel.

Nous voulons croire que toutes ces innovations, sont entreprises avec les meilleures et les plus honorables intentions; nous ne pouvons cependant trouver extraordinaire que l'ordre équestre ait peu de goût pour sa *constitution future*; nous soupçonnons, d'après beaucoup d'exemples, qu'on est quelquefois excusable de donner la préférence à sa constitution présente.

Nous ne pouvons nous étonner que la cour de Vienne penche également pour cette doctrine. Les droits qui se trouvent aujourd'hui en contestation sont encore plus les siens que ceux de la noblesse immédiate. Les indemnités qui ont été accordées aux divers princes d'Allemagne, ont probablement été évaluées sur la base de leur état actuel, et non pas sur celles d'une *constitution future.* Au surplus, nous n'avons en ce moment qu'à présenter les faits. Il est probable que nous aurons dans peu, plus d'une occasion de revenir sur cet important sujet.

Nous ne pouvons savoir si c'est cette apparence de troubles sur le Continent, qui a fait hausser les fonds à la bourse de Londres; il est difficile de croire que ce soit la prise de Berbice. Il n'est pas impossible

Digitized by Google

que certains agens britanniques ne voient des chances favorables dans un ébranlement, quel qu'en puisse être l'objet; il est cependant beaucoup plus probable, comme on l'a dit, que de nouvelles propositions pacifiques ont été faites aux deux puissances belligérantes.

Tandis que les regards s'attachent aux événemens de la Grande-Bretagne, une scène non moins importante est prête à attirer l'attention sur le continent. La chaleur que la maison d'Autriche semble mettre, soit à l'affaire des votes virils, soit à celle de la noblesse immédiate, devient d'un tel intérêt, qu'il nous est impossible de ne pas la présenter à nos lecteurs avec quelques développemens.

A commencer par l'égalité des votes virils en faveur du parti catholique, il est assez extraordinaire de voir un prince aussi religieusement catholique que l'électeur de Saxe, mettre aussi peu d'importance à une égalité numérique, pour laquelle le parti protestant a poussé autrefois l'intérêt jusqu'au zèle et au fanatisme. Ce qui peut diminuer cette singularité, c'est que l'électeur de Saxe, quoique individuellement catholique, règne sur un pays protestant, et peut-être, sous ce rapport, son ministre a-t-il cru pouvoir défendre à la diète ce qu'on appelle aujourd'hui les intérêts protestans.

Cette dernière considération n'a pas lieu pour la Bavière. Le pays et le souverain sont catholiques. Le ministre à la diète n'en a pas moins voté contre les intérêts du parti catholique, reclamés par le chef de l'Empire. L'historique de cette dissension est fort bien exposé dans le vote de Wirtemberg :

« Il s'est d'abord présenté à S. A. E. la considération que le changement du rapport des votes entre les deux partis de religion au collége des princes, ne provient ni de l'affaire des indemnités, ni de l'établissement des nouveaux votes virils, proposés par les hautes-puissances médiatrices et arrêtés par le *conclusum* général de la députation, mais uniquement de la cession de la rive gauche du Rhin, à la république française, et des nouvelles relations envers la Suisse. Par là furent perdus, outre Besançon et Savoie, sur le banc des princes ecclésiastiques, les votes de Bourgogne, Worms, Spire, Strasbourg, Bâle, Liége, Coire, Weissembourg, Prusse et Stablo; et sur le banc des princes séculiers, les votes de Palatinat, Lautern, Suimern, Deux-Ponts, Veldenz, Nomeny, Montbéliard, Aremberg, Salm et Dietrichstein : total, 22 votes auxquels il faut encore ajouter, par une suite de la sécularisation des prélatures immédiates de l'Empire, les deux votes des prélats. »

Ce n'est donc que par cet événement malheureux que le nombre de 55 ou 57 voix catholiques au collége des princes fut diminué de 23 voix, tandis que des 43 ou 45 voix protestantes, il n'y a que celle de Montbéliard qui cesse.

Les motifs qui animent les princes, opposés à la maison d'Autriche, peuvent se réduire aux points suivans. « Légalité des droits

Digitized by Google

» des deux parts de religion se trouve établie par les lois fondamen-
» tales de l'Empire et particulièrement par la paix de Westphalie.
» C'est pour la maintenir constamment et l'assurer complétement,
» qu'on a établi que la pluralité à cet égard ne feroit pas loi ; mais
» que les partis se concilieraient à l'amiable, ce qu'on appelle
» *jus eundi in partes*. Mais pour atteindre ce but, on n'a jamais re-
» gardé comme nécessaire une égalité précisément numérique. Ce qui
» le prouve, c'est que le rapport des voix catholiques et celui des
» voix protestantes n'est pas resté le même dans les temps anciens,
» non plus que dans les derniers temps, où les voix catholiques se
» sont trouvées sans inconvénient pour le parti protestant, supérieures
» en nombre. Enfin on ne veut faire aucune difficulté sur l'admission
» à l'avenir de nouveaux votes, pourvu qu'ils soient dûment qualifiés ;
» mais en attendant, on demande, à raison de l'urgence et de la gra-
» vité des circonstances, que le conclusum reçoive de S. M. I. et
» royale, la pleine et entière ratification, que le prétexte de la disparité
» des votes lui a fait différer ou refuser. »

Le vote de Sahn-Salm, et celui de l'Autriche ont très-bien énoncé la doctrine opposée.

« S'il a été trouvé juste de compenser au parti protestant la perte de la voix de Montbéliard, il ne l'est pas moins d'indemniser le parti catholique des princes d'Empire, de la perte bien plus considérable qu'il a essuyée par rapport au nombre de voix ; d'autant plus que les Etats d'Empire protestans ont soutenu de tout temps que chaque fois qu'on admettait un prince catholique, il fallait aussi admettre un prince protestant ; il n'est donc pas à croire, qu'en contradiction avec le principe, fondé sur la parité de religion, ils voudront prétendre que les vingt-sept nouvelles voix protestantes proposées par les hautes-puissances médiatrices désignées au §. XXXII du *conclusum* général de la députation du 25 février 1803, soient introduites dans le collége des princes sans qu'en même-temps, il n'y soit admis en échange de nouvelles voix catholiques. »

Ces nouvelles voix sont une addition, tant pour la maison Archiducale, que pour l'électeur de Saltzbourg, l'ordre Teutonique, celui de Saint-Jean de Jérusalem, l'électeur archi-chancelier, et divers autres princes catholiques de l'Empire.

C'est ainsi que se trouve déjà énoncée cette question. Pour être traitée comme il convient, elle doit s'examiner sous le rapport 1°. du traité de Westphalie ; 2°. sous celui du traité de Lunéville ; 3°. sous celui des intérêts particuliers de la maison d'Autriche.

Sous le rapport de la paix de Westphalie, il ne nous paraît pas exact de dire que les clauses de ce traité soient indifférentes à la parité numérique entre les deux religions. L'article XIX dit, il est vrai :

« Dans les causes de religion, et en toutes les autres affaires où les
» états ne peuvent être considérés comme un corps ; de même aussi les
» états catholiques, et ceux de la confession d'Agsbourg, se diviseront en

Digitized by Google

» deux parties, la seule voix à l'amiable décidera les différends, sans » s'arrêter à la pluralité des suffrages. »

Cette stipulation qu'on appele *jus eundi in partes*, et qui est prise du traité de Passaw, n'est pas le seul droit par lequel aient voulu se regir les parties. Ce qui le prouve, c'est la teneur même de l'article qui précède. Il est conçu de la manière suivante :

« Dans les assemblées ordinaires des députés de l'Empire, le » NOMBRE des chefs de l'une et de l'autre religion SERA ÉGAL; et pour » les personnes, et pour les états de l'Empire qui leur devront être » adjoints, il en sera ordonné par la diète prochaine. Si, dans ces assem- » blées de députés, aussi bien que dans les diètes générales, il y vient » des députés, soit d'un ou de deux, ou de trois colléges de l'Empire, » pour quelque occasion ou affaire que ce soit, le *nombre* des députés » des chefs de l'une et de l'autre religion sera *égal*. »

D'après ce texte positif, quand on voit que tous les réglemens de détail, soit ceux qui concernent la chambre impériale, soit ceux qui sont relatifs à l'administration des moindres villes, sont composés uniformement sur cette base générale : que l'égalité numérique des votes est partout appelée comme la première et la plus sûre des sauvegardes, il est difficile de se persuader que le traité de Westphalie soit tout à fait indifférent à la question *d'égalite numérique*, invoquée par l'empereur, et que tout soit suffisamment réglé par le droit d'*itio in partes*, réclamé par ses adversaires.

Sous quelques rapports, ce démêlé semble rappeler la question fameuse élevée par l'ordre du tiers-état en 1789, lors de la convocation des états-généraux. On avait beau dire aux membres de cet ordre, que, par la constitution française, le vote des deux premiers ordres ne pouvait entraîner le sien; il n'en persistait pas moins, à raison de son nombre et de sa prépondérance, à demander que sa représentation numérique fut égale à celle des deux autres ordres. L'empereur nanti, pour le parti catholique, du droit d'*itio in partes*, demande de même que la représentation du parti catholique soit numériquement égale à celle du parti protestant. Il le demande d'après les dispositions précises du traité de Wetsphalie.

A cet intérêt général, il peut s'en joindre sans doute de particuliers. Quelques princes parlent, dans leur vote, d'un *meilleur esprit du temps*. L'empereur, et tout ce qui est attaché sincèrement à la religion catholique, peuvent n'être pas du même avis sur cette prétendue amélioration en Allemagne de l'esprit public; ils peuvent penser que c'est au moment où se remarque plus d'indifférence pour les intérêts du culte catholique, qu'il faut fortifier par l'énergie des formes la faible garde qui leur reste de la part des sentimens publics. Et quand il serait vrai qu'à ces intérêts de religion, se mêleraient quelques intérêts politiques; quand il serait vrai que la maison archiducale, accoutumée à jouir aujourd'hui d'un nombre de chances assez favorable pour rendre la couronne impériale héréditaire de fait, lorsqu'elle est élective de droit, mettrait à cette question un intérêt personnel, cet intérêt pourrait donner plus d'activité à ses démarches, sans en effacer pour cela l'équité.

Mais il ne s'agit pas ici seulement des intérêts de la maison d'Autriche, ou des dispositions plus ou moins favorables de la paix de Westphalie. La paix de Lunéville devient d'un grand poids dans cet examen. Nous rechercherons, prochainement, quelles peuvent être à cet égard ses dispositions et son influence.

---

## NOUVELLES DIVERSES.

Le comte de Woronsow est rétablit; il commence à

Digitized by Google

assister aux conseils. La nouvelle levée russe sera de soixante-cinq mille recrues, toute l'armée russe de quatre cents mille hommes; ces recrutemens sont motivés sur la situation critique de l'Europe et la dignité de l'Empire.

Les suffrages en faveur du parti de la Prusse à Ratisbonne, ont été de trente-deux votes protestans et de neuf catholiques. Vienne n'en a jusqu'à présent que vingt; mais il reste vingt-trois votes à émettre. On a affiché dans toutes les églises de Ratisbonne, le nouveau rituel ordonné par la cour de Munich. Selon ce rituel, il ne doit point y avoir de musique funèbre le vendredi et le samedi Saint, la messe de minuit ne se dira qu'à cinq heures du matin, etc., etc.

Les dernières lettres de Francfort parlent de divers actes de violence exercés contre la noblesse immédiate en Franconie. Les baillis de l'ordre équestre ont reçu la défense de donner à leurs barons le titre de seigneur.

La cour de Madrid s'est engagé à donner au gouvernement français quatre millions par mois.

Les points suivans occupent en ce moment l'attention des anglais: 1°. la demande que le prince de Galles a faite, au roi son père, pour être employé plus convenablement dans l'armée: demande à laquelle S. M. n'a pas eu égard, qui a été le sujet d'une correspondance entre son altesse royale et M. Addington, et qui sera bientôt portée au parlement; 2°. du discours du président Jefferson à l'ouverture du congrès, discours qu'on trouve extrêmement favorable à la France; 3°. on cherche à recruter comme on peut l'armée de réserve, on n'a pu jusqu'à présent la compléter; 4°. on commence à s'inquiéter des accaparemens immenses d'espèces; il commence à n'y en avoir plus dans la circulation; ces accaparemens sont déjà devenus un objet de plainte au parlement.

## PARIS.

Le gouvernement de la république, sur le rapport du ministre de l'intérieur, le conseil-d'état entendu, arrête:

Les maires et les adjoints de la ville de Paris seront choisis par le premier Consul, parmi les citoyens inscrits sur la liste des six cents plus imposés du département de la Seine, qui seront domiciliés à Paris.

Le sénat conservateur a rendu, le 28 de ce mois, un sénatus-consulte organique, qui contient les dispositions suivantes:

Art. I^er^. Le premier consul fera l'ouverture de chaque session du corps législatif.

II. Il désignera douze membres du sénat pour l'accompagner.

Digitized by Google

III. Il sera reçu à la porte du palais du corps législatif, par le président à la tête d'une députation de vingt-quatre membres.

IV. Les membres du conseil d'état se placeront dans la partie de la salle assignée aux orateurs du gouvernement.

V. Lorsque les consuls auront pris place, les membres du tribunat seront introduits et placés dans la partie de la salle assignée aux orateurs de ce corps.

VI. Le premier consul, après avoir ouvert la séance, recevra le serment des nouveaux membres du corps législatif et du tribunat, qui ne l'auront pas encore prêté. Les conseillers d'état feront ensuite les communications que le gouvernement aura arrêtées, et la séance sera levée.

VII. Pendant le jour de l'ouverture de la session du corps législatif, la police de son palais sera remise au gouverneur du palais du gouvernement et à la garde consulaire.

VIII. Le premier consul nommera le président du corps législatif, sur une présentation de candidats qui sera faite par le corps législatif au scrutin secret et à la majorité absolue.

IX. Les candidats seront présentés dans le cours de la session annuelle pour l'année suivante, et à l'époque de cette session que le gouvernement désignera.

X. Il sera pris un candidat dans chacune des séries qui devront rester au corps législatif l'année suivante.

XI. Si le premier consul n'a pas encore nommé le président à l'ouverture de la session, le corps législatif présentera à sa première séance un cinquième candidat pris dans la série entrante dans l'année, et le premier consul choisira entre les cinq candidats.

XII. Les fonctions du président commenceront avec la session annuelle, s'il est nommé avant l'ouverture de cette session, ou le jour de sa nomination, si elle n'a lieu qu'après que la session sera ouverte. Il pourra sans intervalle être présenté comme candidat, et élu de nouveau.

XIII. Le sceau du corps législatif sera déposé chez le président. Les expéditions des lois décrétées par le corps législatif, ne seront scellées qu'en présence de son président.

XIV. Le président logera au palais du corps législatif. La garde d'honneur sera sous ses ordres. Les messages du gouvernement lui seront remis.

XV. Le président aura, en cas de vacance, la nomination aux emplois du corps législatif.

XVI. A l'ouverture de chaque session, le corps législatif nommera quatre vice-présidens et quatre secrétaires, au scrutin secret et à la majorité absolue.

XVII. Ils seront renouvelés tous les mois; ils remplaceront le président en cas d'absence ou empêchement, et dans l'ordre de leur nomination.

XVIII. Le corps législatif choisira, au scrutin secret et à la majorité absolue, douze candidats parmi lesquels le premier consul nommera quatre questeurs, dont deux seront renouvelés chaque année, sur une désignation de six membres, faite de la même manière.

XIX. Les fonds votés dans le budjet annuel pour les dépenses du corps législatif, seront mis par douzième, de mois en mois, à la disposition des questeurs, sur l'ordonnance du ministre des finances.

XX. Tous les mandats de dépense seront délivrés par l'un des questeurs, qui en sera spécialement chargé.

XXI. L'emploi des fonds affectés aux dépenses du corps législatif, excepté ceux nécessaires au paiement des indemnités de ses membres, sera arrêté dans un conseil d'administration, composé du président, des vice-présidens et des questeurs.

Digitized by Google

XXII. Un des questeurs fera les fonctions de secrétaire de ce conseil.

XXIII. La révocation des employés du corps législatif sera délibérée par ce conseil, et notifiée par le président.

XXIV. Le conseil recevra et arrêtera le compte annuel des recettes et dépenses du corps législatif.

XXV. La délivrance des mandats de paiement, les fonctions relatives à l'administration et à la police du palais du corps législatif, et toutes celles dont les questeurs pourront être chargés, seront réparties entre eux par le conseil d'administration.

XXVI. La session de l'an 12 s'ouvrira suivant les formes précédemment observées.

XXVII. Immédiatement après l'ouverture de la session, le corps législatif procédera, avec le bureau provisoire, au choix de cinq candidats, parmi lesquels le premier consul nommera le président. Il sera pris un candidat dans chacune des séries du corps législatif.

XXVIII. Immédiatement après l'installation du président, il sera procédé à la nomination des vice-présidens, des secrétaires et des candidats pour la questure.

XXIX. Les comptes de la commission administrative du corps législatif seront rendus dans un conseil formé ainsi qu'il est dit art. XXI, et avant que les questeurs entrent en fonctions.

XXX. Le corps législatif, toutes les fois que le gouvernement lui aura fait une communication qui aura un autre objet que le vote de la loi, se formera en comité général pour délibérer sa réponse. Ce comité sera toujours présidé par le président du corps législatif, ou par un des vice-présidens désigné par le président, en cas d'empêchement.

XXXI. Si le corps législatif desire quelques renseignemens sur la communication que le gouvernement lui aura faite, il pourra, par une délibération préalable, charger son président d'en faire la demande au gouvernement. Les orateurs du gouvernement porteront sa réponse au corps législatif.

XXXII. Les délibérations du corps législatif seront prises à la majorité des voix et sans nomination de commission ni de rapporteur.

XXXIII. Les délibérations prises par le corps législatif, en vertu de l'article XXX, seront portées au gouvernement par une députation.

XXXIV. Les députations du corps législatif seront composées du président qui portera la parole, de deux vice-présidens, de deux questeurs et de vingt membres.

XXXV. Les secrétaires du corps législatif consigneront les procès-verbaux des délibérations prises en comité général, dans un registre particulier qui sera déposé chez le président, avec le sceau du corps législatif.

XXXVI. Le grand conseil de la légion d'honneur ne sera complété qu'à la paix.

XXXVII. Les membres du grand conseil de la légion d'honneur seront nommés par le premier consul, sur la présentation de trois candidats choisis par les corps auxquels auront appartenu les membres dont les places se trouveront vacantes, et pris dans leur sein.

Le grand conseil de la légion d'honneur a tenu, le 26 frimaire, une séance; beaucoup de choix ont été faits, parmi lesquels on nomme les tribuns Jaubert et Challan, et les CC. Portal, Desgenettes, Buache, Méchain, Pelletan, Larrey, Barthès, Corvisart, Sabathier, Hallé, Legouvé, Arnault, Lebrun, membres de l'institut, Lemercier, au-

Digitized by Google

teur d'*Agamemnon*; Moette et Houdon, sculpteurs; David et Guerin, peintres.

Le 22 de ce mois, à sept heures du matin, une division de trente-deux bâtimens, tant canonnières, bateaux plats, peniches et autres navires de transport, est sortie du port de Grandville, pour se rendre à Boulogne. Le vent et la marée étaient tellement favorables, qu'à une heure ils n'étaient plus en vue. On ne doutait pas qu'il n'arrivassent à Cherbourg dans la nuit. Du reste, depuis plusieurs jours, on ne signalait plus de bâtimens ennemis le long de ces côtes.

Une division de vingt bâtimens semblables a dû appareiller à la même marée, et pour la même destination, du port de Regneville.

La division sortie du Havre le 21, et qui avoit relâché à Fécamp le 22, en est repartie dans la nuit du 23 au 24.

On écrit de Boulogne, en date du 25 frimaire, que les divisions de bateaux plats parties du Havre, il y a quelques jours, avaient été dispersées par un coup de vent; une division de vingt-cinq bâtimens manquait: cette division, qui avait relâché à Saint-Valery, est entrée à Boulogne dans la nuit du 24 au 25, avec quinze autres voiles; quarante étaient encore signalées et attendues probablement pour la marée de la nuit; elles viennent de l'est. La ville devait donner, le 25 au soir, un bal et un souper aux états-majors de l'armée et de la flottille.

Une flottille de vingt-cinq chaloupes canonnières construites et armées à Amsterdam, après avoir traversé les canaux de l'intérieur de la Hollande, est arrivée dans la Meuse, d'où elle continue sa route pour le port de Flessingue. Ces chaloupes canonnières sont montées par des marins choisis, et pourvues de grosse artillerie; la plupart ont été construites sur un nouveau modèle, dont on espère tirer les plus grands services. Cette flottille sera suivie incessament d'une seconde venant du même port. On se hâte de réunir les bâtimens de guerre avant que la navigation des canaux de la Hollande soit interrompue par les glaces.

Les troupes bataves destinées à l'expédition contre l'Angleterre, vont se mettre en marche pour se rapprocher du lieu de l'embarquement. Plusieurs corps doivent venir en Hollande, particulièrement à la Haye, Delft, Leyde, Harlem et Amsterdam, de sorte qu'ils formeront une ligne, afin de pouvoir s'embarquer successivement dès que l'ordre leur en sera donné.

Il s'est présenté un grand nombre d'officiers bataves pour servir comme volontaires dans l'expédition.

Digitized by Google

(N°. CXXXI.) 9 NIVOSE an 12.
(Samedi 31 Décembre 1803.)

# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

LES ADIEUX DE ROMÉO ET DE JULIETTE,

*Traduction libre de Shakespear.*

JULIETTE.

EH QUOI ! tu veux partir ? le jour est loin encore :
Le chant de ces oiseaux n'annonce point l'aurore ;
Cesse de t'alarmer, cher amant, à ce bruit :
La nuit, près de ces lieux, Philomèle gémit.
Dans les sillons encor l'alouette sommeille ;
La voix du rossignol a frappé ton oreille.

ROMÉO.

L'alouette a chanté l'approche du matin ;
Philomèle se tait : l'amour t'abuse en vain.
Vois l'orient jaloux se rayer de lumière ;
Vois les astres pâlir au bout de leur carrière.
Au sommet de ces monts couronnés de vapeurs,
Le jour montre déjà ses brillantes couleurs.
Faut-il, en te quittant, prendre soin de ma vie ?
Dois-je attendre en tes bras qu'elle me soit ravie ?



Digitized by Google

JULIETTE.

Non, non ; cette clarté n'est point celle du jour.
Le ciel qui nous unit, sourit à notre amour :
La nuit brille des feux que sa bonté lui prête
Pour éclairer tes pas au lieu de ta retraite ;
Rien ne te presse encor d'abandonner ces lieux.

ROMÉO.

Victime de l'amour, que j'expire à tes yeux !
De ce retard heureux que la loi me punisse !
Pour te plaire, un amant peut braver le supplice.
L'aurore, j'y consens, ne chasse point la nuit ;
De l'astre des amans c'est le flambeau qui luit ;
Du chantre du matin la voix retentissante
Ne me dit point encor de quitter mon amante.
Vas, la mort où m'expose un instant de bonheur,
De ce départ cruel n'égale pas l'horreur.
Comment pourrai-je fuir l'épouse que j'adore ?
Belle, parlons d'amour ; le jour est loin encore.

JULIETTE.

Hélas ! il n'est plus temps ! l'aurore va venir...
Que dis-je ? le jour naît ; le jour va nous trahir :
L'alouette a jeté ses cris pleins de tristesse,
Dont le son douloureux a trompé ta maîtresse ;
Vole ; déjà les cieux sont brillans de clarté.

ROMÉO.

Le chagrin dans mon cœur répand l'obscurité.
Je quitte Juliette ; adieu tout ce que j'aime !

JULIETTE.

Roméo, cher époux, ô moitié de moi-même !
Toi, qu'un destin jaloux va séparer de moi,
Que tes lettres, au moins, me rapprochent de toi !
Ecris-moi chaque jour, je veux dire à toute heure,

Digitized by Google

Si d'amour, loin de toi, tu ne veux que je meure :
Les heures sont des jours loin d'un objet aimé ;
Les jours seront des ans pour mon cœur alarmé,
Et bientôt j'aurai vu le terme de ma vie.

ROMÉO.

Souvent un doux message, au gré de ton envie,
Interprète secret de nos plus tendres feux,
Portera jusqu'à toi mon hommage et mes vœux.

JULIETTE.

Pense-tu que le sort cesse de nous poursuivre,
Et nous permette, un jour, d'être heureux et de vivre ?

ROMÉO.

Chère épouse, espérons qu'un heureux avenir
Nous fera de nos maux perdre le souvenir.

*Par M.* A. D.

---

## ENIGME.

Je suis à double face ; et de la vérité
Je garde à la postérité,
L'expression naïve et pure ;
Je porte également et l'éloge et l'injure ;
D'impostures souillé, je ments impunément :
Ce n'est pas à moi qu'on s'en prend ;
Et la plus secrète pensée
Se voit, par le plus sage, en mon sein déposée ;
J'ai pourtant divulgué maints secrets importans.
Je sers de jouet aux enfans ;
Je suis léger, gris, noir ou jaune,
Blanc, doré, vert ou bleu, petit ou long d'une aune.
Sans être condamné, bien souvent je péris,
Mais je renais de mes débris,
Et je porte au bout de la terre,
Le pardon, la justice, ou la paix, ou la guerre.



Digitized by Google

## LOGOGRIPHE.

SERVANT également Melpomène et Thalie,
Je sais de Terpsicore emprunter la folie.
Si j'amuse un moment, je puis, plus sérieux,
Faire bientôt couler des pleurs de tous les yeux.
Je sais, en entassant mensonge sur mensonge,
Intéresser souvent au plus absurde songe :
Mais j'en dis trop, lecteur ; c'est à toi de chercher.
Dérange mes neuf pieds : tu pourras y trouver
L'asile où, craignant peu la fureur de l'orage,
Le pilote prudent se dérobe au naufrage ;
Du courageux Français l'appui le plus certain,
Dont il a fait trembler l'Anglais et le Romain ;
De ce même Français le plus grand esclavage ;
Un métal précieux, mais vil aux yeux du sage ;
Ce qui rendit célèbre et Malherbe et Rousseau ;
L'instrument qui te sert à voyager par eau.
Mais, puisqu'il faut, lecteur, à tes yeux comparaître,
Vas sur le boulevard apprendre à me connaître.

*Par un abonné.*

## CHARADE.

QUOIQUE, par un heureux caprice,
Au jeu la fortune propice
Fasse que mon second soit parfois mon premier,
Malheur à l'imprudent qui risque mon entier !

## *Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *le Présent.*

Celui du Logogriphe est *Poële*, où l'on trouve : *Po*, *Lo* (saint), *pole*, *Eole*, *le.*

Le mot de la Charade est *Vertu.*

Digitized by Google

*L'Art d'Aimer d'Ovide*, suivi du *Remède d'amour*, traduction nouvelle, avec des remarques mythologiques et littéraires; par *F. S. A. D. L.....* de l'Athénée des Arts et de plusieurs sociétés littéraires. Un volume *in*-8°. Prix : 6fr. et 7 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez Ancelle, libraire, rue du Four-Saint-Jacques, collége de maître Gervais; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

JUVÉNAL parlant de cette fureur d'écrire, qui de son temps multipliait les mauvais auteurs, a dit avec son énergie accoutumée (1) :

. . . . *Tenet insanabile multos*
*Scribendi cacoethes*. . . . .

S'il revenait au monde, qu'à bon droit il en dirait autant de nous! Il y a ici des écrivains qui n'ont ni le sentiment des difficultés ni celui de leur faiblesse; possédés d'une funeste et incurable manie, ils se mettent à composer un livre, sans avoir pensé seulement aux connaissances préliminaires que le sujet exige. Le plaisir d'écrire, et je ne sais quel rêve bien court de réputation et de gloire les empêchent de songer au ridicule qu'ils vont attacher à leur nom.

Par exemple, voici un auteur qui, tout énorgueilli de ses petites dignités littéraires, a décidé un matin qu'il traduirait *l'Art d'Aimer* (ouvrage complètement intraduisible), et qu'il le traduirait bien. Il ne s'est pas un instant rappelé qu'il savait mal le latin, médiocrement le français, et n'avait

(1) Sat. VII, 51.



Digitized by Google

pas la moindre érudition classique. Aussi sa traduction est-elle prodigieusement mauvaise ; des fautes de tous les genres s'y trouvent à toutes les pages, et on ne pouvait mieux réussir à faire du plus ingénieux de tous les poètes (1), le poète le plus trivial et le plus ridicule qu'il soit possible de lire.

Je ne crois pas que l'idée de traduire en prose *l'Art d'Aimer d'Ovide*, fût venue jamais à un homme d'un goût bien sûr. Dans ce poëme, où tant de détails sont charmans, où il y a tant de vers heureux, où brillent une facilité de talent, une élégance incomparables, vous êtes souvent fatigué par la recherche excessive et le luxe de l'esprit ; il y a trop de détails, d'allusions et d'exemples, trop de métaphores. Les mêmes idées reparaissent trop fréquemment, et la variété de l'expression ne sert presque toujours qu'à faire plus péniblement sentir la monotonie de la pensée. C'est surtout à *l'Art d'Aimer* que j'appliquerais ce jugement de Quintilien, qu'Ovide toujours trop amoureux de son esprit, est pourtant louable en quelques parties (2). Comment n'avoir pas senti qu'il était impossible de bien traduire en prose un ouvrage où il y a tout ensemble tant de beautés et de défauts ! La prose peut rarement atteindre aux beautés, et rend toujours les défauts encore plus sensibles.

La licence des détails était encore une difficulté. Voltaire qui, quand il composa l'article *Ovide* du dictionnaire philosophique, n'avait très-surement pas lu ce poète depuis long-temps, prétend que

(1) *Ut ait ille poetarum ingeniosissimus.* Senec., *quæst. natur. III*, 27.

(2) *Nimium amator ingenii sui, laudandus tamen in partibus.* Quintil. orat. X. 1.

Digitized by Google

*l'Art d'Aimer* est un livre « très-décemment écrit, » et dans lequel il n'y a pas un mot obscène. » Il est bien vrai qu'Ovide a eu soin d'éviter le cynisme des mots; mais pour n'être pas aussi dégoûtant que Martial, il n'en est pas moins rempli de choses extrêmement libres, qu'il n'est pas du tout convenable, qu'il n'est même pas possible de traduire.

J'apporterai quelque sévérité à l'examen de cette traduction. Il est permis à la critique, je dis plus, il est de son devoir d'être indulgente pour les fautes d'un auteur qui, en écrivant, a eu l'honorable desir d'instruire et d'être utile; mais un livre frivole, dont jamais le moindre fruit ne sera tiré, qui même, s'il est lu imprudemment, deviendra dangereux, un tel livre doit être jugé sévèrement; rien n'en compense les défauts.

Ovide conseille d'abord à celui dont le cœur encore libre éprouve le besoin d'aimer, de fréquenter les lieux publics où les femmes se réunissent. Bernard l'a redit après lui :

« Pour faire un choix, habite aux lieux divers
» Où la beauté donne et reçoit des fers.
» Vole au grand jour, porte tes yeux avides
» Dans ces jardins peuplés de nos Armides. »

Ovide ajoute (I. 51.) :

*Non ego quærentem vento dare vela jubebo:*
*Nec tibi ut invenias longa terenda via est*
*Andromedam Perseus nigris portârit ab Indis,*
*Raptaque sit Phrygio Graia puella viro.*
*Tot tibi tamque dabit formosas Roma puellas,*
*Hæc habet, ut dicas, quidquid in orbe fuit.*

Ce qui signifie, suivant la traduction de M. L. :
« Vous n'aurez pas besoin de parcourir le monde
» et de traverser les mers pour trouver l'objet de
» vos recherches. Persée fut le ravisseur d'Andro-
» mède, et Pâris de la belle Helène. Il y a dans
» Rome mille beautés qui en font l'ornement; elle



Digitized by Google

» seule les réunit dans sa vaste enceinte ». La suite des idées a disparu, on n'en saisit plus le rapport ; on ne sait à quel propos arrivent et Persée et Pâris. Et quel esprit y a t-il à dire que les mille beautés qui sont à Rome sont réunies dans son enceinte ? Ovide est un peu plus raisonnable ; voici sa pensée traduite, sinon avec élégance, au moins avec exactitude : « O toi qui cherches, je » ne t'ordonnerai pas de traverser les mers, et pour » trouver tu n'auras pas à faire une route bien » longue. Que Persée soit allé parmi les noirs » indiens chercher son Andromède ; que le berger » de Phrygie ait enlevé une maîtresse grecque ; » mais toi, Rome t'offrira tant de femmes, et des » femmes si belles, que tu pourras dire : Rome » possède tout ce qu'il y a de femmes au monde ! » Et la preuve, c'est que si l'on veut une femme blonde ou brune, grande ou petite, jeune ou vieille, l'on est sûr de ne pas faire dix pas sans la trouver. (I. 61.)

*Seu caperis primis et adhuc crescentibus annis,*
*Ante oculos veniet vera puella tuos ;*
*Sive cupis juvenem*, etc.

M. L. a traduit ces deux premiers vers d'une manière extrêmement curieuse : « Si la beauté nais- » sante arrête un moment vos regards, ils ne tar- » deront pas à la rencontrer. » C'est-à-dire, *si vous apercevez un moment la beauté naissante, vous ne tarderez pas à l'apercevoir ;* car voilà bien certainement ce que cette phrase signifie, si pourtant elle signifie quelque chose. Le sens du latin est un peu différent : « Si tu aimes cette fraîcheur » première de la beauté naissante, une fille toute » jeune va s'offrir à tes regards. » De plus habiles traduiront plus élégamment ; mais voilà le sens.

Un peu plus loin Ovide oppose la simplicité des anciens jeux à la magnificence des théâtres de

Digitized by Google

son temps. Sous l'antique Romulus, dit-il (I. 104),

. . *Neque marmoreo pendebant vela theatro,*
*Nec fuerant liquido pulpita rubra crocro.*

« Les théâtres n'étaient point ornés de marbres, » ni de riches tapisseries, l'avant-scène n'était point » splendidement colorée. » C'est la traduction de M. L., qui ne pouvait pas se tirer plus facilement d'une difficulté. Pour être exact, il fallait traduire : « Alors de riches toiles n'étaient pas suspendues » sur un théâtre de marbre, et le safran liquide » ne colorait pas la scène. » Mais M. L. ne comprenait rien à ce *safran liquide*, et il n'a pas osé être fidèle. Il ne savait pas qu'à Rome le luxe et la magnificence des jeux publics avaient été poussés si loin, que dans les amphithéâtres, des flots de safran délayé dans du vin (1) étaient élevés à une hauteur immense (2) par des tuyaux cachés, dont la bouche terminée en arrosoir, les faisait retomber en pluie odorante sur le théâtre et les spectateurs. S'il veut sur cet usage des détails étendus, il pourra consulter les passages classiques qu'ont recueillis et développés, Juste Lipse dans son traité *de Amphitheatro* (3), M. Naigeon dans une note sur le *Sénèque* de la Grange (4), et plusieurs antiquaires qui ont écrit sur les théâtres des anciens.

Voici un contre-sens bien fort. Il y avait dans Ovide (I. 3) :

. . . *Rudem præbente modum tibicine Thusco*
*Ludius æquatam ter pede pulsat humum.*

et M. L. a traduit : « Un Lydien danse au son » d'un chalumeau toscan. » *Ludius*, ou comme

(1) Plin. *Hist. Nat. XXI. c.* 6.
(2) Senec. *Epist.* 90, *p.* 316. Elzev.
(3) J. Lips. c. 6.
(4) Quœst. natur., II, c. 9, t. VI, p. 120.

Digitized by Google

écrivent quelques anciennes éditions, *Lydius*, n'a jamais signifié *Lydien*, mais *histrion*, *mime*, etc. Il est synonyme de *ludio*. On lit dans Juvénal (1):

*Nupta senatori comitata est Hippia ludjum.*

Cette Hippia, femme d'un sénateur, ne quitta pas son illustre époux pour un *Lydien*, mais pour un *histrion*, *Ludius*, pour un vil gladiateur. Si M. L. se fût donné la peine de lire la note de Heins, et de consulter quelques-uns des auteurs indiqués par Burman, il eût pu éviter cette faute grossière.

M. L., qui néglige de lire les bonnes notes, lit quelquefois les mauvaises, et s'égare avec elles. Mérula avait mal entendu ces vers (I. 253):

*Quid tibi femineos cœtus, venatibus aptos,*
*Enumerem? Numero cedet arena meo.*

M. L. s'est trompé avec lui, et même très-lourdement. « Pourquoi, fait-il dire à Ovide, pourquoi » vous parlerai-je, dans mes vers, de ces femmes » passionnées pour la chasse? Le nombre n'en est » pas rare. » Il n'est point du tout question des femmes passionnées pour la chasse, mais des réunions de femmes, *favorables à la chasse*, c'est-à-dire, favorables *aux aventures*. Cette métaphore prise de la chasse, a été souvent appliquée par Ovide (2) aux recherches des amans. En général, les comparaisons érotiques empruntées de la pêche ou de la chasse, plaisaient beaucoup aux anciens (3). J'essaierai de traduire ainsi ce passage: « Compte- » rai-je les assemblées de femmes où l'amour » *peut tendre ses filets?* elles sont plus nombreuses » que les sables des mers. »

---

(1) Satir. VI, 82, et la note de M. Ruperti.

(2) A. A. I. 263, 270. *Medicam.* V. 27, *etc.*

(3) Voyez les passages indiqués par M. Wyttenbach, *Epist. critic. p.* 51, 52.

Digitized by Google

Je ne lis pas une page de cette inconcevable traduction, sans y trouver des fautes énormes: ou le sens est manqué, ou le style est mauvais; je suis vraiment embarrassé du choix. Quand je crois avoir trouvé un bien grand contre-sens, quelques lignes plus bas j'en trouve encore un plus grand:

*Ab eo ab illis postquam me video sic ludificarier,*
*Pergo ad alios, venio ad alios, deinde ad alios: una res.*

« Si les hommes, dit Ovide (I. 277), conve-» naient entre eux de ne plus faire les avances, on » verrait les femmes vaincues les faire à leur tour. »

*Conveniat maribus, ne quam nos ante rogemus:*
*Femina jam partes victa rogantis agat.*

M. L. n'a pu même entendre ces deux vers si simples et si faciles. Il fait dire à Ovide: « Si l'a-» mant, suivant l'usage, hasarde les premières » avances, la femme, une fois vaincue, lui rendra » au centuple ses premières caresses. » —Il est inconcevable qu'il y ait des libraires assez *courageux* pour se charger d'imprimer de pareils ouvrages. Au collége où j'étudiais, un écolier de quatrième n'eût pas fait, très-certainement, des fautes aussi grossières.

Pour être aimé, soyez aimable.

C'est un vers de Voltaire (1) traduit de l'*Art d'aimer* (II. 107).

. . . . . *Ut ameris, amabilis esto:*
*Quod tibi non facies, solave forma dabit.*
*Sis licet antiquo Nireus adamatus Homero,*
*Naïadumque tener crimine raptus Hylas;*
*Ut dominam teneas, nec te mirere relictum,*
*Ingenii dotes corporis adde bonis.*

(1) Dictionnaire Philosophique, *Enchantement.*

Digitized by Google

Bernard a imité le poète latin :

Pour affermir des liens plus durables,
Cherchez en nous des qualités aimables.
Nirée est beau; j'y veux encore un point;
C'est de l'esprit : car les sots n'aiment point.

Pour M. L., il s'est ici trompé comme il se trompe partout. « Si vous voulez vous faire aimer, com-» mencez par être aimable. Vous ne devez point » ce précieux avantage à l'élégance de votre taille, » ou à la fraîcheur de teint. *Cependant le* » *beau Nirée fut vanté* par Homère, et le jeune » Hylas ravi par les Naïades. Pour fixer le cœur » d'une femme et n'en être pas délaissé, réunissez » aux avantages du physique les graces de l'esprit. » Je ne relèverai pas toutes les fautes de ce style, et cette flasque abondance de mots, et la platitude *des avantages du physique*. Je ne cherche ici que le sens. Voici la traduction fidelle du passage; elle fera sentir assez les défauts de la première : « Pour être aimé, sois aimable. Ta figure et ta » beauté seule ne te donneront pas l'amabilité. » Quand tu serais ce Nirée qu'a célébré l'antique » Homère, ou le délicat Hylas qu'enleva le crime » des Naïades, pour retenir ta maîtresse, et ne » pas te voir abandonné, joins aux graces du » corps les graces de l'esprit. »

Dans le troisième livre, Ovide indique aux femmes cet honnête moyen de tromper les jaloux qui pourraient surprendre leur correspondance (III. 497) :

*Femina dicatur scribenti semper amator;*
*Illa sit in vestris, qui fuit ille, notis.*

« Que vos billets semblent écrits à une femme, » quand vous écrirez à votre amant. Au contraire, » lorsque les billets seront pour lui, vous substi-» tuerez sans peine le nom véritable à l'empreinte. » Voilà ce que dit M. L., et s'il comprend sa tra-

Digitized by Google

duction, je l'estime fort heureux. Voici maintenant ce qu'Ovide a voulu dire: « Ecrivez toujours » à votre amant comme si vous écriviez à une » femme; que, dans vos lettres, *lui* soit *elle*. » J'ai traduit littéralement, pour faire sentir le jeu de mots du latin.

Ce troisième livre est terminé par quelques tableaux dans le genre de l'Arétin, où M. L. n'a absolument rien compris. Son ignorance ici fait au moins l'éloge de son innocence, et c'est bien quelque chose. Je citerai, par exemple, la traduction bizarre qu'il a faite de ces vers assez malhonnêtes (III. 777):

*Parva vehatur equo: quòd erat longissima, nunquam*
*Thebaïs Hectoreo nupta resedit equo.*

« Que celle qui n'est pas grande, paraisse fré- » quemment à cheval. Andromaque, femme » d'Hector, eut toujours soin de s'en abstenir ». Je me garderai bien de lui donner ici le mot de cette énigme latine; mais il y a dans la note de Burman un passage d'Horace et un de Martial, qui l'aideront à deviner. Il peut aussi lire, pour son instruction, ce que raconte Apulée en ses *Métamorphoses* (1), des sottises de la petite Fotis.

*Le Remède d'amour*, sur lequel il me reste à faire quelques observations, est un petit poëme où Ovide, redoutant pour les amans les peines que cause souvent l'amour, indique par quels moyens on peut échapper à une passion sans espoir, à un attachement ignoble et déplacé, à une maîtresse peu aimable, violente ou tyrannique. Cet ouvrage, comme tous ceux d'Ovide, est rempli de choses charmantes, et d'un agrément infini; mais il y a aussi beaucoup trop de détails. C'est le défaut du poète. Il ne connaît

(1) Métam. II, p. 120, Elmenh.

Digitized by Google

point la mesure, et ne sait jamais où il faut s'arrêter. Ne va-t-il pas jusqu'à donner cet étrange conseil (v. 137)?

*Quid? qui clam latuit reddente obscœna puella.*

Il est vrai qu'il ajoute :

*Dî melius, quam nos moneamus talia quemquam.*

Mais le conseil n'en est pas moins donné, et assurément c'est pousser bien loin l'envie de ne rien oublier.

M. L. a traduit *le Remède d'amour*, comme il avoit traduit l'*Art d'aimer*. Il est partout égal à lui-même. C'est toujours la même force, le même talent, la même érudition.

Il n'est pas dans l'histoire héroïque de trait plus connu que la guérison de Télèphe : tous les mythographes, tous les poètes en ont parlé ; mais M. L. n'en savait rien, et en voici bien la preuve. Il y a dans Ovide (v. 47.) :

*Vulnus in Herculeo quæ quondam fecerat hoste,*
*Vulneris auxilium Pelias hasta tulit.*

Il traduit savamment : « La lance de Pélias adoucit » la blessure qu'il avait faite à Hercule lorsqu'il » était son ennemi ». Il n'y a pas moins de fautes que de mots. D'abord *Pelias hasta* n'est point *la lance de Pélias*, mais la *lance Pélias*. *Pelias* est un adjectif, c'était l'épithète ordinaire de la lance d'Achille ; cette lance d'Achille ne put jamais faire de blessure à Hercule ; car Hercule était mort lorsque Achille alla au siége de Troie. *Herculeus hostis* est Télèphe, fils d'Hercule, qu'Achille blessa de sa lance *Pélias*, et qu'il guérit ensuite en appliquant sur sa blessure la rouille de cette même lance (1).

(1) Voyez sur Télèphe et sa guérison, l'*Homericus Achilles* de Drelincourt, p. 108. On peut ajouter Mezi-

Digitized by Google

Il est surprenant que M. L., qui a copié en note l'article de Chompré sur la lance *Pélias*, n'ait pas été conduit au véritable sens : on est encore bien écolier, quand on ne sait même pas se servir des explications. Il y a dans Voltaire (1) un passage qui a dû bien embarrasser M. L., s'il l'a jamais lu, mais qui, j'espère, lui paraîtra maintenant plus facile. « Vous voyez, dit-il à d'Alembert, que cette » église est *comme la lance d'Achille*, qui gué- » rissait les blessures qu'elle avait faites. » —Pour revenir à Ovide ; il résulte de tout ce que je viens de dire, que M. L. ne l'a pas compris, et qu'il fallait traduire : « Autrefois la lance *Pélias* guérit la bles- » sure qu'elle avait faite à l'ennemi d'Achille, au » fils d'Hercule. »

Encore un exemple, et ce sera le dernier. Pour échapper à l'amour, Ovide conseille d'échapper à l'oisiveté. Il décrit les différentes occupations auxquelles il faut se livrer. Il n'oublie pas la chasse. (v. 203.)

*Aut pavidos terre variâ formidine cervos.*

« Employez, dit M. L., plusieurs moyens pour » inquiéter le cerf qui vit dans l'épouvante. » M. L. qui n'est pas un bien grand latiniste, ne connaît au mot *formido* que le sens ordinaire, de *crainte*, de *terreur ;* mais voici la véritable signification de

---

riac sur les Epîtres d'Ovide, t. 1^er^. p. 233 ; M. Hemsterhuys sur le *Nigrinus* de Lucien, t. 1^er^., p. 294, Bipont. ; Macédonius, dans les *Analecta græca*, épigr. 6 ; Paulus Silentiarius, *ibid.*, ép. 15 ; etc., etc. Selon une autre tradition, Achille n'avait pas guéri Télèphe avec la rouille de sa lance, mais avec une plante, appelée depuis *Achillea*. (Voyez Brockhuys *ad Propert. II.* 1. 65.) C'est l'*Achillea, mille-folium* de Linné, plante vulnéraire, astringente, dessicative, et connue sous les noms vulgaires d'*herbe militaire*, d'*herbe à la coupure*, d'*herbe au charpentier*. (Voyez Duchesne, *Manuel de Botanique*.)

(1) Corresp. d'Alemb., 5 sep., 1752.

Digitized by Google

ce vers traduit littéralement : « épouvante les cerfs » timides par les couleurs bigarrées de la *formido*. » *Formido* est ici une espèce de corde à laquelle les chasseurs attachaient des plumes de différentes couleurs, dont la vue troublant le cerf, le faisait tomber dans les rets (1). Virgile s'est servi de ce mot dans le douzième livre de l'Énéide (v. 750.) :

*Inclusum veluti si quando flumine nactus*
*Cervum, aut Puniceæ septum formidine pennæ.*

Dans le vers d'Ovide, l'épithète *varia* indique les diverses couleurs des plumes attachées à la *formido*.

J'ai encore pris note d'une trentaine de fautes aussi fortes, et au besoin je les citerai; mais pour cette fois, en voilà, je crois, bien assez; et ce que je disais en commençant cet article, que M. L. sait mal le latin et médiocrement le français, est à présent bien clairement prouvé. Cependant il peut se faire que des personnes très-difficiles à convaincre, exigent encore quelques preuves; et je transcrirai pour elles cinq ou six phrases choisies parmi les bonnes. « Votre maîtresse aime-t-elle » le spectacle ? empressez-vous d'être son cavalier. » — Que votre maîtresse soit l'aiguille qui distribue l'emploi de vos momens. — Chaussez » l'élégant escarpin. — Le beau taureau passa » pour être le père de l'enfant. — Etudiez-vous » à épier où doit se rendre fréquemment la beauté. » — Jetez une œillade amoureuse sur un jeune » homme. — Combien de fois elle a souffert que » je couche à sa porte, etc., etc. »

Les notes *mythologiques et littéraires* comme M. L. les appelle, expliquent d'après Chompré, exactement transcrit, ce qu'il y a de plus trivial en mythologie. Quelques-unes, ornées de citations

(1) Voyez Heyne *ad Virg. Georg. III.* 372. — Delrio *ad Senec. Hippol. v.* 46.

prises

prises dans Rousseau, la Mothe, Gresset ont été scrupuleusement copiées, de *l'Histoire poétique tirée des poètes français*, petit livre qu'on nous faisait lire au collége. La remarque sur les différentes manières d'affranchir les esclaves (p. 226), est empruntée textuellement des *coutumes* et *cérémonies des Romains*, liv. VI, chap. 7, de la traduction de l'abbé Desfontaines; et ainsi de toutes les autres. M. L. s'approprie les recherches qu'il trouve toutes faites, et n'a même pas la bonne foi d'indiquer les auteurs qu'il copie; c'est une manière de faire des notes *mythologiques et littéraires* extrêmement facile et abrégée.

Ω.

---

*Recueil de règles et d'exemples sur la prosodie française, la versification et le style figuré;* contenant le traité de la prosodie, par *d'Olivet;* un abrégé des règles de la versification, par *Restaut;* l'art poétique de *Boileau,* et un abrégé des règles du style figuré, extraites des ouvrages de *Rollin, Gibert, le Batteux, Dumarsais,* etc. Un volume in-12. Prix : 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste. A Paris, chez *des Essarts,* libraire et éditeur, rue du Théâtre Français, n°. 9, au coin de la place; et chez *le Normant,* imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Le titre de ce recueil semblerait annoncer qu'il a pour but, comme livre classique, d'enseigner l'art des vers, et d'inspirer aux jeunes gens le goût de ce travail, si rarement couronné du succès. Avant de montrer si cette prévention est fondée, il ne sera pas hors de propos de faire quelques réflexions sur l'usage, presque généralement adopté dans les maisons d'éducation, d'exercer les élèves à la versification française.

Il est rare d'assister à un exercice public, même dans



Digitized by Google

dans les pensions où l'ancienne méthode s'est conservée avec le plus de scrupule, sans entendre des jeunes gens qui vous récitent, non pas seulement des traductions en vers ou des fables, mais de petits poëmes, des épîtres familières, où les défauts des poëtes d'Athénée se trouvent mêlés à l'enflure et à la déclamation de l'école. Quel peut être le motif des applaudissemens qu'on prodigue à ces productions précoces ? On croit qu'elles annoncent dans le jeune élève un esprit vif et agréable ; et les parens, toujours portés à se flatter sur les dispositions de leurs enfans, imaginent, ou que leurs fils se distingueront un jour par des talens supérieurs, ou qu'ils feront les délices de la société par leur facilité à rimer quelques chansons et quelques poésies légères. Malgré l'expérience journalière, on ne s'aperçoit pas que ces présages sont presque toujours trompeurs. Tel qui a brillé dans les exercices de sa pension, par une certaine aisance de versification due à sa négligence pour des études plus solides, ne sera dans la suite qu'un rimeur subalterne ; le goût qu'on lui a inspiré dégénérera en manie ; il deviendra incapable de toute occupation sérieuse, et ses jours se consumeront dans un travail stérile, et dans les dégoûts amers que font naître les prétentions trompées. L'éducation que l'on donne dans les maisons d'éducation a un autre but que celui de former des poëtes médiocres. Solide et sérieuse, elle doit disposer les jeunes gens à payer leur dette à la société ; réunissant les élémens des connaissances nécessaires pour exercer tous les états, si elle sème de quelques fleurs la carrière de l'étude, si elle s'arrête avec complaisance sur les préceptes de l'éloquence et sur les beautés des auteurs anciens, c'est qu'un tact sûr est utile dans quelque situation que l'on se trouve, c'est qu'il est la source d'une multitude de jouissances inconnues à ceux qui ne le possèdent pas, c'est qu'enfin la justesse de l'esprit est plus liée qu'on ne le pense à la délicatesse du goût. Il y a loin de ce desir que doivent avoir les instituteurs, d'applanir pour leurs élèves la route qu'ils doivent parcourir dans le monde, à

Digitized by Google

la prétention, trop commune aujourd'hui, d'exercer à la versification française leurs dispositions trompeuses et prématurées, et de leur inspirer, à l'âge où les passions commencent à prendre une direction certaine, un orgueil qui, en supposant même le talent, les maintiendrait toujours dans la médiocrité.

Le respectable Rollin, qui se plaignait, avec raison, que l'étude de la langue française fût trop négligée dans les colléges, avait proposé de donner aux élèves, à la fin de leurs humanités, quelque morceau d'un auteur ancien, en leur accordant la liberté de le traduire librement : « J'avais coutume, dit-il, d'engager les bons écoliers, au » sortir de la rhétorique, à composer en français pendant » les vacances, la vie d'Agricola, et je les exhortais à y » faire entrer toutes les beautés de l'original; mais en se » les rendant propres par le tour qu'ils y donnaient, et » tâchant même, si cela était possible, d'enchérir quelquefois sur Tacite; j'en ai vu plusieurs y réussir d'une » manière qui m'étonnait, et je crois que les plus habiles » maîtres n'en auraient pas été mal contens. » Mais Rollin, en prescrivant à ses élèves un travail aussi propre à leur former le goût qu'à exercer leur imagination, se gardait bien de leur faire composer des vers français. Il proscrivait même, dans les classes, la lecture de nos poètes : « Il serait à craindre, dit-il, qu'elle ne dégoûtât » les écoliers d'autres études plus difficiles et moins agréables, mais infiniment plus utiles et plus importantes. »

Vainement observerait-on qu'un talent supérieur peut être étouffé par la loi qu'on lui imposera de ne pas s'exercer : les talens de ce genre sont infiniment rares, et l'éducation est pour tous. Une multitude d'exemples prouvent, d'ailleurs, que la contrainte, loin d'étouffer le talent, lui donne une plus grande force. Racine, dans la solitude de Port-Royal, sous la surveillance sévère de Lancelot, ne pouvait se livrer qu'en secret à son goût pour la poésie. Les entraves qui lui étaient imposées ne firent qu'accélérer la maturité de son génie. Livré à lui-même, se cachant



Digitized by Google

pour écrire quelques vers, privé de ces encouragemens trompeurs qui égarent un jeune homme, il médita profondément les ressources de son art, et prépara, dans le silence, ses immortelles productions. Racine partageait les opinions de Rollin (1) sur l'instruction que doivent recevoir les jeunes gens. Dans sa correspondance avec un fils chéri, correspondance qui montre le meilleur des pères dans le plus parfait de nos poètes, il s'exprime ainsi : « Vous me faites plaisir de me rendre compte des lectures » que vous faites; mais je vous exhorte à ne pas donner » toute votre attention aux poètes français : songez qu'ils » ne doivent servir qu'à votre récréation, et non pas à votre » véritable étude : ainsi, je souhaiterais que vous prissiez » quelquefois plaisir à m'entretenir d'Homère, de Quin- » tilien, et des auteurs de cette nature..... Je ne saurais » trop vous recommander de ne vous point laisser aller à » la tentation de faire des vers français, qui ne serviraient » qu'à vous dissiper l'esprit. »

Le recueil que nous annonçons n'est point destiné à favoriser l'abus dont nous venons de nous plaindre. Composé d'ouvrages connus et depuis long-temps mis entre les mains des jeunes gens, il a pour but d'enseigner à bien prononcer le français, d'indiquer les règles principales de la versification que tout homme bien élevé ne doit pas ignorer, de former le goût, et de faire connaître les figures oratoires.

La prosodie de l'abbé d'Olivet est un de ses meilleurs ouvrages. Quoique le goût de ce grammairien ne soit pas toujours sûr, on y trouve des préceptes utiles et des remarques ingénieuses. Ses recherches sur les anciennes prosodies françaises, qu'il fait remonter jusqu'au temps de François I^er^., sont plus curieuses qu'instructives. Ses réflexions sur l'harmonie oratoire sont justes et intéressantes. Il est un de nos premiers grammairiens qui ait indiqué l'espèce de nombre qui convient à la prose

(1) Il confia deux de ses fils à ce célèbre professeur.

Digitized by Google

française. Quoique les ouvrages de nos grands orateurs en eussent donné une multitude d'exemples, aucun critique n'en avait profité pour tracer des règles certaines. On doit attribuer cet avantage de l'abbé d'Olivet sur ses prédécesseurs à l'étude profonde qu'il avait faite de Cicéron. Il se plaint de ce que ses contemporains négligent cette sorte de beauté ; il leur reproche d'employer des phrases coupées et décousues, si éloignées des périodes nombreuses des prosateurs du siècle de Louis XIV. « Rien de » plus contraire à l'harmonie, que des repos trop fré- » quens, et qui ne gardent nulle proportion entre eux. » Aujourd'hui, pourtant, c'est le style qu'on voudrait » mettre à la mode : on aime un tissu de petites phrases » isolées, décousues, hachées, déchiquetées ; il semble » que la valeur d'une ligne soit une immense carrière qui » suffise pour épouvanter les forces de l'auteur ; et qu'en- » suite tout hors d'haleine, il ait besoin de faire une pause » qui le mette en état de recommencer à penser. » Ce défaut n'a fait que s'augmenter depuis l'abbé d'Olivet. On prodigue les traits détachés, on néglige les transitions, on ne fait aucune attention à l'harmonie ; la prétention de montrer de l'esprit porte à multiplier les tours épigrammatiques, et cette affectation continuelle donne au style une sorte de clinquant qui peut éblouir d'abord, mais qui fatigue bientôt. C'est le caractère principal de l'école de Chamfort, qui mettait de la recherche même dans le langage ordinaire. L'abbé Auger lui dit un jour : *Vous m'avez donné votre adresse avec tant d'esprit, que je n'ai jamais pu la trouver.* Ses imitateurs, sans avoir son esprit et ses tournures piquantes, ont poussé beaucoup plus loin les défauts de leur maître.

On ne voit pas pourquoi l'éditeur a fait entrer dans son recueil l'*Art poétique* de Boileau. Il y a bien peu de rapports entre les règles de Restaut, et les préceptes admirables de notre grand critique. Dans les livres de ce genre, on aime que les ouvrages qui les composent aient à-peu-près la même physionomie ; c'est peut-être une délicatesse



Digitized by Google

trop grande, mais elle est commune à tous les amateurs. D'ailleurs, les œuvres de Boileau sont classiques ; on les met entre les mains des jeunes gens; l'éditeur, en joignant l'*Art poétique* aux traités un peu secs de d'Olivet et de Restaut, donne donc lieu à un double emploi.

On peut regretter aussi que le traité des tropes ne soit pas assez développé. C'est un usage trop commun, dans ce temps, que de vouloir rendre l'étude facile. A force d'abréger les élémens, on ne présente plus aux jeunes gens que des résultats bientôt oubliés, parce que leur esprit n'a pas eu le temps de se familiariser avec les connaissances qui devaient les y conduire. Leur mémoire retient pendant quelque temps ce qu'ils ont appris sans peine ; mais ils ne conservent point ces impressions profondes que nous ne recevons dans le premier âge qu'en faisant de longs circuits, et en nous livrant à un travail obstiné.

Quoique les parties de ce recueil ne soient pas ordonnées avec les dimensions qu'un goût difficile pouvait désirer ; on doit convenir qu'il présente, en un très-petit volume, à peu près tout ce qui est nécessaire pour lire avec fruit les poètes français ; il est donc à présumer que cette nouvelle édition aura autant de succès que la première.

P.....

---

*Analyse des rapports entre les parties des figures de la musique ancienne et moderne, et l'architecture ;*

Par *J.-B. Delarue*, élève de l'ancienne Académie d'architecture.

Cet ouvrage est composé de deux parties :

La 1re. comprend le clavier et les symphonies des Grecs;

La 2e., le clavier moderne.

Au moyen des échelles formées d'après ces figures, l'auteur a classé l'architecture d'une manière méthodique.

On aperçoit dans cet ouvrage que les Grecs ont fixé les bases de leur architecture sur les lignes du clavier, et que

Digitized by Google

leurs monumens ont été élevés sur les mêmes bases. L'entablement de l'ordre dorique, avec un triglyphe sur l'angle, en est une des preuves les plus convaincantes.

L'auteur, pour prouver de plus en plus le système des Grecs, a rapporté plusieurs monumens antiques, tels que temples et théâtres qui se trouvent en rapport avec les lignes ou échelles du clavier grec.

Il trouve dans ce clavier les proportions des ordres égyptiens;

La première proportion des trois ordres grecs;

La seconde proportion des mêmes ordres;

Enfin, les ordonnances des Romains et des Goths jusqu'au 18°. degré.

Il a appliqué tous ces ordres aux symphonies grecques dont les cercles assignent la place à chaque genre.

Il a aussi appliqué ce système au clavier moderne, et il a trouvé ce clavier bien plus abondant que le premier.

Le jeu des partitions lui a fourni les moyens de diviser l'architecture en trois classes, savoir: *la régulière, la composée* et *la décomposée.*

Les partitions sur lesquelles sont inscrites les parties de la voix humaine et des instrumens, ont déterminé les caractères des ordres; la voix humaine pour l'architecture *régulière,* la contre-basse pour la *décomposée,* et les violons et flûtes pour la *composée.*

L'entablement dorique est tracé avec exactitude par la division de la partition *basse-taille.*

Toutes les ordonnances, tant des ordres primitifs que des ordres mixtes, excepté le composite (ou le triomphal), sont déterminées par les partitions, et les quatre primitifs commandent chacun une octave.

Les ordonnances de tous les peuples sont classées progressivement, celles des antiques et des auteurs occupent les places que leur assignent leurs degrés de hauteur, de manière que cette progression monte jusqu'au 28°. degré où l'on rencontre l'architecture moresque la plus élevée, comme à l'église de Beauvais.



Digitized by Google

On ne sera pas surpris de trouver une série de colonnes portée au nombre 28, quand on verra que tous ces ordres ont été exécutés presqu'en totalité par les Egyptiens, les Grecs, les Romains et les Goths.

Néanmoins, ces colonnes réunies dans un seul cadre ont prouvé qu'il restait encore quelque chose à faire, notamment pour l'architecture régulière, qu'il importe si essentiellement de fixer d'une manière invariable.

Il est reconnu que les trois ordres grecs, *le dorique*, *l'ionique* et *le corinthien* sont les plus beaux de l'architecture régulière; aussi, d'après ce système, ils occupent le centre de cette classe. Mais de même que le toscan la commence, comme il est aussi le premier terme des décomposés, il fallait à cette classe un extrême, et qui fût également le premier terme des composés.

La partition *violons et flûtes* a assigné cette place à un ordre que l'auteur appelle l'*Hébé*.

Pour compléter l'architecture régulière, il ne suffisait pas de fixer les deux extrêmes, il fallait ausssi indiquer les ordres mixtes, et c'est ce que l'auteur a fait.

De même que le composite est le mixte de l'ionique et du corinthien, l'auteur a placé le *civil* entre le toscan et le dorique, l'*héroïque* entre le dorique et l'ionique, et la *française* entre le corinthien et l'*Hébé*.

Tous ces mixtes, à l'exception du composite, commandent chacun une partition, comme les ordres primitifs, et font partie de l'architecture régulière.

S'il était reconnu que ce système pût établir les bases d'une architecture française, il n'y aurait plus qu'un desir à former, c'est qu'il fût ouvert des concours pour arrêter définitivement les bases, chapiteaux et entablemens hiéroglyphiques de ces ordres; alors l'architecture aurait fait un grand pas vers sa perfection.

L'auteur a en outre élevé, par sa méthode despartitions, les temples des anciens tels qu'ils sont rapportés par Vitruve; il a rapporté de même plusieurs temples des Romains, des édifices modernes et différens projets d'après

Digitized by Google

les données des partitions, ainsi que des ordres surmontés jusqu'à quatre, comme au Colisée.

On y trouve aussi les proportions des avant et arrière-corps fixés par les partitions et analogues au système de Brizeux sur les cordes sonores.

On trouve avec la même régularité, des palais, des monumens publics, des arcs de triomphe, des colonnes triomphales, enfin les proportions des portes et croisées de l'architecture régulière.

En suivant ce système qui donne les règles et les principes de l'art, on ne rencontrera plus les mêmes ordres sous des dimensions différentes; il ne pourra plus y avoir conséquemment qu'un ordre dorique de huit diamètres, un corinthien de dix; ainsi des autres ordres primitifs et mixtes. Hors ces proportions, le reste ne sera que des variations, des composés ou des décomposés de ces ordres.

Au moyen des différens claviers et des échelles qu'ils ont procurées, les artistes et les personnes qui desireront faire construire, seront à même de choisir les styles et tous les genres d'expression qui pourront leur convenir, et on sera étonné des variations que donnent à l'architecture les deux claviers dont on vient de parler.

De même que le musicien, après avoir composé et noté un morceau d'harmonie, en vérifie sur le clavier les différentes parties, l'architecte, après avoir conçu son esquisse, l'étudie et l'accorde sur le clavier, et ses yeux prenant la place de l'ouie, il en détermine toutes les dimensions.

L'architecture se développe, les colonnes, les entablemens, les attiques, se composent dans de justes rapports, les masses se décident, l'édifice se construit à vue, et présente des temples, des théâtres ou autres monumens.

Vitruve dit que les Grecs attribuaient beaucoup de choses à leur clavier; il n'est donc pas étonnant qu'ils s'en soient servis pour déterminer les proportions de leur architecture, puisqu'ils admettaient aussi une harmonie

Digitized by Google

universelle. (Voyez l'*Astronomie ancienne et moderne*, par Bailly.)

Cette harmonie était conforme à la musique; tout, jusque dans les cieux, était, suivant eux, soumis à ses lois.

Enfin cette analogie de l'architecture avec la musique trouvée par les anciens, aurait bien pu donner lieu à la fiction d'Amphyon, qui bâtit les murs de Thèbes avec les accords de sa lyre, où les pierres sensibles à sa mélodie se rangeaient à leur place.

Cet ouvrage classique et élémentaire est composé d'environ cent figures, au trait seulement, attendu qu'elles ne sont que des démonstrations qui seront susceptibles d'intéresser, non-seulement les architectes, mais encore les autres artistes et amateurs. (*Article communiqué.*)

## AU RÉDACTEUR.

Depuis quarante ans, Monsieur, je relis Homère, toujours avec l'admiration et la *confiance* qu'il mérite. Je veux dire qu'Homère est toujours pour moi le premier des *historiens*, des *géographes*, des généalogistes; le premier des peintres, des poètes, des mythologistes, des romanciers, etc., etc. J'aurais donc, Monsieur, de la peine à vous exprimer avec quelle satisfaction j'ai vu paraître l'excellent *Voyage de la Troade de M. le Chevalier*, qui m'a confirmé dans toutes mes idées; de ce voyageur instruit, qui, l'Iliade à la main, a retrouvé jusqu'aux moindres hameaux, jusqu'aux plus petits ruisseaux, nommés par le poète grec.

Ce qui m'a fait plaisir, c'est que M. le Chevalier non-seulement parle d'après la topographie encore existante et toujours la même, mais qu'il s'appuie encore des autorités les plus imposantes, de Strabon, des savans anglais Pope, Moritt, Stuart, etc., des meilleurs voyageurs modernes, et toujours victorieusement contre l'incrédule Bryant, ce

Digitized by Google

pyrrhonien anglais qui, comme un autre Hardouin, ne veut pas même que Troie ait jamais existé en Phrygie.

J'applaudissais donc, de bon cœur, au travail de cet excellent homériste, couronné par le succès éclatant de trois éditions consécutives, qui se sont rapidement succédées; (1) mais voici *une lettre* qui renverse, à ce sujet, toutes mes idées, malgré les allégations et les preuves dont le voyageur de la Troade croit pouvoir se prévaloir.

La lettre dont je parle, a plus d'un siècle, mais le temps ni la date ne font rien à la chose. Cette attaque ne part point d'un homme du commun; c'était un homme de lettres assez distingué, qui avait mérité l'amitié et l'estime de Boileau et de Racine, ces deux défenseurs d'Homère et des anciens. Boileau lui avait adressé sa *cinquième Epître*; et cette lettre qui me contrarie, est adressée à Racine. Son auteur est de Guilleragues, né à Bordeaux, d'abord premier président à la cour des aides de cette ville, puis secrétaire de la chambre et du cabinet du roi, et en dernier lieu ambassadeur à Constantinople. Il était encore revêtu de cette dignité, lorsqu'il adressa à Racine lettre qui suit:

*Au palais de France, à Péra, le 9 juin* 1684.

« J'ai été sensiblement attendri et flatté, Monsieur, à la » lecture de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de » m'écrire. Eloigné de vous et des représentations qui peu- » vent en imposer sur vos tragédies, et très-dégoûté des » pays fameux que vous avez chantés, vos œuvres cepen- » dant me paraissent plus belles que jamais. Oui, Monsieur, » je suis très-dégoûté de ces pays dont les poètes et les » historiens de l'antiquité ont dit de si belles choses, et je » vois qu'ils n'étaient pas d'exacts observateurs de la vérité.

» *Le Scamandre et le Simoïs sont à sec dix mois de* » *l'année: leur lit n'est qu'un fossé. L'Hèbre est un*

(1) Paris, Dentu et le Normant, 3 vol. in-4°, fig. et atlas.

BIBLIOTHEQUE
Digitized by Google

» *rivière du quatrième ordre. La Natolie, le Pont, la* » *Nicomédie, l'Ithaque présentement la Céphalonie, la* » *Macédoine, le territoire de Larisse et celui d'Athènes* » *ne peuvent jamais avoir fourni la quinzième partie des* » *hommes dont les historiens font mention. Il est impossi-* » *ble que tous ces pays, cultivés avec tous les soins imagi-* « *nables, ayent jamais été fort peuplés. Le terroir est* » *presque partout pierreux, aride et sans rivière. On y* » *voit des montagnes et des côtes pelées, plus anciennes* » *que tous les écrivains. Le port d'Aulide, absolument* » *gâté, peut avoir été bon; mais il n'a jamais pu conte-* » *nir les mille vaisseaux des Grecs, ni mille barques.* » *Délos est un misérable rocher; Cythère et Paphos* » *sont des lieux affreux. Cythère ou Cérigue est une petite* » *isle, la plus désagréable et la plus infertile qui soit au* » *monde. Il n'y a jamais eu un air plus corrompu que* » *celui de Paphos, absolument inhabitée. Naxe ne vaut* » *pas mieux. Les poetes apparemment mettaient Vénus* » *dans les lieux où ils avaient leurs maîtresses, mais ils* » *l'ont très-mal placée. Je ne vous parle point de deux mille* » *évêchés en Grèce, nommés dans l'histoire ecclésiasti-* » *que, qui ne peuvent avoir eu douze paroisses chacun.* » J'eusse voulu que vous souvenant de l'attachement que » j'ai pour tout ce qui vous touche, vous m'eussiez écrit » quelque chose de votre famille. Je crois le petit Racine » bien vif; je prévois qu'à mon retour je n'oserai l'attaquer » sur le grec ancien; mais je l'étonnerai avec le grec vul- » gaire, langue aussi corrompue et aussi misérable que » l'ancienne Grèce l'est devenue (1). »

Malgré l'évidence des preuves du savant observateur de la Troade, malgré la confiance et le respect dus aux autorités puissantes dont il s'appuie, il y a, Monsieur, dans cette lettre, telle assertion qui demande qu'on y réponde.

Je suis, etc. E. B.

(1) Cette lettre se trouve *Recueil des lettres de* Jean Racine à ses amis, à Boileau et à ses enfans. Lausanne. (Paris, Desaint et Saillant), 1747, petit in-12, page 252.

Digitized by Google

## VARIÉTÉS

### *Sur les Basaltes et leur Origine.*

Le *Moniteur* de mardi dernier a cru devoir publier sur ce sujet un extrait du *Bulletin de la Société Philomatique*. L'objet de cet extrait est de combattre l'opinion de ceux qui donnent au basalte une origine ignée, et de prouver que tout ce qui porte ce caractère est, comme le reste des roches, d'origine aqueuse.

Cette discussion, élevée anciennement par Wallerius contre les minéralogistes français, est reproduite par M. Dubuisson, dans un mémoire sur les basaltes de Saxe. Voici les motifs sur lesquels ce naturaliste établit sons opinion :

1°. Il y a une ressemblance parfaite entre les caractères extérieurs des basaltes et les trapps, regardés par tous les géologues comme produit de l'eau ; et l'analyse chimique confirme cette identité ;

2°. La forme prismatique de la plupart des basaltes appartient plutôt aux roches formées sous l'eau, qu'à celles qui ont été produites par l'action du feu. Les porphyres, les roches stéatiteuses, la chaux sulfatée en masse, se divisent en prismes : d'un autre côté, diverses laves qui ont coulé dans la mer, n'ont pris aucune division prismatique ;

3°. On ne trouve aucun basalte prismatique dans les produits modernes des volcans actuellement existans : ceux qui se rencontrent dans les terrains réellement volcaniques, comme la Sicile, l'Auvergne, paraissent antérieurs à l'existence de ces volcans ;

4°. Les basaltes de Saxe se présentent avec des circonstances qui ne permettent point d'attribuer leur formation au feu des volcans; il recouvrent, sous forme de plateaux isolés, la plupart des sommités de la Saxe : on demande d'où auraient pu provenir ces coulées de lave ?

5°. Les basaltes de différens pays, principalement ceux

Digitized by Google

de Saxe, sont placés sur des roches, ou recouverts de roches, d'origine aqueuse, bien reconnue de tous les géologues.

A la suite de ces allégations, l'auteur de l'extrait fait l'observation suivante : « Il reste à savoir si la question » n'est pas une dispute de mots, et si le nom de basalte » n'a pas été appliqué indifféremment, mais très-mal à » propos, tantôt à de vraies laves compactes, tantôt à » des roches à base d'amphibole, de trapp, ou même de » cornéenne. »

Cette question n'est nullement une dispute de mots; il s'agit dans le Mémoire de M. Dubuisson, 1°. d'ôter le caractère volcanique à toute espèce de basalte en prisme; 2°. d'ôter le caractère de laves et de produit du feu à tous les plateaux couverts de basaltes; 3°. de confondre le basalte-lave avec celui qui ne l'est pas, et de faire de ces deux espèces distinctes, un même et unique produit.

Je pense, au contraire, 1°. qu'il y a réellemant et incontestablement un produit volcanique, qui a affecté, en se refroidissant, la configuration prismatique, et auquel il faut conserver, avec M. de Saussure, M. de Dolomieu et M. de Faujas de Saint-Fond, la dénomination de basalte.

Je pense, en second lieu, que tous les plateaux, sans exception, recouverts d'un encroûtement tel qu'on le dépeint dans les sommités de la Saxe, sont des courans de lave.

Enfin, je conviens avec l'auteur du Mémoire, que le basalte-lave a de très-grands rapports de similitude, même si l'on veut, d'identité avec le trapp, l'amphibole et la roche de corne; mais je pense que cela ne dérange en aucune manière ce qui est établi sur le caractère du basalte-lave et de son origine.

Avant d'entrer dans quelques détails sur ces divers points, il est une recommandation que je crois devoir faire à ceux qui se destinent à traiter les matières géologiques, c'est de s'informer si ces questions n'auraient pas été traitées

Digitized by Google

avant eux, et comment elles ont été traitées. Je puis dire que j'ai mis une grande attention au sujet qui a occupé et l'auteur du mémoire et l'auteur de l'extrait. Il entre dans plusieurs chapitres de mon ouvrage sur les volcans d'Auvergne; il a été l'objet de plusieurs discussions parmi les sociétés savantes de France et celles d'Allemagne; cependant, ce que je vois sur les plateaux basaltiques de la Saxe, peut me faire croire qu'on regarde ce sujet comme nouveau, et cette singularité comme inaperçue. Je ne fais mention ici de cette circonstance, que parce qu'il importe extrêmement pour le progrès de la science, de ne pas laisser en arrière, dans des discussions nouvelles, les discussions qui ont déjà eu lieu sur le même sujet.

Je reprends.

Il ne me paraît pas exact de dire qu'on ne trouve aucune forme prismatique dans les produits modernes des volcans actuellement existans. Plusieurs laves bien reconnues de l'Etna, se trouvent prismatiques à l'extrémité du courant; et c'est encore une particularité qui distingue plusieurs des laves de l'Auvergne : je parle ici de celles qui sont évidemment dérivées des cratères subsistans.

L'auteur voit un caractère anti-volcanique dans le gisement de tous les basaltes, et sur-tout en ce qu'ils recouvrent en Saxe la plupart des sommités. Les basaltes recouvrent de même une grande partie des sommités de l'Auvergne, et pourtant ils sont volcaniques; en voici la preuve :

1°. On peut reconnaître quelquefois et suivre le courant jusqu'au point d'incadescence d'où il a coulé; 2°. ce point d'incadescence est composé de matières torréfiées, propres seulement aux cratères; 3°. les courans basaltiques sont mêlés eux-mêmes le plus souvent à des *détritus* de pierres-ponces, ainsi qu'à des matières de lave spongieuse, écumeuse, portant tous les caractères de la torréfaction; 4°. il arrive souvent de reconnaître, sous le lit de ces laves basaltiques, l'impression ardente qu'elles ont faite tantôt

Digitized by Google

sur des végétaux qu'elles ont réduits à l'état de charbon, tantôt sur la terre glaise, que leur chaleur a réduite à l'état de brique. J'espère que voilà assez de preuves pour constater leur caractère volcanique.

Actuellement, il est très-vrai que dans différentes parties du monde, des plateaux recouverts de basalte en forment les sommités; mais cette difficulté est seulement un sujet d'étude; elle ne forme point d'objection contre un fait matériellement démontré.

Je ne puis que renvoyer ici à mon ouvrage sur les volcans d'Auvergne. On y verra mentionné une multitude de courans de laves, dont quelques-uns comme le Cantal et le Mont-d'Or, sont à plus de mille toises au-dessus du niveau de la mer, sans qu'aucune apparence de cratère supérieur, puisse indiquer d'où ces laves sont provenues.

Et qu'on ne croie pas que ces courans si élevés soient tous basaltiques (ce qui pourrait faire douter de leur caractère); ce sont souvent des laves ordinaires, poreuses, accompagnées de circonstances qui ne laissent aucun doute sur leur origine.

Je n'ai plus qu'un seul mot à ajouter. Il n'y a rien d'extraordinaire à supposer, que les basaltes-laves et la roche de corne ont des traits de ressemblance; mon opinion est que toutes les laves ne sont que la roche de corne elle-même mise en fusion. Je ne puis que renvoyer ici encore à une notice que j'ai publiée sur ce sujet, et où j'ai prouvé que la roche de corne était la matrice de tous les volcans, et la matière de tous leurs produits.

J'ai l'honneur d'être, etc.

M.....

## SPECTACLES.

### THÉATRE LOUVOIS.

*La Flottille*, divertissement en un acte, par M. *Nanteuil*.

LE titre seul de cette petite pièce indique assez qu'elle ne comporte pas une analyse sérieuse, et qu'elle n'est pas du

Digitized by Google



du domaine de la critique. Nous avons ri et applaudi avec tout le monde, et l'auteur a du compter sur la bienveillance du public, lorsqu'il exprimait, d'une manière gaie et agréable, des sentimens que tous les Français partagent. Il faut lui savoir gré de ne pas s'être livré à une emphase ridicule en louant le chef glorieux d'une nation puissante, et de ne s'être permis, en parlant d'un peuple rival, aucune de ces invectives grossières qui annoncent encore plus la faiblesse que la haine. Laissons à la populace de Londres ces injures et ces caricatures indécentes dont on cherche à nourrir leur animosité contre la France. Nous n'avons pas besoin de ces petits moyens; il vaut bien mieux louer les Anglais et les battre; et si nous les chansonnons, nos couplets seront de nature à ce qu'ils soient forcés d'en rire les premiers avec nous.

Le maire d'un village, prévenu qu'une flottille vient relâcher dans une baie voisine, fait préparer des logemens et du vin. Il prépare aussi une harangue qui, dit-il, ne doit durer qu'une heure; mais heureusement il l'oublie à la vue du commandant de la flottille, qui vient de débarquer avec sa troupe. Cependant, un des navires a été séparé par la tempête, et l'on est inquiet sur son sort. Bientôt il revient avec un vaisseau anglais, qu'il a pris sur les côtes de la Grande-Bretagne. Du nombre des prisonniers de guerre sont un notaire et son fils, saisis les armes à la main. Les soldats de nouvelle fabrique représentent qu'ils sont volontaires, il est vrai, mais volontaires forcés, et que ces levées en masse font souvent d'un très-bon citoyen, un très-mauvais soldat. Le général en convient, et les fait remettre en liberté. La pièce finit par des danses et des couplets, dont plusieurs nous ont paru fort agréables, et qui tous ont été vivement applaudis.

---

## ANNONCES.

Mappemonde chronographique, indiquant l'origine, la fondation, la durée et les révolutions des empires, royaumes et républiques dont il est fait mention dans l'histoire ancienne et moderne de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, par le citoyen Chantreau; ouvrage des-



Digitized by Google

tiné aux lycées, aux écoles secondaires et à toute maison d'institution, ainsi qu'aux pères de famille. On y a joint une notice pour en faciliter l'usage.

Cette Mappemonde n'étant point, comme un ouvrage ordinaire susceptible d'analyse, il suffira d'en indiquer la forme, pour en faire sentir l'utilité. C'est un tableau du plus grand format, contenant autant de colonnes que d'Etats connus depuis le commencement du monde. En tête de ces colonnes est le nom de l'empire, royaume ou république que chacune d'elles est destinée à représenter, et que l'on a distingué par une couleur particulière.

A mesure que les divers Etats changent de domination, en tout ou en partie, ils prennent la couleur du conquérant; reprennent la leur si le cas y échoit, et en changent autant de fois qu'ils éprouvent de révolutions. Donnons un exemple: si l'on veut savoir ce qu'a été *Athènes* depuis les temps les plus reculés, on voit sur la Mappemonde, colonne 24, que la couleur de cet Etat est un brun clair tirant sur le rouge; qu'il la reprend à l'époque où commence le règne de Cécrops; qu'il la perd vers l'an 332, pour prendre celle des Macédoniens, lors des conquêtes d'Alexandre; qu'après la mort de ce prince, cet Etat reparaît avec sa propre couleur, qu'il perd de nouveau vers l'an 86 avant Jésus-Christ, pour prendre celle des Romains, au pouvoir de qui il tombe. Athènes subit toutes les révolutions de l'empire romain, et prend, en 1201, la couleur des empereurs latins; en 1261 celle des empereurs grecs; et en 1453, celle des Turcs en fait partie de leurs possessions européennes.

Cette Mappemonde, tirée sur très-beau papier, coloriée avec soin, est susceptible d'être encadrée, et ne serait point déplacée dans un cabinet. Quoiqu'elle soit particulièrement destinée à l'instruction de la jeunesse, elle peut être utile à toutes personnes instruites, parce qu'elle rappelle à la minute des dates ou des faits que la mémoire laisse échapper. *Indocti discant, et ament meminisse periti.*

Une seule Mappemonde suffit dans une école ou classe, quel que soit le nombre des enfans, pourvu qu'ils ayent chacun une notice, que pour cet effet, l'on vend séparément.

Le prix de la Mappemonde et de la notice réunies, est de 5 fr., et celui de la notice séparément, 75 c.

A Paris, chez l'auteur, rue Christine, n°. 3, près la rue de Thionville.

Ode aux Français sur leur projet de descente en Angleterre, par P... C..., citoyen de Milhau, département de l'Aveyron; avec cette épigraphe:

*Parcere subjectis, debellare superbos.* VIRG.

Brochure in-8°. Prix, 60 c., et 75 c. par la poste.
A Paris, chez Belin, rue Saint-Jacques, n°. 22.

Elémens d'Idéologie, seconde partie, grammaire; par le citoyen Destutt-Tracy, membre du sénat conservateur, et correspondant de l'institut national. Prix: 4 fr. 50 c. et 6 fr. par la poste. A Paris, chez Courcier, imprimeur-libraire pour les mathématiques, quai des Augustins, n. 71.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

## POLITIQUE.

On nous assure que les premiers paragraphes de l'article politique de notre dernier numéro ont causé des alarmes. Ils ont pu donner lieu par-là même à quelques plaintes. Ce que nous avons dit sur l'état de l'Europe, n'est pourtant que le résumé littéral et textuel des faits rapportés, dans le courant de la semaine, par toutes les feuilles de Paris. Nous devons affirmer de nouveau ce fait, parce que nous l'avons très-scrupuleusement vérifié. Un journaliste peut être répréhensible, lorsqu'il avance des faits sans autorité ou sans fondement; mais celui qui ne fait que les recueillir; celui qui ne fait que grouper le samedi les faits qui ont été rapportés par les autres feuilles le dimanche, le lundi, le mardi, le mercredi, le jeudi, le vendredi, semblerait exempt de reproche. Si on est encor coupable dans ce cas, en vérité on ne peut l'être avec plus d'innocence.

Il s'est trouvé, pour notre malheur, que les feuilles de Paris, habituées à fouiller dans les feuilles allemandes, y ont trouvé une multitude de rassemblemens de troupes, que les écrivains allemands avaient pris tout bonnement sous leur bonnet, ou peut-être dans la poche des nombreux agens de l'Angleterre, dont l'intérêt est de répandre partout l'alarme, afin d'en faire une occasion de trouble. Nous avons le bonheur d'annoncer aujourd'hui, d'après des lettres récentes et authentiques, que la plus grande intelligence continue à régner entre la France et la Russie, et qu'il n'a été ordonné à Pétersbourg aucun rassemblement de troupes; qu'à Vienne l'ordre donné à différens corps de troupes de se tenir prêts à marcher, vient d'être retiré, et que les régimens qui s'étaient déjà mis en marche vers les frontières de la Bavière, on



Digitized by Google

rétrogradé pour retourner dans leurs garnisons respectives ; que tout le monde est persuadé à Munich que le différend survenu avec la Bavière sera terminé à l'amiable, et que le frère même du principal ministre a été envoyé à Vienne.

Pour ce qui est du rassemblement des deux armées russes qu'on a annoncé, postérieurement, dans la Wolhinie et dans la Podolie, on nous fait observer que ces deux provinces, qui ont fait partie de la Pologne, sont réunies à la Russie depuis fort peu de temps, que par cette raison, les garnisons qu'on y entretient pour la garde du pays doivent naturellement être très-fortes, qu'elles sont obligées d'y camper à cause de la rareté des logemens, et que le campement qui a eu lieu l'été passé, ne pourrait s'effectuer en ce moment où la campagne est couverte de quatre à cinq pieds de neige, que dans des circonstances fort extraordinaires. On nous fait observer enfin que dans l'état actuel de la guerre, la Russie a dû nécessairement augmenter son armée, par la raison que la Prusse et l'Autriche ont augmenté la leur, c'est-à-dire en dernière analyse, parce que la France s'est vue obligée d'augmenter la sienne; car, il est passé en principe, parmi les puissances de l'Europe, d'adopter les mêmes dispositions militaires que leurs voisins. Plusieurs ont cru ainsi devoir adopter la conscription militaire parmi leurs sujets.

Après avoir dissipé des inquiétudes que de vaines rumeurs ont propagées, il ne nous paraît pas aussi facile de favoriser les espérances que quelques personnes avaient entretenues de la paix. On nous assure que l'empereur de Russie a abandonné, pour la conciliation des puissances belligérantes, un projet qui lui tenait fort à cœur, et qu'il laisse aujourd'hui jouer le premier rôle à l'Autriche; ce sera fort heureux, si l'Angleterre qui n'a

Digitized by Google

voulu écouter jusqu'à présent aucun projet raisonnable, arrive à plus de raisonet plus de condes cendance. Dans cette nuit profonde, où les plus grands intérêts politiques restent enveloppés, nos fonds publics viennent d'éprouver une hausse assez marquante. C'est une faible lueur que celle des fonds publics; mais c'est pourtant une lueur.

L'affaire des votes virils paraît se poursuivre avec la même chaleur. Le roi de Suède marque aujourd'hui, dans cette discussion. Son vote particulier qu'il a fait émettre par l'intermède du député du prince évêque de Lubeck, est venu renforcer les suffrages du parti protestant.

L'affaire de la noblesse immédiate est aujourd'hui sous la garde de la chambre impériale de Wetzlar. Sur la plainte portée par le comte de Bassenheim, bourgrave de Friedberg, au nom de l'ordre équestre, contre son altesse Guillaume, l'électeur de Hesse, il a été ordonné que la noblesse immédiate de l'Empire ne sera point troublée dans la possession ancienne de ses droits d'immédiateté, que les patentes affichées à Friedberg, dépendant de l'ordre équestre seront annullées, que les troupes en seront retirées, les dommages réparés.

On a reçu à Gênes des lettres d'Alexandrie en Egypte, sous la date du 8 octobre. Suivant ces lettres, les pachas qui commandent la garnison turque de cette place, se voyant de plus en plus resserrés par les mamelucks, et manquant de moyens de défense, ont proposé de leur remettre l'Egypte, sous la condition que cette contrée serait gouvernée de la même manière qu'elle l'était avant l'invasion des Français. Les pachas se réservent toutefois de soumettre la convention qui sera conclue, à la ratification de la Porte. Les beys ont, à ce qu'on assure, consenti à cette proposition, et l'on ne doute presque pas que la Porte ne donne les mains à cet arrangement. Ces nouvelles s'accordent avec celles que l'on a reçues de Constantinople.

Digitized by Google

*De la Noblesse immédiate.*

Depuis que la question de la noblesse immédiate d'Allemagne est sur le tapis, il est peu de personnes qui ne demandent : Qu'est-ce que la noblesse immédiate? qu'est-ce qu'un baron allemand? qu'est-ce que l'ordre équestre? Nous allons tâcher de donner, à cet égard, quelques notions ; mais au lieu de placer le lieu de la scène en Allemagne, nous le placerons en France même. La question offrira, par-là, un peu plus d'intérêt, ou, si l'on veut, un peu moins de sécheresse.

La noblesse immédiate, en Allemagne, est celle qui est immédiatement sujette de l'empereur, sans égard aux souverainetés particulières dans lesquelles leur territoire se trouve enclavé. Elle est, à cet égard, dans le même cas que les villes appelées *impériales*.

Il semble, au premier coup-d'œil, que c'est toujours par violence et par exception, que la noblesse immédiate est parvenue à échapper ainsi à la souveraineté du territoire. On va voir bientôt que la violence ne doit pas être plutôt supposée d'un côté que d'un autre, et que le droit particulier et le droit commun, la règle et l'exception, tout ici est réciproque.

A ne parler que de ce qui s'est passé en France, dans le principe, toutes les *seigneuries* furent *allodiales*. J'entends ici par seigneuries, de grandes possessions formant de grands corps de domaines, que les propriétaires faisaient exploiter, comme chez les Gaulois, chez les Romains, chez les Germains, chez les Grecs, ou par des esclaves, ou par des hommes approchant de la condition servile.

J'entends par *allodiales*, des propriétés nobles, exemptes de toute espèce de prestations et de redevances.

Cette espèce de propriété, comme on voit, était dif-

Digitized by Google

férente des bénéfices, qui étaient des donations royales, faites d'abord à vie, puis à perpétuité, moyennant diverses charges de rédevances et de services.

Cet état d'allodialité était si bien le droit commun et primitif de toute la France, que toutes les propriétés n'avaient pas d'autre nom. On disait anciennement mon *alleu*, comme on a dit, dans d'autres temps, ma terre, ma possession, mon héritage. On peut regarder comme une chose certaine, à cette époque, que toute la France était couverte d'*alleux*.

Peu-à-peu, quand les rois eurent établi, dans toutes les parties de leur domination, des chefs militaires, sous le titre de ducs; des administrateurs domaniaux, sous le titre de comtes; ou des capitaines sur leurs frontières, sous le titre de marquis, ou comtes des marches; lorsqu'ils eurent donné à ces ducs, à ces comtes, à ces marquis, quelques attributions de la puissance souveraine, ceux-ci cherchèrent à attirer à leur domination tous les grands propriétaires allodiaux qui se trouvaient dans leur enclave. Ces seigneurs allodiaux renoncèrent peu-à-peu à leur indépendance, et reconnurent divers droits, divers services auxquels ils n'avaient point été jusques-là assujettis.

On suit graduellement et progressivement, en France, la marche de ce nouvel ordre de choses, qui jeta les premières bases du régime féodal; régime dont on parle beaucoup sans l'entendre, mais qu'un savant, selon nous, a très-bien défini, lorsqu'il a dit *qu'il avait* mis en liberté les esclaves, et asservi les libres (1).

Malgré ce mouvement général qui emportait toutes les seigneuries allodiales dans l'ordre des fiefs, soit pour cause de faiblesse, *ob nimiam simplicitatem*, soit pour se mettre à l'abri des méchans, *ob malorum hominum*

(1) Chantreau-Lefevre.



Digitized by Google

*inlicitas infestationes*, soit pour de grands avantages, *vro commodo evidenti*, quelques seigneurs particuliers persistèrent à se conserver dans l'état d'indépendance et d'alleu. *Mon château de Mercœur, que je ne tiens de personne*, disait un gentilhomme d'Auvergne, au quatorzième siècle. D'après un règlement fait en l'an 1618, sur le réquisitoire du seigneur souverain d'Henrichemont, il paraît que cette grande propriété, ainsi que celle de Boisbelle, s'étaient conservées allodiales, même à cette époque.

Le lecteur conçoit déjà comment, par des raisons tirées du droit commun, plusieurs seigneurs en Allemagne ont pu échapper à la jurisdiction des margraves, des ducs et des princes, et se conserver allodiaux, et par conséquent sujets immédiats de l'empereur.

Ce n'est pas-là la seule source de la noblesse immédiate.

A mesure qu'une multitude d'alleux tombaient sous le joug des fiefs, une multitude de fiefs parvenaient à s'ériger en alleux. Les ducs et les comtes ne se contentèrent pas de faire de leur simple bénéfice une propriété héréditaire et incommutable, ils trouvèrent souvent le moyen de la rendre indépendante, et de s'en faire des souverainetés. En France, les comtes prirent la couronne; ils prirent bientôt, comme les rois, le titre *par la grace de Dieu*. Le comte de Chartres écrivait en l'an 1020 au roi Robert, « que sa précipitation à le condamner était d'autant plus » surprenante, que s'il voulait faire attention à la qua» lité de sa naissance, elle lui donnait le droit de se dire, » *par la grace de Dieu*, comte héréditaire de Chartres. » La principauté d'Issoudun, au dixième siècle; le comté de Toulouse, au douzième; la vicomté de Turenne, au quatorzième; en un mot, tous les grands fiefs de France, s'étaient défaits ainsi peu-à-peu de presque tous les liens

Digitized by Google

qui les attachaient anciennement à la grande souveraineté, et étaient devenus, pour ainsi dire, des alleux.

Ce penchant général, qui entraînait les faibles à implorer des protecteurs, et les puissans à rechercher l'indépendance, ne pouvait avoir des effets uniformes. Une multitude de guerres s'engendrèrent des prétentions diverses. Ces guerres n'eurent pas un égal succès; quelques gentilshommes qui avaient décliné la jurisdiction des comtes, furent obligés de la reconnaître; quelques autres qui l'avaient reconnue, purent s'y soustraire de nouveau, et reprendre leur état allodial. Cependant, les événemens de la guerre donnèrent lieu à des capitulations, à des traités. Un droit écrit et positif mêla ainsi ses stipulations à celles du droit commun.

Dans l'état actuel des choses, un baron allemand ou un noble immédiat, est celui qui, lorsque les ducs, les margraves ou les comtes parvenaient d'un côté à rendre leur commission indépendante de l'empereur, de l'autre, à soumettre comme leurs propres sujets tout ce qui était dans leur enclave, ont trouvé eux-mêmes le moyen soit de conserver leur allodialité originaire, soit de la reconquérir après l'avoir perdue.

*Extrait d'une réponse d'un membre du directoire de Franconie, à une déclaration publiée au nom de S. A. l'électeur Bavaro-Palatin, pour établir dans toute leur étendue, les droits de souveraineté à l'égard de la Noblesse immédiate des principautés de Wurtzbourg et de Bamberg.*

La Bavière avait allégué, dans sa déclaration, que la noblesse immédiate avait été soumise à la supériorité territoriale des évêques de Bamberg et de Wurtzbourg, au commencement du dix-septième siècle. L'auteur de

Digitized by Google

la réponse conteste cette assertion ; mais en adoptant même, dit-il, cette doctrine, le passage du traité de Westphalie, qui parle de la noblesse immédiate, détruirait les conséquences que son altesse électorale veut en tirer. Voici ce qu'on y lit, paragraphe 28 de l'article V : « La noblesse immédiate doit jouir des mêmes droits que » les électeurs et princes, à moins qu'on ne les *trouve* en » quelques endroits soumis à d'autres états. » Le traité parle donc d'une manière précise, non de l'ancien état des choses, non de ceux qui ont été précédemment *landsostes*, mais de ceux qu'on a *trouvés* tels *(reperiantur)* au moment de sa conclusion. Si l'on veut parler des époques antérieures à cette loi fondamentale de l'Allemagne, qui ignore qu'après une lutte sanglante de trente ans, les contestations ont été applanies par elle, et les prétentions réciproques déterminées ? Quel autre titre les princes de l'Empire pourroient-ils alléguer pour une foule de droits qu'ils ont su successivement arracher à leurs chefs ?

La Bavière prétend que les immunités de l'ordre équestre sont des concessions subreptices des princes évêques, issus des familles de cet ordre. Elle avouera au moins que la noblesse de cet ordre a en sa faveur des privilèges et sentences du conseil aulique, que les princes-évêques de la Franconie ont acquiescé à leur séparation, et que les oppositions et contradictions des princes à la diète, sont restées sans effet. Si l'on accuse les tribunaux de l'Empire et leur chef d'être partiaux et d'interpréter mal les lois, veut-on prétendre que les parties soient impartiales en les interprétant en leur faveur ? Si les princes font exécuter avec rigueur les sentences des tribunaux contre leurs états et leurs sujets, qui leur sont favorables, peuvent-ils s'arroger le droit d'examiner si les mêmes juges dans leurs arrêts contre eux ont bien jugé ? Que deviendra alors l'ordre judiciaire en Allemagne ? Les évêques de Bamberg en

Digitized by Google

avaient apparemment une opinion différente ; ils se conformèrent aux sentences des tribunaux, et reconnurent l'immédiateté de la noblesse enclavée dans leur territoire.

La maison électorale de Bavière ne se croit pas liée par les faits de ses prédécesseurs, dans la possession des principautés de Bamberg et de Wurtzbourg. Mais s'il y a quelques cas où on puisse admettre ce principe, c'est lorsqu'on possède par des aïeux, *ex providentia et facto majorum*. Celui qui succède dans les possessions de ses aïeux, peut revendiquer tout ce qui en a été détaché, parce que l'origine de son titre se date du moment du premier acquéreur, et comprend par conséquent tout ce qui en faisait partie au moment de l'acquisition. Les titres de la Bavière sont les indemnités que l'Empire, d'après la proposition des puissances médiatrices, lui a accordées. On calcule des indemnités d'après les revenus. En calculant ceux des deux évêchés, les avantages du *landsassiat* de la noblesse et les impôts de ses sujets entrèrent-ils dans ces calculs ?

Que deviendrait l'allemagne, si le droit de la convenance et du plus fort l'emportait sur les loix et sa constitution ; et quel serait enfin le sort des princes du second ordre dans l'Empire, si les puissances prépondérantes déclaraient, comme vient de le faire le landgrave de Hesse-Darmstadt, qu'à l'exemple des autres puissances elle s'était décidée à partager le saint empire romain ?

*P. S.* Dans un article de Ratisbonne, que nous avons sous les yeux, on trouve sur les prétentions et les mesures de la Bavière les modifications suivantes.

« Il faut considérer que ces mesures ne blessent aucunement les droits du corps équestre de la noblesse immédiate, qui ont été confirmés dans le traité de Westphalie, et qu'elles n'agissent que contres des individus, qui se sont fait agréger à ce corps pour se soustraire à la supériorité

Digitized by Google

territoriale de leur souverain légitime, à laquelle ils étaient soumis avant et après l'époque dudit traité.

» Il faut remarquer en outre que l'Autriche elle-même a soumis à sa supériorité territoriale les propriétaires nobles dans le magraviat de Burgau, en vertu des principes sur lesquels se fonde l'électeur de Bavière à l'égard des nobles soi-disant immédiats des principautés de Wurtzbourg et de Bamberg.

» Ce serait méconnaître les sentimens religieux de l'empereur, que de croire que S. M. pût s'écarter des stipulations du contrat synallagmatique convenu ent'relle et l'Empire pour empêcher un prince électeur d'exercer dans ses états les même droits que la maison impériale a fait valoir rigoureusement dans ses propres possessions en Allemagne, malgré les réclamations des propriétaires et du corps équestre de la noblesse immédiate. »

Cette pièce termine par la conclusion suivante :

« Il n'y a donc pas d'apparence que le parti anglais, à Vienne, réussisse dans ses vues de saisir les incidens les plus petits pour troubler la paix du continent. »

## NOUVELLES DIVERSES.

— Le nom de *la Bayonnaise* est destiné à réveiller des souvenirs honorables pour la bravoure française. Du 6 au 7 frimaire dernier, le C. Leblond-Plassan, commandant la corvette *la Bayonnaise*, a soutenu, au cap Finistère, un combat de douze heures, de midi et demi à minuit et demi, contre un vaisseau anglais. *La Bayonnaise* a sauté sur la plage de la Coteire ; l'équipage et le capitaine sont sauvés. Le brave et intrépide Leblond-Plassan a tout perdu; mais la gloire du nom français, l'honneur de *la Bayonnaise* et celui de son commandant en sont devenus plus éclatans.

— *Le Vengeur*, sorti de Boulogne le 25 frimaire, a eu un engagement avec un cutter anglais de 14 canons; trois fois *le Vengeur* tenta l'abordage, trois fois le cutter ma-

Digitized by Google

nœuvra pour l'éviter; enfin, après un combat de trois-quarts d'heure, à bout portant, le cutter fut forcé de s'éloigner à toutes voiles, emportant avec lui une vingtaine d'hommes tués ou blessés : *le Vengeur* n'a perdu qu'un seul homme et deux très-légèrement blessés. Ses avaries sont réparées, et il doit être ressorti.

— On annonce que 4000 matelots génois sont en marche pour se rendre sur nos côtes, et que 2000 de ces matelots sont destinés pour Dunkerque, où il en était déjà arrivé 100 le 28 frimaire.

— On écrit de Montreuil-sur-Mer, en date du 30 frimaire, qu'il venait d'arriver à Boulogne cent-vingt bateaux plats partis de Dieppe; ce qui portait à cinq cents le nombre de bâtimens dont est composé la flottille. Le port de Boulogne s'agrandit journellement par les travaux immenses que l'on y fait. Ceux de Rimereux et d'Ambleteuse ne tarderont pas à être en état de recevoir des bateaux d'une certaine force.

— On lit dans un journal : « Parmi les témoins qui ont assisté à un mariage qui s'est célébré à Paris, le 29 brumaire de cette année, l'on a remarqué un vieillard âgé de cent quatorze ans. C'est le C. Dufournel, médecin, demeurant rue Grenier-Saint-Lazare. On assure qu'il a trois enfans dont le dernier est encore en bas âge. »

— Les fonds publics ont éprouvé une hausse subite.

— Il se répand que le premier consul est parti hier à quatre heures du matin.

*Douvres, 2 décembre.*

Nous ne craignons plus l'invasion des Français. Nos côtes son garnies de milices, de troupes régulières et de volontaires, et les points sur lesquels on pourrait effectuer un débarquement, sont hérissés de canons. Quelques personnes appréhendent que dans les temps calmes ou brumeux, nos gros vaisseaux ne puissent tenir tête aux petites canonnières de l'ennemi. Cette crainte n'est point fondée. Nos bateaux pêcheurs et de pilotage sont armés chacun d'une caronade de 18. Nous avons, à Douvres, cinquante de ces bâtimens, que l'on peut équiper en une demi-heure. Il s'en trouve également un grand nombre entre Margate et Dungeness. Des canons sont placés sur les môles et les quais, numérotés et marqués du nom des bâtimens et des propriétaires; ils tournent sur un point quelconque, sans que l'on soit obligé de changer la direction du bateau. Il n'en est pas ainsi des canons de l'ennemi : on ne peut les

Digitized by Google

pointer qu'après avoir viré de bord. Comparons maintenant le courage et l'habileté de nos marins avec la lâcheté des Français et la frayeur qui se répandrait sur leurs bateaux. A l'instant de l'action, il est vraisemblable que la mésintelligence éclaterait entre les soldats et les marins : pour nos bateaux, remplis seulement de braves marins, ils agiraient dix fois plus vîte que ceux de l'ennemi.

Il est extraordinaire que les Français aient choisi Boulogne pour le point du départ, le port de Dunkerque étant beaucoup plus vaste, et présentant de plus grands moyens d'exécution. Quel est donc le motif de ce choix ? Est-ce parce que le voisinage de Boulogne peut donner l'alarme sur nos côtes ? ou bien veut-on flatter les Français de l'idée que le passage étant court, il est aussi peu dangereux ?

Les Français croient nous avoir consternés à la fin de la dernière guerre, et nous avoir forcés à la paix par leurs menaces d'invasion. Il espèrent aujourd'hui qu'ils parviendront au même résultat, par les mêmes moyens; qu'ils se désabusent. Il est essentiel à notre existence de leur prouver que de pareilles menaces ne pourront jamais nous épouvanter.

La sortie des bâtimens français exigerait un temps considérable, et suffisant pour nous donner avis de leur approche. Si le vent soufflait, nos croiseurs les joindraient bientôt et les détruiraient ; si le temps était calme, les Français viendraient si lentement, que nous serions prêts à les recevoir. Nous pourrions alors lâcher sur eux deux cents canonnières, vingt sloops de guerre, huit ou dix frégates et trois ou quatre vaisseaux de ligne, qui les couleroient tous à fond (1).

Les batteries de Boulogne sont très-fortes ; ceux de nos navires qui s'en sont approchés pendant quelque temps, sont aujourd'hui convaincus de leur faute ; ils attendent patiemment la sortie de l'ennemi (2).

---

(1) Nous vous épouvantons.... bah! bah! ce sont les femmes et les enfants qu'on épouvante. Nous savons que vous êtes calmes en Angleterre : vous vous reposez sur *vos* 200 *canonnières*, *vos* 20 *sloops*, *vos* 8 *ou* 10 *frégates*, *et vos* 3 *ou* 4 *vaisseaux* ; et, comme de raison, tout est tranquille chez vous ; vos manufacturiers sont à leurs manufactures; vos hommes de loi ne s'occupent que de chicane; vos marchands sont dans leurs comptoirs; vos grands orateurs eux-mêmes siégent dans votre parlement avec la toge et l'habit de paix ! ! !
*(Moniteur.)*

(2) Comment donc? que veut dire ceci ? vous aviez brûlé, nous disiez-vous le mois passé, la flottille de Granville, Dieppe, Fécamp,

Digitized by Google

M. Pitt s'occupe toujours des moyens de défense avec le même zèle et la même activité. Il a répandu dans cette partie du royaume, un esprit unanime et martial, et a contribué matériellement à la défense et à la sûreté de ce poste avancé de l'Angleterre.

## PARIS.

Un vent de tempête, d'une violence extrême, a soufflé jeudi toute la journée sans interruption. De huit heures à midi, où il a été le plus fort, il a occasionné divers accidens. Les ardoises des toits volaient de toute parts; les plombs des gouttières ont été arrachés en quelques endroits, et des cheminées renversées. On parle de personnes grièvement blessées par leur chute.

Cent trente caiques, péniches, bateaux plats et chaloupes canonnières, construites tant à Paris qu'à Compiegne, descendent maintenant la Seine douze par douze, pour se rendre à Rouen, où ces bâtimens achèveront d'être entièrement gréés et équipés.

Le préfet maritime du Havre a fait publier dans toutes les communes de son arrondissement, que tous les marins, depuis dix jusqu'à soixante ans, eussent à se rendre sur-le-champ au bureau de la marine de ce port. Les patrons de barques et matelots de bâtimens marchands qui se trouvent à Rouen, ont aussi reçu l'ordre de se tenir prêts, au cas qu'on ait besoin de leurs services pour la flottille nationale.

Il y a journellement des engagemens entre les divisions de notre flottille et les croisières anglaises.

A l'île de Groix sept chaloupes canonnières ont fait prendre le large à deux vaisseaux de ligne et à une frégate. Elles s'étaient embossée près du rivage; et malgré plus de vingt bordées qu'ont lâchées les vaisseaux, elles n'ont reçu aucun mal, et leur ont envoyé, au contraire, des boulets de 24 qui les ont forcés à gagner le large, en endommageant beaucoup leurs mâtures.

Entre Graveline et Calais, une section de la flottille, de

---

Calais, Boulogne, le Havre; tout était culbuté dans ces ports. Vous naviez eu qu'à paraître; tout était dit: les bateaux plats étaient abandonnés; et aujourd'hui, vous avouez que vous avez eu tort de vous tant approcher! Voilà un commencement de bien, mais, croyez-moi, cela n'est pas suffisant. Vous pourriez aussi vous repentir d'attendre patiemment la sortie d'une flottille: le mieux de tout cela serait de vous repentir de votre message du 8 mars, monument éternel d'opprobre pour votre nation, et de flétrissure à la loyauté de votre souverain. *(idem.)*.

Digitized by Google

transport ayant échoué sur la plage, la croisière anglaise s'est avancée pour s'en emparer. Les patrouilles du 1er régiment de chasseur, les détachemens du 85e régiment d'infanterie, et les batteries mobiles servies par le 2e régiment d'artillerie à cheval, sont arrivés à temps pour la protéger contre les gros vaisseaux. Le combat a duré près de trois-quarts d'heures; plusieurs obus ont atteint les bâtimens anglais, et ont éclaté à leurs bords, ce qui les a décidés à s'éloigner fort maltraités. La section de la flottille a repris la mer à la marée montante, et est entrée à Calais.

— On mande de Constantinople que les Hydriotes nouvellement établis dans une île près du Péloponèse, se distinguent par leur habileté maritime, ainsi que par leur extrême probité. Les Kacokzolotis sont un autre peuple turc qui commence à devenir célèbre. Ils ont remporté une grande victoire contre le pacha de Janina.

— La cour de Vienne vient d'offrir sa médiation aux deux puissances belligérantes. Elle a, en même temps, révoqué l'ordre donné à plusieurs régimens qui s'étaient avancés près des frontières de la Bavière. S. M. I. se propose de conférer l'ordre de la Toison-d'Or au prince Borghèse, beau-frère du premier consul.

— On écrit d'Italie que l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem doit quitter Malte avant la fin du mois. Tout ce qui lui appartient sera transféré à Catane, résidence actuelle du grand-maître.

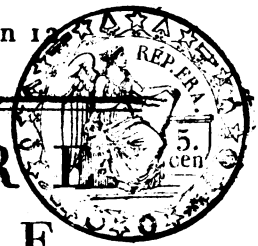
— On écrit de Munich que son altesse électorale s'oppose à ce que les propriétés de l'ordre équestre dans les principautés de Wurtzbourg et de Bamberg, servent de gages à des emprunts que les membres de cet ordre cherchent à se procurer. D'un autre côté, le landgrave de Hesse-Darmstadt, et l'électeur de Hesse-Cassel, se disputent quelques districts dans la Vétéravie. Il en est résulté quelques voies de fait.

— Un tiers environ de l'armée française de Hanovre va joindre, à marches forcées, l'aile droite de l'armée d'Angleterre. L'électorat n'en continuera pas moins à être occupé jusqu'à la conclusion de la paix.

— On lit dans une feuille du nord de l'Allemagne, l'article suivant: « Depuis que le prince d'Orange a accepté et reçoit du gouvernement britannique une pension annuelle très-considérable, le gouvernement de la république batave a rompu les négociations qui existaient entre lui et les commissaires du prince d'Orange, au sujet des indemnités que cette maison devait recevoir pour diverses pertes particulières non stipulées dans les articles du traité de paix d'Amiens. »

Digitized by Google

(N°. CXXXII.) 16 NIVOSE an 12
(Samedi 6 Janvier 1804.)



# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

LE PREMIER DE L'AN 1804.

*A ma Mère.*

JE voudrais bien, pour tes étrennes,
Avec mes vœux et mon amour,
Pouvoir t'offrir l'oubli des peines
Que je te cause chaque jour.

Au lieu de rendre à ta tendresse
Les soins constans qu'elle a pour moi,
Mon caractère et sa rudesse
Me font croire ingrat envers toi.

A dix ans peut-on être sage ?
La raison vient en grandissant ;
Si tu n'étais que de mon âge,
Tu me trouverais bon enfant.

Mais toujours je te contrarie,
Et c'est toujours sans le vouloir :
C'est que les jeux sont ma folie,
Et que la tienne est le devoir.

Contre moi ce qui t'indispose
Pourra changer avec le temps :
On voit l'épine avant la rose ;
Et je commence mon printemps.



Digitized by Google

MAMAN, déjà si j'apprécie
Et tes leçons et mes erreurs,
C'est que du reste de ta vie
Je ne flétrirai plus les fleurs.

ALPHONSE D'HERCOURT.

VERS

*Sur la Descente en Angleterre par l'Armée française.*

FRANÇAIS, ton ennemi te menace et te brave;
Cet insulaire ambitieux
A juré de te rendre esclave
Et de charger de fers tes bras victorieux.

Chaque jour est marqué par de nouveaux outrages:
Comme un fléau dévastateur,
Il vient impunément désoler nos rivages,
Et répand loin de lui l'incendie et l'horreur.

De nos brillans succès tremblante, consternée,
L'Europe à nos genoux vient demander la paix;
Et par de vastes mers notre audace enchaînée,
Semble l'encourager à de nouveaux forfaits.

Déjà nos bataillons remplis d'impatience,
Enflammés à la fois de honte et de fureur,
D'un œil étincelant mesurent la distance
Qu'un élément jaloux oppose à leur valeur.

Accourez, guerriers magnanimes;
Pour laver tant d'affronts allez franchir les mers;
De son orgueil et de ses crimes
Punissez Albion et vengez l'univers!

De vos nombreux vaisseaux je vois l'onde couverte;
Le plus grand des mortels va diriger vos pas:
Que le lâche rival qui conspire sa perte,
Reçoive par vous le trépas!

Que les pâles soldats qui défendent ses rives,
Faible et dernier appui d'un despote odieux,

Digitized by Google

Abattus, dispersés, expirans à ses yeux,
Éprouvent pleinement vos vengeances tardives !

Puissent crouler ses murs sous vos coups foudroyans ;
Que la mort, la terreur, et les feux dévorans
Volent de toutes parts sur cette île rebelle,
Aux traités les plus saints tant de fois infidelle !
Anglais, notre courage a changé les destins :
Le sceptre de Neptune est brisé dans vos mains.

Que bientôt de Londres soumise
Nos terribles faisceaux chassent les léopards !
Et que l'on voie aux bords que baigne la Tamise,
D'un peuple souverain flotter les étendards !

*Par M.* BENOIT.

---

## ENIGME.

Sous deux faces je me présente...
Instrument parfois dangereux,
Je suis utile, bienfaisante,
J'unis tous les hommes entr'eux.
Je suis vieille comme le monde,
Et j'instruis les peuples divers ;
En merveilles je suis féconde ;
Je charme en prose comme en vers.
Sans être épouse, je suis mère,
Et j'ai des rejetons charmans ;
Mais je sais, quoique douairière,
Plaire encor mieux que mes enfans.
D'un maître interprète fidelle,
Dans tous ses plaisirs de moitié,
Je sers avec le même zèle,
Les arts, l'amour et l'amitié.
Il faut encor que je m'accuse...
Pleine de douceur et de miel,
Quand, hélas ! de moi l'on abuse,
Je répand l'absinthe et le fiel...

Digitized by Google

Ami lecteur, c'est en trop dire :
Sur moi le mot vient se placer ;
Mais, sans moi, ce mot qu'on admire,
Tu ne pourras le prononcer.

*Par un Rémois.*

---

## LOGOGRIPHE.

Sur mes six pieds, ou trop tôt, ou trop tard,
Je trompe ou sers ton espérance ;
Et par un sort qui n'a rien du hasard,
Près de naître, jamais je ne reçus naissance.
L'on trouve en moi ce qu'on aime le mieux ;
Ce qui me fixe sous tes yeux,
Ou bien ce qui devient si rare ;
Moitié de tout ; un tendre impératif,
Et le berceau des trésors de l'avare ;
On trouve aussi des bois l'habitant fugitif ;
Un des trésors que dispensa Moïse ;
Ce mois heureux qui vient chasser la bise ;
On trouve enfin l'asile protecteur
Des habitans de l'air : or, devine, lecteur.

*Par M.* Jousselin.

---

## CHARADE.

Mon premier, d'une belle tête
Est l'ornement et le soutien ;
Mon dernier fait mordre une bête,
Un critique, même un chrétien ;
Dans les combats mon entier brille...
C'est sur-tout chez les cœurs français,
Que dans ce moment il pétille
De châtier l'orgueil anglais.

---

Le mot de l'Enigme, insérée dans le dernier Numéro, est *le Papier*.
Celui du Logogriphe est *Mélodrame*.
Le mot de la Charade est *Beaucoup*.

Digitized by Google

*Tableau du climat et du sol des Etats-Unis de l'Amérique*, suivi d'éclaircissemens sur la Floride, sur la colonie française au Scioto, sur quelques colonies Canadiennes et sur les sauvages; enrichi de quatre planches, de deux cartes géographiques, et d'une coupe figurée de la chute de Niagara : deux volumes in-8°. Par *C. F. Volney*, membre du Sénat Conservateur, et membre de plusieurs academies, etc. A Paris, chez *Courcier*, quai des Augustins; *Dentu*, palais du Tribunat; et *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Il y a dans tous les siècles, chez toutes les nations, des périodes que la politique la plus adroite ne peut prévoir, des événemens qu'elle ne peut maîtriser. Telle est, par exemple, cette révolution mémorable qui, malgré les efforts du cabinet de Londres et ses flottes, amena l'indépendance de l'Amérique. Mais quoiqu'un intervalle de vingt ans nous sépare à peine de cette crise importante, il semble, eu égard à la révolution dont nous fumes les témoins, qu'elle nous touche encore de trop près, pour oser nous permettre d'en examiner les motifs, de les apprécier du moins avec toute l'impartialité convenable. Tandis que l'historien recueille en silence les matériaux nécessaires pour donner à la postérité la solution de ce problême politique, il n'est pas indifférent de connaître l'opinion d'un voyageur philosophe sur un pays où la liberté compte de nombreux adorateurs, sur un peuple dont on célèbre, depuis long-temps, la loyauté, et à l'occasion duquel on cite, peut-être, autant de censeurs que de panégyristes.



Digitized by Google

Ainsi tout ouvrage dont le but est de rectifier des erreurs, de fixer nos idées sur le climat, les mœurs et le caractère d'une nation dont l'indépendance est aujourd'hui reconnue, devrait donc par cela même offrir un grand intérêt ; et, sous ce rapport, le citoyen *Volney* aura des droits à la reconnaissance publique, s'il parvient à nous donner sur les Anglo-Américains les lumières qu'il a su répandre dans son important voyage d'Égypte. Mais, il faut le dire ici, il y a des personnes qui se trouvent humiliées même par les vérités salutaires qu'on leur découvre. Elles ne peuvent souffrir qu'on les désabuse sur les erreurs que leur intelligence n'a point aperçues ; elles regardent même comme un affront la nécessité de réformer leurs sentimens. Une sorte d'indolence, ou une prévention inexplicable leur fait prendre la défense de l'auteur qui les a trompées, contre celui qui les éclaire.

Cette disposition aussi commune que déraisonnable, est précisément celle où se trouvent aujourd'hui ceux qui ne pardonnent point au sénateur *Volney*, les affligeantes vérités qu'il s'est permises dans son premier ouvrage sur l'Égypte. Heureusement la plus saine portion du public ne partage point ce délire, et l'homme impartial qui lira avec quelque attention ce nouveau voyage aux *Etats-Unis*, ne pourra du moins refuser à son auteur le seul tribut qu'il ambitionne. Peut-être même regrettera-t-il avec nous que le sénateur *Volney*, cédant trop légèrement à des considérations personnelles, n'ait pas suivi la marche que d'abord il s'était tracée, et qu'il nous ait ainsi privés d'un ouvrage plus étendu qui eût ajouté, sinon à sa gloire, du moins à la masse de nos connaissances. Que ne devait-on pas attendre, en effet de l'écrivain qui, après trois ans d'observations et d'expériences, déclare qu'il est en état de prouver par des faits incontestables, que l'Amérique septentrionale, loin d'être, comme on l'imaginait, le

Digitized by Google

modèle des gouvernemens fédératifs, n'offre ni plus d'économie dans les finances, ni plus de bonne foi dans les transactions, ni plus de décence dans la morale publique, ni plus de modération dans l'esprit de parti, ni plus de soin dans l'instruction, que dans la plupart des Etats de la *vieille-Europe?*

Si on se rappelle, un instant, qu'en 1779 le sénat de la Delaware, dans une exhortation adressée au congrès, portait le tableau de ses dettes à onze cents millions de livres tournois, on conviendra que pour un *état encore enfant*, il était difficile d'avoir un berceau plus coûteux. Nous savons trop, il est vrai, combien il en a coûté depuis à ses parrains, pour expier la protection que le gouvernement français avait cru devoir leur accorder; mais cette circonstance ne prouve pas en faveur de l'Amérique et ne pourrait lui être opposée. Veut-on savoir en un mot comment la réduction de cette dette immense s'est opérée? on s'est contenté un beau jour de regarder comme non-avenue l'émission des billets que nous venons d'évaluer, et cette libération inouie s'est consommée, le dirai-je? sans obstacle, sans froissement, sans murmure.

Ce fait que le sénateur *Volney* n'a point cité, il est vrai, mais qu'il a presque laissé entrevoir dans son aperçu général, suffirait seul pour constater la vérité de ses autres observations, et prouver que l'Amérique est encore loin d'être redoutable à l'Europe; qu'elle ne vérifiera pas même de long-temps les pronostics flatteurs que des partisans trop empressés avaient cru pouvoir tirer de ses premiers efforts. Elle a fait sans doute une plaie profonde à l'Angleterre, mais sans introduire dans le monde politique une nation redoutable de plus; elle sépare une partie du nouveau continent de l'ancien, mais sans compromettre le repos de ce dernier.

Ce n'est pas le moment d'examiner ici pourquoi

Digitized by Google

l'Amérique ne semble point encore appelée à jouer le rôle brillant qu'elle ambitionnait. Il faudrait remonter aux causes qui ont déterminé son affranchissement, aux principes sur lesquels reposent aujourd'hui ses institutions; et cet examen serait peut-être aujourd'hui sans intérêt pour une grande partie de nos lecteurs. Ce qu'il importe de bien connaître à présent, c'est la situation où se trouvent les *Etats-Unis* sous le rapport du climat, des mœurs, de la culture, et de leurs relations avec les autres peuples. Or, il faut convenir qu'après avoir lu l'ouvrage du sénateur *Volney*, il est difficile de partager l'enthousiasme de l'écrivain qui l'a précédé dans cette carrière; je veux parler du cit. Bonnet, qui, dans ses recherches sur les *Etats-Unis*, traçait, avec une confiance vraiment rare, un plan de colonisation pour les Français émigrés, et leur garantissait tous les avantages de la terre promise.

C'était aussi dans l'intention d'y fixer son séjour, que le sénateur Volney avait, sous le règne de la terreur, quitté la France pour respirer, en Amérique, *l'air pur de la liberté*, et trouver, comme il en convient lui-même, pour la vieillesse, un asile de paix dont l'Europe ne lui offrait plus l'espérance: et c'est après trois ans de séjour, après avoir visité avec cette attention scrupuleuse qui le distingue de tous les voyageurs connus, les différentes parties des *Etats-Unis*, étudié le climat, les lois, les habitans et leurs mœurs, que le sénateur Volney revient dans sa patrie, désenchanté et en quelque sorte converti sur les prétendus avantages d'une colonisation qu'une foule de motifs rend d'ailleurs impraticable pour des Français. Il est malheureux, sans doute, comme nous l'avons déjà remarqué, que des considérations personnelles n'aient pas permis au citoyen Volney de donner à son ouvrage toute l'étendue dont il l'avait jugé susceptible;

Digitized by Google

mais dans l'état où il est, il mérite de fixer l'attention des savans, des voyageurs, et de ceux-là même qui, séduits par les raisonnemens de M. Bonnet, auraient l'imprévoyance de réaliser un projet d'émigration dans ces colonies lointaines.

Le premier volume renferme des observations absolument neuves sur le climat, le sol, la configuration générale, la formation, la division des montagnes, des lacs et des rivières; sur le système des vents, l'influence qu'ils exercent sur la température, et leur extrême variation. Dans les conjectures que le voyageur se permet, lorsqu'il explique quelques phénomènes physiques, il cherche sur-tout à s'appuyer de témoignages respectables, d'expériences bien constatées. C'est donc en même-temps un cours de physique, d'histoire naturelle, d'astronomie et d'économie politique.

Le second volume qui termine la première partie de l'ouvrage, traite des maladies dominantes aux Etats-Unis, et dont les quatre principales par leur fréquence, leur universalité, leurs symptômes, sont considérées par notre voyageur comme le produit spécial du climat et du sol. Ce sont les catarres qui se terminent par la consomption pulmonaire, les fluxions aux gencives, la fièvre d'automne avec frisson, et enfin cette fièvre jaune qui, dans ces derniers temps, a exercé de si grands ravages, même à Philadelphie, où, jusqu'en 1797, elle était encore inconnue. On ne lira pas sans intérêt, les développemens que l'auteur a cru devoir donner sur cette maladie, les moyens curatifs qu'elle présente et le régime qu'il convient de suivre pour s'en garantir ou en arrêter les funestes progrès. Ceux que le spectacle des infirmités humaines pourrait attrister, auront des motifs de distraction dans le chapitre où le citoyen Volney présente des éclaircissemens sur les sauvages. Ce ne sont pas ici des relations faites à plaisir; c'est un recueil d'ob-

Digitized by Google

servations rédigées sur les lieux, par un homme qui n'a point intérêt d'égarer ses semblables sur une perfection chimérique que l'auteur d'un roman trop célèbre n'a pas craint de vanter aux crédules Parisiens. Qu'on nous permette donc d'opposer ici à des récits fabuleux sur l'innocence des sauvages de l'Amérique, le témoignage irrécusable d'un homme qui les a vus de près.

« Imaginez, dit Volney (1), des corps presque nus, bronzés par le soleil et le grand air, reluisans de graisse et de fumée ; la tête nue, de gros cheveux noirs, lisses, droits et plats ; le visage masqué de noir, de bleu et de rouge, par compartimens ronds et carrés ; une narine percée pour porter un gros anneau de cuivre ou d'argent, des pendeloques à trois étages, tombant des oreilles sur les épaules ; un petit tablier carré couvrant le pubis ; un autre, le coccix, tous deux attachés par une ceinture de rubans ou de corde ; les cuisses et les jambes tantôt nues, tantôt garnies d'une longue guêtre d'étoffes ; un chausson de peau fumée au pieds ; dans certains cas, une chemise à manches larges et courtes, flottante sur les cuisses ; par-dessus, une couverture de laine, ou un morceau de drap carré jeté sur une épaule ; enfin tout l'attirail d'une Bohémienne.

« Telle est à peu près l'esquisse du tableau, et encore, observe M. de Volney, je le montre du beau côté : car si je le présente tout entier, il faut que j'ajoute que, dès le matin, hommes et femmes vaguaient dans les rues avec le but unique de se procurer de l'eau-de-vie ; que vendant d'abord les peaux de leur chasse, puis leurs bijoux, puis leurs vêtemens, ils quêtaient ensuite comme des mendians, ne cessant de boire *jusqu'à perte absolue de leurs facultés.* Tantôt c'étaient des scènes bur-

(1) Tom. 2, p. 423.

Digitized by Google

lesques ; comme de tenir la tasse à deux mains pour y boire à la manière des singes, puis de relever la tête avec des éclats de joie ; de se passer le vase de l'un à l'autre avec de bruyantes invitations ; de s'appeler *à tue-tête* jusqu'à trois pas seulement de distance ; de prendre leurs femmes par la tête, de leur verser de l'eau-de-vie dans la gorge, avec de grossières caresses et tous les gestes ridicules de nos ivrognes de place. Tantôt c'étaient des scènes affligeantes, comme de se priver tout-à-coup de sens et de raison, de devenir furieux ou stupides, de tomber ivres-morts dans la poussière ou dans la boue, pour y dormir jusqu'au lendemain. Je ne sortais pas le matin, ajoute M. de Volney, sans les trouver par douzaines dans les rues ou les chemins autour du village, confondus avec les porcs... Le 9 août, à quatre heures du soir, un sauvage poignarda sa femme de quatre coups de couteau ; et des scènes aussi sanglantes se renouvellent souvent. » M. de Volney abandonna bientôt l'idée d'aller vivre parmi eux. Il acquit la preuve que les lois sacrées de l'hospitalité leur étaient plus étrangères encore qu'aux Arabes-Bedoins. Il ne put même obtenir, malgré les secours que lui offrit un missionnaire français, des renseignemens très-exacts sur leur langage, et le Vocabulaire qui se trouve à la fin de l'ouvrage, est dû, en partie, au zèle d'un Américain qui avait long-temps séjourné parmi eux.

En général, les détails dans lesquels entre M. de Volney sur les habitudes particulières des sauvages, ses entretiens avec l'un d'eux, appelé *Petite-Tortue*, offrent le plus grand intérêt, et fourniront plus d'un texte aux observations des écrivains qui voudront désormais établir un parallèle entre l'homme de la nature et celui de la société. Il y a beaucoup d'adresse, suivant moi, à placer dans la bouche d'un sauvage, la réfutation

Digitized by Google

la plus complète d'un paradoxe de Rousseau qui attribue la dépravation de l'état social à l'introduction du droit de propriété.

Quand on réfléchit cependant qu'une idée aussi étrange n'a été développée que par un esprit de contradiction ou d'opposition aux idées reçues, on ne peut que gémir sur la destinée d'un écrivain qui a fait de ses talens un aussi déplorable abus. L'état primitif de l'homme a de tout temps, je le sais, exercé la curiosité des philosophes spéculateurs; ils se sont appliqués à l'éclaircir par des recherches; l'imagination s'est tout permis sur ce sujet; mais celle de Rousseau sur-tout, il faut en convenir, ne fut pas toujours réglée par la raison qui seule aurait pu le guider dans ces importantes recherches. Le citoyen de Genève savait aussi, par expérience, que la raison ne présente jamais que des vérités tristes; il a cru devoir écrire pour les hommes qui leur préféraient des chimères brillantes.

Il les a donc prodiguées dans les différens systèmes qu'il nous a donnés sur l'ordre moral comme sur l'ordre physique. A son exemple, plusieurs écrivains, sans avoir ses talens, ont voulu expliquer la formation du monde politique: on a multiplié sur cet objet des romans aussi ingénieux que ridicules; car la morale, comme la physique, a compté ses Descartes et ses Newton; mais qu'y a-t-on gagné, en dernier résultat? beaucoup de raisonnemens et peu de certitude. Une foule d'auteurs a écrit que la réunion des hommes en corps avait été l'effet d'un consentement volontaire, que l'établissement des lois en avait été la caution envers les parties contractantes. Rien ne serait si juste en effet que cette opération, si elle était possible; mais il faudrait pour la rendre vraisemblable, supposer, dans le principe, tant de lumières dans ses inventeurs, tant de calme dans leurs passions, tant de concert dans leurs démarches,

Digitized by Google

marches, qu'on est forcé d'en abandonner l'idée aussitôt qu'on l'a conçue. C'est un de ces phénomènes qui, dans une belle nuit d'été, frappent les yeux par leur éclat, et s'évanouissent lorsqu'on cherche à les fixer de nouveau.

Rien ne prouve mieux l'absurdité de ce parodoxe de Rousseau, que l'entretien de *Petite-Tortue*, cité par Volney, et les développemens qu'il présente sur l'état intérieur des sauvages. Je regrette que les bornes de ce journal ne me permettent pas d'examiner ici jusqu'à quel point peuvent être fondées les observations de cet estimable voyageur, sur les idées religieuses des sauvages de l'Amérique et l'analogie qu'il leur suppose avec celle des Tartares d'Asie. Ses conjectures, à cet égard, ont besoin d'être confirmées par l'expérience, le rapprochement des faits qui peuvent seuls établir et consolider le système dont il présente l'aperçu. Elles font desirer une traduction exacte des mémoires russes, qui jetteront sans doute quelques lumières sur les sauvages de la Tartarie, dont les mœurs sont encore à peine connues des voyageurs européens.

MERSAN.

---

*Nouvelle traduction de Werther*, sur une nouvelle édition augmentée de douze lettres, etc.; par C. L. *Sevelinger*. Un vol. *in*-8°. 4 fr. 50 c. et 6 fr. par la poste. A Paris, chez *Demonville*, rue Christine, et chez *le Normant*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Il ne faut pas dédaigner de nous occuper un moment d'un ouvrage si frivole. C'est une des productions les plus vantées de la littérature allemande; et comme le traducteur paraît avoir le dessein de ne pas borner là



Digitized by Google

les entreprises, je croirais faire une bonne action de le détourner d'un travail où il se consumerait sans honneur et sans fruit.

J'ai souvent réfléchi sur la fortune extraordinaire de ce roman. Il ne se fait de telles fortunes, dans les lettres, que lorsque les mœurs et le goût sont en décadence, de même qu'on voit des noms inconnus sortir des ténèbres, lorsqu'un état tombe en ruines.

Tous les genres de désordres se tiennent comme par la main; mais bien des gens ne saisissent pas cet enchaînement: tout les étonne. Ils vous demandent aujourd'hui pourquoi les lettres ne fleurissent plus, pourquoi les études sont stériles, pourquoi le génie s'éteint dans le découragement? ils vous le demandent, comme si rien de nouveau n'était survenu dans notre nation; et de même si l'on entend dire de tous côtés qu'il n'y a plus de droiture, ni de bonne foi dans les affaires, vous ne verrez pas un philosophe qui ne trouve cela étonnant. Qui croirait qu'ils dussent être embarrassés pour résoudre de telles questions?

Pasteurs des hommes, faites revivre l'arbre dans ses racines, si vous voulez que son feuillage vous réjouisse dans la saison de la verdure. Toutes les sciences et les études humaines ne sont rien, sans les principes qui en règlent l'usage pour le bien de la société; et ce sont ces principes mêmes, c'est ce fondement qui manque à tout ce que vous élevez, à tous ces ouvrages qui, nés dans la corruption, en accroissent le débordement; telle est la liaison des mœurs avec les lettres: c'est ce qui les entraîne si violemment dans une même chûte, et c'est ce qu'une critique sévère ne doit pas négliger de faire apercevoir.

Ce sont donc ces principes qu'il importe de rétablir; ce sont ces fondations qu'il faut jeter avant tout; et si les

Digitized by Google

travaux littéraires de ceux qui ont du zèle pour leur pays, semblent se tourner exclusivement vers les fonctions de la critique, c'est sans doute par un effet de ce besoin qu'on éprouve, après un long bouleversement, de choisir un terrain sûr et de s'y affermir.

Voilà quel est l'état présent des lettres; et c'est dans cet état, que le nouveau traducteur de *Werther*, qui a tout l'air d'un nouveau venu, jeté dans la littérature comme dans un pays étranger, nous vient proposer pour modèles des ouvrages allemands, dont il est grand admirateur. Il commence par le roman de *Gœthe*, et c'est assurément bien choisir son début. Il ignore apparemment que cet ouvrage est plein d'idées fausses, exprimées le plus souvent dans un style bizarre. Le dénouement est tragique, et va jusqu'à l'horreur, je l'avoue : est-ce là son mérite? Je ne vois pas, pour moi, ce que le génie peut revendiquer de son invention dans une catastrophe qui arrache des larmes par la seule force du malheur: la plus simple histoire remuerait le cœur tout aussi puissamment; mais, si l'on cherche la preuve du talent où il est juste de la chercher, c'est-à-dire, dans la manière dont les passions sont conduites et dont les caractères sont peints, on sentira que l'esprit ni le cœur ne tauraient recevoir de cette lecture une satisfaction légitime. Je n'en parle pas avec la sévérité d'un homme qui condamne toute espèce de romans. Je sais qu'en France les jeunes gens des deux sexes ne lisent presque pas d'autres livres; et si le choix en était fait avec discernement, ils ne produiraient pas autant de mal qu'on peut le craindre. Il y en a même où les idées du beau moral sont représentées avec tant de noblesse, que s'ils sont dangereux, c'est par la perfection des caractères qu'ils nous exposent, et parce qu'ils nous peuvent inspirer du mépris pour ceux avec qui nous devons vivre. Le cœur



Digitized by Google

enflammé par ces images d'une beauté idéale qu'on ne retrouve pas dans la société, se dégoûte des scènes de la vie commune. Voilà le danger de ce monde d'illusions où les meilleurs romans nous introduisent.

Mais, le roman de *Werther* est bien loin de cette perfection chimérique. Son caractère est, à mon avis, le plus mal conçu, et le plus dangereux qu'on puisse offrir à des jeunes gens; sa passion est la plus funeste qu'on puisse peindre. Ce qui fait le danger de ce caractère, c'est qu'il est peint avec un certain éclat d'imagination et un certain faste de pensées que les esprits faux prennent pour de la philosophie. On n'y voit, au fond, que la manie d'un jeune homme mal élevé, qui se croit original, parce qu'il n'a pas su plier son humeur aux usages du monde, et qui prend la chaleur d'un cerveau exalté pour les élans d'un génie qui déborde. Ce qui est singulier, c'est que l'auteur paraît s'être attaché à donner à son héros le fond du génie et des idées de sa nation. On y reconnaît cet esprit indépendant, sombre et impétueux, qui ne veut recevoir aucune loi de la coutume, ni de l'opinion; se révoltant contre les règles établies qu'il traite de préjugés et d'entraves, contre la société qu'il regarde comme une tyrannie, et prétendant ne devoir suivre d'autre direction que celle de la nature. Voilà ce que nous appelions autrefois des idées philosophiques; et ces idées qui nous paraissaient si neuves et si hardies, n'étaient pas des nouveautés, il s'en faut de beaucoup. Il y avait long-temps qu'elles étaient répandues dans le monde. L'Allemagne en était remplie depuis plusieurs siècles; et il faut bien le dire, en présence de l'histoire, quoiqu'à la honte de notre philosophie, ceux qui parmi nous annonçaient cette doctrine avec tant de hauteur, comme des conceptions de leur génie, n'étaient en effet que les très-humbles disciples

Digitized by Google

de quelques petits moines allemands qui, dès le seizième siècle, avaient commencé à semer ces idées, pour opérer la grande révolution dont ils menaçaient le christianisme. J'ose dire même que notre révolution n'a été qu'une suite de celle-là, c'est-à-dire, une conséquence des principes qui y furent posés; car, ce fut à cette époque qu'un nouvel esprit commença à souffler, dans le nord de l'Europe, des idées d'indépendance et de philosophie. Ce fut alors qu'on imagina d'opposer les droits aux devoirs, et les suggestions aux lois de la société. Ceux qui ont quelque connaissance des questions qui furent agitées dans les controverses de ce temps-là, savent que tout ce qui trempa dans la réforme, depuis Jean Wiclef et Jean Hus, jusques à Calvin et ses sectateurs, tendait à secouer le joug de l'autorité, qui commençait à peser à des hommes dont les mœurs s'amollissaient, et dont l'esprit devenait curieux et superbe. Tous se réunissaient dans cette opinion que l'homme ne devait avoir d'autre règle et d'autre lumière que son sens propre; ils l'établissaient juge de ce qu'il devait croire, et conséquemment de ce qu'il devait faire. Et certes il n'était pas possible de donner une idée plus large de la liberté et des droits de l'homme. Le siècle même des lumières n'a pas été plus loin; et j'admire que nos plus grands philosophes n'aient fait que répéter ce que ces moines et ces réformateurs avaient dit les premiers, et souvent dans les mêmes termes. Il est piquant d'avoir fait tant de frais pour être originaux, et de n'avoir pu y réussir. Dira-t-on que nous ayons au moins appliqué cette théorie à la politique? mais cela même était fait depuis long-temps. Il n'y a qu'à ouvrir les livres des controversistes des dernières sectes, des Jurieu, des Basnage, des Burnet, etc., on verra que les réformateurs n'avaient pas manqué d'établir le droit de



Digitized by Google

l'insurrection, et qu'ils l'avaient mis en pratique (1).

Il faut donc reconnaître à ce langage les vrais maîtres et les pères de la philosophie ; et il est d'autant plus juste de rapporter à cette source toutes les idées sur lesquelles nous avons vécu dans ces derniers temps, que ceux qui nous les ont enseignées les y ont puisées manifestement. J. J. Rousseau, qui les répandit dans ses livres, était sorti de la réforme et des confins de l'Allemagne. N'est-il pas douloureux que cet homme éloquent, avec toute sa philosophie, ne soit aux yeux de ceux qui regardent où il a pris ses opinions, qu'un suppôt de Luther et un commentateur de Calvin ? Heureusement il y a tant d'ignorans, que sa gloire est en sûreté. Mais, que serait-ce si l'on voulait descendre jusqu'à ceux qui ne font que répéter les phrases de Rousseau ? Qu'on se trouve petit, lorsqu'on remonte à son origine !

Mais, pour revenir à l'Allemagne, c'est donc de son sein que s'est répandue cette doctrine anti-sociale et anti-chrétienne. Il est peu surprenant que sa littérature en ait pris le caractère ; et la barbarie et le mauvais goût qu'on y a toujours remarqués, et qui y règnent encore, n'ont pas eu d'autre cause. Ce qui le prouve, et ce qui fait voir, en même temps, combien cette semence a porté de venin dans ses racines les plus éloignées, c'est qu'on en retrouve tout l'esprit dans un ouvrage aussi léger et aussi peu philosophique que celui de *Werther*. Sans doute ce roman ne méritait pas par lui-même qu'on prît la peine de remonter si haut, pour trouver l'origine de quelques idées fausses qu'on y rencontre, mais cela peut répandre quelque lumière sur l'esprit général de cette littérature, et autoriser les conclusions qu'on en tirera dans la suite.

(1) Voy. déf. des variat. Œuvres de Bossuet, tome III, *in*-4°.

Digitized by Google

*Gœthe* a été conséquent, au moins en partie. La conduite qu'il fait tenir à son héros est conforme à ses opinions, et il est extravagant par principe. Ce jeune homme s'engage dans une passion de laquelle il ne peut rien espérer, pour une personne qu'il sait lui-même être engagée et promise; et lorsque cette promesse a eu son effet, et que cette personne est liée pour jamais à un autre, il s'affermit encore dans sa passion! et il se plaint ensuite d'être sans espoir, comme s'il avait jamais pu en avoir dans de telles conjonctures! et il ne voit d'autre remède à l'état où il s'est jeté sciemment que de se tuer, et il se tue. Tel est le roman de *Gœthe*, dépouillé de ses illusions. Cependant il y a quelque chose dans l'ame de *Werther* qui réclame contre sa fin. A travers tout son phébus, il a du naturel et une sensibilité douce qui l'intéresse aux plus petites choses, aux plus simples beautés de la campagne. C'est par là qu'il est touchant, et qu'il attache. Il a d'ailleurs du courage et de l'activité. Il est haut et tranchant dans ses idées, vif dans ses résolutions. Ce tempérament paraît bien éloigné de l'affaissement moral où l'auteur le fait tomber; et avec la violence dont il accompagne toutes ses actions, on peut bien concevoir un accès de fureur soudaine, mais non pas le sang froid et la méditation cruelle qu'il fait paraître dans les derniers momens. Ce sang froid n'est pas dans son caractère, mais dans les principes qu'il a plu à *Gœthe* de lui donner; car, dès les premières lettres, cet homme expose assez tranquillement la doctrine du suicide, et on ne peut nier qu'il n'en fasse l'apologie. M. le traducteur prétend que cette apologie ne doit pas être reprochée à l'auteur allemand, parce qu'il a dû suivre la vérité dramatique. Voilà une belle raison! Il nous cite pour exemple le monologue de Caton, dans la tragédie anglaise; et il nous demande si Addison, qui a écrit ce monologue, a jugé l'apolo-



Digitized by Google

giste du suicide. Voilà une comparaison bien trouvée! D'abord ce monologue, qu'il n'a sûrement pas lu dans l'original, est à cent lieues des idées et des extravagances de *Werther;* mais ensuite est-ce sérieusement qu'il s'imagine que le caractère d'un personnage obscur ou romanesque puisse imposer la même obligation qu'un caractère historique aussi illustre que celui de Caton? En outre, si Caton est dans l'erreur, son erreur ne nous touche point, parce qu'il raisonne dans une croyance à laquelle nous sommes étrangers: mais *Werther*, mais *Gœthe*, est-il étranger aux principes qui règlent les mœurs des modernes? En dernier lieu, la vérité dramatique consiste dans la suite des idées et des caractères qu'on établit. Mais qui vous oblige, vous auteur de roman, à prendre ces idées si elles sont fausses, et à établir ces caractères s'ils sont vicieux et d'un dangereux exemple? *Gœthe* est donc inexcusable, et le dessein de son ouvrage est visiblement immoral.

Tout ce qu'on peut dire de son style, s'il en faut juger par la traduction, c'est qu'il est tour-à-tour emphatique et trivial. Il se peut que le traducteur ait été fidèle, et je ne prétends pas lui disputer la gloire de bien entendre l'allemand: il importe peu qu'un tel ouvrage soit bien ou mal traduit; mais il importerait qu'il ne l'eût point été du tout.

C'est-là ce que ce traducteur n'est pas prêt de comprendre. Ce mépris pour des productions qui lui paraissent des chefs-d'œuvre, doit le révolter, je le sens bien. Il accuse les critiques français d'être injustes envers la littérature allemande: c'est qu'il n'a jamais réfléchi sur ce qui la sépare de la nôtre. Il ressemble à bien des gens qui ne voient dans la critique qu'une affaire d'humeur et de passion. Cependant cet art a son fondement et ses principes;

Digitized by Google

et quoique la matière soit fort étendue, on peut leur en donner ici quelqu'idée.

Si l'on veut réduire toute la variété des disputes humaines aux idées générales, on verra qu'il n'y a dans le monde que deux opinions qui se combattent de toute antiquité, et qui se combattront perpétuellement, avec cette haine irréconciliable qui est entre l'erreur et la vérité. Chaque peuple, chaque gouvernement tient à l'une ou à l'autre de ces opinions. L'histoire marque l'époque où cette opinion s'introduisit chez telle nation, et les progrès qu'elle y fit. Il n'y a donc qu'à ouvrir les yeux. C'est ainsi, comme on l'a montré plus-haut, que nous voyons l'Angleterre et l'Allemagne recevoir la nouvelle doctrine des réformateurs du seizième siècle. Ces deux peuples, qui prirent le parti de l'indépendance, firent paroître le même caractère dans leur littérature, un génie fougueux et déréglé, des idées hardies, une licence incroyable d'expressions, et une imagination qui ne cherchait que l'outré et le bizarre. La France, au contraire, demeura fidelle à l'ancienne opinion; et comme elle régla son génie sur sa croyance et sur l'ordre qu'elle établissait, sa littérature fut éminemment remarquable par la justesse des idées, par la pureté des termes, par le sentiment des bienséances et le respect pour les règles établies. Ce rapport du bon ordre dans la société, au bon goût dans la littérature, devint le fondement de la critique. Tout ce qui étoit régulier, décent et naturel, fut reconnu pour français; et on laissa aux anglais et aux allemands leurs inventions monstrueuses qu'ils applaudissent encore, mais qu'ils applaudissent tout seuls. Telle est la méthode qu'on a fidèlement suivie dans les bons siècles; et ceux qui n'en adoptent pas les idées, doivent au moins reconnaître qu'elle est appuyée sur un raisonnement juste et conséquent.

Digitized by Google

Malheureusement cet état ne dura point. La France, au temps de Calvin, avait reçu dans son sein, le germe des nouveautés. Ce fut la semence des guerres civiles qui la désolèrent pendant près d'un demi-siècle. L'édit de Nantes, qui parut y mettre fin, en consacra le principe; et la révocation de cet édit ne fut plus, cent ans après, qu'une rigueur tardive et inutile. Enfin, lorsque la philosophie entreprit de réchauffer ces vieux levains, le gouvernement qui s'endormait sur la foi d'un long règne, ne vit pas le danger, et il eut le sort d'un état divisé contre lui-même, qui croit pouvoir admettre indifféremment toute sorte de doctrines, faute de savoir sur quel principe repose sa conservation. Les idées qui soutiennent les états sont aussi celles qui font fleurir les lettres. L'expérience nous a rendu ce rapport bien sensible, puisque nous n'avons pu voir un nouvel ordre de chose dans la société, sans voir, en même-temps, la littérature changer de goût et de caractère; et que la licence des idées a amené, comme à sa suite, les imaginations barbares, les drames absurdes et tous les romans effroyables de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Si l'on veut aujourd'hui que la littérature française reprenne son ancien esprit, et qu'elle sorte de la stérilité qu'on lui reproche, il faut au moins lui permettre de professer les principes qu'elle avait dans les jours de sa fécondité et de sa gloire. Vouloir l'effet et proscrire la cause, est aussi une inconséquence trop forte. Dès que l'on convient du mal, on doit, ce me semble, en tolérer le remède: et loin d'accuser la critique d'un excès de rigueur, il faudrait l'encourager, selon la méthode qui vient d'être expliquée, à rejeter de notre sein tout ce que le mélange des littératures étrangères a pu y apporter de pernicieux et de contraire à notre caractère ancien et naturel.

Cte. D.

Digitized by Google

*Catalogue de la Bibliothèque du Conseil d'Etat*, (rédigé par *A. A. Barbier.*) A Paris, de l'Imprimerie de la République. An XI. Deux vol. *in-folio*. Le premier, de 620 pages, le second, de 404.

Rendre compte d'un catalogue, c'est annoncer d'avance qu'il est du très-petit nombre de ceux qui méritent de fixer l'attention du bibliographe et de l'amateur. Celui-ci sera toujours distingué : il est recommandable par le soin avec lequel il a été rédigé ; par les recherches longues et multipliées qu'il a fallu faire pour découvrir ce qu'on appelle les *anonymes*, c'est-à-dire, les auteurs qui, pour des motifs qui nous sont aujourd'hui inconnus, n'ont pas mis leur nom à la tête de leurs ouvrages. Ces recherches demandent une patience continuelle, imperturbable, et sur-tout une grande sagacité. Celui qui les fait, ressemble à un voyageur égaré, qui, dans une nuit obscure, une mauvaise lanterne à la main, frappe à toutes les portes, pour voir si quelqu'un lui ouvrira. Il ne faut quelquefois qu'un passage pour mettre sur la voie ; mais il faut le trouver ce passage, et tâtonner long-temps avant de l'avoir aperçu.

Ce travail difficile, pour ne pas dire fastidieux, le citoyen Barbier a eu le courage de l'entreprendre. Il a fait, dans les pays inconnus, toutes les découvertes qu'il lui a été possible de faire ; mais il faut du temps pour les faire toutes ; souvent même le temps ne suffit pas. Sachons-lui gré de celles qu'il a faites, et soyons bien convaincus qu'il en fera de nouvelles.

L'auteur de cet article, son ancien collègue au Conseil de Conservation, a été témoin du zèle qu'il a mis à la formation, à l'organisation de cette bibliothèque, à la rédaction de son catalogue ; et il saisit avec plaisir cette occasion, pour lui témoigner l'estime qu'il lui doit, et dont il aime à lui donner des marques. La république doit le regarder comme un de ses meilleurs bibliographes ; et le

Digitized by Google

cit. Locré, secrétaire-général du Conseil d'Etat, dont le mérite et les rares talens sont bien connus, et qui est inspecteur né de cette bibliothèque, ne pouvait la confier à un bibliographe plus instruit, plus zélé, sur-tout lorsque ce bibliographe est le même qui en a jeté les fondemens, en a ramassé les matériaux de longue main, et souvent parmi les décombres.

La Bibliothèque du Conseil d'Etat, magnifique par le local qu'elle occupe, par la superbe boiserie qui la renferme, est digne de fixer les yeux de l'amateur. Elle est déjà très-considérable, quoique jeune encore; elle offre, dans tous les genres, des ouvrages qu'on trouverait difficilement ailleurs. Il est vrai qu'il lui manque encore beaucoup d'articles; mais le premier consul a ordonné que les fonds nécessaires fussent fournis. Ce génie vaste, qui embrasse d'un coup d'œil rapide, tout ce qui peut augmenter la prospérité d'un grand Empire, sait bien que les sciences, les beaux arts, et les lettres, sans lesquelles les unes et les autres languissent, font seuls la gloire immortelle d'un état, quelque puissant qu'il soit, et de celui qui en est le chef. De grands empires ont disparu; mais la mémoire des grands hommes qu'ils avaient produits, et celle des monarques qui avaient su les honorer, seront éternelles.

Les bornes de ce journal ne nous permettent pas d'entrer dans de plus grands détails sur la rédaction de ce catalogue; nous dirons seulement que la classification est très-sagement faite. Un troisième volume nous donnera des tables bien soignées des auteurs et des matières. Annoncer que ce catalogue est sorti de l'Imprimerie de la République, et qu'il a été présenté au premier consul, c'est dire qu'il réunit l'élégance, la netteté à l'exactitude.

CHARDON-LA-ROCHETTE.

Digitized by Google

# SPECTACLES.

## THÉATRE LOUVOIS.

*Le Rendez-vous au bois de Vincennes*, comédie en un acte et en prose, par MM. *Dorvigny* et *Duval*.

Une historiette contée avec esprit peut occuper agréablement une société pendant quelques minutes ; mais loin de fournir la matière d'une comédie, elle n'offre pas souvent de quoi remplir une scène : ce qui est très-plaisant dans un salon ne l'est pas toujours sur le théâtre, et c'est une erreur de croire qu'on puisse assembler douze cents personnes pour n'entendre qu'un bon mot. Il en est de la fin d'un conte, comme du trait d'une épigramme ; elle ne doit pas se faire attendre trop long-temps, et dès qu'on a deviné ce que vous allez dire, tous ces jolis riens dont on brode un récit ne paraissent plus qu'un bavardage insipide. D'ailleurs, quand un sujet est naturellement aride, un auteur épuise en vain son imagination pour en déguiser la stérilité ; ses efforts n'aboutissent qu'à lui donner un embonpoint factice qui laisse bientôt à nu sa véritable maigreur.

Croustignac, chevalier gascon, s'est fait une affaire avec Saint-André de Solanges, jeune militaire, qu'il a insulté. Très-exact à se trouver au rendez-vous, il arrive le premier au bois de Vincennes. Il est vrai que pour mettre à l'abri son honneur, sans exposer sa vie, il a eu la petite précaution de faire avertir la police de l'heure et du lieu du combat. Tandis que les gendarmes sont aux aguets, survient un autre militaire nommé Saint-André de Cuzac. Celui-ci ne vient pas se battre, mais se marier. Dormeuil, son beau-père futur, qui se pique d'être grand physionomiste, a parié qu'il reconnaîtrait son gendre sans jamais l'avoir vu, et lui a écrit qu'il iroit à sa rencontre. Par un *quiproquo* assez plaisant, l'officier de gendarmerie,

Digitized by Google

trompé par la ressemblance des noms, arrête l'époux au lieu du duelliste, et le fait reconduire à Paris. Dormeuil arrive, et ne trouve plus que le chevalier de Croustignac. Il l'aborde, l'examine, et ne doute pas que ce ne soit son gendre. Le gascon est d'abord fort intrigué, parce que les gendarmes se sont éloignés, et qu'il prend Dormeuil pour un témoin de son adversaire. Bientôt il s'aperçoit de la méprise; mais il espère en profiter, parce que Saint-André est son nom de baptême, et qu'il est de Cuzac. Il entre avec le beau-père dans l'auberge voisine. Cependant, Saint-André de Solanges vient d'être arrêté à son tour; il est fort surpris de voir venir Saint-André de Cuzac, qui a trouvé le moyen d'échapper à ses conducteurs, et qui se trouve être son ami intime. Ils se demandent réciproquement compte de cette bizarre aventure; mais comme on est persuadé qu'ils veulent se battre, plus ils font d'efforts pour se réunir, plus on met d'obstination à les séparer. Enfin, pour débrouiller ce mystère, on va chercher le gascon. Tout alors se découvre, Croustignac se retire confus, et le véritable époux va terminer son mariage.

Pour arriver à ce dénouement fort simple et trop prévu, les auteurs ont multiplié les imbroglios et les méprises; et malgré tout cet échafaudage, leur pièce, dont le début était assez vif, est très-languissante vers la fin. Cependant, le dialogue en est naturel et souvent comique. Le rôle du gascon, rendu par Picard d'une manière fort plaisante, en a décidé le succès. Les auteurs ont été demandés et nommés au bruit des applaudissemens.

### THÉATRE FRANÇAIS.

*Shakespear amoureux*, ou *la Pièce à l'étude*, comédie en un acte et en prose.

C'est encore une anecdote qui a fourni le sujet de cette pièce, mais il a fallu la dénaturer pour la mettre sur la scène; et quoique les changemens qu'on lui a fait subir soient commandés par les convenances théâtrales, ils lui

Digitized by Google

ont malheureusement enlevé tout ce qu'elle avait de piquant et de vraisemblable. Shakespear, amoureux d'une actrice et profitant d'un rendez-vous accordé à un lord son rival, voilà une historiette assez plaisante pour avoir pu, dans le temps, occuper deux ou trois jours les salons de Londres. Mais, quand il a été question de l'ajuster au théâtre, les lois de la décence ont exigé qu'on nous présentât l'actrice comme un modèle de vertu et de délicatesse, et qu'on supposât qu'un rendez-vous indiqué mystérieusement au milieu de la nuit, avait été donné en tout bien et tout honneur. De la nécessité de remplir un acte avec ce petit conte, il est résulté qu'une pièce assez courte a paru offrir des longueurs, et que bien qu'il n'y ait en tout que trois personnages dans cette comédie, on en a encore trouvé un de trop.

Shakespear, amoureux de la jeune Clarence, son élève, a pour rival lord Wilson. Clarence est enthousiaste de son maître; elle en parle sans cesse sur le ton de l'admiration, et cependant le poète ne se doute pas de la passion qu'il allume. Il se présente pour donner une leçon à l'actrice; mais la soubrette, bien payée par son rival, l'éconduit assez malhonnêtement. Au lieu de sortir, il entre sans être aperçu dans un cabinet voisin, d'où il entend bientôt la perfide soubrette mettre tout en usage pour le faire congédier. Le résultat de cet entretien est que lord Wilson doit être admis à onze heures du soir en prononçant le mot de Richard III. Clarence consent, car elle ne répond rien; pour Shakespear il se promet bien de mettre à profit cette découverte. Il sort du cabinet et fait semblant d'entrer chez l'actrice, pour lui faire répéter son rôle.

Cette scène promettait d'être brillante; elle offrait l'occasion toute naturelle de coudre à la pièce une des tirades du poète anglais, et il semble que dans le nombre de ses tragédies, il n'était pas difficile de trouver un morceau qui se rapportât à la circonstance. L'auteur a effectivement essayé de traduire une déclaration d'amour qu'il fait réciter par Clarence; mais on écoutait assez froidement cette

Digitized by Google

traduction, lorsque Shakespear a un peu ranimé la scène en se livrant à un emportement de jalousie. L'actrice, qui ne pouvait deviner la cause de tout ce fracas, s'imagine qu'il compose Othello, et le presse d'aller mettre ses idées sur le papier. Cette idée a paru plaisante et a été fort applaudie. Le poète sort et la soubrette presse de nouveau sa maîtresse de recevoir lord Wilson; mais Clarence, qui a la tête encore exaltée de la leçon qu'elle vient de recevoir de son instituteur, ne veut plus entendre parler du lord, et lui écrit une lettre de congé. Dans ce moment Shakespear rentre, enveloppé de son manteau; la soubrette dans l'obscurité, le prend pour Wilson et lui remet le billet-doux. Clarence est fort étonnée de revoir son amant qui débute par l'accabler de reproches, et qui se détermine enfin à lire le billet adressé à son rival. Alors les sifflets, que les applaudissemens avaient plus d'une fois comprimés, ont repris le dessus, et l'orage est devenu si bruyant que les acteurs ont été réduits au silence. D'après un mouvement que Talma-Shakespear à fait vers la fenêtre, on peut conjecturer qu'il voyait arriver lord Wilson, et qu'il lui criait, comme le rapporte l'anecdote: « Richard III peut » se retirer, Guillaume est maître de la place. »

Cette pièce annonce du talent et de la connaissance de la scène; plusieurs de ses détails ont été applaudis et méritaient de l'être; mais le rôle de la soubrette, qui n'est qu'impertinente et intéressée, a paru n'être du goût de personne. Du reste, cette production a été jugée avec sévérité, et, à tout prendre, elle n'a d'autres défauts que ceux qui sont nécessairement attachés à un fond vicieux et à un mauvais genre. Ceux qui étaient venus pour voir Talma dans un rôle comique ont été trompés dans leur attente; Shakespear n'est pas sorti un instant du ton digne et ennuyeux du drame.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

*La Réunion de Famille*, ou *le Premier Jour de l'An*.

Cette pièce de circonstance a eu un faible succès. L'auteur

Digitized by Google

leur a voulu prouver que les visites du jour de l'an [illegible] le résultat fort utile de rapprocher des personnes [illegible] cette occasion, auraient peut-être été brouillées [illegible] leur vie. Un jeune homme, marié depuis huit mois, a été trois mois sans voir sa femme qui est très-jolie et qui l'aime éperdûment. Il a passé ce temps à la campagne avec une coquette qui s'est emparé de son esprit; et il revient moins pour rendre ses visites de nouvelle année, que pour acquitter cinq cents louis qu'il a perdus au billard. Sa femme, sa belle-mère, sa grand'maman, au lieu de lui faire des reproches, croient lui donner une meilleure leçon en payant ses dettes. La femme engage ses diamans, la belle-mère fait des billets, la grand'maman donne l'argent qu'elle vient de recevoir de ses fermiers. Il se trouve que le créancier est payé de trois mains différentes; il rapporte les sommes qu'il a touchées, et déclare qu'il n'a voulu lui-même, en jouant avec le mari, que lui donner une leçon. Ce dernier en profite, et la reconnaissance resserre de nouveau les nœuds de son hymen et le réunit pour jamais à sa famille, dont il était sur le point de se séparer.

## ANNONCES.

Carte générale des marches, positions, combats et batailles de l'armée de réserve, depuis le passage du grand Saint-Bernard le 24 floréal an 8, jusqu'à la victoire complète et décisive remportée à Marengo le 25 prairial suivant; présentée au général Bonaparte, premier consul de la république française, par le général P. Dupont, chef de l'état-major-général de l'armée; faite à Turin en l'an 8, par Lapie, ingénieur-géographe, employé à cette armée. Prix: 6 fr. en papier vélin, enluminée avec le plus grand soin.

A Paris, chez Lapie, ingénieur-géographe, éditeur, rue de Bussy, maison du notaire, n°. 33 et 404;

Piquet, géographe-graveur, quai Malaquais, petit hôtel Bouillon; et chez Goujon rue du Bacq au coin de celle de Lille.

Cette carte présente une des plus glorieuses campagnes de Bonaparte; les marches, positions et combats y sont figurés avec la plus grande exactitude. On y a joint deux ordres de bataille, l'un à l'époque du passage du grand Saint-Bernard, l'autre le jour de la bataille de Marengo; de sorte qu'il est facile de voir quels étoient les régimens et demi-brigades qui composoient l'armée, et le nom de tous les généraux qui commandoient. Une légende historique très-détaillée, ainsi qu'une vue du grand Saint-Bernard, ajoutent à l'intérêt de cette carte, gravée avec soin par le cit. Tardieu. La précision du dessin, la netteté des détails et la beauté de l'exécution font honneur au talent du cit. Lapie, qui en avoit déja donné des preuves dans la carte de Syrie que nous avons annoncée dernièrement.



Digitized by Google

## POLITIQUE.

Nous nous dispenserons pour aujourd'hui de parler de l'Angleterre. Nous pouvons laisser ce soin à M. Wyndham. Voici comme il rend compte, dans la séance du 9 décembre, de la situation de son pays : il s'agit de la motion de M. Bragge relativement aux dépenses de l'armée.

M. *Wyndham :* « Je dirai, sans beaucoup de préface, mon opinion sur la question soumise au comité. Cette question est à mon avis d'une très-grande importance. Il y a un point collatéral qui intéresse extrêmement le pays. Je ne le toucherai pas pour le moment, je me contenterai d'examiner la conduite des ministres, depuis le traité d'Amiens. Depuis cette époque, ils ont eu à leur disposition tout ce qu'il y a de ressource et de force dans cet Empire : qu'en ont-ils fait ? Ils ont eu dans leur main 15 millions d'hommes : comment en ont-ils disposé ? Ils n'ont pas eu la peine de chercher l'enthousiasme national, il est venu les trouver. A peine ont-ils découvert le puits, que l'eau est montée ; à peine ont-ils tourné le robinet, qu'elle les a inondés. Ils ont fait passer un bill pour créer une armée de réserve, mais ils n'ont pas même pu se procurer dix mille hommes, et six mille sont encore sans destination fixe. On nous dit que ces soldats valent des régimens de ligne. Qui pourrait comparer à des forces regulières ce ramassis de jeunes, de vieux, de malades, d'estropiés, qu'on a indifferemment payés pour entrer dans l'armée de réserve ? sans compter que cette armée a été créée, ou plutôt ébauchée par les moyens les plus inconstitutionnels, telle qu'une taxe sans l'autorité du parlement : je puis apeler ainsi, le tirage au sort avec faculté de se faire remplacer.

» Relativement aux volontaires, je ne prétends pas dire

Digitized by Google

qu'ils s'enfuiront devant l'ennemi. Leur patriotisme, leur zèle, leur loyauté, leur ardeur dans une contestation qui porte sur tant de choses qui leur sont chères, produiront sans doute un effet contraire. Au moins ce sont-là éminemment les dispositions de ces volontaires qui se sont enrôlés dès le commencement de la dernière guerre, et qu'on doit regarder comme les fondateurs de ce nouveau système. En lui donnant une plus grande extension, les ministres ne me paraissent pas en avoir aperçu le danger. Il n'arrivera à personne de comparer les volontaires d'aujourd'hui aux précédens. Sur une population de 15 millions d'ames, il est reconnu qu'on ne pouvait obtenir une force plus imposante et plus vaste; mais voici le tort des ministres, c'est de pousser aveuglément, dans ces corps, nos jeunes braves, et de leur faire prendre les armes d'une manière gênée et forcée, tandis que, s'ils avaient été livrés à leur propre courage, ils auraient pris ce parti de meilleure grâce, et avec plus d'avantage pour le pays. On a été jusqu'à les forcer à endosser l'uniforme rouge, comme s'il n'était pas permis en Angleterre d'avoir un autre uniforme! On semble les considérer comme s'ils devaient former des brigades de troupes réglées: cela ne peut se pratiquer. Il ne s'agit pas d'examiner ici leur jeunesse et leur force; ce qu'il faut voir avant tout, c'est leur situation dans la vie privée. On ne peut reprocher à un homme d'avoir passé l'âge où les forces sont naturellement d'un plus grand secours; on ne peut lui reprocher d'avoir une femme et une famille, ou bien des affaires qu'il lui sera impossible d'abandonner, sans s'exposer à une banqueroute et à sa ruine. Il est évident qu'on ne peut compter sur de grands services de la part de tels hommes, et que le gouvernement et le pays, loin de perdre, gagneraient à leur absence. Que vont devenir vos corps actuels de volontaires? Les ferez-vous agir avec des troupes de ligne? J'accorde que, dans ce



Digitized by Google

cas, une brigade sera renforcée en nombre, mais non pas en service.

» Un exemple va démontrer cette assertion. Pourquoi ne souffre-t-on pas dans une ligne de bataille une frégate ou un vaisseau de cinquante canons ? ce n'est pas qu'ils ne se battent bien ; mais c'est qu'une ligne de bataille est une machine qui, dans toutes ses parties, doit être également forte. Un commandant de brigade vous dira : « Si vous me donnez des hommes qui ne soient pas également dressés et disciplinés, vous m'exposerez à compromettre la vie de ceux qui le sont, par la bévue de ceux qui ne le sont pas. »

» L'usage convenable des volontaires est l'opposé de ce qui me paraît être l'intention des ministres : cette sorte de troupes devrait être employée à harasser, fatiguer, troubler l'ennemi ; et pour cela elle devrait être organisée, non en bataillons et en corps réguliers, mais seulement en divers pelotons, et pour un certain temps : ils auraient pu ainsi rendre de très-grands services et se remplacer à tour de rôle ; tel fut le système que les Américains employèrent contre le général Burgoyne.

» On nous parle des fencibles de mer : rien ne sera plus curieux que cette troupe armée de piques, contre un bâtiment français s'approchant pour débarquer, ayant en front et pour les saluer du canon de 36. Oh ! pour le coup, on peut compter qu'ils laisseront bientôt là leurs piques. Et quoi ! c'est-là l'idée d'un vieux breton ! ma foi, c'est bien plutôt celle de quelque maître radoteur, s'amusant à faire la guerre avec des poinçons et des aiguilles à tricoter. ( *Eclats de rire.* ) Il y a des cas où, si l'on ne fait pas tout, on ne fait rien : je suppose que vous veuilliez empêcher une souris d'entrer dans votre armoire, ce n'est pas assez de boucher un ou plusieurs trous, il faut les boucher tous. Je passe au système de défense générale.

Digitized by Google

» Quelle a été la conduite des ministres depuis qu'on leur a confié la défense du pays ? rien autre chose que le pauvre système de jeter tout le fardeau sur nos poches ; ils ont été sages pour un liard, insensés pour une guinée ; ils ressemblent à un homme qui donnerait une élégante et splendide fête, et qui, de la manière la plus misérable, regarderait à une salière propre ou à une nappe blanche. ( *Eclats de rire.* ) L'administration présente a construit une vaste machine sans effet : elle me rappelle un des tableaux de Hogarth, où on voit une énorme machine composée de levier, de balance, d'étau, de poulie ; le tout pour l'objet important de dessiner un bouchon.

» Croirait-on que ces habiles ministres n'ont pas même su encore nous donner des signaux ? Il y a trois semaines que ceux de Norfolk n'étaient pas encore complets ; il paraît que c'est par économie que les signaux sur la côte du nord ont été négligés : cette conduite présente peut nous faire juger d'avance leur conduite future.

» En attendant, ce qu'on nous donne pour l'état des dépenses de l'armée, ne m'offre aucune information réelle ; je n'y vois qu'une échelle artificielle de corps destinés à se compléter réciproquement, et aucun ordre véritable de recrutement. Le corps des volontaires s'est emparé de la milice, la milice de l'armée de réserve, l'armée de réserve s'empare tous les jours de notre armée de ligne qu'elle maigrit et appauvrit. Il nous faut une bonne armée de ligne, une armée dont nous puissions disposer selon l'intérêt du pays, et sur-tout quand nous aurons besoin d'opérations offensives : mais à présent, des opérations offensives ne sont pas ce qui nous occupe ; toutes les considérations sont absorbées dans l'idée de pourvoir à notre salut.

» Un service sans substitut, avec la condition de payer à l'état une amende considérable en cas de refus, voilà le



Digitized by Google

système qu'on devait adopter ; c'est alors que le recrutement aurait prospéré. Au lieu d'hommes enrôlés pour la vie, pourquoi n'a-t-on pas limité le temps du service ? etc. etc. »

*Séance du* 12.

Après quelques mots de M. Pitt en faveur des corps de volontaires,

*M. Windham :* « Je regrette beaucoup de ne pouvoir partager l'opinion du très-honorable membre sous la galerie (M. Pitt) ; mais, dans cette occasion, je suis forcé de m'éloigner de son avis. Son desir est de rendre les corps de volontaires aussi utiles qu'il est possible, en rendant leur discipline aussi parfaite qu'ils en sont susceptibles ; j'ai le malheur de différer essentiellement de son opinion sur ce point. Parce qu'au moyen de son assiduité persévérante, et d'un talent avec lequel l'honorable membre est accoutumé à ne trouver aucun obstacle, une portion de cette force fléchissant sous sa main et sous la haute influence de son génie, sera parvenue ainsi à quelque perfection, il imagine peut-être qu'il en sera de même dans tout le pays ; qu'il ne le pense pas. Sous tous les rapports, ce système est pernicieux ; j'y vois une démocratie armée d'où peuvent sortir de grandes calamités. Comment compte-t-on conserver l'ordre établi dans la société, lorsqu'on sera parvenu à arracher à leurs ateliers des artisans nécessaires à nos manufactures, et à notre commerce, élémens essentiels de notre prospérité ; lorsqu'on aura jeté le désordre et la confusion dans tous les rangs et dans toutes les distinctions ; lorsqu'on aura avili ou déprécié tous les grades de l'armée, toutes les commissions militaires, en les distribuant à des hommes de rien ou de la plus basse classe ? Est-on bien sûr que ce système ne parviendra pas à abattre le zèle, ou à vicier les principes de l'armée régulière? En vérité, si

Digitized by Google

une semblable constitution avoit été demandée à certains coryphées politiques d'un autre pays, je ne crois pas qu'elle eût pu être mieux composée pour organiser une véritable démocratie révolutionnaire d'hommes armés. Les voilà aujourd'hui qui élisent, dans des comités, leurs propres officiers; le lendemain, ils débattent, dans ces mêmes comités, s'ils leur obéiront, ou s'ils les casseront. Les affaires de chaque corps sont en proie ainsi aux cabales et à des délibérations tumultueuses. Rien ne peut être conçu, aucun mouvement entrepris, sans des motions des discussions, des décrets. Ce désordre a été reconnu, cette nuit même, par le chancelier de l'échiquier, lorsqu'en réponse au très-honorable membre sous la galerie (M. Pitt), relativement à l'adjonction de quelques officiers-généraux aux corps des volontaires, il a allégué que cette mesure pourrait déplaire à ceux-ci, et donner trop d'autorité à ceux-là. C'est ainsi que se trouvent constatés les déplorables effets que j'ai prévus, et qui mettent aujourd'hui en évidence l'impossibilité de donner à une semblable composition, la subordination et la discipline sans lesquelles aucune armée ne peut inspirer de confiance. Plusieurs pourront penser que l'adage latin *ex quovis signo*, peut s'appliquer à une telle armée; pour moi, je ne vois d'autre adage à appliquer au corps des volontaires, que le grossier proverbe anglais : *On ne peut faire une bourse de soie avec une oreille de cochon.* Cette armée, en effet, n'est pas même composée de matériaux d'une armée. Comment espérer la subordination de ceux dont les officiers sont subordonnés eux-mêmes à des comités, et peuvent être cassés au moindre caprice, peut-être parce que leur barbe sera mal faite? Dans un corps, de 60 ou 70 que je connois, il y en a 26 qui menacent de se retirer, si on ne renvoie pas leurs officiers. Voilà les hommes qu'on se propose de mêler à nos troupes de ligne!



Digitized by Google

Je laisse à considérer les effets d'une semblable conduite, je laisse à considérer les suites qu'entraînera leur habitude des débats, leur esprit de tumulte et d'effervescence.

» J'ai parlé de la dépréciation que subissaient toutes les places militaires. Vous n'avez qu'à compter la multitude de colonels, de commandans et de capitaines que vous avez créés. Sur trois hommes que je rencontre dans la rue, il y a un capitaine. Il est habillé de la même manière, désigné par le même titre, distingué par les mêmes enseignes que les illustres vétérans qui ont servi leur patrie en Egypte, et auxquels il ne restera plus désormais de distinction que les honorables blessures reçues pour elle. Je suis moi-même un capitaine de volontaires, et peut-être qu'un jour ou l'autre je pourrais devenir colonel; mais je dois avouer qu'a côté d'un de ces vétérans blanchis sous les armes, j'éprouve la même impression que la femme d'un simple chevalier qui se trouve a côté d'une duchesse. Toutes les deux sont appelées *mylady*; la différence est facilement sentie par ceux qui sont accoutumés à distinguer la vraie qualité de son apparence. Je puis affirmer que les rangs de l'armée ont déjà baissé de cent pour cent : leur dignité qu'on avait jusqu'à présent conférée comme le prix d'un talent supérieur ou de services éminens; leur dignité objet d'ambition, non certes pour leurs émolumens (car ceux de nos propres serviteurs sont quelquefois supérieurs), mais pour l'honorable distinction qui, en élevant sous le rapport de l'honneur tout ce qui tient à la défense des nations, la met sous le rapport mercenaire au plus bas prix possible : cette dignité est aujourd'hui abaissée et dégradée. Voilà ce que vous a produit l'inconsidération avec laquelle vous avez multiplié les places militaires! »

Il est cruel de penser, disent les journaux anglais, qu'à la veille de voir peut-être s'effectuer les menaces d'in-

Digitized by Google

vasion des Français, on en soit encore à discuter dans le parlement le mode de recrutement de notre armée, et qu'on soit obligé d'avouer qu'on s'était trompé sur les moyens que l'on avait cru avoir de former sur-le-champ une armée de réserve; qu'ainsi on se trouve réduit à recommencer sur de nouveaux frais. Que les ministres conviennent ou ne conviennent pas de leur méprise à cet égard, il n'en est pas moins vrai qu'on a laissé se refroidir le zèle de la nation; qu'on a continuellement tâtonné à l'égard de notre système de défense; et qu'en tout, le gouvernement a manqué d'énergie et de sagesse. Trois cents mille volontaires ont, en effet, offert leurs services pour la défense de l'état; mais ces volontaires-là n'étant pas des troupes dont le gouvernement puisse disposer pour toutes les opérations militaires et pour tous les besoins du service, on ne sait pourquoi les ministres ont eu la foiblesse d'autoriser tant de milliers de jeunes gens robustes, dont on aurait pu employer plus utilement le patriotisme et le courage, à s'enrôler de préférence dans ces corps. On ignore également pourquoi le gouvernement n'a pas persisté dans la résolution où il avait paru être d'abord, de licencier une partie de ces volontaires pour faciliter le recrutement de l'armée de réserve. Toujours est-il certain que celle-ci, malgré les primes énormes accordées pour les engagemens, se trouve si loin du complet auquel on avait prétendu la porter, qu'on regarde maintenant comme perdu, et le temps qu'on a employé, et la dépense qu'on a faite pour essayer de l'organiser. C'est du moins ce qui résulte clairement des derniers débats de la chambre des communes.

## NOUVELLES DIVERSES.

*Constantinople, 17 novembre.*

Le grand seigneur a rappelé le capitan-pacha à Constan-

Digitized by Google

tinople, lequel, en conséquence, a remis au vice-amiral le commandement de la flotte qui croise sur les côtes de la Morée, et a pris la route du détroit avec trois vaisseaux. Il y a tout lieu de croire que le rappel de cet amiral a un motif important.

*Pétersbourg, 6 décembre.*

S. M. l'empereur est indisposé depuis avant-hier; un gros rhume accompagné de fièvre le force à garder ses appartemens. Il n'y a point eu cercle hier à la cour, quoique ce fût le jour de la fête de la grande-duchesse Catherine. S. M. I. devoit également assister en personne au comité; elle a écrit à un des membre de ce comité, le billet suivant: « J'ai un rhume avec de la fièvre, et je me sens tellement indisposé, qu'il me sera impossible de paraître au comité ce soir. Point de jugement arbitraire, examen sévère de chaque action. » C'est par ces petits détails autant que par les grandes mesures d'administration, que l'on apprend à connaître les principes qui dirigent le monarque.

*Hambourg, 28 décembre.*

Nous recevons de Pétersbourg la nouvelle que le chancelier de l'Empire, M. le comte Alexandre de Woronzow, donne sa démission, tant à cause de la faiblesse de sa santé que de son grand âge. On ajoute qu'il se retire dans ses terres, et que sa place reste provisoirement vacante. C'est le prince Kzartorinski qui, dans l'intervalle, dirigera le département des affaires étrangères.

Il règne à Kamtschatka une épidémie semblable à la fièvre jaune, et dont beaucoup d'habitans de ce pays ont déjà été victimes. Le gouvernement de Russie a pris les mesures convenables pour prévenir les progrès de la contagion.

On apprend de Munich que S. M. le roi de Suède est attaqué de la petite-vérole volante; mais son état n'a rien d'alarmant, les boutons commençant déjà à se dessécher.

*Des Bords du Mein, 30 décembre.*

Les lettres de la Westphalie confirment la nouvelle du départ des troupes françaises qui étoient dans le pays d'Osnabruck, sous les ordres du général Dessolles. Ces troupes, au nombre de 9 à 10 mille hommes, ont pris la route de Bentheim et Meppen, pour se rendre en Hollande.

Digitized by Google

*De Ratisbonne, le 25 décembre (3 nivose.)*

L'espérance qu'on avait conçue que les cours de Vienne et de Berlin s'arrangeroient par quelque moyen terme dans l'affaire de la parité des voix, commence à s'affoiblir. Les deux partis qui divisent actuellement la diète, persistent dans leurs premiers votes, et les ministres autrichiens ne dissimulent pas que l'empereur ne ratifiera jamais le paragraphe trente-deuxième du recès général, tel qu'il est rédigé. D'après les principes de la constitution germanique, un tel refus empêcherait l'exécution. Il y a pourtant quelques exemples de cas où on ne s'est pas arrêté à cette difficulté. Le ministre de Prusse, M. le comte de Goertz, vient de son côté de communiquer à ses collègues un rescrit de sa cour, portant en substance l'injonction de persister dans son vote et de ne s'en écarter en aucune manière, même l'empereur déclarât-il qu'il ne ratifierait point le *conclusum* de la diète, conçu dans le sens du vote prussien; que tout le préjudice qui résulterait de cette non-ratification serait supporté par la cour de Vienne; en un mot, qu'on ne pouvait point s'écarter des principes établis dans le recès général, ni consentir à l'admission de votes virils non qualifiés, etc.

Il circule ici un imprimé intitulé : « Note de S. E. M. » le baron de Buol-Schauenstein, conseiller intime de S. » M. I. R. et son envoyé à la cour bavaro-palatine, à » Munich, adressée au ministère électoral, au sujet des » atteintes bavaro-palatines, portées en violation de la » paix publique, contre l'ordre équestre immédiat, en » date du 6 décembre 1803. » — Cette note, qui com- » prend 14 pages *in-folio*, est ainsi terminée :

« S. M. I. espère avec une parfaite confiance du caractère personnel de monseigneur l'électeur; elle se promet de sa sagesse et de son amour pour la justice, qu'après un mûr examen de cette intercession et représentation amicale, et conformément à ce qu'elle est en droit d'attendre en sa qualité de chef de l'Empire, et d'autorité suprême établie par la loi pour le maintien des droits de la constitution germanique, que le *statu quo* qui a subsisté à l'égard de l'ordre équestre immédiat, dans les pays d'indemnité électoraux, et qui a été garanti solennellement par le dernier recès de l'Empire, sera rétabli dans toutes ses parties; qu'il ne sera troublé à l'avenir par aucune démarche arbitraire ultérieure, et qu'en cas qu'il subsiste quelque ancien différend particulier, la norme légale du

Digitized by Google

recès de l'Empire de l'année 1753, ne sera jamais oubliée. Plus cette affaire est devenue pressante, puisqu'il n'a pas été fait l'attention desirée à l'ouverture ministérielle confidentielle faite dernièrement, plus S. M. I. doit insister ici sur une réponse précise et prompte au contenu de cette note, etc. »

*Madrid, 2 décembre.*

La convention de neutralité, conclue entre notre gouvernement et celui de la république française n'a point encore été publiée officiellement.

Ici, comme dans toutes les autres parties de l'Europe, l'attention est fixée sur la grande expédition qui se prépare en France. L'Angleterre diffère toujours de se déclarer relativement à l'Espagne. Ce retard a pour cause peut-être, la quantité prodigieuse de marchandises que les anglais ont dans nos ports.

Les armemens se poursuivent avec la plus grande activité dans tous les départemens maritimes. Tous les officiers de marine, à l'exception d'un très-petit nombre, ont dû se rendre à leur poste. L'amiral Gravina se trouve encore à la cour.

*De Lisbonne, le 14 décembre, (19 frimaire).*

L'ambassadeur français, général Lannes, se rend presque tous les jours au palais du prince du Brésil, et jouit ici d'une grande considération. Les portugais sont aujourd'hui parfaitement rassurés contre la crainte qu'ils avaient eue pendant long-temps que les français n'entrassent dans leur pays. Cependant on prétend que les sacrifices que nous avons faits, ne nous assurent notre neutralité que pour un an.

*De la Haye, le 30 décembre, (8 nivose).*

On apprend d'Amsterdam qu'une grosse frégate anglaise vient de périr corps et biens, par l'effet des violentes tempêtes qui ont eu lieu de puis quelques jours dans la mer du Nord.

*De Londres, le 20 décembre (28 frimaire).*

Le paquebot de la Jamaïque a apporté les nouvelles suivantes :

« On entreprit, dans la nuit du 3 octobre, de mettre le feu à la ville de Kingston. Ce complot fut heureusement

Digitized by Google

découvert, et le feu fut éteint peu de temps après qu'il eut éclaté.

» Le gouvernement de la Jamaïque a résolu d'empêcher les communications qui ont eu lieu jusqu'à présent entre les missionnaires envoyés d'Angleterre et les nègres. Deux des premiers ont même été bannis du pays. Les habitans blancs de cette colonie prennent les plus grandes précautions et semblent craindre une révolte de la part des noirs, et le renouvellement des horreurs qui ont si long-temps désolé les îles voisines de Saint-Domingue.

» On a pendu, le 1^er^. octobre, trois noirs coupables du meurtre de leurs maîtres. M. et Mad. Rudd, du port Antonio, ont aussi été massacrés par leurs nègres.

Si l'opposition n'a jusqu'ici que faiblement élevé la voix contre l'administration actuelle et ses mesures, elle n'en existe pas moins, et il s'est formé une association entre les lords Landsdown, Grenville, Norfolk, et MM. Fox. Windham, Francis, Lawrence, qui, dès que les circonstances le permettront, sont résolus de porter des coups terribles aux ministres. Quant à présent, ils se sont bornés à ne les attaquer que d'une manière collatérale et indirecte; mais si la crise cesse, ou même si elle augmente, et que l'urgence du danger force à leur arracher le masque, il paraît que l'attaque sera plus prochaine qu'on ne l'avait cru. On avait dit que l'affaire du prince de Galles serait le début de ce combat, mais des raisons politiques, peut-être même les instances de son altesse royale, n'ont fait que le différer. Il est bien certain que le parti du prince de Galles ne se tient pas pour battu, et qu'il est décidé à soutenir les droits de l'héritier du trône, évidemment compromis par la faveur particulière du roi et de la reine, pour le duc d'York.

D'après le compte établi par le lord Castelreagh dans la chambre des communes, la force effective de la milice de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, monte à 84,000 hommes; l'armée régulière, à 96,000 hommes, dont 27,000 pour service limité, et 69,000 hommes disponibles pour toute espèce de service que les circonstances et le salut de l'état peuvent exiger. Le nombre des volontaires acceptés et organisés, monte à 340,000 hommes pour l'Angleterre; pour l'Irlande, à 70,000, auxquels il faut fournir des armes; *les sea-fensibles*, dont le nombre excède vingt-cinq mille hommes, parmi les volontaires, 120,000 ne sont pas armés de fusils, et ont reçu provisoirement des piques.

Digitized by Google

## PARIS.

Le gouvernement de la république a rendu l'arrêté suivant :

« Il sera établi auprès de chaque tribunal civil de première instance, et dans son chef-lieu, une chambre des notaires de son ressort, pour discipline intérieure ». (Les articles qui suivent, au nombre de 24, sont relatifs aux attributions, et déterminent l'organisation de la chambre.)

— Le conseiller d'état préfet de police de Paris enjoint à toutes personnes qui fabriquent et débitent des substances *minérales vénéneuses*, de se conformer aux articles XXXIV et XXXV de la loi du 21 germinal an 12. Il sera pris envers les contrevenans telles mesures de police administrative qu'il appartiendra, sans préjudice des poursuites à exercer contre eux devant les tribunaux, conformément à la loi. Les articles XXXIV et XXXV portent « que les substances *vénéneuses*, et notamment l'arsenic, le réalgar, le sublimé-corrosif, seront tenus dans les officines des pharmaciens et les boutiques des épiciers, dans des lieux sûrs et séparés, dont les pharmaciens et épiciers *seuls* auront la clef, sans qu'aucun autre individu qu'eux puisse en disposer.

— Le collége électoral du département de Seine et Oise a terminé, le 8 de ce mois, ses opérations. Messieurs Machault-d'Arnouville, Joly de Fleury, le Pelletier de Rosambo et de Lamoignon, sont au nombre des candidats présentés au gouvernement pour le conseil-général du département.

— Le cardinal Cambacérès, archevêque de Rouen, a été nommé premier candidat au sénat conservateur, par le département de l'Hérault.

— Le sénateur Joseph Bonaparte a donné le local et assuré la consommation en combustible, de l'établissement très-curieux que les frères Piranesi ont formé à Plailly, près de Morfontaine, et dans lequel on fabrique, avec une terre particulière au pays, de belles statues, des vases superbes, et des bas-reliefs, modelés sur l'antique.

Digitized by Google

— On écrit de Troies, le 7 nivose, que la division Italienne destinée à la grande expédition, défile depuis quelques jours dans les murs de cette ville. L'avant-garde, composée d'une compagnie de sapeurs, d'artillerie légère, et d'un régiment de hussards, ne fait que passer. La demi-brigade, qui a séjour, est d'une belle tenue; elle a une excellente musique; elle a donné à la préfecture un concert qui a été suivi d'un bal.

— La gabarre de la république *la Salamandre*, venans de Brest, chargée d'artillerie, mâtures et autres objets destinés pour les corvettes qui sont en construction dans le port de Solidor, entra il y a quelques jours, dans la rade de Saint-Malo. Pendant sa route, elle a chassé et fait fuir deux corvettes Anglaises, qui a raison de sa belle apparence, la prirent pour une frégate; mais, le lendemain, elle fut elle-même poursuivie à son tour par deux frégates ennemies, qui la canonnèrent long-temps et si vivement, que le bruit du canon se faisait entendre jusqu'à Saint-Malo. *La Salamandre* manœuvra de manière à rendre leur poursuite inutile; elle mouilla dans la baie de la Fresnaye sous la protection du fort la Laté, et le lendemain elle se rendit à sa destination.

— On assure que l'armée Française, rassemblée sous les murs de Bayonne, a reçu ordre de rentrer dans l'intérieur, et qu'elle s'est aussitôt mise en marche.

— Une lettre écrite de Toulouse par un officier-général au service d'Espagne, et datée du 25 décembre, porte ce qui suit : « Nous sommes en ce moment dans la plus vive » inquiétude sur la santé de notre roi, qui a eu le 9 de ce » mois (de décembre), à l'Escurial, une attaque d'apo- » plexie; au départ du courrier, il avait été saigné deux » fois et on lui avait mis les vésicatoires. »

—On annonce sous la dénomination d'*Entreprise des Vélocifères*, par J. F. de Chabannes, avec brevet d'invention, un établissement dont le plan est de procurer, dans toutes les parties du territoire français, des facilités et une célérité de voyager qui surpasse tout ce qui a été exécuté jusqu'ici. Une voiture, aux termes de l'annonce, va transporter des voyageurs pressés, plus d'un tiers plus vîte que la malle aux lettres. D'autres voitures transporteront les voyageurs plus vîte que les malles aux lettres en hiver, et presqu'aussi vîte en été, en leur laissant néanmoins huit à

Digitized by Google

dix heures de repos dans vingt-quatre. Les prix seront modérés, et on n'abusera point de la supériorité de cette entreprise pour en exagérer le taux. En voici le tarif : Un franc par lieue, dans les voitures de première vitesse ; 75 cent., dans les diligences publiques ; 30 cent., dans les places extérieures de devant ; 40 cent., dans les places extérieures de derrière ; 30 cent. seulement, dans ces deux dernières places, pour tout militaire allant rejoindre son corps avec certificat, ou retournant par congé ; 20 fr. par quintal par cent lieues, pour le transport des marchandises par les fourgons. Les voitures sont en ce moment exposées à la curiosité du public, hôtel des Vélocifères, quai Voltaire.

— On lit dans le journal de *Lyon*, qu'un conscrit qui demandait une exemption pour cause de surdité, fut accosté dans la salle où se faisait l'examen, par un gendarme qui lui dit bas à l'oreille : Vous êtes réformé. — Bien obligé, répondit le conscrit, qui avait oublié son rôle.

*Boulogne*, 11 *nivose*.

Le premier consul, arrivé à Etaples, comme nous l'avons dit, le 9 à 7 heures du matin, a visité les travaux et les établissemens de ce port, il a également visité les camps, et a passé les troupes en revue. Le 10, il s'est rendu à Boulogne à cheval le long de la côte, en inspectant les batteries. Il est arrivé à 10 heures du matin ; et après avoir été joint par le ministre de la marine, il a visité le grand bassin, tous les bâtimens de guerre et de transport de la flottille nationale, l'emménagement intérieur des bâtimens destinés au transport de la cavalerie, les différens magasins de l'arsenal et le parc d'artillerie de la marine. En prolongeant les bâtimens de la flottille, il a été salué de mille cris de *Vive la république ! vive le premier consul !*

Quatre transports qui faisaient partie du convoi de St.-Valery, arrivé le 9, sont entrés hier dans le port de Boulogne, ce qui porte à 16, le nombre des bâtimens qui composent ce convoi.

Aujourd'hui, à huit heures du matin, le premier consul fera l'inspection de la flottille par divisions.

L'ingénieur en chef, le commissaire de la flottille, le colonel commandant l'artillerie, accompagneront le premier consul.

Digitized by Google

(N°. CXXXIII.) 23 NIVOSE an 12.
(Samedi 14 Janvier 1804.)

# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

VERS

*A MM. P*** et A**** (1).

Oui, mes amis, j'aime le badinage
Et le plaisir, car il est de tout âge ;
Je vous permets de me mystifier ;
Et ce Nauman, ou plutôt ce Prothée
Qui sait nous plaire et sait nous égayer. . . .
Eh bien! jamais je ne peux oublier
Cette aimable et folle soirée
Où, trompé par son jeu, son masque, son talent,
Je l'ai pris pour un allemand :
La tromperie était charmante !
J'en ai bien ri ; mais, l'autre soir,
Mes bons amis, lorsque je vins vous voir,
Mon cœur fut saisi d'épouvante :
Tout m'annonçait en vous le sombre désespoir ;
L'un me disait adieu, les yeux noyés de larmes ;
L'autre, morne, abattu, gémissait dans un coin.
Eh ! pourquoi me donner de ces tristes alarmes ?

(1) On m'avait mystifié deux fois : on me présenta M. Frogère, acteur, sous le nom de Nauman, célèbre musicien allemand ; quelques jours après, on me fit accroire que M. A*** avait tué un homme ; qu'il s'était démis de sa charge, et qu'on l'avoit exilé.



Digitized by Google

Le malheur n'est jamais trop loin !
Quand on aime, on craint tout. Pouvais-je ne pas croire
De vos maux prétendus la déplorable histoire ?
Je fus mystifié ; je partageai vos pleurs :
Triste jouet du sort, j'ai connu les douleurs ;
Et puis, un cœur sensible à tromper est facile !
Je vous voyais souffrir : pouvais-je être tranquille ?
Non ; mes amis, ces jeux sont trop cruels,
Je les déteste ; ils ont fait mon martyre ;
Rions plutôt : pour nous autres mortels,
Le plus difficile est de rire.

A UNE JOLIE FEMME

*Qui m'avait demandé des vers sur l'Erreur.*

Lorsque le grand Jupin, contre nous en colère,
Fit régner ici-bas et la peste et la guerre ;
Lorsque l'orgueil, l'envie et la méchanceté
Affligèrent l'humanité,
Que fit le maître du tonnerre ?
Il voulut du destin adoucir la rigueur,
Et nous envoya sur la terre,
L'espérance, dit-on ; moi je dis, c'est l'erreur ;
Oui, l'erreur : elle seule embellit notre vie ;
Elle trompe, séduit, mais sait nous consoler.
Il est doux, croyez-moi, de pouvoir s'aveugler :
Ah ! la réalité de regrets est suivie !
Déjà l'on est heureux quand on croit au bonheur !
L'amour, le tendre amour est enfant de l'erreur ;
C'est d'elle qu'il reçoit sa grace enchanteresse,
Son carquois et ses traits, son pouvoir, son ivresse ;
Et même en amitié, l'erreur peut exister :
Ce sentiment divin en sera plus durable.
Hélas ! de tous les biens que nous pouvons goûter,
L'erreur est le plus véritable.

Digitized by Google

## ENIGME.

Je sers au fou, je sers au sage,
A l'ignorant comme au savant ;
De moi l'on fait un bon usage,
On en abuse plus souvent.
Je suis, au gré de qui m'emploie,
Au gré de l'esprit et du cœur,
Ou l'expression de la joie,
Ou bien celle de la douleur ;
Suppliante quand je demande,
Et timide quand j'obéis,
Toujours ferme quand je commande,
Je règne et sers en tout pays.
Parfois on me perd dans l'ivresse,
Ou lorsque la peur vient saisir,
Ou dans un accès de tristesse,
Ou dans un transport de plaisir.
On me manque... on se le pardonne ;
De moi fort peu l'on se souvient ;
Et quoique souvent on me donne,
C'est bien rarement qu'on me tient.

*Par un Rémois.*

## LOGOGRIPHE.

Je suis du sexe féminin ;
Et femme, du soir au matin,
M'emploie à différent usage,
A sa tête, ou bien au corsage.
Le jour, la nuit, je suis utile,
On peut me choisir entre mille.
Tantôt les trésors de Golconde
Enrichissent ma tête ronde ;



Digitized by Google

Tantôt simple et sans ornement,
Je soutiens un ajustement.
J'ai sept pieds. Si je suis petite,
Je n'en ai pas moins mon mérite.
Dans mon sein, si tu veux chercher,
Aisément tu pourras trouver
De l'Egypte un fleuve connu;
Un arbre qui n'est jamais nu;
D'une déesse la couronne;
Ce qu'on ôte quand rose on donne;
Ce qui souvent tombe en janvier;
Le nom de la jeune naïade
Qui de Bacchus lia le nourricier;
Un héros de la pasquinade,
Qu'on voit toujours sur une estrade;
Ce que les anciens adoraient,
Ou souvent ce qu'ils redoutaient;
Ce qu'on fait dans un mauvais cas;
Du bon vin ce qu'on ne boit pas;
Enfin, lecteur, chose étonnante!
Sans épine, je suis piquante.

*Par Madame* B*

---

## CHARADE.

Mon premier, en tout temps, en tous lieux estimable,
De la faveur du ciel est le plus beau présent;
Aux plus brillans atours préférable ornement,
Il orne la beauté d'un charme inexprimable;
En se mettant au lit, chacun prend mon entier
Qui n'est pas toujours mon dernier.

*Par M.* DURAND *fils.*

---

Le mot de l'Enigme, insérée dans le dernier Numéro, est *Langue.*
Celui du Logogriphe est *Demain.*
Le mot de la Charade est *Courage.*

Digitized by Google

*Voyage par l'Italie, en Egypte, au Mont-Liban et en Palestine.* Par M. l'abbé *de Binos.* Deux volumes *in*-12. Prix : 3 fr. et 4 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez madame *Hocquart*, libraire, rue de l'Eperon, n. 1 ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n. 42.

On cherchait autrefois dans les voyages des détails sur les différens gouvernemens, sur les mœurs des peuples, sur leur industrie, et quelques descriptions des monumens et des points de vue les plus célèbres. Tavernier auquel Boileau fit l'honneur d'adresser des vers, avait, dans le siècle de Louis XIV, obtenu beaucoup de succès dans ce genre. Sans trop parler de lui, sans se livrer à un enthousiasme factice, sans affecter une fausse sensibilité, il avait raconté avec simplicité ses longues courses ; et l'on peut juger de la justesse de ses observations par la nécessité où sont encore les voyageurs modernes de l'étudier et de le consulter. (1) A une époque où l'on confondit tous les genres d'écrire, les voyageurs franchirent la ligne que leur illustre devancier avait marquée. Ils voulurent être peintres et poètes ; ils cherchèrent à intéresser le public à toutes les sensations qu'ils avaient éprouvées ; inventant de nouveaux mots pour exprimer avec emphase des idées qu'ils croyaient nouvelles, ils ne parlèrent plus que de

(1) Tavernier qui ne se croyait ni peintre, ni poète, eut la modestie de ne pas rédiger lui même ses voyages. Les deux premiers volumes furent écrits par Samuel Chapuzeau ; et le troisième par la Chapelle, secrétaire du président de Lamoignon.



Digitized by Google

*scènes*, de *sites*, de paysages *romantiques*, etc. Exaltant leur sensibilité sur des montagnes, des sapins et de la neige, ils employèrent souvent un langage aussi peu naturel qu'inintelligible ; et le lecteur avide de s'instruire, ne trouva dans leurs récits que des élans d'imagination qu'un esprit sage ne pouvait partager. Les lettres sur l'Italie et le voyage aux Pyrénées de Dussault, offrent plusieurs exemples du défaut que nous venons de remarquer. Les deux auteurs ne sont jamais de sang froid, leur imagination s'enflamme sur tout ce qui frappe leurs yeux ; ils s'indignent, ils s'attendrissent, ils déclament sans se donner le temps de réfléchir ; et il résulte de cette manière de sentir et de peindre qu'ils ne considèrent presque jamais qu'un côté des objets.

Ce voyage fit peu de bruit, lorsqu'il parut, parce qu'on n'aimait alors, dans les écrits de ce genre, que les défauts dont il est exempt. Un ecclésiastique français part de Marseille en 1787, visite une partie de l'Italie, passe en Egypte, et de là dans la Terre-Sainte. Sans avoir la prétention d'être un grand observateur, ni un grand peintre, il écrit des lettres de toutes les principales villes où il s'arrête, et dépose dans le sein d'un ami les impressions qu'il reçoit, soit des chefs-d'œuvres dont l'Italie était alors remplie, soit des cérémonies pompeuses de la capitale du monde chrétien, soit des différences qu'il aperçoit dans les mœurs. Aussi réservé que doit l'être un étranger dans un pays dont les usages ne lui sont pas familiers, il ne se livre ni à une critique imprudente, ni à une admiration aveugle. Il pense, avec raison, que les coutumes et les mœurs des peuples sont toujours fondées sur des convenances locales qu'on ne peut expliquer sans une étude approfondie ; et qu'il est aussi insensé de les désapprouver à un premier coup d'œil, que

Digitized by Google

de les exalter outre mesure. L'auteur part de cette idée très-juste dans toutes les digressions qu'il se permet sur les usages et les lois. Il donne un aperçu aussi clair que succint du gouvernement de Venise; et sans répéter toutes les déclamations qui ont été faites contre les inquisiteurs d'état, il se borne à présenter les différentes attributions de ceux auxquels le pouvoir était confié. Lorsqu'il est chez les Turcs, le voyageur ne cherche pas à pénétrer le mystère qui environne leurs mœurs intérieures; il sent que l'ignorance de la langue et le peu d'instruction des interprètes mettent un européen hors d'état d'en juger; il ne parle donc que de ce qu'il a vu et pu comprendre; et l'on chercherait en vain dans son ouvrage ces descriptions romanesques qui remplissent presque tous les voyages du Levant.

L'état du voyageur le met nécessairement en relation avec les chrétiens Grecs. Il est accueilli de leurs prêtres qui lui font visiter leurs églises, et qui le rendent témoin de leurs cérémonies. C'est aussi sur cette partie si intéressante et si malheureuse de la population des états ottomans que l'auteur donne les plus grands détails. Il fait l'exposition de leur doctrine, indique les sectes qui les divisent, et peint leurs mœurs avec beaucoup de soin. On trouve dans cet onvrage la confirmation d'un fait avancé par Bossuet, dans sa fameuse controverse avec Leibnitz. Le docteur Allemand faisait valoir en faveur du mariage des prêtres la liberté accordée par l'Eglise Romaine aux Grecs du Mont-Liban, d'exercer le sacerdoce quoique mariés; l'évêque de Meaux fit observer à son adversaire qu'il était mal instruit, et que, s'il y avait des exemples que quelques hommes mariés fussent devenus prêtres, il n'en était pas moins vrai que l'ordination imposait la loi du célibat à tout homme libre qui la recevait. Il est étonnant que le voyageur qui connaissait sans doute une controverse aussi

Digitized by Google

célèbre, ne l'ait pas rappelée en cette occasion pour donner au témoignage de Bossuet une nouvelle force.

Aucun voyage ne présente, avec plus de détails, la description de la Terre-Sainte. L'auteur la parcourt en pélerin. Il n'est découragé ni par les insultes qu'il reçoit, ni par les obstacles qu'il éprouve. On le suit avec intérêt dans ces lieux dont les noms seuls rappèlent les grands mytères de la religion chrétienne; et les débris des monumens élevés par les croisés inspirent autant d'admiration pour leur courage héroïque, que pour le but qu'ils se proposaient. L'inscription mise sur le tombeau de Godefroi de Bouillon existe encore; elle est pleine de simplicité : *Hic jacet Godifridus de Bullion, qui totam istam terram acquisivit cultui christiano, cujus anima regnet cum Christo.*

Nous avons dit que l'auteur peignait avec soin les cérémonies des chrétiens de l'Orient : nous citerons la description qu'il fait de celle du mariage chez les Grecs de la Palestine. « Le sacrement » de mariage s'administre publiquement. Les par» ties contractantes s'étant rendues à la porte de » l'Eglise, escortées de plusieurs parrains et mar» raines, le papas exige leur consentement; il met » sur leur tête une couronne de branches de vigne » entrelacées de rubans et de fleurs; il va ensuite » à l'autel chercher deux anneaux pour les mettre » aux doigts des époux. Il donne celui d'or à » l'homme, et celui d'argent à la femme. Après » avoir récité quelques oraisons, il reprend ces » anneaux et les remue trois ou quatre fois dans » leurs doigts; les parrains et les marraines font » aussi les mêmes changemens. Les époux font » deux tours en rond dans l'Eglise; pendant ce » temps, le maître des cérémonies relève les cou» ronnes de trois ou quatre pouces au-dessus de » leurs têtes. Le papa prend ensuite des morceaux

Digitized by Google

» de pain qu'il met dans une assiette et qu'il ar-
» rose de vin, il en mange et finit la cérémonie,
» après en avoir donné aux époux, aux parrains
» et aux marraines. La mariée sort de l'Église, et
» fait une promenade d'une heure à pas lents, au
» son des instrumens, des tambours et des haut-
» bois; ses parens la conduisent à la chambre de
» l'époux; elle s'assied au milieu de ses compagnes,
» le visage couvert d'un voile que l'époux vient
» lever d'une main tremblante. »

On voit que cet ouvrage renferme un grand nombre de détails négligés par les autres voyageurs, et que, sous ce rapport, il doit faire partie des collections du même genre. L'Italie même offre quelquefois à l'auteur des tableaux de mœurs qui n'avaient pas encore été tracés. Il est d'usage à Rome que les demoiselles qui se destinent à la vie religieuse, reparaissent dans la société après leur noviciat, et y restent pendant quelques jours avant de prononcer leurs vœux. Par cet usage, on évite les repentirs tardifs, et la contrainte ne peut être soupçonnée. Cependant il est rare de voir les novices profiter de ce moment pour rentrer dans un monde qui semble leur offrir tous ses attraits pour tenter leur vocation. « Elles vont, dit le voyageur,
« se promener dans les lieux les plus fréquentés,
» ornées de ce que la parure a de plus recherché.
» Le temps expiré, elles rentrent dans leur couvent
» pour s'y revêtir des habits conformes à leur insti-
» tut, et pour n'en plus sortir. J'en ai vu plusieurs se
» promener dans le jardin de Salluste qui appar-
» tient maintenant au prince Ludovisi; ce lieu
» favorisait leurs profondes méditations: des statues
» de pierre et de marbre en bornaient les allées
» qui sont à perte de vue; les urnes de marbre et
» les bustes des empereurs placés dans les compar-
» timens, les chênes, les ifs, les platanes, les ran-
» gées de thim et de laurier, qui séparaient les

Digitized by Google

» forêts d'avec les bosquets, formaient un ensemble » délicieux. » Ce rapprochement de tout ce que la nature a de plus beau, l'antiquité de plus respectable, avec les rêveries et les méditations d'une jeune novice qui va tout quitter pour se consacrer à Dieu, forme un tableau aussi neuf que touchant.

Il résulte de cet examen rapide que le voyage dont nous parlons, ne présente aucun trait de charlatanisme, ni de faux enthousiasme. On pourrait y desirer moins de descriptions et plus de peintures morales. Ce défaut, joint à un style trop uniforme, trouble quelquefois le plaisir que l'on éprouve en le lisant. P.

---

*Tables Chronologiques de l'Histoire Ancienne et Moderne*, jusqu'à la paix d'Amiens, à l'usage du Prytanée français : ouvrage adopté par le Gouvernement pour l'enseignement des Lycées. Par A. *Sérieys*, Bibliothécaire, Professeur au Prytanée de Paris. Un vol. in-12. Prix : 3 fr. pour Paris, et 4 fr. par la poste. A Paris, chez *Obré*, libraire, quai des Augustins, et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres St. Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Je dirai peu de choses de cet ouvrage : on sent assez que je n'ai pu en faire une lecture suivie, et qu'il n'est pas possible d'y trouver la matière d'une analyse bien longue et bien intéressante.

L'auteur n'a pas voulu, comme la plupart de ceux qui ont composé avant lui des tables chronologiques, se borner à de simples indications de noms et de dates ; il a donné quelques développemens aux faits historiques dont il fixe l'époque : mais, en évitant par cette méthode la trop grande sécheresse d'une nomenclature, il est tombé dans un autre inconvénient qu'il a reconnu lui-même,

Digitized by Google

et qui, si je ne me trompe, est encore plus grand, c'est de n'avoir pu dire tout ce qui méritait d'être dit; et son ouvrage, sur-tout pour la partie moderne, est fort incomplet.

J'ai remarqué que M. Sérieys n'a calculé l'Histoire Sainte que sur les années du monde. Ce calcul était le seul possible dans les événemens trop reculés pour pouvoir se coordonner avec l'Histoire Profane. Par exemple, il a placé la vocation d'Abraham en 2083, c'est-à-dire, 427 ans après le déluge; et, selon le système qu'il a suivi, il a très-bien fait et ne pouvait faire autrement. Il est vrai que de fort habiles chronologistes, très-bons catholiques d'ailleurs, ont trouvé que le calcul du Pentateuque samaritain était plus raisonnable que celui du Pentateuque hébreu, adopté par M. Sérieys; et je pense que, s'il y a en tout ceci quelque calcul raisonnable, c'est celui qui place entre le déluge et la vocation d'Abraham un intervalle de temps plus considérable. M. Sérieys a pour lui de bonnes autorités : on pourrait lui en opposer d'aussi bonnes; mais toutes ces difficultés sont au fond d'assez peu d'importance, sur-tout elles sont fort inutiles à discuter ici, et d'ailleurs ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Ce que je reproche à M. Sérieys, c'est de n'avoir cité que les années du monde dans des événemens qui, coïncidant avec l'histoire profane, eussent pu recevoir d'elle des dates beaucoup plus précises et d'une certitude presque inattaquable. Par exemple, il place en 3950 le pillage du temple de Jérusalem par Crassus; mais une pareille date ne présente pas à l'esprit de point assez bien déterminé. Ceux dont la foi est faible, admireront que l'on sache si précisément l'âge du monde : ceux qui, en admettant la chronologie sacrée, calculent autrement que M. Sérieys, trouveront qu'il s'est trompé; et de cette manière personne ne sera satisfait. Il me semble qu'il était fort aisé de contenter tous les lecteurs, et de leur offrir

Digitized by Google

un résultat vraiment utile; c'était de joindre aux années du monde le rapprochement des Olympiades, des années de Rome, et de celles avant J. C. La certitude de ces dates est historique; elle est appuyée sur l'autorité des livres et des monumens, sur le témoignage des contemporains, et le pyrrhonien le plus décidé ne peut élever contre elles que de faibles objections.

Dans l'Histoire grecque, où les événemens sont calculés sur les Olympiades, il eût été utile, je crois, d'ajouter aussi les années de Rome et celles qui précèdent ou suivent le commencement de l'ère vulgaire. Ces rapprochemens facilitent singulièrement le travail de l'esprit; celui à qui la date d'une Olympiade ne présente pas une époque assez claire, sera tout de suite fixé, s'il voit que cette Olympiade coïncide avec telle année de Rome, telle année avant ou depuis J. C.

Un défaut essentiel de cet ouvrage, c'est de n'avoir, pour ainsi dire, pas de préface. Un livre de tables chronologiques, destiné aux études des jeunes gens, devait, ce me semble, être précédé de notions préliminaires sur la chronologie, sur les différens systèmes qui partagent les savans; et il ne fallait pas sur-tout oublier de dire les raisons que l'on a pu avoir de suivre une opinion plutôt qu'une autre.

Je n'ai pu faire, comme je l'ai déjà dit, qu'un examen très-rapide de ce livre, et je suis porté à croire que l'auteur en a traité les détails avec soin et exactitude. J'ai cependant remarqué quelques erreurs, que j'indiquerai ici, pour qu'elles puissent être corrigées dans une seconde édition.

M. Sérieys dit (p. 210) que Lucien mourut sous Marc-Aurèle. C'est avoir décidé très-vîte et très-facilement une chose qu'il est impossible de décider. On ne sait précisément ni quand Lucien vint au monde, ni quand il mourut. M. Hemsterhuys, l'un des plus grands philologues qui

Digitized by Google

aient paru depuis la renaissance des lettres, a conclu, d'après différentes raisons tirées des ouvrages même de cet auteur, qu'il avait dû vivre jusque sous Commode. Cette opinion a été suivie par M. Reitz, éditeur de Lucien (1) et son traducteur; M. Bélin de Ballu ne s'en est pas écarté (2).

Je trouve (p. 30) cette singulière assertion: « Les Grecs » brûlaient ou enterraient les corps; les Romains les brû- » laient tous. » Il y a un passage d'une loi des XII Tables, qui dit précisément le contraire. « HEMONEM. MORTVOM. ENDO. VRBED. NEI. SEPELITOD. NEIVE. VRITOD. » C'est-à-dire : *N'enterrez et ne brûlez dans la ville aucun mort.* Cette autorité est sans réplique; et si M. Sérieys veut plus de détails, il peut consulter le commentaire érudit de M. Bouchaud sur les loix des XII tables (3).

A la fin de chacune de ses divisions, M. Sérieys donne la liste des hommes célèbres qui ont vécu sous l'époque qu'il vient de parcourir. Dans son catalogue des grands hommes qui ont paru entre la 94^e^. et la 173^e^. Olympiade, ou depuis l'an de Rome 350 jusqu'en 666, il place S. Basile, S. Grégoire de Nazianze, S. Chrysostome, c'est-à-dire, des Pères de l'Eglise avant le christianisme. Hérodien est aussi dans cette liste, de façon que l'historien de Pertinax et de Maximin se trouve avant Auguste. Epictète qui vécut sous Néron, ne devait pas non plus être mis sous cette époque.

Ces listes ne sont pas faites toujours avec autant d'inattention, mais elles sont toutes fort incomplètes; et quelquefois elles offrent des noms qu'on est fort étonné d'y rencontrer. Qui s'attendrait à lire le nom de Durosoi parmi

(1) *De ætate Luciani*, p. lvj. t. 1. Edit. Bipont.

(2) Préface, p. 2.

(3) Comment. sur la loi des XII tables, t. 2, p. 239, sq. — Ajoutez *Rosini antiq.* p. 605 C. Kirckman *de funeribus Roman.* I, 2, etc.

Digitized by Google

les *hommes les plus célèbres* du dix-huitième siècle ? Ce grand homme est placé parmi les poètes. Dans cette même liste, Duclos est rangé parmi les grammairiens ; il devait l'être parmi les moralistes. Ses ouvrages de grammaire sont peu célèbres ; ses ouvrages historiques ne le sont pas beaucoup ; mais ses *considérations sur les mœurs* seront toujours lues, et lui assignent une place très-distinguée parmi les écrivains du dernier siècle. Ω.

---

*Vues nouvelles sur les Courans d'eau, la Navigation intérieure et la Marine ;* par *C. L. Ducrest.* Prix : 4 fr. pour Paris, et 5 fr. par la poste. A Paris, chez *Firmin Didot*, rue de Thionville, *Courcier* et *Magimel*, quai des Augustins ; *Fuchs*, rue des Mathurins, et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres St. Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

JAMAIS peut-être aucun autre ouvrage que celui-ci n'a contenu, quoique ne composant qu'un très-petit volume, autant d'applications des sciences exactes. La nature des sujets qu'il traite, pourrait faire croire qu'il ne peut être lu que par des géomètres ; mais tout le monde peut en lire avec plaisir la plus grande partie : l'auteur ayant eu soin de faire imprimer en petits caractères tout ce qui ne peut être jugé que par les savans, a mis tout le reste à la portée des personnes les moins exercées à l'étude des mathématiques. Son ouvrage écrit avec la plus grande clarté, est d'un égal intérêt pour toutes les classes de lecteurs. Le dernier chapitre, entr'autres, est aussi remarquable par la force du style que par l'importance des matières qu'il traite. Enfin cet ouvrage nous paraît devoir fixer l'attention de toutes les personnes attachées aux administrations départementales, et de tous les riches capitalistes, auxquels il ne peut manquer de donner l'idée de très-grandes spéculations. *Suite*

Digitized by Google




*Suite des Souvenirs de Félicie.*

Des liens de parenté unissent la famille où je suis entrée à celle de madame du Deffant; cependant madame de Puisieulx, pieuse, irréprochable et très-attachée aux anciens principes, exigea de moi, dans ma première jeunesse, de ne point aller dans une maison où l'on admirait exclusivement les maximes de la philosophie moderne. Madame du Deffant se plaignit, comme d'une impertinence, que l'on ne m'eût point menée chez elle à mon entrée dans le monde, ensuite elle m'oublia; mais, au bout de quelques années, elle eut tout à coup l'envie de me connaître. Il n'y a rien de si vif que les fantaisies des personnes dépourvues d'une vraie sensibilité; c'est sur-tout lorsqu'on a le cœur vide, qu'on est susceptible d'engouement et capable de se passionner momentanément pour peu de chose. Les écarts bizarres de l'imagination et la frivolité ne viennent presque jamais que de la sécheresse de l'ame.

Il y a environ un an que je reçus un billet de madame du Deffant, qui contenait des reproches très-obligeans, et qui finissait ainsi : « Puisque vous n'avez pas voulu » venir chez moi, il faut que vous consentiez à me re» cevoir chez vous; je ne fais plus de visites, mais j'irai » vous chercher avec empressement. »

Je portai ce billet à madame de Puisieulx qui me dit en riant que ne me voyant aucune disposition à devenir *esprit-fort*, elle trouvait très-bon que je répondisse aux avances de madame du Deffant, et qu'elle me conseillait même d'aller chez elle; car, ajouta-t-elle, il faut éviter, quand on le peut sans inconvénient, de se faire des ennemis des philosophes. — Je crois, repris-je, que, lorsqu'on



Digitized by Google

n'a pas leurs opinions, on ne saurait échapper à leur haine que par une profonde obscurité. — Vous font-ils déjà peur, me demanda madame de Puisieulx, en souriant? — Oui, beaucoup, répondis-je : ils sont parvenus à détruire la réputation de tant de gens d'un mérite si supérieur au mien! Je les crains horriblement; mais cette frayeur ne me fera jamais agir ou parler contre ma conscience.

Je quittai madame de Puisieulx, assez embarrassée de la permission que je venais d'obtenir. Je n'avais nulle envie de connaître madame du Deffant; je me la représentais apprêtée, pédante, précieuse. J'étais sur-tout effrayée de l'idée que je me trouverais là, au milieu d'un cercle de philosophes; j'imaginais qu'étant ainsi *en force*, ils parleraient et disserteraient avec ce ton emphatique et dogmatique, ou tranchant et cynique qu'ils prennent tour à tour dans leurs écrits; et je sentais que je ferais une triste figure dans cette étrange assemblée présidée par une sibylle enthousiaste de toutes ces déclamations, et qu'il était impossible de contredire ouvertement, puisqu'aveugle et octogénaire, elle était doublement respectable par la vieillesse et par le malheur. Enfin, je pris une courageuse résolution, et je me rendis, le soir même, à Saint-Joseph, chez madame du Deffant. Il y avait assez de monde chez elle, et j'aperçus avec plaisir deux ou trois hommes de ma connaissance. Madame du Deffant me reçut à bras ouverts, et je fus agréablement surprise en lui trouvant beaucoup de naturel et l'air de la bonhomie. C'est une petite femme maigre, pâle et blanche, qui n'a jamais dû être belle, parce qu'elle a la tête trop grosse et les traits trop grands pour sa taille; cependant elle ne paraît pas être aussi âgée qu'elle l'est en effet. Lorsqu'elle ne s'anime pas en causant, on voit sur son visage l'expression d'une morne

Digitized by Google

tristesse ; en même temps on remarque sur sa physionomie et dans toute sa personne, une sorte d'immobilité qui a quelque chose de très-frappant. Quand on lui plaît elle est accueillante, et elle a même des manières très-affectueuses. Les personnes incapables d'aimer, ne connaissent pas la différence infinie qui se trouve entre la bienveillance et l'amitié ; un goût est pour elles un attachement ; elles croyent aimer, dès qu'elles ont envie de plaire et qu'on les amuse : cette erreur qui avilit les femmes dans leur jeunesse, leur donne, dans l'âge avancé, toutes les apparences de l'affectation et de la fausseté ; il est vrai que ces démonstrations de tendresse ne signifient rien de ce qu'elles semblent exprimer, mais presque toujours elles sont prodiguées de bonne foi.

On ne parla chez madame du Deffant ni de philosophie ni même de littérature : la compagnie était composée de gens de différens états, les beaux esprits s'y trouvaient en petit nombre, et ceux qui vont dans le monde, y sont communément aimables, quand ils n'y dominent pas. Madame du Deffant cause avec agrément ; bien différente de l'idée que je m'étais faite d'elle, jamais elle ne montre de prétentions à l'esprit, il est impossible d'avoir un ton moins tranchant ; ayant très-peu réfléchi, elle n'est dominée que par la seule habitude. Elle eut, dit-on, sans aucun *système* une conduite très-*philosophique* dans sa jeunesse : on était alors si peu *éclairé*, que madame du Deffant fut long-temps, sinon bannie de la société, du moins traitée avec cette sécheresse qui doit engager à s'en exiler soi-même. Trente ans après, *la lumière* commençant à se répandre, madame du Deffant crut se rétablir dans le monde en adoptant des principes qui la justifiaient. La philosophie sauvait l'humiliation de rougir du passé ; il était agréable de pouvoir tout-à-coup regarder en arrière, non-



Digitized by Google

seulement sans regret et sans honte, mais avec satisfaction et une sorte d'orgueil ; et, au lieu d'avouer qu'on s'était conduit avec beaucoup d'imprudence et d'étourderie, de pouvoir se vanter d'avoir été, par une heureuse inspiration, disciple des philosophes à naître ; et enfin, il était beau d'avoir le droit de dire à tous les grands et célèbres *moralistes* du jour : « Ce que vous prêchez, je l'ai fait avant que vous eussiez instruit l'univers. »

Madame du Deffant n'ayant de sa vie médité une opinion, au fond de l'ame n'en a point ; elle n'est même pas sceptique : pour douter, pour balancer, il faut du moins avoir superficiellement comparé et fait quelqu'examen, et c'est une peine qu'elle n'a jamais voulu prendre ; elle se peint très-bien elle-même en disant qu'*elle laisse flotter son esprit dans le vague* : triste situation à tous les âges et sur-tout à quatre-vingts ans !... Cette paresse d'esprit et cette insouciance lui donnent dans la conversation tout l'agrément de la douceur ; elle ne dispute point ; elle est si peu attachée au sentiment qu'elle énonce, qu'elle ne le soutient jamais qu'avec une sorte de distraction, il est presqu'impossible de la contredire ; elle n'écoute pas, ou elle paraît céder et elle se hâte de parler d'autre chose. Elle me fit promettre de revenir la voir à l'heure où elle vient de se lever, et où elle est toujours seule, c'est-à-dire, entre trois et quatre heures après midi, car elle a depuis long-temps perdu le sommeil ; on lui fait une lecture durant la nuit et elle ne s'endort jamais avant le jour. J'y retournai le surlendemain. Je la trouvai dans son fauteuil ; un valet-de-chambre assis à côté d'elle, lui lisait tout haut un roman. Le roman l'ennuyait, et elle parut charmée de ma visite ; je restai deux ou trois heures avec elle, et j'écoutai presque toujours ; elle me parla de l'ancien temps, de la cour de madame la duchesse du Maine, de Chaulieu, du marquis de la Fare, de l'ingénieux la Mothe, de ma-

Digitized by Google

dame de Staal dont j'aime tant l'esprit (1); et elle me promit de me montrer une autre fois plusieurs petits manuscrits et beaucoup de lettres de l'impératrice de Russie. Madame du Deffant, au moyen d'une petite machine très-simple, écrit fort bien et se passe de secrétaire; son écriture est grosse mais très-lisible. Les jours suivans, elle me fit lire par son valet-de-chambre plusieurs petits morceaux de sa composition, des allégories et des portraits: c'était le goût du siècle dernier parmi les personnes spirituelles de la société. Ces portraits, tous faits avec la seule intention de plaire et de flatter, sont assez insipides; le plus joli que madame du Deffant ait écrit, est celui de madame de Mirepoix, fait aussi, mais en vers et d'une manière très-agréable, par le président Hénault. J'avais beaucoup plus de curiosité de connaître les lettres de l'impératrice, mais elles ne contiennent que des allusions et des plaisanteries de société, la plupart sur M. Grimm. Pour me les faire comprendre, madame du Deffant était obligé d'arrêter à chaque ligne le lecteur et de m'expliquer *les à-propos*. Ces lettres sont véritablement surprenantes par leur longueur et leur extrême frivolité; il serait curieux de les voir rassemblées avec celles que la même princesse écrit à M. de Buffon, et qui montrent tant d'esprit et des connaissances si étendues.

On m'avait dit que madame de Duffant était méchante, c'est ce que je n'ai jamais remarqué: elle n'est même pas médisante. Il y a dans son caractère tant de faiblesse, d'insouciance et de légéreté, qu'aucun sentiment vif ne peut l'agiter long-temps: elle n'est pas plus capable de haïr que d'aimer. Brouillée avec d'Alembert, elle m'a parlé

(1) Celle qui nous a laissé de si charmans mémoires, et la jolie comédie intitulée: l'*Engouement*.



Digitized by Google

de ses démêlés avec lui, mais sans aigreur et sans ressentiment; c'était un simple récit et non des plaintes. Son cœur a bien vieilli, la philosophie l'a tout à fait desséché, et son esprit n'a point mûri; il est plus jeune qu'il ne devrait l'être, quand elle n'aurait que vingt-cinq ans. Elle a craint confusément toute sa vie de réfléchir; cette crainte devenue maintenant de la terreur, lui donne une véritable aversion pour tout ce qui est solide: elle est accablée de vapeurs et d'une tristesse invincible, et elle redoute mortellement les conversations sérieuses, elle les repousse même avec sécheresse; il faut pour lui plaire ne l'entretenir que de bagatelles, tout ce qui ressemble à la raison lui fait peur. C'est une chose extraordinaire de voir une personne de cet âge, infirme, souffrante, mélancolique, exiger des autres une éternelle gaieté qu'elle ne paraît jamais partager, car elle ne joue rien. La perte de la vue ne l'affecte point du tout, elle m'a dit qu'elle aimait mieux être aveugle que d'avoir un rhumatisme douloureux. Quand elle perdit la vue, ce fut sans un violent chagrin, parce qu'elle conserva pendant plus de cinq ans, l'espoir de la recouvrer; et lorsqu'après avoir consulté tous les charlatans du monde elle eut épuisé vainement tous les remèdes, elle prit facilement son parti sur son état, elle y était parfaitement accoutumée. Ce n'est pas là ce qui l'attriste! elle écarte avec peine de funestes idées inspirées par l'âge et par les souffrances. Un jour je hasardai de lui parler de la mort religieuse du président Hénault; elle m'interrompit, et avec un ton ironique et un sourire forcé, est-ce un sermon que vous me préparez-là, dit-elle? Je me mis à rire en l'assurant que j'aimais beaucoup mieux l'écouter que prêcher. Elle n'a pas de religion mais elle n'est point impie; et, malgré tout le pouvoir d'une longue habitude, elle n'est pas philosophe. Son existence, comme celle de tant d'autres, n'a dépendu que de ses liaisons; on sent que

Digitized by Google

si elle eût vécu avec des gens religieux, elle serait dévote; et ses derniers jours que l'ennui consume, que la crainte empoisonne, seraient sereins, paisibles et s'écouleraient doucement!... Quelle différence de cette vieillesse à celle de madame de Puisieulx! Cette dernière, beaucoup moins âgée que madame du Deffant, à 69 ans paraît à peine en avoir 50. On dit d'elle qu'elle a un visage amusant à regarder, et cela est vrai; elle a été la plus belle personne de la cour, et elle a toujours la plus charmante physionomie que je connaisse; sa gaieté est franche, égale et communicative. La vieillesse, sur-tout pour les femmes, est affreuse quand elle a forcé de renoncer à des goûts passionnés, et qu'elle a dissipé des erreurs qu'on aimait; elle paraît alors aussi insupportable que pourrait l'être un grand malheur inattendu: tant de femmes ont moins songé à cette époque de la vie, qu'à la mort même! Mais madame de Puisieulx a su prévoir la vieillesse: un sage emploi de la jeunesse la prépare toujours heureuse. Pour y parvenir sans surprise et sans abattement, il faut aussi avoir suivi volontairement la gradation insensible qui nous y conduit. Madame de Puisieulx n'a pas eu la folie de s'opposer à la marche du temps; elle n'a pas voulu prolonger au-delà de leur terme les diverses saisons de la vie; elle a toujours eu successivement l'esprit et les goûts de son âge; les années ne lui ont rien arraché de force; et ce que notre raison abandonne sans hésiter, nous paraît rarement un sacrifice douloureux; nous croyons donner généreusement tout ce que nous accordons sans résistance à la nécessité. Madame de Puisieulx jouit de ses souvenirs et de la plus haute considération; elle a l'heureux droit de s'appliquer cette belle maxime: *La vieillesse est une couronne d'honneur, lorsqu'elle se trouve dans la voie de la justice* (1).

(1) Prov. de Salomon.

Digitized by Google

S'il est doux de plaire par des agrémens frivoles, combien il est plus satisfaisant, pour une ame élevée, d'obtenir le respect et l'admiration mérités par une vertu unanimement reconnue ! c'est alors que toutes les déférences sont des hommages véritablement flatteurs. Aussi ai-je entendu dire à madame de Puisieulx, qu'il est moins difficile à une jeune personne qu'à une vieille femme (qui n'a rien à se reprocher) de se défendre de l'orgueil : c'est bien sentir tout le prix de l'estime. Madame de Puisieulx n'a pas comme madame du Deffant un cœur épuisé par des passions violentes que l'âge anéantit. Il n'y eut jamais de vuide dans son ame et d'incertitude dans ses opinions ; elle n'a connu que les sentimens qui ne s'usent point, elle les conserve tous, et elle chérit les principes qu'elle a suivis depuis son enfance. Madame du Deffant est sombre, inquiète, agitée; madame de Puisieulx jouit d'un calme parfait. L'une avoue qu'elle ne peut plus rien aimer ; détachée de tout, nul espoir ne la console, et elle a perdu jusqu'aux fausses jouissances de l'égoïsme ; elle ne peut ni former des projets personnels, ni se complaire en elle-même. L'autre a conservé toute sa sensibilité ; entourée d'amis sincères, sa pensée se porte avec intérêt sur l'avenir des objets de son affection ; sa carrière est finie, et c'est pour elle non un malheur, mais un repos qui la soulage, elle peut s'occuper mieux de ce qu'elle aime ; il est impossible que dans sa jeunesse, et dans l'âge mûr, lorsqu'elle était femme d'un ambassadeur, qui devint ensuite ministres des affaires étrangères, et qui entra au conseil d'état, elle ait pu être une amie aussi dévouée, aussi parfaite, comme elle le dit elle-même : veuve et mère d'une fille unique de cinquante-deux ans, qui n'a point d'enfant, elle n'a plus maintenant d'autres devoirs à remplir que ceux de l'amitié, elle ne fait de démarches, elle n'agit que pour les autres. La vie a pour elle un intérêt

Digitized by Google

plus noble et plus touchant que jamais ; tous ses desseins, dépouillés de toute vue personnelle, sont bienfaisans ; toutes ses actions sont désintéressées ; s'oubliant ainsi, toujours, comment regretterait-elle ce que l'âge a pu lui ravir ? Elle ne se retrouve, elle ne songe à elle qu'en élevant son ame vers l'auteur de son être ; elle a cette foi vivé que donne une conduite qui fut toujours conforme à sa croyance. Je ne connais personne qui remplisse avec plus de goût les devoirs imposés par la religion : c'est la seule affaire personnelle qui lui reste ; et qui n'en a qu'une, s'en occupe avec tant de zèle ! Enfin madame de Puisieulx est paisible, heureuse et chérie, ou révérée de tout ce qui la connaît : on n'en dira jamais autant des femmes *philosophes* de son âge.

D. Genlis.

*( La suite dans un des prochains numéros. )*

---

## ANNONCES.

**Histoire de France, depuis la révolution de 1789, écrite d'après les mémoires et manuscrits contemporains, recueillis dans les dépôts civils et militaires ; par F. Eman. Toulongeon, ancien militaire, ex-constituant, membre de l'Institut national de France ; avec cartes et plans ; seconde livraison formant les tomes 3 et 4 de l'édition in-8°. Prix : 18 fr., et 22 fr. par la poste. Papier vélin, les planches enluminées en plein, 30 fr., et 34 fr. par la poste.**

**La même, seconde livraison formant le tome 2°. de l'édition in-4°, prix : 24 fr., et 30 fr. par la poste. Papier vélin, les planches enluminées en plein, 36 fr., et 42 fr. par la poste.**

**A Paris, chez Treuttel et Würtz, libraires, quai Voltaire, n°. 2, et à Strasbourg, même maison de commerce grand'rue, n°. 15.**

**La première livraison de cet ouvrage, publiée il y a deux ans, comprend les cinq premières époques de la révolution, et s'arrête au mois de septembre 1792.**

**La seconde livraison que nous annonçons contient, dans les 6°., 7°., et 8°. époques, les événemens politiques depuis l'ouverture de la convention nationale de France jusques et compris la catastrophe du 9 thermidor : lorsque la chute de Robespierre mit fin à cette longue et sanglante époque de terreur et de calamité qui couvrit la république française de deuil et de crimes, tandis que ses armées, par leurs revers et leurs succès, tenaient l'Europe attentive et balançaient ses destinées.**

**Cet espace de temps comprend ainsi l'invasion de la Belgique, par**

Digitized by Google

Dumourier; la prise de Mayence par Custine, et son invasion sur la rive droite du Rhin; l'expédition de Trèves, par Beurnonville; celle du comté de Nice, par Anselme; celle de la Savoie, par Montesquiou; la campagne d'Italie et des Pyrénées, l'expédition de la Hollande, la bataille de Nerwinde et la retraite des armées de la république; l'invasion du territoire français, le siége de Valenciennes et autres places; les batailles de Hondschote, de Fleurus, etc.

La multiplicité des actions de guerre, a obligé à un plus grand appareil de cartes et de plans; les militaires qui ont applaudi à la grande précision et à la netteté de ceux joints à la première livraison, verront avec une égale satisfaction les planches (au nombre de sept) qui accompagnent cette seconde livraison, tant l'édition in-8°. que celle in-4°. Ce sont:

1. Carte générale du théâtre de la guerre entre la France et les puissances coalisées, dans les années 1792, 1793, 1794.
2. Plan de la bataille de Jemmappes, donnée le 6 novembre 1792.
3. — De Nerwinde, donnée le 18 mars 1793.
4. — De Hondschote, donnée le 8 septembre 1793.
5. — De Fleurus, donnée le 26 juin 1794.
6. La reprise de Toulon.
7. Petite carte de Saint-Domingue.

L'Amour et Psyché, Poëme en huit chants, seconde édition, revue, corrigée et précédée d'une Epître au Consul Lebrun, par A. Serieys, Bibliothécaire du Prytanée Français. A Paris, chez Tiger, imprimeur-libraire, attenant le collége de France. Cette seconde édition, avec figure, est imprimée avec soin sur papier d'Angoulême. Prix: 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste.

Plan d'une descente décisive en Angleterre, avec cette épigraphe: « il faut en finir ». Par un ami de sa patrie.

Ce livre étant purement hypothétique, n'est point de nature à être analysé. L'auteur, au gré de son patriotisme ardent et de son imagination, dresse ses plans, combat, triomphe, et use de la victoire en vainqueur modéré, qui veut punir et non pas détruire, comme les Romains. C'est aux marins instruits, aux généraux à juger si ce plan, très-singulier, est exécutable.

Pour nous, nous dirons franchement que ce livre porte le cachet d'un patriotisme vrai, que son auteur ne peut être qu'un vrai français. « Mon seul but, dit-il, en composant cet ouvrage, » à un âge très-avancé, a été d'être encore utile à ma patrie que » j'ai servie de toutes mes forces et de mes facultés pendant quarante » ans, et qu'avant de descendre au tombeau, je voudrais voir vic- » torieuse de l'ennemi perfide et parjure qui la veut asservir. » Lecteur, faites mieux, je serai le premier à applaudir. »

La lecture de ce livre ne pouvant que stimuler, réchauffer et entretenir l'esprit public, nous la recommandons.

Ce livre se vend chez Desenne, libraire, palais du Tribunat, galerie de pierre. Prix: 3 fr. pour Paris, et 4 fr. par la poste.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

# POLITIQUE.

Les papiers anglais arrivés jusqu'au 31 décembre présentent quelques circonstances qui méritent l'attention de nos lecteurs. Ils verront sans doute avec autant d'indignation que de surprise, l'ordre du conseil qui déclare le port de la Valette, dans l'isle de Malte, port libre, sous les mêmes réglemens que celui de Gibraltar, jusqu'à six mois après la signature du traité définitif. Le gouvernement anglais veut-il déclarer par-là à l'Europe qu'il prétend garder Malte d'une manière indéfinie, ou au moins la retenir comme un dépôt pendant six mois après la paix? Dans le premier cas, il avoue ingénument que Malte est la seule cause de la guerre; que c'est pour Malte qu'il a exposé la gloire, les richesses et la population de l'empire; qu'il n'admet point d'autre compensation, et que Malte est le *sine quâ non* que la France doit accepter, si elle desire être encore en paix avec l'Angleterre. Quant à la seconde supposition, il n'est pas probable que le gouvernement français consentira à laisser cette île entre les mains de S. M. britannique, pendant six mois après la signature de la paix. S. M. ne s'est pas montrée assez scrupuleuse, pour qu'on ne la somme pas de rendre sur-le-champ ce qui lui sera demandé. Ce sera rendre un vrai service à l'Angleterre ainsi qu'à S. M., que lui épargner la tentation de s'approprier un dépôt qui lui est confié. (*Argus.*)

— Il n'y a point d'artifice que le gouvernement anglais n'ait employé pour faire croire aux Français qu'on les détestait en Irlande, et qu'ils n'y seraient jamais reçus qu'en ennemis, et pour faire naître, dans l'esprit des Irlandais, des craintes chimériques sur les intentions des Français.

Conformément à cette politique infernale, on ne manqua point, dans le temps, de tronquer et de torturer le discours que le jeune et malheureux Emmet prononça devant ses juges, lorsqu'on le fit appeler pour entendre

Digitized by Google

sa sentence de mort. On se rappelle les invectives que, dans cette occasion, on lui fit débiter contre la république et son premier magistrat, invectives qui ne sortirent jamais de sa bouche: aussi supprima-t-on ce qu'il avait réellement dit, et le surplus fut rendu méconnaissable, même pour ceux qui l'avaient entendu.

Le gouvernement anglais, en altérant ainsi les dernières paroles de M. Emmet, espérait, d'une part, que les sentimens qu'on lui prêtait aussi impudemment, seraient accueillis du public, comme provenant d'un tel homme, qui avait vu de près le gouvernement français; de l'autre, il voulait faire croire au dehors, que ces prétendues menaces et ses invectives, étaient partagées par la grande masse des Irlandais, et se flattait, en conséquence, de détourner la république française de ses projets, par des dégoûts et par la crainte d'une inimitié réelle. M. Addington lui-même ne rougit point de propager cette calomnie jusques dans le sein du parlement. Mais on n'en impose point si facilement au gouvernement français, ni aux républicains de l'Irlande.

Quoi qu'il en soit, nous sommes aujourd'hui en état de détromper le public sur ce sujet, en lui soumettant quelques fragemens authentiques du discours de M. Emmet. Ce que nous en publions est d'autant plus précieux, qu'aucune feuille périodique, ni dans ce pays, ni en Irlande, n'osa le consigner dans le temps, le gouvernement ayant enjoint, trois jours d'avance, à tous les journalistes, de ne rien imprimer sur ce procès que de l'aveu et par l'autorisation du magistrat.

Quiconque lira le peu que nous rapportons du discours de ce jeune homme, mort à la fleur de l'âge (il n'avait que 26 ans), ne s'étonnera plus, qu'il ait été pour ses compatriotes un objet d'admiration et d'enthousiasme, et pour le despotisme anglais et pour ses adhérens, un sujet d'alarmes et d'épouvante.

Digitized by Google

*Extrait du discours de M. R. Emmet.*

Lorsqu'interpellé s'il n'avait rien à opposer à ce que sentence de mort ne fût point prononcée contre lui, il répondit :

« Je ne m'oppose en aucune manière à ce que sentence de mort soit prononcée contre moi. Sur ce point je n'ai pas de motif à faire valoir. Mais il n'en est pas de même de la lâche et odieuse calomnie dont on cherche à ternir ma réputation ; et, sur ce point, mes moyens de défense seraient nombreux.

» On m'accuse d'avoir été l'émissaire à gages du Gouvernement français : cette accusation est fausse. Je n'ai point agi comme émissaire d'aucune puissance étrangère ; je n'ai agi que comme Irlandais, animé du désir d'arracher ma patrie au joug d'une faction domestique et vénale, et à l'influence corruptrice d'une tyrannie étrangère et atroce : c'était-là l'objet de mes vœux, c'était-là le mobile de toutes mes actions. Ces sentimens sont ceux de plusieurs Irlandais, qui l'emportent sur vous, mylord, et sur vos associés, et par leur rang dans la société, et par leur mérite et par leurs vertus.

» Vous m'appelez cependant l'ame de la rebellion : c'est me faire trop d'honneur ; sachez que je n'y suis pas parvenu à un rang secondaire. Cette cause glorieuse compte parmi ses soutiens, des hommes qui ne s'abaisseraient point à votre niveau, en vous saluant, mylord.....

» On m'a accusé de vouloir vendre à la France la liberté et l'indépendance de ma patrie. Exécrable calomnie ! non, mes compatriotes, je voulais placer vos droits hors de l'atteinte d'aucune puissance sur la terre ; je voulais vous élever à ce rang honorable que la nature vous a destiné parmi les nations de l'Europe : il n'y a point de considération personnelle que je n'aie sacrifiée à cet objet.

» Si les Français, sans y avoir été invités par le peuple de l'Irlande, se présentaient avec des desseins hostiles, sur nos côtes, je leur résisterais de tous mes moyens, de

Digitized by Google

toutes mes facultés : et vous, mes concitoyens, je vous crierais d'accourir, le fer d'une main et la torche de l'autre, pour les repousser de vos rivages, ou pour les immoler sur leurs bords, plutôt que de les voir souiller de leur despotisme le sol de notre pays. Et si je me voyais contraint de céder au nombre et à la discipline, je leur disputerais le terrain pas à pas, je brûlerais l'herbe sous mes pieds, et le dernier retranchement de la liberté deviendrait mon tombeau.

« Mais les Français ne viendront point sans y avoir été invités, ni avec des intentions hostiles : ils viendront comme amis, comme alliés, pour vous aider à chasser à jamais les tyrans qui vous dévorent. Mes compatriotes, vos plus mortels, vos plus implacables ennemis sont au milieu de vous, au sein de votre pays.

» J'ai sollicité, il est vrai, la bienveillante coopération de la France ; mais j'ai voulu prouver à la France et à l'univers, que l'Irlande méritait d'être secourue ; que nos compatriotes sont indignés de leur esclavage ; qu'ils sont prêts à réclamer et à soutenir leur liberté et leur indépendance. J'ai tâché de procurer pour mon pays la garantie que Washington, obtint pour l'Amérique. Cette garantie nous est enfin assurée ; et maintenant je le déclare hautement, non pas pour vous en instruire, mylord, mais pour l'instruction et la consolation de tous les vrais amis de l'Irlande, qui peuvent aujourd'hui m'entendre, que sur tous les points de la France, il se fait des préparatifs d'invasion pour venir à notre secours. . . . . .

» On m'accuse d'ambition ; mais, ô ma patrie ! si l'ambition eût été l'ame de mes actions, n'aurais-je pas pu par ma fortune et mon éducation, par le rang et la considération de ma famille, me placer parmi les premiers de tes oppresseurs ? Ma patrie fut mon idole : j'ai sacrifié de grand cœur, sur son autel, mes affections les plus douces, et pour dernier holocauste, je lui offre aujourd'hui ma vie. Si dans ma conduite j'ai eu jamais d'autres vues que le bien-être de ma patrie, c'est ce qu'on découvrira un

Digitized by Google

jour, lorsque le temps aura dissipé les nuages, dont mes vrais motifs paraissent aujourd'hui enveloppés. Du moins ces motifs, quels qu'ils soient, sont déjà connus de ce juge qui lit dans tous les cœurs, de ce juge devant le tribunal duquel je vais bientôt comparaître; il leur rendra justice. — Et vous, ombre chérie d'un père aussi adoré que vénérable! si vous prenez encore plaisir à contempler les choses d'ici bas, vous voyez si jamais je me suis écarté, pour un moment, des principes que mon jeune cœur reçut de vous, et pour lesquels je n'hésite point de mourir. »

M. R. Emmet ayant été plusieurs fois interrompu par lord Norbury dans le cours de cette justification, lui adressa directement ce qui suit :

» Est-ce là, la douceur si vantée de vos lois? Quoi, un homme accusé de crime, et dont les motifs ont été lâchement calomniés, sera privé du droit de justifier ses motifs! Quoique je sois accusé, et que vous soyez juge, vous devriez cependant, mylord, ne point oublier que vous n'êtes qu'un homme, et que je suis homme aussi. L'arrêt qui me livre aux mains du bourreau, consigne mon corps à la terre; mais ma réputation me survivra, et il m'importe que ma mémoire soit purgée de tout l'odieux dont on cherche à noircir ma conduite. Si vous ne voulez point que je me justifie, comment osez-vous me calomnier? ..... »

Vers la fin de ces débats, le juge ne se possédant plus, et ayant plutôt l'air d'un criminel que M. Emmet lui-même, se leva brusquement de son siège, et d'un geste menaçant et d'une voix entrecoupée, lui ordonna de discontinuer, ou qu'il emploierait la force pour le faire taire; qu'il ne pouvait pas entendre débiter une doctrine dont chaque mot était plus criminel que l'acte d'accusation même; qu'il ne serait point surpris si le peuple, témoin de tant d'audace, se portait du tribunal même à l'attaque du château, etc.

Enfin M. Emmet fut forcé de discontinuer, et finit par ces paroles :

Digitized by Google

« Encore quelques mots, mylord, ma carrière est achevée : le flambeau de la vie s'éteint pour moi, et je descends dans la tombe. L'unique faveur que je sollicite des vivans, c'est celle de leur silence. Que personne n'écrive mon épitaphe, car il n'est point donné à ceux qui connaissent mes motifs de les justifier aujourd'hui, et je desire que la prévention et l'ignorance s'abstiennent d'en parler. Qu'ils reposent avec moi, ces motifs, dans la paix et l'obscurité de la tombe, et que ma pierre sépulcrale reste sans inscription, jusqu'à ce que d'autres temps et d'autres hommes puissent, sans crainte, rendre justice à ma mémoire. »

(*Moniteur.*)

— Les écrivains anglais reprochent au premier consul d'avoir caressé tous les partis, flatté toutes les opinions, intéressé à son sort presque toutes les classes et toutes les factions; mais il nous paraît que ces messieurs en font, sans le vouloir, le plus bel éloge. La société est instituée pour le bonheur et la protection de chacun : honneur à celui qui les garantit le mieux ! Si sa majesté britannique avait caressé les Irlandais, si elle n'avait pas porté la défiance et le mécontentement dans toutes les classes, si elle consultait mieux l'intérêt de ses sujets et les dangers de l'avenir, il est probable qu'elle aurait moins de rebelles à punir et de dettes à payer. Mais sa majesté britannique ne veut pas mériter les reproches qu'on fait au premier consul.

(*Journal des Débats.*)

## NOUVELLES DIVERSES.

On écrit de Constantinople que les brigands de Romélie s'étant introduits dans cette ville, une sédition s'est aussitôt manifestée. Les janissaires de la garde du Grand-Seigneur l'ont heureusement réprimée (*Débats.*)

Le général Brune, ministre de France, continue d'avoir des conférences secrètes avec les ministres de la Porte. Elles se tiennent ordinairement de nuit. (*Publiciste.*)

Des

Digitized by Google

Des lettres de Pétersbourg annoncent que la cour de Russie a prévenu le gouvernement de la république des Sept-Isles, à l'effet de faire à l'avance les dispositions pour la réception d'une flotte russe qui doit s'y rendre au printems prochain. (*Publiciste.*)

« On mande les nouvelles suivantes de Vienne : Le chancelier de l'Empire, M. le comte Alexandre de Woronzow donne sa démission, tant à cause de la faiblesse de sa santé que de son grand âge. On ajoute qu'il se retire dans ses terres, et que sa place reste provisoirement vacante. C'est le prince Kzartorinsky qui, dans l'intervalle, dirigera le département des affaires étrangères. (*Débats.*)

» M. le comte de Rasumowski, ambassadeur de Russie près notre cour, se propose, dit-on, de résigner ce poste, et de vivre comme simple particulier à Vienne. On présume que le prince Dolgorucki sera nommé pour lui succéder.

» Le prince d'Esterhazy se rendra, dit-on, à Pétersbourg dans les premiers jours du mois prochain. On croit qu'il se négocie quelque objet important entre les deux cours.

» On attend dans peu M. le comte de Markow, ambassadeur de Russie près la république française.

» M. le comte de Cobentzel, notre ministre à Paris, a reçu en présent du premier consul une tabatière d'un très-grand prix. (*Publiciste.*) »

On écrit de Hambourg : la garnison de la ville d'Hanovre doit, dit-on, être diminuée.

On prétend que les Français ont fait demander un état de toutes les dépenses que leur présence a occasionnées à l'électorat, jusqu'au 1^er^. nivose.

Le numéraire mis en dépôt a été rendu. On l'a remis a la députation du pays d'Hanovre. (*Publiciste.*)

Les démêlés des cours de Vienne et de Munich sont près d'un accommodement : on s'attend à une entremise des cabinets de Berlin et des Tuileries, et de Pétersbourg. (*Publiciste.*)

*Ratisbonne, 3 janvier.*

M. le comte de Markow est arrivé ici dans la soirée du 31 décembre. Il a continué le lendemain sa route pour Vienne.

Les membres de l'ordre équestre du canton de Craichgau, en Souabe, ont obtenu de l'électeur de Wurtemberg un détachement de troupes pour protéger son canton contre toute tentative étrangère. S. A. S. E. a en



Digitized by Google

même temps déclaré que l'entrée de ces troupes avait uniquement pour but la sûreté du cercle. On a faussement publié dans quelques gazettes, que l'électeur de Wurtemberg, imitant l'exemple de plusieurs autres princes de l'Empire, avait pris possession de plusieurs biens de l'ordre équestre, enclavés dans ses états.

On prétend que l'ordre équestre a reçu du gouvernement français les assurances les plus tranquillisantes, relativement à son intégrité et au maintien de ses droits, conformément aux traités de paix.

On apprend que la cour de Munich n'ayant pas répondu à la note qui lui avait été présentée par le baron de Buol, ministre impérial à Munich, au sujet de l'ordre équestre, ce ministre a remis une seconde note au cabinet bavarois, pour l'engager à donner une réponse cathégorique aux demandes que la cour de Vienne lui a faites. On dit que la fin de cette note est sur-tout très-énergique.

Les petites cours souveraines de l'Allemagne occidentale négocient à présent entr'elles, pour arranger à l'amiable tous les différends nés des occupations respectives des biens de la noblesse immédiate. (*Journal des Débats.*)

*Wezlar, 25 décembre.*

L'affaire de l'occupation des terres de la noblesse immédiate par plusieurs princes d'Empire, pour arriver au point du dénouement, semble avoir besoin d'une intervention plus puissante que celle des arrêts de la chambre impériale siégeant en cette ville. Le mandat lancé par ce tribunal le 19 de ce mois, contre l'électeur de Hesse, à la demande du comte de Bassenheim, Bourggrave de Friedberg, n'avait point délivré jusques hier, ce bourggraviat des garnisons hessoises. Cette possession et d'autres de l'ordre équestre immédiat, restent toujours occupées par les troupes électorales et princières, et même il y a double garnison et double patente de prise de possession en plus d'une terre. On attend avec impatience les ordres de l'empereur même, et en particulier ceux que pourra apporter un courrier expédié de Friedberg à Vienne, par le directoire de la noblesse immédiate du Rhin. (*Idem.*)

*Nuremberg, 1^er^. janvier, 1804.*

Le gouvernement bavaro-palatin continue d'agir avec sévérité contre les membres de l'ordre équestre de l'Em-

Digitized by Google

pire. Ces troupes qui, d'après les ordres de S. A. E. occupoient les biens, châteaux et bailliages de la noblesse immédiate, en ont à la vérité été retirées, mais toutes les propriétés sont mises sous le séquestre, et il a été défendu aux sujets ou vassaux de l'ordre, de payer aucunes rentes ni contributions à leurs seigneurs. Quoique ces mesures soient rigoureuses, il n'y a cependant que vingt-neuf familles (et non pas quatre-vingt-neuf comme on l'a annoncé) qui aient prêté le serment de fidélité à S. A. E. Les familles les plus anciennes et les plus riches attendent que l'Empire et l'empereur prennent une décision qui puisse leur servir de régle. (*Moniteur.*)

*Berne, 3 janvier.*

Le général Ney, avant son départ, a adressé une lettre très-pressante au gouvernement du canton de Lucerne, pour lui recommander de s'en tenir strictement à l'acte de médiation, et de reprendre l'initiave des lois que le grand conseil s'est attribuée.

Nous avons un temps vraiment extraordinaire, écrit-on de Bâle: la neige disparaît sur les montagnes, le ciel est serein, le soleil est chaud, les boutons des arbres poussent; on se croirait au commencement d'avril.

L'apparition des renards enragés dans le canton de Vaud a donné lieu à une ordonnance du conseil de santé, du 20 décembre, par laquelle on invite les citoyens à ne point manger de lièvres, et on défend aux aubergistes d'en servir. (*Publiciste.*)

*Extrait d'une lettre écrite de Londres, le 25 décembre* (5 nivose).

.... « Nos gazettes ne parlent depuis quelque temps que de volontaires blessés à l'exercice par la mal-adresse de leurs camarades, et mourant dans les plus grandes douleurs. Ce sont tantôt les bouchons de fusils, tantôt la bourre des cartouches qui blessent ces guerriers novices; quelquefois ce sont les baguettes oubliées dans le canon, quelquefois aussi les fusils même qui crèvent. Il arrive en effet que tel volontaire charge son fusil quatre fois sans qu'il ait fait feu une seule, et alors, si l'amorce prend, il n'y a pas de canon qui résiste. Les bureaux de la douane et ceux du péage des canaux voisins des lieux d'exercice sont pleins de blessés et de mourans, et le mal augmente au lieu de diminuer, parce que les volontaires deviennent toujours plus timides. Il ne faut donc pas



Digitized by Google

s'étonner si le malin *Argus* de Paris s'égaye aux dépens de ces nouveaux soldats..... Plusieurs corps de volontaires viennent de faire des réglemens pour prévenir ces accidens. Chaque mal-adresse sera dorénavant punie par une amende. Par exemple, celui qui aura laissé sa baguette dans le fusil payera cinq schelings, et ainsi des autres. On a aussi proposé d'exercer les volontaires les moins aguerris au feu par petits pelotons de quatre ou cinq hommes, parce que la confusion les empêche de rien comprendre lorsqu'ils se trouvent dans les rangs d'une compagnie nombrense.

*Londres, 27 décembre.*

On a fait entendre au peuple de Londres que les troupes hollandaises ayant reçu ordre de s'embarquer, avaient mis bas les armes; qu'il en était de même de l'armée de Dunkerque, et que, d'après cela, toute l'aile droite de l'armée d'expédition était paralysée. (*Moniteur.*)

On a porté une défense d'approcher des côtes d'Angleterre, ailleurs que vers les ports d'Yarmouth et des Dunes, d'abord à toute espèce de vaisseaux neutres, ensuite seulement aux vaisseaux neutres qui viendraient de Hollande ou des ports occupés par les armées françaises. (*Moniteur.*)

Un arrêté du conseil établit le port de la Valette, dans l'île de Malte, port franc, *même six mois après la signature de la paix.* (*Moniteur.*)

On écrit des bords du Rhin, que le projet d'y établir une ligne formidable de défense n'est point abandonné comme on l'avait dit; on annonce, au contraire, qu'il commencera à recevoir son exécution dans le cours de l'an 12, ainsi que celui de l'ouverture du canal entre Rhinsberg et Venloo, pour la jonction de la Meuse au Rhin par les *Fosses Eugeniennes.* On croit même savoir que le nombre de forteresses qu'on se propose d'élever sur la rive gauche est de huit, quatre de premier et autant de second rang. (*Publiciste.*)

---

## CORPS LÉGISLATIF.

*Session de l'an XII. — Séance du 15 nivose.*

A midi précis, le ministre de l'intérieur s'est rendu au palais du corps législatif, pour recevoir les membres qui doivent composer cette autorité pendant la session actuelle.

Digitized by Google

Dans le discours qu'il leur a adressé, le ministre a annoncé que des lois importantes, mûries par le gouvernement, seraient soumises à la sagesse du corps législatif. Elles ont pour objet de consacrer la liberté des personnes, de fixer les bases des transactions et d'assurer la garantie des propriétés.

« Au milieu des préparatifs immenses de la guerre, ajoute le ministre, le gouvernement n'a pas interrompu un seul instant les travaux de l'administration, il n'a pas ajourné une seule entreprise commencée, il n'a pas écarté une idée d'amélioration. Tout est calme et paisible dans le sein de la république; nulle part on n'entend de ces discussions orageuses qui annoncent l'esprit de parti et présagent toujours quelques projets sinistres. Une jeunesse courageuse se rend avec plaisir sous les drapeaux; l'agriculture, le commerce, l'industrie, consacrent leurs moyens au soutien de la cause nationale. Tous les Français sont unis dans un même sentiment, celui de leur amour pour le chef de l'état. Ils se reposent sur lui avec confiance du soin de ses destinées. »

Le ministre s'étant retiré, l'assemblée a composé son bureau provisoire. Chatry-Lafosse, doyen d'âge, a pris place au fauteuil. Les plus jeunes députés, Laborde, Sapey, Lesperut et Duhamel, ont été désignés pour remplir les fonctions de secrétaires.

Un message a été adressé au gouvernement, pour l'informer de la réunion provisoire du corps législatif.

Un secrétaire a donné lecture du sénatus-consulte organique, concernant l'exercice des fonctions législatives, et l'assemblée allait procéder au choix des cinq candidats à présenter au gouvernement pour la nomination du président définitif; mais sur l'observation qu'il convenait d'attendre que le gouvernement eût envoyé une expédition officielle de cet acte, avant de se livrer à aucune opération, l'assemblée a levé sa séance et s'est ajournée à lundi.

*Séance extraordinaire du* 16.

Le président provisoire, informé hier, par une lettre du secrétaire d'état, que le gouvernement se proposait de communiquer aujourd'hui au corps législatif le sénatus-consulte organique du 28 frimaire, a convoqué ce matin les membres ses collègues, qui se sont trouvés réunis à une heure. Les conseillers d'état Treilhard, Dubois (des Vosges) et Pelet (de la Lozère) ont été introduits. Le premier de ces orateurs a donné lecture du sénatus-



Digitized by Google

consulte ; il l'a fait précéder d'un discours où se trouvaient développés des motifs à-peu-près semblables à ceux qui furent exprimés dernièrement au tribunat :

« Ce n'est plus seulement, a-t-il dit, pour voter la loi, que le peuple français vous réunit dans cette enceinte ; c'est encore pour l'éclairer de vos lumières, c'est pour assurer à son gouvernement le secours de votre sagesse et de votre expérience. Le sénatus-consulte que nous sommes chargés de vous présenter, est fait pour honorer le corps législatif dans la personne de son président, puisque cet acte tend à donner plus de solennité à sa nomination, plus de durée à ses fonctions, un éclat plus imposant à sa dignité. S'il est vrai que le premier consul exerce une influence plus marquée dans la nomination de votre président, à raison du petit nombre de candidats que vous lui présenterez, le choix du président n'en sera pas moins l'ouvrage de votre volonté libre et indépendante. Désormais le premier consul présidera lui-même à l'ouverture de vos sessions, et cette attention qu'il aura de se rapprocher des représentans de la nation, vous paraîtra un nouveau gage de l'heureuse harmonie qui n'a cessé de régner et qui régnera toujours entre les principaux ordres de l'état. »

Après le départ des orateurs, le bureau provisoire procède, aux termes du sénatus-consulte notifié, au scrutin secret pour l'indication des cinq candidats à présenter au premier consul pour la nomination du président. De quatorze membres désignés aucun n'obtient la majorité absolue.

*Séance du* 18.

Avant de procéder au second scrutin pour l'indication des cinq candidats parmi lesquels le premier consul nommera le président du corps législatif, le président provisoire fait remarquer que, lors du premier scrutin, plusieurs membres inattentifs ont inscrit sur leur bulletin deux ou trois noms appartenant à une même série : faut-il déclarer nuls ces bulletins ? faut-il n'admettre que le premier des noms qui y seront inscrits ? Le corps législatif se range à ce dernier avis.

On fait le scrutin dont voici le résultat : Le C. Latour-Maubourg obtient 131 voix ; Toulongeon 179 ; Fontanes 103 ; Viennot-Vaublanc 115 ; Massena 114 ; Caze-Labauve 72 ; Servant 50 ; Renaud-Lascours 77 ; Ramond 68 ; Girod (de l'Ain) 48 ; Rabaud 52 ; Rossée 29 ; Saget 43 ; Montaut-Desilles 46. Le nombre des votans était de 252 ;

Digitized by Google

la majorité de 126. Les CC. Toulongeon et Latour-Maubourg ayant obtenu la majorité absolue, l'un pour la troisième série, l'autre pour la cinquième série, le président les proclame candidats pour la présidence du corps législatif.

Le général Massena paraît à la tribune. « Citoyens législateurs, dit-il, sensible au choix qui m'a inscrit sur la liste des cinq candidats pour la présidence du corps législatif, je viens vous exprimer l'impossibilité où je suis d'accepter cet honneur. Cette résolution que j'ai prise de m'y soustraire, je l'avais communiquée d'avance à plusieurs de mes collègues. Veuillez donc accepter ma démission. Je vous prie de suspendre jusqu'à demain l'envoi de votre message qui doit porter au gouvernement le résultat de votre scrutin. »

Le président provisoire, promenant ses regards autour de la salle, voit que le nombre des membres qui siégent encore est insuffisant pour prendre une décision dans cette circonstance inattendue. Le C. Massena prend de nouveau la parole, et dit : « Si vous voulez, mes collègues, accélérer le résultat de vos opérations relatives à la nomination d'un président, je vous invite à adresser, dès ce soir, votre message au gouvernement, car demain je persisterai à donner ma démission, comme j'y persiste en ce moment. »

Le corps législatif se jugeant en nombre insuffisant pour donner au général Massena acte de sa démission, renvoie sa séance à demain.

*Séance du 19 nivose.*

Le président annonce qu'il vient de recevoir une lettre du citoyen Massena : un secrétaire en donne lecture. La voici textuellement :

Paris, 19 nivose an 12 de la république.

Citoyen président, pénétré de la plus vive reconnaissance pour l'honorable témoignage de bienveillance que le corps législatif vient de me donner, en me nommant un des candidats pour la présidence, je regrette que les circonstances ne me mettent pas à même d'y répondre. Désigné dans les premiers scrutins par plusieurs de mes collègues, je les avais engagés à porter leurs suffrages sur des citoyens plus exercés que moi dans la carrière des fonctions civiles. Le corps législatif, auquel j'ai l'honneur d'appartenir, renferme un grand nombre de membres qui l'ont parcourue honorablement et qui présentent des titres



Digitized by Google

respectables. J'ai l'honneur de vous donner, citoyen président, ma démission de candidat. Veuillez bien la faire agréer au corps législatif.

Salut et respect. MASSENA, *législateur.*

(*Publiciste.*)

Le corps législatif arrête que cette lettre sera insérée au procès-verbal.

En conséquence de la démission du C. Massena, on procède de suite au choix du candidat qui doit le remplacer. La majorité absolue des suffrages désigne le C. Duranteau.

Cette opération terminée, le corps législatif arrête que le résultat des divers scrutins qui ont produit l'élection des cinq candidats qu'il doit présenter au premier consul, lui sera adressé par un message avant la levée de la séance.

*Séance du 20 nivose.*

Un messager d'état est introduit; il est porteur d'un message du premier consul, dont il est donné lecture; il est ainsi conçu :

Paris, 20 nivose.

*Bonaparte, premier consul, au corps législatif.*

Législateurs, le premier consul, vu le message du 19 de ce mois, par lequel, conformément au sénatus-consulte du 28 frimaire dernier, le corps législatif présente les citoyens Fontanes, Latour-Maubourg, Viennot-Vaublanc, Toulongeon et Duranteau comme candidats à la présidence pour l'an 12, nomme le cit. Fontanes président du corps législatif. Signé *Bonaparte.*

Avant de quitter le fauteuil qu'il occupe provisoirement, le C. Chatry-Lafosse adresse à ses collègues un discours dont voici une fidelle analyse : « Il manquoit aux assemblées qui nous ont précédés, un chef permanent qui, réunissant à un dégré éminent la confiance de ses collègues et du gouvernement, resserrât l'union des pouvoirs, et

Digitized by Google

mît un terme aux divergences toujours funestes à la tranquillité des états. Le corps auguste chargé de la conservation de l'acte constitutionnel, a remarqué cette lacune, et il l'a heureusement remplie, en complétant l'organisation du corps législatif; ainsi, par sa prévoyance, il adoucit les frottemens de la machine politique, et chaque jour un accroissement de force et de consistance accroît l'espoir d'une durée éternelle.

» Vous que le premier consul a jugé digne, parmi les dignes, de cet honneur, une nouvelle carrière s'ouvre devant vous : vous la parcourrez avec le même succès qui vous a porté à ce haut point de gloire; vous aurez celle d'être l'interprète des sentimens du corps législatif, pour le héros dont la France s'énorgueillit; et l'organe qui prononce la loi, en rendra la sanction plus imposante, par ses communications immédiates avec le gouvernement qui la propose. Je vous invite à venir prendre votre place. »

Le C. Fontanes étant absent, la séance est levée, et ajournée à demain. *(Journal des Débats, Publiciste.)*

*Séance du 21.*

Après la lecture du procès-verbal, le C. Fontanes, président, adresse au corps législatif le discours suivant :

« Législateurs, la distinction que j'ai reçue de vous suffisoit à mes vœux; je voyais mon nom associé aux noms les plus recommandables; quel que fût le concurrent préféré, je me préparais à l'applaudir, et mon cœur était content, puisqu'enfin on ne pouvait plus m'ôter la preuve éclatante de votre estime et de votre amitié.

» Le gouvernement achève ce que vous avez commencé pour moi; j'accepte les devoirs qu'il m'impose, comme un moyen d'acquitter ma dette envers vous. Je ne dois sans doute cette nouvelle faveur qu'à mon zèle souvent manifesté pour la gloire du corps législatif, comme je ne dois vos suffrages qu'à mon attachement

Digitized by Google

pour nos institutions actuelles, et à mon enthousiasme pour celui qui les perfectionne de jour en jour.

» N'en doutons point, ces institutions fondées par le génie d'un héros, se perpétueront avec sa renommée ; nous ne les verrons plus disparoître sous la volonté capricieuse des factions, qui impose quelquefois silence à la volonté générale; une main vigoureuse et sage ôte la force à tous les partis pour en accroître celle de la nation. La liberté revient dans les assemblées nationales sous les auspices de la raison et de l'expérience. Elle y parle avec autorité, mais sans violence, choisit et dans tous les rangs ceux qui donnent à la patrie le gage d'une propriété connue et d'une éducation éclairée.

» De longues tempêtes avaient bouleversé les élémens du système social; ils se recomposent, se remettent à leur place, et déjà retrouvent leur équilibre.

» Les principales autorités de la république française vont acquérir, dans une proportion convenable, l'importance, l'éclat et la stabilité dignes du grand peuple qu'elles gouvernent et représentent.

» Au-dessous de la première magistrature s'élèvent des dignités intermédiaires qui ne peuvent humilier personne, puisqu'elles sont communes à tous les genres de mérite. Le corps législatif, à son tour, va recevoir un nouveau lustre ; nos délibérations, mieux motivées, auront une influence plus utile ; et pour l'augmenter encore, le premier consul viendra lui-même imprimer à l'ouverture de vos sessions, un caractère plus grand et plus solennel.

» L'ouvrage du législateur n'est point interrompu par les soins qui occupent le guerrier ; ainsi le plus grand homme de notre histoire, conquérant et fondateur à la fois, comme celui qui nous gouverne, écrivait dans le tumulte des camps les lois qui devaient maintenir la paix des familles, et méditait de nouvelles victoires, en ouvrant les paisibles assemblées du Champ-de-Mars.

Digitized by Google

» Charlemagne, né dans des temps de barbarie, eut plus d'une fois la gloire de penser comme dans les temps éclairés; mais le chef de l'état aujourd'hui, par un effort plus difficile peut-être, emploie toutes les lumières de son siècle à découvrir ce qu'il y a de plus instructif et de plus sûr dans les exemples des siècles passés.

» Citoyens législateurs, vous seconderez avec empressement des desseins si généreux; vos pensées s'uniront à toutes les pensées d'un gouvernement réparateur et prévoyant. C'est vous qui, après avoir observé de près sa marche et ses intentions bienfaisantes, irez propager dans tous les départemens l'amour et l'admiration qu'il mérite de tous les français.

» Au moment où nous commençons les travaux de cette session mémorable, la France est prête à se mesurer contre son implacable ennemie, et la France est sans alarmes. Combien est différent l'aspect de l'Angleterre! elle aperçoit les français sur l'autre rivage, et le tumulte est dans ses assemblées, l'épouvante dans ses villes, et le trouble dans ses conseils. Au contraire, entourés de tout l'appareil des combats, nous jouissons de tous les biens de la paix, et cette tranquillité intérieure doit causer autant d'effroi à nos ennemis que la valeur de nos armées.

» Je ne vous entretiens point en finissant, mes chers collègues, de ma reconnoissance; elle est trop vive, trop profonde pour l'exprimer. Je demande pour moi l'attachement que j'ai pour vous; je n'accepterais point la place importante où je suis élevé, si vous ne me promettiez tous d'environner de vos conseils votre président et votre ami. »

— L'impression de ce discours est ordonnée.

Aux termes de l'article XVI du sénatus-consulte du 28 frimaire, on fait un scrutin secret pour l'élection de quatre vice-présidens. Les suffrages, sans donner de résultat, se sont partagés sur les cit. Viennot-Vaublanc, Latour-Maubourg, Duranteau, Sorel, Pémartin, Ramond, Jaubert, Geoffroi, Rossée et Toulongeon.

Digitized by Google

On procède à un second tour de scrutin pour parvenir à une majorité absolue : elle est obtenue seulement par le C. Sorel, qui réunit 155 voix. Le C. Fontanes proclame le C. Sorel vice-président. L'élection des trois autres vice-présidens est remise à la prochaine séance.

---

## PARIS.

Des nouvelles du Cap de Bonne-Espérance annoncent que la division de l'amiral Linois et les troupes du général Decaen y ont été accueillies avec honneur, cordialité et empressement. A peine avait-on mis pied à terre dans la baie de False, à huit lieues du Cap, que sur toutes les avenues, on a trouvé des courriers qui se disputaient le plaisir de conduire les nouveaux débarqués dans toutes les habitations environnantes; il a fallu arriver au Cap de festins en festins. La garnison du Cap est considérable et parfaitement disciplinée. Les forts et batteries laissés par les Anglais dans le plus mauvais état, sont déjà réparés. Chacun des habitans était empressé d'avoir quelques détails sur le grand homme qui gouverne la France. Un passager, par spéculation, avait apporté quelques-uns de ces petits bustes qui le représentent si mal. On se les disputait avec une telle ardeur, que ce marchand, au milieu de sa petite fortune, s'écriait, dans un transport de désespoir: « Je suis un grand coquin de n'en avoir apporté que six ! deux douzaines de Bonaparte de plus, et ma fortune était faite. » (*Publiciste.*)

— Le conseil général de la commune de Paris, informé que le général Junot, qui commande la garnison de Paris depuis plusieurs années, quitte cette capitale pour prendre le commandement d'une division de l'armée active, a arrêté de lui faire présent d'une épée, dont ce général, d'une bravoure éprouvée, fera bon usage contre les ennemis de la France. (*Moniteur.*)

Digitized by Google

— Le grand-juge, ministre de la justice, vient de faire connaître à tous les préfets, que le gouvernement desirait être informé, sans aucun délai, de tous événemens relatifs à la tranquillité publique, qui peuvent avoir lieu dans chaque département. (*Débats.*)

— On mande de Boulogne, que bientôt neuf cents bâtimens armés et équipés seront réunis dans ce port. (*Débats.*)

— On mande de Bruxelles que la coupe de 36,000 chênes dans les forêts de la ci-devant Belgique, pour le service de la marine, est sur le point d'être terminée. (*Idem.*)

— Un carrier du village de Pantin, près Paris, ayant détaché par la mine un bloc de pierre, l'a ouvert par les procédés ordinaires, et a trouvé au milieu un squelette de bélier, pétrifié. Les deux sections du bloc contiennent, chacune, une moitié de l'animal parfaitement conservée, dont toutes les parties sont bien distinctes. Le bloc a été détaché du roc vif à une profondeur de trente pieds au-dessous du sommet de la mine. Une pétrification si curieuse va être déposée au Musée d'Histoire naturelle. (*Idem.*)

— Il résulte d'un tableau publié par le ministre de l'intérieur, du mouvement de la population en France (pendant le cours de l'an X, que le nombre des naissances s'est élevé à 1,088,157 individus; savoir : 560,745 garçons, et 527,414 filles. Dans la même année, le nombre des morts ne s'est monté qu'à 904,692. Ainsi le nombre des naissances a surpassé celui des morts de 183,465. Les décès ont eu lieu dans les proportions suivantes : Age au dessous d'un mois, 91,521; — d'un mois à six, 60,847; — de six mois à un an, 41,757; — d'un à deux ans, 67,670; — de deux à cinq, 81,099; — de cinq à dix, 50,129; — de dix à quinze, 25,089; — de quinze à vingt, 25,282; — de vingt à vingt-cinq, 22,302; — de vingt-cinq à trente, 21,978; de trente à trente-cinq; 23,787; — de trente-cinq

Digitized by Google

à quarante, 24,454; — de quarante à quarente-cinq, 29,916; — de quarante-cinq à cinquante, 31,543; — de cinquante à cinquante-cinq, 32,862; — de cinquante-cinq à soixante, 35,167, — de soixante à soixante-cinq, 43,250; — de soixante-cinq à soixante-dix, 43,515; — de soixante-dix à soixante-quinze, 55,353; — de soixante-quinze à quatre-vingt, 37,836; — de quatre-vingt à quatre-vingt-cinq, 26,072; — de quatre-vingt-cinq à quatre-vingt-dix, 20,009; de quatre-vingt-dix à quatre-vingt-quinze, 3,629; — de quatre-vingt-quinze à quatre-ving-dix-neuf et demi; 1314; — de quatre-vingt-dix-neuf et demi à cent, 153. — Parmi les vieillards morts au-dessus de cent ans, il s'en trouvoit : 1 de cent dix-huit; — 1 de cent seize; — 2 de cent huit; — 1 de cent sept; — 5 de cent six; — 5 de cent cinq; 4 de cent quatre; — 11 de cent trois; — 10 de cent deux, et 12 de cent un.

— Un convoi de cent voiles, partie de la flottille de guerre et partie de la flotille de transport, a doublé, le 12, le cap de Grinez, avec un vent joli frais, nord-est; et malgré la croisière anglaise, est entré à Boulogne. Deux seuls petits bateaux traîneurs de la flottille de transport, et un bateau canonnier, monté par dix soldats, ont été pris par la croisière anglaise. Ce bateau canonnier s'est battu depuis dix heures du soir jusqu'à minuit. Il avait été affalé par les courans. Le bâtiment anglais a été considérablement endommagé, et a eu sept hommes tués. La moitié du monde que portait le bateau, ayant vu une seconde corvette anglaise qui arrivait, s'est sauvée dans un canot.

— Le premier consul a visité le 12, à huit heures du matin, les nouveaux ports de Wimille et de Wimereux. Il a déjeûné dans sa baraque de la troisième division, et ensuite il est remonté à cheval pour aller à Calais. Sa voiture l'attendait à Marquise. A sept heures du soir,

Digitized by Google

il était de retour à Pont-de-Brigue, où il a établi son quartier-général. Tous les généraux de division qui sont ici, ont dîné chez lui. Contre la coutume ordinaire, on est resté deux heures à table. (*Débats.*)

—Deux canonnières, un lougre et trois sloops sont sortis le 12 du Havre, pour aller chercher la frégate anglaise échouée et brûlée devant Reville. Depuis quelques jours il n'avait paru aucun bâtiment ennemi.

— Un petit corsaire de Boulogne, nommé *le Hasard*, monté seulement de pierriers et espingoles a capturé sous la côte d'Angleterre et conduit à Calais un cutter anglais de 14 canons, qu'il a pris à l'abordage, à portée de pistolet de deux frégates.

—Le corsaire *l'Adolphe*, du même port, a fait entrer à Ostende le navire anglais *Friendship*, de 100 tonneaux, qu'il a capturé à l'embouchure de la Tamise.

AU RÉDACTEUR.

Paris, 21 nivose an 12.

Je m'aperçois chaque jour, citoyen, que des individus qui n'ont aucun titre légal pour exercer la médecine ou la pharmacie, font annoncer dans les journaux des médicamens et compositions dont l'efficacité n'est nullement garantie. Comme la santé des citoyens pourrait être compromise par l'usage de ces remèdes, je vous recommande de n'en insérer dorénavant les annonces dans votre journal, qu'autant qu'elles auront été revêtues de mon approbation. Je compte sur toute votre exactitude à vous conformer à cette mesure.

Je vous salue,

*Le conseiller d'état préfet de police*, DUBOIS.

(*Journal des Débats.*)

*Havre*, 12 *nivose.*

Jamais la pêche du hareng ne fut plus considérable qu'aujourd'hui; on serait presque tenté de la croire *mira-*

Digitized by Google

*culeuse.* On doit cet avantage au vent du nord, qui a soufflé tout-à-coup et a éloigné les chiens de mer ennemis mortels des harengs. Cinquante bateaux sont encore occupés à pêcher en cet instant dans la rade ; plusieurs sont rentrés tellement chargés, qu'ils ont été forcés de jeter une partie de leur pêche à la mer, quoiqu'elle fût fort tranquille. Un, entr'autres, a déclaré en avoir jeté environ 18,000. (*Débats.*)

*De Boulogne, le 16 nivose.*

Les travaux du nouveau port de Wimereux, près Boulogne, dirigés par les officiers du génie, ont été poussés avec une telle activité, que le général commandant le camp de Saint-Omer a cru devoir en témoigner sa satisfaction par l'ordre du jour suivant :

*Ordre du jour du 13 nivose.*

« Le Wimereux coule dans le nouveau lit qu'on lui a ouvert ; le creusement du port, déjà très-avancé, va s'augmenter rapidement. Les travaux ont commencé le 18 brumaire, et depuis cette époque, les sapeurs, le 10^e^. régiment d'infanterie légère de la 1^ère^. division, les 17^e^. d'infanterie légère et 88^e^. de ligne de la 4^e^. division, ont enlevé au-delà de 16,000 toises cubes de terrain. Le général commandant en chef s'empresse de témoigner sa satisfaction à toutes les troupes qui ont concouru par leur zèle infatigable au succès de ces travaux importans. » (*Pub.*)

*Cherbourg, 17 nivose.*

Une division de la flottille, commandée par l'enseigne de vaisseau Roger, a été attaquée dans l'anse de Goury. Quoiqu'elle ne fût composée que de bateaux canonniers, elle a obligé la croisière ennemie à prendre le large, après avoir grièvement endommagé un brick. Un seul chasseur de 39^e^. régiment a été légèrement blessé. (*Moniteur.*)

Digitized by Google

(N°. CXXXIV.) 30 NIVOSE an
(Samedi 21 Janvier 1804.)

# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

TRADUCTION DE LA XXXV^e. ODE D'HORACE

*A la Fortune.*

DÉESSE d'Antium, toi qui de la poussière
Elèves un mortel au faîte des honneurs,
Qui changes en cyprès les lauriers des vainqueurs;
Le colon, en tremblant, t'adresse sa prière;
Le pâle nautonnier, pour fléchir ta colère,
T'appelle, dans ses vœux, souveraine des mers;
Les peuples de Scythie, errans dans leurs déserts,
Les Daces endurcis aux travaux de la guerre,
Les Romains orgueilleux et les mères des rois
Redoutent ta puissance et révèrent tes lois.
Les tyrans, sous la pourpre, ont peur que ton caprice
De leur frêle grandeur n'ébranle l'édifice,
Que le peuple, par toi tiré d'un long sommeil,
Ne renverse, en s'armant, leur trône à son réveil.
De la nécessité la déesse inflexible
Te précède, portant de gros clous dans sa main,
Des coins, du plomb liquide et son marteau terrible.
L'Espérance te suit, au front toujours serein,
Et la Fidélité, plus blanche que la neige,
Cette vertu si rare en un siècle d'airain,



Digitized by Google

N'abandonne jamais ton mobile cortége,
Quand, dépouillant l'orgueil de la prospérité,
Tu revêts les lambeaux de l'humble adversité :
C'est alors que l'on voit le vulgaire volage,
Les prétendus amis, au perfide langage,
Se retirer, suivis des Laïs au cœur faux ;
Lâches ! que du malheur l'aspect seul décourage,
Que fait trembler et fuir l'approche de l'orage,
Quand ils ont dans le calme épuisé les tonneaux.

Auguste va partir pour dompter la Bretagne :
Sur lui daigne, ô Fortune, avoir toujours les yeux !
De nos jeunes guerriers l'élite l'accompagne :
Ramène triomphant cet essaim précieux,
Dont l'Orient connaît les exploits glorieux !

Hélas ! de nos forfaits partout je vois la trace !
Nous avons égorgé frères, parens, amis :
Quelle crainte, quel frein peut arrêter l'audace
De nos jeunes Romains dans le crime affermis ?
Jusque sur nos autels que sans cesse elle assiége,
On a vu se porter leur fureur sacrilége.

Déesse, trop d'excès sur nous furent commis,
Tourne enfin notre fer contre nos ennemis !

*Par M.* KERIVALANT.

---

VERS IMITÉS DE L'ALLEMAND DE GOETHE.

*Un Poète à un Homme de Qualité ignorant, et qui avait des prétentions à l'esprit et aux talens.*

J'EN conviens, monsieur le baron,
Tous deux nous nous portons envie ;
Vos richesses et votre nom
Ont excité ma jalousie.

Digitized by Google

Près du trône on vous voit assis,
Brillant de l'éclat de vos pères;
Chasse et châteis vous sont acquis;
Vous possédez d'immenses terres.

Cependant, monsieur le baron,
Quoique je sois un pauvre hère,
Votre grandeur m'envie un don,
Celui de rimer et de plaire.
Le hasard, on ne sait pourquoi,
De biens vous combla sans mesure;
Le hasard a peu fait pour moi,
Et je dois tout à la nature.

Le sort le veut; nous ferons mieux
De nous soumettre à ses caprices.
Des seigneurs furent vos aïeux,
Mais les Muses sont mes nourrices:
C'est pourquoi, monsieur le baron,
Gardons-nous de briguer, sans titre,
Vous, la palme de l'Hélicon,
Moi, la croix de votre chapitre.

## ENIGME.

Devine-moi, car j'en suis digne:
Je me cache, lorsque je sers;
C'est presque toujours dans les vers,
Et l'on me trouve à chaque ligne.

*Par M.* Ch. Bourgeois.

## LOGOGRIPHE.

Avec trois pieds, si je change de tête,
Je puis offrir alternativement
Au lecteur qui s'apprête
A me trouver, un sens bien différent:



Digitized by Google

Avec un *D*, jamais l'amant ni la maîtresse
Pour s'aimer n'ont besoin de moi ;
Mais bien souvent je tiens lieu de tendresse
A celui que l'hymen engage sous sa loi.
Avec un *L*, par une heureuse chance,
Le pauvre se voit transporté
De l'extrême indigence
Au sein de la prospérité.
Avec un *M*, souvent je suis de conséquence ;
Mais quelquefois je ne suis rien.
Avec un *P*, porcelaine ou faïence,
Je suis dans le ménage un objet d'entretien.
Avec un *R*, on me met sur la table,
Et je puis apaiser un appétit glouton.
Avec un *S*, de l'homme aimable
J'aurais peine à saisir le langage et le ton.
Enfin, pour terminer toute métamorphose,
Et ne plus abuser du lecteur indulgent,
Avec un *T*, soit en vers, soit en prose,
J'exprimerai toujours un adverbe pressant.

---

## CHARADE.

A l'orchestre, à la chasse on entend mon premier ;
Les saints, dans une église, ont chacun mon dernier ;
Un bâtiment toujours présente mon entier.

---

## *Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Parole.*
Celui du Logogriphe est *Epingle*, où l'on trouve *Nil, peine, épi, épine, neige, Eglé, lie.*
Le mot de la Charade est *Bon-net.*

Digitized by Google

*Explication du nouveau Langage des Chimistes*, pour tous ceux qui, sans s'occuper de la science, voudraient profiter de ses découvertes : par *J. H. Izarn*, Professeur de Physique et de Chimie, de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Paris, *etc.* Un vol. in-8°. 2 fr. et 2 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez *Baudouin*, imprimeur-libraire de l'Institut national, rue de Grenelle-Saint-Germain, n°. 1131; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Le nom de M. Izarn, rappelle un autre ouvrage bien plus important, publié sous le titre de *Lithologie atmosphérique*, ouvrage qu'on peut regarder aujourd'hui comme classique, et où se trouve résolu un des plus grands phénomènes qui aient jamais occupé le monde savant. C'est dans cet ouvrage que se trouve consignée cette grande et mémorable conclusion, que les pierres qu'on dit tombées du ciel, dont l'origine et la formation ont si fort embarrassé les anciens et les modernes, appartiennent réellement à notre atmosphère. Qu'il me soit permis de revenir sur cette grande et importante découverte, je parlerai ensuite du nouvel ouvrage de M. Izarn.

On ne peut douter des émanations gazeuses des minéraux. Le grand alambic de l'atmosphère ne pompe pas seulement des bitumes, du soufre et des sels; des expériences y font découvrir du quartz, de l'or et du fer. Personne n'ignore de quelle manière se volatilise dans les airs la matière même du diamant, si on vient à la soumettre à l'action du miroir ardent. D'un fonds de matières pesantes la nature compose ainsi des matières subtiles et



Digitized by Google

aériennes; celles-ci sont ramenées, quand il le faut, à l'état de matières pesantes. Sa chimie, on peut le croire, est aussi savante que la nôtre, et la voie de la synthèse ne lui est pas moins familière que celle de l'analyse.

La lithologie de M. Izarn ne nous éclaire pas seulement sur ce qui se passe dans le laboratoire de l'atmosphère; je n'hésite pas de la recommander aux jeunes minéralogistes comme un grand moyen d'instruction sur ce qui se passe dans l'intérieur des roches.

La plupart des hommes regardent les roches en général comme contemporaines de la création. Combien qui lui sont postérieures! combien de cristallisations récentes dans des productions évidemment modernes, telles que les grès, les poudings, les brèches, les laves! combien de filons métalliques que l'avarice de l'homme a anciennement épuisés, et que la générosité de la nature a su reproduire!

Il est donc vrai que les pierres ont aussi une activité qui leur est propre. La moindre variation de l'atmosphère fait jouer dans nos appartemens le bois mort de nos charpentes et de nos planchers; il est facile de se convaincre que les roches sont tourmentées de même, soit par l'effet de l'action atmosphérique, soit par le mouvement des substances inquiètes qu'elles recèlent.

Ces diverses élaborations, qui dans leur conflit, engendrent sur la terre les grandes crises appelées tremblemens de terre et volcans, sont les mêmes qui, dans leur marche graduée et uniforme, nous donnent les métaux, les cristaux, toutes les espèces de filons. Ce sont encore les mêmes qui se manifestent dans les plaines du ciel. Lorsque les émanations terrestres y nagent éparses, si une cause quelconque vient à retirer subitement les

Digitized by Google

substances intermédiaires qui les tiennent volatilisées, leur rapprochement produira aussitôt des concrétions qui, du moment qu'elles auront pris un corps, seront redemandées par la terre et forcées de s'y précipiter. Telles sont la foudre, les pierres, la grêle et la pluie.

Il y a long-temps que ma conviction est complète sur cette théorie; il y a long-temps que j'ai observé et fait observer à mes amis ces dispositions des substances minérales. Je n'ai jamais manqué de les indiquer dans les ouvrages que j'ai publiés; mais ce n'est pas assez de parler comme on est convaincu; il faut encore avoir égard aux dispositions de son auditoire. Sous ce rapport, la *Lithologie atmosphérique* de M. Izarn n'a pas été seulement pour moi une lumière, elle a été encore un appui. Je passe actuellement à son nouvel ouvrage.

Cet ouvrage, ainsi qu'il l'a prévu lui-même, ne semble pas destiné à avoir un effet aussi éclatant; il ne sera pas moins utile. Expliquer la nouvelle grammaire des chimistes, composer un dictionnaire avec lequel on puisse interpréter leur ancien langage et leur langage nouveau, ce travail doit être extrêmement utile à ceux qui ayant étudié dans leur jeunesse une autre doctrine et à une autre école, s'embarrassent sans cesse aujourd'hui entre l'ancienne locution et la nouvelle.

Avant de chercher à expliquer le nouveau langage, M. Izarn a cherché à en démontrer la nécessité. Cette précaution était indispensable; si on m'accordait que l'ancienne langue pouvait se conserver, en lui adaptant des modifications relatives aux nouvelles découvertes, je ne balancerais pas à blâmer l'innovation qui s'est opérée. De tous les dégoûts qui s'attachent aux changemens en général, je ne crois pas qu'il y en ait de plus sensible que



Digitized by Google

celui qui porte sur le changement de langage. En vérité il me paraît plus facile de se faire à la perte du rang, des honneurs, des biens, qu'à celle de ces sons qu'on appelle mots, dont l'impression nous est entrée dans la tête au jeune âge, et s'y est enfoncée de plus en plus avec les années. Les novateurs ne savent surement pas combien il y a de tyrannie à vouloir métamorphoser à la fois tous les hommes mûrs d'une nation en manière d'enfans gauches, obligés d'épeler un nouvel alphabet, et de balbutier toutes leurs conceptions.

Que ceci soit au moins entendu pour les innovations futures. Celles qui sont établies, méritent plus de ménagement. Prenons garde sur-tout de vouloir remédier à un bouleversement par un autre bouleversement. Il faut s'attendre que ceux qui sont aujourd'hui accoutumés en chimie à la grammaire nouvelle, la défendront avec beaucoup d'ardeur. Pour les uns, elle est une conquête; pour les autres, une possession. Elle a pour elle le zèle de l'invention et déjà celui de l'habitude. Enfin, on ne peut disconvenir que, dans le cas présent, le fléau d'un nouveau langage ne soit associé à des avantages considérables. Une grande innovation a pu être déterminée par de grandes découvertes.

Dans les siècles passés, ainsi que dans toute l'antiquité, les savans se berçaient de la pensée que le monde était composé d'un certain nombre d'élémens. Parmi ces élémens figuraient sur-tout l'air et l'eau, regardés généralement comme des substances indissolubles. Les savans d'aujourd'hui ont décomposé l'air; ils ont brûlé l'eau. Celle-ci leur ayant donné par l'analyse quinze parties d'un gaz qu'ils ont appelé hydrogène, et quatre-vingt-cinq d'un autre gaz qu'ils ont appelé oxigène, ils n'ont eu qu'à rapprocher ces deux substances, pour refaire l'eau qu'ils avaient défaite.

Ils ont de même fait et défait l'air, qu'ils ont

Digitized by Google

trouvé composé de 74 d'un gaz qu'ils ont appelé *azote*, et de 26 d'oxigène.

Je ne veux point dissimuler que quelques savans contestent encore aujourd'hui ces résultats. Le lecteur va juger lui-même comment on parvient à les constater.

Après s'être assuré, par des moyens précis, de la quantité d'air et de mercure contenus dans des vases façonnés pour cette opération, si le mercure vient à être chauffé jusqu'au point où il se forme en molécule rouge, dès cet instant il se trouve avoir augmenté de poids, tandis que l'air a diminué de quantité, et, de plus, ce qui reste d'air a changé de nature. Les animaux vivans qu'on y introduit y périssent, les bougies allumées s'y éteignent.

Cette première expérience faite, ramassez avec soin les molécules rouges de mercure; et après avoir chassé l'air contenu dans le récipient, chauffez de nouveau ces molécules. En même temps qu'elles reviendront liquides, vous les verrez rendre des bulles aériformes en volume presque égal à l'air que vous aviez perdu par la première opération. Or cet air se trouvera d'une nature diamétralement opposée à celui de l'opération précédente. Dans celle-ci une bougie allumée s'éteignait, dans celle-là une bougie éteinte s'allume; le charbon, au lieu de se consumer comme dans l'air ordinaire, brûle avec flamme et décrépitation.

L'expérience de la décomposition de l'eau n'est pas moins curieuse.

Avec des préparatifs et des vaisseaux convenables, faites que l'eau en vapeur puisse toucher des lames de fer que vous aurez chauffées jusqu'à incandescence; il se trouvera que l'eau qui vous reviendra ensuite au refroidissement, aura diminué de quantité, tandis que le fer se sera accru de poids et de volume: il faut croire que ce fer a changé aussi de

Digitized by Google

nature, car il cesse d'être attirable à l'aimant. Enfin, il se trouvera qu'il se sera produit dans l'opération, une certaine quantité de fluide aériforme de la même nature que celui qu'on obtient dans la décomposition de l'air et qu'on nomme oxigène.

On conçoit comment ces découvertes ont dû produire en chimie une nouvelle science. Voici comment elles ont déterminé un nouveau langage.

Après avoir reconnu par diverses expériences, qu'une des deux substances composantes de l'air était un principe général d'acidité, on l'a appelé, sous ce rapport, *oxigène*, mot grec qui signifie principe d'acidité. On l'a appelé *oxide*, toutes les fois qu'on a pu reconnaître son union avec quelque substance solide qu'il est parvenu à dénaturer. On a donné le nom générique de *métaux oxidés* à ce qu'on appelait autrefois *chaux métalliques*.

D'un autre côté, il a été facile de se convaincre que les substances pouvaient se pénétrer plus ou moins de ce principe, et acquérir par-là une acidité plus ou moins intense. Le langage chimique a dû se prêter à ces modifications; il les a spécifiées par des terminaisons différentes. On a appelé, par exemple, acide *sulfu*reux le premier degré d'acidification du soufre. On a dit *acide sulfu*rique, lorsque cette acidification a été complète. On a terminé en *ate*, comme dans *sulf*ate *de chaux*, l'union de l'acide sulfur*ique* avec une terre calcaire. On a dit seulement *sulf*ite, lorsque cette union ne s'est montrée qu'avec l'acide sulfur*eux*. Enfin, on a dit *sulfure*, lorsqu'on a voulu parler de l'union du soufre seul avec une autre substance.

Je ne fais que rapporter ici quelques exemples; c'est dans l'ouvrage de M. Izarn qu'il faut voir tout l'ensemble de cette théorie.

Je suis loin de vouloir contester l'importance de ces découvertes. Honneur en soit à jamais rendu à leurs auteurs, et sur-tout à l'illustre et malheu-

Digitized by Google

reux Lavoisier ! Toutefois je ne puis m'empêcher de remarquer que tous ces faits, que des savans s'efforçaient de ne pas voir, étaient constatés depuis bien long-temps, et que sans l'attirail de nos fourneaux, la nature nous les mettait sans cesse sous les yeux.

D'abord on savait que les métaux augmentent de poids par la calcination. Plusieurs savans avaient soupçonné que l'air se décomposoit dans les poumons, et qu'il entrait sous forme solide dans la composition des corps. D'autres avaient annoncé que la fermentation de la terre peut enfanter de l'air atmosphérique. Des navigateurs avaient reconnu que même de petites îles sont des centres d'émissions aériennes. Ils avaient constaté la réalité de ces émissions en tournant ces isles dans toutes leurs directions.

D'un autre côté, plusieurs chimistes avaient remarqué que ce qu'on appelle, dans certains minéraux, *l'eau de cristallisation*, peut y être contenu sous forme solide. Il n'est pas jusqu'au phénomène vulgaire de la coagulation rapide du plâtre qui ne fût à cet égard d'une grande lumière. Lorsqu'après avoir été calciné et mis en poudre, le plâtre vient à être imbibé d'eau, comment ne pas reconnaître qu'une partie de cette eau perd subitement son caractère, et passe avec le nouveau plâtre qui se forme, à l'état solide.

Il est vrai que ces faits n'avaient point conduit encore à une théorie générale. Malgré toutes les preuves que M. Izarn a réunies dans sa *Lithologie*, on assure que des savans persistent à ne pas croire à la chute des pierres atmosphériques. Il paraît constant que d'autres refusent de croire à la décomposition de l'air et à celle de l'eau. A mesure que la science fait des progrès, elle ressemble aux caravanes du désert qui laissent en arrière les malades et les infirmes. Le nouvel ouvrage de M. Izarn

Digitized by Google

semble avoir eu pour principal objet de s'accommoder à la faiblesse des traîneurs. Il doit rendre par cela même un grand service aux savans et à la science. M.

---

*Cours de Littérature*, par *J. F. La Harpe*, 13°. et 14°. volumes. Deux vol. in-8°. Prix : 10 fr., et 13 fr. par la poste. A Paris, chez *Agasse*, imprimeur-libraire, rue des Poitevins; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Ceux qui sentent tout le mérite du *Cours de Littérature*, et qui en connaissent le défaut principal, ne pardonneront pas aisément à l'éditeur d'avoir surchargé cet ouvrage de deux volumes, presqu'entièrement indignes de l'auteur, et dont la plus grande partie, anciennement publiée et tombée dans l'oubli, n'était pas destinée à revoir le jour. Qu'on me permette de m'étonner de cette publication, et de dire ici les motifs de mon étonnement. N'y a-t-il donc personne qui prenne intérêt à la gloire d'un écrivain dont la perte encore récente a été si justement déplorée? M. de La Harpe, qui comptoit parmi les gens de lettres, tant d'amis zélés et instruits, n'en trouve-t-il aucun, après sa mort, qui prenne soin de sa mémoire et de ses ouvrages? Et quel soin plus juste et plus digne de l'amitié, que de veiller à ce qu'on ne publie rien qui fasse déshonneur au nom d'un écrivain qui, lui-même, a fait honneur à sa patrie? Quel est l'homme de lettres qui aurait souffert qu'on imprimât ces deux volumes, dans l'état où ils paraissent? j'ose assurer qu'il n'y en a pas un seul.

Si ce soin vraiment littéraire a été laissé, comme on me l'apprend, à un homme voué aux affaires par état, comment ne pas s'étonner de cette bizarre destinée qui, confondant toutes les vocations et tous les talens, place

Digitized by Google

les gens de lettres dans les affaires, et les gens d'affaires dans les lettres ? Je ne sais si les unes et les autres s'en trouveront mieux : quelques exemples rares et illustres semblent prouver qu'elles ne sont pas incompatibles ; Cicéron était homme d'état ; César, orateur ; mais il est donné à peu d'hommes de pouvoir tout embrasser ; et M. l'éditeur qu'on peut louer, sans doute, de n'avoir que l'esprit de son état, devait au moins, dans une entreprise littéraire, prendre les lumières et les avis de ceux qui s'y connaissent.

Il fallait apporter d'autant plus d'attention et d'examen dans la composition de ce recueil posthume, que, M. de La Harpe ayant été partagé dans le cours de sa vie par deux opinions tout opposées, on devait craindre de se montrer en contradiction avec lui-même en rapprochant dans un ouvrage dont le caractère doit être uniforme, des morceaux composés dans des circonstances et avec des vues si différentes. C'est ce qu'il ne paraît pas qu'on ait évité avec assez de soin, comme on le verra dans quelques fragmens : mais dans ceux même qui ont été écrits depuis le changement de l'auteur, et où l'on doit s'attendre à retrouver la maturité de ses dernières années et de ses opinions les plus graves, il lui est échappé, comme il arrive trop souvent dans la composition, plusieurs choses qui se ressentent de la première ardeur de l'esprit, et qu'il aurait revues sans doute avec des yeux plus sévères. Il est malheureux qu'on ait poussé le respect jusqu'à laisser subsister des fautes que le temps ne lui a pas permis d'effacer. Mais si ces fragmens tirés de la multitude de ses papiers nous paraissent si imparfaits, ils nous laissent aussi le droit de penser que tout ce qui peut y déplaire aurait été corrigé par lui-même, ou condamné à l'obscurité. Ses ennemis ne peuvent donc tirer aucun avantage de la faiblesse de ces deux volumes, et ils n'ôteront rien

Digitized by Google

de la beauté et de la grandeur du monument qu'il a élevé à la gloire des lettres.

Ce célèbre critique s'est fort étendu, dans le premier de ces volumes, sur les hérésies littéraires de Lamotte, Fontenelle et Fublet. C'est une matière qui, à mon gré, pouvait être infiniment plus resserrée. Le fonds des idées en est trop mince pour supporter de si longs développemens. Peut-être l'auteur s'était-il fait généralement une trop grande affaire de ces petites erreurs sans conséquence. Personne ne s'est plus tourmenté pour les détruire, et ses efforts fatiguent un peu le lecteur, parce qu'ils ne sont pas proportionnés à l'importance de la chose. Je dirais presque qu'il avait l'esprit trop fort pour certains sujets. Vous le voyez mettre en œuvre toutes les souplesses de la dialectique, tous les ressorts de l'argumentation la plus vigoureuse, et pourquoi? pour ruiner une subtilité dont le lecteur sensé aperçoit l'illusion du premier coup d'œil. Cette haine pour toute apparence de sophisme tient à un fonds admirable de justesse dans l'esprit et de vérité dans le caractère; mais il m'a paru que deux choses l'emportaient communément trop loin dans la discussion; l'ardeur de convaincre et le plaisir de triompher. L'une le rend diffus, et l'autre le fait paraître amer. Il n'a pas connu le secret d'intéresser le cœur à sa victoire. D'un côté, en épuisant tous les argumens, il renvoie le lecteur rassasié de vérité et de conviction; et de l'autre, cette vérité même et cette conviction impérieuse, par le tour qu'il leur donne, ne produisent pas tout leur effet, parce qu'il ne suffit pas d'accabler l'esprit du poids des argumens, si l'on n'incline aussi le cœur à croire, par la douceur de la persuasion. Il n'y a point d'éloquence parfaite, point d'éloquence victorieuse, sans ce double caractère.

Celui qu'on vient de remarquer et de dépeindre, se fait sentir plus ou moins dans toutes les parties du cours de

Digitized by Google

littérature. L'illustre critique ne s'en est guères écarté dans les dissertations purement littéraires : mais il est tout autre dès quil traite un sujet qui se rapporte aux nouvelles idées qu'il avait embrassées dans les dernières années de sa vie. Tout le monde convient qu'alors il est orateur, parce qu'il a de l'ame; qu'il est véhément, qu'il entraîne, qu'il persuade, en un mot, parce qu'il est persuadé. N'est-ce pas un phénomène bien étrange que cet homme à qui on avait reproché toute sa vie de la sécheresse et de la dureté, soit devenu tout à coup éloquent par le cœur, que ses entrailles se soient amollies, et qu'une nouvelle source de pathétique et de sublime, se soit comme ouvert le passage au milieu de son ame, pour créer en lui un talent et un style nouveau, et cela dans l'âge où les autres hommes deviennent froids et stériles ?

Il serait peut-être difficile de dire jusqu'où la conversion de M. de La Harpe aurait dû porter le changement de ses opinions littéraires; mais lui-même a reconnu généreusement que plusieurs de ses anciens jugemens, dans cette matière, n'avaient été que des préventions. Dans un morceau sur l'éloquence de la chaire, qui fait partie de ces derniers volumes, on trouvera quelques aveux de cette nature qui sont pleins de candeur et de noblesse. Comment ce trait d'équité n'a-t-il pas ouvert les yeux de l'éditeur ? Comment a-t-il pu penser, par exemple, que ce que M. de La Harpe avait écrit contre Gilbert, dans sa plus grande ferveur pour la philosophie, pouvait être réimprimé dans un livre où cette même philosophie est combattue à chaque page? Quelle bigarrure d'idées, et quelle confusion de principes ne résulte-t-il pas de ce mélange ?

C'est, assurément, une nouvelle manière d'honorer la mémoire d'un écrivain, que de reproduire dans ses œuvres posthumes des erreurs qu'il a reconnues et désa-

Digitized by Google

vouées. Certes, ce grand critique qui, il y a vingt-cinq ans, traitait Gilbert d'étourdi et de déclamateur, dut le trouver bien sensé, lorsque l'expérience vînt justifier les cris d'alarme qu'il avait répandus dans la nation. Il dut revoir dans un jour bien différent les vers prophétiques où ce jeune homme, plus prévoyant qu'il n'appartenait à son âge, annonçait les malheurs dont la société et les lettres étaient menacées. Les idées du poète étaient devenues, sur ce point, les opinions du philosophe. Peut-on imaginer qu'il eût voulu faire revivre des écrits qui les attaquaient? Et avec quelle bienséance l'aurait-il pu faire?

Pour ce qui est du talent poétique de Gilbert, il est trop vrai que jamais M. de La Harpe n'a pu revenir de la prévention qui s'était formée dans son esprit: et cette injustice d'opinion a même été poussée si loin, que c'est un devoir de la réparer.

Il pouvait affirmer que l'ode *sur le jugement dernier* n'avait pas dû être couronnée par l'académie, et je le crois, parce que la pièce manque de goût et de correction. Mais le génie lyrique y a laissé des traces assez brillantes pour qu'il ne soit pas permis d'en parler avec mépris. Le sujet, selon lui, n'y est pas même *ébauché*. Voici pourtant quatre vers qui me paraissent remarquables, et dans lesquels le poète semble préluder à la destruction universelle:

L'Océan révolté loin de son lit s'élance,
Et de ses flots séditieux,
Court en grondant battre les cieux
Tout prêts à le couvrir de leur ruine immense.

Ce dernier vers, en particulier, si je ne me trompe, offre une image imposante, et il a la véritable couleur du sujet. La critique de l'ode *sur le jubilé* ne me paraît pas plus juste. Les hypothèses que le poète établit dans cette ode

ne

Digitized by Google

ne sont point absurdes comme on le dit ; mais celles qu'on lui prête le sont en effet. C'est un grand défaut que de commencer par attribuer à un écrivain des idées fausses qu'il n'a pas, pour s'applaudir ensuite de les avoir réfutées. M. de La Harpe s'est obstiné, je ne sais pourquoi, à vouloir prouver que Gilbert ne savait pas penser. En parlant de l'ode *sur le combat d'Ouessant*, il a voulu en refaire le plan à sa manière ; mais, en vérité, ce nouveau plan n'est ni poétique, ni raisonnable, et les reproches qu'il fait à l'auteur ne le sont pas davantage. Il le blâme, par exemple, de faire sonner trop haut un léger succès qui, tout léger qu'il était, devait pourtant être célébré avec enthousiasme, sous peine de n'être pas poète. Ce que le critique dit de plus fort là-dessus, est dans cette phrase : « Que dira-t-on d'un poète qui voit l'Angleterre perdue » dans l'humiliation et le néant, parce qu'une flotte est » rentrée dans le port ? » Cela est, en effet, très-ridicule ; mais le poète dit tout le contraire.

L'Anglais, pour avoir fui, n'est pas encor dompté. . . .

. . . . . .

De nouveau sur les mers tout Albion s'avance, *etc.*

Ce n'est pas là, ce me semble, voir l'Angleterre dans le néant. Cette ode n'est pas sans taches, je l'avoue : mais, ses beautés sont grandes, et il y a des élans vers le sublime qui feraient pardonner bien des fautes. Un génie de cette trempe qui, presqu'en naissant, prenait un essor si élevé, méritait, je le crois, plus d'indulgence et d'encouragement. Dans ses deux satires, Gilbert pouvait convaincre le sévère critique qu'il n'avait pas seulement une *tête à hémistiches*, mais une tête pleine d'idées fortes ; et la suite des temps a trop bien montré de quel côté étaient les vues les plus justes. Ce beau talent n'est pas arrivé à sa pleine maturité ; mais aucun poète, dans le siècle dernier, n'a manié avec plus de

Digitized by Google

force le grand vers, le vers alexandrin; aucun, à mon avis, n'a mieux possédé la période poétique qui, dans notre langue, offre de si hautes difficultés.

Je me suis un peu étendu sur ce sujet, par le plaisir de rendre justice au talent malheureux. C'est parce que l'auteur du cours de littérature a une grande et légitime autorité dans les lettres, qu'on peut attacher de l'importance à relever quelques faux jugemens qui lui sont échappés. Les erreurs des hommes de mérite sont contagieuses.

M. de La Harpe avait conservé une admiration extrême pour Voltaire, lors même qu'il eut cessé de partager ses opinions, et il continua de professer cette admiration, tout en le combattant. Je trouve de la noblesse et de la franchise dans ce procédé; mais je souhaiterais que l'illustre écrivain eût approuvé qu'on ne pensât pas comme lui, et qu'il n'eût pas fait une loi de partager ses sentimens. C'est un point sur lequel les gens de lettres sont malheureusement divisés; et faute de s'entendre, comme il arrive presque toujours, le célèbre professeur a souvent touché cette question dans son cours, et il y revient encore dans le treizième volume, avec une chaleur et des expressions qui étonnent. Le fond de son opinion est que ceux qui n'admirent pas comme lui le grand talent de l'auteur de la Henriade, *affectent* de l'aversion pour l'erreur, mais qu'ils ne font que *dévoiler leur haine naturelle pour le talent et la célébrité*. Voilà, je l'avoue, ce que je ne voudrais pas dire à des personnes qui, après tout, soutiennent la même doctrine. Ce n'est là qu'une proposition injurieuse, et qui n'est guères soutenable; car, il n'y a personne qui n'admire plus ou moins le rare esprit de Voltaire; et dirons-nous à ceux qui ne l'estiment pas assez, qui le mettent, par exemple, trop au-dessous de Corneille et de Racine, qu'ils ne le

Digitized by Google

font que *par haine pour le talent et la célébrité ?* Racine et Corneille n'ont-ils ni talent ni célébrité ?

M. de La Harpe s'élève avec force contre *la bêtise effrontée de ceux qui ne veulent pas que l'auteur de Zaïre soit un grand poète, parce qu'il n'a pas été chrétien.* Ce serait, en effet, le comble de la bêtise que de faire un pareil raisonnement, et il y aurait de l'effronterie à le soutenir. Mais, personne ne l'a fait : il n'est jamais entré dans la tête de qui que ce soit de vouloir prouver que des vers sont mauvais, uniquement parce que l'auteur ne croit pas à l'évangile. C'est donc là un excès qui ne mène à rien ; mais ce qu'il est raisonnable de penser, c'est que l'estime se fonde communément sur le rapport des opinions ; et s'il arrive qu'un écrivain soit entièrement opposé à la vôtre dans des points importans, quelque talent qu'il emploie à défendre ce que vous regardez comme une erreur, il est certain que prévenu contre le fond, vous serez moins épris de la forme ; et que tous les embellissemens qu'il y pourra mettre vous toucheront peu, quand vous les considérerez comme un abus de l'esprit. Voilà le principe naturel d'opposition qui a pu conduire quelques personne à prendre une médiocre opinion des talens supérieurs de Voltaire, et à en parler avec mépris sans qu'il soit nécessaire de leur supposer pour cela ni affectation, ni mauvaise foi, ni haine pour le talent. Il me semble qu'un homme bien né n'a pas besoin d'un grand fonds de politesse et d'indulgence pour pardonner une différence d'opinion fondée sur de telles raisons.

On peut reconnaître avec douleur qu'il n'y a guère de moyens de conciliation entre ceux qui adoptent les principes philosophiques de Voltaire et ceux qui les rejettent. Leurs divisions roulent sur des questions trop sérieuses, qui enveloppent les intérêts les plus importans de la société. Mais ceux qui, réunis par le fond des mêmes idées,



Digitized by Google

ne disputent, comme M. de La Harpe, que sur le mérite littéraire d'un écrivain, peuvent voir aisément combien l'animosité sied mal dans une question si légère et de si peu de conséquence. Ce serait dépouiller les lettres de toute leur douceur, que de ne pouvoir exprimer son opinion, sur des sujets de cette nature, sans que la civilité et la bienséance sociale en fussent altérées.

C'est sur ce fondement que je me persuade que tout ce qui appartient aux petites passions de cette vie, devait être retranché d'un ouvrage qui appartiendra à la postérité; et j'ose engager M. l'éditeur, dans la suite du *Cours de Littérature*, à profiter de ce conseil, pour la gloire de son auteur.

CH. D.

---

*Géographie moderne*, rédigée sur un nouveau plan, ou description historique, civile, politique et naturelle des empires, royaumes, états et leurs colonies; avec celle des mers et des îles de toutes les parties du monde: renfermant la concordance des principaux points de la géographie ancienne et du moyen âge avec la géographie moderne, par *J. Pinkerton*; traduite de l'anglais, avec des notes et augmentations considérables, par *C. A. Walckenaer*: précédée d'une introduction à la géographie mathématique et critique, par *S. F. Lacroix*, de l'Institut national des Sciences et des Arts; accompagnée d'un atlas in-4°. de 42 cartes, dressées par *Arrowsmith*, d'après les dernières et les meilleures autorités, revues et corrigées par *J. N. Buache*, de l'Institut national, *etc.* Six gros volumes in-8°., et l'atlas grand in-4°. gravé par *J. B. Tardieu*; précédé de la liste des cartes et des autorités qui ont servi à leur construction, et d'un catalogue des meilleures cartes et

Digitized by Google

livres de voyages imprimés dans toutes les langues. Prix : les 6 vol. brochés avec l'atlas en noir, cartonné, 42 fr. *Id.* avec les cartes enluminées, 50 fr. *Id.* papier vélin d'Annonay, cartes enluminées, 92 fr. *Id.* avec l'atlas in-fol. pap. vélin, les cartes coloriées en plein, 100 fr. Joindre au prix 12 francs pour le franc de port. A Paris, chez *Dentu*, imprimeur-libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois, n. 240; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n. 42.

Si l'étude de la géographie n'offre pas toujours à ceux qui s'y livrent des résultats satisfaisans; si elle ne laisse même, après quelques années d'un travail opiniâtre, que des notions imparfaites et confuses, il me semble qu'il faut moins l'attribuer à l'inapplication naturelle qu'on reproche à la jeunesse, qu'aux méthodes vicieuses qu'une routine aveugle a consacrées jusqu'ici. La France compte quelques historiens estimables, des naturalistes du premier ordre; mais, à l'exception des *Danville*, des *Cassini*, des *Gosselin* et des *Buache*, elle serait embarrassée de citer à présent un géographe qui l'emportât sur nos rivaux.

Les courts traités de *d'Expilly*, de *Lacroix*, sont encore trop longs en ce qu'ils s'étendent avec une prolixité désespérante sur des objets indifférens, et qu'ils passent sans pitié sous silence ceux qu'il est honteux d'ignorer. Avouons-le aussi, nos progrès dans le commerce, nos expéditions lointaines, les différens voyages faits autour du monde, au milieu du 18e. siècle, nos découvertes, celles de nos voisins, et dans ces derniers temps, nos conquêtes ont dû nécessairement opérer des variations sensibles dans l'étude d'une science aussi importante. Il était donc indispensable d'en refondre les élémens, de rectifier de graves erreurs échappées à des hommes célèbres et de composer de ces matériaux réunis, une mé-



Digitized by Google

thode tout à-la-fois simple, agréable et instructive qui convînt à tous les âges, à tous les états dont se compose la société. Mais pourquoi, dira-t-on, lorsqu'il existe en France des géographes instruits, sommes-nous encore redevables aux Anglais d'une production aussi utile ? Est-ce par un sentiment de défiance en nos propres lumières, ou par l'aveu secret de leur supériorité, que nous consentons ainsi à devenir aux yeux de l'Europe, les tributaires d'une nation voisine ? Nos découvertes récentes en statistique et l'impulsion donnée, à cet égard, par le chef suprême de l'état, suffisent pour prouver que nous sommes capables de nous élever encore plus haut ; et, si nous puisons chez les Anglais quelques règles, quelques principes pour les appliquer, soit à notre système social, soit à nos méthodes d'instruction, il serait injuste d'en conclure qu'ils nous devancent toujours dans la carrière des sciences et arts. Leur supériorité sur le premier article n'a rien, d'ailleurs, qui doive nous humilier. Le premier géographe a dû naître chez un peuple maritime. En partant de cette vérité, on pressent aisément tous les progrès que cette science a dû faire dans la Grande-Bretagne. Les Carthaginois étaient aussi les premiers géographes connus du temps des Romains. La relation du voyage *d'Hannon*, est un monument de la hardiesse des premiers (1). Mais que dire des seconds qui,

(1) Un fragment de ce voyage a été traduit par l'*auteur du Génie du Christianisme* ( Châteaubriant ). Qu'il me soit permis d'observer, à l'égard de cet écrivain, que par l'effet d'une transposition de lignes, quelques personnes ont cru que, dans l'avant-dernier numéro du *Mercure*, article Volney, mon intention avait été de désigner le roman si intéressant d'Atala. Je déclare donc ici que ma réflexion ne s'applique et ne pouvait, en effet, s'appliquer qu'à l'ouvrage de M. Bonnet qui, à certains égards, peut passer pour un *Roman*, si l'on doit compter sur l'exactitude des faits retracés par M. de Volney.

Digitized by Google

sans matelots, sans connaissance des mers, presque sans vaisseaux, triomphèrent cependant de l'armée navale des Carthaginois ?

Il y a loin sans doute de la relation du voyage *d'Hannon* à celle des expéditions du capitaine *Cook*, et de Bougainville. Cet exemple suffit néanmoins pour prouver que la science de la géographie a dû naître et se perfectionner chez les Anglais, avant de se naturaliser parmi nous. Mais en profitant de leurs lumières, gardons-nous d'épouser leurs erreurs. N'admettons pas, sur-tout sans examen, leurs principes, leurs conjectures, leurs calculs.

On doit s'attendre que dans un traité de géographie, tracé par une main anglaise, l'article de la France n'y a pas toujours le mérite de l'exactitude qu'on aurait droit d'exiger d'une plume impartiale. C'est sous ce rapport que les fonctions du traducteur, s'il est *français*, deviennent aussi honorables que difficiles ; car il y a un milieu entre l'enthousiasme et la censure, entre la vérité et l'exagération. Quels éloges ne mérite donc pas celui qui, sans cesse en garde contre des affections dont le motif est louable, contre des satires dont le but n'est que trop évident, doit se sacrifier en quelque sorte et n'ambitionner d'autre titre que celui d'un écrivain sévère et impartial?

En général, je le sais, on apprécie peu en France le talent des traducteurs, et c'est à tort. Content de leur accorder le faible éloge de la patience, il semble qu'on veuille leur ravir tout autre mérite ; on se trompe. Il est peu de parties de la littérature qui exigent plus de talens : il faut, à l'invention près, tous ceux qui eussent été nécessaires pour créer le modèle ; autrement la copie n'est plus qu'une insignifiante esquisse. Les succès rares en ce genre prouvent, j'en conviens, la difficulté de l'entreprise. Cependant nous pouvons citer ici des traducteurs qui ont eu le talent de saisir et de faire passer dans notre



Digitized by Google

langue les beautés des auteurs originaux. Si Horace n'a pu encore entièrement recouvrer ses traits brillans, nous sommes cependant forcés d'applaudir aux heureux essais d'un poète (1) qui paraît destiné à nous les rappeler un jour. Les bergers de Virgile, si intéressans sous les peupliers du Mincio, le sont encore sur les rives de la Seine, lorsqu'ils ont pour interprète l'abbé Delille. Enée lui-même et Didon ont enfin retrouvé en lui un autre Virgile; et bientôt les sublimes beautés de Milton, transmises dans notre idiome, attesteront l'inépuisable fécondité du grand poète dont la France s'honore. Pope n'a-t-il pas aussi trouvé, parmi nous, un traducteur élégant et facile qui, en lui prêtant des grâces, a su lui conserver cette force et cette pureté qui le distinguent de ses contemporains?

Si les traducteurs *en prose* n'ont pas autant de droits que les poètes à notre admiration, il serait injuste toutefois de leur refuser le tribut de notre estime et de notre reconnaissance. Plus libres que les premiers, il est vrai, puisqu'ils n'ont pas à lutter constamment contre la rime, on exige aussi d'eux plus de fidélité, plus d'exactitude, plus de précision; et, pour ne citer ici qu'un seul exemple, que d'obstacles n'a pas dû surmonter le traducteur de l'ouvrage dont nous allons présenter l'aperçu! Que de recherches longues, pénibles et laborieuses ne fait pas supposer une traduction en six volumes, sur un sujet aussi étendu que doit l'être la description physique et morale du globe! que de calculs à vérifier, que de renseignemens à prendre, que de cartes à parcourir! que d'autorités à consulter avant de réunir tous les élémens dont se compose le système géographique qui est sous nos yeux! Qu'on me permette ici

(1) Daru.

Digitized by Google

d'offrir aux lecteurs un léger aperçu du plan de l'auteur et du travail de ses éditeurs.

Dans ce nouveau système, M. Pinkerton a soigneusement évité le mélange monstrueux et bizarre des noms anciens et modernes qui, dans les cartes mêmes, n'offrait aucun intérêt. Il a pensé avec raison que, pour ce genre d'étude, il fallait d'abord considérer *l'état moderne*, parce que la véritable forme des contrées, la découpure des côtes, le cours des rivières, la direction des montagnes, et en général toutes les parties qui servent à étayer un système géographique, n'ont pu être rectifiées que par des observations modernes, sur des expériences multipliées et garanties par des voyageurs connus. Il faut convenir que les délinéations récentes de plusieurs parties de la Grèce et de l'Asie mineure ont répandu sur l'histoire ancienne, des lumières que la géographie théorique n'aurait jamais pu produire. La meilleure méthode consistait donc à étudier la géograghie moderne dans ses nouvelles divisions, pour remonter ensuite aux prémiers élémens de la géographie primitive.

M. Pinkerton, en se frayant une route nouvelle, ne s'est point égaré ; mais ce qui étonnera tous les lecteurs, c'est le courage, l'intelligence avec laquelle il a su refondre toutes les parties anciennes et nouvelles, et jeter même, par intervalle, des fleurs sur un sujet aussi ingrat.

Rien ne prouvera mieux, peut-être, l'excellence de la méthode de M. Pinkerton, que le suffrage de notre célèbre Lacroix, de l'Institut national ; et ce n'est pas ici un suffrage stérile, puisque ce savant géomètre a cru devoir le consacrer par une introduction qui occupe la plus grande partie du premier volume, et qui, seule, ferait la réputation de l'ouvrage, si son succès pouvait être douteux.

Pour donner une idée de l'étendue, de la juste mesure

Digitized by Google

des articles traités dans cette nouvelle géographie, je me permetterai d'indiquer celui où l'auteur examine l'état de situation de nos finances. Si l'esprit anglais s'y montre parfois, il est bientôt forcé de céder à l'évidence des raisonnemens que lui oppose son traducteur (M. Walckenaer). Il s'agit de l'évaluation des revenus de la France sous l'ancien et le nouveau régime, et du montant de la dette actuelle. Si on croit les calculs de M. Ducloz du Fresnoy, calculs qui ne furent pas démentis dans le temps, le capital de notre dette s'élevait en 1790, à quatre milliards neuf cents millions; on voit ensuite que le revenu de la France, en y comprenant le Brabant et les autres départemens réunis, est près d'un sixième plus fort que celui de la France ancienne, et sa dette, sur-tout depuis le 18 brumaire, quatre fois moindre qu'à l'époque de la révolution.

Les anglais chercheront, peut-être, à censurer ces calculs, puisés dans les rapports des ministres de nos finances et du trésor public; mais je doute qu'ils parviennent jamais à en prouver l'infidélité.

Les meilleurs ouvrages ne sont pas exempts de défauts. Trop souvent un esprit de parti vient se mêler aux jugemens qu'un écrivain étranger porte sur les mœurs, les habitudes, le langage des peuples dont il veut tracer la physionomie. Est-ce bien à un anglais, par exemple, qu'il appartient de dire que la *langue française manque* de force, de dignité, et *sert mal* le *sublime*; que, semblable à l'or réduit au dernier degré d'affinage, par la sévérité des académiciens du 17°. siècle (je prie le lecteur de ne pas perdre de vue l'époque), notre *langue* est devenue *molle* et *incapable* d'impressions profondes. Sans doute M. Pinkerton s'est long-temps pénétré de la lecture des Bossuet, des Fénélon, des Corneille, des Racine, des Boileau, des Massillon, avant de hasarder sur notre

Digitized by Google

langue un pareil jugement ? expliquerai-je ici sérieusement toute ma pensée ? non sans doute ? que répondre, en effet, à celui qui n'a point admiré la profonde énergie de Bossuet, qui n'a point versé des larmes avec Fénélon, qui n'a point senti son cœur battre et se soulever aux scènes touchantes ou terribles d'Iphigénie, d'Andromaque ou de Cinna ? on doit le plaindre et lui pardonner. Ce qui me surprend, je l'avoue, c'est le silence du traducteur sur cette tirade aussi déplacée que ridicule. Peut-être aussi M. Walckenaer a-t-il eu le bon esprit de sentir qu'il suffisait de citer M. Pinkerton pour le réfuter.

Au reste, abstraction faite de quelques opinions de parti, l'ouvrage de M. Pinkerton est précieux sous tant de rapports, qu'on doit remercier M. Valckenaer, son traducteur, de l'avoir fait connoître en France.

MERSAN.

---

## VARIÉTÉS

### *Suite des Souvenirs de Félicie.*

QUAND on est jeune on n'emploie avec utilité, ni son esprit, ni son argent : on prodigue l'un et l'autre d'une manière déraisonnable ou frivole, parce qu'on ne cherche qu'à s'amuser, à briller, à plaire. La différence infinie qui se trouve entre une *personne de mérite* et celle qu'on appele seulement une *personne spirituelle*, c'est que la première a fait un usage solide des dons de la nature, et que l'autre ne songe guères à se les rendre profitables. Nous avons tous en général une aversion très-naturelle pour tout ce qui demande une grande application ; il faut convenir qu'il n'est pas amusant de s'occuper avec constance des choses qu'on ne peut comprendre qu'avec difficulté. La fatigue de l'esprit est beaucoup plus pénible que celle du corps. Cette paresse d'esprit, qui peut

Digitized by Google

nous tromper sur nos goûts et sur nos talens, nous fait souvent manquer notre véritable vocation : que de poètes et de romanciers médiocres, qui, mieux dirigés dans leurs études, eussent peut-être été des savans distingués !..... L'ancienne éducation qui exigeait des enfans une certaine contention d'esprit, avait cela d'excellent, qu'elle accoutumait de bonne heure à s'occuper de choses abstraites; je ne puis assurément pas décider s'il est absolument indispensable pour bien écrire dans sa langue, de savoir le grec et le latin, mais je conçois que rien n'est plus utile que d'avoir pris dès l'enfance l'habitude de s'appliquer sérieusement; à force de vouloir épargner de la peine aux enfans, on les rend indolens, et souvent on les condamne à une éternelle frivolité : il vaudrait mieux ne pas risquer de les tuer en les plongeant dans des bains glacés, et tâcher de rendre leur caractère moins indépendant et leur esprit moins paresseux. J'ai connu un père qui disait à son fils, âgé de huit ans : *coupe-toi*, et l'enfant avec un canif se faisait une entaille à la main, et ce même père n'avait pas voulu que ce pauvre petit martyr apprît à lire, de peur, disait-il, *de le fatiguer*. Il attendait qu'il eût douze ans pour lui enseigner à connaître les lettres de l'alphabet.

Si l'on ne dirige pas avec autorité les lectures des jeunes gens, que liront-ils ? de petits vers, des romans et des contes licencieux; et, après une telle éducation, qu'on les questionne sur leur goût, ils diront tous qu'ils n'en ont que pour la littérature, et quelle littérature ! non celle qui peut élever l'ame et perfectionner la raison, mais celle qui deshonore les lettres. En supposant même que dans ce genre on n'eût lu que de bons ouvrages, il serait toujours à desirer qu'on eût acquis d'autres connaissances, et l'heureuse, l'inestimable faculté de s'appliquer à volonté à des choses ennuyeuses. Toutes ces réflexions me sont inspirées par ma situation actuelle; j'ai un procès de la plus

Digitized by Google

grande importance pour moi, et tout ce que j'en sais, c'est que la cause de mon adversaire est odieuse ; mais d'ailleurs je n'entends absolument rien aux détails de l'affaire, aux moyens de défense, etc.; et, depuis un an, je suis excédée d'être obligée d'écouter toutes ces discussions que mon ignorance me fait paraître si fastidieuses. J'appris dès mon enfance à jouer de *huit instrumens* : je voudrais bien aujourd'hui que tout le temps que j'ai consacré au *pardessus de viole*, à *la musette*, au *tympanon* et à *la mandoline*, eût été employé à m'instruire un peu des affaires. La musique est un art charmant ; mais j'ai bien peur que ma partie adverse, se moquant avec raison de moi, ne me dise un jour :

Vous chantiez ? j'en suis fort aise ;
Et bien ! dansez maintenant.

Il est triste, faute d'intelligence et de lumière, de se trouver tout-à-fait étrangère à ses propres intérêts. Mon procès m'ennuie tellement, que j'oublie sans cesse que c'est mon procès ; je murmure quand il faut écrire ce qu'on me dicte, et sur-tout quand on me fait sortir de chez moi pour aller chez des gens d'affaires. Il me semble que mon avocat doit être bien reconnaissant que j'aie la bonté de faire tout ce qu'il me prescrit ; je suis toute étonnée qu'il ne se confonde pas en remercîmens, je le trouve bien ingrat. C'est un véritable supplice pour moi que *les conférences* avec les gens d'affaires ; je n'y porte qu'un mérite, celui de l'exactitude ; j'arrive toujours la première à ces rendez-vous qui se donnent chez celui qui me guide, et dont l'esprit égale les talens et les lumières, M. F..... Je le trouve seul ; et en attendant les autres, nous ne parlons point du procès, et nous causons très-agréablement. Alors je fais des vœux contre moi-même, je desire vivement que personne ne vienne, et quand les autres gens de loi arrivent pour s'occuper de mes affaires, ils me paraissent très-

Digitized by Google

importuns; je suis tentée de gronder M. F..... de n'avoir pas fait fermer sa porte. En effet, je ne joue pas un rôle brillant à ces conférences; aussitôt qu'elles commencent, je subis une espèce de métamorphose très-fâcheuse, je me trouve tout-à-coup d'une imbécillité complète. Je ne puis ni blâmer, ni approuver, ni contredire; je cherche en vain une objection à faire, il ne m'en vient point; et si j'ose hasarder une question, je prouve évidemment que je n'ai pas écouté, ou que je n'ai pas compris. Communément je prends le sage parti du silence; on finit par m'oublier; je tombe dans une profonde distraction. Quand tout est dit, on me réveille au bout de trois heures, et je m'en vais, très-glorieuse et très-satisfaite de la manière dont je sais suivre et conduire une importante affaire. Je me consolais de mon ignorance, en me rappelant que toutes les femmes intelligentes en affaires que j'avais rencontrées jusqu'alors, ressemblaient assez aux plaideuses de comédie; elles étaient *criardes*, acariâtres, pédantes et ridicules. Je viens de perdre cette consolation: l'autre jour je fus, un matin, chez M. F..... ; je le trouvai avec des personnes qui m'étaient inconnues, et qui parlaient d'une affaire qui m'est étrangère. Ma présence n'interrompit point cette discussion; je m'assis auprès du feu pour en attendre la fin. Je vis, de l'autre côté de la cheminée, une femme de la figure la plus noble et la plus intéressante, qui écoutait en silence. Je la plaignis d'avoir un procès; car elle avait si peu la tournure d'une plaideuse, que je pensai qu'elle n'était pas plus habile que moi, et qu'elle ne comprenait rien à tout ce qui se disait sur ses affaires. Au bout d'un quart d'heure, elle prit la parole, d'un ton modeste, et avec le son de voix le plus doux et le plus harmonieux que j'aie jamais entendu; elle répondit à tout avec une clarté, une précision et une connaissance des affaires véritablement parfaite. Je l'écoutais avec

Digitized by Google

un étonnement inexprimable ; *mon génie étonné tremblait devant le sien.* C'était pour moi la chose la plus surprenante de voir une femme charmante, avec les manières les plus simples et les plus agréables, posséder un tel genre d'instruction, et d'entendre cette voix mélodieuse qui donnerait tant de charmes à une belle déclamation, ne parler que de procédures. J'avais envie de m'humilier devant elle, de rendre hommage à sa raison, à son mérite, et de lui dire : Je suis sûre que vous êtes la personne la plus aimable dans la société ; vos manières et votre maintien, la modestie de votre ton et de vos expressions, ne laissent à cet égard aucun doute : et cependant vous avez toute la solidité que peut avoir un homme d'un mérite supérieur. Je vous remercie de prouver que cette réunion est possible ; j'en suis consternée, par un retour fâcheux sur moi-même, mais je m'en énorgueillis pour mon sexe.

Je sais que cette femme intéressante d'une manière si peu commune, s'appelle madame de Frém..... Je ne l'ai vue qu'une fois, et je ne l'oublierai jamais. Ce souvenir me rappelle une histoire que voici :

D. Genlis.

*( La suite dans un des prochains numéros. )*

---

## SPECTACLES.

### THÉATRE FRANÇAIS.

*Polyxène*, tragédie en trois actes, par M. *Aignan.*

La première représentation de cette pièce a été très-orageuse ; il a été impossible de juger ce qu'on n'entendait pas, et cette fois l'auteur et les comédiens sont excusables d'en avoir appelé d'un arrêt rendu sans connaissance de cause. La seconde apparition de *Polyxène*, beaucoup plus paisible, n'a guère été troublée que par des

Digitized by Google

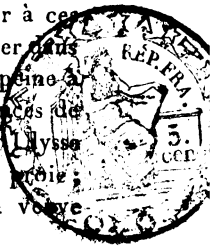
applaudissemens qu'on serait en droit de trouver excessifs, si on ne les regardait comme une espèce de dédommagement de la rigueur avec laquelle la pièce avait été d'abord accueillie. Cependant, au troisième acte et presqu'au dénouement, les sifflets, jusqu'alors comprimés, se sont fait entendre, et la voix de l'alma et de Baptiste, qui se sont présentés successivement pour nommer l'auteur, a été étouffée par les cris de l'opposition.

Le plan de *Polyxène* ne pèche que par un excès de simplicité ; il offre à peine de quoi remplir les trois actes qui composent la pièce. Hécube a vu massacrer sous ses yeux, son époux et presque toute sa famille ; la flamme a dévoré sa patrie, et elle se croit parvenue au dernier période du malheur, lorsqu'elle apprend que le sort la destine à être l'esclave d'Ulysse, le plus cruel ennemi de Troye, et que sa fille Polyxène va être immolée sur le tombeau d'Achille. Le fils de Laërte vient lui-même presser cet affreux sacrifice, et arracher sa fille de ses bras. En vain la malheureuse Hécube tombe à ses genoux, et lui rappelle qu'elle lui a sauvé la vie, lorsqu'il fut surpris comme espion dans les murs de Troye. Ulysse est inflexible ; l'intérêt de la Grèce, dit-il, étouffe en lui la pitié ; l'ombre irritée d'Achille demande le sang de Polyxène, et ce n'est qu'à ce prix que les Dieux accorderont aux Grecs des vents favorables pour retourner dans leur patrie. Déjà les soldats enlevaient la victime, quand Agamemnon survient, prend la mère et la fille sous sa sauve-garde et les fait entrer dans sa tente. Ulysse reproche au fils d'Atrée de céder bien moins à la compassion qu'à son ancien ressentiment contre Achille, et de faire plus pour une captive et une ennemie de la Grèce, qu'il n'avait fait autrefois pour sa fille Iphigénie. Le roi des rois l'écoute assez patiemment ; mais il est le plus fort, Ulysse cède et se retire.

Dans l'acte suivant, un guerrier se présente aux deux princesses : il vient, dit-il, de la part d'Agamemnon ; on craint que les soldats révoltés n'enlèvent Polyxène ; la fuite

Digitized by Google

fuite est le seul moyen qu'elle ait de se dérober à ce furieux, et un vaisseau qui l'attend, va la déposer dans un asile sûr. La fille d'Hécube se détermine avec peine à le suivre ; enfin elle se laisse vaincre par les instances de sa mère : ce guerrier est un messager du perfide Ulysse qui a imaginé cette horrible ruse pour ressaisir sa proie ; et le retour d'Agamemnon dévoile trop tard à la veuve de Priam l'affreux mystère.



Le récit du sacrifice de Polyxène remplit le dernier acte. Ulysse annonce que les manes d'Achille sont apaisés par le sang de la victime, et que les vents, désormais favorables, rappellent les Grecs dans leur patrie. Hécube, ayant de suivre son maître, demande, pour dernière grâce, qu'il lui soit permis de dire un éternel adieu aux restes de son fils Hector ; et elle s'immole sur sa tombe.

Le style de cette pièce n'est pas dépourvu d'élégance et de facilité, mais plusieurs de ses vers offrent des imitations trop visibles de Racine, et la tragédie entière n'a paru qu'une faible copie d'*Iphigénie en Aulide*. La situation est au fond la même ; mais cette lutte entre l'ambition et l'amour paternel, la fierté et l'emportement d'Achille, la cruelle adresse d'Ulysse, la jalousie d'Eriphyle, la douceur d'Iphigénie, les fureurs de sa mère, tous ces ressorts mis en mouvement par un poète comme Racine émeuvent bien plus fortement l'ame du spectateur, que ne sauraient le faire les plaintes trop monotones de la veuve de Priam. Ulysse, d'ailleurs, ne nous semble pas conserver assez son caractère ; plus les reproches qu'il adresse au fils d'Atrée sont sanglans, moins ils conviennent dans sa bouche. Ce n'est pas ainsi que Racine le fait parler au chef de la Grèce ; il doit le convaincre, et non pas l'insulter. Malgré ces observations, cette tragédie mérite des éloges, sous plus d'un rapport ; elle offre de l'intérêt, des situations touchantes, de beaux vers, et elle annonce l'étude et le goût des modèles.



Digitized by Google

## ANNONCES.

On trouve, chez le Normant, des exemplaires de la nouvelle édition des *Ecoles Normales*. Prix : 50 fr. — La première édition avait été tirée à sept volumes : cette nouvelle est augmentée de six autres volumes. Le dixième tome qui traite des fonctions analytiques, par La Grange, ferait seul la réputation de cet ouvrage, si le nom des illustres savans qui ont concouru à le former, ne le rendait un des plus précieux monumens littéraires que ce siècle ait produits.

*Essai sur le mode d'assiette et de perception qui paraît le plus convenable au Gouvernement, au commerce et aux consommateurs, pour les contributions indirectes ;* par Jean-Baptiste Cicéron, ancien procureur-syndic du district de La Grasse, au département de l'Aude, actuellement employé à la liquidation générale de la dette publique. Prix : 1 fr. 20 c., et 1 fr. 50 cent. par la poste. Se vend à Paris, chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

L'auteur paraît s'être proposé, dans cet ouvrage, de chercher les moyens d'établir les impôts sur les consommations, de la manière la plus avantageuse au Gouvernement et la moins grevante pour le commerce, l'industrie et les consommateurs.

Il établit la proposition de créer ces nouveaux impôts sur les besoins extraordinaires de la guerre et sur la nécessité d'alléger le poids de la contribution foncière qui est toute entière une avance faite par le propriétaire, avant d'avoir son revenu réalisé, ou même assuré.

Passant en revue les impôts sur les consommations qu'il serait dangereux d'établir, il s'élève avec force contre la taxe sur les vins, et il démontre qu'un pareil impôt causerait la ruine de la plupart des contrées où la récolte de cette boisson forme le principal revenu du propriétaire.

Dans son analyse sur le meilleur mode de perception, il attaque vigoureusement le système des fermes générales et des régies intéressées, et c'est la partie de son ouvrage qui paraît le mieux soignée.

Il désire que le recouvrement de tous les impôts de consommation soit réuni dans une seule et même régie, et il démontre d'une manière solide les avantages de cette réunion.

Il prescrit aussi le mode de percevoir cette nature d'impôt, et on voit que son principal objet serait que le Gouvernement donnât un délai au fabricant ou au négociant pour l'acquitter, de manière que celui-ci ne fût pas obligé d'en faire l'avance, et que, lorsqu'il le verserait au trésor public, il l'eût déjà reçu lui-même du consommateur.

Enfin, il donne le tableau des impôts sur les consommations qu'on pourrait établir ; mais on pense que l'auteur aurait dû donner un plus grand développement à cette partie de son travail.

En général, cet ouvrage peut être extrêmement utile dans les circonstances actuelles, et il fait supposer que l'auteur a profondément médité les matières des finances et de l'économie politique.

*Elemens de Géographie historique*, à l'usage des écoles secondaires et des pensions, tirés du Notionnaire de M. de Garsault, revus corrigés et considérablement augmentés ; par M. Monstalon, auteur du Lycée de la Jeunesse. Un vol. in-12, avec six cartes. Prix, broché : 1 fr. 80 c., et 2 fr. 40 c. par la poste. A Paris, chez Genets aîné, libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n°. 8.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

# POLITIQUE.

## EXPOSÉ DE LA SITUATION DE LA RÉPUBLIQUE.

*Du 25 nivose an 12.*

La république a été forcée de changer d'attitude, mais elle n'a point changé de situation : elle conserve toujours, dans le sentiment de sa force, le gage de sa prospérité. Tout était calme dans l'intérieur de la France, lorsqu'au commencement de l'année dernière, nous entretenions encore l'espérance d'une paix durable. Tout est resté calme, depuis qu'une puissance jalouse a rallumé les torches de la guerre; mais sous cette dernière époque, l'union des intérêts et des sentimens s'est montrée plus pleine et plus entière; l'esprit public s'est développé avec plus d'énergie.

Dans les nouveaux départemens que le premier consul a parcourus, il a entendu, comme dans les anciens, les accens d'une indignation vraiment française; il a reconnu dans leur haine contre un gouvernement ennemi de notre prospérité, mieux encore que dans les élans de la joie publique et d'une affection personnelle, leur attachement à la patrie, leur dévouement à sa destinée.

Dans tous les départemens, les ministres du culte ont usé de l'influence de la religion pour consacrer ce mouvement spontané des esprits. Des dépôts d'armes que des rebelles fugitifs avaient confiées à la terre, pour les reprendre dans un avenir que leur forgeait une coupable prévoyance, ont été révélés, au premier signal du danger, et livrés aux magistrats pour en armer nos défenseurs.

Le gouvernement britanique tentera de jeter, et peut-être il a déjà jeté sur nos côtes, quelques-uns de ces monstres qu'il a nourris pendant la paix, pour déchirer le sol qui les a vus naître, mais ils n'y retrouveront plus ces bandes impies qui furent les instrumens de leurs premier crimes; la terreur les a dissoutes, ou la justice en a purgé nos contrées; ils n'y retrouveront ni cette crédulité dont ils abusèrent, ni ces haines dont ils aiguisèrent les poignards. L'expérience a éclairé tous les esprits; la sagesse des lois et de l'administration a réconcilié tous les cœurs.

Environnés partout de la force publique, partout atteints par les tribunaux, ces hommes affreux ne pourront désormais ni faire des rebelles, ni recommencer impunément leur métier de brigands et d'assassins.

Tout-à-l'heure une misérable tentative a été faite dans la Vendée; la conscription en était le prétexte : mais citoyens, prêtres, soldats, tout s'est ébranlé pour la défense commune; ceux qui, dans d'autres temps, furent des moteurs de troubles, sont venus offrir leurs bras à l'autorité publique, et, dans leurs personnes et dans leurs familles, des gages de leur foi et de leur dévouement.

Enfin, ce qui caractérise sur-tout la sécurité des citoyens, le retour des affections sociales, la bienfaisance se déploie tous les jours davantage; de tous côtés on offre des dons à l'infortune, et des fondations à des établissemens utiles.

La guerre n'a point interrompu les pensées de la paix; et le Gouvernement a poursuivi avec constance tout ce qui tend à mettre la



Digitized by Google

constitution dans les mœurs et dans le tempérament des citoyens, tout ce qui doit attacher à sa durée tous les intérêts et toutes les espérances.

Ainsi, le sénat a été placé à la hauteur où son institution l'appelait. Une dotation telle que la constitution l'avait déterminée, l'entoure d'une grandeur imposante.

Le corps législatif n'apparaîtra plus qu'environné de la majesté que réclament ses fonctions; on ne le cherchera plus vainement hors de ses séances. Un président annuel sera le centre de ses mouvemens, et l'organe de ses pensées et de ses vœux dans ses relations avec le Gouvernement. Ce corps aura enfin cette dignité qui ne pouvait exister avec des formes mobiles et déterminées.

Les colléges électoraux se sont tenus partout avec ce calme, avec cette sagesse qui garantissent les heureux choix.

La légion d'honneur existe dans les parties supérieures de son organisation, et dans une partie des élémens qui doivent la composer. Ces élémens, encore égaux, attendent d'un dernier choix leurs fonctions et leurs places. Combien de traits honorables a révélés l'ambition d'y être admis! que de trésors la république aura dans cette institution, pour encourager, pour récompenser les services et les vertus!

Au conseil d'état, une autre institution prépare aux choix du Gouvernement, des hommes pour toutes les branches supérieures de l'administration; des auditeurs s'y forment dans l'atelier des réglemens et des lois; ils s'y pénètrent des principes et des maximes de l'ordre public. Toujours environnés de témoins et de juges, souvent sous les yeux du Gouvernement, souvent dans des missions importantes, ils arriveront aux fonctions publiques avec la maturité de l'expérience, et avec la garantie que donnent un caractère, une conduite et des connaissances éprouvés.

Des lycées, des écoles secondaires s'élèvent de tous côtés, et ne s'élèvent pas encore assez rapidement au gré de l'impatience des citoyens. Des réglemens communs, une discipline commune, un même système d'instruction, y vont former des générations qui soutiendront la gloire de la France par des talens, et ses institutions par des principes et des vertus.

Un prytanée unique, le prytanée de Saint-Cyr, reçoit les enfans des citoyens qui sont morts pour la patrie: déjà l'éducation y respire l'enthousiasme militaire.

A Fontainebleau, l'école spéciale militaire compte plusieurs centaines de soldats qu'on ploie à la discipline, qu'on endurcit à la fatigue, qui acquièrent, avec les habitudes du métier, les connaissances de l'art.

L'école de Compiègne offre l'aspect d'une vaste manufacture, où cinq cents jeunes gens passent de l'étude dans les ateliers, des ateliers à l'étude. Après quelques mois, ils exécutent, avec la précison de l'intelligence, des ouvrages qu'on n'en auroit pas obtenus après des années d'un vulgaire apprentissage; et bientot le commerce et l'industrie jouiront de leur travail et des soins du Gouvernement.

Le génie, l'artillerie, n'ont plus qu'une même école et une institution commune.

La médecine est partout soumise au nouveau régime que la loi lui a prescrit. Dans une réforme salutaire, on a trouvé les moyens de simplifier la dépense et d'ajouter à l'instruction.

L'exercice de la pharmacie a été mis sous la garde des lumières et de la probité.

Digitized by Google

Un réglement a placé entre le maître et l'ouvrier, des juges qui terminent leurs différends avec la célérité qu'exigent leurs intérêts et leurs besoins, et aussi avec l'impartialité que commande la justice.

Le code civil s'achève; et, dans cette session, pourront être soumis aux délibérations du corps législatif les derniers projets de lois qui en complètent l'ensemble.

Le code judiciaire, appelé par tous les vœux, subit en ce moment les discussions qui le conduiront à sa maturité.

Le code criminel avance, et du code de commerce, les parties que paraissent réclamer le plus impérieusement les circonstances, sont en état de recevoir le sceau de la loi dans la session prochaine.

De nouveaux chefs-d'œuvre sont venus embellir nos musées; et tandis que le reste de l'Europe envie nos richesses, nos jeunes artistes vont encore, au sein de l'Italie, échauffer leur génie à la vue de ses grands monumens, et respirer l'enthousiasme qui les a enfantés.

Dans le département de Marengo, sous les murs de cette Alexandrie qui sera un des plus puissans boulevards de la France, s'est formé le premier camp de nos vétérans : là, ils conserveront le souvenir de leurs exploits et l'orgueil de leurs victoires; ils inspireront à leurs nouveaux concitoyens l'amour et le respect de cette patrie qu'ils ont agrandie, et qui les a récompensés; ils laisseront dans leurs enfans, des héritiers de leur courage, et de nouveaux défenseurs de cette patrie dont ils recueilleront les bienfaits.

Dans l'ancien territoire de la république, dans la Belgique, d'antiques fortifications, qui n'étaient plus que d'inutiles monumens des malheurs de nos pères ou des accroissemens progressifs de la France, seront démolies. Les terrains qui avaient été sacrifiés à leur défense, seront rendus à la culture et au commerce; et, avec les fonds que produiront ces démolitions et ces terrains, seront construites de nouvelles forteresses sur nos nouvelles frontières.

Sous un meilleur système d'adjudication, la taxe d'entretien des routes a pris de nouveaux accroissemens : des fermiers d'une année étaient sans émulation; des fermiers de portion trop morcelées étaient sans fortune et sans garantie.

Des adjudications triennales, des adjudications de plusieurs barrières à-la-fois, ont appelé des concurrens plus nombreux, plus riches et plus hardis.

Le droit de barrière a produit, en l'an 11, quinze millions; dix de plus ont été consacrés dans la même année à l'entretien et au perfectionnement des routes.

Les routes anciennes ont été entretenues et réparées; des routes ont été liées à d'autres routes par des constructions nouvelles. Dès cette année, les voitures franchissent le Simplon et le Mont-Cénis.

On rétablit, au pont de Tours, trois arches écroulées. De nouveaux ponts sont en construction à Corbeil, à Roanne, à Nemours, sur l'Isère, sur le Roubion, sur la Durance, sur le Rhin. Avignon et Villeneuve communiqueront par un pont entrepris par une association particulière.

Trois ponts avaient été commencés, à Paris, avec des fonds que des citoyens avaient fournis: deux ont été achevés en partie avec les fonds publics; et les droits qui s'y perçoivent, assurent, dans un nombre déterminé d'années, l'intérêt et le remboursement des avances. Un troisième, le plus intéressant de tous (celui du Jardin des Plantes), est en construction et sera bientôt terminé. Il dégagera l'intérieur de Paris d'une circulation embarrassante, se liera avec une place superbe,



Digitized by Google

depuis long-temps décrétée, qu'embelliront des plantations et les eaux de la rivière d'Ourcq, et sur laquelle aboutiront en ligne droite la rue Saint-Antoine et celle de son faubourg. Le pont seul formera l'objet d'une dépense que couvriront rapidement les droits qui y seront perçus. La place et tous ses accessoires ne coûteront à l'état que l'emplacement et les ruines sur lesquelles elle doit s'élever.

Les travaux du canal de Saint-Quentin s'opèrent sur quatre points à la fois. Déjà une galerie souterraine est percée dans une étendue de mille mètres; deux écluses sont terminées, huit autres s'avancent, d'autres sortent des fondations; et cette vaste entreprise offrira, dans quelques années, une navigation complète. Les canaux d'Arles, d'Aigues-Mortes, de la Saône et de l'Yonne; celui qui unira le Rhône au Rhin; celui qui, par le Blavet, doit porter la navigation au centre de l'ancienne Bretagne, sont tous commencés, et tous seront achevés dans un temps proportionné aux travaux qu'ils exigent. Le canal qui doit joindre l'Escaut, la Meuse et le Rhin, n'est déjà plus dans la seule pensée du gouvernement: des reconnaissances ont été faites sur le terrain; des fonds sont déjà prévus pour l'exécution d'une entreprise qui nous ouvrira l'Allemagne, et rendra à notre commerce et à notre industrie, des parties de notre propre territoire que leur situation livrait à l'industrie et au commerce des étrangers.

La jonction de la Rance à la Vilaine unira la Manche à l'Océan, portera la prospérité et la civilisation dans des contrées où languissent l'agriculture et les arts, où les mœurs agrestes sont encore étrangères à nos mœurs. Dès cette année, des sommes considérables ont été affectées à cette opération.

Le desséchement des marais de Rochefort, souvent tenté, souvent abandonné, s'exécute avec constance. Un million sera destiné cette année à porter la salubrité dans ce port, qui dévorait nos marins et ses habitans. La culture et les hommes s'étendront sur des terrains voués depuis long-temps aux maladies et à la dépopulation. Au sein du Cotentin, un desséchement non moins important, dont le projet est fait, dont la dépense largement calculée sera nécessairement remboursée par le résultat de l'opération, transformera en riches pâturages d'autres marais d'une vaste étendue, qui ne sont aujourd'hui qu'un foyer de contagion toujours renaissant.

Les fonds nécessaires à cette entreprise sont portés dans le budjet de l'an 12. En même temps un pont sur la Vire liera le département de la Manche au département du Calvados, supprimera un passage toujours dangereux et souvent funeste, et abrégera de quelques myriamètres la route qui conduit de Paris à Cherbourg.

Sur un autre point du département de la Manche, un canal est projeté, qui portera le sable de la mer et la fécondité dans une contrée stérile et donnera aux constructions civiles et à la marine, des bois qui périssent sans emploi à quelques myriamètres du rivage. Sur tous les canaux, sur toutes les côtes de la Belgique, les digues minées par le temps, attaquées par la mer, se réparent, s'étendent et se fortifient.

La jetée et le bassin d'Ostende sont garantis des progrès de la dégradation; un pont ouvrira une communication importante à la ville, et l'agriculture s'enrichira d'un terrain précieux, reconquis sur la mer. Anvers a vu arrêter tout-à-coup un port militaire, un arsenal et des vaisseaux de guerre sur le chantier. Deux millions assignés sur la vente des domaines nationaux, situés dans les départemens de l'Escaut et des Deux-Nèthes, sont consacrés à la restauration et à l'agrandissement de son ancien port. Sur la foi de ce gage, le commerce fait des

Digitized by Google

avances, les travaux sont commencés, et, dans l'année prochaine, ils seront conduits à leur perfection.

A Boulogne, au Havre, sur toute cette côte que nos ennemis appellent désormais *une côte de fer*, de grands ouvrages s'exécutent ou s'achèvent. La digue de Cherbourg long-temps abandonnée, long-temps l'objet de l'incertitude et du doute, sort enfin du sein des eaux; et déjà elle est un écueil pour nos ennemis, et une protection pour nos navigateurs. A l'abri de cette digue, au fond d'une rade immense, un port se creuse où, dans quelques années, la république aura ses arsenaux et des flottes.

A la Rochelle, à Cette, à Marseille, à Nice, on répare avec des fonds assurés les ravages de l'insouciance et du temps. C'est sur-tout dans nos villes maritimes, où la stagnation du commerce a multiplié les malheurs et les besoins, que la prévoyance du Gouvernement s'est attachée à créer des ressources dans des travaux utiles ou nécessaires.

La navigation intérieure périssait par l'oubli des principes et des règles; elle est désormais soumise à un régime tutélaire et conservateur. Un droit est consacré à son entretien, aux travaux qu'elle exige, aux améliorations que l'intérêt public appelle: placée sous la surveillance des préfets, elle a encore dans les chambres de commerce des gardiens utiles, des témoins et des censeurs de la comptabilité des fonds qu'elle produit; enfin des hommes éclairés qui discutent les projets formés pour la conserver ou pour l'étendre.

Le droit de pêche dans les rivières navigables est redevenu ce qu'il dut toujours être, une propriété publique. Il est confié à la garde de l'administration forestière; et des adjudications triennales lui donnent, dans des fermiers, des conservateurs encore plus actifs, parce qu'ils sont plus intéressés.

L'année dernière a été une année prospère pour nos finances; les régies ont heureusement trompé les calculs qui en avaient d'avance déterminé les produits. Les contributions directes ont été perçues avec plus d'aisance. Les opérations qui doivent établir les rapports de la contribution foncière, de département à département, marchent avec rapidité. La répartition deviendra invariable; on ne verra plus cette lutte d'intérêts différens qui corrompait la justice publique, et cette rivalité jalouse qui menaçait l'industrie et la prospérité de tous les départemens.

Des préfets, des conseils généraux, ont demandé que la même opération s'étendît à toutes les communes de leur département, pour déterminer entre elles les bases d'une répartition proportionnelle. Un arrêté du Gouvernement a autorisé ce travail général, devenu plus simple, plus économique par le succès du travail partiel. Ainsi, dans quelques années, toutes les communes de la république auront chacune, dans une carte particulière, le plan de leur territoire, les divisions, les rapports des propriétés qui le composent; et les conseils généraux et les conseils d'arrondissement, trouveront, dans la réunion de tous ces plans, les élémens d'une répartition juste dans ses bases et perpétuelle dans ses proportions.

La caisse d'amortissement remplit avec constance, avec fidélité, sa destination. Déjà propriétaire d'une partie de la dette publique, chaque jour elle accroît un trésor qui garantit à l'Etat une prompte libération: une comptabilité sévère, une fidélité inviolable, ont mérité aux administrateurs la confiance du Gouvernement, et leur assurent l'intérêt des citoyens.

La refonte des monnaies s'exécute sans mouvement, sans secousse:

Digitized by Google

elle était un fléau quand les principes étaient méconnus ; elle est devenue l'opération la plus simple, depuis que la foi publique et les règles du bon sens en ont fixé les conditions.

Au trésor, le crédit public s'est soutenu au milieu des secousses de la guerre et des rumeurs intéressées.

Le trésor public fournissait aux dépenses des colonies, soit par des envois directs de fonds, soit par des opérations sur le continent de l'Amérique. Les administrateurs pouvaient, si les fonds étaient insuffisans, s'en procurer par des traites sur le trésor public, mais avec des formes prescrites et dans une mesure déterminée.

Tout-à-coup une masse de traites (quarante-deux millions) a été créée à Saint-Domingue, sans l'aveu du Gouvernement, sans proportion avec les besoins actuels, sans proportion avec les besoins à venir.

Des hommes sans caractère les ont colportées à la Havane, à la Jamaïque, aux Etats-Unis : elles y ont été par-tout exposées sur les places à de honteux rabais, livrées à des hommes qui n'avaient versé ni argent ni marchandises, ou qui ne devaient en fournir la valeur que quand le paiement en aurait été effectué au trésor public. De là, un avilissement scandaleux en Amérique, et un agiotage plus scandaleux en Europe.

C'était pour le Gouvernement un devoir rigoureux d'arrêter le cours de cette imprudente mesure, de sauver à la nation les pertes dont elle était menacée, de racheter sur-tout son crédit par une juste sévérité.

Un agent du trésor public a été envoyé à Saint-Domingue, chargé de vérifier les journaux et la caisse du payeur-général ; de constater combien de traites avaient été créées, par quelle autorité et sous quelle forme ; combien avaient été négociées, et à quelles conditions ; si pour des versemens réels, si sans versemens effectifs, si pour éteindre une dette légitime, si pour des marchés simulés.

Onze millions de traites, qui n'étaient pas encore en circulation ont été annullés. Des renseignemens ont été obtenus sur les autres.

Les traites dont la valeur intégrale a été reçue, ont été acquittées avec les intérêts du jour de l'échéance au jour du paiement : celles qui ont été livrées sans valeur effective, sont arguées de faux, puisque les lettres de change portent *pour argent versé*, quoique le procès-verbal de paiement constate qu'il n'a rien été versé ; et elles seront soumises à un sévère examen. Ainsi le Gouvernement satisfera à la justice qu'il doit aux créanciers légitimes, et à celle qu'il doit à la nation, dont il est chargé de défendre les droits.

La paix était dans les vœux comme dans l'intérêt du Gouvernement. Il l'avait voulue aux milieu des chances encore incertaines de la guerre; il l'avait voulue au milieu des victoires. C'est là la prospérité de la république qu'il avait désormais attaché toute sa gloire. Au-dedans il réveillait l'industrie, il encourageait les arts ; il entreprenait ou des travaux utiles, ou des monumens de grandeur nationale. Nos vaisseaux étaient dispersés sur toutes les mers, et tranquilles sur la foi des traités, ils n'étaient employés qu'à rendre nos colonies à la France et au bonheur ; aucun armement dans nos ports, rien de menaçant sur nos frontières.

Et c'est là le moment que choisit le Gouvernement britannique pour alarmer sa nation, pour couvrir la Manche de vaisseaux, pour insulter notre commerce par des visites injurieuses, nos côtes et nos ports, les côtes et les ports de nos alliés, par la présence de forces menaçantes.

Si, au 17 ventose de l'an 11, il existait aucun armement imposant,

Digitized by Google

dans les ports de France et de Hollande, s'il s'y exécutait un seul mouvement auquel la défiance la plus ombrageuse pût donner une interprétation sinistre, nous sommes les agresseurs; le message du roi d'Angleterre et son attitude hostile ont été commandés par une légitime prévoyance, et le peuple anglais a dû croire que nous menacions *son indépendance*, sa religion, sa constitution.

Mais si les assertions du message étaient fausses, si elles étaient démenties par la conscience de l'Europe, comme par la conscience du gouvernement britannique, ce gouvernement a trompé sa nation; il l'a trompée pour la précipiter, sans délibération, dans une guerre dont les terribles effets commencent à se faire sentir en Angleterre, et dont les résultats peuvent être si décisifs pour les destinées futures du peuple anglais.

Toutefois l'agresseur doit seul répondre des calamités qui pèsent sur l'humanité.

Malte, le motif de cette guerre, était au pouvoir des Anglais; c'eût été à la France d'armer pour en assurer l'indépendance, et c'est la France qui attend en silence la justice de l'Angleterre, et c'est l'Angleterre qui commence la guerre et qui la commence sans la déclarer!

Dans la dispersion de nos vaisseaux, dans la sécurité de notre commerce, nos pertes devaient être immenses. Nous les avions prévues, et nous les eussions supportées sans découragement et sans faiblesse: heureusement elles ont été au-dessous de notre attente. Nos vaisseaux de guerre sont rentrés dans les ports de l'Europe; un seul, qui depuis long-temps était condamné à n'être plus qu'un vaisseau de transport, est tombé au pouvoir de l'ennemi.

De deux cents millions que les croiseurs anglais pouvaient ravir à notre commerce, plus des deux tiers ont été sauvés: nos corsaires ont vengé nos pertes par des prises importantes, et les vengeront par de plus importantes encore.

Tabago, Sainte-Lucie, étaient sans défense, et n'ont pu que se rendre aux premières forces qui s'y sont présentées; mais nos grandes colonies nous restent, et les attaques que les ennemis ont hasardées contr'elle ont été vaines.

L'Hanovre est en notre pouvoir. Vingt-cinq mille hommes des meilleures troupes ennemies ont posé les armes, et sont restés prisonniers de guerre. Notre cavalerie s'est remontée aux dépens de la cavalerie ennemie; et une possession chère au roi d'Angleterre, est, entre nos mains, le gage de la justice qu'il sera forcé de nous rendre.

Chaque jour le despotisme britannique ajoute à ses usurpations sur les mers. Dans la dernière guerre, il avait épouvanté les neutres en s'arrogeant, par une prétention inique et révoltante, le droit de *déclarer des côtes entières en état de blocus*; dans cette guerre, il vient d'augmenter son code monstrueux, du prétendu droit de *bloquer des rivières, des fleuves*.

Si le roi d'Angleterre a juré de continuer la guerre jusqu'à ce qu'il ait réduit la France à ces traités déshonorans que souscrivirent autrefois le malheur et la faiblesse, la guerre sera longue. La France a consenti dans Amiens à des conditions modérées; elle n'en reconnaîtra jamais de moins favorables; elle ne reconnaîtra sur-tout jamais, dans le gouvernement britannique, le droit de ne remplir de ses engagemens que ce qui convient aux calculs progressifs de son ambition, le droit d'exiger encore d'autres garanties après la garantie de la foi donnée. Eh! si le traité d'Amiens n'est point exécuté, où seront pour un traité nouveau, une foi plus sainte et des sermens plus sacrés?

Digitized by Google

La Louisiane est désormais associée à l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique. Nous conservons là des amis, que le souvenir d'une commune origine attachera toujours à nos intérêts, et que des relations favorables de commerce uniront long-tems à notre prospérité.

Les Etats-Unis doivent à la France leur indépendance; ils nous devront désormais leur affermissement et leur grandeur.

L'Espagne reste neutre.

L'Helvétie est rassise sur ses fondemens, et sa constitution n'a subi que les changemens que la marche du temps et des opinions lui a commandés. La retraite de nos troupes atteste la sécurité intérieure et la fin de toutes ses divisions. Les anciennes capitulations ont été renouvelées, et la France a retrouvé ses premiers et ses plus fidèles alliés.

Le calme règne dans l'Italie; une division de l'armée de la république italienne traverse en ce moment la France pour aller camper avec les nôtres sur les côtes de l'Océan. Ces bataillons y trouveront partout des vestiges de la patience, de la bravoure et des grandes actions de leurs ancêtres.

L'Empire ottoman, travaillé par des intrigues souterraines, aura, dans l'intérêt de la France, l'appui que d'antiques liaisons, un traité récent et sa position géographique, lui donne droit de réclamer.

La tranquillité rendue au Continent par le traité de Lunéville, est assurée par les derniers actes de la diète de Ratisbonne. L'intérêt éclairé des grandes puissances, la fidélité du Gouvernement à cultiver avec elles les relations de bienveillance et d'amitié, la justice, l'énergie de la nation, et les forces de la république en répondent.

*Le premier consul, signé,* BONAPARTE.

Par le premier consul,

*Le secrétaire-d'état, signé,* H. B. MARET

---

## NOUVELLES DIVERSES.

— Rien n'est fini à Constantinople, ni par rapport à l'Egypte, ni par rapport à l'Arabie, ni par rapport à la pacification intérieure. (*Déb.*) En Russie, le voyage du comte de Woronzow à Moscow est certain; sa retraite des affaires est probable. (*Monit.*) On parle de nouveau d'un camp russe dans les provinces polonaises au printemps prochain. On parle aussi d'un camp autrichien dans la Gallicie occidentale, en même-temps qu'on renouvelle le bruit d'une entrevue des deux empereurs et du roi de Prusse. (*Publ.*) On répand que les payeurs de fonds publics, en Autriche, ont reçu l'ordre de ne plus acquitter les intérêts des sujets bavarois; on remarque aussi que, tandis que les garnisons prussiennes, du côté de France, sont faibles, celles des Hildesheim et de Bareuth se renforcent. (*Publ.*) Tout ce qu'il y a de sûr dans ces divers bruits, ce sont les intrigues de l'Angleterre. Divers courriers anglais traversent le continent pour aller porter au cabinet britannique des

Digitized by Google

nouvelles, non de ses relations politiques, mais des trames honteuses qu'il ourdit. (*Monit.*) Nous savons, par des voix sûres, que malgré ses efforts, l'harmonie n'a pas cessé d'exister entre la France et la Russie. Celle-ci consent à ce que les Français continuent à occuper l'électorat d'Hanovre jusqu'à la paix, et qu'on s'est arrangé relativement à l'indemnité du roi de Sardaigne. (*Débats.*)

En Allemagne, l'affaire des votes virils n'est pas terminée ; celle de la noblesse immédiate est dénoncée à la diète. On s'attend à une nouvelle intervention à ce sujet de la part des puissances médiatrices. (*Publiciste. Débats.*)

L'Angleterre est dans le plus grand embarras d'espèces. Le papier de banque perd 6 à 7 pour cent. On fait partout des accaparemens de monnaie. Des dollars vont être mis en circulation. La peur de la descente est générale. Elle se renouvelle par secousse toutes les semaines. Les papiers sont pleins de dommages esssuyés par les flottes anglaises. L'amiral Cornwallis a quitté et repris ensuite sa situation devant Brest. Un bâtiment portugais, à Lisbonne, a reçu une insulte grave d'une frégate anglaise.

---

## CORPS LÉGISLATIF.

### Présidence du C. FONTANES.

*Séance du 22 Nivose.*

On fait l'appel nominal, pour l'élection des trois vice-présidens qui restent à nommer. L'assemblée arrête de choisir entre les six membres qui ont obtenu hier le plus de suffrages.

Le C. Fontanes, président, atteint d'une extinction de voix, cède le fauteuil au C. Sorel, nommé hier vice-président. Le C. Sorel, doué d'une organe très-sonore, fait connaître le résultat du scrutin. Le nombre des votans est de 235, la majorité absolue de 118. Le C. Pémartin obtient 182 voix, Jaubert 108, Ramond 126. Ils sont proclamés vice-présidens.

On nomme en même-temps deux secrétaires. La nomination des deux autres est renvoyée au lendemain.

*Séance du 23.*

Un secrétaire fait lecture d'un message du Gouverne-

Digitized by Google

ment, annonçant, pour lundi, l'envoi de trois orateurs dans le sein du corps législatif.

On procède à un scrutin pour l'élection de deux secrétaires qui doivent compléter le bureau. La majorité des suffrages se réunit sur les CC. Bezave-Mazières et Chestret. Ils sont proclamés secrétaires.

Le corps législasif définitivement constitué s'occupe de suite de la nomination de douze candidats, parmi lesquels le premier consul devra choisir quatre questeurs. Le nombre des votans est de 241, la majorité de 122. Le C. Thiry seul réunit 122 voix, il est proclamé un des douze candidats.

*Séance du* 25.

Trois orateurs du gouvernement, les conseillers d'état Begouen, Sainte-Suzanne et Dauchy ont présenté l'exposé de la situation de la république. Le président Fontanes prend la parole et dit :

« Citoyens conseillers d'état, le corps législatif n'a jamais vu que les intérêts de la patrie et ceux du gouvernement, qui ne peuvent plus différer aujourd'hui : il a constamment cherché dans la constitution ses devoirs, plutôt que ses priviléges ; il s'est occupé de la nation, et non de lui-même, et il a dû se croire assez grand, toutes les fois qu'il était utile ; il promet de ne pas changer. La reconnaissance ne peut rien ajouter à son zèle, et de tous les avantages que peut lui donner sa nouvelle organisation, le premier à ses yeux est de manifester avec plus d'éclat et d'autorité, des principes qui furent toujours les siens.

« Le tableau que vous avez tracé de notre situation intérieure, est aussi rassurante que fidèle. Le gouvernement ne trompe pas le peuple français. Ces députés qui vous écoutent, rassemblés ici de tous les départemens, reconnaissent chacun des bienfaits dont vous nous avez présenté l'ensemble. Ils ont vu ce que vous avez peint, et toutes les voix de la France s'élèvent en quelque sorte de cette enceinte, pour rendre témoignage à la fidélité de vos discours.

« Citoyens conseillers d'état, le corps législatif, aux termes de l'article XXX, du titre 5 du sénatus-consulte organique du 28 frimaire dernier, va se former en comité général, pour examiner l'importance du message que vous lui avez soumis, et prendre une délibération digne de lui et du gouvernement qui vous envoie. »

Digitized by Google

On annonce de nouveaux orateurs du gouvernement, les conseillers d'état, Treilhard, Galli et Defermont. Le premier donne lecture d'un projet de loi sur la distinction des biens.

Les conseillers d'état s'étant retirés, le corps législatif se forme en comité secret.

Après une heure de délibérations, le corps législatif rend sa séance publique, et procède à un second tour du scrutin pour l'élection des candidats à la questure. Le C. Lespérut obtient seul la majorité absolue; il est proclamé un des douze candidats. Le scrutin de ballottage pour l'élection des dix autres est remis à la séance de demain.

*Séance du 26 nivose.*

Les conseillers d'état Portalis, Berlier, Pelet, présentent un projet de loi sur le *droit de propriété*. Ce projet forme le deuxième titre du deuxième livre du code civil. Le C. Portalis a la parole.

Les orateurs du gouvernement retirés, le corps législatif procède à un scrutin de balottage entre les vingt membres qui ont obtenu hier le plus de voix pour être candidats à la questure. Sept ayant réuni aujourd'hui le plus de suffrages, ont été proclamés candidats : ce sont les CC. Despalières, Jacopin, Rabaud, Papin, Chappuys, Bory et Terrasson. On fera demain un second scrutin de ballottage, pour les trois candidats qui restent à nommer, entre les CC. Rossée, Vaublanc, Delattre, Savary, Kervélégan et Bord.

*Séance du 27.*

On introduit les conseillers d'état Regnault (de Saint-Jean-d'Angely), Jourdan et Najac, chargés de présenter un projet de loi sur la modération des droits d'enregistrement et d'hypothèques pour les donations en faveur des hospices. Le C. Regnault est à la tribune : « Il est, dit-il, une classe que poursuit l'infortune, dont les misères et les douleurs ont des droits particuliers à l'attention bienveillante du gouvernement. Dans le bouleversement presque général des propriétés, les biens des indigens ne furent pas respectés. Une portion, malheureusement trop considérable, en fut aliénée. La justice, l'humanité, la politique même, voulaient que l'on mît un terme à ce désordre. »

On procède à un scrutin de ballotage entre les six mem-

Digitized by Google

bres qui ont obtenu hier le plus de voix, pour être candidats à la questure. Le C. Bord, seul, réunit la majorité absolue; il est proclamé candidat. Le dernier candidat qui reste à élire, sera pris demain parmi les quatre membres qui ont obtenu aujourd'hui le plus de suffrages.

*Séance du 28.*

Les conseillers d'état Galli, Treilhard et Berenger, présentent le troisième titre du livre 2 du code civil, intitulé : *De l'usufruit, de l'usage et de l'habitation.*

Le C. Galli a fait précéder l'exposé des motifs du projet de loi de quelques considérations particulières.

Il s'est d'abord félicité de devoir à la réunion du peuple piémontais, à la nation française, l'honneur de porter la parole devant une auguste assemblée, dans le sein de laquelle il paraissait pour la première fois.

Il a regretté de ne pouvoir, comme les autres français, apprécier les avantages du nouveau code, en les comparant aux abus et aux vices de la législation précédente.

Il s'est montré pénétré de la crainte, que par suite de cette grande et salutaire réforme, les noms de tant de célèbres jurisconsultes dont la France s'honore ne fussent un jour oubliés. Il a particulièrement recommandé au souvenir de la postérité, Cujas, qui de Toulouse fut appelé en Piémont par Emmanuel Philibert, dont les Piémontais furent les disciples, et que l'université de Turin révère, et le président Favre qui, né dans un pays autrefois sous la domination de la maison de Savoie, illustra long-temps la première magistrature à Chambéry.

L'orateur, s'applaudissant ensuite de reconnaître en même temps dans le nouveau code les lumières de notre siècle et les sages principes du droit romain, a exposé les motifs du projet de loi.

---

## PARIS.

Le Journal officiel a publié le concordat conclu entre la république italienne et S. S. Pie VII. — Le premier consul a passé la revue de l'avant-garde des troupes italiennes qui se rendent au camp de Saint-Omer. — Le général Murat est nommé gouverneur de Paris et commandant de la 1re. division militaire, avec le rang et les honneurs de général en chef. (*Moniteur. Débats. Public.*)

— On nous écrit d'Anvers, que le vaisseau de ligne de

Digitized by Google

74 canons, en construction sur les nouveaux chantiers de cette ville, avance avec beaucoup d'activité; le commissaire de la marine, M. Malouet, y met le plus grand zèle, ainsi qu'à l'accélération de tous les ouvrages d'établissement des arsenaux, magasins, corderies, chantiers, cales, etc. Les personnes qui n'avaient point vu Anvers depuis six mois, sont dans un étonnement que l'on ne peut rendre, à l'aspect de tant d'entreprises conçues et exécutées dans un si court espace de temps. (*Publiciste.*)

— On lit dans un journal que la gendarmerie vient d'amener dans les prisons de Valognes une famille de voleurs. Elle est composée du père, de la mère, et de deux enfans, dont le plus âgé n'a pas douze ans; chacun avait son rôle, et chacun le remplissait, dit-on, à la satisfaction de tous. C'était principalement dans la campagne que cette petite troupe si bien instruite exerçait ses talens avec profit et succès. (*Publiciste.*)

M. de Châteauneuf ayant fait hommage au tribunat d'un exemplaire de son ouvrage, ayant pour titre le *Cornelius Nepos Français*, M. Duveyrier, secrétaire du tribunat, en a parlé de la manière suivante:

« Ce titre rappelle l'histoire romaine; il annonce une » histoire nationale.

» Cet ouvrage promet à la France des annales de gloire; » à nos guerriers morts une nouvelle récompense; à nos » guerriers vivans les plus nobles souvenirs; à nos enfans » les plus beaux modèles.

» Le tribunat fera ce qui est digne de lui, de ses prin- » cipes, de ses fonctions, en accordant au citoyen Châ- » teauneuf l'encouragement accoutumé qu'il mérite, » autant par son intention que par son travail.

» Je demande la mention de l'hommage au procès- » verbal, et le dépôt de l'ouvrage à la bibliothèque. »

Le tribunat adopte cette proposition, et ordonne l'impression du discours.

— On mande de Constantinople les détails suivans sur les effets de la vaccine, considérée comme préservatif de la peste:

1°. Sur près de six mille vaccinés, aucun n'a pris la peste, quoiqu'ils aient été répandus dans toute la ville et les faubourgs de Constantinople;

Digitized by Google

2°. Des enfans vaccinés ont sucé impunément le lait des nourrices pestiférées ;

3°. Le docteur Valli, Italien, venu en Turquie pour étudier la peste, mais sans être instruit des nouvelles observations, a été tellement convaincu de leur réalité, que sur la seule sécurité d'avoir été vacciné dix mois auparavant, il n'a point hésité à s'enfermer dans un lazareth où il a eu communication avec les pestiférés de diverses manières et impunément ;

4°. Échappé à ce premier danger, il s'est exposé à celui de s'inoculer un mélange de pus variolique et pestilentiel à la main gauche, sans en ressentir d'effet.

5°. Le docteur Auban ayant entendu dire que les vaches des deux villages, l'un à une lieue, l'autre à deux de Constantinople, avaient une éruption vésiculaire aux pis, il s'y est rendu avec plusieurs personnes attachées à l'ambassade de France ; on a vérifié que l'éruption de ces vaches était le vrai cowpox, et l'on a vu une pustule vaccine sur le doigt d'une femme qui l'avait contractée en trayant : d'après les interrogations faites à divers habitans de ces villages, il résulte que l'on n'y a jamais vu ni la peste, ni la petite-vérole lors même qu'elles ont fait les plus affreux ravages dans les lieux voisins, et que si un habitant de ces villages contracte ailleurs une de ces maladies et la rapporte chez lui, il ne la communique jamais aux autres.

M. Auban ajoute que l'opinion publique est si favorable à cette propriété de la vaccine, que plusieurs personnes, sur-tout parmi les Arméniens, se font vacciner pour se préserver de la peste. Il mandait aussi que le docteur Valli se disposait à répéter ses expériences avec du virus pestilentiel non mélangé ; M. Auban a envoyé les procès-verbaux des recherches faites dans les deux villages.

---

Le douzième et dernier volume des *Ephémérides* vient de paraître. Le prix de cet ouvrage est de 36 fr. pour Paris ; 42 fr., franc de port pour les départemens.

Digitized by Google

(N°. CXXXV.) 7 PLUVIOSE an 12.
(Samedi 28 Janvier 1804.)




# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

#### DIALOGUE

*Entre un Poète et sa Muse.*

LE POÈTE.

QUELLE étrange fureur te porte à me poursuivre ?
Sans toi, serais-je un sot et ne saurais-je vivre?
Muse, pour être heureux et pour me faire aimer,
Ai-je toujours besoin d'écrire et de rimer ?
Eh ! pour dieu, laisse-moi m'occuper d'autre chose,
Vaquer aux soins divers que le devoir m'impose.

LA MUSE.

Tu n'y vaqueras point. Je me fais une loi
De ne te point quitter, de m'attacher à toi,
De t'occuper sans cesse à la ville, au village,
Et de ne point souffrir que ton esprit volage
Jamais en aucun lieu puisse avoir d'autre emploi,
Que celui de rimer et de songer à moi.

LE POÈTE.

J'avais pensé d'abord, en te rendant hommage,
Faire de cette intrigue un simple badinage;



Digitized by Google

Te prendre, te quitter au gré de mes desirs,
Comme un amant léger, amoureux des plaisirs;
Mais en toi je crois voir une épouse acharnée,
Qui fait valoir les droits d'un fâcheux hymenée,
Qui du lit nuptial me faisant approcher,
En vertu d'un contrat, me force à me coucher....
Tu le veux, j'y consens, et je reprends la plume;
Mais en de vains projets mon esprit se consume:
Sur des sujets tout neufs il voudrait s'exercer,
J'écrirais assez bien si je savais penser;
Penser avant d'écrire est pourtant nécessaire;
Je voudrais m'éloigner de la route vulgaire;
Je voudrais que mes vers semés de nouveaux traits....

LA MUSE.

Rime toujours, mon cher, tu penseras après.

LE POÈTE.

Que vais-je faire enfin?

LA MUSE.

Fais une tragédie.
Déterre dans l'histoire, ou la mythologie,
Quelque vieil assassin, quelqu'illustre bourreau;
Enchasse ses forfaits dans un cadre nouveau;
Fais dans tes vers sanglans, dans tes scènes hardies,
Admirer ses fureurs aux tiennes réunies.
Toucher ne suffit plus: tâche de faire peur;
Sonde, avec le Mercier, les *abymes du cœur*;
Rajeunis à ton tour d'antiques parricides,
En remuant encor la cendre des Atrides.

LE POÈTE.

Hélas! de tels sujets ne me conviennent pas,
Et je n'ai pas de goût pour les assassinats.

Digitized by Google

Je sais bien qu'aujourd'hui le parterre s'ennuie,
Quand tout ne finit pas par une hémorragie :
Je ferais malgré moi plaisanter mes héros,
Et les tiendrais toujours sains, gaillards et dispos.

LA MUSE.

Eh bien ! puisque le sang te déplaît sur la scène,
De Molière et Regnard aborde le domaine.

LE POÈTE.

Eh ! que faire après eux ? Ils ont tout moissonné.
Il ne nous reste plus qu'un champ infortuné,
Tout couvert de chardons, de ronces, d'herbes fades....

LA MUSE.

On y trouve du moins quelques *Garçons malades* (1).

LE POÈTE.

Je voudrais faire rire, et je vois à regret
Qu'on chercherait en vain.....

LA MUSE.

Je ris de ton projet.
Le rire est condamné dans ce siècle risible :
En bonne compagnie il n'est plus admissible ;
Il est aux Boulevards à peine pardonné ;
Méprisé du beau sexe, il est abandonné
Aux bourgeois du Marais, aux courtauds de boutiques,
Qui n'ont pas les moyens d'être mélancoliques.

LE POÈTE.

Je renonce à briller au Théâtre-Français,
Si la tristesse seule y donne des succès.

(1) Titre d'une comédie nouvelle.



Digitized by Google

LA MUSE.

Eh bien ! sur l'Epopée il faut monter ta lyre ;
Fais un poëme.

LE POÈTE.

Il faut que le public respire.
De poëmes sans fin nous l'avons harassé :
On en a fait, je crois, quatre cents l'an passé.
Moi-même j'ai grossi le catalogue immense
De ces productions qui désolent la France ;
J'ai, d'un ton didactique, appris à l'univers,
L'art de boire et manger, en quatorze cents vers :
Tu le sais.

LA MUSE.

Je t'attends aux *œuvres fugitives*.
La Loire ou le Lignon n'ont-ils pas sur leurs rives
Quelques Amarillis, ou quelques Margotons
Que l'on puisse adorer et poursuivre en chansons ?
Aux lieux qu'ont illustrés les Hilas, les Silvandres,
On doit, même en vers durs, dire des choses tendres.
L'amour te fournira mille termes charmans,
Qui font des vers fort beaux, quoique vides de sens.
A des amis, en l'air, adresse des épîtres ;
Dis-leur qu'ils sont du goût les souverains arbitres.
Ensuite, à leur défaut, réponds-toi poliment ;
N'épargne pas l'éloge à ton petit talent.
C'est ainsi qu'en usant d'innocens stratagêmes,
Ceux qui manquent de gloire en composent eux-mêmes.
Enfin, si ton esprit sec, aride et brutal,
Ne peut arriver même au plus froid madrigal,
Les Grecs et les Latins ont de quoi te suffire ;
Ils sont là toujours prêts à se laisser traduire.
Je t'offre leur esprit pour le mêler au tien :
C'est un mélange utile, et qui ne coûte rien.

Digitized by Google

Traduis-les en détail, pour épargner ta peine;
Donnes-en des fragmens une fois par semaine;
Et bientôt, sans effort, avec l'aide du temps,
Tu te feras un nom, de fragmens en fragmens.

LE POÈTE.

J'emploirais volontiers ce moyen salutaire,
Mais la langue des Grecs ne m'est pas familière;
Et souvent, pour comprendre un poète latin,
J'ai besoin d'implorer l'aide d'un Calepin;
Je craindrais de tomber en d'étranges méprises,
Et de faire aux anciens dire quelques sottises.

LA MUSE.

Je te tiens sur ce point suffisamment instruit.
On ne lit plus, mon cher, les auteurs qu'on traduit;
Il vaut mieux s'en fier aux versions en prose.
Un poète traduit *librement* et pour cause;
Il imite plutôt. Aux auteurs imités,
Il ne manque jamais de *prêter des beautés*....
Horace, Juvenal, Ovide et leurs semblables,
A force d'être beaux ne sont plus connaissables.

LE POÈTE.

J'adopte sur le champ ce commode travail.
Horace me fournit une épître sur l'ail;
J'emprunte une tempête, un combat de Virgile;
Je cherche dans Homère une fureur d'Achille;
Je choisis dans Ovide, entre mille morceaux,
Une métamorphose, un fragment du chaos....

LA MUSE.

C'est assez; te voilà dans un chemin facile.
Libre d'invention, ton esprit est tranquille.



Digitized by Google

Dans le premier musée entre sans compliment,
Et demande à ton tour à briller un instant;
Lis du haut d'une estrade, entre quatre chandelles,
Tes œuvres à la fois antiques et nouvelles.
Par des gestes galans, par des airs gracieux,
Des Saphos du quartier fixe sur toi les yeux.
Leurs mains à t'applaudir se tiendront toujours prêtes;
Les *bravos* partiront de toutes les banquettes....
Que sait-on.... quelque jour, dans un heureux moment,
La chose peut aller jusqu'au couronnement.

## LE PERROQUET,

FABLE.

Un gros perroquet gris, échappé de sa cage,
Vint s'établir dans un bocage;
Et là, prenant le ton de nos faux connaisseurs,
Jugeant tout, blâmant tout d'un air de suffisance,
Au chant du rossignol il trouvait des longueurs,
Critiquait sur-tout sa cadence.
Le linot, selon lui, ne savait pas chanter;
La fauvette aurait fait quelque chose peut-être,
Si de bonne heure il eût été son maître,
Et qu'elle eût voulu profiter.
Enfin, aucun oiseau n'avait l'art de lui plaire,
Et dès qu'ils commençaient leurs joyeuses chansons,
Par des coups de sifflet répondant à leurs sons,
Le perroquet les faisait taire.
Lassés de tant d'affronts, tous les oiseaux du bois
Viennent lui dire un jour: Mais parlez donc, beau sire,
Vous qui sifflez toujours, faites qu'on vous admire;
Sans doute vous avez une brillante voix,
Daignez chanter pour nous instruire.
Le perroquet, dans l'embarras,

Digitized by Google

Se gratte un peu la tête, et finit par leur dire,
Messieurs, je siffle bien, mais je ne chante pas.

---

## ENIGME.

Je suis un être original,
Je suis une fade copie;
Je fais le bien, je fais le mal,
Je suis un enfant du génie;
Je suis le fils d'un ignorant,
Je possède toute science;
Mais, par un contraste frappant,
Je suis bête par excellence.

Je respire la piété,
Je suis l'écho du fanatisme;
J'honore la divinité,
Et je professe l'athéisme;
Je suis l'apôtre des vertus,
Je prêche le libertinage;
Je réforme tous les abus,
Je suis un fou, je suis un sage.

On me trouve dans le boudoir,
Entre les mains de la dévote;
Des sages je suis le miroir,
Des folles je suis le marotte;
Je suis pesant, je suis léger,
Je suis sensé, je suis frivole;
Je fais souvent déraisonner;
Le sage vient à mon école.

Je révère la vérité,
Et je propage le mensonge;
Ennemi de la fausseté,
Je suis aussi trompeur qu'un songe;



Digitized by Google

Je suis aussi froid qu'un glaçon,
Je suis brûlant comme une braise,
Je vous endors; point de façon:
Bonsoir, ami, j'en suis bien aise.

## LOGOGRIPHE.

La plupart des humains ardens à ma poursuite,
Recherchent vainement le bonheur à ma suite;
Mon appareil séduit leurs cœurs ambitieux,
Qui, comblés de mes biens, n'en sont pas plus heureux.
Je suis un fleuve illustre, en me coupant la tête;
Et sans chef et sans queue, une indolente bête.
Je vous offre de plus un très-bel instrument,
Un métal, un oiseau. Devinez maintenant.

## CHARADE.

Quand je vois Dorival, cet obscur personnage,
Qui fort riche en écus, mais fort pauvre en usage,
Parce qu'il a changé d'habit et de métier,
Croit pouvoir, avec art, conduire mon premier;
Et qui, loin de cacher sa grossière ignorance,
Traverse maint et maint quartier
Pour arriver dans mon dernier,
Riant de son inconséquence,
Je suis tenté de m'écrier:
Eh! qu'il ferait bien mieux de mener mon entier.

A..... Duret.

## *Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Hameçon.*
Celui du Logogriphe est *Dot.*
Le mot de la Charade est *Corniche.*

Digitized by Google

*Plan du poëme de Charlemagne*, suivi du premier chant en vers, et d'un choix de poésies diverses; par M. *Théveneau*. Un vol. in-8°. Prix : 4 fr. 50 c. et 6 fr. par la poste. A Paris, chez *Courcier*, imprimeur-libraire, quai des Augustins, près le Pont-Neuf, n°. 71; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

L'AUTEUR annonce dans sa préface, que son projet est d'appeler les regards de la critique. Il est convaincu que le sujet de Charlemagne est un des plus beaux qu'on puisse trouver; mais il montre la crainte modeste de n'en avoir pas bien saisi toutes les ressources : « aussi, dit-il, ai-je voulu » publier ce plan avant tout, parce que, s'il a des » défauts, des critiques sages et l'opinion publique » pourront me les indiquer. » Cette disposition de l'auteur doit nous porter à examiner son ouvrage avec soin : si nous lui présentons des observations sévères, il ne pourra nous en savoir mauvais gré, puisque lui-même les a provoquées; et dans le cas où il résultera de notre examen que son ouvrage ne remplit pas les conditions prescrites pour l'épopée, nous croirons lui avoir rendu service en lui épargnant le travail long et pénible de mettre en vers le plan qu'il publie aujourd'hui.

Avant de nous livrer à cet examen, nous croyons devoir présenter un aperçu du règne et des exploits de Charlemagne. Cette esquisse rapide rappellera au lecteur les ressources immenses que présente ce sujet si riche en belles actions et en révolutions importantes, et le mettra à portée de juger du parti que M. Théveneau a su en tirer.

Charlemagne fut un de ces héros dont l'apparition

Digitized by Google

sur la terre produit de grands changemens, et laisse de longues traces dans la mémoire des hommes que la Providence semble avoir formés pour le bonheur de leurs contemporains, et qui s'élevant à ces époques désastreuses où l'absence des lois, les discordes civiles, l'avilissement de la puissance suprême ont conduit les états sur le penchant de leur ruine, réparent tous ces maux, et font briller pour les nations ces jours de gloire et de prospérité qui précipitent bientôt dans l'oubli les jours d'abaissement, d'erreurs et d'infortunes. Lorsque Charlemagne succéda à son père, la maison de Pepin n'était pas encore affermie sur le trône; un règne trop court n'avait pu étouffer toutes les semences d'anarchie; l'ignorance profonde des grands et du peuple s'opposait aux progrès de la civilisation; et quelques coutumes barbares qui tenaient la place des lois, ne présentaient qu'une faible digue à l'ambition et à l'esprit de révolte. Pepin avait remporté de grandes victoires sur les Saxons; mais cette nation féroce était loin d'être affaiblie : il avait franchi deux fois les Alpes pour fonder la puissance temporelle des papes; mais Astolphe abaissé avait laissé dans Didier, son successeur au trône des Lombards, un vengeur capable de réparer ses pertes. Charlemagne en montant sur le trône, s'imposa donc le triple devoir de contenir les mécontens qui pouvaient s'opposer à l'agrandissement de sa famille, de donner des lois à ses peuples et de poursuivre contre les ennemis extérieurs les entreprises de son père. Pendant un règne de quarante-sept ans, de si nobles soins ne cessèrent de l'occuper. Se transportant avec une inconcevable rapidité d'une extrémité à l'autre de ses vastes états, lorsqu'il combat au-delà des Alpes, il est souvent appelé au fond de la Germanie par des révoltes inattendues. Il soumet les Lombards, se fait rendre hommage par ces Maures d'Espagne

Digitized by Google

qui du temps de son aïeul avaient pénétré jusqu'au cœur de la France ; anéantit les Saxons après trente-trois ans de combats, et rétablit dans sa famille l'empire d'occident qui trois cents ans auparavant avait fini dans Augustule : cet empire s'étend jusqu'à la Mer Baltique en Allemagne, jusqu'à l'Ebre en Espagne et jusqu'au Vulturne en Italie.

Tant d'exploits pourraient faire comparer Charlemagne aux héros de l'antiquité ; mais d'autres qualités, sans lesquelles la valeur des conquérans n'est qu'un fléau pour les peuples, le distinguent éminemment. Dans un temps d'ignorance et de barbarie, il rallume le flambeau des lettres ; à sa voix les savans de l'Italie se rendent à sa cour ; une académie est créée : dans des momens de calme, le héros assiste à ses conférences paisibles, et se fait admirer par son profond jugement ; des écoles sont ouvertes près des cathédrales, et l'on pose les fondemens de la célèbre université de Paris. Législateur de son pays, Charlemagne dresse à Aix-la-Chapelle, les grands capitulaires, remarquables, comme l'observe le président Hénault, en ce que plusieurs ont été renouvelés par Louis XIV. Sa piété ne concourut pas moins que ses autres vertus à l'élever au-dessus des conquérans. Ce grand homme était né pour prouver l'influence de la religion, sur le caractère des héros. Modéré dans la victoire, indulgent dans l'exercice du pouvoir suprême, il accorda souvent le pardon à ses ennemis les plus opiniâtres ; par sa justice et sa clémence, il mérita qu'un historien contemporain lui appliquât, sous le règne suivant, ces paroles consacrées par la piété : *Mortuus est vir justus.* Charlemagne illustra ses dernières années par des travaux qui, s'ils eussent été continués, auraient préservé la France de plusieurs calamités dont elle fut accablée dans la suite. Les peuples du Dane-

Digitized by Google

marck, de la Suède et de la Norwège, avaient une marine puissante, et infestaient souvent les côtes : Charlemagne fit construire un nombre prodigieux de petits vaisseaux, les répartit, si l'on en croit les historiens, depuis l'embouchure du Tibre jusqu'à l'extrémité de l'Allemagne, empêcha les Normands de continuer leurs brigandages, et Boulogne fut le grand arsenal de sa marine.

Nous avons cherché à saisir les principaux traits qui peuvent caractériser Charlemagne comme héros d'un poëme. Il n'entre pas dans notre sujet de chercher si ce grand homme ne fit pas des fautes en politique, et s'il ne devait pas prévoir qu'en partageant, suivant l'usage de son temps, l'empire entre tous ses fils, il préparoit la ruine prochaine de cet édifice qu'il avait élevé avec tant de peine. Les malheurs des Carlovingiens, le peu de durée de leur dynastie, n'ont que trop éclairci cette question.

Il n'est pas douteux que les actions de Charlemagne ne puissent fournir de grandes ressources pour l'Epopée; mais plus le sujet est beau, plus le poète doit craindre de se trouver au-dessous. Il nous semble que M. Theveneau n'a pas senti tout le parti qu'il pouvait tirer du caractère de Charlemagne, de ses exploits qui n'ont aucun rapport avec ceux des héros d'Homère et de Virgile, et des mœurs des peuples à cette époque. Embarrassé de réunir dans un ensemble régulier, les différentes parties de sa fable, il est obligé d'avoir recours à des récits épisodiques, faits par des Bardes, des Druides et des Troubadours. Ces récits, amenés tous de la même manière, ne produisent aucun effet, et ne font point excuser l'anachronisme que se permet l'auteur en faisant trouver ensemble des Troubadours et des Druides. Son héros est dans l'inaction pendant les huit premiers chants; mais cette inaction n'est point celle d'Achille dans

Digitized by Google

l'*Iliade;* Charlemagne, au sein de sa cour, est exposé à deux conjurations qui échouent. Dans les derniers chants, ses expéditions en Allemagne et en Italie, ne donnent lieu à aucun exploit remarquable. Le merveilleux est absolument nul. L'enfer, irrité contre le héros, lui suscite un ennemi que Satan forme lui-même : ce personnage, appelé Isménor, n'agit dans les premiers chants, que pour conspirer en secret; ses trahisons sont découvertes, et le seul usage qu'il fait du pouvoir infernal qui lui est confié se réduit à éviter le supplice en fuyant d'une prison. Il y a loin de ces foibles combinaisons au merveilleux de l'*Iliade* et de l'*Enéide*, et à celui même de *la Jérusalem Délivrée*. Aucun caractère n'est tracé fortement. Les trois filles de Charlemagne sont amoureuses, mais leur passion ne produit aucune situation intéressante; elle ne se lie pas à l'ensemble du poëme, et n'est point combattue par ces obstacles qui attachent et qui touchent. L'auteur n'a pas craint de répéter le conte d'*Eginard* et d'*Emma*, reproduit si souvent par les romanciers, et qui ne devoit pas trouver place dans un poëme consacré à la gloire de Charlemagne. Constantin, prince grec, amoureux d'une sœur d'Emma, a un caractère un peu plus prononcé que les autres personnages; mais dans toutes ses perfidies, on ne voit aucune invention, aucun ressort qui mette le héros dans un danger réel. Vitikind a de la générosité; mais cette vertu s'exerce toujours d'une manière uniforme; et l'on ne trouve pas, dans ce personnage, le caractère d'originalité que devoit avoir le chef des Saxons, le plus redoutable ennemi de Charlemagne.

Il y a tant de ressemblance dans les caractères des personnages, tant de petits incidens que l'on perd bientôt de vue, et si peu de liaison dans toutes les parties de l'ouvrage, qu'on n'en ferait l'analyse

Digitized by Google

que très-difficilement. Les principales combinaisons que nous venons d'indiquer suffiront pour en donner une idée. Les détails pourraient racheter les défauts de l'ensemble; malheureusement il s'en trouve peu que l'on puisse citer avec éloge. La plus grande partie des épisodes n'appartiennent pas à l'auteur; ce sont des imitations qui ne sont pas toujours heureusement adaptées au sujet.

Deux amis sont prêts à être sacrifiés à l'idole des Saxons; Vitikind parvient à obtenir que l'un des deux sera sauvé. Alors une lutte généreuse s'élève entre ces deux amis, qui rappellent Oreste et Pilade dans *Iphigénie en Tauride*, mais qui sont loin de produire le même effet, d'abord parce que des héros obscurs n'inspirent pas autant d'intérêt que ceux dont l'antiquité nous a transmis les actions et les malheurs; ensuite, parce que, dans le poëme, ce n'est point une sœur qui est chargée de la terrible fonction de présenter son frère au sacrificateur. Deux amants marchent ensemble au combat et périssent en même temps. On n'a pas besoin d'observer que cet épisode est calqué sur celui de Gildippe et Odoard dans la *Jérusalem délivrée;* mais le Tasse a eu le soin de faire connaître les époux dès le commencement de son poëme : le lecteur ne les a pas perdus de vue, et quand ils meurent, on s'attendrit à proportion de l'intérêt qu'ils ont déjà inspiré. M. Theveneau n'a pas eu le même art; on n'entend parler des deux amans qu'à l'instant où ils vont périr, et cette catastrophe ne produit aucun effet, faute de préparation. Dans *la Henriade*, M. de Voltaire suppose que, pendant le siége de Paris, une mère, pressée par la faim, eut l'atrocité de tuer son fils pour le dévorer. Quoique cet épisode ne soit pas des plus heureux, il attache par la manière dont il est amené, et par la rapidité du récit; le poète a eu grand soin de ne pas faire consommer cet horrible festin; des sol-

Digitized by Google

dats pénètrent dans la maison de cette mère dénaturée, et elle se poignarde à leurs yeux. M. Theveneau a retourné cette combinaison. Ce n'est point une femme qui veut dévorer son fils, ce sont des enfans qui mangent leur mère. Pendant le siége de Paris, une famine horrible désole cette ville; une mère fait venir ses enfans, et leur parle ainsi : « Mes chers enfans, un seul parti nous reste à » suivre; il est affreux sans doute, mais nécessaire. » Je vous ai déjà donné la vie, je veux encore vous » la donner, oui, je veux que mon corps..... » Arrêtez, ne cherchez pas, par d'inutiles dis- » cours, à me détourner d'un dessein irrévocable. » Songez seulement que si je meurs aujourd'hui, » vous vivez tous les deux, et qu'au contraire, si » je vis jusqu'à demain, nous mourrons tous les » trois. » Elle se donne la mort, ses enfans se livrent d'abord au désespoir; mais bientôt, poussés par la faim, ils apprêtent, comme dit l'auteur, un festin plus horrible que celui de Thieste et d'Atrée. Qui ne voit que ce tableau est aussi froid que révoltant ? Nulle exaltation dans la résolution de la mère, nulle chaleur dans son discours; de la sécheresse et de l'horreur dans la situation et dans la conduite des enfans.

On ne peut juger avec sévérité le style de cet ouvrage, parce que l'auteur se borne à présenter un plan, à l'exécution duquel il mettrait plus de soin s'il était approuvé. Cependant nous croyons devoir lui reprocher de l'emphase et du néologisme. En parlant de Roland, l'auteur s'exprime ainsi : « Les ennemis à la vue de ses exploits plus » que mortels reculent d'effroi pendant quelques » instans. » Qu'entend-on par des *exploits* plus que *mortels ?* l'auteur a voulu dire des exploits plus qu'humains. Charlemagne est témoin d'un stratagème de Constantin : « Le héros, dit M. The- » veneau, a saisi d'un coup d'œil toute l'*astuce*

Digitized by Google

» de ses ennemis. » *Astuce* est un vieux mot qui veut dire *mauvaise finesse*. Il a été reproduit dans le langage *révolutionnaire* avec une nouvelle acception : en aucun cas, il ne peut entrer dans le style noble. Nous ne pousserons pas plus loin nos critiques, par la raison que nous avons déjà donnée.

Quelquefois cet ouvrage présente des morceaux bien écrits et bien pensés. L'impartialité que nous nous prescrivons, nous oblige à faire connaître celui qui nous a paru le plus digne d'être cité. On parle à Charlemagne de la secte des iconoclastes ; cette secte voulait qu'il n'existât point d'images dans les églises. « Oui, sans doute, je la connais, dit le » héros, et sans doute aussi le premier de ces sec- » tateurs impies eut une ame froide et dure : il est » si naturel de vouloir conserver et révérer, au » moins dans leurs images, les objets de sa ten- » dresse et de sa vénération ! il est si heureux qu'il » existe des arts capables de les reproduire et de » nous les montrer encore lorsqu'ils ne sont plus ! » ah ! je le sens, le même principe qui fait desirer » d'avoir le portrait d'un ami, d'un fils et d'un » père, a fait desirer aussi d'avoir les portraits de » ceux qui ont édifié le monde par leurs vertus, » ou qui l'ont éclairé de leurs lumières. Je dis plus » encore ; les images facilitent au peuple la con- » naissance de la religion. La peinture est une » histoire abrégée. Les mères montrent ces tableaux » et les expliquent à leurs enfans : alors les faits » qu'ils représentent, saisissent l'imagination et » se gravent dans la mémoire. Privé de ces ta- » bleaux, le peuple adoptera des fables que la » peinture même ne pourra plus rectifier. » Ici Charlemagne justifie l'idée que les historiens nous donnent de lui ; il développe la raison supérieure qui lui fit exécuter de si grandes choses. On desire-

rait

Digitized by Google

rait seulement que cette tirade eût un tour plus poétique.

Plus l'on réfléchit aux défauts de ce plan, plus on est convaincu de l'extrême difficulté de concevoir la fable d'un poëme épique. Il faut, indépendamment de l'art des vers, réunir tant de sortes de talens, que l'on doit peu s'étonner s'il n'existe, dans ce genre, qu'un très-petit nombre de chefs-d'œuvre. Nous ne savons si le plan de M. Théveneau est une esquisse faite rapidement, ou une fable long-temps méditée. En lui indiquant les parties faibles de son travail, nous n'osons donc, ni l'engager à poursuivre une entreprise si difficile, ni lui conseiller d'y renoncer absolument; nous nous bornons à observer, qu'en supposant même les avantages d'une belle versification, le plan dont il s'agit ne présente pas, dans la conception générale et dans les épisodes, l'intérêt, les développemens poétiques, et l'enchaînement de toutes les parties qu'on exige dans l'épopée.

P.

---

*Monumens antiques ou nouvellement expliqués.* Collection de statues, bas-reliefs, bustes, peintures, mosaïques, gravures, vases, inscriptions, médailles et instrumens, tirés des collections nationales et particulières, etc., accompagnée d'un texte explicatif; par *A. L. Millin*, conservateur des antiques, médailles et pierres gravées de la bibliothèque nationale, professeur d'histoire et d'antiquités, etc. Tome I, in-4°. De l'imprimerie de la république. A Paris, chez *Laroche*, libraire, rue Neuve des-Petits-Champs, n°. 11, au coin de celle de la Loi; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

En général, l'étude des monumens antiques ne paraît que curieuse aux hommes superficiellement instruits: ils



Digitized by Google

ne conçoivent pas quel intérêt si grand, et sur-tout quelle utilité il peut y avoir à connaître cette foule de détails dont se compose la science des antiquités. Mais puisque l'on convient qu'il est utile d'étudier les livres des anciens, il faut convenir aussi qu'il n'est pas inutile d'étudier leurs monumens. Si leurs ouvrages littéraires servent à former le goût des écrivains modernes, les productions de leurs arts sont encore aujourd'hui des modèles pour nos artistes. Telle est l'utilité des monumens, envisagés sous le seul rapport de l'élégance et de la correction des formes. Ils n'en offrent pas une moins réelle, si on les observe du côté scientifique : étudiés sous ce point de vue, ils répandent un grand jour sur la lecture des classiques. En effet, combien n'y a-t-il pas, dans les livres anciens, de détails sur les usages publics et ceux de la vie privée, auxquels un lecteur qui n'a point vu de monumens, ne peut rien comprendre, et dont les meilleurs commentaires ne peuvent jamais lui donner qu'une idée très-imparfaite? Beaucoup de passages que de fort habiles critiques croyaient altérés, ont été heureusement expliqués par les monumens, et souvent par ceux qui paraissaient avoir le moins d'importance. Il ne faut qu'ouvrir les ouvrages des grands antiquaires, pour voir avec quel succès ils ont appliqué la science des monumens à l'interprétation et à la restitution des auteurs.

D'après ces idées, qui paraîtront justes à tous les bons esprits, il est évident qu'on doit beaucoup de reconnaissance aux érudits qui publient de nouveaux recueils d'antiquités, sur-tout lorsque, comme M. Millin, ils y ajoutent de savantes explications.

I. Le premier monument de cette belle collection est un superbe camée de la bibliothèque nationale, connu vulgairement sous le nom des *Vainqueurs à la course*. Quatre chevaux, d'un très-bon style, sont placés devant une auge, et semblent impatiens de s'y désaltérer. Un homme nu à l'héroïque, n'ayant qu'une simple chlamyde jetée sur les cuisses, les retient par la bride. Auprès d'eux

Digitized by Google

est un autre homme en costume phrygien ; il est accroupi sur ses genoux et porte à ses lèvres une *hydria* d'une très-belle forme. M. Millin a pensé très-justement qu'il était presque impossible que l'artiste n'eût voulu représenter qu'un conducteur de char ramenant de la course les chevaux de son quadrige, les présentant à son maître, et apaisant la soif qui le dévore : il me paraît aussi probable qu'à lui, que l'artiste aura voulu *animer cette riche composition par une application plus particulière à quelque événement mémorable, et par la présence d'un héros célèbre.* Le sujet était sans doute autrefois moins obscur; ce camée est peut-être la copie de quelque bas-relief, ou de quelque peinture que tout le monde connaissait : mais aujourd'hui il faut, pour l'expliquer, avoir recours aux conjectures. M. Millin y voit Pelops, ses quatre chevaux et son *aurige*, et il emploie beaucoup d'érudition pour donner à cette opinion toute la vraisemblance dont elle peut être susceptible. J'avoue cependant qu'il ne m'a pas convaincu. La présence de ce phrygien est une difficulté qu'il ne me paraît pas avoir expliquée d'une manière entièrement satisfaisante. Je me trompe peut-être; car, en ces matières, comme en toutes les autres, je suis fort novice : mais, il me semble que l'artiste n'a donné à ce personnage le costume phrygien, que parce qu'il était phrygien ; et le cocher de Pelops ne l'était pas. M. Millin avait d'abord pensé aux chevaux d'Hector ; ensuite il a rejeté cette idée, qui me paraît, à moi, beaucoup plus probable que celle qu'il a adoptée. Dans l'*Iliade* (1), Hector, parlant à ses quatre chevaux, leur rappelle que c'est Andromaque qui leur présente le doux froment et le vin dont ils s'abreuvent. M. Millin voyant que sur le camée ce n'est point une femme qui fait boire les chevaux, a cru, par cette raison seule, qu'ils ne pouvaient être ceux d'Hector. Cette difficulté me paraît faible. Assurément rien n'obligeait l'artiste

(1) VIII. 188.



Digitized by Google

à traiter son sujet dans sa plus grande étendue. Il a pu le resserrer; il a pu se borner à ne sculpter qu'Hector et ses chevaux; et pour se faire comprendre, il aura ajouté cet esclave phrygien, dont l'emploi devient, par cette explication, aussi naturel qu'intelligible. Les chevaux d'Hector étaient célèbres, non seulement par les vers d'Homère, mais encore par une tradition conservée dans les héroïques de Philostrate. C'était à eux que commençait l'époque des quadriges de guerre. Les chars à quatre chevaux, employés dans les courses, ne l'avaient pas encore été dans les batailles; Hector s'en servit le premier (1). Il est vrai qu'Euripide, Sophocle, Stace donnent un quadrige à Amphiaraüs, assiégeant Thèbes; mais c'est par une confusion d'époques et un défaut d'exactitude, trop communs dans les poètes anciens, ainsi que dans les modernes (2). Si, comme je le suppose, ce sujet a été choisi par l'artiste, on voit que, même sans Andromaque, il présentait beaucoup d'intérêt.

II. *Médaille d'Héraclium, dans la Chersonèse taurique.*

Cette médaille est du travail le plus grossier; mais elle est intéressante, en ce qu'elle est un monument de plus d'une ville assez peu connue.

III. *Urne cinéraire.*

Cette urne est ornée de feuilles de lierre et de vigne, comme le vase du Ménalque de Virgile (3):

*Lenta quibus torno facili superaddita vitis*
*Diffusos hederâ vestit pallente corymbos.*

Elle porte cette inscription:

D. M.
CAESENNIAE.
GRAPIES. MATRIS.

« Aux Dieux mânes de Cæsennia Graptè, mère. »

---

(1) Philostr. Her. II. §. 10. p. 682. §. 16. p. 690. Icon. I. 17, p. 788.

(2) Voy. Valckenaer, *ad Phœniss.* v. 45. p. 19.

(3) Eclog. III. 27.

Digitized by Google

IV. *Quatre médailles de l'ancienne Pauticapée, aujourd'hui Giersch ou Kertsch.*

Trois de ces médailles étaient inédites ; l'autre, publiée par Pellerin avec une extrême inexactitude, est reproduite ici avec soin et fidélité.

V. *Peinture d'un vase grec, représentant la mort d'Actæon.*

Les monumens sur lesquels est figuré le supplice d'Actæon, sont fort rares. M. Millin n'en connaissait que trois ; celui qu'il publie est le quatrième.

M. Millin appelle *Vases grecs* ceux que, plus communément, on appelle *Etrusques*. Je transcrirai ici ses observations sur ce sujet ; elles seront neuves pour beaucoup de lecteurs, et peuvent contribuer à donner des idées justes sur cette espèce de monumens, dont tout le monde parle, et que peu de personnes connaissent. « On les » appelait *Etrusques*, parce que ceux qui, les premiers, » en ont donné des descriptions, les avaient regardés » comme des monumens de l'art étrusque. Mais le plus » grand nombre de ces vases ne se trouve pas dans l'Etru- » rie ; ce sont les tombeaux de Nola, de Capoue, de » Santa-Agatha, de Trebia, de la Pouille ; enfin, de » différentes villes de la grande Grèce, qui en offrent les » plus riches collections. On en a aussi trouvé dans les » tombeaux d'Athènes. M. Hawkins, célèbre voyageur » anglais, en a rapporté plusieurs avec lui, trouvés dans » différentes villes de la Grèce. Ces vases ne sont donc pas » particuliers à l'Etrurie ; c'est ce que M. Hamilton a » prouvé dans la préface de la nouvelle collection de ses » vases. Il les a appelés, pour cette raison, *Vases grecs*. » Il n'en faut cependant pas conclure, comme M. Ha- » milton l'a fait, qu'aucun de ces vases ne soit étrusque ; » et on ne peut pas refuser à cette nation ceux dont les » figures sont accompagnées de caractères étrusques. »

VI. *Médaille de Pacatianus.*

Voici une preuve sans réplique de l'utilité des médailles, et de l'obligation que l'on a aux savans qui se donnent la



Digitized by Google

peine de les étudier. Cet empereur Pacatianus, dont aucune histoire n'a parlé, était totalement inconnu, lorsque, vers le commencement du siècle dernier, le jésuite Chamillard trouva une de ses médailles dans les Pyrenées. Les érudits se perdirent en conjectures; quelques-uns crurent que le nom était altéré, et proposèrent des corrections: ressource trop ordinaire aux critiques qui ne savent comment expliquer un texte obscur et difficile!

La médaille que publie M. Millin lève tous les doutes. On y lit très-distinctement autour d'une tête radiée: IMP. TI. CL. MAR. PACATIANVS. AVG. Au revers, est Rome casquée, avec ces mots: ROMAE. AETER. AN. MILL. ET PRIMO. Il est clair maintenant que cet empereur Pacatianus appartient à l'an de Rome 1001, ou 248 de J. C. On sait que, vers ce temps, les légions de la Mœsie se révoltèrent, et mirent à leur tête un chef subalterne, nommé Marinus. M. Millin rapporte la médaille à ce Marinus, dont il trouve le nom dans l'abréviation MAR. *Pacatianus* lui paraît être un surnom. Je ne suivrai point le savant antiquaire dans les développemens qu'il donne à cette opinion; mais je replacerai ici une remarque que j'ai déjà faite ailleurs: c'est que l'on doit aux médailles la connaissance d'un autre empereur, dont le nom et la courte révolte ont été oubliés par tous les historiens. Le P. Daniel a vu une médaille avec cette légende (1): IMP. OCET. AVGI. Voilà un nouvel empereur Ocetius ou Octianus, dont personne jusqu'ici n'avait entendu parler. Cette médaille, qu'il a rapportée au temps de Gallien, fut probablement frappée par quelqu'un de ces généraux rebelles, qui, au milieu des troubles affreux de l'empire, ceignaient le diadême, et périssaient bientôt égorgés par les mêmes soldats qui leur avaient donné la pourpre. « Telle fut, dit Pollion (2), l'obscurité de ces » hommes qui, de toutes les parties du monde, accou-

(1) Mémoires d'une soc. célèbre. II. p. 64.
(2) Trebell. Poll. *de XXX tyrannis*. Præf.

Digitized by Google

» raient à l'empire, que les plus savans n'en peuvent » dire que peu de choses. Quelques-uns ont été tellement » oubliés par tous les écrivains grecs et latins, que leurs » noms même ne sont pas connus. »

VII. *Monument Persépolitain.*

C'est une pierre de forme pyramidale, trouvée par M. Michaux, près de Bagdad, dans les ruines d'un palais, nommé *les jardins de Sémiramis.* Le champ supérieur offre différentes figures d'animaux grossièrement travaillés, et qui sont probablement un symbole mythologique. Dans la partie inférieure, est une inscription écrite dans ces caractères cunéiformes que l'on rencontre diversement combinés sur les briques de Babylone, et en général sur les monumens trouvés dans les ruines de Persépolis ou de *Tchéhelminar.* Plusieurs orientalistes avaient jusqu'ici inutilement essayé de les déchiffrer. Ce qui est assez singulier, c'est que depuis la publication de cette inscription, deux savans allemands, M. Lichstenstein et M. Grotesend de Gœttingue ont concurremment trouvé ou cru trouver la clef de cette écriture cunéiforme. M. Sylvestre de Sacy, dont l'opinion dans ces matières, est d'une si grande autorité, a examiné les théories de ces deux savans; il a complétement rejeté le système de M. Lichstenstein : M. Grotesend lui a paru s'approcher d'avantage de la vérité (1).

VIII. *Disque d'argent, connu sous le nom de bouclier de Scipion.*

Il n'est personne qui ne connaisse ce monument ou qui n'en ait entendu parler. Il a déjà été publié plusieurs fois. M. Millin le reproduit pour le mieux expliquer. Spon s'était imaginé qu'il représentait la continence de Scipion: opinion absolument insoutenable, mais qui cependant a été généralement adoptée. Winckelmann a le premier trouvé le sujet de ce disque. Il y a vu Briséis, rendue à Achille, et la réconciliation d'Agamemnon avec ce héros.

(1) Magasin Encyclop. an 8, t. V. p. 438.



Digitized by Google

M. Millin adopte le sentiment de Winckelmann, et le développe avec beaucoup d'érudition.

IX. *Description de quelques autels gaulois, avec des inscriptions latines.*

X. *Sarcophage du jardin de Tivoli.*

Ce sarcophage antique que feu M. Boutin, receveur-général des finances, avait fait venir d'Italie, orne aujourd'hui le jardin de Tivoli, où personne ne le remarque, et où il est journellement de plus en plus dégradé. C'est le tombeau d'un poète, dont le buste offre une particularité assez rare dans les bustes antiques, c'est d'avoir des bras. M. Millin en cite quelques autres exemples, auxquels j'ajouterai un buste de Gordien, publié par le savant M. Visconti, dans ses *Monimenti Gabini* (1).

XI. *Camée : tête de femme dans le style égyptien.*

XII. *Peinture d'un vase grec, représentant une ablution des mains.*

XIII. *Peinture d'un vase grec, représentant une danse bachique.*

Trois bacchantes dansent au son d'un tambour, que frappe un génie ailé. Une d'elles est dans le délire complet de l'enthousiame bachique ; sa tête, totalement renversée, m'a rappelé les vers où Catulle décrit l'arrivée de Bacchus, accompagné des satyres et des silènes (2).

*Qui tum alacres passim lymphatâ mente furebant,*
*Evoe bacchantes, Evoe* CAPITA INFLECTENTES.

XIV. *Inscription du fils d'Eporedirix, trouvée à Bourbon-Lancy.*

XV. *Peinture d'un vase grec : danse d'un satyre et de deux ménades.*

XVI. *Camée.*

Ce camée d'une extrême beauté, offre les quatre têtes réunies de Septime Sévère, de Julia Domna sa femme,

(1) Pl. 14.
(2) Epithal. Pel. v. 256.

Digitized by Google

et de ses deux fils Caracalla et Geta. Les mêmes têtes se retrouvent sur une pierre gravée dans la *Dactyliotheca Smithiana* (1).

XVII. *Urne cinéraire.*

Elle est ornée d'un très-beau bas-relief.

XVIII. *Vase d'une forme élégante.*

XIX. *Camée.*

Ce magnifique ouvrage représente Ulysse coiffé du *pileus*, et couvert de l'égide.

XX. *Le trône de Saturne.*

Ce bas-relief appartient au Musée Napoléon. On y remarque des génies qui portent avec effort la pesante faulx de Saturne. A l'occasion de cette faulx, que les anciens mythologues appellent *harpé*, M. Millin parle de celle dont Jupiter se servit contre Typhon. Elle était d'*adamas;* et M. Millin remarque que souvent les traducteurs des anciens rendent les mots *adamas*, *adamantinus* par *diamant*, *fait de diamant*, ce qui est un véritable contre-sens; il observe que l'*adamas* des classiques désigne une substance d'une extrême dureté, d'une dureté *indomptable.*

J'ajouterai que c'est dans ce sens qu'Horace peint le dieu Mars (2),

*tunica tectum adamantina*,

et qu'il donne à la nécessité (3) *clavos adamantinos*, qui ne sont pas des *clous de diamant.* Dans Eschyle (4), Promethée est attaché sur le Caucase avec des chaînes d'*adamas*, ce que Milton, qui est tout plein de la lecture des anciens, a imité avec beaucoup de hardiesse,

(1) Tom. I., n°. 94.

(2) I. od. 6. 13. et not. Mitscherlich.

(3) III. od. 24. 5. et not. Mitsch.

(4) Prometh. v. 6.

Digitized by Google

lorsqu'il représente Satan précipité du céleste empyrée dans un abyme sans fond,

« . . . . . there to dwell
» In *adamantin* chains and penal fire (1) ».

J'ai fait cette remarque, parce que M. J. Rice, qui a donné une édition de Milton avec des commentaires, n'a pas entendu ce passage : il dit sur le mot *adamantin* qu'il fait allusion à la dureté et à l'impénétrabilité du diamant, ce qui n'est point vrai du tout, c'est l'*adamantinus* des anciens. Je ferai peut-être une chose agréable pour quelques lecteurs, en observant que le vers de Milton a été imité par Gray dans son hymne à l'Adversité.

« Bound in thy *adamantine chain*
» The proud are taught to taste of pain. »

XXI. *Patère d'or.*

Cette patère, trouvée en Bretagne il y a trente ans, a 9 pouces 5 lignes de diamètre ; c'est, à ce qu'il paraît, le plus grand monument en or que l'on connaisse jusqu'à présent. Le sujet est un défi entre Hercule et Bacchus à qui boira davantage. Sur le bord, on voit ciselée la marche triomphale de Bacchus. Ce monument est du plus grand intérêt.

XXII. *Inscription votive, trouvée à Halinghen près de Boulogne-sur-Mer.*

Cette inscription est gravée sur un autel payen. Le nom de Jupiter s'y lit encore. Cet autel était creux, comme ils le sont presque tous. Les habitans d'Halinghen l'ont placé dans leur église, où il sert de fonts baptismaux. M. Millin fait à ce sujet une remarque curieuse, et que je transcrirai. « Ce n'est pas le seul exemple » de monumens antiques que les chrétiens ont fait servir » aux usages de leur religion. Sans parler des temples » qui, comme la maison Carrée de Nîmes, étaient de-

(1) Paradise Lost. I. 47.

Digitized by Google

» venus des églises, on voit fréquemment en Italie des » bas-reliefs pris de sarcophages servir de devant d'autel. » Le grand autel de la cathédrale de Clermont en Au- » vergne avait un semblable ornement. L'église de Metz » conservait une cuve de porphyre, qui sans doute était » une baignoire (*labrum*) des bains d'un empereur ou » d'un homme opulent, et qui depuis a servi à baptiser. » La cuve de porphyre Egyptien donnée à l'abbaye de » Saint-Denis, et qu'on appelait la cuve de Dagobert, » était surement destinée au même usage. J'ai vu enfin » dans la sacristie de l'église de Saint-Ouen, à Rouen, » un ciboire orné de médaillons antiques, représentant » des priapées, etc. »

XXIII. *Peinture d'un vase grec, représentant l'expiation d'Oreste.*

XXIV. *Vase.*

Ce vase de marbre de Paros, est orné d'arabesques sculptés avec infiniment de goût et d'élégance.

XXV. *Peinture d'un vase grec, représentant un vainqueur à la course, auquel une victoire ailée offre une bandelette et une branche de laurier.*

XXVI. *Pierre gravée, représentant Diane Lochia,* la Lucine des Latins.

XXVII. *Peinture d'un vase grec.* Thésée est représenté au moment où il perce de sa lance l'amazone Hippolyte, que Dinomachè, autre amazone, s'efforce en vain de secourir. Rien ici n'est donné à la conjecture, car le peintre a eu l'ingénieuse attention d'écrire le nom de chaque personnage au-dessus de sa tête. Ce vase est intéressant, parce qu'il fournit des notions sur le costume que les artistes donnaient aux amazones. Dinomachè est vêtue d'une tunique de fourrure, dont M. Millin ne détermine pas l'espèce. Il me semble, à la forme et à la disposition des taches, que c'est peut-être une peau de léopard. Dans un tableau de Polygnote, décrit par Pausanias (1), l'amazone

(1) X. 31.

Digitized by Google

Penthésilée était vêtue d'une peau de léopard; et nous voyons dans l'*Iliade* (1) cette même fourrure faire partie du costume de Pâris. Hippolyte est habillée avec plus de luxe. Son costume se rapproche de l'élégance grecque. Sa tunique n'est point faite d'une fourrure, mais d'une étoffe parsemée d'étoiles d'or. C'est ainsi que Tzetzes a décrit (2) Penthésilée couverte d'une cuirasse d'argent ornée d'étoiles.

Ce vase a encore cela de très-remarquable qu'il sert à expliquer la statue antique, connue sous le nom du *Gladiateur*, et dont il y a une belle copie dans le jardin des Tuileries. Il est impossible que ce soit un gladiateur. Le baron de Stosch, Winckelmann, Lessing, MM. Mongez et Gibelin ont proposé des explications absolument inadmissibles. M. Heyne aperçut le premier la vérité. Il pensait que cette figure avait fait partie d'un groupe, et qu'elle combattait un adversaire à cheval, dont elle parait le coup d'une main, tandis que de l'autre elle cherchait à enfoncer sa lance dans le poitrail du cheval. M. Visconti fut amené par la comparaison qu'il fit de cette statue avec un autre monument, à croire que c'était celle d'un grec combattant une amazone à cheval. Le Thésée du vase de M. Millin confirme cette heureuse conjecture. Son attitude est à-peu-près la même que celle de la statue, et il a au bras un bouclier dont les attaches sont absolument semblables à celles qui sont restées au bras du prétendu gladiateur.

XXVIII. *Urne cinéraire.*

Elle est d'une forme carrée. L'inscription est simple et touchante.

D. M.
SABIDIA. FE
LICITAS. MA
TPI. BENE ME
PENTI FECIT.

Un trou percé dans le bas de cette urne, indique que

(1) III. 17.
(2) Posthomer. v. 28.

Digitized by Google

ce monument de la piété filiale de Sabidia a été profané dans des temps d'ignorance et de barbarie, et employé à de vils usages. C'est ainsi que M. l'abbé Delille raconte, dans une lettre écrite d'Athènes (1), qu'il vit dans la cour d'un Athénien un sarcophage de marbre, orné de magnifiques sculptures, dont ce barbare avait fait une fontaine.

XXIX. *Diptyque d'Aréobinde.*

XXX. *Torse égyptien orné d'hiéroglyphes.*

Les explications que M. Millin a jointes à chaque monument, sont faites avec beaucoup d'étendue et de développement. Il n'a pas voulu écrire seulement pour les savans. Il a desiré que son livre pût être entendu par les gens du monde et les artistes ; et il a mieux aimé courir le risque de dire quelquefois des choses déjà connues des antiquaires, que d'être obscur pour le plus grand nombre des lecteurs.

Cet important ouvrage se continue avec célérité. Les deux premières livraisons du second volume ont déjà paru.

Ω.

---

III^e^. *livraison* du RÉPERTOIRE DU THÉATRE FRANÇAIS (2), formant les tomes VII, VIII et IX de cette collection. Le tome VII, le seul consacré aux drames, contient *le Père de Famille*, de Diderot, *le Philosophe sans le savoir*, de Sedaine, *Beverley*, de Saurin ; et *Mélanie*, de la Harpe, avec les changemens faits par l'auteur en 1802, et qui n'avaient point encore été imprimés. Les tomes VIII et IX commencent le recueil des comédies en cinq actes, depuis la *Mère Coquette*, de Quinault, *jouée en* 1665, jusqu'au *Jaloux désabusé*, de Campistron, donné pour la première fois en 1709.

ON se plaint tous les jours de la décadence de la lit-

(1) Hist. littér. du moyen âge, p. 91.

(2) Ou recueil de toutes les tragédies et comédies restées au théâtre depuis le *Venceslas* de Rotrou, pour faire suite aux éditions in-8°. de

Digitized by Google

térature française et particulièrement de l'art dramatique, décadence marquée par les scènes scandaleuses qu'offrent nos théâtres lorsqu'on y donne des ouvrages nouveaux. Si la chute d'une pièce nouvelle cause plus de plaisir au parterre qu'un succès, on ne doit pas s'en étonner. Les poétiques de la fin du dix-huitième siècle ont montré tant de mépris pour les conceptions sages des écrivains du siècle de Louis XIV, les partisans du genre anglais ont tant crié que notre théâtre ne remuait pas l'ame assez puissamment, que les jeunes gens nourris de ces principes ne vont plus chercher aux spectacles que des sensations ; et lorsque la pièce nouvelle ne leur en donne pas d'assez vives, ils s'en procurent par des cris, et des querelles qui dégénèrent quelquefois en combats. En un mot, les auteurs dramatiques et les acteurs n'ont plus de juges, depuis que les auditeurs sont devenus étrangers aux vrais principes de notre littérature.

Les éditeurs du Répertoire du Théâtre Français rendent donc un véritable service aux lettres en réveillant le goût de la lecture des ouvrages dramatiques ; car c'est dans le silence du cabinet et par la comparaison que le goût s'affermit : en rassemblant toutes les tragédies et comédies qui depuis plus d'un siècle ont mérité le suffrage du public, ils formeront des juges plus éclairés,

---

Corneille, Molière, Racine, Regnard, Crébillon, et au théâtre de Voltaire ; avec des notices sur chaque auteur, et l'examen de chaque pièce, par M. *Petitot ;* dessins de M. *Périn*, impression de *Didot* l'aîné. Prix : 7 fr. le vol. et 14 fr. papier vélin, gravures avant la lettre. Paris, chez *Perlet*, libraire, rue de Tournon, n°. 1133 ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42. Il faut joindre 1 fr. 50 c. par volume, pour recevoir franc de port par la poste. Cette collection aura 20 volumes, suivant le *prospectus* dont toutes les promesses ont été fidèlement remplies jusqu'à ce jour.

Digitized by Google

plus indulgens, parce qu'ils seront en état d'apprécier les beautés et les difficultés. Les examens qui suivent chaque pièce rappellent les vrais principes de l'art; et depuis que les éditeurs sont arrivés aux volumes consacrés aux comédies, ils ont saisi l'occasion naturelle de présenter des réflexions intéressantes sur les mœurs.

C'est ainsi que dans la notice sur Dancourt, ils font remarquer la révolution qui s'était opérée dans les spectacles depuis que la cour avait cessé de les fréquenter, et cependant les pièces de cet auteur ne peuvent être regardées comme dangereuses; car si la plupart de ses personnages ont des mœurs détestables, il les présente telles qu'elles sont, et ne cherche point à les couvrir d'un vernis de philosophie, de bienfaisance ou de sensibilité. Il faut avoir de l'élévation dans l'esprit pour être aussi frappé des ridicules des ames basses que de leurs vices, et cette élévation constitue le talent de Dancourt. De son temps, ce qui était vicieux pouvait être présenté d'une manière comique, et non d'une manière intéressante: on ne connaissait pas encore le système de compensation morale mis en vogue de nos jours, système en vertu duquel on vous permet de manquer aux devoirs de votre état, pourvu que vous vous vantiez d'autres vertus dont l'observation est moins difficile; comme dans les drames de Beaumarchais, dans *Misantropie et Repentir*, où l'épouse coupable, la mère criminelle devient un prédicateur de philantropie, et fait verser des larmes au spectateur étonné, par réflexion, de s'intéresser pour des personnages qu'il mépriserait dans le monde. Dancourt va droit au but; s'il peint des mœurs mauvaises, il n'essaye pas de les rendre séduisantes; au contraire il les couvre de mépris: c'est ainsi que dans le *Moulin de Javelle*, une de ses pièces les plus libres, il fait dire par un cocher de fiacre à une prétendue comtesse qui prend de grands airs,

Digitized by Google

et dont la vertu est égale à celle de Fanchon la Vielleuse : « Vous autres et nous autres, nous ne saurions nous » passer les uns des autres. » Un mot aussi énergique renferme plus de vraie morale que les maximes en usage dans nos pièces modernes.

Jamais les éditeurs n'oublient de réfuter les principes dangereux soit en littérature, soit en morale ; mais s'ils sont sans pitié pour les opinions fausses, ce n'est qu'avec circonspection qu'ils parlent du caractère des auteurs ; ils vont même jusqu'à supposer les bonnes intentions lorsqu'il leur est impossible de ne pas faire remarquer les erreurs de conduite ; et cette distinction entre l'homme et ses ouvrages est fondée sur le goût, la politesse et la crainte d'affliger les amis ou les parens des auteurs. Ainsi, dans la notice sur Diderot, l'une des plus curieuses de cette livraison, ils opposent toujours les sentimens présumés de Diderot époux et père aux erreurs trop avouées de Diderot philosophe. Mais on sent qu'ils sont plus heureux lorsqu'ils leur est permis de confondre l'homme et le littérateur ; c'est pourquoi leurs expressions sont si franches en parlant de Sedaine : « Incapable d'intrigue, » disent-ils, renfermé dans le sein de sa famille dont il » faisait le bonheur, ne cherchant ni protecteurs parmi » les grands, ni prôneurs au milieu des coteries littéraires, peu d'écrivains menèrent une vie plus retirée, » aucun ne se conduisit plus honorablement. » Ceux qui reprochent aux éditeurs du Théâtre Français d'être trop sévères, oublient avec quelle franchise ils louent, et combien leur tâche est difficile. Nous savons qu'on les attend avec une sorte d'inquiétude à la notice sur Fabre d'Eglantine : pour nous, nous les plaignons sincèrement d'avoir à traiter un pareil sujet. Qu'ils continuent cependant à ne voir que l'intérêt des mœurs et des lettres ; l'estime des honnêtes gens les dédommagera des criailleries d'un

Digitized by Google

d'un parti humilié : « La vérité, a dit Saint-Augustin, » ne triomphe que pour couronner le vaincu. » Cette pensée ingénieuse doit encourager les jeunes littérateurs et leur indiquer la cause qu'ils ont besoin de défendre aujourd'hui ; car, depuis le règne de la philosophie, les mœurs, la raison, le goût ont certainement été vaincus : il est temps que la vérité triomphe et les couronne.

L'examen du *Philosophe sans le savoir* a jeté les éditeurs dans la nécessité de discuter une grande question politique ; ils avouent eux-mêmes combien cela serait ridicule dans un ouvrage de théâtre, si Sedaine lui-même ne leur en avait fait un devoir : ce passage nous paraît mériter d'être cité.

« Les livres de l'abbé Raynal avaient mis les idées commerciales en crédit ; et Sedaine profita de l'occasion pour prêcher les mêmes principes sur le théâtre : cependant le commerce, qu'il présente comme la plus grande sûreté que la paix puisse obtenir contre l'ambition, est depuis cinquante ans l'unique cause de la dévastation de l'Inde, et toujours un des motifs qui font naître ou prolongent la guerre en Europe. Mais l'auteur du *Philosophe sans le savoir* ignorait cela ; il répétait sans malice ce qu'il entendait dire à des hommes qui devaient être plus instruits que lui sur la politique, à des hommes qui perdirent la France en faisant de l'esprit, et qui ne montrèrent dans les places qui leur furent confiées qu'un mépris inconsidéré pour les idées de gloire qui avaient rendu la France la première nation du monde. Les phrases ambitieuses sur le commerce dont ce drame est rempli, sont toujours applaudies par les commis marchands qui garnissent le parterre, et qui n'apprennent pas sans admiration, par la bouche des acteurs, qu'en mesurant du drap ou de la toile, *ils tiennent dans leurs mains les fils qui lient*



Digitized by Google

*ensemble les nations, et les ramènent à la paix par la nécessité du commerce.*

« Sedaine eut cependant le bon esprit de mettre le guerrier et le magistrat au-dessus du négociant, et c'était presqu'un acte de courage au moment où il écrivait. Il est incontestable que le commerce est favorable aux états, mais il n'est pas aussi vrai que l'esprit de commerce leur soit avantageux; quand il domine, les idées généreuses se perdent, et cela doit être. La plupart des anciennes familles nobles se sont ruinées en se consacrant au service militaire; le magistrat autrefois travaillait beaucoup, vivait dans la retraite, sacrifiait en partie les intérêts d'un immense capital pour acquérir de la considération; cela était très-noble: le négociant au contraire est toujours guidé par l'appât d'un profit personnel; l'argent est son moyen, l'argent est sa récompense; et le bien général qu'il fait, peut être la conséquence, mais n'est jamais le motif de ce qu'il entreprend. Il était donc naturel que dans nos mœurs les rangs fussent distingués, que celui qui était entraîné par les circonstances à consacrer son temps au rétablissement de sa fortune, parût moins noble que lorsqu'il consacrait son temps, sa fortune et sa vie à l'état. Malgré sa philosophie, le personnage principal de cette pièce ne se dissimule pas cette vérité; le soin qu'il met à relever sa maison, à faire rentrer dans sa famille les biens qui lui ont appartenu et qui attestent l'ancienneté de son nom, prouve qu'il sent lui-même que la distinction des rangs est fondée en raison. En se livrant au commerce, il se soumet à la nécessité, voilà l'homme; il s'y soumet sans en rougir et sans tirer vanité de sa conduite, voilà le vrai philosophe; et son indulgence pour les extravagances de sa sœur achève de présenter son caractère d'une manière admirable. Nous croyons qu'on n'a pas rendu assez de justice à Sedaine pour la composition morale de

Digitized by Google

ce personnage : quelques maximes hasardées appartiennent au siècle, mais ce qu'il a de bon appartient à l'auteur. Au reste, la distinction des rangs ne repose pas sur ce que tel ou tel état est par lui-même plus ou moins noble ; car dans un pays où l'on ne serait guerrier que pour de l'argent, magistrat que pour de l'argent, la prééminence des rangs serait une absurdité : après celui qui saurait vivre dans une heureuse médiocrité, le plus riche serait nécessairement le plus noble. Ces réflexions ne sont point étrangères à notre sujet, puisqu'elles naissent naturellement de la pièce que nous examinons. Il y a long-temps qu'on a dit avec raison qu'il était plus sûr d'étudier les mœurs d'une nation dans ses ouvrages littéraires, que dans le récit des historiens : aussi, en examinant chaque comédie, nous arrivera-t-il souvent de juger les prétentions dominantes à différentes époques. »

Il est rare de trouver des idées aussi justes et aussi étendues dans un ouvrage frivole en apparence ; mais cette collection a eu, en paraissant, un succès qui imposait de grands devoirs aux éditeurs. Accueillie dans tous les états de l'Europe, destinée à prendre une place honorable dans les meilleures bibliothèques, et à faire connaître une des plus intéressantes parties de notre littérature, présentée en un mot comme faisant suite aux Œuvres Dramatiques du siècle de Louis XIV, les éditeurs ont senti l'obligation de se rapprocher, du moins par leurs principes, de l'esprit de ce siècle où les lettres étaient inséparables de la morale et de la raison.

Dans l'examen d'*Esope à la Cour*, les éditeurs ont fait preuve de goût en évitant de comparer les fables de Lafontaine et celles de Boursault ; ils ont donné une justification sans réplique de l'accueil que le public fit aux fables de Boursault dans un moment où celles de Lafontaine étaient gravées dans la mémoire de tous les amis des lettres.



Digitized by Google

« Lafontaine, disent-ils, travaillant pour tous les lecteurs s'applique à tirer de l'apologue des maximes générales qui sont d'une utilité égale pour les différentes classes de la société; il varie à l'infini les moyens d'amuser et d'instruire; tous les tons lui sont permis; il ne craint pas les détails et les digressions; sa narration attache sans cesse, soit par la naïveté, soit par la vérité inimitable des peintures, soit par l'importance comique donnée aux caractères des animaux. Outre l'impossibilité où se trouvait Boursault de marcher avec succès sur les traces du fabuliste, il avait encore un autre motif de ne pas le prendre pour modèle; l'apologue, dans une comédie, doit moins renfermer une moralité applicable à tout le monde qu'une leçon directe pour l'interlocuteur; et tous les ornemens que le génie peut donner à cette sorte de poëme, eussent été déplacés dans un ouvrage dramatique. Boursault choisit donc très-judicieusement le parti que lui suggérait sa modestie, et que les règles de la comédie lui prescrivaient; il n'affecta aucune prétention de lutter avec Lafontaine, et donna aux fables d'Ésope un ton particulier qui éloigna toute idée de comparaison. »

Cela n'a pas empêché la plupart des critiques, et même M. de La Harpe, d'opposer Lafontaine à Boursault; les éditeurs du Répertoire du Théâtre Français sont les premiers qui aient cherché dans la différence de position des deux auteurs un motif raisonnable pour expliquer le succès des fables d'*Ésope à la Cour*, et le passage que nous venons de citer nous paraît sans réplique. En général, on peut dire que ceux qui dirigent cette collection évitent avec un soin égal l'affectation de vouloir paraître neufs sur des sujets rebattus, et l'inconvénient plus grave encore de fonder leur opinion sur les critiques qui les ont précédés. On sent qu'ils jugent chaque pièce sur la pièce même, seul moyen de rester indépendans; et

Digitized by Google

si ce travail exige plus de peines et plus de talent, il procure aussi plus d'honneur et plus de plaisir.

L. C.

## SPECTACLES.

### THÉATRE LOUVOIS.

*Les Mœurs du Temps*, comédie en un acte et en prose; par SAURIN.

Cette petite pièce, jouée pour la première fois à la fin de l'année 1760, eut alors un assez grand succès. Elle donne une idée des mœurs de la capitale au dix-huitième siècle; c'est-à-dire de celles qui ont régné dans sa prétendue bonne compagnie, depuis la régence jusqu'à la révolution. L'auteur a probablement cherché à peindre les originaux qu'il avait sous les yeux; car il vivait dans ce qu'on nommait le grand monde.

Le héros de sa pièce est un de ces *roués* qui croyaient tromper les femmes, et qui souvent étaient leurs dupes. On y voit aussi une bourgeoise devenue comtesse; c'est un de ces êtres froids, frivoles, méchans et légers connus sous le nom de petites-maîtresses. Elle veut rompre un mariage arrêté entre sa nièce Julie et Dorante, baron habitant la province, pour donner cette nièce à un marquis, amant infidèle de Cidalise, que ce mariage désespérerait, Cidalise qui se croit aimée, et qui néanmoins veut s'en assurer positivement, suit le marquis dans un bal, enveloppée d'un domino semblable à celui de la comtesse, qui s'y trouve aussi. Le marquis prend l'une pour l'autre, dit à chacune beaucoup de mal d'elle-même. Ce quiproquo le démasque; et Julie épouse Dorante.

On voit que le fond de cette pièce est peu de chose, et n'offre rien de nouveau; mais elle est pleine de dé-



Digitized by Google

traits agréables et piquans, de mots qui sont restés, et qu'on cite tous les jours. En voici quelques-uns. Dorante dit : « s'il faut médire pour plaire à la comtesse, je suis » son serviteur ; je croirais manquer à la probité. »

CIDALISE.

« Oh, la probité ! si c'était y manquer que de médire et même de calomnier, il y aurait bien peu d'honnêtes gens de votre sexe, et il n'y en aurait point du nôtre. On ne peut pas toujours jouer, monsieur ; à quoi voulez-vous donc que des femmes s'amusent ?

DORANTE.

» Je sens bien que vous plaisantez, madame ; mais tourner en ridicule son frère, ses meilleurs amis !

CIDALISE.

» De qui dira-t-on du mal ? de ceux qu'on ne connaît pas ? »

L'idée de cette répartie a peut-être été inspirée par une réponse qu'on attribue à Malherbe. Il avait un frère aîné avec lequel il fut toujours en procès. On reprochait au poète la mauvaise intelligence qui était entr'eux, l'indécence d'un procès contre un frère. « Puis-je, dit-il, » plaider contre les Turcs et les Moscovites avec qui je » n'ai rien à partager ? »

Il y a encore quelques traits bien vifs dans une scène du marquis avec Dorante, laquelle, il est vrai, rappelle un peu une autre scène connue du *Méchant*. Dorante, très-amoureux, parle de bonne foi de son amour.

LE MARQUIS.

« L'amour ! l'amour ! ce mot ne signifie plus rien. Apprends donc une fois pour toutes, mon petit parent de province, apprends donc les usages de ce pays-ci : on épouse une femme, on vit avec une autre, et l'on n'aime que soi.

Digitized by Google

DORANTE.

» Apprenez vous-même, monsieur, qu'on ne doit point appeler usage ce que pratiquent peut-être une douzaine de folles et autant de prétendus agréables.

LE MARQUIS.

» Mais, parbleu, mon petit cousin, j'aime à te voir arriver du fond de ta triste baronnie pour nous montrer à vivre. Je t'avertis que ce n'est pas là le moyen de réussir auprès de la comtesse. Voilà ce qui s'appelle une femme de la meilleure compagnie, par exemple; c'est qu'elle est délicieuse.

DORANTE.

» Oh! oui, c'est une femme qui médit éternellement de tout le monde.

LE MARQUIS.

» C'est ce que je te dis: une femme charmante. »

Dorante qui se doute que le marquis veut lui souffler sa maîtresse, dit qu'on ne la lui ravira pas impunément. Le marquis resté seul:

« A la bonne heure; mais je commencerai toujours par » épouser, moi. Ils sont excellens, ces messieurs de pro- » vince! Parbleu, mon petit cousin, si tu as de l'amour, » moi j'ai des dettes. Si je l'avais oublié, voilà un homme » qui m'en ferait souvenir. »

Cet homme est son intendant qui a l'impertinence de lui parler d'affaires, et de lui faire des remontrances, auxquelles il se croit obligé, *en honnête homme.*

LE MARQUIS.

« Ah! monsieur l'honnête homme, volez-moi, pillez-moi, cela est dans l'ordre, mais ne m'ennuyez pas de vos remontrances: je ne vous en fais pas, moi; et je crois cependant que, de nous deux, celui qui a le plus droit de me ruiner, ce n'est pas vous, monsieur *Dumont.*



Digitized by Google

DUMONT.

» Monsieur le marquis plaisante ; mais on a une conscience.

LE MARQUIS.

» Une conscience ! Là, regardez-moi sans rire, si vous le pouvez, mons *Dumont*. La conscience d'un intendant !

DUMONT.

» Eh ! mais.... Chacun a la sienne. »

Nous avons entendu, de nos jours, dire très-sérieusement ce que dit ici Dumont. On prétendait que la conscience était une chose de convention, *que chacun se faisait la sienne*. Dumont remontre à son maître qu'il est désagréable de se voir continuellement relancé par une meute de créanciers. « De quoi se plaignent ces maraudsy » là, répond *le marquis* ? Ils ne savent donc pas que je me » sacrifie pour eux, que je me marie. Il me semble que » c'est assez bien s'exécuter. »

Le père de Julie, Géronte, est un financier ; il ne goûte pas beaucoup le mariage que sa sœur veut faire faire à sa fille, mais il est subjugué par cette sœur. « Votre marquis, » dit-il, n'a rien et croit encore nous honorer beaucoup. »

LA COMTESSE.

« Il a un beau nom, et un régiment ; bien venu partout, appelez-vous cela rien ?

GÉRONTE.

» A-peu-près. Tout cela, bien additionné, ne fait souvent en somme que de la fatuité et des dettes. L'argent, morbleu, l'argent ; voilà ce que j'appelle du mérite, moi. Je veux un mérite qui rapporte. Dites-moi ce qu'un homme a, je vous dirai ce qu'il vaut. Il n'y a que cela de réel. Esprit, naissance, qu'est-ce que cela produit par an ?

LA COMTESSE.

» Ah ! fi, l'horreur !

Digitized by Google

GÉRONTE.

» Mon Dieu, ma sœur, parce que vous êtes de qualité, vous vous piquez de grands sentimens; je m'attache au solide, moi.

LA COMTESSE.

» On voit cependant qu'au milieu de vos richesses, la qualité en impose à vous et à vos semblables.

GÉRONTE.

» Parce que nous sommes des sots; cela est plus fort que nous. »

Il y a de la vérité dans cette scène, et en général dans toute cette comédie. D'où vient donc qu'elle n'a fait aucune sensation à Louvois? Serait-ce parce que ces mœurs sont inconnues aux uns, et reprochent aux autres une légéreté, une inconséquence, une immoralité, des folies qui leur ont été funestes? ou parce qu'il n'y a pas, à Louvois, d'acteurs qui puissent rendre, ou même qui connoissent les nuances de ce qu'on était convenu d'appeler le bon ton. Le nouvel acteur, Durand, s'est cependant assez bien acquitté de son rôle; mais il n'a pas été secondé. Les comédiens doivent profiter du conseil qu'Horace donne aux écrivains :

*Sumite materiem vestris, qui scribitis, æquam*
*Viribus.*

Choisissez des pièces analogues au genre de votre talent.

---

## ANNONCES.

*Annuaire de l'Instruction pour l'an XII*; ou Recueil complet des lois, arrêtés, décisions et instructions concernant l'établissement et le régime des lycées, des écoles primaires, secondaires et des écoles spéciales, avec l'état général et administratif de tous les établissemens et de tous les fonctionnaires dépendans de la direction de l'instruction publique; publié avec l'autorisation spéciale du conseiller d'état chargé de cette direction. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. pour Paris, et 3 fr. 75 c. par la poste. A Paris, chez Courcier, quai des Augustins, n°. 71, près le Pont-Neuf.

*Nouvel Essai sur la Femme*, considérée comparativement à l'homme, principalement sur les rapports moral, physique, philosophique, etc., avec des applications nouvelles à sa pathologie, par le

Digitized by Google

docteur G. Jouard. ( *Laudatur et alget.* ) Un vol. in-8°. Prix : 4 fr. et 5 fr. 25 c. par la poste. A Paris, chez l'Auteur, rue Neuve-du-Luxembourg, n°. 145, au coin de celle Saint-Honoré, et chez Ponthieu, libraire, place Saint-Germain-l'Auxerrois, à la Bibliothèque des grands hommes.

*Cours théorique et pratique de Clinique externe* : par Ph. J. Desault, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris; ou *Extrait de ses Leçons*, rédigées et publiées par J. J. J. Cassieux, docteur en médecine, professeur de physique, de chimie, d'histoire naturelle, et directeur de l'école centrale du département de la Creuse, de l'Athenée des Arts, de la société académique des sciences; de la société académique des sciences, lettres et arts de Paris; de la société galvanique, de la société des sciences de Douai, etc. Deux vol. in-8°., de près de 1,000 pages d'impression. Prix, brochés : 10 fr., et 13 fr. par la poste. A Paris, chez Delaplace, libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 31.

*Leçons de l'Enfance*, composées en anglais par Richard et Maria Edgworth, traduites en français par le C. Chéron; l'anglais et le français en regard. Cinq vol. in-16, divisés en dix parties, contenant Henri et Lucy, Rosamonde, Frank, le Petit Chien fidèle, la Marchande d'oranges et la Cérisaie. Prix : 9 fr. pour Paris, et 12 fr. par la poste. A Paris, chez Xhrouet, imprimeur, rue des Moineaux, n°. 42; chez Defrelle, libraire, cloître Saint-Honoré, n°. 11, et Déterville, libraire, rue du Battoir, n°. 222.

*L'Amant rival de sa maîtresse*, opéra en un acte; paroles de M. Henrion, musique de M. Alex. Piccinni. Représenté, pour les premières fois, à Paris, sur le Théâtre de la Porte Saint-Martin, les 22 23 et 24 brumaire an 12. Prix : 1 fr. 20 c., et 1 fr. 50 c. par la poste. — A Paris, chez madame Cavanagh, ci-devant Barba, libraire, sous le nouveau passage du Panorama, n°. 5, entre le Boulevard Montmartre et la rue Saint-Marc.

*Traduction des Odes d'Horace*, en vers français; suivie de notes historiques et critiques. Deux vol. in-8°. Prix, broché : 11 fr., et 13 fr. 50 c. par la poste. — Le troisième vol. paraîtra sous un mois, et se vendra 5 fr. 50 c. — A Paris, chez Brunet, libraire, rue Git-le-Cœur; Belin, libraire, rue Saint-Jacques; Mademoiselle Valade, libraire, même rue.

*Bibliothèque géographique et instructive des jeunes gens*, ou recueil de voyages intéressans, pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse; par Campe. Traduit de l'Allemand, avec des notes, et orné de cartes et figures. Quatrième livraison de la deuxième année, contenant le naufrage et séjour du capitaine Wilson aux îles Pelew, en 1788, et le voyage et transportation du fameux Barrington à Botany-Bay, dans la Nouvelle-Hollande. Deux vol. in-18, faisant les tomes VII et VIII de la collection. Prix : 3 fr. et 3 fr. 60 cent. par la poste. — Prix de la première année, contenant 12 vol., 18 fr., et 22 fr. par la poste. — Prix des premiers vol. de la deuxième année, 12 fr. et 15 fr. par la poste. — A Paris, chez G. Dufour, libraire, rue des Mathurins-Sorbonne.

*Histoire des Flibustiers*, traduite de l'Allemand, de M. J. W. d'Archenholtz, avec un avant-propos et quelques notes du traducteur. Un vol. in-8°. Prix : 4 fr. et 5 fr. 25 cent. par la poste. — A Paris, chez Henrichs, libraire, rue de la Loi, n°. 1231, ancienne librairie de Dupont.

Digitized by Google

*Les cinquante livres du Digeste*, ou *des Pandectes de l'empereur Justinien*, traduits en français, par feu M. Hulot, docteur-aggrégé de la Faculté de droit de Paris et avocat au parlement. — Les cinquante livres du Digeste formeront six à sept volumes in-4°. à deux colonnes, dont l'une contiendra le texte latin avec les sommaires en marge et en petit texte, et l'autre le français; et trente à trente-cinq volumes in-12, aussi avec le texte latin en regard. — L'impression se fait en caractère Philosophie neuf de la fonderie de Gillé, et sur de très-beaux papiers. — De trois mois en trois mois il paraîtra un volume in-4°. et cinq volumes in-12, qui formeront une livraison. — Le premier volume in-4°. et les cinq volumes in-12, faisant la première, sont en vente. Ceux qui voudront jouir des prix de la souscription, sont priés d'envoyer promptement leur soumission aux adresse ci-après, en faisant passer en même temps, franc de port, le montant de la première et de la seconde livraison; savoir:

| | | |
|---|---|---|
| Le vol. in-4°. papier vélin grand raisin | 18 f. et pour les souscr. | 15 f. |
| *Idem*, grand carré fin. . . . . | 12 f. | *Idem*. 10 f. |
| *Idem*, bon papier ordinaire. . | 8 f. | *Idem*. 6 f. 50 c. |
| Le vol. in-12, grand carré fin. . . . . | 2 f. 50 c. | *Idem*. 2 f. |
| *Idem*, bon papier ordinaire. . | 2 f. | *Idem*. 1 f. 50 c. |

—On souscrit à Paris, chez Rondonneau, au dépôt des lois; à Metz, chez Behmer et Lamort, imprimeurs et éditeurs. — On recevra une livraison sous bande, et franche de port, par le courrier, en ajoutant au prix de la souscription 3 fr. 75 c. pour le volume in-4°. ou pour les cinq volumes in-12. — Les procès-verbaux du conseil d'état, relatifs à la discussion des livres du code civil décrétés en l'an IX, sont en vente, 2 vol. in-4°. Edition originale. Prix : 22 fr. 50 cent., et 30 fr. par la poste.

*Aristomène*, traduit de l'Allemand, d'Auguste Lafontaine; par Madame Isabelle de Montolieu; avec cette épigraphe :

« Vengeance! tu ne plais que dans l'éloignement :
» Quand on te voit de près, tu n'es plus qu'un tourment. »
CORIOLAN, *tragedie inéd. de M. de S.....*

Deux vol. in-12. — Prix : 4 fr. et 5 fr. 50 c. par la poste.

*Second voyage de F. Levaillant, dans l'intérieur de l'Afrique, par le Cap de Bonne-Espérance*, pendant les années 1783, 1784 et 1785. Nouvelle édition, augmentée de la carte d'Afrique, et d'une table générale des matières servant aux deux voyages de cet auteur, ornée de vingt-deux planches en taille-douce. De l'imprimerie de Crapelet, sur carré fin d'Auvergne. Trois gros vol. in-8°. broc. 27 fr. — *La carte d'Afrique* séparément, pour compléter les anciennes éditions, 6 fr. — *Premier voyage* du même, dans l'intérieur de l'Afrique. Nouvelle édition, augmentée par l'auteur, ornée de vingt planches en taille-douce, dont huit nouvelles. De l'imprimerie de Crapelet, sur carré fin d'Auvergne. Deux vol. in-8°. brochés, 18 fr. — *Les deux voyages de Levaillant*, nouvelles éditions, sur carré fin d'Auvergne satiné, ornées de quarante-deux planches imprimées en couleur, et de la carte d'Afrique coloriée. Cinq vol. in-8°. brochés en carton par Bozerian, 90 fr. — *Les deux voyages* du même, nouvelles éditions, papier vélin satiné, ornées de 42 planches imprimées en couleur, et de la carte d'Afrique coloriée. Cinq vol. in-8°. brochés en carton par Bozerian, 150. — A Paris, chez Desray, libraire, rue Hautefeuille, n°. 36.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois*, n°. 42.

Digitized by Google

## NOUVELLES DIVERSES.

On mande de Russie : « Des nouvelles anglaises annoncent que la Russie prendra part à la guerre entre l'Angleterre et la France. On peut contredire positivement ces bruits ; car tout est ici dans l'état de paix le plus absolu. » — Les dernières nouvelles d'Amérique annoncent que la fièvre jaune travaille les équipages des flottes anglaises qui croisent aux Antilles, ce qui fait présumer qu'elles n'exécuteront pas les tentatives qu'elles méditaient contre la colonie hollandaise de Saint-Eustache, et les colonies françaises. Cette fièvre a entièrement cessé aux États-Unis. — Presque tous les jours les bruits d'une descente effectuée se renouvellent en différents ports d'Angleterre. — L'insurrection s'organise de jour en jour dans la Jamaïque parmi les noirs, qui ne veulent pas, disent-ils, *être asservis à une poignée de blancs*. — La Louisiane offre un refuge et de vastes moyens d'établissement aux malheureux colons de Saint-Domingue. On est fondé à croire que le gouvernement ne tardera pas à leur accorder des secours, un membre du congrès en a fait la motion. — Suivant la gazette de Hanau, du 14 janvier, des troupes de l'électeur archi-chancelier sont entrées dans les villages dépendans de l'ordre équestre, situés dans le Kahl-Grand, occupés par quelques troupes électorales hessoises. Elles avoient enlevé les patentes hessoises, et en avoient affiché d'autre à leur place. Un détachement de la garnison de Hanau alla y afficher de nouvelles patentes, ce qui n'a donné lieu à aucune voie de fait. Les commandans des troupes respectives ont arrêté une convention provisoire, qui subsistera jusqu'à la fin des différends, ou jusqu'à ce qu'ils aient reçu de nouveaux ordres de leurs cours. — On mande aussi de Vienne, que le cabinet autrichien et celui de Munich sont loin d'être d'accord : on cite quelques mesures prises de part et d'autres qui annoncent de la mésintelligence. On se flatte toujours que les puissances médiatrices interviendront dans ces différends. Effectivement on sait, à n'en pas douter, que le ministre des relations extérieures a annoncé à M. le baron de Wachter, député de l'ordre équestre à Paris, la résolution qu'avait prise le premier consul de maintenir l'existence de cet ordre : le ministre s'est montré entièrement convaincu, d'après ces dispositions, que l'élec-

Digitized by Google

teur de Bavière s'empressera de rendre à cet ordre pleine et entière justice.

On écrit de Londres, 10 janv.: Le drapeau que la reine et les princesses ont brodé, a été donné, le 3 de ce mois, aux volontaires du quartier de Pimlinco. On a donné à cette cérémonie tout l'éclat dont elle était susceptible. La reine était représentée par la comtesse d'Harrington, épouse du comte d'Harrington, qui commande tous les volontaires sous les ordres du duc d'Yorck. Les ministres de Portugal, de Naples, de Vienne et d'Amérique, les ci-devant ducs d'Orléans et de Berri, les généraux Fox, Howard, Pichegru, Dumouriez, ont été invités à cette fête et s'y sont trouvés. (*Journal de Paris.*)

La gazette de la Cour de Londres, vient d'annoncer la reddition du fort de Saint-Marc et du fort Dauphin, à Saint-Domingue. La capitulation prouve le concert qui a régné pendant le siége de ces forts, entre les nègres et les Anglais. (*Journal de Paris.*)

— L'ordre et la paix sont rétablis en Égypte. Cet heureux événement va faire de nouveau fleurir le commerce de la Turquie, et rendre quelque souffle de vie à ce malheureux Empire, qui d'un autre côté vient de perdre Cuczuk-Hussein, capitan-pacha, le seul peut-être de ses hommes d'état qui se trouvât au niveau des circonstances actuelles.

— On mande de Vienne qu'au mois de juin, il y aura des camps considérables dans la Gallicie et la Hongrie, et que les deux empereurs d'Allemagne et de Russie, se rendront dans la première de ces deux provinces. (*Publiciste.*)

— De Londres, que toute expédition contre l'Angleterre est remise au printemps prochain, s'il faut en croire les bruits de la Hollande; mais on ajoute qu'on ne s'y fie pas. Que dans une affaire qui a eu lieu le 4 janvier, entre Calais et Boulogne, au milieu de l'action, quatre soldats irlandais se jetèrent d'un des bâtimens anglais à la mer, et gagnèrent le rivage. — Après une grande chasse, le roi d'Angleterre eut une attaque violente de goutte, qui l'empêcha de paraître au théâtre de Covent-Garden, où il étoit attendu. L'alarme fut grande à Londres, parce qu'on attribua son absence à la nouvelle d'une descente opérée. — La discorde entre la famille royale s'accroît tous les jours. Le duc d'Yorck est souverainement méprisé par les officiers et les soldats. Le papier s'avilit: des billets de banque perdent huit pour cent. L'olygarchie, furieuse d'avoir vu la

Digitized by Google

timon des affaires lui échapper, ne montre ni plus d'esprit, ni plus de discernement que n'en firent voir l'olygarchie de Venise et de Gênes, lorsqu'arriva le moment que le grand moteur du monde avait marqué pour leur destruction (*Moniteur.*)

— De Berlin, que le mariage de S. A. R. le prince Guillaume de Prusse, avec S. A. S. la princesse Amélie-Marie-Anne de Hesse-Hombourg, a été célébré solennellement, le 12, au palais Royal.

— De Bordeaux, que le préfet du département a fait prévenir tous les mariniers riverains, que la levée des marins destinés pour l'armée navale de Brest, étant terminée, ils pouvaient se livrer avec sécurité à leurs anciennes occupations, et qu'il ne serait pris désormais aucun homme sur leurs embarcations.

---

## CORPS LEGISLATIF.

Présidence du C. FONTANES.

*Séance du 29 nivose.*

Les conseillers d'état Berlier, Regnault, Jollivet, présentent le quatrième titre du second livre du code civil, intitulé : des *servitudes* ou *services fonciers.*

Le citoyen Berlier observe que la propriété, comme les autres droits civils, est susceptible de modifications; qu'à côté du droit de jouir se placent naturellement les servitudes attachées à ce droit. La nécessité, l'équité, l'utilité du plus grand nombre, dit-il, ont été les motifs qui ont déterminé les divers articles du projet.

Après avoir défini la servitude dans le premier chapitre, il distingue dans le second celles qui ont pour objet l'utilité publique, et celles qui sont relatives à l'utilité particulière. Dans le troisième, il parle des servitudes établies par le fait de l'homme.

Autrefois l'extinction des servitudes s'acquérait par une possession immémoriale. On a dû renoncer à cet usage pour adopter la possession trentenaire conforme à notre système législatif sur la prescription.

L'orateur termine en disant qu'on a introduit peu de dispositions nouvelles, qu'on a respecté les coutumes générales, et même les habitudes locales.

Le premier consul informe l'assemblée que parmi les douze candidats qui lui ont été présentés pour la questure, il a nommé les CC. de Lattre, Jacopin, Viennot-Vaublanc et Terrasson.

Digitized by Google

Le président indique les deux vice-présidens, les deux questeurs, et tire au sort les vingt membres du corps législatif, à la tête desquels il doit, en conformité de l'article XXXIV du sénatus-consulte du 28 frimaire, aller en députation près du gouvernement.

*Séance du 30 nivose.*

Trois conseillers d'état présentent un projet de loi sur les engagemens et échanges de bois nationaux. Le C. de Fermont, l'un d'eux, expose la nécessité de compléter la loi du 14 ventose an VII, au sujet des domaines engagés par l'ancien gouvernement, et de remplir le vide laissé par l'article XV de la loi. Il rappelle l'édit de 1566, concernant l'inaliénabilité des forêts, les lois de l'assemblée constituante qui révoqua les aliénations des trop grandes masses de biens forestiers. La convention, de son côté, ordonna le sursis des coupes de haute-futaie.

Une des principales dispositions du projet porte que l'échangiste dont les biens, cédés à la nation, auront été vendus, en sera dédommagé par d'autres biens nationaux, ou par des inscriptions du tiers consolidé.

*Séance du 2 pluviose.*

Le président rend compte de l'issue de la députation envoyée au premier consul; donne lecture du discours qu'il lui a adressé, discours écrit avec l'élégance qui caractérise tout ce qui sort de la plume de M. Fontanes. Le premier consul a répondu en substance: Que la session de cette année sera remplie d'objets importans; que le code civil sera achevé; que le budjet de l'an 12 sera présenté, et qu'on y verra avec satisfaction que, malgré les dépenses de la guerre, le gouvernement s'est appliqué à rendre les charges publiques le moins onéreuses possible.

*Séance du 4.*

Elle est consacrée à la discussion du premier titre du second livre du Code civil, sur *la distinction des biens*. Il est converti en loi, à une majorité de 244 voix contre 6.

---

## PARIS.

— Les généraux d'artillerie Seroux et Foucher, et le colonel d'artillerie Bicqueley, ont été nommés membres de la légion d'honneur.

— Une division de la flottille a eu un engagement avec des bâtimens anglais. Un brick anglais a été coulé bas dans le raz d'Inbourg.

Digitized by Google

— Une autre division de la flottille a soutenu un combat entre Dunkerque et Granville, contre des corvettes anglaises. Après une demi-heure de combat, celles-ci ont été obligées de prendre le large pour aller se réparer dans leurs ports.

— On a nommé dans plusieurs journaux une femme plus que sexagénaire, qu'on a dit être accouchée de deux enfans mâles qu'elle allaitait elle-même. Le fait était possible, quoique fort extraordinaire; on a vu plus d'une fois de pareils jeux de la nature, mais ce n'est ici qu'un jeu de l'imagination de l'inventeur, un tour de carnaval qu'il a prétendu jouer aux journalistes.

— On ne savait comment se faire payer par la Banque Territoriale, qui a suspendu ses payemens, et qui se liquide avec lenteur. M. Bujard, homme de loi, porteur de traites sur cette banque, lui a intenté une action au tribunal de commerce, qui vient d'être jugée en cause d'appel. Le premier jugement a été confirmé, et il est décidé « que » l'association de la Banque Territoriale est justiciable du » tribunal de commerce; que cette association n'étant » pas commenditaire, tous les membres qui la composent » sont débiteurs solidaires et contraignables par corps ». Les débats ont appris que la banque doit 10 millions.

— Il règne à Bayonne, depuis environ un mois, un vent de sud à-peu-près continuel, qui devient chaque jour plus insupportable. L'atmosphère est brûlante, sur-tout la nuit; des aurores boréales éclairent l'horizon, et répandent au loin la terreur. On n'a aucun exemple, dans ce pays, d'un semblable bouleversement de saison. Les maladies sont très-nombreuses, et il est à craindre qu'elles ne le deviennent encore plus au changement de temps.

— Il vient de mourir, à Champagné, département de la Vendée, un homme âgé de cent six ans, qui, trois mois avant son décès, allait encore habituellement à la messe, à plus d'une demi-lieue de son domicile.

— Les gazettes anglaises ont annoncé que les débats, dans la chambre des pairs, sur la situation de la banque, ne seraient plus publiés dans les journaux, et qu'il était interdit aux écrivains qui tiennent note des discours, de copier ce qui aura trait à cette matière. Les journaux et les gazettes anglaises n'arrivant pas régulièrement à Paris, on ignorait le véritable objet de cette interdiction. On le connaît à présent, et l'on voit, par les débats qui ont eu lieu à cette occasion, que la chambre des pairs a mis, sans hésiter, les billets de banque sur la même ligne que les assignats dans leur décadence. (*Moniteur.*)

Digitized by Google

N°. CXXXVI.) 14 PLUVIOSE an 12.
(Samedi 4 Février 1804.)

# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

#### LE VERGER,

IDYLLE.

Vous qui préférez l'art à la simple nature,
Fixez-vous, pour toujours, dans le jardin des rois;
Les bosquets, les ruisseaux, les gazons, la verdure,
Tout y naquit de l'art : il séduit à la fois,
Par tous les faux attraits d'une vaine imposture.
Là, vous pourrez chanter, en vers majestueux,
Ces marbres animés, ces eaux obéissantes
Qui s'élancent jusques aux cieux,
Retombent, en perles brillantes,
Dans des bassins que l'art fit pour charmer les yeux.
Pour moi qui vis dans la retraite,
Qui ne vois que de loin les superbes palais,
Pour les lambris dorés ma muse n'est pas faite,
Je suis loin d'envier leurs plaisirs imparfaits.
Content de peindre la nature,
D'exprimer de mon cœur les plus doux sentimens,
Le long de ce ruisseau qui saillit et murmure,
Je vais me rappeler les fortunés momens

T

Digitized by Google

Que j'ai passés, sous cet ombrage ;
Ces instans si chers à mon cœur,
Ces jours heureux du premier âge
Dont le seul souvenir fait encor mon bonheur.
Doux théâtre des jeux de ma plus tendre enfance,
Vous étiez, dès long-tems, l'objet de mon desir,
Verger, je vous salue ; et qu'après tant d'absence,
Je vous revois avec plaisir !

C'est là que je suis né.... c'est sous ce toit paisible.
Ce beau verger m'a servi de berceau ;
Pour la première fois, mon œil, au jour sensible,
S'ouvrit, au pied de cet ormeau.
C'est là qu'attentive et prudente
Une mère observait mes moindres mouvemens,
C'est là que sa main bienfaisante
Soutenait mes pas chancelans.
Verger tranquille et solitaire,
Je dois ma force et ma santé
A votre air pur et salutaire.
Ainsi qu'un arbrisseau, planté
Dans un vallon frais et fertile,
Croît et prospère chaque jour ;
Dans ce délicieux asile,
Ainsi je croissais à mon tour.

O doux souvenir qui m'enchante !
C'était sous ces grands marroniers,
C'était le long de ces lauriers,
Qu'un chien encouragé par la troupe bruyante
De folâtres enfans, me traînait dans un char ;
C'était là que ma mère inquiète et tremblante
Ne prenait à nos jeux qu'une craintive part.
Je n'oublirai jamais que, sur cette terrasse,

Digitized by Google

Pour la première fois ( c'était à mon réveil )
Mon père me montra le lever du soleil,
Les cieux, la terre et l'onde et sa surface.
Mon père, c'était là, pour la première fois,
Que tu me fis d'un dieu connaître l'existence ;
C'est là que tu me fis adorer sa puissance
Et la sagesse de ses lois.
Tes maximes religieuses
Sont encore au fond de mon cœur :
Souvent, dans mes écarts, tes leçons vertueuses,
De mes sens emportés ont modéré l'ardeur.
Je n'oublîrai jamais le jour où ta sagesse
M'expliquait les beautés de ce vaste univers,
Ses révolutions, ses changemens divers ;
Je n'oublîrai jamais ce jour où ta tendresse
Me prit, entre tes bras, me pressa sur ton cœur :
« Mon fils, me disais-tu, sois mon consolateur,
» Écoute mes avis : sur la scène du monde
» Si tu dois un jour figurer,
» Ne cesse jamais d'adorer,
» Dans une humilité profonde,
» Le dieu qui t'a donné le jour ;
» Songe, en dépit de la philosophie,
» Que, puisque tu lui dois la vie,
» Tu lui dois aussi ton amour.
» Les ennemis du ciel sont toujours méprisables ;
» Fuis-les, mon fils, fuis-les, sans les persécuter,
» Souviens-toi que la mort est moins à redouter
» Que leurs sophismes détestables ».

Hélas ! en te voyant tous mes sens sont émus,
Bosquet solitaire et tranquille,
C'était sous tes arbres touffus,
Que mon aïeul lisait les beaux vers de Virgile.



Digitized by Google

Oh ! que je vous aimais Mélibée et Gallus !
Du cygne de Cambrai bien plus souvent encore,
Nous venions sous ton ombre, admirer les accens ;
C'était sous tes berceaux que, dès avant l'aurore,
Nous venions méditer ses préceptes touchans.
Des héros et des rois de l'antique Agrigente,
Pindare, célébrez les triomphes fameux ;
Vos termes recherchés, vos vers majestueux
N'ont point de Fénélon, l'éloquence attachante.
Que l'Homère français charme bien mieux mon cœur !
Que je goûte bien mieux ses riantes peintures !
Que ses tableaux sont vrais ! que ses leçons sont pures !
Et qu'à mon gré son style a bien plus de douceur !

Si la simplicité de ma philosophie,
Qui respecte son dieu, les lois et sa patrie,
Peut faire aimer un jour mes très-faibles écrits,
Si des sentimens vrais leurs donnent quelque prix,
S'ils sont jamais placés au temple de mémoire,
Chantre de la vertu, je t'en devrai la gloire.
Et toi, si dans ton sein j'ai trouvé le bonheur,
Charmant verger, c'est ton ouvrage,
C'est à toi que je dois ce goût si doux, si sage,
Si vrai, si délicat, le seul fait pour mon cœur,
L'amour de la belle nature ;
C'est à toi que je dois cette passion pure,
Le germe des vertus de la société,
Le respect pour les lois, l'amour de la patrie,
La haine des méchans, l'horreur de l'anarchie,
Le desir du bonheur, avec la liberté.
Que j'aime à retracer à mon ame attendrie,
La paix et les plaisirs de mes premiers instans ;
Et ces sensations qui, pour toute la vie,
Forment nos goûts et nos penchans!

Digitized by Google

Sites délicieux qui me charmez encore,
Je ne vous oublîrai jamais ;
Dans l'enfance je vous aimais,
Dans l'âge mûr je vous adore.
Cet abri, cet ombrage frais,
Ces pins, et cette treille antique
Seul ornement de ce vieux mur ;
Ce banc, ce lit simple et rustique ;
Ce platane orgueilleux de son feuillage obscur ;
Ces abeilles industrieuses
Qui distillent en paix leurs liquides trésors ;
Ce figuier qui servait à me soustraire alors
Aux ardeurs de l'été, si souvent dangereuses ;
Ce ruisseau murmurant, si limpide en son cours ;
Ce réduit inconnu, ce solitaire asile,
Ces lieux où je goûtais un sommeil si tranquille,
Oui je les aimerai toujours ;
Toujours je chérirai ce verger si fertile,
Où mes aïeux, mes bons aïeux,
Exempts de ces tourmens affreux,
De cet essaim de maux qu'ambition fait naître,
Qui déchirent nos cœurs et dévorent notre être,
Ont vécu si long-tems, sans cesser d'être heureux.

O bruyantes cités où le devoir m'appelle,
S'il faut vous habiter malgré moi quelque tems,
Accompagné d'un chien fidèle,
Au retour du zéphyr, je viendrai tous les ans
Dans ce verger chéri, retrouver la nature,
J'y viendrai respirer la paix et le repos.
Couché sur un lit de verdure,
J'oublîrai mes chagrins, mes peines, mes travaux ;
Oui j'y viendrai cueillir la framboise odorante,
La pêche au goût délicieux,



Digitized by Google

La poire exquise et succulente,
L'orange au parfum précieux.
Qu'il sera doux pour moi, si jamais la vieillesse
Trace ses rides sur mon front,
De me faire porter sur ce lit de gazon,
Entouré des rosiers plantés dans ma jeunesse!
J'y veux jouir encor de mes derniers instans;
La rigueur de l'hiver n'a rien qui nous désole,
Facilement on s'en console,
Quand on se ressouvient des plaisirs du printems.

## A L'AMOUR.

IMITÉ DE GESSNER.

Le premier jour du mois de mai
Il t'en souvient, Amour, je te rendis hommage.
De mes mains formant ton image,
Sur un autel je la plaçai;
Je l'environnai d'un treillage
Où le myrte et la rose étaient entrelacés,
Et là, pour celle que j'adore,
Mon encens et mes vœux te furent adressés.
Chaque matin, au lever de l'Aurore,
Avant tous nos bergers j'allais cueillir des fleurs
Encore humides de ses pleurs.
Moi-même j'en versais en tressant ta couronne;
Mais le printems, hélas! ne me vit point heureux.
Aux feux brûlans d'été, vint succéder l'automne,
Alors (doux soin pour un cœur amoureux)
J'unis aux fleurs les trésors de Pomone.....
Vaine offrande! inutiles vœux!
Déjà l'hiver et son affreux cortége
Dépouillent les vergers, chassent les ris, les jeux.
Dans mon humble jardin, la seule perce-neige

Digitized by Google

Des frimas brave la rigueur ;
L'univers est en deuil, en deuil comme mon cœur.
Amour, dieu charmant, dieu terrible
C'est envain que je t'invoquai :
Phyllis, n'est pas moins insensible
Qu'au premier jour du mois mai.

## LA MÈRE DE FAMILLE ET LA RELIGION.

DIALOGUE.

*La Mère de famille.*

Aux plaisirs, au bonheur, et même à l'espérance,
Il faut donc que je dise un éternel adieu !
J'ai perdu mes enfans dont l'aimable présence
Me tenoit lieu de tout. Que me reste-t-il ?

*La Religion.*

Dieu.

## ENIGME.

Je suis quand mon frère n'est pas,
Autrement je ne saurois être,
C'est en mourant qu'il me fait naître,
C'est en ressuscitant qu'il cause mon trépas.

## LOGOGRIPHE.

Je suis bonne, douce, équitable,
Et mon pouvoir est sans égal ;
Car, je sais guérir certain mal
Réputé naguère incurable.
Ami lecteur, si par hasard
Tu réclamais mon assistance,
Sur onze pieds courant la France,
J'arriverais encor trop tard



Digitized by Google

Au gré de ton impatience.
Je renferme en mon sein fécond
Une négative, un prénom,
Un nombre, un fleuve, une rivière,
Un jeune animal et son père
Et la grande réunion
Formant une immense famille,
Et le nom d'une jeune fille
Dont l'amour troubla la raison;
J'offre encor, si je ne m'abuse,
Un membre, une ville, un oiseau,
Et le reclus et la recluse,
Et ce qui survit au tombeau;
Une plante, un coursier, deux notes de musique,
Un petit homme, un fruit exquis,
Un nom bien doux, et celui qu'on applique
A certain moine en un lointain pays.
Lecteur, le mot est-il compris,
Faut-il encor que je m'explique?
Le ciel préserve tes amis,
Tes enfans et toute ta clique
Du vilain mal dont je guéris;
Car je ne suis pas trop active :
Partant il advient quelquefois
Que la cure est un peu tardive,
Et je trouve, lorsque j'arrive,
Un pauvre malade aux abois.

## CHARADE.

Si tu veux, cher lecteur, qu'on t'accueille partout,
Ne sois pas mon premier, mon second, ni mon tout.

Le mot de l'Enigme insérée dans le dernier numéro, est *Livre*.
Celui du Logogriphe est *Gloire*.
Le mot de la Charade est *Charrue*.

Digitized by Google

*Observations sur la Critique de* WERTHER.

IL y a des gens qui ne voyent dans un roman que l'intérêt des aventures et l'agrément du style; et ils souhaiteraient que, pour faire honneur à leur jugement, la critique se réduisît à n'envisager comme eux que ces rapports superficiels. *Werther* est-il intéressant? *Werther* est-il bien écrit? c'est, selon eux, tout ce qu'il y avait à examiner sur un tel ouvrage, quoiqu'en en effet cela doive être décidé depuis vingt ans.

J'ai essayé de porter ma vue plus loin; et comme j'apprends que le *Journal de Paris* m'a fait l'honneur de ne pas m'entendre et de me répondre avec sa politesse accoutumée, cela m'encourage à fortifier de nouveau tout ce que j'ai avancé; car lorsqu'un homme s'irrite des choses que vous lui opposez, et qu'il ne sait pas se posséder pour y répondre, c'est qu'apparemment vous avez touché quelque point délicat et faible dans sa doctrine. Je ne pouvais donc recevoir un encouragement plus flatteur; mais avant d'en venir à ce côté si sensible, et qui fait jeter de si hauts cris, je suis bien aise de faire voir par quel enchaînement d'idées j'y ai été conduit.

Lorsqu'un livre mal écrit et mal pensé a usurpé une grande réputation littéraire, et qu'il a exercé sur les mœurs une influence remarquable, ce qu'on peut faire de plus utile pour la littérature et pour la morale, dans l'examen d'un pareil livre, c'est de rechercher quelle a été la cause de son succès, quelles idées l'ont favorisé, et quels principes l'ont produit; car, comme ce succès est la marque certaine de la décadence des mœurs et du goût, on entrera dans le secret de cette décadence, si l'on vient à découvrir quelles sont les idées qui font

Digitized by Google

réussir les mauvais livres et qui du même coup décréditent les bons. C'est ce que j'ai entrepris de rechercher dans *Werther;* et, malgré la frivolité de l'ouvrage, il semble que je ne pouvais faire un meilleur choix, puisque son succès prodigieux a été un piége pour la jeunesse et un scandale pour l'âge mûr. Or, pour suivre mon raisonnement, les principes qui font la fortune des mauvais livres sont ceux qui flattent les passions des hommes, et qui, sous les couleurs d'une liberté trompeuse, ouvrent le chemin à la licence : car il n'y a au monde que ces deux principes opposés; l'un qui soumet l'homme et ses passions à des lois éternelles, et l'autre qui les en affranchit : tout se débat entre ces deux points ; tous les gouvernemens, tous les législateurs, tous les livres bâtissent sur l'un ou l'autre de ces fondemens. Or, entre ces deux principes, ce n'est plus une question, grâce à notre expérience, de savoir lequel est le plus favorable au maintien des mœurs, à la conduite des hommes, et conséquemment à la prospérité des lettres, car personne ne supposera, sans doute, que la bonne littérature puisse jamais être en contradiction avec la morale par le fond de ses principes. La mauvaise littérature est donc celle qui professe la doctrine opposée; et comme, en effet, cette doctrine se rend agréable aux passions en les débarrassant du frein qui les importune, on ne doit plus s'étonner si les mauvais livres abondent et sont portés aux nues, lorsque les mœurs tombent en ruines de toutes parts. Je n'ai donc pu m'empêcher de reconnaître la véritable cause du succès de Werther, lorsque je remarque que les passions les plus emportées y trouvent des principes si rassurans, dans l'apologie du suicide, et que la doctrine de l'indépendance y est mise en honneur dans le caractère du héros.

Mais arrivé à cette solution, je n'ai pas cru de-

Digitized by Google

voir m'arrêter à un objet d'aussi peu d'importance que ce roman, et j'ai jugé plus instructif de considérer d'une manière générale les conséquences de ces principes. Ici, la question cesse d'être purement littéraire, si on l'envisage sous toutes ses faces; car il est aisé de voir que cette doctrine de l'indépendance, qui met le cœur humain en état de révolte contre toute espèce d'autorité, tend à bouleverser tout à-la-fois la société et la littérature, par le mépris des lois et des règles établies dans l'une comme dans l'autre. A moins de s'être fermé les yeux pendant dix ans, peut-on ne pas voir ce rapport? peut-on n'en tirer aucune instruction? et faut-il s'étonner de trouver de telles vues, dans un article de littérature, lorsque la suite des réflexions y conduit si naturellement?

Et, en effet, pour remonter à la source d'un si grand mal, il n'est guères possible de jeter les yeux sur quelqu'une des productions déréglées du génie allemand, sans s'apercevoir que la littérature de cette nation, où chaque écrivain s'abandonne, comme il lui plaît, à sa fougue naturelle, a pris son caractère dans le système d'une liberté illimitée d'opinion. Et quel est l'homme assez peu versé dans l'histoire, pour ignorer que c'est, en effet, au sein de l'Allemagne que cette doctrine a pris naissance; que c'est de là que tous les peuples furent appelés à secouer le joug de l'autorité, et à ne plus reconnaître que leur opinion pour règle de leur croyance? Ce grand principe de toutes les révolutions, ou pour mieux dire de toutes les révoltes, fut proclamé pour la première fois en Europe, par quelques moines turbulens du seizième siècle, et en particulier par *Luther* et *Calvin*, les plus éminens personnages de la réforme. J'avoue que la philosophie moderne professa depuis le même principe, mais elle n'a pas eu les honneurs de l'invention, et tout ce qu'on peut lui accorder, c'est d'avoir répété

Digitized by Google

assez exactement ce que ces moines réformateurs avaient dit deux siècles avant elle.

Voilà, si je ne me trompe, ce qui a renversé l'esprit de mon critique du *Journal de Paris*, et j'entre assez dans sa peine. Je sens bien ce qu'il en peut coûter à un philosophe de reconnaître pour ses pères et ses maîtres ces moines séditieux de l'Allemagne; mais je ne saurais démentir l'histoire, et il est trop vrai qu'on ne peut trouver dans la philosophie aucune idée qui n'ait été formellement exprimée dans la doctrine de la réforme, ou qui n'y fût renfermée comme conséquence nécessaire. Et, de fait, lorsque l'on considère toute l'étendue de ce principe posé par les réformateurs, que tout homme est le juge de ce qu'il doit croire et conséquemment de ce qu'il doit faire, on peut bien défier tous les philosophes du monde ensemble d'ouvrir une porte plus large aux extravagances de l'esprit humain. Un tel principe mène à tout, même jusqu'à l'athéisme : et n'est-ce pas parce que ceci touche à leur conviction intérieure, que nos adversaires n'y peuvent répondre sans violence?

Doucement, M. *le Journal de Paris* : je n'avance ici rien sans autorité; et que dira la philosophie, lorsqu'elle saura que *Montaigne*, dont vous ne récuserez sûrement pas le témoignage en cette matière, déclara très-nettement que la doctrine du moine *Luther* devoit amener à sa suite l'incrédulité philosophique, conduire même aux derniers excès de l'athéisme, et qu'il donne la raison de ce progrès très-judicieusement, comme vous l'allez voir.

C'est dans le douzième chapitre de ses *Essais*, où il parle du livre de *Raimond de Séboude*, intitulé *Theologia naturalis*. Montaigne raconte que son père voulait faire son profit de la lecture de ce livre, qui lui avait été fortement recommandée par un de ses amis, comme étant très-propre aux controverses de ce temps-là; et pour faire voir com-

Digitized by Google

bien le conseil de cet ami était sensé, il ajoute :

« Ce fut lorsque les nouvelletés de Luther commençaient d'entrer en crédit, et d'esbranler en » beaucoup de lieux notre ancienne créance. En » quoy il avoit un très-bon advis, prévoyant bien » par discours de raison que ce commencement » de maladie déclinerait aisément en un exécrable » athéisme : car le vulgaire n'ayant pas la faculté » de juger des choses par elles-mêmes, se laissant » emporter à la fortune et aux apparences, après » qu'on lui a mis en main la hardiesse de mes- » priser et contreroller les opinions qu'il avoit eues » en extrême révérence, comme sont celles où il » va de son salut, et qu'on a mis aucuns articles » de sa religion en doute et à la balance, il jette » tantost après aisément en pareille incertitude » toutes les autres pièces de sa créance qui n'a- » voient pas chez lui plus d'autorité ni de fonde- » ment que celles qu'on lui a esbranlées, et secoüe » comme un joug tyrannique toutes les impres- » sions qu'il avait reçues par l'autorité des loix ou » révérence de l'ancien usage, entreprenant dès- » lors en avant de ne recevoir rien à quoi il n'ait » interposé son décret, et presté particulier con- » sentement (1). »

Je prie mon critique de tâcher de comprendre ce passage de Montaigne mieux qu'il ne m'a compris. La raison qu'il y donne de son opinion est assurément claire et précise ; et en y joignant celle que j'ai tirée de la nature du principe fondamental de la réforme, on verra que c'est avec autant de réflexion que d'autorité, que j'ai avancé que

(1) Essais de Montaigne, 1640, éd. in-fol. Je ne sais si M. Naigeon aura trouvé, dans son *Idiosyncrasie*, un moyen de supprimer ou d'altérer ce passage embarrassant.

Digitized by Google

les moines protestans du seizième siècle ont été les créateurs de la philosophie moderne.

Mais ce point une fois justifié, il est aisé de faire voir combien ces considérations sont propres à éclaircir l'état actuel de notre littérature : car on peut se convaincre, l'histoire à la main, que partout où s'est répandue et enracinée cette doctrine philosophique de l'indépendance, que nous avons vu prendre naissance en Allemagne, la littérature n'a pu éviter la contagion de la licence qui s'est introduite dans ses idées, comme dans le style, et qui y a fait régner le mauvais goût (1). Le caractère connu de la littérature allemande en est, je le crois, une assez bonne preuve. La littérature anglaise, quoiqu'infiniment plus perfectionnée, s'est ressentie cependant de la source où elle a pris ses idées ; et ceux qui pourroient rester en doute sur la cause d'un tel effet ou sur l'influence d'une telle cause, trouveront, s'ils y veulent penser, de grandes lumières dans ce passage remarquable de la rhétorique du docteur Blair :

« Le théâtre anglais fournit une plus grande variété de caractères originaux, et des traits plus libres qu'aucun des autres théâtres modernes. La nature de notre gouvernement, et la liberté sans bornes qu'ont tous les citoyens de vivre absolument à leur fantaisie, les excitent à développer toutes les singularités de leurs caractères. » ( 40e. lec. )

Il y a bien de la naïveté dans cet aveu du docteur anglais qui, en pensant louer le théâtre et les principes de sa nation, explique pleinement ce que

(2) Ceux qui m'objectent que Luther passe pour un homme de goût dans son pays, ne connaissent apparemment ses ouvrages que par le témoignage des Allemands. Mais, d'ailleurs, un homme peut avoir du goût, et néanmoins répandre des principes qui corrompent celui de sa nation.

Digitized by Google

nous cherchons ici, c'est-à-dire, la cause du mauvais goût et des imaginations déréglées, que les autres nations lui reprochent. Mais de quel poids doit être, dans cette question, notre propre expérience, puisqu'à peine ces principes d'indépendance se sont répandus parmi nous, que notre littérature a changé de caractère, et que tournant en mépris, et les règles et les maîtres qu'elle avoit reconnus jusque-là, elle a passé subitement de la sagesse et de la pureté de son goût, à la licence la plus effrénée : véritable anarchie littéraire, qui a commencé avec l'anarchie de l'état, et dont il importe que les principes soient mis à découvert, pour que tous les esprits sensés puissent enfin reconnaître quelle est la doctrine qui a opéré la décadence des lettres et des mœurs, et quelle est celle qui les peut faire refleurir!

Je reviens à Werther, dont je dois dire encore un mot, pour satisfaire à quelques objections. Il semble qu'on me permettra de trouver ce livre immoral, au moins de la manière que je le conçois; c'est-à-dire, que le caractère qui y est exposé est d'un dangereux exemple pour la jeunesse, et que sa conduite est fondée sur des principes vicieux qu'aucune loi dramatique n'obligeoit à soutenir, puisqu'enfin on m'accordera qu'un jeune homme, plein de sensibilité, peut se donner la mort, sans prétendre autoriser son exemple par des raisonnemens : j'ai déjà même remarqué que ces raisonnemens insensés, ou plutôt cette déplorable apologie du suicide que l'auteur allemand fait soutenir à Werther, étoit entièrement inutile, si même elle n'est opposée au caractère de sa passion; car la violence seule de son ame, dans la conjoncture où il se trouve, suffisoit pour le pousser à la catastrophe.

Mais on ne me pardonne pas d'avoir dit que ce roman est mal écrit; on m'assure même que des littérateurs distingués le regardent comme un

Digitized by Google

chef-d'œuvre. Quelque déférence que puissent mériter des hommes que je ne connais point, je m'imagine qu'aucun de ces littérateurs ne prétendra se connaître en style mieux que l'illustre auteur du Cours de Littérature. Or, voici le jugement qu'en a porté ce grand critique, il y a plus de vingt ans : « Le style de Werther est vague et décousu. Il y » a quelques traits de vérité perdus dans une mul- » titude de détails indifférens et froids. Il n'y a » d'attachant que le moment du suicide, et » quelques morceaux des dernières lettres que » Werther écrit à sa maîtresse, avant de se don- » ner la mort (1). »

Il est vrai que M. de La Harpe ne savait pas l'allemand ; mais ceux qui croyent cette objection considérable, ne font pas attention qu'en supposant, ce qui est faux, que le traducteur n'ait pu donner aucune idée des beautés originales dans un ouvrage purement épistolaire, qui roule sur les sujets les plus familiers, et qui d'ailleurs est écrit en prose, lorsqu'on dit que le style d'un tel ouvrage est *vague et décousu*, ce n'est pas que les expressions soient fortes ou faibles, mais c'est que les idées ne sont ni fixes ni suivies, et qu'il n'y a point de rapport ni de justesse dans les images. Or, c'est-là ce qu'on peut juger dans la traduction même d'un poëme. Si l'on souhaite des preuves, je ne serai embarrassé que du choix, parmi une foule de passages plus extravagans les uns que les autres.

Par exemple, l'auteur allemand fait dire à son héros, qu'il est allé bien souvent, *avec les ailes de l'aigle, savourer à la coupe écumante de l'Eternel, les énivrantes délices de la vie.* Je lui en fais bien mon compliment; mais je ne sais pas ce que c'est que *la coupe écumante de l'Eternel*, et je n'entends

(1) Cours de Littérature, vol. 14.

pas

Digitized by Google

pas davantage comment un homme peut aller boire à cette coupe, *avec les ailes d'un aigle*. Les allemands, qui ne sont pas des aigles, peuvent trouver cela beau ; mais, en France, ce n'est qu'un phébus puérile, aussi dépourvu de sens que de goût. N'est-ce pas, d'ailleurs, une plaisante parodie de cette *coupe écumante* et pleine d'un vin exquis, que Virgile fait passer de main en main, dans le festin de *Didon* ?

. . . . *Ille impiger hausit*
*Spumantem pateram, et pleno se proluit auro.*

Pour celle-là, je passerais aux Allemands de l'aimer.

L'auteur de *Werther*, pour justifier la nécessité du suicide, fait ce beau raisonnement : *La nature ne sait comment se dégager de l'inextricable labyrinthe de forces confuses et opposées. — Et il faut que l'homme meure*. Qu'on me dise, puisqu'il s'agit de goût, ce que c'est qu'un *labyrinthe de forces* ; qu'on m'explique comment des forces *opposées* peuvent être *confuses* ? Si elles sont opposées, assurément elles sont distinctes : il n'y a donc point de confusion. Et pourquoi faut-il que l'homme meure, parce qu'il y a en lui des forces opposées ? n'est-ce pas, au contraire, cette opposition qui maintient l'équilibre, et qui, par conséquent, le fait vivre ? Il ne meurt en effet, selon les lois de la nature, que lorsque toute opposition est détruite, et qu'il n'y a plus chez lui assez de ressort pour combattre ce qui lui est contraire. Je demande, enfin, si toute cette métaphysique, qui revient sans cesse, est d'un bon goût et d'un bon esprit, dans un roman où, après tout, il ne s'agit que de peindre le désordre des sentimens, sans qu'il soit nécessaire de justifier ce désordre par des idées fausses.

*Werther*, au moment de se tirer un coup de



Digitized by Google

pistolet, écrit à sa maîtresse. La situation est pathétique, et c'est bien le cas, sans doute, de mettre de la vérité dans ses expressions et ses sentimens. Il n'y a qu'à voir ce que l'auteur lui fait écrire, pour avoir l'idée de tout ce qui répugne au goût et à la nature. Non, je ne croirai jamais que dans une telle position, on puisse s'occuper des étoiles, ni leur dire avec emphase, comme le fait *Werther: Astres immortels! vous ne tomberez point. L'Eternel vous porte dans son sein, comme il m'y porte aussi. Je vois les étoiles de l'Ourse, la plus chérie des constellations.* Vraiment, il prend bien son temps pour faire un cours d'astronomie. Minuit va sonner, et c'est l'heure où le coup doit partir; il saisit son arme, et s'écrie : *Je ne tremble pas en prenant l'horrible calice où je vais puiser l'ivresse de la mort.* J'ose le dire, et avec connaissance de cause, ce style est aussi faux que la situation est horrible. Comment l'idée de l'*ivresse* et celle de la *mort* peuvent-elles souffrir le moindre rapprochement dans l'esprit d'un homme qui va se fracasser la cervelle? et cet homme ajoute tranquillement : *Ainsi donc sont accomplis tous les desirs de ma vie ! Voilà donc à quoi aboutissent toutes mes espérances, à venir, d'une main roidie et glacée, heurter aux portes d'airain de la mort.* De bonne foi, ce style affecté peut-il plaire à quelqu'un de sensé ? Est-ce là le langage de la nature, le langage de la situation ? et *Werther* a-t-il jamais pu dire ou penser que tous les desirs de sa vie fussent accomplis en se tuant ? Il y a là tout-à-la-fois fausseté dans les idées, dans les images et dans les termes.

Il paraîtra difficile de concevoir qu'il y ait des personnes capables de regarder un tel ouvrage comme un chef-d'œuvre de diction ; mais l'étonnement diminuera, si l'on considère par combien

Digitized by Google

d'erreurs et d'infortunes la génération présente a été détournée des études qui pouvaient former son goût ; et, d'ailleurs, je n'ai point eu la pensée de nier que *Werther* n'ait assez d'éclat dans l'imagination, de chaleur dans les sentimens, et d'intérêt dans les situations, pour faire illusion à une foule de lecteurs. CH. D.

---

*Observations sur l'opinion de quelques hellénistes touchant le grec moderne;* par *P. Codrika,* athénien. Broch. *in*-8°. Prix : 1 fr., et 1 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez *Delaunay,* lib., palais du Tribunat; et chez *le Normant.*

M. BONAMY, membre de l'académie des Inscriptions, avait prétendu dans une dissertation aujourd'hui complétement ignorée, que le grec moderne était formé sur la langue française. Le séjour des empereurs et des princes français à Constantinople et dans la Grèce, servait de base à cette hypothèse, et quatre exemples pris dans la grammaire de Simon en étaient les plus fortes preuves. Cette opinion a paru fausse à M. Codrika ; et il a écrit, pour la réfuter, la petite brochure que je viens d'annoncer.

M. Codrika n'est pas le premier qui se soit aperçu que ce système de M. Bonamy manquait absolument de justesse. On voit dans l'histoire de l'académie (1), que lorsqu'il lut sa dissertation, plusieurs membres lui firent d'importantes objections ; et même M. de Villoison a écrit un mémoire (2) sur le grec vulgaire, où il a brièvement réfuté quelques-unes des idées de M. Bonamy. Il semble d'après cela que M. Codrika aurait pu laisser dans l'oubli un paradoxe qui n'a rien de ce qui rend les paradoxes

(1) Mémoires de l'Académie, t. p.
(2) Mémoires de l'Académie, t. 38.



Digitized by Google

dangereux, et qui méritait peu l'honneur d'être encore combattu. Mais M. Codrika est grec, il est athénien et littérateur; il a vu avec peine que sa langue fût si légèrement attaquée par un homme qui évidemment ne la connaissait pas assez pour qu'il lui convînt d'en parler ainsi. Ce qui aux yeux de tout autre lecteur n'était qu'une erreur fort indifférente, a paru à M. Codrika une injure personnelle; et bien qu'il y eût prescription, si je peux parler ainsi, il a cru devoir revenir sur cette question oubliée, et, ce qui ne semblait pas très-facile, il a su la rendre intéressante, par la nouveauté de la plupart des détails dans lesquels il est entré, et par l'élégante facilité de son style. L'élégance et la correction deviennent si rares parmi les écrivains français, que, lorsqu'on les rencontre, il ne faut pas manquer d'en faire l'éloge; et je devais, à plus forte raison, louer ces qualités dans un étranger qui n'habite la France que depuis peu d'années. J'ai à peine remarqué dans ce petit livre deux ou trois fautes un peu considérables; et même il en est une, *se rappeler de*, que l'on entend chaque jour faire à plus d'un français.

M. Codrika, pour prouver que le grec moderne ne s'est pas formé sur le français, comme le croyait M. Bonamy, en trouve l'origine dans l'ancien grec. Il se borne, sur cet article, à quelques généralités qu'il eût peut-être bien fait de développer davantage. La préface du Glossaire de Ducange eût pu lui fournir et d'excellentes idées, et d'excellens matériaux.

L'argument que M. Bonamy tirait du séjour des Français en Grèce et à Constantinople, paraît à M. Codrika dénué d'exactitude, et totalement démenti par les faits. Pendant cette époque, le grec fut toujours écrit et parlé, il ne cessa pas d'être la langue nationale. La cour des empereurs grecs existait à Nicée. L'Église avait conservé toute son influence, et son existence politique n'avait point

Digitized by Google

éprouvé de changement. Le clergé, qui ne parlait que le grec, était, comme avant, chargé de l'éducation de la jeunesse. M. Codrika aurait pu ajouter que l'on trouve la langue déjà très-corrompue dans des écrivains antérieurs au séjour des Français. Ils ont pu sans doute introduire plusieurs mots de leur langue dans l'idiome populaire, mais il s'est introduit aussi beaucoup de mots grecs dans l'idiome des vainqueurs; et on ne peut pas plus en conclure que le grec ait été formé sur le français, que le français sur le grec. D'ailleurs, s'il se trouve quelque analogie entre les formes et les idiotismes des deux langues, M. Codrika observe, avec beaucoup de vérité, que le grec moderne n'a de conformité avec le français, que celle qui résulte de sa conformité avec le grec ancien. H. Etienne en a fait un traité qui est fort incomplet, et que l'on pourrait bien augmenter du double (1).

M. Codrika attaque ensuite les quatre exemples cités par M. Bonamy, d'après la grammaire de Simon; il prouve, ou que les locutions modernes, données comme analogues aux locutions de notre langue, se trouvent aussi dans l'ancien grec, ou qu'elles appartiennent au patois greco-vénitien, que le grammairien, suivi trop légèrement par M. Bonamy, avait pris pour le véritable grec moderne: ce qui est aussi peu raisonnable que de prendre pour la véritable langue française, le jargon lorrain ou picard.

Voilà quel est le fond de cette brochure, où M. Codrika a complétement réfuté les fausses conjectures de l'académicien. Mais peut-être en critiquant son adversaire, ne s'est-il pas toujours mis lui-même à l'abri de toute critique.

(1) Voy. M. Dacier, *Essai de supplément au Traité d'H. Et.* Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, t. 38.



Digitized by Google

Ducange, dans la savante préface de son Glossaire de la basse grécité (§ 10), prétend, chose assez remarquable, que le langage des Athéniens est le plus barbare et le plus corrompu des dialectes du grec nouveau, et il cite à l'appui de son opinion les témoignages de deux écrivains modernes. « L'autorité des auteurs que cite Ducange me » paraît suspecte, dit M. Codrika (1). Ces auteurs semblent » avoir trop fidèlement copié, sur ce point, l'opinion de » Meursius, sans en émettre une nouvelle d'après leur » propre expérience. » Cette objection de M. Codrika tombe d'elle-même. Ducange cite trois passages : les deux premiers sont de Théodore Zigomalas, l'autre de Siméon Cabasilas. Le premier est tiré d'un ouvrage de Zigomalas, envoyé à Crusius, qui l'a publié dans sa *Turco-Græcia*. Il est daté du 12 mars 1581 (2). Le second est pris d'une lettre à Crusius, également du 12 mars 1581 (3). La citation de Cabasilas se trouve dans une lettre du 13 février 1578 (4). Je demande maintenant à M. Codrika comment il est possible que ces deux auteurs, cités par Ducange, aient *copié trop fidèlement*, en 1578 et 1581, *l'opinion de Meursius*, qui est né en 1579 (5).

M. Codrika, s'appuie quelque part du témoignage de Philelphe, qu'il cite d'après Gibbon, et il change, je ne sais pourquoi, son nom en celui de *Philadelphe*. Cette faute ne se trouve ni dans le texte de Gibbon (6), ni dans

(1) Page 31.

(2) Turcogr. p. 99.

(3) Turcogr.; p. 216 et 99.

(4) *Ibid*, p. 461.

(5) Voy. M. Saxius, *Onomastic.*, part. 4, p. 84. — Le *Nouveau Dictionnaire Historique* place en 1641 la mort de Meursius. Mais il mourut en 1639, le 20 septembre, comme le prouve son épitaphe qui se voit à Sora. (*A New and general Biograph. Dictionn.* 1762.) Freher, cité par M. Saxius (*ibid*, p. 574), le fait mourir en 1640, ce qui est une autre erreur.

(6) Chap. 66, note 81.

Digitized by Google

la traduction. M. Codrika s'est-il imaginé que Philelphe était une faute d'impression, et, tout plein de sa langue grecque, a-t-il cru la bien corriger en écrivant Philadelphe? J'aime mieux croire que la faute d'impression est dans son livre. C'est sans doute aussi son imprimeur, qui, dans une citation de la traduction de Gibbon, a changé le nom de *Novelles*, que l'on donne toujours aux constitutions de Justinien, en celui de *Nouvelles*, qui est ridicule.

Ce que M. Codrika dit du dialecte *commun*, ne me paraît ni assez clair, ni assez bien déterminé. Je transcrirai ses propres expressions : « Le grec (p. 7) formait » originairement quatre dialectes principaux, dont chacun » était distinctement la langue d'un peuple séparé. De ces » quatre dialectes principaux, se formait un cinquième » que l'on appelait *commun*....., ou parce qu'il était le » langage commun de tous les Grecs en général, ou » parce qu'il n'avait aucun caractère distinct, mais parti- » cipait de celui de tous les quatre. »... et page 8 : « Mais » nous n'avons pas besoin de nous étendre davantage sur » les variations des quatre principaux dialectes, il suffit » de reconnaître que le dialecte commun était première- » ment composé de ces quatre, etc. » Toutes ces idées ne me semblent pas avoir assez d'exactitude et de précision. Le dialecte *commun* ou *hellénique*, n'était point un composé des quatre autres. Il était la langue même, considérée indépendamment des dialectes, celle que pouvaient parler les Athéniens et les Ioniens, les Doriens et les Æoliens, quand ils voulaient négliger leur dialecte, ou se faire entendre des peuples qui ne le comprenaient pas. Par exemple, le mot ἐκβάλλειν était de la langue commune, c'est-à-dire que tous les Grecs s'en servaient, le mot ἐξίλλειν, dans le même sens, n'était employé que par les Attiques, et un Dorien, peut-être, ne l'eût pas compris ; ainsi d'ἄλυχνις que tous les Grecs pouvaient em-



Digitized by Google

ployer et comprendre, tandis que *ἐθέλω* appartenait au dialecte attique. Cette observation, que tous les commentateurs n'ont pas connue, est très-utile pour l'intelligence des grammairiens atticistes, qui répètent à chaque instant : *Tel mot est attique, et tel autre dans le même sens est du dialecte commun.* Ces mots du dialecte commun ne se trouvent pas moins fréquemment dans les écrivains attiques que les mots attiques eux-mêmes (1). Enfin, si je peux employer ici une comparaison botanique, il me semble que le dialecte commun est une espèce, dont les autres dialectes sont autant de variétés.

Je terminerai cet article par l'indication de quelques ouvrages grecs qui ont paru récemment. En général, on regarde les Grecs comme des barbares, éloignés de toute civilisation, et n'ayant d'autres livres que l'Evangile et quelques recueils de prières. Rien au monde n'est moins exact. Les Grecs ont une littérature dont chaque jour le domaine s'agrandit. Leur langue, écrite par de bons écrivains, commence à se fixer. Le goût de l'instruction se répand de plus en plus, et bientôt il sera général. Les jeunes gens riches voyagent dans les villes savantes de l'Europe, et reportent dans leur patrie les connaissances qu'ils ont acquises. Les anciens colléges ont pris une activité plus grande ; on en a fondé de nouveaux : enfin les campagnes d'Italie et d'Egypte ont eu une heureuse influence sur la situation politique des Grecs, et tout semble promettre à cette nation si long-temps malheureuse, des jours plus prospères et plus glorieux.

M. Codrika, s'est déjà fait connaître par une traduction très-élégante des *Mondes* de Fontenelle. Il avait aussi commencé à traduire les voyages d'Anacharsis. Le Dr. Coraï

(1) Pierson ad Mœr. p. 27, Saumaise, *de Ling. Hellenist.* p. 12, 15, 272.

Digitized by Google

qui, par l'étendue de ses connaissances, eût fait honneur aux plus beaux temps de l'ancienne Grèce, a traduit le traité de Beccaria, et l'a dédié à la République des Sept-Isles, ΔΙΑ ΤΑΣ ΧΡΗΣΤΑΣ ΕΛΠΙΔΑΣ *à cause des bonnes espérances*. Il promet de traduire aussi quelques ouvrages de J. J. Rousseau. Le beau livre de Montesquieu, sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains, l'Essai de Locke, la Philosophie chimique de Fourcroy, sont également traduits; de sorte qu'à sa naissance, la langue moderne possède déjà de plus beaux ouvrages que n'en eût jamais la langue ancienne. Les Grecs ont aussi Virgile, Télémaque, plusieurs des productions de Voltaire et de Marmontel (deux auteurs qui leur plaisent particulièrement), les Contes Orientaux et un grand nombre de livres d'agrément, dont l'énumération serait trop longue. Meletius, Daniel Philippides et Grégoire, ont publié des géographies estimées. Le nombre des traités sur la grammaire de l'ancienne langue, est très-considérable. Quelques Grecs s'occupent aussi de philologie, et ont donné des éditions de plusieurs anciens auteurs; mais, en ce genre, les hellénistes des autres nations ont une immense supériorité. Les éditeurs grecs ne sont point critiques; ils connaissent à peine le latin, et ne peuvent lire les ouvrages des savans, qui presque tous ont écrit dans cette langue. Ils ont même quelquefois la vanité très-déplacée, de dédaigner les travaux des hellénistes étrangers, et de croire qu'un Hollandais et un Allemand ne peuvent pas, aussi bien qu'un Grec moderne, entendre le grec ancien. La vérité est, qu'il n'y a pas un seul Grec connu, j'excepte le Dr. Coraï, qui sache le grec ancien aussi bien que le savaient Casaubon, Saumaise, Hemsterhuys, Ruherkenius, et que le savent aujourd'hui, MM. Wyttenbach, Porson, Wolf, Villoison et quelques autres. Il est à désirer que les ouvrages philologiques du

Digitized by Google

Dr. Coraï, se répandent parmi ses compatriotes. Ils y apprendront de quelle manière un véritable critique doit travailler sur les textes anciens, quels secours il doit chercher dans les ouvrages des étrangers, le soin qu'il faut apporter à la collation des manuscrits et au choix des leçons, enfin l'importance de l'érudition. Les ouvrages du Dr. Coraï, seront pour eux d'excellens modèles, et sans doute leur orgueil national ne s'offensera pas des leçons qui leur seront données par un compatriote.

Ω.

---

*Distique pour être mis à la tête du Théâtre de Crébillon le tragique, ou bien au bas de son portrait :*

Un poignard à la main, Melpomène égarée,
A frémi d'épouvante en voyant mon Atrée.

En vous envoyant ce faible distique de ma façon, permettez-moi, citoyen rédacteur, d'y joindre la copie d'une lettre beaucoup plus précieuse et inédite de cet illustre tragique; sans doute on sera curieux de connaître l'opinion de l'auteur de Rhadamiste et d'Atrée sur les drames, malheureusement trop en faveur de nos jours. L'original de cette lettre est entre mes mains, et l'on ne saurait élever de doutes sur son authencité : elle fut trouvée à la Bastille, le 14 juillet 1789 : elle a rapport à la tragénie de *Caliste* ou *la Belle Pénitente* de Colardeau, qui fut représentée en 1760, et eut un succès contesté. L'ouvrage de Colardeau était une imitation de *la Belle Pénitente* de Tow (auteur anglais); il n'eut qu'un petit nombre de représentations, et resta dans l'oubli. Maintenant, écoutons Crébillon le tragique, et de plus censeur royal; sa lettre est sans adresse, mais tout semble indiquer qu'il l'écrivait à M. le lieutenant de police. Je ne me suis pas permis de changer l'orthographe de Crébillon.

L'un de ses admirateurs,

J. A. Jacquelin.

Digitized by Google

Monsieur,

« La pièce que j'ai l'honneur de uous enuoyer m'expose » à mille persécutions, sur-tout de la part de *mademoi-* » *selle Gaussin*, qui s'y intéresse beaucoup, et qui ne » manquera pas de lui chercher des protecteurs à la Cour; » mais je ne donnerai pas d'approbation que uous n'ayez » pris la peine d'examiner ce manuscrit. Il règne dans » cet ouurage un esprit d'adultère qui réuolte, l'autheur » a beau l'honorer du nom de tragédie le fonds n'en est » pas moins uitieux : l'exemple de Phedre que l'on ap- » pelle au secours ne justifie rien, la scene de Phedre est » en plein paganisme et celle cy en pleine catholicité; il » y a d'ailleurs dans cette tragédie un mélange de religion » payenne et chrêtienne qui mérite une attention particu- » liere, des traits de jansénisme (1), selon le style protes- » tant. On s'appuie sur l'autorité de la traduction, » et c'est précisément ce qui doit arrêter. Je crois » qu'il ne serait pas prudent et qu'il serait même dan-

(1) Si jamais quelqu'un eut un caractère et des opinions opposées au *dur* jansénisme, c'était Colardeau, le plus doux, le plus insouciant, le moins dogmatisant des hommes. Il ne savait peut-être pas ce que c'était que le jansénisme. Les censeurs royaux, souvent trop indulgens, étaient quelquefois aussi trop pointilleux. Ils permettaient à Titus de dire :

Je suis fils de Brutus, et je porte en mon cœur,
La liberté gravée, et les rois en horreur.

Ils avaient raison, car il faut qu'un républicain parle en républicain; et ils ne voulurent jamais souffrir ces deux vers que Colardeau avait mis dans son *Astarbé* :

La terreur aujourd'hui veille au palais des rois;
L'amour, le seul amour, les gardoit autrefois.

Il faudrait renoncer à écrire, si des vérités de fait aussi triviales étaient interdites. Ce n'est pas la faute des maîtres de la terre si des gardes leur sont devenus nécessaires; il ne faut s'en prendre qu'à la méchanceté de ceux qui doivent leur obéir.

*(Note de l'Editeur du Mercure.)*

Digitized by Google

» gereux d'ouurir dauantange les uoies de nôtre théatre à » celui des Anglois, et ie crains qu'on ne l'y ait deja » que trop introduit. Rien n'influe tant sur les mœurs » que le théatre : celuy des Anglois est plein d'audaces et » de maximes qui ne conuiennent point au nôtre, et si uous » daignez m'en croire, c'est par la belle Pénitente, qui est » le véritable nom de cette pièce qu'il faut faire main-basse » sur le théatre anglois. *Il n'est pas scéant à notre nation,* » *aprés auoir produit Corneille, Racine et Moliere,* » *d'aller ainsy gueuser ches les Etrangers.* Comme ie suis » harcelé de moment à autre, je uous supplie très hum- » blement, Monsieur, de uouloir bien me faire donner » uos ordres le plus promptement qu'il sera possible. C'est » sur eux seuls que i'approuveray. »

Je suis avec un très proffond respect,

Monsieur,

Vôtre très humble et très obeissant seruiteur

CRÉBILLON.

Ce 17 auril 1751.

---

## SPECTACLES.

### THÉATRE FEYDEAU.

*La Romance*, opéra en un acte.

Cet opéra, déjà joué sous un autre nom, donna lieu, dans le temps, à une aventure qui elle-même aurait pu servir de sujet à une petite pièce dans laquelle Elleviou eût joué un très-beau rôle. Cet acteur ayant jugé que l'opéra n'était pas bon, avait énoncé son avis avec une franchise qui avait déplu à l'auteur. Il fallut vider cette querelle au bois de Boulogne. Elleviou tiré le premier, et manqué, jeta son pistolet aux jambes de l'auteur, en lui

Digitized by Google

disant : « Quand je vous tuerais, votre pièce n'en vaudrait pas mieux. » Ce noble procédé termina le différend.

Les paroles de *la Romance* sont de M. Loraux le jeune, et la musique de M. Berton. Cette pièce, assez médiocre, et qui aurait besoin d'être retouchée encore une fois, a cependant eu quelque succès, qu'elle doit en partie au talent du musicien et au jeu de Martin. Le fonds en est tiré du *Charme de la voix*, comédie de Thomas Corneille.

## THÉATRE LOUVOIS.

*Le Trésor*, comédie en cinq actes et en vers, de M. *Andrieux*.

L'ingénieux auteur de cette comédie était déjà connu par de jolies pièces légères, et sur-tout par ses *Etourdis*, dont il avait pris l'idée dans l'*Etourdi* de Molière, et qui eut dans le temps le plus brillant succès. Son *Trésor* n'a pas été moins heureux. Cette bonne fortune est-elle méritée ? Nous allons tâcher de mettre le lecteur en état de juger la question. Peut-être n'admettra-t-il ni ne cassera-t-il entièrement le jugement du public. Au reste, le premier vent de sa faveur s'était déjà un peu ralenti dès la seconde représentation; l'assemblée était assez nombreuse, mais sans foule. Les journaux avaient déjà refroidi l'espèce d'enthousiasme qu'avait excité la première.

Comme l'intrigue est très-mince (s'il y a de l'intrigue), j'en rendrai un compte succinct. M. Jacquinot, négociant de province, plutôt cupide qu'avare, grossier, dur et ignorant, vient à Paris, accompagné de sa femme qui est une coquette, et de sa fille qui est une sotte, pour partager la succession de son père. Son co-partageant est M. de Latour, son frère, homme de lettres, membre de l'Institut, poli, désintéressé, tel qu'il devait être pour former un contraste avec l'autre personnage. Tous deux désirent

Digitized by Google

posséder la maison paternelle, habitée depuis long-temps par M. de Latour. Celui-ci, parce qu'y ayant toujours vécu avec son père, il y attache des souvenirs précieux; l'autre, parce qu'il croit qu'elle cache un trésor. Cette idée lui a été suggérée indirectement et sans qu'il s'en doute, par Germain, homme de loi, et fils de M. de Latour. Ce légiste a fait insinuer cette fable par un de ses amis à un fripon d'avoué, chargé des affaires de Jacquinot. L'avide négociant exige que la maison soit vendue par licitation devant notaire. Son neveu Germain pousse si fort les enchères, que M. Jacquinot la paye beaucoup au-delà de sa valeur. Aussitôt après l'adjudication, il fouille partout, creuse la terre, aidé de son fidèle avoué; ils ne trouvent et n'attrapent rien qu'une *courbature*. Jacquinot soupçonne l'avoué de l'avoir devancé dans la recherche. L'avoué prétend que Jacquinot a déjà enlevé le trésor, et ne feint tant de colère, que pour se dispenser de payer ses avis.

Madame et mademoiselle Jacquinot, de leur côté, ont été bercées de l'illusion du même trésor. Germain a gagné une sorcière qu'il savait être consultée par elles. Cette pythonisse leur conseille de recourir à un prussien, ami de Germain, qui possède la *science occulte*, et une *baguette divinatoire*. Ce prussien, d'accord avec son ami pour berner ces dames, leur fait croire que sa canne lui sert également à découvrir l'or caché et les fripons. Il feint d'être entraîné par elle vers un cabinet où M. Jacquinot et son avoué s'étaient retirés pour entendre cette conversation, qu'ils savaient rouler sur le trésor, et qui les intriguait. Il ouvre le cabinet: les deux personnages en sortent. *Pour un, en voilà deux*, s'écrie le prussien! Chacun de ces deux prétend que l'autre est un fripon.

Cependant la maison enferme véritablement un trésor ou plutôt un dépôt de cent mille écus. M. de Méri, ami de M. Latour, partant pour un long voyage, dans le cours

Digitized by Google

duquel il est mort, lui en a confié la garde et en même temps l'éducation de Cécile sa fille unique, en exigeant qu'elle ignorât jusqu'à sa majorité que cette somme devait être sa dot, de peur que cette connaissance ne l'empêchât d'acquérir des vertus qu'on ne trouve guère que dans le sein de la médiocrité. Cécile aimait Adolphe, un des fils de M. Latour. Ce jour même elle est majeure; on lui révèle le secret de sa fortune, et elle en est ravie parce qu'elle peut contribuer au bonheur de son amant.

Jacquinot veut prétendre que ce dépôt est le trésor qui l'a tant occupé, et qu'il lui appartient comme un accessoire de la maison. L'avoué n'en fait pas de doute; mais le notaire qui avait rédigé l'acte de dépôt trouvé dans la cassette où l'or était renfermé, leur fait observer qu'il détruit leur prétention: *car* (dit-il) *c'est moi qui l'ai fait, et l'acte est bien soigné.* Ils sont forcés d'en convenir; et les Jacquinot se trouvent très-heureux qu'on veuille bien annuler leur adjudication. Ils se retirent confus après avoir essuyé cette leçon de M. Latour, que le trésor le plus précieux est de savoir n'en pas desirer, ou de savoir s'en passer.

La première scène de cette comédie m'a semblé promettre beaucoup, et un peu plus que l'auteur n'a tenu; c'est un vestibule plus beau que le reste de l'édifice en général. On y voit une lutte bien soutenue entre la richesse et la science jointe à une heureuse médiocrité. Le combat est ensuite repris dans une autre scène, qui étant comme un double emploi, produit beaucoup moins d'effet. La première m'a paru bien pensée, bien écrite, pleine de traits heureux et du meilleur genre. Le caractère des deux frères y est très-bien prononcé. Si la pièce s'était soutenue sur ce ton, nous aurions pu la compter au nombre des chefs-d'œuvre de la scène française. Mais, dès le premier acte, j'ai vu avec déplaisir qu'elle ne pour-

Digitized by Google

rait pas m'intéresser. Le prussien, qu'on veut charger du rôle de mistificateur, demande à Germain quel est son but; « de m'amuser, répond l'homme de loi. » Dès-lors, le spectateur peut dire : « Je ne m'amuserai donc pas, moi; » je connais déjà le dénouement. » Ce seul mot a d'avance éteint tout l'intérêt et glacé l'assemblée. Je ne puis qu'être très-indifférent à des événemens qui ne sont pas sérieux, et que je sais ne devoir produire aucun résultat. A l'instant où le dénouement est prévu avec certitude, le drame est fini (1).

Le même reproche tombe sur les froides amours d'Adolphe et de Cécile; leur mariage est convenable, et ne se trouve traversé par aucun obstacle : il est donc bien évident qu'il se fera, et de ce côté encore on est très-tranquille. L'honnête homme de la pièce, M. Latour, ne se trouve dans aucune position fâcheuse ni embarrassante; le personnage vicieux, non plus; on n'a pas d'espoir de le voir puni, car ce n'est pas une punition que d'être frustré de la découverte d'un trésor chimérique. On est bien sûr que son adjudication de la maison paternelle, ne tiendra pas : le noble désintéressement de son frère, la probité de son neveu en sont de sûrs garans; il n'existe donc pas même d'intérêt de curiosité dans cette comédie. Plusieurs de ses personnages n'y sont aucunement nécessaires. Madame, mademoiselle Jacquinot, un des deux mistificateurs, (il y en a un autre que le prussien), pourroit, si l'on vouloit, en être retranchés.

(1) Cette faute a été commise dans une foule de pièces modernes, dont le seul titre quelquefois annonçait qu'elle en serait la fin : *La Feinte par Amour, les Fausses Infidélités, le Dissipateur* ou *l'Honnête Friponne, la Mort de César*. Racine se donna de garde d'afficher ainsi ses dénouemens. Ses pièces n'étoient pas intitulées : *Mort de Britannicus, de Mithridate, de Phèdre*.

Enfin

Digitized by Google

Enfin, on peut dire que cette pièce n'a ni intrigue ni caractères ; car celui de Jacquinot, d'homme intéressé, n'en est pas proprement un. La cupidité est une nuance qui se mêle à une foule de caractères opposés. Le prodigue est souvent aussi cupide que l'avare.

*Inventez des ressorts qui puissent m'attacher*, dit Boileau. M. Andrieux n'a point su forger ces ressorts. Il faut convenir qu'un bon plan est une œuvre difficile. On prétend que lorsque Racine avait arrangé le sien, il disait : « Ma pièce est faite. » Quoiqu'il mît quelquefois deux ans à la versifier, il comptait les vers pour rien. S'il est vrai qu'il faille du *comique* et une *action* pour composer une comédie, M. Andrieux n'a réussi qu'à moitié. Il y a du comique dans son *Trésor*, et aucune action. La scène de l'adjudication a paru si plaisante, qu'on a oublié que c'était une feinte. Celle de la baguette et la découverte des deux fripons n'est pas moins gaie. Madame Jacquinot fait rire aux éclats lorsqu'elle consulte le prussien. Il lui dit qu'elle a le cœur tendre ; elle en convient : que son époux est... — Oh ! pour cela non, (répond-elle avec un cri précipité.) — Jaloux. — A la bonne heure.

On applaudit justement à une foule de traits étincelans d'esprit, de gaieté, quelquefois pleins de verve. On a cité ce vers que Jacquinot prononce en se rengorgeant :

Un conseiller d'état m'a touché dans la main.

Et à celui-ci que dit sa femme, lorsqu'elle croit tenir le trésor, et qu'elle projette en conséquence de se donner un carrosse :

Comme du sous-préfet j'humilierai la femme !

MLLE. JACQUINOT.

Mais elle est votre amie.

MAD. JACQUINOT.

Elle fait trop la dame.

Il est aussi très-comique cet avoué qui répond à Jac-



Digitized by Google

quinot, redemandant cent louis qu'il lui a donnés pour la découverte manquée du trésor : c'est très-juste ; mais j'aurai en ce cas à vous présenter un mémoire *qui montera plus haut.*

Plusieurs journalistes ont trouvé que le style de cette comédie était négligé. Il nous a paru naturel, facile, plein de grâce, et devoir être regardé comme la partie de l'ouvrage la plus estimable. Il y a quelques rimes insuffisantes même pour des vers de comédie, mais c'est peu de chose. On a trouvé très-froide la plaisanterie sur le nom de *céleste*, que je ne sais quel personnage dit n'être pas modeste. Si M. Andrieux pouvait lier la mistification à son sujet, la rendre utile ou plutôt nécessaire, et donner un peu plus de consistance au rôle de la pupille, son ouvrage resterait. On est forcé de regretter que tant de scènes agréables n'aient pas un lien qui les rassemble. Il faudrait du moins que sans dégrader le caractère de l'avoué, il tâchât de ne pas mettre le spectateur dans la confidence que lui fait ce légiste dès le premier acte, qu'il ne veut que s'amuser aux dépens de son oncle. Destouches n'a commis de faute en ce genre que dans le titre de l'Honnête Friponne. Sans ce titre, qu'on supprime même à présent avec raison, le spectateur douterait jusqu'à la fin si ce n'est pas tout de bon que le dissipateur est dépouillé par sa maîtresse. On a donné de justes éloges au jeu de Vigny et de Mme. Molé. Clozel, qui jouait le prussien, Dorsan et Barbier ont également bien rendu leur rôles. Celui de Durand est si froid, qu'il faut lui pardonner de l'avoir rendu froidement. On est assez fâché de voir une très-jolie actrice jouer un rôle comme celui de Cécile.

Mademoiselle Pelet, élève du conservatoire, vient de débuter par le rôle d'Antigone, dans *Œdipe à Colonne*. La beauté de sa voix était déjà connue, par les différens

Digitized by Google

concerts où elle avait obtenu des succès éclatans ; elle a reçu également à l'Opéra les encouragemens les plus flatteurs. Ses gestes et sa déclamation laissent quelque chose à désirer, mais sa jeunesse doit faire présumer qu'elle acquerra les qualités que le temps et l'habitude peuvent donner. L'essentiel, à ce spectacle sur-tout, est de posséder ceux qu'on ne tient que de la nature, et qui n'admettent guère de compensation.

## Aux Rédacteurs.

On doit représenter dans quelques jours, sur le Théâtre Français, une pièce historique en cinq actes, dont j'ai puisé le sujet dans la vie de *Guillaume le Conquérant*.

J'ai quelque raison de craindre que le public, accoutumé à la régularité des plans de nos belles pièces de théâtre, à la gravité du style de nos tragédies, ne me désapprouve d'avoir violé en grande partie, la règle des unités, et d'avoir mis en scène auprès de mes héros, deux ou trois personnages subalternes, qui parlent un langage à-peu-près conforme à leur condition. Aidez-moi, messieurs, à m'excuser de ces innovations.

Les circonstances m'ont paru favorables pour rappeler et mettre en scène un des traits historiques les plus honorables à la nation. Il fallait renoncer à ce sujet vraiment dramatique, ou se résoudre à contrevenir aux rigoureuses lois de notre théâtre. J'ai pensé qu'en faveur du motif qui me dirigeait, le public pourrait me pardonner de négliger, une fois seulement, *les règles d'Aristote*. Puisse-t-il ne pas me punir de ma témérité !

C'est bien là ce que je dis à-peu-près aux spectateurs dans le prologue de ma pièce ; mais j'espère qu'une lettre publiée dans votre journal les préparera encore plus à l'indulgence que je réclame pour le genre de la



Digitized by Google

pièce, indépendamment de celle que tout auteur doit desirer pour son ouvrage.

J'ai l'honneur de vous saluer,

*L'Auteur de Guillaume le Conquérant.*

---

## ANNONCES.

*La Jeune Prude*, ou *les Femmes entre elles*, comédie en un acte, mêlée de chants; par Emmanuel Dupaty; musique de M. Daleyrac; représentée sur le théâtre de l'Opéra-Comique, rue Feydeau, le 23 nivose an XII (14 janvier 1804).

« Il y a une fausse sagesse qui est pruderie. »
LA BRUYÈRE, ch. 3.

..... « et ce n'est pas le temps,
« Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans. »
MOLIÈRE, Misanthr. ac. III, sc. 3.

Prix : 1 franc 20 c. A Paris, chez madame Masson, libraire, rue de l'Echelle, n°. 558, au coin de celle Saint-Honoré.

*Le Diable couleur de rose*, opéra bouffon en un acte; paroles du C. Levrier-Champrion, secrétaire du Lycée des sciences et arts; musique du C. Gaveau, avec les changemens, et augmenté d'une cavatine, enfin, tel qu'il se joue actuellement au théâtre Montansier, palais du Tribunat: seconde édition. A Paris, chez Cretté, libraire, rue Saint-Martin, en face du théâtre Molière, n°. 45. Prix : 1 fr. et 1 fr. 20 c. franc de port.

*Poésies diverses*, par A. Grenier. Avec cette épigraphe :

*Pictoribus atque poetis,*
*Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.*
HORACE. Art. poétique.

A Paris, chez madame Masson, libraire, rue de l'Echelle, au coin de la rue Saint-Honoré; et chez Desenne, libraire, palais du Tribunat, galerie de pierre. Prix, 1 f. 50 c. et 2 fr. par la poste.

*Supplément à la tenue des livres, rendue facile*, ou nouvelle méthode pour tenir les livres en double partie, par le moyen d'un seul registre, dont tous les comptes se balancent journellement, et composent un seul tableau de l'état de situation des affaires d'un négociant; à l'usage des marins, des voyageurs, des gens d'affaires, etc., comme à celui des négocians, et qui peut être appliqué à la comptabilité des administrations publiques; par Ed. Degrange, auteur de la tenue des livres, rendue facile, et du traité du change. Un vol. in-8°. Prix : 2 fr, et 2 fr. 25 c. par la poste; avec un tableau servant de modèle du nouveau registre. A Paris, chez madame Hocquart, libraire, rue de l'Eperon, n°. 1; à Bordeaux; chez Filiatre, frères, près la Bourse.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Digitized by Google

# NOUVELLES DIVERSES.

*New-Yorck, 27 octobre.*

On publie aujourd'hui le traité de cession que la France a faite de la Louisiane aux Etats-Unis d'Amérique, et la convention subséquente relativemement au payement de la dette que la France avoit contractée envers les citoyens des Etats-Unis, avant le 8 vendémiaire an 9 de la république française.

Les principales conditions du traité sont que la Louisiane est cédée avec tous ses ports, forteresses, villes, territoire, dans le même état qu'elle a été cédée à la France par l'Espagne, en vertu du traité conclu à Saint-Ildephonse, le 9 vendémiaire an 9; que les habitans seront regardés comme citoyens des Etats-Unis agrégés à la république, maintenus dans leurs propriétés, et protégés dans le libre exercice de leur religion; que pendant douze ans les vaisseaux français ou espagnols, chargés du produit des manufactures françaises ou espagnoles, ou de leurs colonies, seront, exclusivement à toute autre nation étrangère, admis dans le port de la Nouvelle-Orléans ou tout autre des pays cédés sans payer d'autres droits que ceux auxquels les citoyens des Etats-Unis sont assujétis; que passé ce temps, ils seront traités sur le pied des nations les plus favorisées.

Le prix de la vente est fixé à 60 millions de francs, indépendamment de la somme fixée par la convention subséquente, pour le payement des sommes dues par la France aux citoyens des Etats-Unis.

Pour le payement de cette somme de 60 millions de francs, les Etats-Unis ouvriront un emprunt de onze millions deux cent soixante mille dollars, portant intérêt de six pour cent par an, payable par semestre à Amsterdam, Londres ou Paris, dans les proportions et au choix du gouvernement français. Le principal dudit emprunt sera remboursé à la trésorerie des Etats-Unis, en payemens annuels qui ne pourront être moindres de trois millions de dollars chacun, dont le premier commencera quinze ans après la date de l'échange des ratifications. Il est convenu que si le gouvernement français veut toucher le capital dudit emprunt en Europe, les Etats-Unis emploieront tout leur crédit pour rendre l'escompte le plus favorable possible, et que le dollar, spécifié dans la présente convention, sera fixé à 5 francs 33 centimes, ou 5 livres 8 sous tournois.



Digitized by Google

Par la convention subséquente, relative au payement des dettes contractées par la France envers les citoyens des Etats-Unis avant le 8 vendémiaire an 9, il est statué qu'elles porteront un intérêt annuel de six pour cent, à commencer de l'époque où les comptes et pièces justificatives en ont été présentés au gouvernement français. Le principal, y compris les intérêts de ces dettes, ne pourra excéder vingt millions de francs. Les prises dont le conseil des prises a ordonné la restitution, et les dettes contractées avant l'époque ci-dessus mentionnée, et déjà réclamées par les Etats-Unis, sont les seules remboursables en vertu de cette convention. Le remboursement de toutes autres dettes sera poursuivi par les voies ordinaires. Il sera établi des bureaux pour l'examen des pièces et la liquidation des créances, tant en France qu'en Amérique; mais le gouvernement français se réserve le droit de prononcer sur leur légitimité.

*Extrait d'une lettre du Cap* (île Saint-Domingue), *le 27 octobre.*

Notre situation est toujours critique; mais il reste de l'espérance. L'armée est toujours pleine de courage, et nous espérons, malgré la vigilance des croisières anglaises, qu'il nous arrivera quelque secours. Elles n'empêchent pas les émigrations de beaucoup d'habitans qui se retirent aux Etats-Unis et dans les colonies espagnoles, ou passent en Europe.

*De Washington, le 30 novembre.*

Nous apprenons par le sloop *la Sally*, arrivé de San-Domingo à Boston, que la situation des français dans cette partie de l'île avait pris une tournure plus favorable. Les troupes ont évacué Jacquemel et sont arrivées dans la ville de San-Domingo, où elles espèrent se maintenir. Plusieurs vaisseaux sont arrivés avec des provisions, de sorte qu'elles y étaient à un prix modéré. Les armateurs de la Guadeloupe sont nombreux, et y envoient tous les jours des prises qu'ils ont faites. Deux jours avant le départ du *John*, un armateur français, de 16 canons et de 160 hommes, avait amené un bâtiment négrier anglais, de 11 canons et de 50 hommes, qu'il avait pris après une action vive, dans

Digitized by Google

laquelle périrent le capitaine du vaisseau anglais et plusieurs de ses gens. L'armateur a reçu aussi beaucoup de dommages.

La législature de la nouvelle Jersey se propose, dit-on, de faire une loi pour l'abolition graduelle des esclaves dans ce pays. Suivant ce projet, tout enfant, né d'une esclave, à compter du 14 juillet prochain, sera libre; les hommes à 25 ans, les femmes à 21.

On voit, par une lettre que le général Baraguay-d'Hilliers a reçue de Sainte-Lucie, en date du 27 juin 1803, et qu'il vient de rendre publique, que le général Noguez, commandant de cette colonie, a résisté à 5000 anglais avec 80 hommes seulement, et a repoussé trois assauts qui ont coûté à l'ennemi 706 hommes, tant tués que blessés. Il devoit craindre d'être passé avec sa troupe au fil de l'épée; il a dû son salut et celui de sa garnison à l'étonnement, à l'admiration qu'une telle défense inspira aux ennemis.

*De Londres.* — Le prince de Galles est résolu, quoi qu'on fasse, d'accompagner son régiment partout où on l'enverra. — Les Anglais se plaignent de la faveur ouverte que l'Espagne témoigne pour la France; *la Flora*, destinée pour Malte, et prise à la vue de Gibraltar, ayant été, disent-ils, conduite dans le port d'Algésiras. — *le Morning-Chronicle* dit que les ministres veulent attaquer Boulogne, mais que l'amirauté regarde ce projet comme une folle témérité, et s'oppose à son exécution. Il ajoute que le ministère, loin d'acquérir à la nation des alliés sur le continent, y excite le plus profond mépris, et fait un calembourg sur le motif qui maintient M. Addington au ministère, *le bon plaisir du roi.* Il dit que sa majesté est en général très-modérée dans la dépense relative à ses *plaisirs,* mais que celui-ci est cependant trop cher. — Les directeurs de la banque ont annoncé qu'on pourrait se procurer des piastres frappées à l'effigie du roi, au taux de 5 schellings chaque, pour telle quantité qu'on voudroit. Que la banque les recevrait de nouveau, au même prix,



Digitized by Google

pour un certain temps ( sur quoi *le Moniteur* observe qu'il est à croire qu'on n'en portera guère à la banque ). La rareté des espèces d'argent a nécessité cette mesure. La banqueroute s'organise, ajoute le même journal, et c'est la banque dont le gouvernement se sert pour cette opération. — Voici comment le *Political-Register* s'exprime sur l'extrême rareté du numéraire à Londres : « La disparition subite et effrayante de l'or et de l'argent a différentes causes ; mais la plus puissante de toutes est certainement le manque de confiance dans la possibilité, de la part du gouvernement, de soutenir la tempête actuelle. Ce manque de confiance a engagé un grand nombre d'étrangers à retirer leurs capitaux de nos fonds publics : plusieurs personnes des Etats-Unis, et même de nos colonies, en ont fait de même, sans compter ceux qui, quoiqu'ils soient résidans en Angleterre, ont fait passer dans d'autres pays une grande partie de leur fortune. Il est vrai que toutes ces remises n'ont pas été faites en espèces ; cependant elles doivent produire, de quelque manière qu'elles se soient opérées, une diminution considérable de numéraire. Ainsi donc, *jusqu'à ce que la confiance soit rétablie par quelque moyen que ce soit*, il est inutile de compter sur la résurrection de la circulation de l'or et de l'argent. » — *La presse* a occasionné à Chester une émeute très-vive, dans laquelle l'autorité a été fort compromise, puisqu'une épée a été cassée sur la tête d'un major par ses propres soldats, que les *presseurs* ont été mis en fuite et leurs drapeaux déchirés.

Les dernières nouvelles de Londres parlent d'une convention signée à Lisbonne, du 16 au 20 décembre, par le ministre de Portugal et l'ambassadeur de France, par laquelle le Portugal s'engage, dit-on, à payer à la France, une somme de 17 millions de francs. Le 25, environ soixante des plus considérables négocians de cette ville furent invités à se rendre aussitôt chez le ministre des finances. La plupart s'y trouvèrent, mais quelques-uns ne répondirent point à cette invitation. Le ministre fit enten-

Digitized by Google

dre à ceux qui étaient présens que le prince régent avait définitivement fixé avec la France les conditions auxquelles il pourrait conserver la neutralité; et que comme les négocians étaient de tous les citoyens ceux qui tiraient de la neutralité les plus grands avantages, S. A. R. espérait qu'ils consentiraient à l'aider de leurs moyens. Le ministre ne donna point d'explication, mais on supposa qu'il voulait leur indiquer la voie d'emprunt. On recommanda aux négocians de faire attention à cette affaire. La réponse des négocians n'était pas publique au départ du courrier; mais on dit qu'ils sont mécontens de ce qu'on ne s'est pas adressé également aux autres corps de l'état, particulièrement au clergé et à la noblesse.

La flotte de sir Robert Calder est arrivée dans la baie de Bantry. Il avait remplacé lord Cornwallis devant Brest, et gardé sa position durant la courte absence de l'amiral.

On mande de Flessingue que les préparatifs pour la grande expédition y avancent chaque jour de plus en plus. On n'a jamais vu dans ce pays une armée aussi formidable; et il n'est pas moins remarquable que vrai, qu'il règne la meilleure intelligence entre les matelots bataves et les militaires français embarqués.

On assure que Jérôme Bonaparte, qui est toujours en Amérique, sera revêtu du titre d'envoyé français près les Etats-Unis, afin de pouvoir, à l'abri de ce titre et du droit des gens, revenir en Europe, sans crainte d'être arrêté par nos croiseurs.

*Des bords du Mein, 26 janvier.*

Des feuilles allemandes annoncent que le sénateur Lucien Bonaparte est arrivé à Rome sous l'*incognito*; il n'y est resté qu'un jour chez sa sœur la princesse Borghèse; il est reparti pour Naples. Le but de son voyage exerce beaucoup nos politiques.

On lit dans une gazette de Hambourg l'article suivant de Pétersbourg, sous la date du 3: « Rien ne démontre d'une manière plus forte et plus éclatante les sentimens

Digitized by Google

élevés de notre monarque, que le fait suivant : Un certain baron Woldemar d'Ungern-Sternberg fit imprimer, il y a quelque temps, une petite pièce ayant pour titre: *L'introduction de la liberté parmi les paysans de la Livonie, projetée par quelques membres de la noblesse, est-elle conforme au droit public de la Russie ?* Dans cet ouvrage, l'auteur déclame contre la perfectibilité du genre humain, contre la liberté et les lumières ; il affirme que les russes ont de tout temps aimé la dépendance, et dit que les traits caractéristiques du peuple de la Livonie sont la négligence, la licence, la débauche, la désobéissance, la rebellion, etc. Cet ouvrage a été envoyé par l'auteur à l'empereur; mais S. M., qui honore l'humanité, l'eut à peine lu, qu'elle en défendit la vente, et fit signifier à l'auteur qu'il ne devait plus l'importuner par de pareils écrits. »

— On mande du Havre que depuis quelques jours deux frégates anglaises n'en quittent point la rade.

D'Ivoy-Carignan, dans le département des Ardennes, qu'une maison écroulée dans la campagne, avoit enseveli sous ses ruines une famille entière, composée de sept personnes. Le père, la mère et deux enfans ont été trouvés vivans sous les décombres. Ce désastre les réduit à la dernière indigence. M. Huzard, membre de l'Institut, rue de l'Éperon, n°. 11, reçoit les secours des personnes charitables en faveur de cette famille infortunée.

D'Aix-la-Chapelle, qu'une fille accusée de vols domestiques, fut acquittée par le tribunal criminel de la Roër, sur cette déclaration du jury : « Qu'il était constant que la » prévenue avait soustrait des marchandises à son maître, » mais qu'elles ne les avait pas soustraites dans l'intention » d'en priver son maître. » Le président fit une mercuriale au jury sur cette étrange déclaration, et lui déclara qu'il lui donnerait de la publicité par la voie des journaux, et ferait connaître les noms des jurés.

Digitized by Google

De Granville, que six hommes d'une frégate anglaise, stationnée sous Cancale, ont déserté avec le canot, et sont arrivés à Granville le 1^er^. de ce mois.

---

## TRIBUNAT.

Présidence du C. JAUBERT.

*Séance du 9 Pluviose.*

Jusqu'à présent nous n'avons pas rendu compte des séances du tribunat, où il ne s'est rien passé de bien intéressant, et où toutes les loix présentées ont été adoptées presqu'à l'unanimité. Nous nous sommes contentés d'annoncer leur dernière sanction par le corps législatif. Nous continuerons de même, à moins qu'il ne se présente quelqu'événement extraordinaire, comme dans cette séance du 9, où pour la première fois, depuis cette session, un projet a été rejeté à une faible majorité. C'est celui qui concerne les *échanges et engagemens de bois nationaux*. Ce rejet s'est fait sans que personne ait parlé contre le projet. Les CC. Siméon, Duvidal et Chabaud (de l'Allier) ont été nommés en comité secret pour porter au corps législatif le vœu du tribunat.

## CORPS LÉGISLATIF.

Présidence du C. FONTANES.

*Séance du 6 pluviose.*

On a discuté le second titre du second livre du code civil, concernant la *propriété*. Le tribun Grenier l'a considérée comme le droit le plus important dans l'ordre politique. Il a dit que les dissentions civiles et les malheurs qui ont pesé sur les peuples, ont presque toujours dû leur

Digitized by Google

existence au renversement et à l'oubli de ce principe conservateur. L'ordre et le bonheur dont ils ont joui, peuvent être regardés comme le signe du respect qu'ils lui ont porté. Il est donc le point de ralliement de toute réunion politique. Le projet a passé à l'unanimité, moins cinq voix.

Trois conseillers d'état ont ensuite présenté un projet de loi relatif aux prêteurs sur gage, qui tend à délivrer la république de cette vermine dévorante. Jamais, dit l'un d'eux (le C. Regnault de St.-Jean-d'Angely), vous n'aurez voté une loi plus utile. En la prononçant, vous assurerez une baisse nouvelle de l'intérêt de l'argent, vous aurez détruit un trafic infâme, qui n'est qu'une usure criminelle, vous aurez mérité tout à-la-fois du commerce, de la morale et de l'infortune.

*Séance du 7.*

On propose le second titre du livre trois du code civil, intitulé : *Des contrats ou obligations conventionnelles en général.* La discussion s'en fera le 17 de ce mois.

Le projet de loi relatif à la modération du droit d'enregistrement et d'hypothèque en faveur des donations faites aux hospices, est adopté. Huit voix seulement ont été pour le rejet.

*Séance du 9.*

On présente un projet de loi formant le titre III du troisième livre du code civil, intitulé : *Des engagemens qui se forment sans convention.*

Le citoyen Gary, orateur du tribunat, en faisant valoir le vœu d'adoption émis par son corps, du titre III, livre II du code civil, concernant *l'usufruit, l'usage et l'habitation*, observe avec quel soin religieux les rédacteurs du code se sont conformés au droit romain, dont il vante l'excellence et recommande l'étude aux légistes.

Digitized by Google

*Séance du* 10.

On présente un projet formant le titre X du troisième livre du code civil, intitulé : *Du Contrat de mariage et des droits respectifs des époux*, qui sera discuté le 21.

Le titre troisième du livre troisième relatif aux *servitudes et aux services fonciers*, est adopté à l'unanimité, moins une voix.

*Séance du* 11.

On présente un projet de loi qui porte à dix le nombre des juges du tribunal criminel de la Seine, motivé sur le grand travail qu'occasionnent à ce tribunal les affaires de faux.

Le tribun Siméon défend le vœu du tribunat sur le projet relatif aux échangistes et engagistes de forêts et bois nationaux. Le C. Defermont, orateur du gouvernement, lui répond; et le projet est adopté à une majorité de 142 voix contre 124.

*Séance du* 12.

Cette séance, convoquée extraordinairement, a eu pour objet la présentation du titre IV, livre trois du code civil, concernant la contrainte par corps en matière civile. Nous n'y avons remarqué aucun changement notable dans la législation et la jurisprudence actuelle.

---

## PARIS.

Le Premier Consul assista hier à la troisiéme représentation du *Trésor*. Il y avait environ six minutes que les acteurs étoient en scène, lorqu'il entra dans sa loge. Le parterre, après avoir exprimé sa satisfaction par une acclamation générale, et des applaudissemens long-tems prolongés, demanda, d'une voix unanime, que la pièce

Digitized by Google

fût recommencée. Les acteurs se retirèrent un moment pour rentrer en scène. Le PREMIER CONSUL parut très-sensible à cette marque de déférence et de respect, d'autant plus flatteuse qu'elle étoit générale et spontanée.

— On lit dans plusieurs journaux : « M. de La Harpe, » dans le treizième volume de son cours de littérature, » reproche à Voltaire quelques méchancetés indirectes » contre le roi de Prusse; puis il dit : Mais au reste ces » reproches généraux et indirects ne sont rien, en com- » paraison de ce que Voltaire écrivit, quand Frédéric » mort ne fut plus à craindre. Or, Voltaire étoit mort » en 1778, et le roi de Prusse en 1786. »

Comme M. de La Harpe n'a pu ignorer l'époque, connue de l'Europe entière, de la mort des deux personnages les plus célèbres du dix-huitième siècle, cet anachronisme ne pourrait se concevoir, si ce treizième volume n'avait été imprimé après sa mort. Quelque mal-adroit, ennemi de Voltaire, aura fait cette bévue.

— Il est arrivé le 2 pluviose à Marseille un navire espagnol, apportant au commissaire des relations commerciales de sa nation, une lettre du gouverneur de Malaga, par laquelle il l'informe que la maladie épidémique qui s'étoit manifestée dans cette ville, n'existe plus, et que le 18 décembre, un *Te Deum* a été chanté en actions de grâces.

— Le gouvernement a décidé que les différens biens, rentes et fondations chargés de messes anniversaires et services religieux faisant partie des revenus des églises, sont compris dans les dispositions de l'arrêté du 7 thermidor an 11, et qu'à ce titre, ils doivent être rendus à leur première destination.

— L'ambassadeur d'Espagne, M. d'Azara, vient de mourir à Paris.

Digitized by Google

— Le général de brigade Werlé a été nommé membre de la légion d'honneur.

— Un grand nombre des hussards du sixième régiment, qui ont dix à quinze ans de service, viennent de renouveler leur engagement « sous la condition expresse » qu'ils feraient partie de l'expédition contre l'Angle» terre. »

— On apprend, par une voie certaine, que le 12 frimaire la Martinique étoit tranquille, et pourvue des vivres les plus essentiels pour une année entière. La garnison n'a point de malades, malgré l'activité de son service.

— Les nommés Picot et Lebourgeois, anciens chouans, chargés par le gouvernement anglais de se défaire du premier consul, par le moyen d'une nouvelle machine infernale, ont été arrêtés à Pont-Audemer, venant de Londres, avec les papiers, les armes, et le plan de la machine qu'ils en avaient apportés. Ils ont été condamnés et mis à mort. Le nommé Querelle, autre brigand, arrêté à Paris, et qui se trouvait dans le même cas, à-peu-près, au moment de subir sa sentence, a fait des révélations qui ont fait suspendre provisoirement son exécution.

*(Extrait du Moniteur.)*

— La corvette *la Fauvette* s'est emparée, dans la Méditerranée, d'une goëlette anglaise, armée de douze caronades, et montée de trente-neuf hommes. *(Idem.)*

— Le vaisseau anglais, *Loftus Otway-Bland*, capitaine John Kaa, parti de la Barbade, avec environ cinq cents hommes (hollandais) faits prisonniers à Berbice et Démérari, vient de faire naufrage; près de deux cents personnes ont péri. *(Idem.)*

— Personne aujourd'hui ne saurait fonder aucune conjecture raisonnable sur la durée et la fin de cette guerre. En Angleterre, il en est quelques-unes qui affirment avec une

Digitized by Google

fausse sécurité que le danger commence à se dissiper en avançant vers le printemps; d'autres feignent d'appeler un coup décisif, comme desirant ardemment une fin à cet état d'inquiétude prolongée. Les premiers ne sont pas ceux qui redoutent le moins les dangers d'une longue guerre; les derniers en conviennent avec plus de franchise et n'en appréhendent pas moins les suites.

Il nous semble que dans l'état de chose actuel, la France s'est procurée d'incontestables avantages sur son adversaire. On demande laquelle des deux nations souffrirait le plus d'une guerre longue; nous répondons, sans craindre que notre opinion soit regardée comme un paradoxe, que l'Angleterre est beaucoup plus intéressée que la France, à une prompte décision de la querelle.

C'est déjà pour la France un avantage prodigieux que de pouvoir, à sa volonté, hâter ou différer les opérations actives de la guerre. Cet avantage ne peut être contesté. Elle peut, à son gré, renfermer ses flottes dans ses ports, et cantonner ses troupes sur ses côtes; ses rades sont assurées contre les entreprises les plus hardies; sans forcer même son établissement de paix, elle est à l'abri de toute attaque sur son territoire. La bravoure et l'activité de ses vaisseaux en croisière, soutiendront toujours une guerre assez profitable pour elle et assez dangereuse pour les vaisseaux marchands anglais. Quelques productions coloniales peuvent à la vérité devenir chères; mais les Anglais, trop heureux encore de pouvoir les introduire par le moyen des vaisseaux neutres, contribueront eux-mêmes à en abaisser le prix. Cette privation est toutefois bien compensée dans l'intérieur par les prix raisonnables auxquels on peut se procurer toutes les choses de première nécessité, et par la diminution de leur exportation. En Angleterre, au contraire, la prolongation de la guerre bouleverse toute l'organisation politique, financière et commerciale. (Extrait de l'*Argus*.)

Digitized by Google

(N°. CXXXVII.) 21 PLUVIOSE an 12.
(Samedi 11 Février 1804.)

# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

#### ODE XX^e.

*Du premier livre* D'HORACE.

(Il cherche à consoler Virgile de la mort de Quintilius.)

« *Quis desiderio sit pudor aut modus*
» *Tam cari capitis ?* »

PEUT-ON rougir de répandre des larmes,
Et de pleurer l'ami qu'on a perdu !
Melpomène ! à ma voix daigne prêter des charmes,
Dicte des sons touchans à mon cœur éperdu.
Quintilius a fermé la paupière,
Le meilleur des hommes n'est plus.
Quel autre ainsi que lui fournira sa carrière,
Constant adorateur de toutes les vertus ?
De combien de regrets sa mort sera suivie !
Mais hélas ! nos regrets, nos pleurs sont superflus ;
C'en est fait ! pour toujours il a quitté la vie.



Digitized by Google

Quand vous égaleriez les sons
De tous les cygnes du Méandre,
Vous ne pourriez par vos chansons
Forcer les dieux à vous le rendre.
Pluton, dans son affreux séjour,
Est toujours inflexible et sourd à la prière;
Quand on passe le Styx, hélas! c'est sans retour,
Et notre ombre jamais ne revoit la lumière.
De cette triste vérité
Tirons au moins quelqu'avantage:
La patience est le devoir du sage,
Il se soumet à la nécessité.

*Par* M. DU R—E (de Mende).

## LES DEUX VIRGILES.

Du Virgile français j'ai lu l'œuvre nouvelle:
Quels sons harmonieux! que d'éclat! que d'esprit!
Peintre toujours brillant, à décrire il excelle;
Chaque difficulté sous ses pas s'applanit,
Et sûr d'en triompher, il vole au-devant d'elle.
La langue, qui le sert en esclave fidelle,
Au gré de ses desirs, ou gronde, ou s'adoucit,
Et d'une expression, aussi juste que belle,
Pour lui fréquemment s'enrichit.
Toutefois qu'il est loin de son heureux modèle!
L'un étonne souvent, l'autre toujours séduit;
Pour flatter mon esprit lorsque l'un étincelle,
L'autre, sans que j'y pense, en mon cœur s'introduit.
D'une ingénieuse parure
La muse du français relève sa beauté,

Digitized by Google

La muse du latin, de ses appas plus sûre,
A plus de grâce unit plus de simplicité.
L'un de l'art est l'enfant gâté;
L'autre est l'amant de la nature (1).

## QUATRAIN

*Pour mettre au bas du portrait de M. l'abbé* DELILLE.

Du fameux chantre d'Ausonie
Il est l'émule et le rival;
Tous ses écrits ont le sceau du génie;
Et même en traduisant il est original.

*Par* M. DU R—E (de Mende).

## ILS SONT PASSÉS.

*Romance.*

*Ils sont passés* les beaux jours de ma vie!
Autour de moi je ne vois que douleur;
Tous mes plaisirs ont suivi mon amie,
Et pour gémir ils m'ont laissé mon cœur.

*Ils sont passés*: je reste seul au monde;
Que dis-je seul? N'ai-je pas mes regrets,
Mes souvenirs, ma tristesse profonde,
Et tous les pleurs qui baignent ces couplets?

(1) Ces vers sont bien tournés; mais nous les insérons sans entendre adopter le jugement qu'ils contiennent.



Digitized by Google

*Ils sont passés :* mon ame désolée
N'aimera plus, ne sentira plus rien.
Bonheur d'amour, félicité passée !
Pour qui vous perd est-il quelqu'autre bien ?

*Ils sont passés :* charmes de la nature,
Fleurs de nos champs, gaieté, folâtres jeux !
Vous redoublez les peines que j'endure.
Vous n'êtes faits que pour les cœurs heureux.

*Ils sont passés* : ah ! pour l'être sensible
Peine et tourmens ; voilà son triste sort.
L'indifférence est un sommeil paisible.
Je n'aurai plus de sommeil qu'à la mort.

PONCET-DELPECH, ex-législateur.

LE CRI DU DÉSESPOIR.

O toi, qui dans la tombe emportes mon bonheur,
Entends-tu mes soupirs et vois-tu ma douleur ?
Si je dois te rejoindre aux rives du Cocyte,
Je ne s'aurais jamais y descendre trop vîte ;
Mais s'il faut loin de toi vivre éternellement,
Que la bonté des Dieux me replonge au néant.

LA BREBIS ET LE BUISSON.

*Fable.*

LE souffle desséchant du fougueux Aquilon
Avait désolé la prairie ;
Par les frimas la plaine était blanchie,
Et les nayades du vallon

Digitized by Google

Avaient en dur cristal vu leur onde épaissie ;
Quand certaine brebis, par un loup poursuivie,
Vint se cacher sous un buisson,
Dans l'espoir de sauver sa vie.
Mais la pauvrette y perdit sa toison,
Sans pouvoir éviter une fin déplorable.
Victime des rigueurs de la dure saison,
« Oh ! combien, disait-elle, il était préférable
» De périr sous la dent de l'avide glouton !
» Mon supplice, du moins, n'eût pas été si long. »

L'opprimé cherche envain aux pieds d'un mauvais juge
Ce que notre brebis cherchait dans le buisson ;
L'un et l'autre, en croyant échapper au larron,
Perd sa dépouille hélas ! sans trouver un refuge.

KÉRIVALANT.

---

## ENIGME.

AIR : *de la Fanfare de Saint-Cloud.*

Je suis d'un mauvais présage,
Mais non pas pour les amans ;
Je terrasse le courage,
Et l'on chérit mes enfans.
Si quelque Œdipe en colère
Ne pouvait me deviner,
Qu'il cherche au sein de la terre,
Il est sûr de me trouver.



Digitized by Google

## LOGOGRIPHE ANAGRAMMATIQUE.

Je me prête à la volupté,
Comme aux langueurs de la mollesse ;
Mais si j'accueille la beauté
Qu'anime une vive tendresse,
Je reçois aussi bien la béate paresse,
L'opulente laideur, même l'infirmité.
Présentement, lecteur, je t'offre une autre face ;
Si tu poses ma queue où j'ai mon second pié,
Et que mon second pié de ma queue ait la place,
Tu trouveras en moi cette grecque beauté,
Qui sut ravir toute l'antiquité,
Et fixera les regards de tout âge,
Par ses vers, ses amours et son rare courage.

## CHARADE.

Mon premier dans les airs porte sa noble tige,
Mon second s'y propage, et mon tout y voltige.

## *Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Nuit.*
Celui du Logogriphe est *Elimination.*
Le mot de la Charade est *Aigre-fin.*

Digitized by Google

# VARIÉTÉS.

## SUR MÉNANDRE.

Traduit de L'ADVENTURER.

*Novam comicam Menandrus, æqualesque ejus ætatis magis quam operis, Philemon ac Diphilus, et invenere intra paucissimos annos, neque imitanda reliquere.*

VELL. PATERCUL. I. 16.

« Ménandre, et deux poètes qui furent ses contemporains bien plus que ses égaux, Philémon et Diphilus, inventèrent, dans l'espace de peu d'années, un nouveau genre de comédie, et laissèrent des ouvrages inimitables. »

LA morale, le goût et la littérature n'ont peut-être jamais fait de perte plus irréparable que celle des comédies de Ménandre. J'en ferai connaître ici quelques fragmens; et je pense qu'il ne plairont pas moins aujourd'hui, que ne plut autrefois la Vénus de Cos, qu'Apelle avait laissée imparfaite (1).

Ménandre était célèbre pour la douceur, la précision de son style, et la beauté de ses sentences. Ecoutons Quintilien (2): *Hunc (Euripidem) et admiratus maxime est, ut sæpe testatur, et secutus, quamquam in opere diverso, Menander: qui vel unus, meo quidem judicio, diligenter lectus, ad cuncta quæ præcipimus, efficienda sufficiat: ita omnem vitæ imaginem expressit; tanta in eo inveniendi copia, et eloquendi facultas; ita est om-*

(1) Plin. H. N. 35. p. 708. *Hard.*
(2) X. 1. p. 898. *Burm.*



Digitized by Google

*nibus rebus, personis, affectibus adcomodatus!*
« Ménandre fut, comme il le témoigne souvent, » grand admirateur d'Euripide, et, quoique dans » un genre différent, il l'a fréquemment imité. Mé- » nandre, bien lu, peut, à mon avis, procurer lui » seul tout le fruit que se proposent nos préceptes: » tant il a bien exprimé toute l'image de la vie » humaine; tant il possède de fécondité dans l'in- » vention, de perfection dans le style, et le talent » pour peindre les choses, les personnes et les pas- » sions des couleurs qui leur sont propres! » Cet éloge ne fait pas moins d'honneur au critique qu'au poète. Quintilien a peint Ménandre avec des traits aussi vifs et aussi animés, que ceux dont ce grand comique a crayonné les Athéniens.

Boileau dans sa célèbre satire,

« De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air, etc. »

n'a pas représenté la misère et la folie de l'homme avec autant de force et d'esprit que Ménandre.

Ἄπαντα τὰ ζῷ' ἔστι μακαριώτερα κτλ (1).

« Il n'est pas d'animal qui ne soit plus heureux, » qui n'ait plus de bon sens que l'homme. Voyez » cet âne: de l'aveu général il est fort malheureux; » au moins ne se cause-t-il aucun des maux qu'il » souffre; il ne connaît que ceux de la nature. » Mais nous, que de maux nous ajoutons aux maux » nécessaires! si par hazard quelqu'un éternue, » nous voilà tristes; si l'on nous dit une injure, » nous nous mettons en colère; un songe nous » fait peur; le cri d'un hibou nous épouvante. » Inquiétudes, préjugés, ambition, lois; voilà » autant de maux ajoutés par nous à ceux de la » nature. » On a souvent depuis Ménandre com-

(1) Fragm. incert. 161, édit. *Clerici*, et Bentley Emend. p. 107.

Digitized by Google

paré le sort des hommes à celui des animaux, mais je ne crois pas qu'on l'ait jamais fait avec autant d'agrément.

Le tour vif et animé, donné à la critique, rend ce passage admirable : en voici un qui ne mérite pas moins d'attention pour l'importance des idées et la pureté sublime de la morale.

Εἴ τις θυσίαν προσφέρων, ὦ Πάμφιλε κτλ (1).

« Si quelqu'un offre en sacrifice, des troupeaux » entiers de taureaux ou de boucs, ou d'ani- » maux semblables ; s'il présente aux autels des » chlamydes d'or ou de pourpre, des images sculp- » tées sur l'ivoire ou les pierres précieuses, et s'il » croit que ces dons peuvent lui concilier la bonté » de Dieu ; Pamphile, cet homme se trompe et » son jugement est vain. Il faut être utile à ses sem- » blables, ne point corrompre la pudeur des » vierges, n'être point adultère, ne point dérober, » ne point assassiner pour s'enrichir. Pamphile, » il ne faut pas même desirer le fil attaché » à une aiguille : car dieu est près de toi et te » regarde. »

La tempérance, la justice, la continence, sont, dans ces vers, conseillées en termes très-forts, et d'après le plus puissant des motifs, l'omniscience de Dieu : en même temps la superstition et l'idolâtrie païennes y sont ridiculisées avec beaucoup d'adresse. Je ne connais pas dans les ouvrages des anciens de passage qui contienne des idées religieuses plus exaltées et plus intellectuelles. Cependant si des pensées aussi sages étoient placées dans une comédie moderne, je crois qu'elles seraient désapprouvées et dédaignées. Les Athéniens souffraient qu'on parlât sur leur théâtre de Dieu et de la vertu, tandis qu'un anglais, tandis qu'un auditoire élevé

(1) Fragm. incert. 233 ; et Bentley Emend. p. 121.

Digitized by Google

dans une religion plus pure, rit de l'adultère comme d'une plaisanterie, prend l'obscénité pour de l'esprit, et la débauche pour de l'amabilité. L'assassin duelliste est un homme d'honneur ; le joueur entend l'art de vivre ; le fripon a de la pénétration et connaît les hommes ; le prodigue est un homme de belles manières ; le libertin n'a fait qu'ôter à quelque niaise villageoise son innocence et son honneur ; l'homme à bonnes fortunes est plein de vivacité et de feu ; mais le mari fidèle est une dupe, un sot (1), et le simple campagnard un imbécille sans usage du monde. Ce malheureux Aristophane qui osa ridiculiser Socrate n'a pas autant de satires déplacées, d'infamies, d'obscénités, de blasphèmes, que nos spirituels et méchans triumvirs, Wycherley, Congrève et Vanbrugh.

Ménandre fait quelque part une réflexion bien remarquable, et digne de la morale évangélique. Elle recommande le pardon des ennemis, principe que les anciens sages n'ont pas entièrement ignoré (2), comme on l'a trop légèrement affirmé. Il est vrai seulement qu'ils ne l'ont pas répété si souvent, ni avec autant de zèle ; qu'ils ne l'ont pas appuyé sur

---

(1) J'ai traduit le mot *cuckold* par *sot*, qui autrefois, en était synonyme ; il y a dans l'Ecole des femmes :

« Epouser une femme est pour n'être pas *sot*. »

Et le mot de Bautru : « les Bautrus sont c — mais ils ne » sont pas sots. » (Voy. Voltaire, dictionn. *Adult.*) Boileau :

« Assez de *sots* sans moi feront parler la ville, *etc.* (sat. 8.)

(2) Dans le Gorgias de Platon, Socrate prouve qu'il y a plus de mal à faire injure à quelqu'un, qu'à la recevoir de lui. Maxime de Tyr a écrit une dissertation pour prouver qu'il ne fallait pas rendre injure pour injure ; et Marc-Antonin dit qu'il avait appris de Rusticus à être toujours disposé à pardonner à ceux qui l'auraient offensé. (Maxim. Tyr. Dissert. 18 et not.)

Digitized by Google

des motifs aussi puissans, que le fondateur du christianisme.

Οὗτος κράτιστός ἐς' ἀνὴρ, ὦ Γοργία,
Ὅστις ἀδικεῖσθαι πλεῖστ' ἐπίσταται βροτῶν (1).

» L'homme le plus vertueux, Gorgias, c'est celui » qui sait le mieux souffrir les injures. »

Il ne sera pas hors de propos d'animer un peu le sérieux de ces réflexions morales, par un passage d'un tour plus léger et plus gai.

Ὁ μὲν Ἐπίχαρμος κτλ (2).

« Epicharme dit que les Dieux sont les vents, l'eau, » la terre, le soleil, le feu, les astres. Pour moi je » ne connais de Dieux utiles que l'argent et l'or. » Place-les dans ta maison, et demande-leur ce que » tu voudras, tu obtiendras tout, champs, palais, » esclaves, vaisselle d'argent, amis, juges, témoins. » Donne seulement, et tu auras les Dieux même » à tes ordres (3). »

---

(1) Fragm. du *Laboureur*. p. 32. *Clerici*.

(2) Frag. incert. 151.

(3) L'auteur du supplément au Dictionnaire des Athées a d'après ce passage, donné à Ménandre une place dans son recueil; ce qui est très-heureusement trouvé. M. DLL. pourait ajouter aussi Racine à son catalogue : car il y a dans Athalie, des vers qui sentent très-fort le matérialisme :

« De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs
» Promenons nos désirs.
» Sur l'avenir insensé qui se fie ;
» De nos ans passagers le nombre est incertain :
» Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie ;
» Qui sait si nous serons demain ? »

Ce qui m'étonne, c'est qu'avec cette manière de travailler, M. DLL. n'ait donné qu'un supplément si petit. Ce procédé est vraiment généreux, et il faut lui savoir gré de sa modération : car s'il eût voulu, il n'y avait peut-être pas dix écrivains qui pussent lui échapper.

La traduction que M. DLL. a faite des vers de Ménandre,

Digitized by Google

Ces courts fragmens suffisent jusqu'à un certain point pour nous mettre à portée de juger la manière et le style de Ménandre : il ne faut pas oublier cependant que son élégance est infiniment diminuée par une traduction en prose, et que ces passages perdent beaucoup à être ainsi détachés et privés de l'intérêt que leur donnaient le caractère des personnages, et l'à-propos avec lequel ils étaient amenés.

La délicatesse et la stricte bienséance dont jamais Ménandre ne s'écartait, l'avaient rendu l'écrivain favori des Athéniens, à une époque où ce peuple, parvenu au plus haut degré de la prospérité et de la civilisation, ne pouvait plus supporter les grossières plaisanteries, la joie brutale et l'esprit ignoble de l'obscène Aristophane. « Que les comédies de Ménander, dit Plutarque (1), sont pleines de grâces et de sel amoureux, comme étant proprement fait de la mer, où Vénus fut née ; là où les jeux salés d'Aristophanes sont d'un sel aspre et cuisant, et qui ont une pointe et acuité qui mord et ulcère ! et je ne sais en quoy est la dextérité et gentillesse que l'on vante en lui, si c'est aux paroles ou aux personnages. »

Il y a deux circonstances qui peuvent très-justement nous donner une assez faible opinion du goût des Romains, en fait de pièces de théâtre ; l'une c'est qu'au siècle d'Auguste, et malgré les critiques

---

n'est pas bonne, mais elle est curieuse. « Epicharme a dit, » il est vrai, que les dieux sont les vents, l'eau, la terre, » le soleil, le feu, les astres ; mais Moïse n'imaginait que » des dieux utiles, c'était pour nous l'argent et l'or..... » La vérité est que dans le grec, il n'est pas plus question de Moïse que de Mahomet.

(1) Comparaison d'Aristophanes et de Ménandre. Trad. d'Amyot.

Digitized by Google

d'Horace, ils préféraient les basses bouffonneries de Plaute à la délicatesse, à l'urbanité de Térence, le fidèle copiste de Ménandre ; l'autre, c'est que Térence, pour plaire à un auditoire ignorant des vraies beautés dramatiques, fut obligée de violer la simple ordonnance des plans de Ménandre, et prit deux comédies grecques pour en faire une latine ; excepté pourtant dans l'*Hecyra*, pièce excellente et régulière. Cette duplicité d'action amène des incidens multipliés qui nécessairement détournent l'attention de ce qui doit être le principal objet d'une bonne comédie, les caractères et les passions.

Ω.

## *Sur un éloge de Boileau.*

Ce sujet a été proposé par la seconde classe de l'Institut ; deux concours ont été ouverts, et le prix n'a point encore été donné. A quelle cause faut-il attribuer le peu de succès des concurrens ? Les développemens qu'exigerait cette question nous mèneraient trop loin ; nous nous bornerons à indiquer brièvement quelques résultats. Sans doute il est honorable pour une compagnie régénérée par les soins protecteurs d'un gouvernement ami des lettres, d'avoir proposé, pour sujet d'un concours académique, l'éloge du poète de la raison et de la vérité, immédiatement après l'époque où les principes du goût, qui en sont inséparables, furent méconnus comme ceux de la politique et de la morale. En examinant un moment la situation des concurrens, et les dispositions de quelques juges, on se convaincra facilement de l'extrême difficulté de ce sujet. Les jeunes gens qui ont écrit depuis la révolution, n'ont en général que trop ressenti l'influence des principes modernes : impatiens d'obtenir des

Digitized by Google

succès, ils ont dû préférer la doctrine facile des nouvelles écoles aux préceptes sévères des anciens législateurs du goût ; se livrant aux écarts d'une imagination déréglée, et obtenant des applaudissemens bruyans mais passagers, ils ont pu prendre pour du génie la fougue de leurs passions, et traiter en conséquence de préjugés les règles imposées par les maîtres de l'art. Comment espérer de trouver parmi de tels concurrens de dignes appréciateurs de Boileau ; et si, par hasard, il existe de jeunes écrivains qui se soient préservés de la contagion, ne doit-on pas craindre pour eux les dispositions involontaires de quelques-uns de leurs juges ? Tout le monde sait que long-temps avant la révolution, il s'était formé dans l'Académie Française un préjugé défavorable à Boileau. Les nouveaux critiques le regardaient comme un poète sans *chaleur* et dépourvu de *sensibilité* (1) : il n'en fallait pas plus, dans un temps où chacun voulait paraître *ardent* et *sensible*, pour discréditer entièrement l'auteur de l'Art poétique. On se souvient que dans un poëme couronné par cette même académie, les vers suivans furent couverts d'applaudissemens :

Sans feu, sans verve et sans fécondité,
Boileau copie ; on dirait qu'il invente.

Si la même opinion subsistait encore malheureusement parmi quelques membres de l'académie renouvelée, comment leur soumettre avec succès un éloge senti du mérite éminent et des beautés inimitables de Boileau ?

Nous avons sous les yeux un ouvrage qui paraît avoir été destiné à ce concours. Le jeune homme qui l'a composé, M. Gaudefroy, n'a encore rien publié ; mais il est du petit nombre de ceux que les triomphes éphé-

(1) Marmontel, *Essai sur le goût.*

Digitized by Google

mères ne tentent point, qui pensent qu'avant d'entrer dans la carrière des lettres, il faut avoir acquis une instruction vaste et bien ordonnée, et qui, par une réserve trop rare aujourd'hui, ne prodiguent pas leurs premiers essais. Les raisons que nous avons indiquées, et qui tiennent à la circonstance présente, paraissent l'avoir décidé à renoncer au bénéfice du concours. Ayant remarqué dans cet ouvrage plusieurs morceaux qui feraient honneur à un écrivain exercé, nous avont obtenu de l'auteur la permission d'en parler dans ce journal. Nos citations serviront à prouver que l'on peut trouver dans le porte feuille d'un littérateur modeste, plus de fragmens dignes d'être connus, que dans une multitude de livres insignifians, dont la critique dédaigne de s'occuper, par l'impossibilité où elle est d'y louer quelques beautés, et d'adoucir ainsi ce que la sévérité de ses observations peut avoir de désagréable pour les auteurs.

Le plan de ce discours est très-bien composé. Dans la première partie, l'auteur passe en revue tous les ouvrages de Boileau, en fait sentir les beautés, et réfute, avec autant de force que de justesse, les critiques absurdes de quelques littérateurs modernes. La seconde partie est consacrée à marquer l'influence de Boileau sur son siècle. C'est là que l'auteur indique la cause des succès littéraires qui signalèrent le siècle de Louis XIV, et de la perfection à laquelle atteignit la langue française, qui fut bientôt celle de l'Europe; il observe que l'on dut ces résultans étonnats à la raison supérieure de Boileau qui, par les difficultés salutaires qu'il imposa aux poètes, les força à devenir clairs et corrects, et qui proscrivit irrévocablement le vague des idées, le faste des mots, les déréglemens de l'imagination, et tout ce qui s'éloigne de la vérité, unique source des beautés d'expression et de pensée.

Digitized by Google

Après le reproche que l'on a fait à Boileau, d'avoir été trop sévère pour quelques-uns de ses contemporains, celui qui se représente le plus souvent porte sur ce qu'il a flatté Louis XIV. Il n'est pas étonnant qu'à une époque où l'on se faisait un honneur de mépriser toutes les autorités, et même de rabaisser le nom français par de ridicules préférences, on ait trouvé de l'exagération dans les louanges que le poète donnait au monarque qui avait porté à un si haut dégré la gloire de la nation. Le jeune auteur explique les causes de l'enthousiasme de Boileau pour Louis XIV. « Il savait donner à la louange un but aussi noble qu'utile. » Le flatteur n'est inspiré que par un vil intérêt ; les hom- » mages de Despréaux partaient de son cœur : il suffit » d'ouvrir le recueil de ses lettres à Racine, pour voir avec » quel enthousiasme il parle de Louis XIV. Ces sentimens » peuvent être exagérés, mais ils sont sincères ; ils étaient » ceux de toute la France qui, accoutumée à révérer ses » rois, regardait le plus puissant d'entre eux comme un être » d'une nature prévilégiée et presque divine. Eh ! si cette » espèce d'idolâtrie pouvait-être justifiée, quel siècle pré- » senta jamais de si grands tableaux ? quel monarque sut » jamais s'entourer d'objets plus imposans et plus faits » pour captiver l'admiration ? La France délivrée d'une » longue anarchie, devenue tout-à-coup redoutable, et » prenant parmi les puissances de l'Europe, un rang au- » quel elle n'avait pas encore osé prétendre ; la maison » d'Autriche humiliée et voyant à peine suffire à sa défense » ces forces colossales qui avaient menacé l'indépendance » de l'Europe ; le nom français respecté par toute la terre, » notre marine sortant du néant et déjà balançant avec » avantage celles d'Amsterdam et de Londres, et le génie » des Tromp et des Ruyter ; en dedans, l'active industrie » doublant nos richesses et donnant un nouveau prix aux » productions de notre heureux climat ; les beaux arts

» embellissant

Digitized by Google

» embellissant pour la première fois une cour brillante et
» ornant les mœurs de leur nouvelle patrie; des chefs
» d'œuvre dans tous les genres, des génies dans toutes les
» classes, Turenne, Bossuet, Fénélon, Condé, Corneille,
» Colbert, Racine, Molière, tant de grands hommes qui,
» se pressant autour du monarque, paraissaient inspirés par
» son génie..... Quel poète n'eût pas été enivré d'un tel
» spectacle? quel français n'eût pas révéré celui qui don-
» nait à la France une pareille splendeur? Heureux les
» grands peuples qui confondent dans l'amour du chef,
» l'amour de la patrie! Cette noble passion sert trop souvent
» de prétexte à l'ambition des partis; mais, réunie à
» l'amour de celui qui gouverne, elle tourne toute au
» bien de l'état, et la félicité des peuples en devient à la
» fois la conséquence et le principe. Il nous est facile de
» condamner après l'événement des fautes que l'événement
» sur-tout a rendues telles; mais si malgré les disgraces des
» dernières années de Louis XIV, la postérité lui a con-
» servé le nom de Grand, pourrait-elle reprocher à Boi-
» leau d'avoir célébré en beaux vers les rares qualités de
» son roi, et tout ce qu'elle-même admire encore? »

Ce tableau du siècle de Louis XIV a de la rapidité et du mouvement; il est sur-tout très-bien amené, puisqu'il a pour objet de justifier Boileau d'un des torts prétendus que la philosophie moderne lui a le plus souvent reprochés. M. Gaudefroy fait d'excellentes observations sur la fameuse épître du *Passage du Rhin*. « Quelle fiction plus
» brillante, dit-il, que celle qui personnifie le fleuve lui-
» même, et oppose un dieu à Louis! Où trouvera-t-on
» une imagination plus pittoresque, des détails plus ri-
» ches et plus animés? De tout temps la poésie a été en
» possession de célébrer les grands événemens, et d'attes-
» ter à la postérité la gloire des héros et la reconnaissance
» des peuples. Provoqué par l'exemple de Boileau, Vol-



Digitized by Google

» taire a voulu aussi élever sa voix dans une circonstance » encore plus imposante. Le passage du Rhin, comme le » dit lui-même l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, avait » eu beaucoup plus d'éclat que d'importance réelle. Quel » sujet plus riche offrait au poète la bataille de Fontenoi ! » C'était une action où toutes les forces de l'état avaient » combattu pour le salut de l'état; c'était la fortune de la » France aux prises avec celle de l'Angleterre. Quel est » donc le génie de celui qui conserva l'avantage dans une » lutte si inégale, et qui, dans un tableau épique, n'a pas » été atteint par l'auteur de la seule épopée dont s'honore » notre littérature ? »

Il ne sera peut-être pas inutile de mettre le lecteur à portée de juger lui-même cette lutte que M. de Voltaire voulut soutenir contre Boileau. Le merveilleux des deux poëmes offre des détails que l'on peut rapprocher et comparer. L'auteur de *la Henriade*, après avoir passé en revue et fort bien caractérisé les différens peuples ligués contre son héros, fait intervenir le génie de la France, peint l'effroi des divinités champêtres, et donne à penser que rien ne pourra résister à la valeur des Français.

De l'empire français l'indomptable génie
Brave, auprès de son roi, leur foule réunie;
Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les Dieux alarmés sortent de leur séjour,
Incertains pour quel maître, en ces *plaines* fécondes,
Vont croître leurs moissons, et vont couler leurs ondes.
La fortune, auprès d'eux, d'un vol prompt et léger,
Les lauriers dans la main, fend les *plaines* de l'air;
Elle observe Louis, et voit avec colère,
Que sans elle aujourd'hui la valeur va tout faire.

On ne peut s'empêcher de relever quelques défauts dans cette peinture. L'incohérence est le plus essentiel. Les dieux champêtres ne sont pas bien amenés après le génie de la France; on ne voit pas comment la Fortune est *auprès d'eux*; on ne sait pas pourquoi elle a des lauriers

Digitized by Google

dans les mains ; et sa colère qui fait entrevoir le dénouement du poëme, n'est pas suffisamment héroïque. Le merveilleux de Boileau est mieux conçu et beaucoup plus digne de l'épopée.

Au pied du mont Adulle, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante;
Lorsqu'un cri tout-à-coup suivi de mille cris,
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde, et partout sur ses rives
Il voit fuir à grands pas ses naïades craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide roi,
Par un récit affreux redoublent son effroi.
Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire,
Que Rhimberg et Vesel, terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête.
Il marche vers Tholus, et tes flots en courroux,
Au prix de sa fureur sont tranquilles et doux :
Il a de Jupiter la taille et le visage;
Et depuis ce romain dont l'insolent passage
Sur un pont, en deux jours, trompa tous tes efforts,
Jamais rien de si grand ne parut sur tes bords.

On voit dans ce parallèle, que Boileau est très-supérieur à M. de Voltaire, pour la vérité des peintures et pour la gradation des idées. Les beautés du *Passage du Rhin* ont été si souvent remarquées, que nous ne croyons pas devoir les analyser de nouveau. Nous observerons seulement que les vers ont toute l'énergie des belles tirades de Corneille, et que les épithètes ont quelque chose qui rappelle les riches descriptions d'Homère.

En examinant l'influence de Boileau sur son siécle, M. Gaudefroy développe les services qu'il a rendus à ceux de ses contemporains qui ont cultivé les lettres avec succès; il entre ensuite dans quelques détails sur la liaison de



Digitized by Google

Racine et du grand critique. Ce morceau est d'une éloquence douce, et l'auteur ne s'éloigne point du ton qui convient au sujet. « Que ne puis-je peindre, dit-il, avec » des couleurs dignes d'elle, cette amitié si douce en » elle-même, qui le devient encore davantage quand » l'amour des lettres et de l'étude en resserre les » liens, cette amitié si nécessaire et pourtant si rare en- » tre ceux que leur grand talent met en butte aux traits » de l'envie, qui sait leur rendre leurs succès plus doux » et consoler leurs disgraces ! Que ne puis-je montrer » Despréaux portant, dans ses rapports avec son ami, » toute la franchise, toute la solidité de son caractère, et » Racine toute la sensibilité du sien ! Mais je dois m'épar- » gner d'inutiles efforts. Ils en ont dispensé d'avance » leurs panégyristes ; et les lettres qui nous restent d'eux » nous les représentent avec d'autant plus de vérité, qu'ils » n'ont jamais songé à s'y peindre ; c'est là qu'on apprend » combien ces deux grands génies étaient sévères à eux- » mêmes, combien ils étaient timides quand il s'agissait » de s'exposer aux regards d'un public qu'ils avaient » formé. On aime à les voir se consulter réciproquement » sur leurs essais, se communiquer leurs doutes, avoir » sans cesse devant les yeux cette perfection dont ils ap- » prochèrent d'aussi près qu'il est donné à l'homme de le » faire. On aime à voir Racine veillant lui-même à l'édu- » cation de son fils aîné, descendre jusqu'aux plus petits » détails de la vie domestique ; et l'on chérit la tendre sol- » licitude de ce grand homme, qui s'inquiétant sans cesse » sur la jeunesse de son fils, le rappelle, dans des termes » si simples et si touchans, à cette religion dont il savoit » si bien emprunter les expressions les plus magnifiques. » On sourit aux dispositions naissantes du jeune homme, » que n'effrayait point la gravité de l'auteur de *l'Art* » *Poétique*, et qui souvent allait chercher à Auteuil un

Digitized by Google

» loisir plus instructif pour lui que de pénibles travaux.
» Enfin, on aime à se répéter que dans ces lettres, où la
» confiance de l'amitié découvre sans nuages les senti-
» mens de ceux qui les ont écrites, il n'y a pas une ligne
» dont ils aient à rougir aux yeux de la postérité : heu-
» reuse conformité de ces deux hommes célèbres, avec
» tous ceux du siècle de Louis XIV, qui puisaient les
» beautés de leurs écrits dans leurs propres cœurs, nour-
» ris de tous les grands principes de la morale et de la
» religion. »

Il est difficile de peindre d'une manière plus touchante une amitié fondée sur l'estime la mieux sentie et la plus méritée. On ne peut réfléchir à cette liaison célèbre sans se rappeler le moment où elle fut rompue par la mort prématurée de Racine. Boileau, faible et malade, se transporta chez lui au moment où il allait rendre le dernier soupir; leur séparation fut déchirante, et Racine mourant, fut obligé de consoler l'ami désespéré auquel de prétendus philosophes ont reproché de n'avoir pas été sensible.

L'influence de Boileau sur ses contemporains fut plus considérable qu'on ne le croit communément. Lamotte lui-même le ménageait avec beaucoup de soin ; il lui faisait assidument la cour ; et dans tous ses paradoxes littéraires, il n'osa jamais l'attaquer ouvertement. M. Gaudefroy termine son discours par un coup d'œil sur l'état des lettres pendant le dix-huitième siècle. Ce morceau est plein de force et de raison ; l'auteur réfute parfaitement les nouvelles doctrines, et retrace en peu de mots les règles invariables du goût.

« Nous avons dégénéré de nos pères, et ne pouvant
» nous élever jusqu'à eux, nous nous sommes efforcés
» de les rabaisser et de porter atteinte à leur gloire.
» Sous prétexte d'ouvrir de nouvelles sources, de favo-
» riser des idées plus hardies, nous avons voulu briser



Digitized by Google

» des entraves trop pesantes pour notre faiblesse, et, dans » l'espoir d'agrandir la carrière, nous ébranlions les » bornes que le goût lui-même y avait posées. Cependant » est-ce à l'austérité des règles, et à ce qu'on appelle » la servitude des convenances, qu'il faut attribuer la sté- » rilité honteuse qui a remplacé tant de fécondité ? Les » grands hommes qui se soumettaient à ce joug si pénible, » étaient-ils arrêtés dans leur marche ? leurs conceptions » étaient-elles timides ? où plutôt ne se montraient-ils » pas plus jaloux que nous-mêmes, d'imprimer à chaque » ouvrage qui sortait de leurs mains le grand caractère » de la création ? Qui aurait pu croire la poésie française » capable d'embellir la sécheresse des préceptes en leur » laissant toute leur précision, de prendre successivement » tous les tons, de ranimer sans cesse par de vives images » la langueur du genre didactique, avant que Despréaux » ne nous en eût révélé le secret ? Supposons un moment » que le chef-d'œuvre de Phèdre n'existe pas encore : » que dirions nous d'un poète tragique qui prétendrait » attacher l'intérêt sur une femme dévorée d'une passion » incestueuse, et dont la calomnie appelle la mort sur » celui qu'elle n'a pu séduire ? Pourquoi Lafontaine, qui, » tout en imitant, a tant de droits au titre de génie » inventeur, eût-il fait ce vers heureux, *il me faut du nou-* » *veau, n'en fût-il plus au monde*, s'il n'eût pas été en » effet tourmenté du desir de trouver ces combinaisons » nouvelles que nous croyons ne pouvoir acheter qu'aux » dépens du goût et de la raison ? Rappelons des idées » plus vraies : reconnoissons que le génie forcé de choisir » en imitant, imprime à ses ouvrages un caractère d'u- » nité, sans lequel il n'existe pas de bel ensemble ; » que l'utile entrave des règles, en le forçant à marcher » sur la route qui lui est tracée, l'empêche de disperser » ses forces, et que loin de borner son essor, elle le

Digitized by Google

» rend plus vigoureux et plus sûr en le dirigeant. Craignons
» de perdre le mérite de la régularité, sans acquérir celui
» de l'invention; et, pour ne pas rester faibles et sans
» couleur, n'allons pas devenir ridicules et barbares.

« C'est une erreur que la médiocrité a trop répandue,
» qu'un écrivain ne peut être neuf sans devenir incorrect
» et irrégulier. La nature, inépuisable dans ses combi-
» naisons, cache encore sous un voile d'uniformité des
» objets d'imitation que le génie saura découvrir; mais
» s'il aspire à léguer ses tableaux à la postérité, qu'il
» rejette ces théories d'innovation si préjudiciables à la
» saine littérature, si redoutables quand elles s'exercent
» sur des objets plus importans. Les principes de la morale,
» gravés par Dieu même au fond de nos ames, ont été
» les mêmes chez tous les peuples et dans tous les temps.
» Les idées de décence, d'ordre, de proportion qui cons-
» tituent le beau dans les ouvrages de l'esprit, seraient-
» elles donc plus arbitraires et moins anciennes; et l'es-
» pèce d'instinct qui paraît conduire à leur insçu les
» génies privilégiés, ne pourrait-il pas se comparer à cette
» conscience qui se fait entendre à tous les hommes?
» Le beau, en se reproduisant sous mille formes dif-
» férentes, porte toujours un caractère général qui ne
» s'altère point, et les ouvrages des grands écrivains
» de tous les temps, quelque divers qu'ils soient dans
» le but et dans l'invention, ont, si on ose le dire,
» comme un air de famille qui rappelle leur commune
» origine. Ne cherchons donc point à changer des lois
» fondées sur la nature, inaltérables comme elle: revc-
» nons aux maîtres qui les ont suivies, à Boileau qui a si
» bien connu les grands principes qui les dirigeaient, et
» dont les beaux vers les ont consacrés pour l'avenir. En-
» vain on s'efforcerait de lui ravir une gloire liée à celle
» de ses illustres contemporains. Le grand siècle qui les



Digitized by Google

» rassembla tous l'a compté parmi ses plus beaux orne-
» mens, et la postérité lui a laissé la place élevée qu'il
» occupa au milieu d'eux. »

L'ensemble qui règne dans ce morceau nous a mis dans l'impossibilité d'y rien retrancher. Les citations que nous avons faites paraissent suffire pour donner une idée du talent de M. Gaudefroy. On ne trouve dans son ouvrage aucun des défauts que l'on reproche aux auteurs modernes; on voit qu'il s'est long-temps nourri de la lecture des anciens et des écrivains du grand siècle. Nous l'engageons à faire de nouveaux pas dans la carrière ; et nous ne doutons pas qu'il n'obtienne des succès d'autant plus durables, qu'il les devra à des qualités indépendantes des préjugés et de la mode.

P.

---

## SPECTACLES.

### THÉATRE FRANÇAIS.

*Guillaume le Conquérant*, drame en cinq actes, et en prose.

L'existence d'un testament qui appelât le célèbre Guillaume au trône d'Angleterre, est demeurée un problème historique. Le judicieux Hénaut ne l'a point mise en question, et l'abbé Prevost, qui a écrit un histoire de ce conquérant, dit qu'on n'en peut pas douter, quoique cet acte n'ait jamais paru. C'est assez pour autoriser un auteur dramatique à le supposer véritable. Il est le fondement du drame qui a été joué le 14 de ce mois avec un succès équivoque.

Le public savoit bien que c'étoit une pièce de circonstance, et dont la composition avoit dû être précipitée.

Digitized by Google

C'étoit un premier motif qui réclamoit son indulgence, que l'auteur avoit d'avance sollicitée dans les journaux. Un prologue débité par un acteur, qui est véritablement à peu près la dernière colonne de la comédie françoise, a eu pour objet d'exciter le même sentiment. Les spectateurs n'ont cependant rien voulu rabattre de la sévérité dont ils se sont fait une habitude depuis quelques années. L'auteur a trouvé des juges inexorables, où il ne croyoit sans doute rencontrer que de zélés partisans, et a dû s'étonner que le patriotisme n'ait pas désarmé la critique, et n'ait pu un moment faire oublier Aristote. Peut-être le succès de *Mathilde* lui a-t-il nui, en prouvant qu'un drame pouvoit être à la fois patriotique, intéressant et régulier. On n'a pas voulu considérer que Shakespeare a fait souvent des *sauts* plus grands que celui du Pas de Calais, et que le président Hénaut, sans avoir l'excuse de la circonstance, avoit donné en France l'exemple d'un drame historique qui embrasse un espace de temps plus considérable que celui de la descente de Guillaume. Il est vrai que ce drame n'a pas été joué; c'étoit toujours néanmoins un grand pas vers l'innovation qu'a risquée l'auteur de la pièce nouvelle. Il connoissoit assez bien les ressources de son art pour se dispenser, s'il l'eût voulu, de violer l'unité de lieu, et placer d'abord la scène de l'autre côté du détroit; mais son objet qui étoit de nous mettre sous les yeux l'ensemble et les détails d'une grande entreprise, n'eût pas été rempli. Voici donc comme il a disposé son sujet.

Le premier acte se passe dans le duché de Normandie. Le comte Harold, haut baron d'Angleterre, vient avec la comtesse Gita sa mère et les principaux seigneurs anglais, à la cour de Guillaume. Il lit lui-même le testament d'Edouard le Confesseur, qui appelle le duc de Normandie au trône de la grande Bretagne. L'évêque de Bayeux, frère de Guillaume, reçoit le serment de fidélité

Digitized by Google

que prête Harold sur l'évangile et des reliques(1). En mettant la main sur le livre, Harold hésite et tremble ; un regard de sa mère le rassure et le décide au parjure. Guillaume sans défiance promet la main de sa fille, Elgive, au comte Harold, et consent qu'elle parte avec sa mère pour Londres sur les vaisseaux du baron. Elgive plus prévoyante que son père, qui d'ailleurs aime Edwin, jeune seigneur anglais, et en est aimée, n'obéit qu'avec répugnance ; ses pressentimens sont bientôt justifiés. Harold en partant avait écrit à Edwin pour l'instruire de ses prétentions au trône d'Angleterre, et le mander à Londres. Edwin va tout révéler à Guillaume : après quelques combats entre la nature, l'honneur et l'ambition, Guillaume se décide à partir pour l'Angleterre avec son armée. Edvin part le premier pour rejoindre le compétiteur du duc, avec ordre de dissimuler.

Le second acte s'ouvre dans le comté et le château d'Harold. L'archevêque de Cantorbery vient annoncer à Harold, de la part des pairs du royaume, qu'ils l'ont nommé roi, en cassant le testament d'Edouard ; Mathilde et sa fille, qui étaient présentes, sont consternées. Harold n'en presse pas moins son mariage avec la jeune princesse ; elle y résiste vivement. Edwin qui arrive et reconnaît Harold pour son souverain, le détermine à différer ce mariage pour s'occuper de repousser Guillaume. Il envoie Mathilde et sa fille dans la forteresse d'Hastings, dont le commandant est secrètement dévoué à Edwin, qui les y conduit lui-même ; elles doivent y demeurer en otage.

Au troisième acte on découvre le rivage et la flotte

(1) Les chroniques du temps rapportent qu'on les avait couvertes d'un drap d'or, et qu'Harold, qui croyait n'avoir juré que sur l'Evangile, frémit lorsqu'on lui découvrit les reliques, sur lesquelles il ne savait pas qu'il eût prêté serment.

Digitized by Google

normande ; la descente s'effectue. Guillaume tombe en descendant à terre, et s'écrie : « Je prends possession » de mon royaume. » On chante, en prenant un repas frugal, un hymne guerrier qui est touchant, chevaleresque, et qui a produit le plus grand effet. Edwin vient trouver le duc avec des dépêches d'Harold qui lui annoncent qu'il fera égorger sa femme et sa fille s'il ne se rembarque dans vingt-quatre heures. Il y a dans le *Gustave* de Piron une scène pareille, et le prince dans cette tragédie allait se livrer pour sauver sa mère, lorsque Christiern est pris fort à propos. Ici l'intérêt de la situation se trouve comme perdu dans l'intérêt plus grand de la conquête d'un royaume. Guillaume ne croit pas, comme Gustave, devoir sacrifier l'espoir de la sienne à la crainte de perdre sa femme et sa fille ; il fait brûler ses vaisseaux : les historiens disent qu'il les renvoya, ce qui est plus sage, mais moins dramatique. L'armée marche vers Hastings.

Le quatrième acte transporte le spectateur dans l'intérieur de la forteresse d'Hastings, où le comte Harold est tourmenté par ses remords, par la vision d'un spectre et la vue d'un météore sanglant : l'histoire de ce siècle, laquelle a quelquefois l'air de la fable, fait mention du météore. On annonce que trente mille Normands paraissent dans la plaine. Harold, frappé de terreur, quoiqu'il ait soixante mille Anglais sous ses ordres, va se mettre à leur tête, et sa mère ordonne au commandant de faire tomber celles de ses deux prisonnières au moment où une cloche funèbre annoncerait la défaite des Anglais.

Au cinquième acte, on aperçoit la fin ou la suite de la bataille d'Hastings. La déroute d'Harold est complète. Mortellement blessé, il va recevoir encore un coup de hache ; Guillaume survient, et arrête le bras levé pour le frapper. L'anglais reconnaissant, est désespéré d'entendre la cloche fatale qui annonce la mort des deux princesses

Digitized by Google

normandes. Guillaume, instruit de l'ordre barbare de Gita, se livre au désespoir, lorsque tout-à-coup Edwin paraît avec les deux princesses : secondé du commandant de la forteresse, il a désarmé les assassins. Guillaume, pour récompense, lui donne sa fille.

On a trouvé que le dénouement ressemblait trop à celui d'*Adélaïde Duguesclin*, que Sedaine avait déjà répété. On s'est demandé aussi pourquoi l'auteur avait dénaturé l'histoire, en faisant d'Harold un imbécille et un poltron. Ce n'était pas le moyen de relever la gloire de son vainqueur. Lorsque la flatterie engagea Septime Sévère à renverser une statue érigée dans Rome à son rival, Niger, avec une inscription qui retraçait ses grandes qualités, il répondit : « Non, je veux que l'univers sache » quel ennemi j'ai vaincu. »

Ce qui a le plus réussi dans la pièce, c'est l'hymne du comte de Poitiers, chanté par Michot, et dont l'air très-agréable est attribué à Méhul. On prétend que le premier consul, ayant desiré de l'entendre, il a été chanté devant lui par un acteur de l'Opéra, et qu'il en a paru satisfait.

La pièce a été bien jouée en général. On a regretté que le gros Guillaume fut représenté par un acteur fluet. Talma, dans le rôle d'Harold, a déployé son énergie ordinaire. On a été unanimement d'avis que mademoiselle Fleury n'avait pas besoin de l'indulgence qu'elle avait réclamée; que mademoiselle Georges avait laissé quelque chose à desirer, et mademoiselle Bourgoin, rien : elle jouait un petit rôle épisodique de paysanne naïve et curieuse, et a enlevé tous les suffragess

Cette pièce, à ce qu'il paraît, est retirée.

*Début du citoyen* Lagardère, *dans* Mithridate.

Si Racine n'avait pas fait *Iphigénie*, *Phèdre* et *Athalie*,

Digitized by Google

trois chefs-d'œuvre, à l'un desquels il est impossible d'assigner une préférence exclusive, et qui jusqu'à présent paraissent être, en fait de littérature, le *nec plus ultrà* de l'esprit humain, on aurait peut-être raison de croire qu'on n'a jamais rien produit de plus beau que *Mithridate*. La conduite en est d'une régularité admirable; le rôle de Mithridate, digne de ce *dernier* des rois de l'Asie; le caractère de Monime, un modèle de perfection, non pas idéale, car on doit croire qu'il a existé, et qu'il existe des femmes accomplies; le dénouement, enfin, est un des plus heureux qui soient au théâtre. A peine aperçoit-on dans cette pièce une seule tache : elle se trouve peut-être cette tache unique et bien légère, dans la scène où Xipharès, apprenant que Monime a été surprise par l'artifice de Mithridate, s'écrie :

Quoi! madame, c'est vous, c'est l'amour qui m'expose!
Mon malheur est parti d'une si belle cause!
Trop d'amour a trahi nos secrets amoureux,
Et vous vous excusez de m'avoir fait heureux!
Que voudrais-je de plus? Glorieux et fidèle,
Je meurs.

Ce sentiment est outré : on sent que Xipharès pousse la galanterie trop loin; qu'on ne l'a point *fait heureux*, et qu'il aurait pu desirer quelque chose *de plus*.

Des critiques ont osé trouver du *galimatias* dans ces vers que dit le roi de Pont :

Apprenez que suivi d'un nom si glorieux, (*du nom de Mithrid.*)
Partout de l'univers j'attacherais les yeux,
Et qu'il n'est point de rois, s'ils sont dignes de l'être,
Qui, sur le trône assis, n'enviassent peut-être
Au-dessus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome et quarante ans ont à peine achevé.

On a prétendu qu'il n'y avait pas de naufrage *élevé* : chicane assez misérable. Tout ce qu'il y a de vrai, c'est que l'inversion est un peu pénible; mais *un naufrage élevé au-dessus de leur gloire*, ne présente aucun *galimatias*, et

Digitized by Google

c'est une espèce de blasphème de prononcer ce mot en parlant de Racine. Il est bon d'observer que c'est le seul endroit de ses tragédies auquel on ait fait ce reproche, qui nous semble mal fondé.

On a prétendu aussi qu'en entendant, à la première représentation de cette pièce, Mithridate dire à ses fils :

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours,

quelqu'un avait répondu : « Oui, certes j'en doute, » parce que ce trajet exigeait, dit-on, huit ou dix jours. Si Mithridate avait dû nécessairement s'embarquer à Nymphée, la remarque eût été juste. Mais rien n'empêchait ce prince d'abréger ce trajet, et d'éviter le long circuit de l'anse où se trouve Nymphée, en se rendant par terre au port de Chersonèse ou à celui de Parténium; de là il n'aurait eu qu'environ quatre-vingt lieues pour arriver à l'embouchure du Danube, ce qui pouvait se faire en deux ou trois jours, quoique la navigation soit plus lente sur la mer Noire que dans l'Océan. Racine savait la géographie un peu mieux que Pradon, son illustre rival, qui pour s'excuser d'une faute géographique qu'il avait commise, répondit, à ce qu'on prétend, qu'il ne savait pas la *chronologie*.

On a été assez content de la manière dont le débutant a récité sa première scène, et il a reçu des encouragemens. Mais dans celle où Monime lui avoue qu'il est aimé, il a pensé faire naufrage; il ne savait quelle contenance tenir, levant sans cesse ses mains qu'il joignait à la hauteur de son front. De mauvais plaisans prétendaient qu'il était dans une attitude à sonner les cloches. Il s'est pourtant relevé, et a très-bien dit,

Mon malheur est parti d'une trop belle cause.

On l'a entendu jusqu'à la fin avec tranquillité. On l'a de-

Digitized by Google

mandé, mais non pas assez universellement pour qu'il ait cru devoir paraître. On ne lui a point trouvé cette surabondance de chaleur et de sensibilité, précieux défaut qu'on aime à rencontrer dans un débutant. Ses amis prétendaient qu'il était intimidé, ce qui n'est pas impossible, et qu'il avait mieux joué à Versailles. Il va prendre sa revanche dans Séïde. Comme il est d'une très-petite stature, on disait, en le voyant à côté de Saint-Prix : C'est Isaac et Abraham. Cette représentation a été assez gaie, et assaisonnée de calembourgs. En voyant Lacave présenter le poison dans un vase, un plaisant s'est écrié : « Il est » tout frais, il vient de *la cave*. »

Saint-Prix aurait mieux joué, s'il avait su son rôle. Toute l'assemblée, pour ainsi dire, le soufflait, ce qui prouve qu'elle n'était pas mal composée. Il a eu de très-heureux momens, sur-tout dans la dernière scène, et il était beau lorsqu'il a prononcé ce vers :

Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.

Quand on a vu Brisard, on trouve quelquefois Saint-Prix un peu *terne*. On lui desirerait plus d'énergie, ou du moins une énergie plus soutenue, car il n'en manque pas toujours. Quelquefois on lui criait à demi-voix : « Fâchez-vous donc un peu. » Il y a eu des instans où ceux qui ne savent point par cœur tous les vers de Racine, ne l'entendaient surement pas. Cet acteur n'use pas assez de ses moyens. Lafond a fait un meilleur emploi des siens, et tiré tout le parti qu'on peut tirer du rôle désagréable de Pharnace.

Madame Talma a bien raison de ne pas quitter ceux qui sont doux et tendres. Son organe, son maintien, sa figure, tout lui prescrivait ce genre. La belle Monime nous a semblé un peu pâle dans les premiers actes, avant qu'elle se fût animée. C'est un inconvénient facile à éviter

Digitized by Google

sans blesser le costume; car les femmes de l'Asie avaient soin *de peindre et d'orner leurs visages.* Peut-être cette déclamation saccadée, parlée, presque familière qu'elle se permet quelquefois, et qui lui a si bien réussi dans quelques rôles, est-elle un peu déplacée dans celui de Monime, dont le caractère est plus imposant. Nous avons remarqué aussi que ce n'est pas lorsqu'elle en a fait usage qu'elle a été le plus applaudie. Nous avons pensé qu'elle n'avait pas mis assez de force dans la seconde scène du quatrième acte; ce qui a pu venir de ce qu'elle n'était pas secondée. Mais en général elle a peu attendri et intéressé.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

*La Cabale en défaut*, vaudeville en un acte.

On croyait, sur le titre de cette pièce, qu'elle pouvait avoir quelque rapport à la vive querelle qui s'est élevée tout-à-coup entre quelques écrivains et quelques journalistes, ou à la guerre civile qui a éclaté entre ces derniers. Elle avait en conséquence attiré un concours assez nombreux. La curiosité et la malignité publique ont été en défaut de toute manière. Elles n'ont trouvé aucun aliment dans cette prétendue nouveauté; qui n'a rien de nouveau que son titre, et n'est au fond qu'un réchauffé de la *Métromanie*, et même *des Deux Poëtes*, de M. Rigaud, que celui-ci aurait pu intituler aussi bien *les Trois Poëtes*. Cette comédie de M. Rigaud, jouée, il y a deux ans, au Théâtre de la République, ne tomba ni ne réussit complétement; elle renfermait plusieurs tirades bien écrites, et qui furent très-applaudies. Sa ressemblance trop marquée avec le chef-d'œuvre de Piron et un de ceux de Molière (*les Femmes Savantes*), fut une des causes principales du médiocre accueil qui lui fut fait. Celui qu'a reçu *la Cabale*

Digitized by Google

*Cabale en défaut* a été plus que froid, et ceux qui en ont été les témoins doivent être étonnés qu'on l'ait exposée à une seconde avanie : nous pensions avoir assisté à son enterrement.

Il y a trois poètes aussi dans cette pièce. Lisimon, qui est fort riche; Fierville qui ne l'est pas, et voudrait le devenir en devenant son gendre: c'est un jeune fat, sans talent et sans esprit; enfin, Valcour, le favori des muses, l'amant préféré par Isabelle, que se disputent les deux concurrens. Le vieux poète la lui a promise, quoiqu'il penche pour son rival; si le vaudeville qu'il fait jouer ce jour-là même réussit. Lisimon en donne un aussi de son côté, qui doit être représenté immédiatement après l'autre. On se doute bien que Fierville cabale pour Lisimon et contre Valcour. Tandis que le public est assemblé pour décider du sort des deux pièces, aucun des auteurs n'est au théâtre. Valcour explique à Lisimon le sujet de la sienne : c'est un jeune homme aimé de sa maîtresse, mais qui craint qu'un rival ne la lui souffle, et qui, en conséquence, se propose de l'enlever. Valcour, par ses signes, fait connaître à son oncle (qui ne se trouve que dans cette scène et pour y jouer un fort sot rôle), ainsi qu'à Isabelle, que, craignant la décision du parterre, il désire s'assurer de sa maîtresse par un enlèvement. Après une courte résistance, l'oncle et Isabelle font entendre qu'ils y donnent les mains. Lisimon, qui croit qu'on parle de l'intrigue du vaudeville, demande comment l'amoureux exécutera son projet. Valcour répond que ce sera par une porte qui donne sur le jardin. L'auteur a cru sauver le *décorum* en faisant sanctionner l'enlèvement par l'oncle. Le public a été révolté de la platitude d'un tel moyen qui n'avait pas même pour excuse ce que les amans appellent la nécessité.

Fierville, instruit du projet, le fait manquer au mo-



Digitized by Google

ment de l'exécution, et vient annoncer à Lisimon cette nouvelle et celle de la chute de Valcour. Il n'est pas entré dans la salle du spectacle; mais des coulisses il a entendu siffler impitoyablement, et il est accouru donner cet avis charitable à Lisimon, auquel il annonce en même-temps que (grâce à ses amis) son vaudeville est aux nues. Le vieux métromane, transporté de joie et de reconnaissance, lui donne Isabelle. Le prévoyant Fierville tire de sa poche un contrat de mariage en vers, tout rédigé. Comment en vers, dit Lisimon.... — « Oui, un poète peut-il marier sa » fille en prose? » Fierville lit le contrat. L'hémistiche qui doit servir de niche à la dot est à remplir. Le vers précédent finit par le mot *vertus*. Lisimon dit : *cinquante mille francs*. — La rime n'y est pas. — Changez l'autre vers, mettez : *riche en talens*. — Non, *vertus* est le mot propre. Je ne puis consentir qu'on supprime les vertus d'Isabelle. — Eh bien! mettez donc cinquante mille écus. — Quelle richesse de rime, s'écrie Fierville! Cette jolie scène a été universellement applaudie.

Valcour arrive, et trouble la joie des interlocuteurs. Il leur apprend que l'ordre dans lequel les deux pièces devaient être jouées, a été dérangé par un accident (1); que la cabale, qui n'en était pas instruite, a travaillé à contre-sens, abymé la pièce de Lisimon et fait valoir la sienne. L'auteur sifflé, furieux de la méprise, éconduit Fierville et donne sa fille à l'auteur couronné. On a fait répéter un seul couplet, dans lequel on dit que Fierville est au *très-sec*. C'est le seul petit grain de sel qu'on *ait cru* trouver dans les couplets. Mais, comme je l'ai dit, il y a

(1) Il eût été plus adroit à l'auteur de supposer que c'était Valcour qui avait fait intervertir cet ordre, et tomber ainsi son rival dans le piége qu'il avait tendu lui-même. Cette contre-ruse eût été plus piquante qu'un incident fortuit.

Digitized by Google

une scène agréable dans ce vaudeville, qui est d'ailleurs au-dessous du médiocre. On l'a jugé sans passion et sifflé sans affectation. On est toujours néanmoins affligé de cette manière d'énoncer son avis sur une production dramatique. Il semble qu'elle n'est tout au plus pardonnable qu'à des écoliers, qui feraient même beaucoup mieux de n'en pas user. C'est une grossièreté qui n'est pas moins condamnable, pour nous avoir été transmise par nos ancêtres, qui la tenaient des Romains, auxquels peut-être elle était venue de la Grèce. Les spectateurs honnêtes se contentent de ne pas applaudir, et ce silence est un mode d'improbation tout aussi efficace et plus digne d'une nation polie, chez laquelle on ne devrait plus trouver ce qu'Horace appelait *vestigia ruris*, des vestiges de rusticité.

*Première représentation du* Bal, *ou* Quelle Attrape !

Pièce qui a complétement justifié son titre. On y a remarqué beaucoup de prétention et pas une étincelle de talent. C'est un fils, dont les parens sont avares, et refusent de payer une dette très-urgente de cent louis. Son valet lui suggère l'idée de donner un bal : il n'a rien de ce qu'il faut. Le père offre des lustres, des flambeaux, d'autres meubles d'un grand prix, que des huissiers apostés viennent saisir. Le vrai propriétaire les réclame en vain. Pour les conserver, il est forcé de payer la dette. Cette petite escroquerie, qui a réussi au fils, n'a pas réussi à l'auteur : sa pièce est tombée au bruit des sifflets.

THÉATRE FEYDEAU.

*L'Epoux Généreux*, en un acte.

Cette pièce, de feu Dejaure, avoit été jouée, il y a quatorze ans. Pour l'adapter au théâtre Feydeau, on y a



Digitized by Google

ajouté quelques ariettes dont les paroles sont médiocres et la musique agréable : elle est de M. Solié. Cet opéra n'a rien de comique, si ce n'est une scène dans laquelle on voit un usurier qui a prêté 2,400 livres pour deux mois, qui s'est fait consentir un billet de 5,000 liv., et qui s'excuse *sur la dureté du temps*, de l'énormité de cette usure : encore ce comique est-il très-peu piquant, tant il est devenu trivial.

Du reste, la pièce est un véritable drame, et un sermon assez ennuyeux. Le sujet est la passion du jeu ; il a déjà été, comme on sait, traité par Regnard, par Dufresny, par Saurin, et sur le théâtre des Variétés.

Une femme passe depuis quelque temps les nuits au jeu, entraînée par une duchesse de ses amies. Elle emprunte à usure; son mari le sait, paie sans le dire à sa femme, et retire son billet. C'est le jour de sa fête : elle rentre le matin, après avoir perdu tout son argent, ses diamans et vingt mille écus que lui a prêtés le frère de la duchesse : son époux, voulant employer, pour la guérir, le double moyen de la tendresse filiale et conjugale, va chercher son fils à sa pension, sa fille au couvent, où la mère venoit de les mettre, afin de se livrer, sans contrainte, à la fureur qui la possède ; on lui a préparé une petite fête; les enfans lui récitent des vers qui expriment un amour dont elle ne se sent pas digne ; elle se sent déchirée de regrets et de remords ; son mari dit qu'il veut aussi lui offrir son hommage, et lui remet le billet qu'elle avait consenti à l'usurier. La joueuse est accablée, confondue ; elle n'ose parler de la perte bien plus considérable qu'elle a faite dans la nuit précédente : un incident, néanmoins, l'y oblige. La duchesse lui avait fait savoir que son frère l'aimait, qu'il avait été ravi de l'occasion de lui prêter une somme considérable, et ne lui cachait pas que les hommes, en obligeant une femme, comptent

Digitized by Google

toujours sur sa reconnaissance. On annonce ce frère : la joueuse, hors d'elle-même, s'écrie qu'elle ne veut y être pour personne, et avoue tout à son mari, qui lui pardonne et acquitte sa dette. Ce mari est un peu pédant : il se sert, en parlant à ses domestiques et à ses enfans, d'un langage fort au-dessus de leur portée, et s'énonce un peu trop par sentences. On a goûté celle-ci : « Le pouvoir d'un » époux est une arme qu'il doit, autant qu'il peut, tenir » cachée. » On a encore applaudi à un autre mot du même personnage : il engage ses enfans à ne pas jouer. Son fils lui répond : « Puisque tu nous l'ordonnes, tu peux » être bien sûr.... Je ne vous l'ordonne pas, dit-il, je » vous en prie. »

Ce petit drame est très-médiocre ; mais madame Scio ne l'est pas : elle en fait oublier tous les défauts. Dans l'instant où elle demande grâce, l'obtient et se jette au cou de son époux, on oublie sa faute ; tous les spectateurs lui pardonnent comme son mari, parce qu'elle les a très-vivement émus, parce qu'elle leur arrache des larmes, quoique la scène et la situation ne soient, pour ainsi dire, qu'indiquées, ou très-faiblement esquissées.

---

## ANNONCES.

*Fleming fils*, ou la Manie des systèmes ; traduction libre de l'allemand, d'Auguste Lafontaine, par madame de Cérenville, traducteur du *Baron de Fleming*. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Renard, libraire, rue de Caumartin, n°. 50, et de l'Université, n°. 922.

A Paris, chez Bernard, libraire, quai des Augustins, n°. 41.

Le premier volume contient la cosmographie avec les nouvelles découvertes en astronomie. Les Assyriens, les Babiloniens, les Mèdes les Hébreux, les Perses, les Phéniciens, les Carthaginois, les Gaulois, les Romains, etc., y sont suivis pour les rapports géographiques, politiques, chronologiques et historiques. On y a joint un précis historique et chronologique des événemens majeurs du moyen âge. Ce volume a douze tableaux, dont un tableau général de l'histoire ancienne et moderne, grand in-folio, et l'atlas de cette partie ancienne qui contient sept cartes, compris les plans d'Athènes, de Sparte et de Syracuse avec leurs monumens et leurs ports.—Le second volume



Digitized by Google

renferme la géographie, la chronologie et l'histoire des états modernes de l'Europe, d'après le dernier traité de paix, et les observations de la statistique sur chaque état — Le troisième a pour objet, 1°. l'Asie; 2°. l'Afrique; 3°. l'Amérique d'après les voyageurs modernes les plus estimés. — Le quatrième volume est tout entier consacré à la France. Il renferme la partie physique et mathématique, historique, statistique et topographique de la France, avec 132 tableaux. L'atlas contient la carte comparative de la France, des 108 départemens, grand in-folio, papier Jésus, dressée par Lapie, ingénieur géographe, et gravée par P. T. Tardieu. — On vend ce quatrième volume séparément, avec sa carte, grand in-folio. Prix : 7 fr., et 9 fr. par la poste. — Ceux qui ont la première édition du *Cours de Géographie et d'Histoire*, par M. Mentelle, pourront la compléter en achetant le quatrième vol. de celle-ci. On leur vendra aussi les quatre cartes nouvelles 3 fr., dont trois enluminés, 1°. les plans d'Athènes, de Sparte et de Syracuse, non enluminés; 2°. l'Allemagne; 3°. la Russie; 4°. la Turquie d'Europe. — On vendra aussi l'atlas seul, sans tableaux, enluminé, cartonné, 9 fr.; idem, en noir, broché, sans tableaux, 7 fr.

*L'Un après l'Autre ou les deux Trappes*, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles; par MM. Désaugiers et Francis, auteur de M. Pistache, ou le Jour de l'An, représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre Montansier, le 6 frimaire an 12. Prix : 1 fr. 20 c., et 1 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez mad. Cavanach, ci-devant Barba, libraire, sous le nouveau passage du Panorama, n°. 5, entre le boulevard Montmartre et la rue Saint Marc.

*Les Ruses des Filous dévoilées*, contenant le détail des ruses, finesses, tours industrieux, employés par les filous pour faire des dupes, ainsi que les aventures auxquelles leurs friponneries ont donné lieu; ouvrage facétieux et utile à tout le monde. Un vol. in-12, orné d'une jolie gravure, gravée par Mariage. Prix : 3 fr., et 3 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez Pillot jeune, lib., place des Trois Maries, n°. 2, vis-à-vis le Pont-Neuf. — On trouve chez le même libraire, les *Œuvres choisies de Pope*. Un vol. in-12, de près de 400 pages. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste.

*Considérations morales*, proposées comme servant de bases d'un nouveau code pénal, ou théorie de la répression des délits; par le cit. Vermeil, membre du tribunal de cassation. Prix : 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste. A Paris, chez Rondonneau, au dépôt des lois, place du Carrousel.

*Numa Pompilio secondo re di Roma*, del signor di Florian, tradotto del francese in italiano, da Giuseppe Balochi. A Paris, chez Ducauroy, rue S. Jacques, n°. 279. Deux vol. in-18. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. par la poste.

*Théorie des loix sociales*, par J. F. Dauray de Brie. Un vol. in-8°. avec cette épigraphe : « Les images du désordre m'ont fait naître des idées d'ordre. » (Bernardin de Saint-Pierre, tom. 3, p. 155.) Prix : 4 fr. 50 c., et 5 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez Demonville, imprimeur-libraire, rue Christine, n°. 12.

*Claudine, ou le petit Savoyard*, par M. Florian; suivi de la comédie, par M. Pigault Lebrun. Un vol. in-18. orné d'une jolie fig. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 c. par la poste. A Paris, chez Lemarchand, libraire, place de l'Ecole, n°. 1.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.*

Digitized by Google

## NOUVELLES DIVERSES.

*Londres.*

On mande du Cap Saint-Vincent, que le corsaire français *le Flibustier* s'est emparé d'un de nos cutters, et que l'ennemi a également pris 3 de nos vaisseaux négriers.

On apprend de la Jamaïque qu'on y a conçu des craintes très-vives au sujet du nombre considérable de troupes qui se trouvent actuellement à la Havanne.

Il paraît que l'Espagne a profité de l'intervalle de la paix, pour augmenter ses garnisons, et que dans toutes les parties de la nouvelle Espagne, elle a admis des troupes françaises à sa solde. Le nombre s'en est augmenté à Cuba, par les émigrations qui ont eu lieu de Saint-Domingue, d'où l'on fuyoit les persécutions de Rochambeau, encore plus affreuses que celles des noirs.

Il y avait à Cuba, à la date des dernières dépêches, 16,000 hommes de troupes européennes, non compris 8 régimens d'hommes de couleur. Ce corps se trouvera également augmenté de 2,700 hommes qui étaient à la Nouvelle-Orléans et à la Louisiane, et qu'on avait envoyés à la Havanne. Il y avait de plus, 1,900 hommes à Saint-Domingue.

Nous n'avions à la Jamaïque que 2,600 hommes, non compris le 2e. régiment des Indes-Occidentales, d'environ 500 hommes, au fort Auguste. (*Moniteur.*)

On a reçu, le 20 janvier, des nouvelles de la flotte de Cornwallis. C'est un fait remarquable que le port de Brest a été bloqué par un seul vaisseau de 74, lors de la tempête du 25 décembre.

Un anglais nouvellement arrivé des côtes de France, a rapporté que l'armée de Bayonne était arrivée à Brest avec son général, Augereau, et qu'il s'y trouve 30 à 40 mille hommes prêts à s'embarquer.



Digitized by Google

Au milieu des inquiétudes qui affligent le peuple de Londres, trois points principaux occupent sur-tout en ce moment l'attention publique : 1°. la crainte d'une invasion prochaine ; 2°. celle d'une rupture avec l'Espagne et le Portugal ; 3°. la querelle ouverte de quelques membres de la famille royale, dont on craint plus que jamais les explosions.

Le bruit d'une rupture avec l'Espagne a pris une telle consistance dans l'opinion publique, que les journaux de Londres s'attendent d'un jour à l'autre à recevoir la nouvelle des premières hostilités. Cette attente est fondée sur la déclaration que doit avoir faite le ministre d'Angleterre à Madrid, et qui, en effet, est tellement insolente, qu'elle amenerait infailliblement une rupture.

La crainte d'une invasion prochaine des Français s'est renouvelée aux récits d'un voyageur américain, qui a assuré qu'il avait vu à Flessingue une armée considérable toute embarquée, et qu'il avait lu la proclamation même que devait publier l'armée de débarquement.

Il y a eu, ces jours derniers, une explication très-vive entre deux personnages du plus haut rang (le prince de Galles et le duc d'Yorck), à la suite de laquelle le bruit s'est répandu que S. A. R. allait quitter le commandement général des forces du royaume. Cette nouvelle a été recueillie avec enthousiasme du public. Cependant on ne voit pas encore que cette espérance se réalise. On disait que le marquis de Cornwallis remplacerait son altesse royale; que M. Pitt et le lord Spencer rentreraient au ministère, etc. etc. De tous ces bruits, il n'y a jusqu'ici que la nomination du lord Cornwallis au commandement des districts de l'est, qui se confirme.

La rentrée prochaine du parlement a fait naître des intrigues et des bruits nouveaux. On a vu les ministres recruter avec activité dans l'opposition, dont une partie s'est engagée à garder le silence, mais l'autre partie est restée inébranlable dans ses principes et dans ses résolutions.

Digitized by Google

On se flatte, à Londres, que les derniers coups de vent n'auront point encore forcé l'amiral Cornwallis à quitter sa station devant Brest. Quatre de ses vaisseaux de ligne seulement ont été forcés de rentrer pour se réparer.

Un ecclésiastique du comté d'Yorck, mort depuis peu, légua par testament un bien considérable à sa fille unique, sous les conditions suivantes : d'abord, qu'elle ne se marierait pas sans le consentement de ses deux exécuteurs testamentaires ; secondement, qu'elle s'habillerait avec plus de décence qu'elle n'avait fait jusqu'alors. Voici les paroles du testateur : « Comme ma fille n'a pas profité de mes avis, touchant l'usage condamnable et indécent de s'habiller, en laissant les bras nus jusqu'aux coudes, ma volonté est qu'au cas qu'elle persiste dans la violation, poussée à un tel excès, de la décence de son sexe, tout le bien ci-dessus désigné et destiné par moi à pourvoir à sa future existence, passe à l'aîné des fils de ma sœur et à ses héritiers légitimes. Si quelques personnes trouvent cette clause sévère, je leur répondrai que, dans une femme, l'indécence de l'habillement est une marque certaine de la dépravation de l'ame. »

Ce n'est plus pour l'Irlande qu'on semble craindre aujourd'hui cette expédition. On croit que Bonaparte n'a voulu que donner le change. On sait que cette flotte est chargée de munitions de guerre et de bouche pour un long voyage, et l'on craint que sa véritable destination ne soit l'invasion de notre empire dans l'Inde. Ce projet est bien extraordinaire sans doute, mais il faut tout redouter du génie entreprenant de Bonaparte ; il est au-dessus des règles communes.

Il semble certain maintenant que l'escadre du contre-amiral Linois est en sûreté à l'Isle-de-France. Si une nouvelle flotte de huit à dix mille hommes pouvait la joindre et débarquer dans l'Inde, il n'est pas douteux qu'en appelant contre nous les mécontens et les peuples voisins jaloux de notre puissance, notre empire ne fût dans le plus grand danger. Il faudrait une vigueur et une

Digitized by Google

activité prodigieuses pour déconcerter les projets d'un ennemi tel que Bonaparte ; mais que peut-on attendre du ministère actuel ?

Deux vaisseaux de ligne français et six ou sept frégates avaient été envoyés pour prendre possession de Pondichery, en exécution du traité d'Amiens. A leur arrivée, les Anglais s'opposèrent à leur prise de possession, et après avoir attendu quelques jours en rade, ils reçurent des dépêches du gouverneur de l'Isle-de-France, en vertu desquelles ils revinrent à l'Isle-de-France, où ils débarquèrent environ deux mille hommes de troupes françaises, le 10 septembre dernier, en attendant de nouveaux ordres.

Le gouvernement espagnol vient, en conséquence des représentations de notre cabinet, de donner des ordres péremptoires aux commandans des colonies espagnoles, d'observer la plus stricte neutralité durant cette guerre, et de ne pas laisser entrer dans les ports qu'ils commandent, les prises faites par les sujets de l'une ou l'autre puissance belligérantes. D'après ces ordres, le corsaire français l'*Eugénie*, qui avait capturé le *Harriot*, de la Jamaïque, ayant voulu conduire sa prise dans le port de la Havanne, on lui en a interdit l'entrée ; et comme il ne pouvait plus garder la mer, il a été forcé de laisser le *Harriot* poursuivre son voyage, et d'arborer lui-même le pavillon américain, pour entrer dans le port.

S. A. R. le duc d'Yorck est tombé malade assez grièvement pour ne pouvoir assister à un conseil de guerre qu'il devait présider. Par cette maladie, et par celle du roi, l'armée reste sans chef, à moins qu'on ne la fasse commander par le duc de Cambridge !

« L'approche de l'élection du président des Etats-Unis donne à l'esprit de parti plus de violence et de malignité. Le président actuel ne peut faire la moindre distribution territoriale, il ne peut exercer le moindre acte

Digitized by Google

de pouvoir, sans s'exposer à la critique la plus sévère et la plus indécente. Cet esprit se manifeste déjà au plus haut degré dans l'élection des membres du sénat et de la chambre des représentans. Laisser entrevoir qu'on vote en faveur du président, c'est se vouer à l'exécration de tout le parti de ces gens qui prennent pompeusement le nom *des vieux et éprouvés amis de la constitution des Etats-Unis*. Quelle que puisse être d'ailleurs la politique de M. Jefferson, il a du moins le mérite de montrer, au milieu de ces intrigues une modération extraordinaire. »

(*Extrait des journaux de Londres.*)

D'après des lettres de Portsmouth, il y est arrivé, après un voyage de six semaines, le vaisseau de l'amiral Kinsbergen, ayant à bord 240 hommes des 6e et 7e bataillons de chasseurs bataves et trois compagnies de chasseurs, qui faisaient partie de la garnison de Démérary. Ce vaisseau, d'après la capitulation, devait se rendre au Texel. Le gouvernement anglais, sans y avoir aucun égard, en a fait débarquer ces troupes, et fait traiter les officiers et simples soldats comme prisonniers de guerre. Plusieurs lettres même assurent qu'une partie des soldats a été forcé de prendre du service dans l'armée anglaise.

Il est mort en Lithuanie, un homme âgé de 163 ans : à 89 ans, il se maria, pour la seconde fois, et prit une femme, qui n'en avait que 15. Le plus jeune de ses petits-fils a 74 ans. Il avait été blessé plusieurs fois à la guerre ; mais il n'avait jamais eu de maladie.

La république italienne vient d'achever les deux frégates et les 12 chaloupes canonnières qu'elle avait votées. Les premières sont de 44 canons ; les autres sont de la plus élégante et de la plus solide construction.

Il est entré à Trieste, le 9 janvier, deux vaisseaux anglais de 60 canons, ayant un nombreux équipage, et dont la destination est ignorée.

L'affaire de l'ordre équestre n'est point terminée : l'Empereur et la Suède d'un côté, et le roi de Prusse de l'autre, remettent même à la diète de Ratisbonne des dé-

Digitized by Google

clarations et des notes opposées. On continue de croire que ces dissentions se termineront d'une manière amiable.

Les pièces suivantes viennent d'être communiquées à la diète de Ratisbonne.

NOTE.

« Le soussigné chargé d'affaires de la république Française à reçu l'ordre de son gouvernement, de communiquer à la diète générale de l'Empire Germanique, une copie du bref que sa Sainteté vient d'adresser au premier consul, et de lui déclarer que le premier consul n'a pu que déférer au vœu du Saint-Père, à l'égard de l'intervention que sa Sainteté lui demande. Le vif intérêt que le premier consul prend à tout ce qui peut contribuer au bien de la religion, lui fait desirer que les nouveaux arrangemens qui peuvent avoir besoin du concours du Saint-Siège, soient faits dans des principes de modération et d'équité, et qu'ils ne puissent, dans aucun cas, occasionner aucun sujet d'inquiétude et de douleur pour Sa Sainteté. »

Ratisbonne, le 5 pluviose an 12 (23 janvier 1804).

*Signé* BACHER.

PIUS P. P. VII.

(*Traduction.*)

« Recevez, notre très-cher fils en Jésus-Christ, nos salutations et notre bénédiction apostolique.

» Vous nous avez donné tant de preuves de zèle et d'affection, que dans toutes les circonstances où nous avons besoin de secours, nous ne devons pas hésiter à nous adresser à vous avec confiance.

» Les églises d'Allemagne ont fait dans ces derniers temps des pertes sans nombre; elles ont été dépouillées, à notre grand regret, de presque tous leurs biens temporels, et vous concevez sans peine de quelle profonde douleur nous avons été accablés, lorsque nous les avons vu privées en un instant d'un si grand nombre de solides appuis qui garantissaient leur stabilité et maintenaient leur splendeur. Ce qui augmente chaque jour notre affliction, c'est la crainte, peut-être trop fondée, où nous sommes, que la perte bien plus déplorable des biens spirituels ne suive de près celle des biens temporels. En effet, si nous ne prenons promptement les mesures nécessaires pour maintenir dans ces contrées la religion catholique, conserver les églises et assurer le salut des ames, il est très à craindre que dans un si grand bouleversement qui a englouti les intérêts temporels de l'Eglise, ses intérêts spirituels n'éprouvent eux-mêmes de très-grands dommages.

Digitized by Google

« Obligés donc par le devoir de notre ministère, de réunir tous nos moyens pour régler d'une manière stable les affaires éclésiastiques de l'Allemagne, pour empêcher que dans ces contrées la religion catholique ne souffre aucun dommage en elle-même, ou dans les choses qui lui sont nécessaires, pour maintenir dans intégrité ce qui subsiste encore, et conserver au moins les biens spirituels, après avoir perdu d'une manière si déplorable les biens temporels, nous avons résolu d'implorer votre secours, notre très-cher fils en J. C., et de vous prier de nous aider dans une affaire si importante. Vous nous avez secondés avec tant de zèle, lorsqu'il s'est agi de rétablir la religion en France, et de lui rendre la paix et la sécurité, qu'après Dieu, c'est à vous que nous sommes redevables de tout ce qui s'est fait dans ce pays d'avantageux à la religion tourmentée si long-temps pas d'aussi horribles tempêtes. C'est un motif pour nous de vous offrir cette nouvelle occasion de prouver votre attachement à la religion catholique, et d'acquérir de nouveaux titres de gloire.

» Bien persuadés, d'après les preuves d'affection que vous nous avez données, qu'à notre prière vous ne refuserez pas votre appui à la religion catholique, et que vous nous seconderez de tous vos efforts dans une entreprise aussi importante, nous vous donnons affectueusement, notre très-cher fils en J. C., notre bénédiction apostolique.

» Donné à Rome, à Sainte-Marie majeure, sous l'anneau du Pêcheur, le 4 juin 1803, l'an 4 de notre pontificat.

» *Signé* Joseph MAROTTI. »

(Suscription.) — *A notre très-cher fils Napoléon Bonaparte, premier consul de la république française.*

## CORPS LEGISLATIF.

*Séance du 15 pluviose.*

Trois conseillers d'état proposent un projet de loi, formant le titre V du 3e. livre du code civil, relatif *au cautionnement.* La discussion s'en ouvrira le 24.

*Séance du 16.*

Le projet de loi relatif aux maisons de prêt a trouvé 24 adversaires et 218 partisans. On aurait cru qu'il eût passé à l'unanimité.

On n'a plus traité que de quelques objets relatifs à des intérêts locaux ou particuliers. Nous ne recueillons, en général, que ce qui touche à l'intérêt universel.

*Séance du 17.*

Le seul objet de cette séance a été la discussion du titre II, livre 3, du code civil, intitulé : *Des conventions ou obligations conventionnelles en général.* Une seule voix a manqué à l'unanimité de l'adoption du projet de loi.

*Séance du 19.*

On discute l'article du projet du code civil qui concerne

Digitized by Google

*les engagemens formés sans convention.* Il est adopté par 253 suffrages contre 2.

## PARIS.

On a fait à l'école de Metz l'application de deux nouvelles découvertes, qui doivent, dit-on, beaucoup ajouter à la force et aux succès de l'artillerie. La première de boulets creux, du calibre de 24, dont l'effet est d'être plus rapide et plus destructeur contre des terrassemens et des ouvrages en bois. La seconde est un essai de pièces de canon *en fer battu*, genre de construction qui, en alongeant le canon, augmente sa solidité, et qui, pratiqué à la naissance de l'art, l'est encore en Espagne.

— Il vient de se faire une découverte utile à la peinture. On est parvenu à tirer du cobalt un bleu propre à remplacer l'outremer.

— Il est entré *aux Sables* une prise anglaise, venant des Indes. Sa cargaison est estimée plus de 15 cent mille francs.

— Et à Bordeaux, un navire de 260 tonneaux, venant de Démérary, chargé de denrées coloniales, et pris par le corsaire *la Bellone*, de ladite ville de Bordeaux.

— Sur la présentation de trois candidats par le premier consul, le sénat conservateur a nommé pour un de ses membres, le cit. Viri, préfet des Deux-Nèthes, désigné par le département du Léman.

— M. Pisani de la Gaude, ancien évêque de Vence, a été nommé à l'évêché de Namur, vacant par la démission de M. de Bexon.

— Le cit. Réal, conseiller d'état, vient d'être spécialement chargé de l'instruction et de la suite de toutes les affaires relatives à la tranquillité et à la sûreté intérieures de la république.

— Le prefet de la Dyle vient d'adresser la lettre suivante à tous les maires de son ressort:

« Citoyens maires, je vous préviens que le gouvernement vient de décider que les presbytères et jardins des annexes aux cures et succursales des départemens de la ci-devant Belgique, ne seront point aliénés, et seront mis à la disposition des vicaires qui desservent ces annexes.

» Un doute s'étoit élevé, citoyen maire, si les fondations pour messes obituaires et les revenus anniversaires faisoient partie des biens de fabriques.

» Le gouvernement a encore décidé que les différens

Digitized by Google

biens, rentes et fondations chargés de messes anniversaires et services religieux, faisant partie des revenus des églises, sont compris dans les dispositions de l'arrêté du 7 thermidor an 11, et qu'à ce titre, ils seront rendus à leur première destination.

» Je vous charge de faire part de ces dispositions, tant au desservant qu'aux marguilliers de l'église de votre commune, et de tenir la main à leur exécution. »

— Un petit corsaire de Boulogne a capturé, le 14 de ce mois, un bâtiment anglais de 500 tonneaux, qui portait 8 pièces de canon et 21 hommes d'équipage. Il était chargé de sucre, de café, de coton des colonies et de dents d'éléphant. Il n'a rendu aucun combat, l'équipage ayant refusé de se battre contre les Français. *(Moniteur.)*

— Le jubilé accordé à l'occasion du concordat sera ouvert, dans le diocèse de Paris, le 10 mars prochain (19 ventose) et finira le 8 avril suivant (18 germinal). Il est annoncé par un mandement très-touchant de M. l'archevêque, dans lequel il s'attache principalement à prêcher la paix. « O » mon Dieu! dit-il, si mes travaux sont encore nécessaires » à la portion du troupeau que vous m'avez confiée, je » lui sacrifie volontiers le peu de force qui me reste. » Jusqu'à mon dernier soupir, j'adorerai vos décrets, je » m'y soumettrai avec joie; fidèle aux devoirs de mon » ministère, je ne cesserai de dire qu'il faut vous servir » en esprit et en vérité, parce que vous repandez dans » l'ame de ceux qui vous craignent, une douceur, un » calme préférable à toutes les jouissances du monde. » Je ne cesserai de dire qu'il faut respecter, chérir le » gouvernement, parce que son chef suprême nous a fait » oublier tous les maux que nous avions éprouvés; parce » que, dans peu d'années, il a procuré plus de gloire, » plus d'avantages à notre patrie, que les héros, que » les sages qui l'ont illustrée pendant des siècles; parce » que ceux qui le secondent suivent les impressions de » son génie, et veillent sur chaque partie de ce grand » empire, comme si elle était le seul objet de leur » occupation et de leurs soins. Je ne cesserai de dire qu'il » faut s'aimer les uns les autres, parce que c'est votre » commandement, et qu'en l'accomplissant, on rend à » la société tout ce qu'on lui doit. Je ne cesserai de » dire qu'il faut être parfait, parce qu'en vous proposant » pour modèle, vous nous avez donné celui de toutes les » perfections. Mais si malgré mes efforts, ma voix n'est » plus pour mes ouailles qu'un airain sonnant et une » cymbale retentissante, permettez-moi de vous rappe-

Digitized by Google

» ler, ô mon Dieu, que mon exil a été prolongé au-
» delà des bornes ordinaires; ma course est achevée!
» *Cursum consummavi.* J'ai conservé le dépôt de la foi,
» malgré les nouveautés dangereuses, et les oppositions
» d'une science téméraire: *Fidem servavi.* Que me reste-
» t-il à présent, que de solliciter de votre miséricorde
» la couronne de justice que vous promettez aux servi-
» teurs qui n'ont point enfoui le talent qu'ils tenaient
» de vous? *In reliquo reposita est mihi corona justitiæ.*
» Je vous la demande, non-seulement pour moi, mais
» pour tous ceux qui soupirent après votre avènement
» glorieux, pour tous ceux qui, renonçant aux maximes
» du monde, pratiquent la morale de votre Evangile, et
» qui, exacts observateurs de vos commandemens, ren-
» dent à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à
» Dieu. »

— Les fonds de la bourse ont été cotés hier à 57. Cette hausse est le résultat naturel de la connaissance du budjet de l'année, qui a transpiré dans le public par la communication qui en a été faite aux sections du tribunat. Les fonds anglais, d'après les dernières nouvelles, sont cotés à 55. Ainsi nos fonds commencent à l'emporter. Cette hausse de notre côté, et ce discrédit du côté des anglais, ne peuvent aller qu'en croissant, mais il y a cette différence entre les fonds français et les fonds anglais, que les fonds français sont cotés en argent sonnant, et les fonds anglais en papier-monnaie dont le cours avec la piastre a été fixé, par la dernière opération du gouvernement anglais, à 10 pour cent de perte; ainsi donc, la cote des fonds anglais en argent sonnant, est aujourd'hui à 45 pour cent.

Au reste, ce commencement de dépréciation que le gouvernement anglais a été obligé d'avouer, lui a servi en maintenant *en apparence* le cours des effets publics, et même il est probable, qu'*en apparence*, ils gagneront encore quelque chose. Il a encore l'avantage pour lui de rendre les réalisations de fonds plus difficiles, puisqu'il faut supporter une plus forte perte. Et si, au milieu d'aussi grands symptômes de décadence et de discrédit, le change avec le continent se soutient, c'est que l'Angleterre fait d'immenses sacrifices, en donnant au plus bas prix les marchandises dont ses magasins sont encombrés. (*Monit.*)

☞ *Errata.* — Dans le dernier numéro, p. 307, not. 1. t. p. *lisez*: t. 36. p. 60. 61. — P. 309. lig. 14, sa conformité avec le grec ancien, *lisez*: la conformité du français avec..... — P. 370. lig. 12, Théodore Zigomolas, *lisez*: Théodose Zygomalas. — P. 312. not. 1, ad Mær, *lisez*: præf. ad Mær. — P. 313. lig. antépénult., Ruherkenius, *lisez*: Ruhnkenius.

Digitized by Google

N°. CXXXVIII.) 28 PLUVIOSE AN 12 DE LA REP. FRA.
(Samedi 18 Février 1804.)

# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

IMITATION DE L'ODE D'HORACE : *Diffugere nives*, etc.

La neige a disparu du sommet des montagnes ;
Dans ces climats Zéphire est de retour,
Et le gazon naissant qui verdit nos campagnes,
Réveille en nous l'espérance et l'amour.

Déjà les grâces demi-nues,
Au bord des limpides ruisseaux,
Avec les nymphes de leurs eaux,
Forment en cœur des danses ingénues;
Tout nous appelle à des plaisirs nouveaux.

Ami, dans une douce ivresse,
Songe à couler tes rapides instans !
Mets à profit les jours de la jeunesse !
Le temps s'envole, et bientôt la vieillesse
Viendra glacer et ton ame et tes sens.

Tout a son terme, ainsi que sa durée ;
L'hiver fait place à la saison des fleurs,



Digitized by Google

Cérès la suit de gerbes entourée,
L'automne enfin sourit aux vendangeurs
Et fuit bien vîte au retour de Borée.

Ainsi chaque saison finit
Et recommence sa carrière :
Le jour éclipsé par la nuit
De nouveau brille sur la terre ;

Mais nous, quand la main du trépas
Nous a plongés dans ces demeures sombres
Où des Tullus et des Numas
Habitent les royales ombres,
Adieu la vie et ses plaisirs si doux!
Pour ne plus la revoir, nous perdons la lumière :
Une ombre vaine, une froide poussière,
Est tout ce qui reste de nous.

Eh! qui sait si des Dieux la suprême sagesse,
A ce jour qui nous luit, réserve un lendemain?
D'un avenir obscur, vas, ne te promets rien,
Et jouis du présent qui t'échappe sans cesse!

Lorsqu'une fois tu seras descendu
Au noir rivage où tout se précipite,
Lorsque pour toi Minos aura rendu
L'arrêt fatal qu'aucun mortel n'évite,
Ah! c'en est fait, au séjour des vivans,
Tu n'auras plus rien à prétendre :
Ta naissance, ni tes talens,
Tes vertus, ni tes faits brillans,
N'obtiendront point de ranimer ta cendre.

En vain par l'amour indompté
Hippolyte à Phébé vécut toujours fidèle,
Cette chaste divinité
N'a pu le réveiller dans la nuit éternelle.

Digitized by Google

Sur les pas d'un ami que son œil vit périr,
Thésée en vain s'élance aux rives du Cocyte,
L'ombre chérie échappe à sa poursuite,
Et des fers de Pluton il ne peut l'affranchir.

*Par* Félix Saint-Géniès.

## L'AMOUR chez FANNY,

*Conte Anacréontique.*

Fanny respirait naguère,
Près de son toit solitaire,
L'air embaumé du matin.
A ses pieds tombe soudain
L'aveugle ailé de Cythère.
Il était faible et tremblant.
« Ayez pitié d'un enfant,
» Lui dit-il, qui fuit sa mère.
» Je suis l'Amour : on me suit,
» J'ai volé toute la nuit :
» Daignez, je vous en conjure,
» Me receler quelque part :
» Un peu remis, je vous jure
» De déguerpir sans retard ».
Craintive, quoiqu'attendrie,
Fanny voudrait refuser :
Mais comment même l'oser,
Lorsque c'est l'Amour qui prie ?
D'ailleurs il paraît si las !
Elle le prend dans ses bras,
Rentre au logis, et le pose
Sur un duvet que la rose



Digitized by Google

Orne et parfume à l'entour.
Ah ! ce que c'est que l'Amour,
Et comme il paye un service !
Fanny s'éloigne du dieu :
Tout-à-coup un trait de feu
Vient frapper sa bienfaitrice.
Par bonheur ce ne fut rien ;
Mais le tour piqua la belle.
« Va traître, je saurai bien
» Te châtier, se dit-elle.
» Dors en paix, dors, mon petit. »
Cependant l'Amour dormit.
Alors vers l'hôte de Gnide,
D'un pas discret et timide
Fanny s'avance humblement,
Puis s'incline doucement,
Puis soulève adroitement
Les deux ailes du perfide,
Puis les joignant de son mieux,
Les lui rogne toutes deux.
Aussitôt l'Amour s'éveille...
Fanny part. L'enfant la voit
Qui tient ses plumes et croit
S'être vengée à merveille.
Cruelle erreur ! le malin,
Bien loin d'avoir du chagrin,
La fixe avec un sourire,
Et se met vîte à lui dire,
D'un air joyeux et moqueur :
« Pour le coup, merci, ma chère ;
» Qu'on me cherche ; que ma mère
» Redouble ou non sa colère,
» A présent je n'ai plus peur.
» Grâce à toi, je la défie,

Digitized by Google

» Je n'ai plus d'ailes. Ainsi
» Je ne bouge point d'ici,
» Et m'y voilà pour la vie ».
A ces mots Fanny, dit-on,
Pleura de s'être vengée;
Mais le fugitif tint bon
Chez son hôtesse affligée.
Pour moi, je crois que Fanny
N'aura pas long-temps gémi
D'avoir chez elle un tel maître;
Car chacun, depuis ce jour,
La cherche et veut la connaître,
Pour connaître aussi l'Amour.

J. G. GRANCHER.

## A L'AMOUR.

Cessons de soupirer. Supplice de la vie,
Fuis trop cruel enfant; oui, fuis-moi sans retour;
Mais peut-on vivre, hélas! sans connaître l'amour?
Tourmens d'un cœur aimé, c'est vous seuls que j'envie;
Fuis donc, fuis douce paix. Je reviens à ta cour
Dieu puissant, dieu chéri que l'univers adore;
Perce-moi de tes traits, brûle-moi de tes feux:
J'aime un objet charmant; eh bien! je veux encore,
Je veux, s'il est possible, être plus amoureux.
Que les ris ou les pleurs, que l'espoir ou la crainte
Me fassent éprouver leurs charmes tour-à-tour;
En vain je gémirai; reste sourd à ma plainte:
Tout, jusqu'à la douleur est plaisir en amour.

AUGUSTE DE LABOUISSE.



Digitized by Google

## ENIGME.

Je marche sur six pieds, je vis dans le silence,
Et je suis, en amour,
Pour qui craint les jaloux, d'une grande importance.
Plus d'un bavard me trahit chaque jour.
Je suis; ..... mais c'est assez; tu devines peut-être:
En ce cas, cher lecteur, pour toi je cesse d'être.

*Par* HENRI BOUILLON.

## LOGOGRIPHE.

Lecteur, sur mes sept pieds je connais ta puissance,
Et quel est en tes mains mon déplorable sort;
Mais, je trouve en moi-même un moyen de vengeance:
Si l'on m'ôte le cœur je puis donner la mort.

## CHARADE.

Lise demande mon premier,
Dans la crainte que mon dernier
Ne la prive de mon entier.

## *Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Mine.*
Celui du Logogriphe est *Sopha.*
Celui de la Charade est *Pinson.*

Digitized by Google

## *Sur l'esprit littéraire du XVIII^e. siècle.*

### ARTICLE Ier.

LES hommes qui professent les opinions les plus opposées semblent s'accorder aujourd'hui pour avouer la décadence de notre littérature ; mais on varie sur les causes qui l'ont amenée : ceux-ci veulent les trouver près de nous ; ceux-là, pour les découvrir, remontent de quelques années ; les uns accusent la critique de produire un découragement total ; les autres au contraire pensent que l'extrême indulgence du public multiplie les mauvais ouvrages et les méchans auteurs. A travers tant d'avis différens, je risque peu de choses à faire connaître le mien ; s'il est prouvé, comme on le dit souvent, que la vérité naisse du choc des sentimens contradictoires, j'aurai du moins la consolation, même en me trompant, d'avoir contribué aux progrès de la vérité.

On n'avance qu'en allant devant soi, on ne rétrograde qu'en allant en arrière : ces deux observations sont incontestables, et la preuve toute entière en est renfermée dans la définition des mots avancer et rétrograder. Dans quelle disposition d'esprit les peuples et les hommes doivent-ils être pour faire des progrès en littérature ; c'est-à-dire pour avancer ? Dans quelle disposition d'esprit les hommes se trouvent-ils nécessairement quand leur littérature rétrograde ; c'est-à-dire retourne en arrière ? C'est de l'examen de ces deux questions que j'espère tirer des résultats positifs et faciles à être saisis par ceux même qui n'accordent pas



Digitized by Google

aux lettres une importance assez grande pour en faire l'objet de leurs méditations.

*L'esprit humain n'est fort que de ce qu'il croit.* Cette maxime de l'évangile : il n'y a que la foi qui sauve, renferme un sens si étendu, si profond, qu'on peut l'appliquer à la morale, à la politique et à la littérature avec autant d'avantages qu'à la religion. Savoir c'est croire, croire c'est savoir, ont dit MM. de Port-Royal qui, dans leur admirable logique, n'ont jamais séparé la science de la conviction. En effet, personne ne niera qu'un villageois qui croit ce qu'il a appris dans son catéchisme ne connaisse mieux *Dieu*, que tous les savans réunis de l'Europe ne connaissent la *matière* sur laquelle ils ont fait et feront encore tant de volumes dont le dernier résultat sera nécessairement un doute. Le doute, disent les philosophes, sert aux progrès de la raison : oui, quand le doute finit par produire une connaissance plus certaine des choses mises en discussion ; mais quand il ébranle toutes les vérités qui faisaient la sûreté, le charme et la consolation de la vie sociale, quand il ôte aux esprits la *force* de croire et qu'il les laisse dans une fatigante incertitude, il fait rétrograder la littérature, la morale et la civilisation.

L'homme des champs qui a de Dieu une connaissance qui lui est devenue propre, va en avant ; il applique cette connaissance à son usage, en fait la règle de sa conduite, ne se trompe plus sur ses devoirs ; il est capable d'instruire ses enfans d'une manière positive ; en un mot, il sait parce qu'il croit. Son imagination peut sourire à la nature, jouir des beautés qu'elle lui présente, observer avec admiration ou crainte les phénomènes qui le frappent ; tout est image pour lui, positivement parce qu'il ne lui vient pas dans l'idée qu'il puisse sonder la profondeur des choses. Il ne peut rester à cet égard aucun doute, c'est dans cette disposition

Digitized by Google

d'esprit, au milieu de l'antique vie pastorale, qu'est née la poésie, cette partie si essentielle de la littérature chez tous les peuples, cette partie première qui se compose d'images et de sentimens, et qui se perfectionne tant qu'on ne change pas sa véritable destination qui est de parler à l'imagination.

Au contraire, l'homme qui apprend beaucoup et qui n'a la conviction de rien, énerve son esprit, dessèche son cœur, éteint son imagination; de tout ce qu'il sait, aucune chose ne lui est propre: tel savant qu'il devienne, il restera incapable de faire faire le moindre progrès à la morale, à la civilisation, à la littérature. C'est la conviction qui donne à l'esprit humain la force de se déployer, qui le porte au grand, au sublime; aussi, en examinant l'état des lettres chez les anciens, voyons-nous toujours le talent du coté de la vérité. Eschine avait certainement autant d'esprit, plus de grâces, de moyens de séduction que Démosthène; cependant quelle différence entre ces deux orateurs! Démosthène, convaincu que Philippe menaçait la liberté de la Grèce, porte dans toutes les ames la persuasion qu'il avait en lui; malgré toutes les ressources de l'art oratoire, Eschine ne parvient pas à prouver que Philippe soit sans ambition; pourquoi? c'est qu'il ne le croyait pas lui-même. Si Cicéron n'eût été que l'ennemi personnel de Catilina, si, même avant de pouvoir en fournir les preuves au sénat, il n'avait pas eu en lui la conviction des projets et des crimes de ce conspirateur, pense-t-on qu'il eût également frappé les esprits par les mêmes traits d'éloquence? Certes si nous lisons encore aujourd'hui avec admiration les discours de Démosthène et de Cicéron, c'est que la vérité qui leur servit de base, en devenant irrécusable pour nous, ajoute un charme nouveau à cette lecture. De toutes les parties de la littérature j'ai choisi l'éloquence pour prouver l'ascen-

Digitized by Google

dant de la conviction, parce que l'exemple des deux orateurs de l'antiquité est positif; que les événemens ont parlé si haut en leur faveur qu'il n'y a point d'objections à faire; et que, même lorsqu'il est question des lettres, il faut aujourd'hui mettre les faits avant les discussions. Si après avoir examiné la force que la conviction donne à l'esprit, nous passions de la littérature à la politique, nous trouverions de même que la première différence qu'il y a entre le profond observateur et le grand homme, consiste en ce que le premier sait ce qu'il faut faire, tandis que le second sent qu'il peut le faire; l'un n'a qu'une science conjecturale et par conséquent douteuse, l'autre une science qui lui est propre. Imitant alors notre siècle qui a fait deux choses distinctes de savoir et de croire, nous dirions: *L'esprit humain n'est pas fort de ce qu'il sait, mais de ce qu'il croit.*

Transportons cette maxime de l'individu à la société, nous resterons convaincus que plus il y a de vérités généralement reconnues dans un Etat, et plus l'esprit des hommes acquiert de forces; plus par conséquent la littérature et la civilisation font de progrès. Mais du moment où l'esprit de doute s'introduit, il y a stagnation; et quand cet esprit domine, la civilisation et la littérature rétrogradent nécessairement. Avant d'appuyer cette double assertion par un examen des lettres pendant le siècle de Louis XIV et le siècle dernier, je vais essayer d'en faire sentir la vérité par des réflexions prises dans la nature des choses.

La littérature n'est d'une nécessité indispensable ni pour un état, ni pour chaque homme; c'est un luxe dont on n'a le desir qu'au moment où les premiers besoins satisfaits procurent à l'imagination un calme qui lui permet de se créer des plaisirs: or, le premier besoin de l'esprit humain est de croire; il faut n'avoir observé ni les enfans,

Digitized by Google

ni les hommes pour douter de cette assertion. Lorsque la philosophie est parvenue à remettre en discussion les anciennes vérités qui étaient devenues le patrimoine de la société, tous les esprits se trouvent faibles ; ils nagent dans le vague. Avant de se livrer à la littérature, luxe qui demande du calme, l'homme est dans la nécessité de s'expliquer à lui-même ce qu'il est, d'où il vient, où il va ; il se fatigue ; il s'abyme dans les profondeurs qu'il veut sonder ; et pour avoir refusé de courber son esprit devant quelques mystères, tout est devenu mystère pour lui. L'esprit d'analyse, qui nait du desir de savoir et de l'impossibilité de croire, est l'opposé de l'esprit littéraire ; le premier veut tout expliquer ; le second ne veut que peindre ; à l'un il faut des argumens, à l'autre des images : aussi la poésie, la plus ancienne partie de toutes les littératures, est-elle toujours la première qui se retire devant la métaphysique. On n'aime plus les vers, disait M. de Voltaire dans sa vieillesse ; M. de La Harpe a souvent fait la même remarque dans sa Correspondance et dans son Cours de Littérature : ils disaient vrai tous les deux ; mais ils n'ont expliqué ni l'un ni l'autre pourquoi la poésie avait perdu son empire, et j'essayerai, dans les articles qui suivront celui-ci, de suppléer à leur silence en fournissant toujours des preuves à l'appui de mes assertions.

Lorsque la philosophie, ou l'esprit de doute, a remis en discussion les vérités jusqu'alors généralement reconnues sur Dieu, sur la création du monde, sur la destinée de l'homme, non-seulement il est impossible que la littérature fasse des progrès, mais il est d'une nécessité absolue que les lettres et la civilisation rétrogradent ; les lettres parce que l'imagination a perdu sa fraîcheur, la civilisation parce que les hommes sont bien moins encore unis par les lois qui les gouvernent que par les opinions qui

Digitized by Google

leur sont communes, et que du moment où le doute s'introduit dans les esprits toutes les opinions deviennent individuelles: s'il s'en forme de communes à un grand nombre, ce n'est plus que par esprit de cabale, par opposition à d'autres opinions. Bientôt des discussions sur les vérités religieuses on passe irrésistiblement à l'examen des vérités politiques, de l'examen des vérités politiques à l'analyse des vérités de sentiment; tout devient problématique, Dieu, la société, les devoirs, les vices, les vertus, tout enfin jusqu'aux règles du goût, jusqu'à la valeur des mots. Dans cette incertitude générale, preuve certaine de la foiblesse des esprits, n'est-il pas naturel que la littérature tombe en décadence? D'où partirait-on pour faire des progrès nouveaux, puisqu'il n'y a plus rien de certain, rien de réel, rien de reconnu? Quels seront les juges quand tout le monde plaide? Sur quelles autorités s'appuiera-t-on quand on récuse l'expérience des siècles et les grands hommes qu'ils ont produits? Alors les livres se multiplient sur tous les sujets, les genres les plus opposés se confondent; et l'on s'extasie sur le progrès des lumières, lorsqu'il est indubitable que s'il y avait plus de lumières, il y aurait moins d'objets importans en discussion, et conséquemment moins de livres; en un mot, la folie devient telle qu'on prend la marque positive d'une décadence complète pour une preuve de *perfectibilité*.

Ne peut-on demander à ceux qui paraissent encore persuadés du progrès des lumières, si, pour faire des progrès nouveaux, il ne faut pas qu'il y ait des progrès anciens généralement reconnus; si, pour qu'un homme ou qu'une société avance, il ne faut pas qu'il y ait un but marqué, un point de départ déterminé? Or que font les philosophes modernes? ils déplacent sans cesse ou le but ou le point du départ; c'est-là leur unique occupation; ils nous

Digitized by Google

font courir sans nous laisser l'espérance d'arriver ; ils nous livrent à des efforts qui ne peuvent plus produire qu'une vaine agitation ; et nous douterions même si nous avançons ou si nous rétrogradons, sans ce grand siècle de Louis XIV qu'on ne peut perdre de vue à quelque distance qu'on prétende s'en éloigner, et autour duquel nous revenons nous presser, moins par une vive admiration peut-être, que pour trouver du moins un appui et du repos.

Personne n'ose plus nier aujourd'hui que la littérature et la civilisation n'eussent fait de grands progrès dans ce siècle mémorable, que par conséquent les esprits n'y fussent devenus plus forts, les imaginations plus riantes par la quantité des vérités généralement reconnues. Si les lumières avaient fait de nouveaux progrès depuis cette époque, il serait sensible que la société aurait acquis une plus grande somme de vérités; mais si nous trouvons au contraire que tout ce qui était vrai dans le dix-septième siècle a été bafoué par le siècle suivant ; si aux maximes morales, politiques et religieuses, expressions de la société à cette brillante époque, nous parvenons à prouver qu'on n'a substitué que le doute, alors nous pourrons apprécier à sa juste valeur le prétendu progrès des lumières, et conclure que la décadence des lettres a eu pour cause principale l'état maladif naturel à des esprits qui n'ont plus la force de croire, et qui usent le peu de ressort qui leur reste à chercher la chimérique solution des problèmes enfantés par la philosophie.

Tel était l'état des lettres et de la civilisation à la fin du dix-huitième siècle qu'il n'y avait plus de vérités généralement reconnues, et que la quantité des erreurs en crédit était incalculable. Cependant, à cette époque, il n'était pas permis de dire que notre littérature tombait en décadence; on ose l'avouer aujourd'hui parce que, revenus à la rai-

Digitized by Google

son, nous avons du moins la force de mépriser les faux principes qui, dans tous les genres, nous ont égarés. Les bons ouvrages sont rares encore, et cela doit être; mais les erreurs qui ont eu tant de crédit se dissipent, les grandes vérités reprennent leur empire; il en est une en politique qui frappe également les esprits, et de laquelle sortent naturellement toutes les vérités du même ordre : c'est un gouvernement en rapport avec l'étendue de notre patrie, et un chef qui a la conviction de son pouvoir. Tranquilles sur notre destinée, ne mettant à chaque discussion que l'intérêt qu'elle comporte, nous serons bientôt d'accord sur les véritables progrès que la civilisation et la littérature avaient faits en France; et c'est alors seulement qu'il sera permis d'en espérer de nouveaux. Si les sciences semblent encore obtenir la préférence sur les lettres, on ne doit pas s'en étonner : lorsque les littérateurs s'accordent pour mettre en problème toutes les vérités morales, politiques et religieuses, l'esprit humain, qui ne peut rester dans le doute, s'adresse aux savans toujours prompts à promettre des connaissances positives; heureusement ce qu'il y a de positif dans les sciences est si peu de chose en comparaison des grandes vérités qui sont du domaine de la littérature, que, pour reprendre son ascendant naturel sur les esprits, il lui suffira de renier le doute philosophique qui l'avait corrompue. Il appartient à ceux qui, dans le sérieux de la révolution, ont pour jamais perdu cette fraîcheur d'imagination sans laquelle on ne crée rien en littérature, de rendre la dure expérience qu'ils ont acquise profitable aux jeunes gens, en discutant, pour eux, les erreurs mises en crédit dans le dix-huitième siècle. Si je choisis toujours parmi les livres qui ont eu le plus de succès à cette époque, ce ne sera point par mépris pour leurs auteurs:

Digitized by Google

les croire dangereux, même après les malheurs et les folies dont nous avons été témoins, c'est leur reconnaître beaucoup de talens. Que leur accordent de plus ceux qui les défendent ?

FIÉVÉE.

---

*Elémens d'Idéologie*, seconde partie, grammaire ; par le citoyen *Destutt-Tracy*, membre du Sénat Conservateur et correspondant de l'Institut national. A Paris, chez *Courcier*, imprimeur-libraire pour les mathématiques, quai des Augustins, n°. 17 ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

On a souvent observé que les siècles brillans où l'on porta la poésie et l'éloquence à leur plus haut degré de perfection, précédèrent toujours les époques moins célèbres où toutes les productions de l'esprit humain furent soumises à l'esprit d'analyse et de calcul. Il n'est pas difficile d'expliquer cette cause de décadence dans les lettres. Les grands génies créèrent les langues ; après les avoir trouvées incorrectes et dures, ils les consacrèrent par des chefs-d'œuvre ; la raison supérieure, le goût et le sentiment de l'harmonie dont ils étaient doués, bannirent l'obscurité et l'incohérence des idiomes barbares, déterminèrent l'acception des mots et le choix des constructions ; et firent éviter le retour trop fréquent des mêmes sons, comme le concours des syllabes rudes qui pouvaient blesser une oreille délicate. Il n'y eut point là de calculs, ni de recherches d'analogie. Les langues existaient bien avant que ces grands hommes parussent ; ne pouvant en changer l'esprit, ni les formes, sous peine de n'être pas entendus

Digitized by Google

de ceux dont ils voulaient conquérir l'admiration, ils se bornèrent à les plier au caractère de leur génie, sans s'occuper du soin minutieux d'en simplifier la syntaxe et d'en corriger les irrégularités. Ce fut des productions réunies de ces écrivains célèbres qui, aux époques brillantes de la littérature, s'élevèrent presque tous en même temps, que les grammairiens tirèrent les règles qu'ils prescrivirent pour une langue déjà fixée avant que les préceptes en fussent recueillis. C'était-là que devaient se borner les fonctions du grammairien. Chargé de rassembler les décisions du génie et du goût, et les exemples où chaque beauté devient une loi pour le langage, il ne devait puiser sa doctrine que dans les ouvrages dont l'admiration générale avait fait des modèles. « Ce ne sont pas ici des » lois que je fais pour notre langue, de *mon autorité* » *privée*, dit Vaugelas au commencement de ses Remar- » ques, je serais bien téméraire pour ne pas dire insensé. »

Après le siècle où la littérature française brilla d'un si grand éclat, les grammairiens n'eurent pas la même réserve que Vaugelas. Ils firent succéder l'analyse minutieuse à des règles claires et précises. De *leur autorité privée*, ils bouleversèrent toutes les règles grammaticales; cherchant des analogies auxquelles on n'avait jamais pensé, ils voulurent rendre raison de tout, et par conséquent jetèrent de l'obscurité sur les matières qui avaient le moins besoin d'éclaircissement. Dans l'impossibilité de plier la langue aux systèmes qu'ils avaient imaginés, ils proposèrent souvent d'y faire des modifications et même de la dénaturer entièrement.

M. de Tracy ne dissimule point les objections que l'on propose contre les nouvelles grammaires. « On objecte assez » communément, dit-il, que c'est la lassitude et l'épui- » sement du génie qui produisent ce penchant à la ré- » flexion et à la discussion, et l'on regarde comme un signe

» de

Digitized by Google

» de décadence *l'apparition de cet esprit subtil* et sévère
» qui, se portant à la fois sur les choses et sur les mots,
» veut tout analyser, tout connaître, tout apprécier, et
» cherche à se rendre compte de toutes ses impressions,
» jusque dans les moindres détails; mais il est aisé de
» voir que cela même est encore un progrès de notre in-
» telligence, progrès qui doit nécessairement suivre les
» autres, et ne peut les précéder. »

Il est sûr que l'apparition de l'esprit subtil dont parle M. de Tracy, ne peut produire ni de grands génies, ni de bons raisonneurs. Vainement veut-il insinuer que depuis que cet esprit domine dans la philosophie, l'espèce humaine a fait un pas vers la *perfectibilité*; on lui répondra par des faits dont il ne pourra contester l'évidence. Les idées de morale sont-elles plus saines aujourd'hui qu'elles ne l'étaient avant les nouvelles doctrines? l'éloquence, la poésie ont-elles repris leur ancienne gloire? reconnaît-on dans les écrits modernes, cette dialectique serrée, vive, pressante et toujours juste dont Pascal et MM. de Port-Royal ont donné tant d'exemples? S'il est certain que l'abus de la métaphysique nous a privés de presque tous les avantages dont nous jouissions sous ses différens rapports, il sera difficile à M. de Tracy de prouver ce qu'il avance. Comment ne reconnaît-il pas d'ailleurs que cette méthode analytique qui s'étend sur les *choses* et sur les *mots*, ne peut qu'égarer le plus grand nombre des hommes par des résultats spécieux? leur entendement est trop faible pour un tel examen; ils se laisseront entraîner à de fausses lueurs; plus ils parcourront les routes tortueuses de la métaphysique, plus ils adopteront d'absurdités, dont ils auraient été eux-mêmes étonnés, si on les leur eût proposées auparavant. La raison humaine n'a pas besoin de tant d'apprêt; et la providence en nous donnant une perception rapide qui nous trompe rarement, ne



Digitized by Google

nous à pas destinés à ces vaines et lentes spéculations auxquelles nous ne nous livrons le plus souvent que par orgueil. Cette prétention de tout définir que les philosophes affectent, ne sert ordinairement qu'à jeter de la confusion dans les matières qu'ils veulent éclaircir. Il est une multitude d'objets que nous concevons par le sens intérieur qui existe en nous, mais dont il nous serait impossible de donner des explications intelligibles. On priait Saint-Augustin de définir le *temps* : « Si on ne me demande » pas ce que c'est, répondit-il, je le sais; si on me le » demande, je ne le sais pas. »

M. de Tracy convaincu de l'extrême utilité de la *philosophie rationelle*, pense que l'époque à laquelle elle a pris naissance, sera célèbre par ses heureux résultats. « Cette ère, dit-il, est vraiment *l'ère française*; et elle » doit nous faire prévoir un *accroissement de bonheur*, » dont on chercherait en vain à juger par l'exemple des » siècles passés. » On se demande quel *accroissement de bonheur*, l'idéologie peut promettre à la France. Les maximes de ses sectateurs ont été autrefois mises en usage dans l'administration, et l'on ne s'est pas aperçu que leur application ait contribué à la félicité des peuples. Nous sommes d'autant plus portés à persister dans notre opinion, que le gouvernement qui, en si peu d'années, a fait oublier les malheurs de la révolution, et porté la gloire nationale à un degré auquel la France n'avait jamais osé prétendre, a cru devoir bannir l'enseignement de l'idéologie des écoles nouvelles qu'il a établies; c'est ce qu'observe avec regret M. de Tracy dont l'ouvrage était destiné aux écoles centrales qui existaient lorsqu'il le commença.

La première partie de cet ouvrage a paru il y a deux ans. C'est un traité d'idéologie dont, suivant l'auteur, l'étude doit précéder celle de la grammaire. Nous ne nous arrêterons pas à discuter ce système en faveur du-

Digitized by Google

quel M. de Tracy s'efforce de donner des raisons spécieuses; nous observerons seulement qu'il détruirait tous les plans d'instruction adoptés jusqu'à nos jours. En effet, s'il fallait qu'avant d'apprendre la grammaire, les jeunes gens fissent un cours de métaphysique, quel renversement de toutes les idées reçues! à quel âge commenceraient-ils cette étude? quel temps prendrait-on pour leur enseigner les langues anciennes et les belles-lettres? les objections se multiplient à l'infini.

La grammaire qui paraît aujourd'hui est une suite du système de l'auteur. En adoptant plusieurs idées de Condillac et de Beauzée, il en forme un ensemble où l'on trouve plus de recherches ingénieuses que d'utilité réelle. MM. de Port-Royal, dans un traité très-court, avaient résolu tout les problèmes grammaticaux qui pouvaient être de quelque importance; c'était là qu'on devait s'arrêter pour ne pas tomber dans les abymes de la métaphysique. Leurs successeurs, en voulant donner de nouvelles définitions, et soumettre les usages toujours arbitraires des langues aux règles du raisonnement, ont embrouillé cette matière: ils ont changé en une science aride et inutile les préceptes lumineux de leurs illustres devanciers. M. de Tracy ne s'est pas garanti de ce défaut où il a été entraîné par son système; mais on doit remarquer qu'il a du moins plus de clarté et de précision que cette multitude de grammairiens, prétendus philosophes, qui l'ont précédé.

L'auteur, comme presque tous ceux qui ont traité le même sujet, se trouvant dans l'impossibilité de concilier les usages des langues avec les règles rigoureuses du raisonnement, a essayé de répandre quelques idées sur la création d'une langue parfaite, et sur l'amélioration des langues vulgaires. Il donne son système avec beaucoup de réserve; loin d'annoncer l'espoir qu'il puisse jamais être



Digitized by Google

exécuté, il ne le présente que comme un préservatif contre des systèmes plus absurdes. Cependant il ne renonce pas à la prétention de rectifier les langues vulgaires. « Je n'ai pas l'espérance, dit-il, que ce rêve puisse » jamais se réaliser; je ne l'ai décrit avec détail que pour » dégoûter des tentatives mal conçues que je crois plus » propres à écarter du but qu'à en approcher; pour avoir » une occasion de signaler toutes les causes qui contri- » buent à l'inexactitude de nos langues; et aussi dans l'es- » pérance d'inspirer le desir de les laisser petit-à-petit se » rapprocher de ce modèle. »

On découvre au travers de la modestie de l'auteur, l'espoir de faire adopter dans la langue française des changemens importans. On ne peut s'empêcher de blâmer une telle prétention, sur-tout quand on réfléchit que les chefs-d'œuvre qui ont fait la gloire de la France, sont écrits dans cette langue, et que, si l'on parvenait à la dénaturer, ces productions sublimes ne seraient plus entendues. C'est cette perfection à laquelle nos grands poètes et nos grands orateurs ont porté une langue dont on n'a relevé les irrégularités qu'à une époque où l'on était hors d'état d'imiter les modèles, c'est cette perfection *désespérante* pour les grammairiens novateurs, qui empêchera toujours leur doctrine de se propager.

M. de Tracy blâme MM. de Port-Royal de s'être resserrés dans les limites trop étroites: « quoique dans plu- » sieurs endroits de leur logique, dit-il, ils soient entrés » dans des détails sur la formation de nos idées, et sur » quelques-unes de nos opérations intellectuelles, cepen- » dant ce n'est, pour ainsi dire, qu'incidemment et par » morceaux détachés, qu'ils ont traité ces objets..... aussi » l'on peut voir combien presque tout ce qu'ils ont dit » est vague, faux ou incomplet, et quelle obscurité cela » répand sur tout le reste de l'ouvrage. Par-là il se trouve

Digitized by Google

» réduit à n'être qu'un recueil d'observations plus ou » moins bonnes, mais sans ensemble ; et il ne peut être » regardé comme une théorie complète des caractères de » la vérité et de la certitude, ce que devrait être une » bonne logique. »

MM. de Port-Royal étaient trop bons métaphysiciens pour penser qu'il fût possible de donner une théorie complète des *caractères de la vérité et de la certitude.* Profondément pénétrés des grandes vérités de la religion, ils étaient convaincus qu'il est des objets auxquels l'intelligence de l'homme ne peut atteindre. Ils montraient donc la plus grande réserve sur les mystères que la providence a dérobés à nos regards, et ne cherchaient point à les expliquer par de fausses hypothèses. Quelques réflexions rapides pourront servir à donner une idée sur ce que l'on peut desirer dans une bonne logique.

Tout homme sorti de l'enfance n'a pas besoin, pour bien raisonner, d'apprendre les élémens de la logique. Les formes de l'école ne lui sont d'aucune utilité, s'il ne doit pas quitter les classes inférieures de la société. Elles ne peuvent servir en général qu'à mettre plus d'ordre dans les idées, et à donner plus de facilité pour les exprimer et pour les rédiger. Quoiqu'on ne les emploie presque jamais, ni dans la conversation, ni dans les discussions écrites, cependant elles fournissent à celui qui les possède, une méthode qui le préserve des digressions inutiles et des répétitions. Voilà à quoi se borne l'utilité des règles de la logique. Mais loin de contribuer à redresser un esprit faux, elles n'auront d'autre effet que de lui procurer de nouvelles armes pour raisonner plus mal qu'auparavant. Il se prévaudra de toutes les ressources de la dialectique pour soutenir des opinions absurdes, et pourra momentanément égarer ceux qui l'écouteront sans avoir examiné les principes d'où il sera parti. Le vrai but d'une bonne logique



Digitized by Google

consisterait donc plutôt à prémunir les hommes contre les faux raisonnemens qu'à les arrêter long-temps sur les règles du syllogisme et sur les artifices de la dispute. C'est ce qu'ont exécuté MM. de Port-Royal dans leur admirable ouvrage. Deux chapitres considérables sont consacrés l'un à indiquer les diverses manières de mal raisonner dans les sciences, et l'autre à marquer les mauvais raisonnemens que l'on commet dans la vie civile et dans les discours ordinaires. Ce dernier sur-tout peut être regardé comme un chef-d'œuvre de morale. Les auteurs prennent les hommes dans tous les états et dans toutes les situations, et montrent l'absurdité des raisonnemens dont ils ne se servent que trop souvent pour justifier leurs vices ou leurs défauts. Nous en citerons un passage qui pourrait trouver fréquemment son application dans un siècle où le ton tranchant et décisif de ceux qui raisonnent, impose presque toujours à ceux qui les écoutent ou qui les lisent. « On peut rapporter à l'illusion de l'amour » propre, disent MM. de Port-Royal, celle de ceux qui » décident tout par un principe fort général et fort com- » mode qui est qu'ils ont raison, qu'ils connaissent la » vérité, d'où il ne leur est pas difficile de conclure que » ceux qui ne sont pas de leur sentiment, se trompent : » en effet, la conclusion est nécessaire. Le défaut de ces » personnes ne vient que de ce que l'opinion avantageuse » qu'ils ont de leurs lumières, leur fait prendre toutes » leurs pensées comme tellement claires et évidentes, » qu'ils s'imaginent qu'il suffit de les proposer pour » obliger tout le monde à s'y soumettre, et c'est pourquoi » ils se mettent peu en peine d'en apporter les preuves; » ils écoutent peu les raisons des autres, ils veulent tout » emporter par autorité, parce qu'ils ne distinguent » jamais leur autorité de la raison; ils traitent mal tout » ceux qui ne sont pas de leur sentiment, sans considérer

Digitized by Google

» que si les autres ne sont pas de leur sentiment, ils ne sont » pas aussi du sentiment des autres, et qu'il n'est pas juste de » supposer sans preuve que nous avons raison, lorsqu'il » s'agit de convaincre des personnes qui ne sont d'une » autre opinion que nous, que parce qu'elles sont per- » suadées que nous n'avons pas raison. »

MM. de Port-Royal semblent avoir prévu l'abus que l'on ferait de la métaphysique. Souvent ils s'élèvent contre les sophistes de leur temps, et les réfutent avec leur supériorité accoutumée. Ils étaient aussi bien éloignés de vouloir tout soumettre à l'esprit d'analyse et de calcul. Ils reconnaissaient la nécessité de faire cultiver avec soin les sciences exactes par un petit nombre d'hommes; mais ils blâmaient la mode qui commençait alors à se répandre d'en rendre l'étude trop générale.

« Non-seulement, disent-ils, ces sciences ont des » recoins et des enfoncemens fort peu utiles, mais elles » sont toutes inutiles si on les considère en elles-mêmes et » pour elles-mêmes. Les hommes ne sont pas nés pour » employer leur temps à mesurer des lignes, à examiner » les rapports des angles, à considérer les divers mouve- » mens de la matière. Leur esprit est trop grand, leur » vie trop courte, leur temps trop précieux pour l'occu- » per à de si petits objets; mais ils sont obligés d'être » justes, équitables, judicieux dans tous leurs discours, dans » toutes leurs actions et dans toutes les affaires qu'ils » manient; et c'est à quoi ils doivent particulièrement » s'exercer et se former. »

Cette digression, à laquelle a donné lieu l'opinion de M. de Tracy, sur la logique de Port-Royal, nous a peut-être menés trop loin. Nous terminerons par observer qu'on doit regretter que l'auteur, dont le style a de l'élégance et de la pureté, qui paraît fort instruit, et qui surtout ne s'éloigne jamais du ton de la réserve et de la modé-



Digitized by Google

ration, n'ait pas employé les talens que nous aimons à lui reconnaître, à un ouvrage plus utile qu'un traité d'idéologie.

P.

---

## *Suite des Souvenirs de Félicie.*

Je m'étais promis de conter une petite histoire, mais je veux parler aujourd'hui d'autre chose, et retracer ici une partie de ce que nous avons dit ce soir. J'avais à souper le comte de Schomberg, le marquis de Chastelux, et cinq ou six autres personnes. On a parlé de la pièce nouvelle; quelqu'un a dit qu'il était singulier que l'on ne songeât pas à faire une tragédie de la mort de Lucrèce, que rien ne serait plus théâtral que le serment de Collatin et de Brutus, qui jurent sur le poignard teint du sang de Lucrèce, de venger cette infortunée, etc. M. de Schomberg a dit avec beaucoup de raison, selon moi, que la *délicatesse française* ne supporterait pas une *heroïne souillée*, alors même qu'elle ne serait déshonorée que par une violence. Lucrèce reparaissant sur le théâtre après le crime du fils de Tarquin, inspirerait une sorte de dégoût invincible, et prêterait au ridicule aux yeux d'une certaine partie des spectateurs. Le marquis de Chastelux a remarqué que cette délicatesse de goût honore d'autant plus notre nation, qu'elle n'appartient qu'à elle: les Allemands et les Anglais surtout, ne la conçoivent pas. Pourrions-nous tolérer sur notre théâtre *the Fair Pénitent* (la Belle Pénitente) de Rowe? J'ai vu jouer cette pièce en Angleterre, et je n'en connais point de plus absurde et de plus indécente. On ne s'intéresse à personne: Calista, la belle pénitente

Digitized by Google

( qui ne se repent point du tout ), n'a ni noblesse, ni remords, ni vraie passion, et elle calomnie indignement Horatio, l'ami de son mari; Altamont est un sot mari; Lothario, un scélérat de sang-froid; Sciolto, père de Caliste, un père dénaturé et un très-mauvais chrétien, puisqu'il prescrit, comme une belle action, un suicide à sa fille, ce qui dans nos mœurs est aussi extravagant qu'atroce. La scène où l'on voit Caliste dans une chambre tendue de noir, à côté du cadavre de Lothario, ne fait nul effet; cela ressemble à une épreuve de franc-maçon, et il est de la dernière absurdité qu'un père ait la barbarie de condamner sa fille à cet horrible supplice, et d'afficher ainsi son déshonneur. D'ailleurs Caliste considère fort tranquillement le corps de Lothario, et après quelques froides reflexions elle dit seulement :

*Isthis that haughty, gallant, gay Lothario !*

« Est-ce-là ce hautain, ce galant, ce gai Lothario ! »

*The Orphan* (l'Orpheline), d'Otway, n'est ni plus décente ni plus raisonnable, quoiqu'elle ait beaucoup de réputation en Angleterre. Castalio et Polydore, frères jumeaux, sont amoureux de Monimia, orpheline, pupille de leur père; Castalio l'épouse en secret et le cache à son frère; celui-ci l'entend lui donner un rendez-vous, et, ne les croyant pas mariés, comme le rendez-vous est indiqué pour la nuit, il s'y rend à la place de son frère. Monimia croit recevoir son mari, et Polydore profite autant qu'il est possible de son erreur : tout s'éclaircit, les deux frères se battent, l'un est tué, l'autre se tue, Monimia s'empoisonne. *Amboina*, pièce tragique et très-fameuse, de Dryden, offre un inconcevable tissu d'horreurs. Les Anglais prétendent qu'elle est fondée sur un fait historique : cette pièce est une sanglante satire des Hollandais, faite pour exciter les Anglais à leur déclarer la guerre. La scène est dans l'île d'Amboine, appartenant alors aux Hollandais;

Digitized by Google

des Anglais y débarquent ; l'anglais Towerson a sauvé la vie à Harman, fils du gouverneur ; il est bien reçu ainsi que ses compagnons, mais les Hollandais veulent le faire assassiner ; leur complot manque. Towerson épouse Isabinda, une jeune et riche indienne ; Harman en est amoureux ; il donne le repas de noces ; le soir il conduit à pied Isabinda chez son épouse, il l'égare en chemin, il veut lui faire violence, elle se sauve, il court après elle, ce qui termine la scène. Dans la scène suivante la toile se lève, et découvre Isabinda en pleurs, attachée à un arbre ; son mari survient, elle lui raconte qu'elle a reçu d'Harman le dernier des outrages. Towerson se bat contre Harman et le tue. Le gouverneur fait arrêter Towerson et tous les Anglais ; on les accuse d'un complot imaginaire, on leur fait subir mille tortures, et on les met tous à mort. Les Hollandais sont peints dans cette pièce comme des monstres et de véritables bêtes féroces, on n'excepte aucun individu, on accuse la nation entière de la dépravation et de la cruauté la plus monstrueuse. Cette pièce fut jouée à Londres avec un brillant succès, et il est inoui qu'une nation se permette de représenter un peuple voisin ( et en temps de paix ) sous des traits si vils et si abominables. On peut avec justice reprocher aux Anglais d'avoir toujours montré le mépris le plus ridicule pour les autres nations ; ce manque d'équité et de bienséance en est aussi un de grandeur et de goût. Avec quelle indignité les Anglais n'ont-ils pas parlé de l'un de nos plus grands rois, Louis XIV ? Avec quelle injustice ont-ils jugé notre littérature, et en pillant et copiant tous nos écrivains ? Dryden, dans sa tragédie de la mort d'Antoine et de Cléopâtre (1), déchire tous nos poètes ; il prétend que

(1) Intitulée *Love for love, or the World well lost.* ( Amour pour amour, ou le Monde bien perdu. )

Digitized by Google

nos auteurs dramatiques ont une délicatesse ridicule ; il ajoute : « Leurs héros sont les gens les plus civils qui » respirent, mais leur bonne éducation s'étend rarement » au-delà d'un mot de bon sens : tout leur esprit est dans » leurs cérémonies ; ils manquent du génie qui anime notre » théâtre, et par conséquent il est indispensable, puis- » qu'ils ne peuvent plaire, que du moins ils prennent » garde d'offenser ; mais, comme l'homme le plus poli » dans la société est communément le plus stupide, » ainsi ces auteurs nous endormiront tant qu'ils craindront » de blesser les bonnes mœurs, en nous faisant pleurer » ou rire (1). » Dans tout ceci nulle exception pour Corneille et Racine ; au contraire, Dryden dit positivement que les pièces de Corneille sont froides et mauvaises, que celles de Racine sont fades et sans génie. Il se moque sur-tout de la tragédie de *Phèdre* et de *la sottise* d'Hippolyte, qui ne dit pas nettement à son père que Phèdre a voulu le corrompre (j'adoucis le mot qu'il employe). Tous les auteurs anglais et même le sage Addisson, n'ont pas été plus équitables pour nous. Comment sommes-nous traités dans les comédies anglaises ? Les Français y sont constamment représentés comme des fats imbécilles, et, ce qui peut paraître plus singulier, comme des poltrons. Smollett, dans sa comédie intitulée : *the Reprisal*, n'a voulu faire qu'une satire contre les Français ; il y repré-

(1) J'ai traduit littéralement ce passage, mais quand on accuse quelqu'un du comble de l'impertinence, il faut prouver ; voici le passage anglais :

« Their heroes are the most civil people breathing ; but their good breeding seldom extends to a word of sense : all their wit is in their ceremony ; they want the genius which animates our stage ; and therefore, tis but necessary, when they cannat please, that they shouldtake care not to offend. But as the civilest man in the company is commonly the dullest, so these authors while they are afraid to makeyou laugh or cry pure out of pure good manners, make you sleep.

Digitized by Google

sente M. Champignon, un marin français, poltron et fripon, qui fait mille bassesses. Samuel Foot, autre auteur comique, a fait deux pièces dans le même genre, *the English man in Paris*, fort différent de notre *Anglais à Paris* : cet *anglais* de M. Foot, nous accable d'invectives. *The English man return'd from Paris*, contient des injures tout aussi grossières sur la France et sur ses habitans. Un des personnages de cette pièce dit qu'il *méprise les Français parce qu'ils sont des esclaves, adorateurs imbécilles de leurs despotes.* Enfin on ne met des Français sur le théâtre anglais, que pour les représenter sous les traits les plus odieux et les plus ridicules. Dans les ouvrages les plus nouveaux, on retrouve la même injustice et la même haine (1). Je viens de lire un gros *in*-4°. en anglais sur les femmes ; les françaises y sont traitées de la manière la plus injurieuse ; on y prétend qu'elles jurent et qu'elles se font déshabiller, passer leurs chemises et mettre au lit par des valets de chambre. L'auteur de Cécilia et d'Evelina, présente une française dans l'un de ces deux jolis romans, qui ne parle jamais sans dire : *pardi*, *parbleu*, *par ma foi*, *ou le diable m'emporte*, ce qui peint à merveille une dame française ! Que l'on compare tout ceci avec la généreuse bonhomie de nos auteurs qui ont tant loué les écrivains anglais et leur nation ! Que l'on compare l'équité anglaise et l'équité française, le goût anglais et le goût français ! c'est, je crois, sans vanité nationale, tout ce que nous pouvons desirer de plus avantageux pour nous. Il faut que je dise encore un mot de leurs comédies, cet article égayera mon journal.

D. GENLIS.

*(La suite dans un prochain numéro).*

(1) Et dans *leurs Voyages*, entr'autres le Voyage de M. Smollett en France. M. Suard a fait de cet impertinent Voyage une critique très-juste et très-agréable.

Digitized by Google

# SPECTACLES.

## Théatre de la République et des Arts.

*Le Connétable de Clisson*, pièce en 5 actes.

C'est un très-beau nom, sans contredit, que celui de Clisson. Cependant un nom plus grand encore s'offrait bien naturellement à l'auteur du nouveau drame : c'était celui d'un contemporain, d'un compatriote, d'un protecteur de Clisson ; en un mot, du célèbre du Guesclin qui, dans des temps encore barbares, joignant l'humanité à la valeur, répétait sans cesse à ses soldats « qu'en » quelque pays qu'ils fissent la guerre, ils devaient se » souvenir que les gens d'église, les femmes, les enfans » et le pauvre peuple n'étaient point leurs ennemis. » L'auteur a donc fait comme ces Grecs qui préférèrent pour bâtir une ville, le site de Chalcédoine à celui de Bysance, le plus magnifique de l'univers, et qui était sous leurs yeux. La vie de du Guesclin, d'ailleurs, offrait plus d'analogie aux circonstances. Il exécuta ce que Clisson ne put que projeter, en chassant les anglais de sept ou huit provinces qu'ils occupaient au cœur de la France.

Il existait encore, à la fin du dernier siècle, deux demoiselles de Clisson, dans la petite ville de Lesneven, auprès de Brest. Elles étaient pauvres, et âgées ; elles se présentèrent chez le duc d'Aiguillon, commandant de la Bretagne et lui dirent : « vous voyez le triste reste de » la maison de Clisson. » On ajoute, contre toute vraisemblance, que le duc, en se tournant vers ceux qui l'entouraient, répondit : « triste assez. » Ce duc avait beaucoup d'ennemis en Bretagne, où son commandement fut le principe ou le prétexte d'une querelle animée entre le ministère et les parlemens, laquelle a fini

Digitized by Google

par leur mutuelle destruction. Il est possible que pour le rendre odieux, on lui ait prêté cette barbare plaisanterie, indigne de tout homme bien né, impardonnable sur-tout à un commandant qui représentait le chef d'une nation illustrée par les exploits de Clisson.

Il y avait dans la vie de ce connétable, un sujet de tragédie, dont Voltaire a très-bien fait de s'emparer, (dans son Adélaïde du Guesclin,) parce qu'on y trouve tout arrangé un des plus heureux dénouemens qui soient au théâtre; ce n'est pas ce sujet que l'auteur a traité. Il n'aurait guère pu le plier aux circonstances. Peut-être eût-il pu y adapter plus aisément l'assassinat tenté par Craon, qui avait été banni de France, et qui voulait se venger de ce bannissement qu'il attribuait à Clisson. On sait que celui-ci n'en mourut pas, et que son assassin s'étant réfugié chez le duc de Bretagne, Jean V, ce duc lui dit: « Vous avez fait deux fautes en un jour, d'avoir attaqué le connétable et de l'avoir manqué. » Ce mot très-peu humain semble prouver la vérité des mauvais bruits qui couraient sur le compte de la duchesse, qu'on supposait trop sensible au mérite de Clisson. Comme il s'occupait du projet de chasser tout-à-fait les Anglais de France, au moment où il fut si lâchement attaqué, et que le roi d'Angleterre, Richard II, intercéda dans la suite pour son assassin, et obtint sa grâce, il eût été facile et même assez naturel de faire de cet assassinat le motif de la guerre contre les Anglais. De plus légères présomptions suffisent aux poètes pour asseoir la fable de leurs pièces: on sait bien que ce n'est pas là qu'on va puiser des notions historiques. L'auteur a volontairement négligé cet avantage par une délicatesse, excessive peut-être, mais dont le principe est très-noble. Les données qu'on vient de voir auraient pu, dit-il, suffire à un anglais pour le porter à d'odieuses imputations; « les Français gardent plus de mesure avec l'ennemi qu'ils combattent, et croient de leur » loyauté de ne pas écrire pendant la guerre, un seul mot » qu'ils voulussent effacer à la paix. »

Digitized by Google

Au lieu de se saisir de cette lueur de vraisemblance que lui présentait l'histoire, l'auteur a créé un sujet.

Il place sa scène en Picardie, au château d'une dame de Courcy, *et dans les environs*. Clisson qui vient de vaincre les Anglais, envoie son écuyer annoncer qu'il arrive pour épouser Alix, fille de madame de Courcy, et qui lui a été promise par son père : il l'aime et en est aimé. Mais madame de Courcy devenue veuve, et amoureuse elle-même de Clisson, ordonne à sa fille de paraître inconstante et légère aux yeux de son amant. C'est exactement l'ordre que donne Néron à Junie lorsqu'il veut l'arracher à Britannicus :

> De son bannissement prenez sur vous l'offense ;
> Et, soit par vos discours, soit par votre silence,
> Du moins par vos froideurs faites-lui concevoir,
> Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son espoir.

Clisson arrive ; Alix lui dit quelques mots entrecoupés et s'enfuit. Clisson étonné, en demande la raison à mad. de Courcy, qui lui répond que *la jeunesse est souvent légère, et lui conseille d'être volage à son tour.*

Un officier interrompt ce ridicule dialogue en venant annoncer que Richard envoie un de ses barons prêter serment de fidélité au monarque français et que Clisson va le recevoir : cet hommage n'aurait-il pas dû être fait au roi en personne ? A peine il est rendu, qu'on annonce une trahison, une sourde entreprise de la part des Anglais. Clisson volait aux armes. Mad. de Courcy prend ce moment pour lui déclarer sa ridicule flamme, qui est dédaignée. Le Néron femelle sort en disant qu'elle va mettre sa fille dans une étroite prison ; elle a précédemment avoué son imposture à Clisson, et lui a dit qu'Alix n'était pas infidelle. Ce héros ne balance pas entre l'amour et l'honneur.

> Partons (dit-il), la trompette m'appelle :
> Je suis aimé ; je reviendrai vainqueur.

Alix enfermée dans la tour, chante une romance analogue à sa position. On y a relevé une expression

Digitized by Google

vraiment singulière : *la rive des monts ;* mais n'est-ce pas une faute typographique, et n'a-t-on pas mis *des* pour *les ?* Madame de Courcy vient voir si sa fille a fait de sérieuses réflexions. Alix répond qu'elle est inflexible et ne peut trahir la foi qu'elle a reçue et donnée. Une lettre attachée à une flèche, est lancée par sa fenêtre. Cet écrit lui annonce que sa mère est sa rivale. Alors elle tombe à ses pieds en déclarant qu'elle *n'est plus inflexible,* qu'à présent qu'elle connaît ce fatal secret, elle est disposée à prendre l'époux que lui voudra donner sa mère, quel qu'il soit. L'écuyer de Clisson escalade la tour, à la tête de quelques soldats. Alix lui déclare qu'elle n'en veut pas sortir, et qu'elle ne peut plus vivre pour Clisson. Le gouverneur arrive avec sa suite. On va s'égorger. Alix se jette entre les combattans. Mad. de Courcy survient, paraît touchée du dévouement de sa fille, la met en liberté, et sort avec elle, en disant :

Venez trouver l'époux, digne de votre estime,
Que je vous destine en secret.

Clisson accourt ; Albéric lui raconte ce qui vient de se passer. Le connétable se croit trahi. Mad. de Courcy qui rentre avec sa fille, la met dans ses bras. Elle a, dit-elle, combattu contre son cœur et a su, ainsi que Clisson, remporter la victoire.

Le style vaut mieux que le fonds de cette pièce. Je parle de la partie du style qui exprime des sentimens guerriers ou patriotiques ; ce qui est relatif à la fable du poëme est, en général, aussi mal rendu que mal conçu ; ce qui devait être ; car il est presque impossible de bien énoncer ce qui n'est pas bien pensé.

Les premiers vers annonçaient de l'énergie et de la poésie ; le ton en est vraiment lyrique.

LE CHŒUR.

Répétons à l'envi les chants de la victoire ;
Laissons les chants du deuil à la triste Albion.
La France a reconquis sa gloire ;
Insulaires, tremblez : son héros est Clisson.

UNE

Digitized by Google



UNE SEULE VOIX.

Tous les périls envain menaçaient notre tête ;
Seul il est pour la France un solide rempart,
C'est un rocher quand il s'arrête,
Et c'est la foudre quand il part.

Dans la dernière scène, on a distingué et applaudi ces vers, et ces allusions :

CLISSON.

L'Anglais, que par ses dons, aveugle la fortune,
S'énorgueillit en vain de l'empire des eaux ;
Pour briser dans sa main le trident de Neptune,
Jupiter dans la nôtre a remis ses carreaux.

UN CORYPHÉE.

Cet insulaire altier, retranché dans son île,
De ses eaux, de ses monts, croit se faire un rempart,
Vain espoir ! il n'est point de torrens pour Achille,
De monts pour Annibal, ni de mers pour César.

L'auteur des paroles aurait donc tort de se décourager, sa pièce ne prouve pas du tout l'absence du talent : quant à celui de la musique, on a pensé qu'il eût bien fait de garder l'anonyme, comme le premier, attendu que cet ouvrage n'ajoute rien à sa réputation. La danse a soutenu cet opéra, qui sans elle n'aurait pas été loin. Un pas de trois, des dames Millière, Bigotini et Louise, a enlevé tous les suffrages. Les grâces, l'agilité, l'aplomb, les tours de force de Duport, ont excité plus que des applaudissemens : c'était un enthousiasme universel.

THÉATRE LOUVOIS.

*Il veut tout faire*, comédie en un acte et en vers, par M. *Colin d'Harleville*, ami de *Picard*.

C'est ainsi que Picard a désigné l'auteur de cette pièce. Nous pensons qu'elle serait mieux intitulée *la Manie de tout faire*. Le titre qu'on lui a donné nous semble baroque. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à l'employer dans



Digitized by Google

quelques-unes des phrases auxquelles il peut naturellement donner lieu : j'ai assisté à la première représentation d'*Il veut tout faire* ; j'ai été très-satisfait d'*Il veut tout faire*. On conviendra que cela forme des locutions barbares, et pourtant nécessaires. Molière n'intitulait pas son Tartufe, *Il veut tromper ;* mais *l'Imposteur,* ou *le Faux dévot.*

On a aussi très-justement observé à Picard qu'il avait tort d'annoncer au public que l'auteur demandé était de ses amis. Picard est un écrivain très-gai, très-ingénieux, et, ce qui vaut mieux, un homme, à ce qu'on dit, généralement connu par les qualités du cœur les plus estimables. Mais au théâtre ce n'est qu'un comédien, et c'est de sa part une trop grande familiarité de mettre les spectateurs dans la confidence fort peu intéressante de ses amitiés et de ses liaisons.

On se plaint quelquefois que les caractères manquent. En voilà pourtant deux de trouvés pour ainsi dire coup sur coup : deux hommes qui ne finissent rien ; l'un parce qu'il baguenaude, l'autre parce qu'il veut tout faire à la fois. Le résultat est semblable ; mais les caractères sont très-différens. La joie et la tristesse font quelquefois aussi verser également des larmes ; il s'en faut pourtant un peu que ces deux sentimens soient les mêmes. Il y a encore une troisième espèce d'hommes (sans parler des irrésolus) dont le caractère produit les mêmes effets ; c'est celle des temporiseurs. Le cardinal de Retz, un des plus grands, ou le plus grand peut-être des peintres de ces temps modernes, l'a tracé de main de maître, dans le portrait de Gaston, temporiseur par timidité, et qu'il appelle si plaisamment *l'interlocutoire incarné*. Les sujets ne manquent pas ; il ne faut que des peintres.

La scène s'ouvre par un monologue d'une ancienne gouvernante, qui jette des regards indiscrets sur le bureau de *Polymathe,* où elle voit entassée une foule d'affaires de genres tout opposés ; elle instruit le spectateur du travers de son maître, qui est de vouloir rendre service à tout le monde à la fois ; d'où il résulte qu'il n'oblige per-

Digitized by Google

sonne, et nuit à beaucoup de gens, lesquels trouveraient ailleurs des recommandations utiles, s'il ne leur avait pas, en quelque sorte, ordonné de s'en tenir à la sienne. Une jeune et jolie plaideuse, dont le procès se juge dans le jour, compte sur lui pour la mener chez son rapporteur. Mais tandis qu'il s'amuse à écrire à un évêque pour solliciter une cure, et en même-temps à rimer quelques couplets pour une actrice, quittant tour-à-tour la chanson pour la lettre, et la lettre pour la chanson, l'heure fatale sonne. La plaideuse ne pouvant l'arracher à sa prose et à ses vers, sort avec précipitation, vole chez son rapporteur, revient désolée; les titres décisifs de son procès étaient restés dans le cabinet de Polymathe. Il était sorti enfin pour aller chez le rapporteur. La plaideuse se lamente, on trouve les papiers, on lui crie : courez donc chez votre rapporteur. Il n'est plus temps, dit-elle; en ce moment *peut-être* on me juge. Ce peut-être est une inadvertance (facile à corriger); car, dans le doute, il n'y avait point à balancer, il n'y avait pas une minute à perdre. Cependant elle en perd encore plusieurs avec Polymathe qui rentre, et qu'elle accable de reproches mérités. Polymathe est riche, et trouve la veuve aimable; il offre sa main pour réparer ses torts. Un autre de ses protégés survient : c'est un officier à qui ce protecteur universel devait faire avoir un régiment. Il avait vu la jeune veuve plusieurs fois chez Polymathe; elle lui avait plu, et elle s'était senti quelque inclination pour lui. Témoin du retardement que mettait le solliciteur à sa visite, il s'était douté qu'il arriverait trop tard, avait été lui-même trouver la partie adverse de la veuve, et avait arrangé l'affaire. Polymathe alors propose à l'officier et à la dame de s'entremêler de leur mariage. Le premier lui répond très-plaisamment :

Ah! pour dernier service,
Ne vous en mêlez pas, afin qu'il s'accomplisse.

Tel est le fond de cette bagatelle. On n'y a intercalé plusieurs scènes à tiroir; entr'autres, celle de deux commis



Digitized by Google

pour lesquels Polymathe a sollicité à la fois la même barrière, qu'un troisième a obtenue ; d'un ancien précepteur de Polymathe, dont celui-ci néglige depuis un temps infini de faire liquider la pension. Dès votre enfance, lui dit ce précepteur, votre caractère s'était annoncé ; j'avais prévu que vous voudriez embrasser toutes les sciences.

Est-ce ma faute à moi si je suis propre à tout?

Répond Polymathe. Le précepteur rabat cet amour propre en ajoutant : « j'avais prédit en conséquence que vous » n'apprendriez rien du tout. »

La scène qui a le plus réussi est celle d'un musicien qui vient chercher une partition d'opéra, égarée au milieu des paperasses de Polymathe. C'est une farce, mais très-comique, et très-bien jouée par l'ami Picard.

Jusques-là on trouvait un peu de langueur dans la pièce, et le succès en semblait incertain : des éclats de rire l'ont annoncé : et il s'est soutenu. Le caractère du personnage principal est peint et observé jusques dans les plus petits détails. Par exemple, en prenant son thé, il allait écrire une lettre, si sa gouvernante ne s'y était opposée. Il y a aussi dans le cours de cette jolie petite pièce quelques traits, tels qu'on en trouve dans tous les ouvrages de M. Colin, qui peignent une ame sensible, douce, candide et vertueuse, celle d'un vrai philantrope. Le style a paru exempt de cette négligence, de cette diffusion qu'on a reprochée à quelques endroits de certaines comédies de l'auteur ; il est dans celle-ci plein, animé, brillant.

## ANNONCES.

*Géographie mathématique, physique, historique, statistique, et topographique de la France*, un vol. in-8°. br., de 660 pag., avec 132 tableaux, et une carte comparative des cent huit départemens, in-folio, pap. Jésus, enluminée. dressée d'après le dernier traité de paix ; par la Pie, ingénieur-géographe, et gravée par P. Tardieu. Prix : 7 fr., et 9 francs, franc de port.

A Paris, chez Bernard, libraire de l'école polytechnique, quai des Augustins, n°. 31.

Ce volume complète la première édition du *Cours de géographie*

Digitized by Google

*et d'histoire*, par M. Mentelle. Ceux qui ont la seconde édition du *Cours complet*, en 4 vol. in-8°., n'en ont pas besoin; il forme leur quatrième volume.

*Lettre au cit. François* (de Neufchâteau), *sur le Robinier*; par F. E. Medicus, trad. de l'allemand, pour faire suite à l'ouvrage intitulé : *Lettres sur le Robinier*, etc.; par le cit. François (de Neufchâteau). In-12. Prix : 60 cent., et 70 cent. par la poste.

A Paris, chez A J. Marchant, lib., rue des Grands Augustins, n. 12.

*Notice historique sur la Pépinière nationale des Chartreux, au Luxembourg*, établie et dirigée sous les ordres du cit. Chaptal, ministre de l'intérieur; par Etienne Calvel. Un vol. in-12. Prix : 90 centimes, et 1 franc 20 centimes par la poste.

A Paris, chez l'Auteur, rue Mâcon, n°. 11.

*Traduction de l'Énéide de Virgile*, en vers français, suivie de notes littéraires et morales; par l'auteur de la *Traduction libre des Odes d'Horace*, en vers lyriques. Trois volumes in-8°. Prix : 16 francs 50 centimes, et 21 francs par la poste.

A Paris, chez Brunet, libr., rue Gît-le-Cœur, n°. 18; mademoiselle Valade, libr., rue S. Jacques; Belin, libr., même rue.

*Les Souvenirs de Félicie L*****; par madame D. Genlis. Un vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Maradan, lib., rue Pavée S. André-des-Arcs, n°. 16.

*Précis de la Nouvelle méthode d'éducation*, de M. Pestalozzi, directeur de l'Institut d'éducation à Berthoud en Suisse : publié par M*** de H***; suivi de quelques considérations sur cette méthode; par M. Amaury Duval. Prix : 75 cent., et 1 fr. par la poste.

A Paris, chez la veuve Panckoucke, rue de Grenelle, n°. 321, faubourg Saint-Germain.

*Lettres sur les Principes élémentaires d'éducation*, par Elisabeth Hamilton, auteur des *Mémoires des Philosophes modernes*, etc.; traduits de l'anglais sur la deuxième édition, par L. C. Cheron. Deux volumes in-8°., avec cette épigraphe :

> « Voilà ma parure et mes bijoux ! » répondit la célèbre Cornelie, fille du grand Scipion, et mère des Gracques, en montrant ses enfans, à une dame de la Campanie, qui, étant venue la voir, parée des habits les plus à la mode, et des ornemens les plus précieux, la conjurait avec instance de lui montrer sa parure et ses bijoux : *Et hæc, inquit, ornamenta mea sunt.*

Prix : 7 francs 50 centimes, et 9 francs par la poste.

A Paris, chez Demonville, impr.-libr., rue Christine, n°. 12.

*Nuits d'Young*, poëme en vingt-quatre chants, sur le texte de Letourneur, en regard des vers français. Quatre vol. in-12, même condition : papier vélin, 24 fr.; carré fin, 16 fr. Il reste peu d'exemplaires. En ajoutant 75 cent. par volume, on recevra lesdits ouvrages franc de port. — Ces deux ouvrages, aussi importans par la poésie que par la typographie, se vendent chez J. E. Hardouin, auteur et éditeur, rue des Rosiers, n°. 32, au Marais.

*Texte du Code civil*, décrété et promulgué en l'an 2, par ordre alphabétique et de matières, avec les formalités des différens divorces, de la séparation de corps et de l'adoption; par A. G. D****. Un vol. in-8°. Prix : 3 fr. 50 c., et 4 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez la veuve Dufresne, grande salle du Palais de Justice.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.*



Digitized by Google

## NOUVELLES DIVERSES.

La peur d'un bombardement a fait à l'empereur de Maroc, conclure avec les Etats-Unis, un traité de paix qui n'a été acheté par aucune rétribution. — Le ministre de la cour d'Espagne, près les Etats-Unis, s'est retiré avec une précipitation qui a causé de la surprise, et dont on ne dit pas le motif. Ce motif ne pourrait-il pas être le projet annoncé au congrès, de réunir à la domination des Etats-Unis les deux Florides espagnoles, soit par voie d'acquisition, soit par voie de conquête?

La vente des œuvres de Voltaire et de J. J. Rousseau, vient d'être prohibée par la cour de Vienne. Du moins ceux qui voudront se procurer leurs ouvrages, seront tenus, comme du temps de Marie-Thérèse, de s'adresser au département de la censure.

On contredit aujourd'hui l'heureuse nouvelle de la fin de l'épidémie qui travaillait la ville de Malaga.

Le bruit se répand de nouveau qu'il sera formé l'été prochain trois camps de grandes manœuvres, l'un de troupes autrichiennes, un autre de troupes prussiennes et le troisième de troupes russes, chacun dans la partie de la Pologne réunie à chacune de ces trois monarchies. Les trois souverains s'y rendront, auront ensemble une entrevue, et visiteront de compagnie les trois camps. ( *Publ.* )

On annonce que l'empereur va rétablir un corps de troupes, sous le nom *d'armée d'exécution*, chargé de se porter dans les cercles antérieurs de l'Allemagne, si les princes se refusent à remettre les choses dans l'ancien état, relativement à l'ordre équestre.

L'empereur de Russie a donné des ordres pour qu'on adapte aux lois de son empire les principes de la partie qui a été publiée en France du code civil.

### *Londres.*

Une expérience constante fait qu'on regarde en Angleterre, comme l'indice assuré d'un violent tremblement de terre lointain, une marée extraordinaire qui a eu lieu dans quelques-uns de ses ports, où le flux s'est élevé à une hauteur prodigieuse.

Hier matin, 4 février, l'amiral Cornwallis, qu'une

Digitized by Google

tempête avait obligé de quitter sa station devant Brest, et de se réfugier à Torbay, en est reparti pour reprendre sa station. Sept vaisseaux de ligne et une frégate l'ont accompagné dans sa retraite momentanée.

*Nouvelles de Londres, venues par Rotterdam.*

Le parlement a repris ses séances le 1^er^. février.

Le roi paraît entièrement rétabli de son indisposition. Le 1^er^. de ce mois, après avoir monté à cheval au manége, avec les généraux Manners et Spencer, S. M. se rendit au palais de Saint-James, où elle donna audience à son premier ministre.

Le prince de Galles est très-sérieusement indisposé à Brighton, où il est toujours resté avec le 10^e^. régiment de dragons, qui a ses quartiers dans cet endroit voisin de la mer et peu salubre pendant l'hiver. Deux des principaux médecins de Londres sont partis en poste pour aller lui donner leurs soins. On croit que l'établissement d'un comité pour faire de nouvelles recherches sur l'état de la liste civile, conduira naturellement à une discussion relative aux intérêts de ce prince.

On ne doute plus à Londres de l'évacuation de Saint-Domingue par les Français. Voici ce que les papiers anglais disent à ce sujet :

« Le capitaine Sorrell, arrivé le 26 janvier à Londres, a informé le gouvernement, de la part des commandans à la Jamaïque, que le général Rochambeau s'est rendu prisonnier avec tout ce qui lui restait de son armée, aux commandans de nos forces navales, en évacuant l'isle, qu'il a laissée aux noirs insurgens, actuellement aux ordres de leur général Dessalines. Durant les trois derniers mois, le général Rochambeau avait souffert la détresse la plus accablante et un manque absolu de la plupart des articles nécessaires à la vie. Cédant enfin à la plus dure nécessité, il proposa une capitulation, tant aux noirs qui le pressaient vivement d'un côté, qu'au commandant britannique qui bloquait le port du Cap-Français de l'autre. Le général noir lui accorda dix jours pour l'évacuation de la colonie ; en conséquence, le général Rochambeau s'embarqua avec le reste de ses forces ainsi qu'un nombre d'habitans blancs à bord de trois frégates, deux corvettes et dix-huit transports, qui tous étaient déjà arrivés à la Jamaïque au départ du capitaine Sorrell. L'officier britannique avec lequel le général Rochambeau a capitulé, est le capitaine



Digitized by Google

Loring, à cette époque commandant la division britannique qui bloquait le Cap.

Il n'y en a encore rien d'authentique sur tout cela; on doit même remarquer que le récit qu'on vient de lire ne porte point la date des événemens qu'on rapporte.

Nous avous lu dans la *Gazette de Bombay*, que l'amiral Linois était arrivé le 12 juillet dans la rade de Madras; mais que lorsqu'il eut connaissance de la reprise des hostilités, il fit voile pour l'Isle de France.

On annonce une insurection qui a éclaté à Ceylan, et dans laquelle les troupes anglaises ont été battues par les insulaires.

On apprend de New-Yorck, en date du 31 décembre, que le 24 du même mois, M. Jérôme Bonaparte, frère cadet du premier consul, s'est marié, à Baltimore, avec mademoiselle Elisabeth Patterson, fille aînée de William Patterson, demeurant dans cette ville. Le mariage à été célébré par l'évêque, M. Corral.

---

## CORPS LEGISLATIF.

*Séance du 20 pluviose.*

Le titre X, du livre III du code civil, relatif *aux contrats de mariage, et aux droits respectifs des époux*, est adopté à l'unanimité, moins quatre boules noires.

*Séance du 21.*

On présente un projet, qui sera discuté le 27, relatif au remplacement des contributions mobiliaire et somptuaire de Marseille, par une taxe sur les consommations.

L'augmentation du nombre des juges du tribunal criminel de la Seine, est sanctionnée.

*Séance du 23.*

On approuve le projet relatif à la contrainte par corps en matière civile, et un autre concernant la construction d'un canal d'irrigation dans les environs de Gap.

*Séance du 24.*

Le budjet de l'an 13 est présenté. Il porte la dépense de l'an 12 à 700 millions. Le projet de loi porte que le cautionnement des receveurs d'arrondissement, sera augmenté d'un quart à compte de l'an 13. Le titre V fixe un droit sur le tabac étranger. Les fabriques de tabac existantes et futures, ainsi que les débitans, payeront une licence. Le IIe. chapitre du même titre établit un droit de 40 centimes par

Digitized by Google

hectolitre de vin et de bière, et de 16 centimes pour la même quantité de cidre et de poiré. — Les distillateurs paieront une licence de 10 fr. Ceux de grains et de cerises devront en outre un droit de 40 centimes par hectolitre. — En sus du droit fixé par la loi du 9 vendémiaire an 6, il sera perçu un dixième du prix payé aux entrepreneurs de voitures publiques de terre, pour le transport des marchandises. Il sera établi pour la perception de ces divers droits, une administration particulière, sous le titre de *régie des droits réunis*. Les pièces dites de deux sous ne passeront que pour six liards, qu'elles aient ou non conservé leur empreinte. L'extension donnée à la somme des dépenses a été motivée sur la nécessité de se tenir en mesure contre la mauvaise foi de l'Angleterre et contre des événemens inopinés. Toutes les puissances de l'Europe conservent des moyens extraordinaires, et semblent s'être condamnées à de longs sacrifices pour soutenir une attitude imposante, qui pourrait devenir hostile, comme elle peut rester pacifique.

Après tans d'efforts couronnés par tant de gloire, la nation française pouvait espérer qu'elle serait long-temps préservée d'imprudentes attaques : mais avertie par l'agression d'un gouvernement ennemi de sa puissance, jaloux de sa prospérité, elle doit prévoir que son amour pour la paix ne saurait être la seule règle de ses destinées ; et puisque cette paix peut être troublée sans motif légitimes, elle ne doit en prévoir la durée que par les dificultés qu'elle opposera en tout tems à ceux qui voudraient la rompre.

Depuis plus d'un siecle, les nations de l'Europe, sous le titre des traités de paix, ne font plus que des trèves ; elles conservent, dans la paix, les moyens exagérés qu'elles ont employés pendant la guerre. Cet état de menaces dont chaque peuple effraie ses voisins, est l'effet sans remède d'une politique aveuglée. Les couleurs de la prudence nourrissent la haine, l'ambition et la défiance. D'Europe parait destinée a exister long-temps au-milieu de ces orages ; et comme on ne peut espérer entre les nations qui la composent un concert de modération, elles sont à jamais condamnées aux sacrifices qu'exige le maintien d'une force toujours prête à agir.

La France, enveloppée dans le même système, ne doit donc compter ni sur sa masse, ni sur sa force intrinsèque, ni sur les bornes absolues fixées par la nature à son territoire, ni sur la modération de son gouvernement, ni sur son amour pour la paix ; elle sera toujours

Digitized by Google

exposée à se voir troublée par d'injustes prétextes, autant de temps surtout qu'une nation, son ennemie invétérée, s'acharnera à confirmer le despotisme qu'elle exerce sur l'Univers, autant que cette même nation aura d'intérêt et de moyens pour troubler son repos, et entraîner à la guerre les nations continentales de l'Europe.

Cet état des choses indique à la France ce qu'elle doit faire pour la paix, et ce qu'elle doit préparer pour la guerre; il lui marque la nécessité de s'occuper sans cesse de son armée et de sa marine; il lui commande des mesures telles que, sans alarmer ses voisins, elle puisse n'en avoir rien à craindre; et comme tous les moyens de force et de résistance sont dans la dépendance des finances publiques, la nation doit être incessamment pourvue d'un système de finances tellement organisé, qu'elle puisse en attendre la plus complète sécurité.

Il serait imprudent de se confier à la ressource des emprunts; elle semble interdite aujourd'hui aux nations de l'Europe. Une seule continue à s'en prévaloir et à en abuser; on sait assez que ce genre de puissance est, chez elle, voisin de sa chute, et qu'un instant suffira pour rompre le cercle des illusions dans lequel circule son crédit. Ainsi, en ne considérant les emprunts que comme un moyen très-limité, très-incertain, ils ne peuvent entrer comme partie essentielle dans le système des finances françaises.

Si, ne comptant plus sur le succès des emprunts, la nation Française se livrait à une dangereuse imprévoyance, et si elle s'abandonnait imprudemment aux hazards des événemens et de la fortune, elle n'aurait évidemment de ressources, la nécessité survenant, que dans des contributions nouvelles où dans des additions aux contributions anciennement établies.

Mais il est hors de doute que si les moyens d'user de cette resource n'étaient pas d'avance organiséselle s'annullerait dans ses mains, sans produire les effets qu'on devrait en attendre.

Alors les besoins ne permettant plus le choix des moyens, on verrait ou renouveler les mesures désastreuses d'appel sur les capitaux, de requisitions en nature et de contributions arbitraires : ces résultats désastreux de l'imprévoyance placeraient la nation auprès de sa ruine, en contraignant son gouvernement à exercer une guerre intérieure, pour être en état de soutenir une guerre étrangère.

On conclut inévitablement de cette opposition, que les

Digitized by Google

finances de la république doivent être constituées d'avance pour l'état de paix et pour l'état de guerre.

Pour l'état de paix, tout est établi; notre situation pendant l'an X et une partie l'an XI a suffisamment prouvé que des contributions ordinaires et modérées assureront l'équilibre entre les recettes et les dépenses.

En projetant l'état de guerre, nous donnerons l'exclusion à la faible ressource de la formation d'une épargne où viendraient s'accumuler des métaux dont l'absence appauvrirait la circulation, et mettrait la détresse publique à côté de la richesse du fisc. Cette ressource ne convient qu'aux états faibles, pour lesquels une précaution de cette espèce est légitime, ou aux gouvernemens absolus qui présagent avec raison les limites de la violence sur laquelle sont fondées leurs finances.

Nous donnerons aussi l'exclusion à la ressource des emprunts. — On ne peut confier les destinées d'un état au hasard des combinaisons du crédit, lorsque sur-tout ce moyen, indépendamment de tous ses inconvéniens, est autant altéré dans l'époque où nous vivons.

Nous repousserons avec énergie la chance désastreuse du recours aux capitaux, aux requisitions et aux contributions arbitraires; ce serait attendre la vie des germes de la destruction.

Mais nous userons de la ressource efficace d'une constitution de contributions ordinaires, telle qu'elle devienne le type des supplémens qu'exigeraient les circonstances; c'est la voie la plus sûre d'obtenir des fonds extraordinaires, sans écraser aucun genre de propriété, aucune classe de citoyens, aucun individu; et sans grever les générations futures par des emprunts accumulés qui, devenus insupportables, compromettent l'honneur d'une nation en la conduisant à l'impossibilité de s'acquitter.

Le gouvernement médite ces vues depuis sa formation: l'opinion l'a souvent averti de la convenance de s'occuper de contributions indirectes. Il a dû soumettre cette question à la plus grande maturité; le temps lui permettait de suspendre sa détermination, et s'il s'en occupe aujourd'hui, c'est parce qu'il s'est cru capable de vous proposer de bons résultats.

Il a pesé ses besoins pour les années 12 et 13; il se croit assuré de pouvoir poursuivre la guerre avec énergie pendant ces deux années, sans le secours étendu de nouvelles contributions. Cet état d'indépendance et de liberté lui a paru le moment le mieux choisi et le plus propre à cons-

Digitized by Google

tituer notre système par des combinaisons qui puissent en assurer l'immuable efficacité

Il s'est dit : Si la nation ne pouvait conquérir la paix avant l'an 14, il faut qu'à cette époque ses ressources soient établies pour continuer la guerre jusqu'à l'époque marquée par les inflexibles destinées.

En l'an 14, on se flatterait en vain d'établir utilement des nouvelles contributions. On sait que leurs produits sont nuls dans l'origine. Il faut donc constituer, dès l'an 12, ce dont on aurait besoin d'user en l'an 14.

Quatre projets de loi sont sanctionnés. Le premier formant le titre V, livre III du code civil sur *le cautionnement ;* les trois autres relatifs à des objets d'un intérêt particulier.

*Séance du* 25.

Elle a été employée toute entière à l'élection de quatre nouveaux vice-présidens; deux seulement ont réuni la majorité absolue.

*Séance du* 26.

Elle est employée toute entière à la nomination de deux vice-présidens.

---

## PARIS.

Le tribun Rouffe est nommé à la préfecture de la Côte-d'Or, vacante par la mort du cit. Guiraudet: et le cit. Chauvelin, à celle de la Lys.

On pense que la session législative sera terminée sous 15 jours, et le code civil aussi, à l'exception de ce qui concerne les hypothèques.

Un article de *l'Argus*, accuse M. Shéridan d'avoir toujours été un instrument secret du gouvernement anglais, auquel on le croyoit opposé. Il proposa, dit-il, au club des Wighs, d'envoyer féliciter la Convention nationale pour avoir aboli la religion sur le territoire français. Si l'on pouvoit douter de sa duplicité, ce fait en seroit, ajoute-t-il, une preuve suffisante. Rien ne favorisa jamais autant les vues du cabinet britannique que le décret impie des terroristes français pour l'abolition de la religion. Cette seule détermination attira plus d'ennemis à la France et à la cause primitive des patriotes français, qu'elle n'en avoit eu depuis son origine. L'Irlande auroit maintenant secoué le joug odieux de l'Angleterre, et les catholiques romains de ce pays jouiroient aujourd'hui des droits de ci-

Digitized by Google

toyen, en commun avec les protestans qui les ont si long-temps opprimés, sans cet *impolitique* et abominable décret.

— On mande de Brest que la frégate anglaise *le Huspard*, s'est perdue, le 21 de ce mois, sur l'isle des Saints, à huit lieues de cette ville; le capitaine est noyé, ainsi qu'une partie de son équipage; l'autre partie a été amenée à Brest.

— Le courrier de la malle de Lyon à Marseille a été arrêté, le 14 de ce mois, sur les 11 heures du soir, à une demi-lieue du Péage de Roussillon. Les brigands ont dévalisé les voyageurs, mais n'ont point touché aux dépêches.

— Le directeur des postes à Boulogne entend sonner à minuit; il ouvre sa porte: trois hommes mis élégamment, et dont un était en uniforme, se jettent sur lui, l'attachent à une table par le cou, lui lient les pieds et les mains, lui mettent un bâillon, pillent sa caisse et s'évadent; tout cela fut l'affaire d'un instant et se fit avec si peu de bruit que les personnes de la maison, qui étaient encore éveillées, ne furent tirées de leur sécurité, et ne descendirent qu'aux gémissemens sourds de l'infortuné directeur, après le départ de ces scélérats: elles le trouvèrent presque expirant et meurtri par la compression des cordes avec lesquelles il avait été garrotté. Le vol s'élève à 7,000 fr. Les recherches de la police n'avaient encore rien découvert au départ du courier.

— Un émigré français, se disant naturaliste russe, et muni de tous les certificats nécessaires, arriva, il y a quelque temps, à Rome, sous le nom de comte de Vergere; il s'adressa au ministre de Russie, qui l'accueillit et le logea dans son hôtel. Peu de jours après, le cardinal Fesch, ambassadeur de France, demanda et obtint l'arrestation de cet individu, qui fut mis au château Saint-Ange. Le ministre de Russie réclama le prisonnier, auquel l'on impute des crimes d'état. La cour de Rome n'a pas cru devoir faire droit à cette réclamation; mais elle a assuré que l'émigré ne serait point livré à la France. On ignore quelles seront les suites de cet événement, Il a été expédié aussitôt des courriers à Pétersbourg et au nonce du saint siége à Paris.

*Ordre général du 26 pluviose.*

Soldats,

Cinquante brigands, reste impur de la guerre civile que le gouvernement anglais tenait en réserve pendant la paix, parce qu'il méditait de nouveau le crime qui avai

Digitized by Google

échoué au 3 nivose, ont débarqué par petits pelotons et de nuit, sur la falaise de Béville; ils ont pénétré jusque dans la capitale : Georges et l'ex-général Pichegru étaient à leur tête. Leur arrivée avait été provoquée par un homme qui compte encore dans nos rangs, par le général Moreau, qui fut remis hier aux mains de la justice nationale.

Leur projet, après avoir assassiné le premier consul, était de livrer la France aux horreurs de la guerre civile, et aux terribles convulsions de la contre-révolution.

Les camps de Boulogne, de Montreuil, de Bruges, de Saintes, de Toulon et de Brest, les armées d'Italie, de Hanovre et de Hollande, auraient cessé de commander la paix : notre gloire périssait avec la liberté!

Mais tous ces complots ont échoué; dix de ces brigands sont arrêtés : l'ex-général Lajolais, l'entremetteur de cette infernale trame, est aux fers; la police est sur les traces de Georges et de Pichegru.

Un nouveau débarquement de vingt de ces brigands doit avoir lieu; des embuscades sont dressées; ils seront arrêtés.

Dans cette circonstance, si affligeante pour le cœur du premier consul, nous, soldats de la patrie, nous serons les premiers à lui faire un bouclier de nos corps, et nous vaincrons autour de lui les ennemis de la France et les siens.

*Le général en chef gouverneur de Paris,*

*Signé* MURAT.

Pour copie conforme :

*Le général de brigade chef de l'état-major général,*

César BERTHIER.

Des conseillers d'état, orateurs du gouvernement, se sont rendus aujourd'hui au sénat, au corps législatif et au tribunat, pour y faire les communications suivantes :

*Rapport du grand-juge, ministre de la justice, au premier consul.*

Paris, 27 pluviose au XII.

De nouvelles trames ont été ourdies par l'Angleterre, elles l'ont été au milieu de la paix qu'elle avait jurée, et quand elle violait le traité d'Amiens, c'était bien moins sur ces forces qu'elle comptait que sur le succès de ces machinations.

Mais le gouvernement veillait; l'œil de la police suivait tous les pas des agens de l'ennemi; elle comptait les démarches de ceux que son or ou ses intrigues avaient corrompus.

Déjà, sans doute, on s'imaginait à Londres entendre l'explosion de cette mine qu'on avait creusée sous nos pas. On y semait du moins les bruits les plus sinistres, et on s'y repaissait des plus coupables espérances.

Digitized by Google

Tout-à-coup les artisans de la conspiration sont saisis ; les preuves s'accumulent ; elles sont d'une telle force et d'une telle évidence, qu'elles porteront la conviction dans tous les esprits.

Georges et sa bande d'assassins étaient restés à la solde de l'Angleterre ; ses agens parcouraient encore la Vendée, la Morbihan, les Côtes-du-Nord, et cherchaient envain des partisans que la modération du gouvernement et des lois leur avait enlevés.

Pichegru, dévoilé par les événemens qui précédèrent le 18 fructidor an 5, dévoilé sur-tout par cette correspondance que le général Moreau avait adressée au directoire, Pichegru avait porté en Angleterre sa haine contre sa patrie.

En l'an 8, il était avec Villot à la suite des armées ennemies, pour se rallier aux brigands du Midi.

En l'an 9, il conspirait avec le comité de Bareuth ; depuis la paix d'Amiens, il était encore le conseil et l'espoir des ennemis de la France.

La perfidie britannique associe Georges à Pichegru ; l'infâme Georges, à ce Pichegru que la France avait estimé, qu'elle avait voulu longtemps croire incapable d'une trahison.

En l'an 11, une réconciliation criminelle rapproche Pichegru et le général Moreau ; deux hommes entre lesquels l'honneur devait mettre une haine éternelle. La police saisit à Calais un de leurs agens, au moment où il retournait pour la deuxième fois en Angleterre. Cet homme est sous sa main, avec toutes les pièces qui constatent la réalité d'un raccommandement inexplicable alors, si les nœuds n'en avaient pas été formés par le crime.

A l'arrestation de cet agent, le général Moreau parut un moment agité ; il fait des démarches obscures pour s'assurer si le gouvernement est instruit ; mais tout se tait, et lui-même, rendu à la tranquillité, il tait au gouvernement un événement qui a droit d'alarmer sa surveillance ; il se tait, lors même que Pichegru est appelé publiquement au conseil du ministère britannique, lorsqu'il s'unit avec éclat aux ennemis de la France.

Le gouvernement ne voulut voir, dans son silence, que la crainte d'un aveu qui l'aurait humilié, comme il n'avait vu, dans son éloignement de la chose publique, dans ses liaisons équivoques, dans ses discours plus qu'indiscret, que de l'humeur et un vain mécontentement.

Le général Moreau, qui devait être suspect, puisqu'il traitait secrètement avec les ennemis de sa patrie, qui, sur ce soupçon plus que légitime, eût été arrêté à toute autre époque, jouissait tranquillement de ses honneurs, d'une fortune immense, et des bienfaits de la république.

Cependant les événemens se pressent, Lajolais ; l'ami, le confident de Pichegru, va furtivement de Paris à Londres, revient de Londres à Paris, porte à Pichegru les pensées du général Moreau, rapporte au général Moreau les pensées et les desseins de Pichegru et de ses associés. Les brigands de Georges préparent, dans Paris même, tout ce qui est nécessaire à l'expédition des projets communs.

Un lieu est assigné entre Dieppe et le Tréport, où loin de toute inquiétude et de toute surveillance, les brigands d'Angleterre conduits par des vaisseaux de guerre anglais, débarquent sans être aperçus, où ils trouvent des hommes corrompus pour les recevoir, des hommes payés pour les guider pendant la nuit de stations en stations convenues, et les amener jusqu'à Paris.

A Paris, des asiles leur sont ménagés dans des maisons louées d'avances, où sont des gardiens affidés ; ils en ont dans plusieurs

Digitized by Google

quartiers, dans plusieurs rues, à Chaillot, dans la rue du Bacq, dans le faubourg Saint-Marceau, dans le Marais.

Un premier débarquement s'est opéré; c'était Georges avec huit de ses brigands. Georges retourne sur les côtes pour assister au débarquement de Coster Saint-Victor (condamné par le jugement rendu sur l'affaire du 3 nivose), et de dix autres brigands.

Dans les premiers jours de ce mois, un troisième débarquement a lieu: c'est Pichegru, Lajolais, Armand Gaillard, frère de Raould; Jean Marie, un des premiers affidés de Georges, et quelques autres brigands de cette espèce. Georges, avec Joyau dit Dassar, Saint-Vincent, et Picot dit le Petit, allèrent au devant de ce troisième débarquement: la réunion se fit à la ferme de la Poterie.

Un quatrième débarquement est attendu; les vaisseaux sont en vue, mais les vents contraires les empêchent d'approcher: il y a peu de jours encore qu'ils faisaient les signaux de reconnoissance.

Georges et Pichegru arrivent à Paris; ils sont logés dans la même maison, entourés d'une trentaine de brigands auxquels Georges commande; ils voient le général Moreau. On connait le lieu, le jour, l'heure où la première conférence s'est tenue. Un second rendez-vous était convenu et ne s'est pas réalisé. Un troisième, un quatrième, ont eu lieu dans la maison même du général Moreau.

Cette présence de Georges et de Pichegru à Paris; ces conférences de Pichegru avec le général Moreau sont constatées par des preuves incontestables et multipliées. Les traces de Georges et de Pichegru sont suivies de maison en maison. Ceux qui ont été à leur débarquement; ceux qui, dans les ombres de la nuit, les ont conduits de poste en poste; ceux qui leur ont donné asile à Paris, leurs confidens, leurs complices, Lajolais, leur principal intermédiaire, le général Moreau, sont arrêtés. Les effets et les papiers de Pichegru sont saisis, et la police suit ses traces avec la plus grande activité.

L'Angleterre voulait renverser le gouvernement, opérer la ruine de la France, et la livrer à des siècles de guerre civile et de confusion. Mais renverser un gouvernement soutenu par l'affection de trente millions de citoyens, et environné d'une armée forte, brave, fidelle, c'était une tâche à-la-fois au-dessus des forces de l'Angleterre et de celles de l'Europe. Aussi l'Angleterre ne prétendait-elle y parvenir que par l'assasinat du premier consul, et en couvrant cet assassinat de l'ombre d'un homme que défendait encore le souvenir de ses services.

Je dois ajouter que les citoyens ne peuvent concevoir aucune inquiétude: la plus grande partie des brigands est arrêtée, le reste en fuite, et vivement poursuivi par la police. Aucune classe de citoyens, aucune branche de l'administration n'est atteinte par aucun indice, par aucun soupçon.

Je ne donnerai point de plus amples développemens dans ce rapport. Vous avez vu toutes les pièces; vous ordonnerez que toutes soient mises sous les regards de la justice.

*Errata*. Dans le numéro précédent, pag. 344, lig. 9 et le talent, *lisez*: et de talent.

Pag. 346, note 1, épouser une femme est pour n'être pas sot, *lisez*: épouser une sotte est pour n'être pas sot.

Pag. 368, lig. 11, madame Talma, ayant rendu le rôle de Monime à la satisfaction de tous les spectateurs, nous avions dit qu'elle avait *plu* attendri et intéressé. Au lieu de *plu*, on a imprimé *peu* attendri et intéressé, ce qui, comme on voit, est tout justement le contraire de ce que nous avions écrit.

Digitized by Google

N°. CXXXIX.) 5 VENTOSE
(Samedi 25 Février 180[illegible])



# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

L'ODE qu'on va lire est de M. *Lombard* l'aîné, conseiller intime du cabinet de sa majesté le roi de Prusse, et auteur d'un chant traduit de l'*Enéide*, qui a eu à Berlin beaucoup de succès. Un Allemand qui n'a jamais fait de voyage en France, rend à notre littérature l'hommage le plus flatteur, lorsqu'il consacre à notre poésie un talent aussi distingué, et nous avons une sorte d'intérêt national à publier ses productions. L'ode suivante n'a point encore été imprimée en France.

### ODE A LA PRINCESSE DE HOMBOURG,

*Lue à la séance publique de l'académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin, le 26 janvier 1804.*

ILS ne sont plus ces jours de tumulte et d'ivresse
Où l'air a retenti des chants de l'allegresse
Et des cris du bonheur.
Princesse, un vœu nous reste, un vœu nous dédommage:
Ce peuple attend de toi le prix de son hommage;
Et ce prix est ton cœur.



Digitized by Google

Si ton œil loin de nous s'ouvrit à la lumière,
Ta nouvelle patrie a, comme la première,
Son orgueil et ses droits.
Du bonheur qui l'habite images imparfaites,
Tu n'as vu jusqu'ici que l'éclat de nos fêtes
Et la pompe des rois.

Oui, tu fus l'ornement d'une auguste famille :
Un père en te quittant a pleuré sur sa fille
Et la pleure toujours ;
Et, quels que soient les lieux où le ciel nous exile,
Le cœur donne en secret un soupir à l'asile
De nos premiers beaux jours.

Mais le bruit des combats effraya ton enfance.
Sur tes champs ravagés, vers tes murs sans défense,
Tourne un moment les yeux;
Rappelle-toi ces temps d'infortune et d'alarmes,
Et ces longues terreurs d'un peuple dont les larmes
Ont fatigué les dieux.

Lorsque du Rhin sanglant, parjure à nos ancêtres,
Les états déchirés attendaient d'autres maîtres
Et de nouvelles lois,
L'aigle posait la foudre, et la paix fugitive
Demandait un asile à la modeste rive
Du fleuve de nos rois.

La vois-tu sur ce trône assise avec nos princes,
Et ces nobles cités et ces riches provinces
Qu'elle embellit pour eux ?
Le commerce et les arts ; la force et les lumières,
Par tout la loi qui veille autour de nos chaumières,
Et partout des heureux ?

Digitized by Google

Ici, vois la Sagesse, et là, sous son égide,
L'auguste Liberté qui du fer homicide
N'a pas souillé ses mains ;
Mais qui, versant ses dons sur le peuple qui pense,
L'instruit de ses devoirs, et veut pour récompense
Le bonheur des humains,

Et l'état agrandi des pertes qu'il a faites,
Ces triomphes sans deuil, ces paisibles conquêtes
D'un paisible vainqueur,
Sur la foi de son nom, des provinces nouvelles
A leurs longs souvenirs devenant infidelles
Et soumettant leur cœur !

Déjà, lui pardonnant une loi trop sévère,
Avec moins de regrets la Vistule révère
Ses ordres absolus ;
Déjà, de ses aïeux ennoblissant l'ouvrage,
Il sait par ses bienfaits embellir l'héritage
D'un peuple qui n'est plus.

Prusse, bénis long-temps son sceptre pacifique ;
Crains-tu pour tes lauriers, pour ton honneur antique,
L'orgueil de tes voisins ?
Ton roi n'a dédaigné qu'une injuste victoire,
Et partout l'amitié, les traités où ta gloire
Défendent tes confins.

Donne à l'Europe en feu, sans crainte pour ta palme,
Des leçons de bonheur et l'exemple du calme
Qui maîtrise le sort.
Le Gétule indompté, le farouche Numide,
Au fond de leurs déserts passent d'un pied timide
Près du lion qui dort.



Digitized by Google

Peuple de Fréderic, s'il fallait que son glaive
Un jour rentrât sanglant aux mains de son élève ;
Si de lâches complots,
De l'aigle qui repose excitant la vengeance,
Un jour trompaient les vœux et lassaient la prudence
De ton jeune héros ;

Quel moment, quel réveil !.... La trompette guerrière
Rouvre à nos vétérans la fatale carrière :
La paix nous fuit en deuil.
Qu'en des temps plus heureux son rameau nous décore :
Aux jours de nos plaisir vont succéder encore
Les jours de notre orgueil.

Des temples de Bellone on dépouille les voûtes.
Je vois passer en pompe et flotter sur les routes
Nos drapeaux triomphans.
Déjà roulent au loin ces foudres toujours prêtes,
Et l'ombre du grand homme a plané sur nos têtes,
Fière de ses enfans.

Tes triomphes passés, ce sont-là tes oracles ;
Vas, peuple généreux, mériter les miracles
Que les dieux t'ont promis.
Grand de tes souvenirs et digne de tes pères,
Vas, comme eux autrefois, dans leurs propres repaires
Chercher tes ennemis.

Reporte au milieu d'eux la flamme et le ravage,
Et ne les laisse pas profaner ce rivage
Ni la tombe des rois :
Cendres de nos héros, vous dormirez tranquilles,
Et le bronze tonnant n'annonce dans nos villes
Que de nouveaux exploits.

Digitized by Google

Mais, quel chef va-t-on suivre? à quelle main chérie
Guillaume a-t-il livré l'honneur de la patrie ?
Qui conduira nos coups ?
Prussiens, qu'ai-je dit? pardonnez ce blasphême;
Non, vous n'avez qu'un chef et votre roi lui-même
Va combattre avec vous.

Quels vœux, à cet aspect, vous semblent téméraires ?
Lui seul à votre tête, au premier rang ses frères,
Tous ces princes rivaux
Qui, bravant avec vous la fortune flottante,
Hommes dans leurs palais et soldats sous la tente,
Partagent vos travaux !

Et, dans les murs sacrés où Frédéric repose,
Louise dans le deuil, Louise à votre cause
Intéressant les dieux ;
La beauté sur le trône et la vertu timide
Levant, loin de Guillaume, un œil toujours humide
Vers la voûte des cieux !

Grands dieux, veillez plutôt sur la Prusse et sur elle.
Que des jours de Louise une injuste querelle
Ne trouble pas le cours ;
Qu'en faveur de la paix son regard vous désarme.
Dieux, épargnez des pleurs à celle dont le charme
En tarit tous les jours.

Protecteurs de nos rois, oui, vous daignez m'entendre;
Déjà sur ses momens vous aimez à répandre
De nouvelles douceurs ;
Déjà j'ai vu la Hesse et la Prusse attendries,
Tour-à-tour lui donner des compagnes chéries
Dans ses augustes sœurs.



Digitized by Google

Dans ce cercle brillant prends place au milieu d'elles,
O toi qui, la plus jeune, au cœur des immortelles
Deviens chère à ton tour.
Quand la douce amitié t'appelle sur leurs traces,
Sois, plus que par le sang, les vertus et les graces,
Leur sœur par ton amour.

Ainsi puissent tes ans couler comme la source,
Dont les flots toujours purs ne baignent dans leur course
Que de paisibles lieux!
Puisse un époux charmé, s'applaudir de tes chaînes,
Et fier de tes enfans, transmettre dans leurs veines
Le sang des demi-dieux

## IMITATION D'HORACE.

L'AUDACIEUX qui veut suivre *Pindare*,
Semblable à l'imprudent *Icare*,
De sa chute célèbre illustrera les mers.
Tel qu'un fleuve orgueilleux qui tombe des montagnes,
Et fuit en mugissant à travers les campagnes,
Grossi par le tribut des monts et des hivers;
Tel *Pindare*, enfant de la gloire,
Précipite à grands flots le torrent de sa voix.
Soit qu'il élève aux cieux les héros et les rois,
Soit que des dieux vengeurs, il chante la victoire,
Toujours fertile en prodiges nouveaux,
Sa lyre triomphante éclipse ses rivaux.
Si d'une épouse en pleurs il veut sécher les larmes,
Il redonne la vie aux morts,
Et pour le prix de ses accords,
Il ne voit pas en vain renaître tant de charmes.
Je suis loin de prétendre à disputer le prix;

Digitized by Google

Un tel orgueil siérait mal à ma muse.
A de si hauts projets mon esprit se refuse ;
Je ne puis qu'à l'amour consacrer mes écrits.
Qu'importe que mes vers paraissent sans génie,
En faut-il pour le sentiment?
Toujours moins poète qu'amant,
Je redis aux échos le nom de *Lasthenie*.
Si je plais à l'objet qui m'inspire ces vers,
Je suis content de mon partage ;
Et je préfère son suffrage
Au suffrage de l'univers.

*Auguste* DE LABOUÏSSE.

## VERS

*Traduits de l'anglais de* POPE.

NOTRE bon père Adam, quoique maître suprême
De l'entière création,
Dans son cœur éprouvait, dit-on,
Une mélancolie extrême.
En vain son regard hébété
Du paradis terrestre admirait la beauté ;
Un être semblable à lui-même
Manquait à sa félicité.
Son vœu fut accueilli de la divinité ;
Dieu fit la femme à son image ;
De ses mains le dernier et le plus bel ouvrage !

*Par* M. du R—E (de Mende).

## ENIGME.

Tu me trouveras vîte ; on me voit en tous lieux :
J'habite l'Océan, et la terre et les cieux.



Digitized by Google

## LOGOGRIPHE.

Quatre pieds forment mon essence ;
Mais, ceux que je puis comporter,
Cher lecteur, malgré ta science,
Tu ne pourrais point les compter.
Si toutefois de me connaître
Tu sens le désir curieux,
Lecteur, décompose mon être,
Et trois de mes pieds à tes yeux
Offrent un bien qu'après la gloire,
Tout honnête homme doit chérir ;
Dont peu d'humains, suivant l'histoire,
Ont possédé l'art de jouir.
L'impatience te dévore !
Eh bien ! dans un ordre nouveau,
Trois de mes pieds peuvent encore
A tes yeux offrir un oiseau,
Animal vigilant, timide,
Dont le cri, poussé jusqu'aux cieux,
Trahit la valeur intrépide
De nos redoutables aïeux.

## CHARADE.

Avec rapidité, souvent mon premier fuit.
Du gourmet l'avide appétit,
Si mon dernier paraît, s'éveille.
Le joli nom que mon entier !
Il est porté par mainte belle,
Qui plus d'une fois l'a mangé
Sans jamais passer pour cruelle.

Le mot de l'Enigme insérée dans le dernier Numéro est *Secret*.
Celui du Logogriphe est *Poisson*.
Celui de la Charade est *Mariage*.

Digitized by Google

*Principes d'éloquence pour la chaire et le barreau;* par M. le cardinal *Maury*. Nouvelle édition. Un vol. *in*-8°. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez *Théod. Warée*, libraire, quai Malaquais; et chez *le Normant*, imprimeur du *Journal des Débats*, rue des Prêtres S. G. l'Aux. n°. 42, la porte cochère vis-à-vis l'église.

Ce livre ne traite pas uniquement de l'éloquence; il renferme, en outre, plusieurs productions d'un genre différent qui méritent d'être considérées chacune dans un jour particulier, et avec plus d'attention qu'elles n'en ont obtenu jusqu'ici. Le discours de M. l'abbé Maury à l'Académie Française, et la réponse que lui fit M. le duc de Nivernois, sont deux pièces plus curieuses qu'on ne l'imagine : mais, avant de les examiner, il est bon de rappeler quelques circonstances qui pourront mettre le lecteur à portée d'en juger avec plus de lumières.

M. l'abbé Maury avait été reçu à l'Académie en 1785. Il succédait à Lefranc de Pompignan; et l'usage voulait qu'il fît entrer dans son discours l'éloge de son prédécesseur. M. le duc de Nivernois, qui présidait alors l'Académie, n'y était pas moins obligé, puisque la coutume est de répondre au récipiendaire, en remaniant les mêmes idées sur lesquelles il vient de discourir. Mais comment faire l'éloge d'un homme qui était mort sous le poids d'une excommunication philosophique? car tous le monde sait ce qui était arrivé à Lefranc. Appelé à l'Académie en 1760, mais moins occupé de cet honneur, qu'indigné de la licence avec laquelle des écrivains sans jugement s'emportaient tous

Digitized by Google

les jours contre la religion de l'état, prévoyant les malheurs qui seraient la suite d'un déchaînement si téméraire, cet excellent citoyen s'éleva dans son discours de réception, et depuis dans des mémoires éloquens, contre la philosophie nouvelle. Il montra comment elle ébranlait l'autorité dans ses meilleurs fondemens, sous prétexte d'éclaircir les droits des peuples, et comment elle corrompait la littérature par le mépris des règles anciennes. Il toucha même quelque chose de l'esprit anglais, et du danger qu'il y avait d'en prendre les idées : séduction qui était alors dans sa nouveauté, quoique Voltaire en eût déjà donné le conseil et l'exemple.

Voltaire et tout son parti firent de grands frais pour se défendre. Un torrent de libelles remplis des injures les plus violentes inonda tout Paris pendant deux ans. On vit paraître les *si*, les *car*, les *mais*, les *pourquoi*, et une foule d'autres pamflets du même style, qu'on a conservés dans les œuvres de ce philosophe, apparemment comme des modèles de l'art de déchirer un galant homme par tous les tours que la langue peut fournir : satires basses et indignes, dont le venin retourne à sa source, et ne flétrit que celui qui l'a répandu. Mais c'étaient des armes bonnes pour le temps ; et, sous les yeux d'un gouvernement frappé de vertige, le défenseur du christianisme fut accablé par ses ennemis, et obligé de quitter pour jamais la capitale et l'Académie.

Voilà ce que M. l'abbé Maury et M. le duc de Nivernois avaient à considérer et à juger, en parlant de Lefranc de Pompignan. La question était délicate pour un ecclésiastique et un grand seigneur, tous deux académiciens. Jamais on ne vit deux personnages plus embarassés de leur rôle. Le premier avait à voir s'il fallait, pour complaire à des philosophes, blâmer le zèle d'un chrétien

Digitized by Google

qui, après tout, n'avait fait que défendre la religion de son pays contre des écrivains qui l'attaquaient ouvertement; et le second devait apprendre à des Français si c'était un crime à un citoyen d'avoir voulu réveiller la monarchie de son assoupissement. La complaisance décida ces questions en faveur du parti qui dominait à l'Académie ; et il est bon de remarquer que la monarchie n'avait plus que quatre ans à rester debout. On ne pouvait pas courir à sa ruine avec plus de frénésie. Mais l'autorité conspirait contre elle-même, en laissant insulter publiquemment les principes qui faisaient sa force et son appui. Si quelque chose peut donner une juste idée du profond aveuglement où étaient tombés tous les ordres de l'état, c'est de voir un ministre de l'Evangile et un des premiers de la noblesse sacrifier le défenseur du trône et de l'autel, pour faire leur cour à la philosophie.

M. l'abbé Maury a bien senti qu'il marchait sur des charbons ardens, en traitant ce dangereux sujet, et il n'a fait que l'effleurer : mais il en a encore trop dit. Dès qu'il arrive à cette mémorable levée de bouclier de 1760, il se trouble, il balbutie, il s'écrie *qu'il ne voit plus son prédécesseur qu'à travers un nuage sombre*..... Ce nuage n'était pas mal-adroit, s'il avait su s'y renfermer ; mais il en sort à l'instant, pour nous dire que *M. de Pompignan avait obscurci le plus beau jour de sa vie*, c'est-à-dire le jour de sa réception à l'Académie, *par une erreur inexcusable*. Or, tout le monde sait à présent ce que c'est que cette erreur, et tout le monde peut juger si elle devait paraître inexcusable à M. l'abbé Maury.

Y avait-il quelqu'un qui pût ignorer, en 85, que la philosophie contre laquelle M. de Pompignan s'était élevé avait effectivement formé le projet de détruire la religion chrétienne ? Tous ses livres

Digitized by Google

n'étaient-ils pas remplis de ce dessein ? leurs auteurs n'en tiraient-ils pas vanité ? Comment donc était-ce une erreur d'affirmer une chose si publique et si avouée ?

Mais cette chose était-elle sans conséquence, au jugement de M. l'abbé Maury ? Pouvait-on renverser la religion de l'état sans que l'état en souffrît ? N'était-ce pas un cri général dans la nation, depuis cinquante ans, que tout se précipitait vers une ruine prochaine, que les mœurs et les lois tombaient en dissolution, et que l'autorité périssait avec ses appuis ? Qu'avait donc fait M. de Pompignan que prêter sa voix à ces plaintes unanimes, et exprimer ce que tous les honnêtes gens avaient dans le cœur ? J'espère qu'on aura la candeur de reconnaître que je raisonne ici dans les idées et les principes qui gouvernaient la France à cette époque ; et je demande quel était, dans ces principes, le devoir d'un citoyen. Je le demande au plus ardent révolutionnaire, s'il n'a pas renoncé à l'usage de sa raison. N'était-ce pas d'avertir l'autorité de la tempête qui menaçait tout l'état, et de crier du moins au pilote endormi que nous périssions ? Et comment l'homme zélé qui remplissait un devoir si juste et si pressant était-il *inexcusable* de l'avoir rempli ?

Certes, j'en appelle de M. l'abbé Maury, académicien, à M. Maury, évêque et cardinal ; et je m'assure que ce qui paraissait une erreur inexcusable au premier, paraît au second une action très-sage et très-courageuse. Dans cette persuasion, j'oserais demander comment M. l'évêque de *Monte-Fiascone* peut permettre qu'on réimprime sous son nom les discours de l'académicien, et comment il souffre qu'on y reproduise des jugemens dont il doit sentir aujourd'hui la fausseté mieux que personne. Mais peut-être son éminence dédaigne-t-elle de

Digitized by Google

s'occuper des opinions de M. l'abbé Maury, comme Louis XII dédaignait de s'occuper des querelles du duc d'Orléans.

Ces opinions toutefois méritent d'être examinées aujourd'hui plus que jamais ; et cet exemple de l'ancienne Académie peut servir merveilleusement à l'instruction des nouvelles. Car si la fureur de disputer contre la religion de son pays, possède encore quelques insensés ; s'il reste en Allemagne et en Angleterre, quelques sophistes pleins d'ignorance sur les hommes et sur les affaires, qui s'imaginent encore qu'ils peuvent impunément renverser les principes de leur nation, et que l'autorité publique les doit tolérer jusqu'à ce qu'elle soit elle-même le jouet de leur fantaisie, on peut leur répondre que cette question a été décidée en France d'une manière dont les gouvernemens et les philosophes se souviendront long-temps.

Il n'y a plus de mérite à voir clair actuellement dans ces controverses, depuis que le grand jour de l'expérience est venu frapper tous les yeux. Et sans doute il faut bien avouer aujourd'hui que M. de Pompignan ne fut que trop bon prophète, et qu'il n'y avait d'éclairé dans la nation que ceux qui voyaient et pensaient comme lui, puisque les choses sont arrivées de la manière qu'ils l'avaient prévu, et que le gouvernement, qui était demeuré sourd à leurs conseils, s'est réveillé quelques années plus tard au bruit de sa propre chute.

C'est par de telles leçons que ceux qui conduisent les hommes doivent s'instruire ; ces grands coups abrègent bien les disputes ; il y a une doctrine qui soutient les états, et il y en a une qui les renverse ; il s'agit de choisir. Que fit Montesquieu, et qu'avait fait Bossuet avant lui, pour trouver la raison de la décadence des empires ? Ils observaient quels principes on recevait dans l'état, et quelles opinions on

Digitized by Google

y laissait répandre. Ils remarquèrent que sur la fin de la république romaine, lorsque les mœurs s'amollissaient, lorsque la licence gagnait tous les rangs, la philosophie d'Epicure avait passé de la Grèce en Italie (1). Lorsque les mêmes désordres se firent remarquer en France, quelle philosophie y régnait, quelle doctrine y suivait-on? et comment l'autorité se trouva-t-elle de l'avoir tolérée? c'est à ce point que se réduit toute la question, et c'est à notre histoire à la résoudre. Dans les sciences morales, comme dans les sciences physiques, il n'y a de théorie juste que celle qui est appuyée sur des faits.

On serait étonné aujourd'hui de voir par quels argumens Voltaire défendait la philosophie. D'un côté, il accuse Lefranc de Pompignan *d'avoir professé ouvertement l'impiété*, parce qu'il avait traduit la prière universelle de Pope, qu'il appelle la prière du déïste; et de l'autre, il assure que les philosophes sont les sujets les plus soumis, les plus paisibles, et sans contredit les meilleurs amis du prince. En effet, ce bon ami du prince pousse le zèle jusqu'à faire un crime à Lefranc d'avoir dit, dans un mémoire au roi : *sire, le parc de Versailles ne décide point de l'état de nos campagnes.* C'était là une vérité forte, dite avec courage, et il faut avoir l'ame d'un Tigellin, pour oser prétendre que ce soit *insulter à l'autorité*, que de tenir aux princes ce langage (2). Cela prouve deux choses: c'est que ceux qui professent l'obéissance la plus sévère ne manquent pas pour cela de la véritable liberté; et qu'au contraire, ces professeurs d'indépendance, sont les premiers à flatter lâchement le

(1) Hist. Univers. 2e. part. grand. et décad. des Rom. chap. X.

(2) Edit. de Beaune, *in*-12. Vol. 59, pag. 145 et 146, et sur les passages précédens, pag. 142 et 155.

Digitized by Google

pouvoir, et à accuser même de révolte les citoyens les plus fidèles. C'est encore là une question qui est tranchée par les faits. L'autorité a pu reconnaître de quel côté étaient ses vrais défenseurs, et M. de Pompignan pouvait répondre à Voltaire, comme Achille à Ulysse :

. . . . . *Les effets feront foi,*
*Qui la chérit le plus ou de vous ou de moi.*

Mais il est temps de voir la réponse de M. le duc de Nivernois; j'y trouve encore moins de mesure que dans le discours de M. l'abbé Maury; et il faut remarquer cependant qu'il parlait au nom de toute l'Académie. Il avance d'abord avec humeur que cette compagnie pouvait bien se dispenser de faire l'éloge d'un homme qui n'avait jamais suivi ses séances; la réflexion n'est pas polie, et, d'ailleurs, elle est injuste. M. le duc n'ignorait pas que M. de Pompignan n'avait pu assister à l'Académie, parce qu'il avait été réduit à quitter Paris, pour se soustraire aux calomnies et aux persécutions dont ses ennemis n'avaient cessé de l'accabler pendant deux ans. Quelle apparence de justice y avait-il de lui faire un crime de ce qui avait fait le malheur de ses jours? et parce qu'on l'avait persécuté pendant sa vie, il ne fallait pas le louer après sa mort! Est-ce là l'équité philosophique?

M. de Nivernois reproche à M. de Pompignan d'avoir eu un caractère *peu flexible*, sans songer à l'étrange flexibilité qu'il eût fallu posséder pour être en même-temps chrétien et philosophe. Il est vrai que cette souplesse n'embarrasse guères un homme de cour, et il fait compliment à M. l'abbé Maury d'avoir su *allier la philosophie à l'Evangile;* compliment qui pouvait plaire à un académicien, mais qui sûrement ne conviendrait pas à un cardinal.

Il regrette ensuite que M. de Pompignan ait

Digitized by Google

pris la parti du *schisme*; mais n'est-il pas plaisant que ceux qui défendaient l'ancienne croyance de la nation et les principes de l'état fussent des schismatiques à l'Académie? Où M. de Nivernois prenait-il cette idée? Il se fonde sur ce principe de son école, qu'on doit de la tolérance aux opinions *et même aux erreurs.* Oui, lorsque ces opinions sont innocentes et ces erreurs sans danger; mais celles que combattait Lefranc de Pompignan avaient-elles ce caractère? Il semble que Voltaire lui-même n'osait pas le soutenir, car il dit dans un de ses factums : « Si la haine de l'autorité, » était le caractère dominant des productions de » notre littérature, il faudrait faire connaître et » punir les auteurs séditieux qui consacreraient » dans leurs ouvrages l'esprit de révolte et le mé- » pris des lois. » Eh! c'est précisément ce qu'avait fait Lefranc, mais avec cette différence qu'il n'attaquait personne en particulier, ni par des accusations secrètes, ce qui est l'action d'un délateur, mais qu'il s'élevait contre la philosophie en général, d'une manière ouverte et déclarée, seul procédé qui convienne à un écrivain. Or, de savoir si l'on calomniait la philosophie en l'accusant de déclamer contre la religion et l'autorité, c'est un point de fait sur lequel je m'imagine que tout le monde a reçu d'assez grandes lumières, pour qu'il ne reste plus de doute à personne; et lorsque M. l'abbé Maury et M. le duc de Nivernois virent leur ordre proscrit et exterminé par ces mêmes opinions qu'ils avaient cru qu'on devait tolérer, je crois qu'ils durent avoir l'un et l'autre de belles idées sur l'innocence de la philosophie et l'intolérance *inexcusable* de Lefranc de Pompignan.

Je me propose d'examiner un autre fois si l'on a rendu plus de justice au mérite du littérateur qu'au zèle du citoyen. Ch. D.

REPONSE

Digitized by Google



## RÉPONSE

*Au cit.* Ch. D..., *au sujet de sa diatribe contre les animaux, insérée dans le* Mercure de France, *du 19 brumaire dernier.*

Si vous n'aviez attaqué que les philosophes, monsieur, dans le compte que vous avez rendu des lettres philosophiques de mon ami Charles le Roi, physicien de Nuremberg et capitaine de chasse, je me serais tû, comme je me tais depuis quelque temps sur tout ce qui regarde la philosophie, qui a, dieu merci, encore d'assez bons défenseurs sans moi; mais vous attaquez les animaux qui ne peuvent se défendre, vous le savez bien, faute de pouvoir manier la plume, et c'est une raison pour que je prenne aujourdui la mienne en leur faveur. Il ne fallait rien moins, je vous jure, que l'intérêt de tout le genre animal, compromis en cette circonstance, pour me décider à parler encore le langage de la raison aux hommes, chose à laquelle j'avais renoncé depuis quelque temps. Cette lettre n'est que le prélude du livre que je vais faire paraître en faveur des bêtes; mais je vous devais quelques réflexions préalables sur la manière un peu leste avec laquelle vous les avez traitées. Il faut que vous ayez bien peu étudié la *nature*, monsieur, pour leur refuser ce que les meilleurs philosophes anciens et modernes leur ont toujours accordé, c'est-à-dire une dose d'intelligence à peu près égale à la nôtre, sauf l'organe de la parole. Vous en voulez particulièrement aux loups, on le voit bien. J'ignore quels sont vos motifs personnels pour en parler avec autant d'aigreur, et pour leur contester, comme vous faites, la *pensée*, *le raisonnement*, et *l'argumentation*: vous ne voulez pas même qu'ils soient géomètres!... Je trouve cela un peu fort. Cependant, si vous avez été quelquefois pourchassé par eux, comme je le soupçonne



Digitized by Google

à votre manière d'en parler, vous avez pu juger au moins de la science de leur marche et des calculs géométriques qu'ils emploient pour atteindre leur proie, sur-tout quand ils sont enragés; et s'ils vous ont attrapé, vous devez leur rendre cette justice qu'ils ont été plus rusés géomètres que vous. D'après cela, comment se peut-il que vous doutiez qu'ils ne soient en état de calculer la largeur d'un fossé, et qu'ils ne la calculent en effet avant de sauter....? Quant à moi, monsieur, quoi que vous en disiez, je ne fais jamais le plus petit saut sans y regarder à deux fois pour prendre le temps de poser mon équation, et je vous dirai, en passant, qu'il m'est arrivé un jour de me laisser choir d'un troisième étage et de faire en l'air, avant d'être parvenu au pavé de la rue, le calcul aproximatif de ma vîtesse multipliée par ma masse; le tout avec autant de méthode et de sang froid que si j'eusse été à mon aise dans une promenade horizontale, au lieu d'être pressé par une chute perpendiculaire..... Je reviens aux bêtes. Vous ne les croyez pas *susceptibles de perfectionner leurs talens naturels à mesure qu'elles avancent en âge*; ensorte qu'à votre avis, un vieux renard, par exemple, tomberait aussi facilement dans le piége qu'un jeune..... Ah! monsieur, vous ne parviendriez jamais à faire adopter une pareille opinion à personne sur le compte des vieux renards; vous ne feriez pas croire que la plupart des animaux ne soient pas capables d'arriver comme nous à la perfectibilité, et d'ajouter progressivement et par suite du temps, à l'ouvrage de la nature. Il me serait trop aisé de citer, et de vous confondre sur cette matière... Pensez-vous de bonne foi que les cochons n'aient rien acquis depuis l'époque de la métamorphose des compagnons d'Ulysse par Circé? pensez-vous que celui de ces animaux qui a découvert le précieux végétal connu sous le nom de truffe, lequel était inconnu des anciens, pensez-vous, dis-je, qu'il n'ait pas fait un *pas de géant*, et qu'il ne lui soit pas dû une petite place à côté d'Harvée, de Galilée, de Newton et du moine Bacon? croyez-vous que la bécasse

Digitized by Google

qui a eu l'idée de se donner un lavement avec son bec pour se dégager de ses humeurs âcres et mordicantes, et pour corriger *l'exaltation de ses sels;* croyez-vous qu'elle fût tout-à-fait une *bécasse,* si je puis m'exprimer ainsi, et quelle n'eût aucune idée d'anatomie et de médecine pratique?... Je vous le dis, monsieur, on ne sait pas jusqu'où les bécasses et les cochons pourront aller; on ne le sait pas. Revenez un peu de vos préventions, je vous prie; veuillez croire que l'inclination particulière des philosophes pythagoriciens et autres pour les animaux, est fondée sur quelque chose de raisonnable, sur des rapports quelconques, qui la justifient. Rapportez-vous-en du moins aux capitaines de chasse et à mon ami Charles le Roi, qui a vu le loup de très-près, tandis que vous n'avez pu observer vraisemblablement, sur le pavé de Paris, que quelques animaux dégénérés par la civilisation. C'est dans les bois que je vous invite à vous aller établir pendant quelque temps avant de vous prononcer plus ouvertement contre les bêtes : c'est là que dans l'intimité, pour ainsi dire, de leur société, vous pourrez vous convaincre peut-être des agrémens et des gentillesses de leur esprit. Je ne dis rien de plus..... Encore un mot cependant : je relis votre diatribe, qui est d'autant plus dangereuse, que tout en péchant par le fond, elle ne laisse pas de séduire infiniment par la forme (1) : je vois que vous allez jusqu'à prétendre que les pies ne savent pas compter jusqu'à trois : c'est le comble de l'humeur ou du septicisme ..... Ah ! permettez que les pies sachent l'arithmétique, et qu'elles entendent au moins l'addition, la multiplication, la soustraction et la division, qui sont les plus grossiers élémens des mathématiques.

Je vous salue.

B. *philosophe, braconnier des bords de la Loire.*

(1) Ch. D. est plus que séduisant. Il joint à l'aménité des formes que ses adversaires mêmes ne lui contestent pas, la logique la plus sûre. ( *Note de l'éditeur.* )



Digitized by Google

## *Suite des Souvenirs de Félicie* (1).

On ne connaît guères en France que les pièces de Shakespeare, et on ne les connaît en général que sur des traductions qui en exagèrent les défauts et qui n'en font pas sentir les beautés; car il n'existe pas une seule bonne traduction de Shakespeare. Trop souvent, parce que des traductions sont littérales, on accuse injustement les auteurs originaux d'avoir écrit des choses extravagantes ou vides de sens. Il y a dans toutes les langues des manières de parler que l'usage a consacrées, mais qui, par elles-mêmes, sont extrêmement vicieuses, et qui même ne signifient rien; par exemple, ces expressions : *une ame bien née*, ou *cela ne laisse pas d'être agréable*, ou *j'ai dans l'idée*, etc., ne paraîtraient dans une traduction anglaise qu'un galimatias ridicule, comme on ne pourrait traduire littéralement en français cette phrase anglaise : *je suis en hauts esprits* (2), c'est-à-dire de bonne humeur. Je crois que la langue la plus parfaite est celle qui a le moins de ces tournures vicieuses, qui sont infiniment plus multipliées en anglais et en allemand qu'en français. Il ne faut donc pas juger le style et les pensées de Shakespeare sur-tout (dont le langage a vieilli), sur des traductions très-imparfaites; il faut encore moins le juger d'a-

(1) Il s'est glissé deux fautes d'impression dans le précédent *Souvenir de Félicie*, et les voici. Note de la page 410. *Love for love, amour pour amour*, lisez : *all for love, tout pour l'amour*. Même page. *Driden, dans sa tragédie de la Mort d'Antoine*, lisez : *dans la préface de sa tragédie de la Mort d'Antoine*.

(2) *Jam in high spirits*.

Digitized by Google

près les critiques de M. de La Harpe, qui ne savait pas l'anglais, et d'après les moqueries de Voltaire qui n'a pas été de meilleure foi en parlant du père de la tragédie anglaise, qu'en commentant les chefs-d'œuvre du créateur de notre théâtre. Voltaire, uniquement pour tourner Shakespeare en ridicule, s'est amusé à dénaturer une scène de sa pièce intitulée *Jules-César*, en traduisant littéralement les phrases et les mots: dans cette même scène, il a omis cependant une traduction essentielle, ce qui produit un effet très-grotesque; il conserve à César le titre anglais de *milord*, que lui donne Calpurnie en lui parlant. Voltaire fait là-dessus beaucoup de plaisanteries, qui toutes tombent à faux, car *lord* signifie *seigneur*, et c'est le titre que nous donnons nous-même, dans nos tragédies, aux personnages héroïques: les Anglais, dans leurs prières, appellent aussi Dieu *milord*. Si M. de Voltaire eût lu des Heures, il n'aurait pas manqué de dire que les Anglais faisaient de la divinité un pair de la Grande-Bretagne.

Pour apprécier Shakespeare avec équité, il faut songer qu'il n'avait fait aucune étude, qu'il n'avait pas la moindre idée du théâtre grec, et que de son temps il n'existait pas en Europe une tragédie moderne qui fût passable, ni une comédie qui eût le sens commun. Il faut songer encore que, dans ce siècle (et même long-temps après), la bonne compagnie, les gens graves, et les femmes sur-tout, n'allaient point aux spectacles; ce fait explique une chose qui paraît incompréhensible quand on l'ignore: c'est la modestie des femmes anglaises, et la licence abominable des pièces de théâtre. Shakespeare travailla particulièrement pour la populace; mais tous ceux qui savent l'anglais conviendront qu'il eut une prodigieuse imagination, une profonde connaissance du cœur humain, et la diversité de talens la plus étonnante; il est, avec une égale supériorité, terrible, touchant,



Digitized by Google

doux, gracieux, naïf (1) et comique. Outre ses tragédies, il a fait des comédies très-plaisantes, et de charmantes pastorales. Que lui manqua-t-il ? de l'instruction, une nation plus éclairée, et le goût qui résulte de ces deux choses, pour ceux qui ont un esprit supérieur. Shakespeare reçut de la nature des dons immenses, et, semblable à ces possesseurs d'une grande fortune qui font un mauvais usage de leurs richesses, il a très-mal employé tous ses trésors. Convenons, avec les Anglais, qu'il eut un très-grand génie, et que ses tragédies sont les plus belles du théâtre anglais; mais disons, avec autant d'équité, que ces mêmes tragédies, quoique remplies de scènes et de traits admirables, sont des pièces horriblement défectueuses, et de véritables monstres. Les autres auteurs tragiques de cette nation, bien moins excusables que Shakespeare, sont en général infiniment plus licencieux, et ils offrent dans leurs ouvrages des scènes beaucoup plus ridicules. Ce n'est pas Shakespeare qui a représenté dans une tragédie un vieux sénateur amoureux d'une courtisane, faisant le *petit chien* et *le taureau* pour lui plaire (2). Shakespeare n'a rien imaginé d'aussi atroce (3) que le dénouement de *Montezume*, tragédie de Driden. On voit, dans cette pièce, sur le théâtre, Montezume et Guyomar attachés tous les deux sur une roue, et Pizare leur faisant donner la question pour les forcer d'avouer où sont leurs trésors; Guyomar pousse des cris douloureux, et Montezume lui dit ce mot si connu : *Et moi, suis-je sur un lit de roses ?*.... Shakespeare n'a pas fait l'éloge d'un lâche

(1) Il a placé plusieurs enfans dans ses pièces, et il les a fait parler avec une grâce et une ingénuité inimitables.

(2) Les scènes entre *Antonio* et *Aquillina*, dans *Veniee preserved* d'Otway.

(3) En supposant, comme on le croit généralement, que l'extravagante pièce intitulée *Titus Andronicus*, ne soit pas de lui.

Digitized by Google

assassinat commis par l'ordre d'un prince chrétien, et c'est ce qu'a fait Driden dans sa pièce intitulée : *The Dake of Guise.* Shakespeare, dans ses tragédies, n'a ni calomnié, ni injurié les nations, et beaucoup d'auteurs anglais n'ont réussi sur les théâtres de Londres que parce que leurs pièces étaient des libelles; entr'autres, la mauvaise tragédie de *Dennis*, qui a pour titre *Liberty asserted*, et qui est la plus sanglante satire contre la France. Le principal défaut de Shakespeare est de faire sans cesse un mélange bizarre du sérieux et du grotesque; mais toutes ses peintures sont d'une vérité parfaite. On croirait qu'il a étudié toutes les classes et tous les âges; qu'il a passé une partie de sa vie dans les palais des rois, et l'autre aux champs, dans les hameaux et dans les tavernes. Il semble qu'il ait connu tous les caractères qui peuvent exister, qu'il ait éprouvé tous les sentimens et toutes les passions du cœur humain; il est toujours observateur profond et peintre fidèle. On trouve dans les autres auteurs dramatiques anglais, cette bigarrure intolérable que l'on reproche justement aux pièces de Shakespeare; mais en général tous leurs tableaux sont faibles ou faux, la vérité presque toujours y manque. Quant au très-petit nombre de tragédies anglaises d'un meilleur goût, elles ont si peu d'intérêt, qu'elles sont à peine supportables à la lecture, et on ne les joue point, pas même la meilleure de toutes en ce genre, *la Mort de Caton*, d'Adisson : cette pièce, qui contient un monologue célèbre et quelques belles scènes, est néanmoins si froide, qu'il serait impossible d'en faire une traduction intéressante; elle est écrite en vers blancs, mais les derniers vers de chaque acte sont rimés. Ce petit morceau de poésie tient peu au sujet, et ressemble aux ariettes qui terminent les scènes des opéras italiens : cette bizarrerie dissipe toute illusion.



Digitized by Google

Les comédies anglaises, à l'exception d'un très-petit nombre, sont le véritable opprobre du théâtre anglais; et celles même que l'on veut bien dire qui ne le deshonorent pas, sont telles néanmoins qu'on n'en permettrait certainement pas la représentation sur la scène française. Ainsi notre nation, qui passe pour être si légère et si frivole, est cependant celle qui montre le mieux le goût de la décence; notre public est le seul qui commande le respect, le seul qui se croie outragé lorsqu'on ose lui offrir des tableaux licencieux, le seul enfin qui soit austère dans ses amusemens. Cette délicatesse, unie à tant de gaieté, forme le caractère national le plus aimable et le plus beau: puissions-nous le conserver toujours! La nation dont on loue tant la raison et les mœurs, est celle au contraire qui affiche le plus scandaleux mépris de toute bienséance, et qui regarde comme des chefs-d'œuvre les dégoûtantes peintures de la plus vile dépravation. Comme j'écris dans ce journal tout ce qui m'a frappé, soit dans la société, soit aux spectacles ou dans mes lectures, je vais parler avec un peu de détail des comédies anglaises, et je ne citerai que les auteurs comiques qui, parmi les anglais, ont la plus grande réputation. *Congrève*: Toutes ses pièces, sous le rapport des mœurs, sont également infâmes. Voici une scène du *old Batchelor*. La femme d'un banquier est avec son amant déguisé en vieil ecclesiastique; son mari qu'elle n'attendait point survient; il est accompagné d'un de ses amis; la femme n'a que le temps de faire cacher son amant dans sa chambre à coucher qui est à côté du salon. Le mari entre en annonçant qu'il restera toute la soirée; un moment après il va chercher un papier dans son cabinet en disant qu'il va revenir. Son ami reste avec sa femme, qui par conséquent ne peut faire sortir l'amant caché dans sa chambre. Le mari revient; aussitôt la femme court au-devant de lui, et accuse l'ami d'avoir voulu l'em-

Digitized by Google

brasser de force, etc. L'ami confondu veut en vain se justifier ; le mari le chasse ; la femme prie son mari de le suivre afin de s'assurer de son départ, mais le mari n'en fait rien et reste ; ensuite, il dit qu'il veut aller prendre quelque chose dans la chambre à coucher : alors la femme lui conte qu'un pauvre vieil ecclésiastique, qu'elle voit souvent, a été saisi d'une violente colique et qu'il est sur son lit ; elle fait cet ingénieux récit à la porte de la chambre et à tue tête, afin d'instruire son amant. Le mari trouve cette histoire très-vraisemblable : il entre dans la chambre ; il en revient en disant qu'il a été sur la pointe des pieds, afin de ne pas réveiller le pauvre malade qui dort sur le ventre.

*The Woy of the World* du même, est encore plus licencieux : les Anglais font le plus grand cas de cette pièce qui n'offre pas un seul personnage intéressant, et dont le héros est un fourbe, un fat et un intrigant, et les femmes les plus viles des créatures. *The Double Dealer* est la meilleure de ses pièces ; l'intrigue en est excellente, mais les mœurs en sont tout aussi mauvaises. Les pièces de Wicherley sont de la même immoralité. *The Country Wife* est pillée de *l'Ecole des Femmes* et de *l'Ecole des Maris*, de Molière ; mais Wicherley a gâté ces canevas en les rendant d'une licence inconcevable : M. Horner fait croire à tout le monde qu'il est devenu *eunuque*, ce qui le met à l'abri de la jalousie des maris et lui donne la facilité de corrompre plusieurs femmes ; voilà l'invention de Wicherley, l'intrigue est prise de Molière.

*Farquhar*, le plus gai des auteurs comiques anglais, n'est ni plus moral ni plus décent que les autres, et sur-tout sa pièce intitulée *à Trip Tothe Jubile* offre les scènes les plus choquantes. M. Vizard, un hypocrite (Vizard signifie *masque*), est amoureux d'une jeune personne qui le méprise ; il jure de s'en venger. Un jeune homme revient de

Digitized by Google

Paris, et demande à M. Vizard de lui procurer une jolie fille pour quelques jours; M. Vizard lui enseigne la jeune personne dont il a été maltraité, en lui disant que c'est une fille publique. Il lui donne une lettre cachetée pour la mère, à laquelle il mande que le jeune homme est riche, vertueux, et qu'il veut épouser sa fille. La mère le reçoit très-bien et le laisse seul avec sa fille. Le jeune homme est d'une telle insolence qu'il est impossible d'en citer les détails, et cette erreur, cette horrible indécence se prolongent pendant trois actes entiers. Le dénouement est digne de la pièce; la jeune personne se passionne pour celui qui la traite ainsi, et après l'avoir désabusé, elle l'épouse. Les anglais citent comme une pièce très-morale *the Careless Husband*, de Cibber. Ce *Mari Négligent*, lord Easy, devrait être appelé *le Mari Libertin*; il a deux maîtresses à la fois: l'une est lady Graveairs, mariée ainsi que lui; et l'autre, la femme de chambre de lady Easy sa femme. Au dernier acte, la toile se lève, et l'on voit, au point du jour, lord Easy et la femme de chambre qui ont passé la nuit ensemble, tous les deux endormis à côté l'un de l'autre. Lady Easy survient, elle se contente de mettre son mouchoir de cou sur la tête de son mari sans le réveiller. On la présente comme le modèle des femmes, parce que dans ce moment elle n'est occupée que du soin de préserver son mari d'un rhume de cerveau. Cette attention discrète convertit tout-à-coup le *Mari Négligent*, qui devient l'époux le plus tendre et le plus fidèle, ou du moins c'est ce qu'il promet dans la dernière scène. Il y a dans sa pièce intitulée *the Double Gallant* une scène assez plaisante; mais qui ne serait admise chez nous qu'entre un tuteur amoureux et sa pupille: une femme mariée, seule avec sa femme de chambre, reçoit une lettre d'amour, y veut répondre, et ayant écrit déjà quelques lignes elle est surprise par son mari; elle ne

Digitized by Google

peut lui cacher la lettre, alors elle lui dit que la lettre est pour sa femme de chambre, qui ne sait pas écrire. Le mari propose à sa femme de faire lui-même cette lettre, et il la dicte fort tendre.

Le fameux *Fielding* a fait des comédies absurdes et infâmes. Dans *the Lottery*, il représente une femme qui quitte un amant qu'elle aimait, afin de duper un fripon qui se donne pour un lord, et auquel elle fait croire qu'elle est très-riche quoiqu'elle n'ait rien. Ces deux intrigans se trompent mutuellement et s'épousent; ensuite, après le mariage, ils s'avouent leurs fourberies. L'ancien amant, présent à cette scène, propose au mari de lui donner une somme d'argent s'il veut lui céder ses droits sur sa femme; le mari et la femme y consentent.

Dans une pièce de *Richard Steel* (1), *the Funeral*, on voit un entrepreneur d'enterremens, auquel un fossoyeur vient dire qu'il n'a pas pu tirer du doigt du dernier grand seigneur qu'il doit enterrer, une belle bague qu'il avait, mais qu'il lui apporte le doigt; car il apporte le cercueil avec le cadavre dedans, etc. Il y a dans cette pièce beaucoup de plaisanteries de ce joli genre.

*Otway*, si indécent dans ses tragédies, s'est surpassé lui-même en ce genre dans ses comédies. La plume d'une femme ne pourrait faire l'extrait de sa pièce intitulée *the Soldier's Fortune*; on y trouve tout ce que la dépravation de mœurs, la bassesse de sentiment et de langage peuvent offrir de plus choquant; et elle est en cinq actes. *L'Atheist*, du même, et en cinq actes aussi, n'est pas moins révoltante. *Daredevil*, l'athée, est un scélérat qui n'a rien de sacré, qui est capable d'assassiner, d'empoisonner, etc. Il est très-poltron, craint beaucoup la mort, et veut se convertir dans le danger; voilà toute

(1) Qui a fait de jolis articles dans le *Spectateur*.

Digitized by Google

la moralité de la pièce, qui d'ailleurs est infâme ; elle ne contient aucun raisonnement contre l'athéïsme et en faveur de la religion ; tous les personnages en sont vicieux, les mœurs exécrables : on y voit un père libertin, et ruiné, à la charité de son fils qui le réprimande, le maltraite et souvent lui refuse de l'argent ; on y voit l'athée, se croyant près de mourir, faire la plus abominable confession à un vieux débauché déguisé en prêtre, etc.

Dans la pièce de Driden, qui a pour titre *the Spanish Fryar*, pièce très-goûtée en Angleterre, l'auteur a représenté sur la scène un véritable prêtre, qui, pour de l'argent qu'il reçoit d'un jeune homme, facilite des rendez-vous, et donne à une femme mariée, en la confessant, et des lettres d'amour et les plus infâmes conseils. Je ferai ici une remarque qui me paraît bonne, parce qu'elle est juste et qu'elle honore le caractère français ; c'est que parmi les protestans, les littérateurs étrangers et surtout les anglais, se permettent sans cesse des moqueries indécentes sur la religion catholique, et les calomnies les plus atroces contre les ministres de notre culte, tandis que nous, observateurs scrupuleux et fidèles des égards dus aux nations étrangères, nous croirions en nous conduisant ainsi, manquer de goût et de bienséance. Nos théologiens ont combattu et dû combattre l'hérésie ; mais jamais nous n'avons tourné en ridicule les sectes religieuses ou leurs ministres sur nos théâtres, dans nos romans et dans nos voyages. Voilà donc encore la nation réputée si *légère*, si inconsidérée, qui se trouve, sur ce point comme sur tant d'autres, la nation la plus modérée, la plus circonspecte, et par conséquent la plus sensée. Ce même Driden, qui dénigre tant notre théâtre, a fait une comédie intitulée *the Kind Keeper; Keeper*, dans ce sens, signifie *un libertin qui entretient des courtisanes* (1). Voilà

(1) *Kind* veut dire *doux*.

Digitized by Google

un seul mot que le Bourgeois Gentilhomme, M. Jourdain, aurait bien admiré ; car, comme on voit, il exprime beaucoup de choses ; cette richesse *si noble* manque à notre langue, de sorte que pour traduire littéralement ce titre de pièce, il faudrait dire : *le doux entreteneur de courtisanes ;* ce qui produirait un agréable effet sur nos affiches de spectacles. Dans cette comédie, le *doux entreteneur*, qui s'appelle M. Limberham, est trompé, malgré *sa douceur*, par la fille qu'il entretient ; mais pour soutenir son caractère rempli d'indulgence, il lui pardonne toutes ses infidélités qu'il découvre successivement, et il l'épouse. Voilà un fond très-raisonnable et très-décent ; les détails sont assortis à ce plan. Voici la plus belle scène de la pièce : un jeune homme est aimé de trois femmes ; l'une d'elles s'introduit en son absence et à son insçu dans sa chambre ; peu de temps après elle l'entend venir avec une autre femme et elle se cache sous le lit. Le jeune homme entre et s'assied sur le lit avec sa maîtresse ; il devient bientôt fort pressant, et la femme cachée sous le lit, à chaque entreprise lui pique les jambes avec une épingle, et sa jalousie n'épargne pas sa rivale ; le jeune homme croit d'abord naïvement qu'il est ainsi tourmenté par des puces ; ensuite il imagine que c'est sa maîtresse qui lui fait cette petite niche, il s'en plaint ; elle-même qui se sent piquer l'accuse d'une plaisanterie qui lui paraît assez déplacée dans ce moment, et comme ils se disputent là-dessus, on entend arriver la troisième femme, car on a eu l'imprudence de laisser la clef à la porte ; alors le jeune homme fait cacher sa maîtresse dans le lit et sous les couvertures ; la troisième entre, elle jette un coup d'œil pénétrant sur le lit ; elle conçoit de justes soupçons, et feignant de se trouver mal, elle va se jeter à corps perdu sur le lit ; celle qui est dedans se relève pour ne pas étouffer, celle qui est dessous en sort par l'effroi que lui causent la secousse et les cris, etc.

Digitized by Google

Voilà de beaux coups de théâtre; voilà de fortes conceptions dramatiques, que ne produiront jamais nos têtes *frivoles* et *légères* !..... Assurément, Driden suit le précepte qu'il donne; *il ne craint point de blesser les bonnes mœurs pour faire* rire. Ce qu'il y a de certain, c'est que, pour pouvoir parler publiquement de ce théâtre, il faut que j'attende que je sois vieille.

*Driden*, qu'on ne se lasse pas de citer, voulant peindre, dans une de ses tragédies, une femme ambitieuse qui vient d'acquérir un trône à force de crimes, la fait poignarder par un amant qu'elle a trahi, et qui ensuite s'est tué lui-même; alors, l'ambitieuse expirante, entourée de ses nouveaux sujets, et s'adressant au cadavre de son meurtrier, dit :

« Meurs pour nous deux; je n'ai pas maintenant le » loisir; je viens d'acquérir une couronne qui ne doit » point céder au destin; et cependant, je sens quelque » chose semblable à la mort qui s'approche..... Mes » gardes, mes gardes!..... empêchez ce vilain squelette de » paraître. Sûrement la mort se méprend, cette mort » n'est pas la mienne, elle radote, et c'est le fil d'une » autre vie qu'elle veut couper. Dites-lui que je suis une » reine..... mais il est trop tard !..... en expirant j'accuse » mon destin de rebellion..... *Aux Maures, ses sujets :* » Inclinez-vous profondément, vous, esclaves, prosternez-vous promptement, montrez-moi votre soumission; » avant de mourir, je veux goûter la douceur de » régner (1). » (*La Conquête de Grenade.*)

(1) Die for us both.... Y have no leisure now
A crown is come and will not fate allow.
And yet Jfeel someting like death is near.
Myguards, myguards !....
Let not that ugly Skeleton appear.
Sure destiny mistakes this deaths not mine

Digitized by Google

Ce n'est pas ainsi que Corneille a peint une ambitieuse dans *Rodogune;* Cléopâtre ne dit pas toutes ces belles choses, et elle meurt platement sans accuser la mort de *radoter.* On nous répète tant que les Anglais ont plus de naturel que nous, qu'il faut bien croire que les idées et les sentimens exprimés dans cette tirade sont d'une parfaite vérité. C'est encore Driden qui, dans une pièce de vers, parlant des boutons de petite-vérole de lord Hastings, les compare, dans leur naissance, à des boutons de rose, ensuite à des rubis, et enfin à des astres funestes et de mauvais présage. (Lord Hastings mourut de cette maladie.) C'est avec le même bon sens que Driden, dans sa tragédie d'*Artur,* fait parler Emmelina, l'héroïne de la pièce, qui est aveugle-née. On lui demande qu'elle idée elle se fait de la figure de son amant; elle répond, sans hésiter, qu'elle imagine qu'il a *un visage d'or noir,* parce que l'or est la chose la plus précieuse, et le noir la couleur la plus douce et la plus pure. Cependant Driden avait de grands talens (mais que sont les talens littéraires sans le goût?) Il y a de belles choses, et même du génie dans sa tragédie d'*Antoine* et *Cléopâtre*; cette pièce est l'une des plus sages du théâtre anglais: c'est apparemment par cette raison qu'on ne la joue plus.

Avant de terminer cet article, je dois parler de deux jolies comédies, justement estimées des Anglais, dont le ton est fort licencieux; mais qui, d'ailleurs, n'offrent rien contre les mœurs; l'une est intitulée: *A bold stroke for a*

---

She dotes and meant to cut another line.
Tell her jam a queen..... but tis too late
Dying ycharge rebellion on my fate
Bow down ye slaves. — *To tho moors.*
Bowquick ly down and your submission show,
I'mpleas'd to taste an empire ère i go.
*The second part of the Conquest of Granade.*

Digitized by Google

*wife (un Coup hardi pour une Femme)*, c'est une jeune personne qui, par la dernière volonté de son père, ayant quatre tuteurs de caractères différens, ne peut se marier avec sa dot sans le consentement de ces quatre personnes. Son amant, le colonel Fainwell, prend successivement les formes qui conviennent à chacun des tuteurs, et obtient leur consentement. Cette pièce, quoique fort agréable, en a produit une française qui n'a point eu de succès, *les Tuteurs*, de M. Palissot. Mais elle a fourni tout le fond du charmant roman intitulé : *Cecilia*, de miss Burney. L'autre comédie en cinq actes, aussi du même auteur, est une pièce de caractère; elle a pour titre : *The Busy body*, titre qu'il est impossible de traduire littéralement, et qui signifie *l'Homme affairé*. Il y a deux intrigues d'amour que *Marplot*, l'homme affairé, traverse sans le vouloir, par sa curiosité, son commérage et sa maladresse. Il est officieux, veut se mêler de tout et brouille tout. L'auteur de ces pièces a fait encore une comédie assez amusante, mais beaucoup trop romanesque. Cet auteur, qui mérite un rang très-honorable parmi les auteurs dramatiques anglais, est une femme qui vivait sous le règne de la reine Anne. Elle avait un singulier nom; elle s'appelait Suzanne *Centlivres*. On assure qu'avant son mariage, possédée du desir de s'instruire, elle passa plusieurs mois déguisée en homme à l'université de Cambridge.

J'ai encore quelques petites réflexions à faire sur la *solidité anglaise*, et sur la *frivolité française*. Je les écrirai demain.

D. GENLIS.

*(La suite dans un prochain numéro.)*

SPECTACLES,

Digitized by Google



# SPECTACLES.

## THÉATRE FRANÇAIS.

*Suite des débuts de M.* Lagardère, *dans le rôle d'Arsame.*

QUEL est donc le charme qui attire toujours la foule à cette pièce, dont le public devrait être rassasié depuis dix-huit mois, tant on en a multiplié les représentations? La salle était encore pleine à celle-ci. Ce n'était pas M. Lagardère qui excitait cet empressement; il n'avait été que toléré dans les rôles de Xipharès, de Séïde, et on avait eu quelque peine à le laisser achever celui d'Arsame. Venait-on pour voir mademoiselle Duchesnois? Quoique le personnage de Phèdre ait en quelque sorte fondé sa réputation, elle l'a joué si souvent, que la curiosité du public devait être un peu émoussée. Enfin, serait-ce la beauté de cette tragédie, qu'on ne peut jamais revoir sans un nouveau plaisir, qui entraînait à ce spectacle? Il m'a paru qu'on y était venu et pour Racine et pour mademoiselle Duchesnois; car on écoutait avec une avidité qui redoublait lorsqu'on la voyait paraître. La contenance du débutant, découragée par trois essais malheureux, était un peu embarrassée. Il n'osait déployer ses moyens, qui, naturellement médiocres, étant encore atténués par cette timidité, ont été presque nuls. On le voyait se traîner sur des modèles connus et existans. C'était une triste copie, et, si je l'ose dire, une estampe effacée, ou une faible traduction de Saint-Fal. Cependant, il a quelquefois été lui-même, et alors on l'a goûté un peu plus. Il s'est échauffé deux fois; à la déclaration d'amour, et dans cette fameuse tirade du quatrième acte, dont l'idée, si fort embellie par Racine, a été prise dans Juvenal : *Nemo repente fuit turpissimus.* Le débutant, à cette dernière représentation, comme à la première, n'a laissé apercevoir ni de grands défauts, ni de grandes qualités. *Hic vitiis minime urgetur, virtutibus eget.* On a jugé qu'il avait eu tort de quitter l'amphithéâtre de Saint-Côme, pour le Théâtre-Français. Il est vrai que son jeu est assez sage; mais c'est un triste mérite quand il est seul. Car, comme le disait si plaisamment Voltaire: « Il faut » avoir le diable au corps pour jouer la tragédie. » Cette sagesse même pourrait l'empêcher de réussir en province, où l'on aime mieux (en fait d'acteurs) les énergumènes que les Catons. Sa petite taille ne lui permettrait que d'être un *Jockei* tragi-comique: Lorsque Thésée a dit

A ce noble maintien,
Quel œil ne serait pas trompé comme le mien?



Digitized by Google

il s'est élevé dans toute l'assemblée un murmure fâcheux pour le débutant. Il n'est pas tombé avec roideur, le parterre ne l'a point tué; il l'a laissé mourir de langueur. Il est jeune encore; on doit désirer qu'il ouvre les yeux sur sa fausse vocation, et renonce à un état auquel la nature ne l'a point appelé; à moins, toutefois, qu'il ne veuille se réduire à l'humble emploi de confident.

Mademoiselle Thénard prouve tous les jours qu'on peut se rendre non-seulement utile, mais très-agréable dans ces sortes d'emplois. Elle ne les a pas dédaignés, et le public a su apprécier son extrême modestie. Il lui a donné à diverses reprises les témoignages de satisfaction les plus marqués. Elle contribue singulièrement à l'ensemble avec lequel est rendue cette admirable tragédie, que gâterait une mauvaise Œnone; et, au premier acte, on l'a autant applaudie que Phèdre elle-même.

Mademoiselle Volnais a de la douceur, de la grâce, un organe touchant; on lui voudrait, dans ce rôle, un peu plus de dignité: elle y a trop l'air d'une petite pensionnaire qui sort du couvent pour la première fois. Son costume contribuait peut-être à lui donner cet air. En général, elle a produit peu d'effet. Elle a pourtant bien débité son petit madrigal :

J'accepte tous les dons que vous voulez me faire, etc.

J'ignore si c'est par inadvertance qu'elle dit, au deuxième acte, à sa confidente :

Te semblait-il croyable
Que le triste jouet d'un sort impitoyable,
Un cœur toujours nourri d'amertume et de pleurs,
Dût connaître l'amour et ses folles *douceurs* ?

Il n'y a point de contre-sens, mais Racine a écrit *douleurs*.

Saint-Prix est beau dans la scène du quatrième acte avec Hippolyte. Il devrait cependant dire avec beaucoup plus de vélocité :

Toujours les scélérats ont recours au parjure.

Ce vers, dans la bouche de Brisard, était un coup de tonnerre. Puisque Thésée interrompt son fils au milieu de sa phrase, il est évident qu'il doit lui répondre avec la plus grande vitesse et la plus grande vivacité. Je n'aime pas non plus la pantomime qui se fait entre lui et son fils à la fin de cette scène. Après qu'il a dit à Hippolyte :

Sors traître; n'attends pas qu'un père furieux
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux,

Hippolyte doit sortir en gémissant; je crois que ce fut Molé qui, le premier, imagina, en s'en allant, de se retourner, de chercher les regards de son père, ou même de lui tendre les bras, à quoi Brisard répondait par un

Digitized by Google

geste négatif et repoussant. Après Molé, les Hippolyte ont cru devoir de se prosterner : d'*encore* en *encore*, nous en verrons embrasser les genoux de leur père qui leur donnera un coup de pied. Avec ces parades de boulevard, on dégradera, si l'on n'y prend garde, le théâtre de la nation.

Les Théramène font toujours leur récit à contre-sens. D'Auberval y mettait beaucoup de feu ; et, quand il disoit :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté,

il reculait depuis le bord de la scène jusqu'au fond du théâtre. Il en est qui peignent un cylindre lorsqu'ils en sont *aux replis tortueux*. Quelques-uns figurent *des cornes menaçantes* au-dessus de leurs têtes, ou *crient* avec l'essieu qui se rompt.

Je n'ai vu qu'un acteur, dont je ne me rappelle pas le nom, rendre ce superbe récit d'une manière pathétique. Il le fit en pleurant et en sanglottant d'un bout à l'autre, sans chercher à faire valoir un seul trait de préférence aux autres, ni faire aucun effort pour réussir à produire ce qu'on appelle des effets, ternissant en quelque sorte par ses larmes, l'éclat quelquefois trop brillant de la versification, et ajoutant toujours à l'expression de la plus profonde douleur. Il en résulta une si vive sensation, que le Kain lui-même n'a, je crois, jamais produit plus d'enthousiasme que ce Théramène. On dira : mais comment pleurer et faire pleurer, en parlant *des écailles jaunissantes* ? Très-bien ; parce que le mouvement déjà imprimé, se prolonge de lui-même pendant quelques instans, et qu'il est bientôt soutenu et accéléré par les moyens les plus puissans que l'éloquence ait jamais mis en œuvre. Si l'on veut renouveler cet essai, le succès est infaillible. Brisard a fait ce récit ; je ne l'ai pas vu. On assure que le Kain avait aussi le projet de le débiter. Je ne crois pas qu'il eût adopté une autre manière que celle dont je viens de parler.

Mademoiselle Duchesnois laisse beaucoup trop voir l'actrice dans la manière dont elle joue sa première scène avec Œnone. Elle ne dit point avec assez d'attendrissement :

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée,

et dit à contre-sens :

C'est toi qui l'as nommé.

Cependant tout ce qui précède doit l'instruire de l'esprit de cet hémistiche. Phèdre n'a pas prononcé le nom d'Hippolyte jusques-là ; et lorsqu'elle l'entend prononcer à Œnone, elle s'écrie :

Malheureuse, quel nom est sorti de ta bouche !



Digitized by Google

Il est donc clair qu'elle évite de nommer celui qui lui inspire une passion dont elle rougit; qu'elle veut le désigner de manière qu'on ne puisse s'y méprendre, sans vouloir l'appeler de son nom ; et qu'elle entend dire à Œnone : *Ce n'est pas moi du moins ; c'est toi qui l'as nommé.* Mademoiselle Duchesnois donne un tout autre sens à ce mot ; elle a l'air de dire : *Oui c'est son nom; c'est lui-même.* Elle a déjà été avertie de cette faute. Il paraît qu'elle ne convient pas que c'en soit une.

Elle a bien peint l'égarement de Phèdre qui voudrait

A travers la poussière,
Suivre de loin un char fuyant dans la carrière.

Elle a mal rendu ce vers imité d'Horace :

C'est Vénus toute entière à sa proie attachée,

parce qu'au lieu de répandre son énergie sur tout le vers, elle l'a concentrée sur le dernier mot; ce qui a produit un ton désagréablement familier.

On l'a trouvée parfaite dans la déclaration d'amour ; cependant elle a mis un art trop marqué dans cette transition :

Tel qu'on dépeint nos dieux — ou tel que je vous vois.

Au troisième acte, elle fait bien sortir ces vers, dont beaucoup d'actrices ne sentent pas l'importance, et qui font une si heureuse diversion à la position presque toujours désespérée de Phèdre pendant le cours de la pièce :

Et l'espoir malgré moi s'est glissé dans mon cœur ;
Tu m'as fait entrevoir que je pouvais l'aimer.

Dans ce troisième acte, et sur-tout dans le quatrième, elle a été vraiment tragique ; elle s'y est abandonnée, on ne voyait plus que Phèdre. C'est une heureuse idée, et qui lui appartient je pense, de se jeter à genoux en invoquant Minos. Mademoiselle Duchesnois doit se défier de l'ambition de faire *scintiller* un vers au milieu d'une tirade. C'était à la vérité la manière de mademoiselle Dumesnil, qui semblait à son gré prendre, laisser, reprendre la foudre ; mais cette manière est dangereuse et difficile à imiter. Il en résulte qu'après avoir tiré de la foule et fait valoir un vers qui quelquefois ne méritait pas cet honneur, le reste de la tirade languit. Dans celles de Racine sur-tout, la chaleur va presque toujours croissant par degrés. Il faut les jouer de même : on manquera quelques bravo ; on sera plus constamment applaudi ; on excitera moins de surprises et plus de plaisir ; on plaira sur-tout d'avantage aux connaisseurs. Mademoiselle Duchesnois a tout le talent qu'il faut pour réformer un abus qui n'est utile qu'à la médiocrité. Elle est faite pour ambitionner et obtenir d'autres succès que celui de briller par des tours de force, et des hémistiches prévus où on attend quelques acteurs comme à un rendez-vous.

Digitized by Google

## NOUVELLES DIVERSES.

La révolte qu'on croyait étouffée dans la Romélie, province turque, est plus forte et plus étendue que jamais. On croit que Passwan-Oglow, malgré son apparente tranquillité, la fomente par ses émissaires : à en juger par ses opérations, elle doit être dirigée par des militaires instruits.

*Londres.*

Les Espagnols ont retiré tous les fonds qu'ils avaient dans notre banque pour payer des subsides aux Français, ce qui fait dire à nos banquiers que nous avons fourni des verges pour nous battre.

Les volontaires réclament la faculté de pouvoir renoncer au service militaire, ainsi que leur nom semble leur en donner le droit. Cette réclamation sera portée au parlement.

Le sort de Saint-Domingue est décidé; Rochambeau a préféré de traiter avec le général noir Dessalines, plutôt qu'avec les Anglais. Celui-ci étant entré, le 20 novembre, en négociation avec le général français pour l'évacuation du Cap, publia provisoirement une proclamation adressée aux habitans, et conçue en ces termes :

« Citoyens, étant en ce moment en négociation avec le général en chef Rochambeau, pour faire évacuer par ses troupes la ville du Cap, cette circonstance me met à même de calmer les inquiétudes qui pourraient naître d'un tel événement. La guerre que nous avons continué de faire jusqu'à ce jour, est parfaitement étrangère aux infortunés habitans de cette malheureuse colonie. J'ai offert protection et sûreté aux habitans de toute espèce; et dans la présente occasion, vous trouverez que je persiste à suivre la même ligne de conduite. La manière dont les habitans de toute classe, de Jérémie, des Cayes et du Port-au-Prince, ont été reçus et traités, offre un gage certain de ma sincérité. Que ceux d'entre vous, citoyens, qui se sentent de la répugnance à quitter ce pays, restent : vous éprouverez sous mon gouvernement protection et sûreté, tant pour vos personne que pour vos biens. Ceux qui préfèrent de suivre l'armée française son libres de le faire. »

J'ai l'honneur d'être, etc. *Signé*, DESSALINES.

La proclamation qu'on vient de lire fut publiée et affichée par toute la ville du Cap, d'après les ordres même de Rochambeau. Elle a été suivie d'une seconde proclamation, dont voici la teneur :

*Proclamation rendue de par Dessalines, Christophe et Chervaux, chefs de Saint-Domingue, au nom du peuple noir et des hommes de couleur de S. Domingue.*

« L'indépendance de Saint-Domingue est proclamée. Rendus à notre dignité primitive, nous avons recouvré nos droits. Nous jurons de ne les jamais céder à aucune puis-



Digitized by Google

sance, quelle qu'elle soit sur la terre ; le voile effroyable du préjugé est déchiré en pièces ; et il l'est à jamais. Malheur à quiconque oserait tenter d'en rajuster les sanglans lambeaux ! O propriétaires de Saint-Domingue, errans dans des contrées étrangères, en proclamant notre indépendance, nous n'avons nullement l'intention de vous défendre, sans distinction, de rentrer sur vos propriétés ! Loin de nous une idée aussi injuste. Nous n'ignorons point qu'il en est quelques-uns parmi vous qui ont renoncé à leurs anciennes erreurs, abjuré l'injustice de leurs exhorbitantes prétentions, et reconnu la légitimité de la cause pour laquelle nous avons répandu notre sang durant ces douze dernières années. — Avec ces hommes qui nous rendent justice, nous agirons en frères; qu'ils comptent à jamais sur notre estime et notre amitié ; qu'ils reviennent parmi nous.

» Le dieu qui nous protège, le dieu des hommes libres, nous défend de tourner contre eux nos armes victorieuses. Mais quant à ceux qui, aveuglés par un fol orgueil et esclaves intéressés de prétentions coupables, poussent le délire jusqu'à se croire les rois de la nature humaine, et destinés par le ciel même à être nos maîtres et nos tyrans, qu'ils n'abordent jamais la terre de Saint-Domingue, car ils n'y trouveraient que des chaînes ou la déportation. Qu'ils restent où ils sont ; qu'ils promènent leur misère et le mépris qu'ils emportent des hommes qu'ils ont si longtemps insultés, et qu'ils continuent à trouver partout des cœurs sourds à leurs plaintes et à la pitié.

» Nous serons inexorables, peut-être même cruels envers toutes les troupes qui, oubliant elles-mêmes l'objet pour lequel elles n'ont point cessé de combattre depuis 1789, viendroient encore d'Europe pour porter parmi nous la mort et la servitude. Rien n'est trop cher et tous les moyens sont bons à des hommes à qui l'on veut enlever le plus précieux de tous les biens. Dussent ils verser des torrens de sang ; dussent-ils, pour conserver leur liberté, incendier les sept huitièmes du globe, ils sont absous d'avance devant le tribual de la Providence, qui n'a pas créé des hommes pour les faire gémir sous une honteuse et dure servitude.

» Si dans les différentes insurrections qui ont eu lieu, quelques habitans dont nous n'avions point à nous plaindre ont été les victimes de la fureur du soldat ou des cultivateurs, trop animés par le souvenir de leurs souffrances passées, nous déplorons ce malheur avec toutes les ames sensibles, et nous déclarons au monde entier, contre toute allégation contraire, que ces excès et ces massacres ont été commis contre le vœu de nos cœurs. Il était impossible, dans la crise où se trouvait la colonie, d'éviter ou de pré-

Digitized by Google

venir toutes les horreurs qui s'y sont commises. Tous ceux qui connaissent l'histoire, savent qu'un peuple livré aux dissentions civiles, quelque policé qu'il soit d'ailleurs, s'abandonne à tous les excès, et que l'autorité des chefs, toujours mal affermie dans la crise d'une révolution, est incapable d'arrêter tous les désordres; mais aujourd'hui que l'aurore de la paix nous promet des jours plus sereins, et que le calme de la victoire a succédé aux troubles d'une guerre épouvantable, tout doit prendre une nouvelle face à Saint-Domingue, et son gouvernement va devenir celui de la justice.

Les articles de la capitulation arrêtée entre le général Rochambeau et le commodore Loring, portent en substance que les bâtimens de guerre (au nombre de quatre ou cinq, de diverses dimensions) se rendront à l'escadre anglaise; que les navires américains, espagnols et danois, à bord desquels se trouvaient embarqués nombre d'habitans de Saint-Domingue, et qui voudraient accompagner l'armée française, ne seraient nullement inquiétés; que les propriétés individuelles seraient respectées; que les papiers appartenant à l'armée française seraient remis au chef de l'état-major; que la garnison du Cap s'engagerait à ne pas servir contre l'Angleterre, sans avoir été préalablement échangée.

Le général français Kervesan tient toujours bon à Santo-Domingo, où il y a des provisions abondantes. Il a, dit-on, demandé au gouverneur de l'île espagnole de Cuba, de lui renvoyer ceux des Français de bonne volonté qui sont réfugiés dans cette colonie; il espère pouvoir se maintenir avec leur secours.

Le gouverneur de la Jamaïque a signé, le 17 décembre, un traité d'alliance avec Dessalines.

Des massacres horribles ont encore eu lieu tout récemment à Saint-Domingue. Les noirs ont égorgé ou pendu nombre de blancs dans le quartier de Jérémie. Il n'y a pas d'outrages que les femmes n'y ayent essuyés. On les y condamne aux travaux les plus rudes et les plus humilians.

La *Gazette de Londres*, contient la liste suivante des officiers de l'armée de Saint-Domingue arrivés à Portsmouth à bord de la frégate *la Révolutionnaire*: MM. Rochambeau, général en chef; Lapoype, général de division; Pagot, général de brigade; Boyé, *idem*; de Ruault, adjudant de la garde d'honneur; Duverrie, aide-de-camp de Lapoype; Félix, chef d'artillerie; Meinard, officier de la garde d'honneur; O. Gormand, adjudant et aide-de-camp du général en chef; Alègre, secrétaire de ce dernier; Leclerc, ingénieur; Lapoype, lieutenant, neveu du général de ce nom. Il en est arrivé vingt autres

Digitized by Google

à bord du *Cumberland*, parmi lesquels étaient le général d'Hesnin, le chef d'escadre Corvangel, et les colonels Muzio et Léger. Ils doivent être envoyés à Chesterfield, et on croit qu'ils sont partis hier pour cette ville. On a depuis appris qu'ils y sont rendus et demeureront prisonniers sur parole.

Le nombre des prisonniers français arrivés de Saint-Domingue à la Jamaïque, est de six mille, non compris neuf cent soixante-sept officiers de tout grade, prisonniers sur parole. Le gouvernement de la Jamaïque a pris des précautions pour qu'il ne résultât aucun danger de ce grand nombre de prisonniers. Il a rendu une proclamation ordonnant à tous les étrangers, et particulièrement aux Français, de quitter immédiatement l'île, à moins qu'ils ne donnassent caution suffisante de leur bonne conduite. En conséquence de cet ordre, deux vaisseaux chargés de Français, ont fait voile pour la Nouvelle-Orléans.

« Les noirs de Saint-Domingue commencent, dit un journal anglais, à témoigner quelque préférence pour l'Angleterre, *parce qu'ils voient bien que c'est la seule puissance sur la terre qui soit en état de les secourir efficacement, à l'heure du danger.* » Il est évident pour eux, que sans le blocus des escadres anglaises, ni le Cap-Français ni aucune autre place forte ne serait tombée entre leurs mains, et que la France en y portant des troupes fraîches et des secours, les auraient enfin exterminés et chassés dans les mornes, d'où la faim les aurait bientôt fait sortir pour se mettre à la merci de leurs vainqueurs. Il est également clair que si les noirs de Saint-Domingue parviennent à former une république indépendante, ils auront pendant plusieurs années besoin de la protection de l'Angleterre et qu'ils éviteront soigneusement de lui donner aucune inquiétude, en communiquant avec les nègres de ses colonies. La terrible épreuve qu'ils viennent de faire de la puissance française, est gravée profondément pour plusieurs années dans leur esprit; et jusqu'à ce qu'ils se croient bien en sûreté chez eux, ils ne penseront point à faire de croisade pour la liberté et l'égalité de leurs pareils.

On craint que l'amiral Linois, revenu à l'Isle-de-France, ne fasse servir les frégates qui l'ont amené, à des croisières qui peuvent causer de grands dommages au commerce anglais, ou à entreprendre quelque expédition contre les établissemens de la compagnie, ou bien encore à envoyer plusieurs de ses officiers sur le territoire des chefs marates, qui font maintenant à la compagnie une guerre dont on a quelque raison de redouter les suites.

Digitized by Google

On lit dans *le Courrier de Londres*, des 6 et 10 janvier, les articles dont voici l'extrait. Les passages suivans, en lettres majuscules ou italiques, sont imprimés de la sorte dans le journal d'où ces articles sont tirés.

*Lettre du Rédacteur à M.* BUONAPARTE, *le consul.*

« Citoyen général—premier consul,

» Vous avez souvent parlé de votre amour pour le peuple français, et vous avez prouvé combien vous desiriez son bonheur, lorsque vous avez consenti à vous laisser investir d'une autorité arbitraire pour mettre fin à l'anarchie qui déchiroit la France. Long-temps avant d'avoir reçu votre mission divine, votre génie avoit suffi pour vous faire concevoir que vous ne pouviez rendre les Français heureux qu'autant qu'ils seraient esclaves. Votre caractère doux et humain a long-temps combattu contre l'impérieuse nécessité de les asservir, et vous ne vous êtes rendu que lorsqu'il vous a été démontré que le despotisme le plus arbitraire pouvoit seul contenir une nation turbulente, agitée par une révolution longue et sanguinaire dans toute sa durée. . . . .

» Votre nom est immortel, citoyen général premier consul, mais votre personne est mortelle. Un ennemi du peuple français et du pouvoir arbitraire peut vous assassiner, et, dans son enthousiasme pour la liberté, renverser les lois que vous avez établies pour le bonheur du peuple français. J'ai donc cru vous donner une nouvelle preuve de mon attachement pour votre personne et de mon admiration pour vos vertus, en prouvant QU'ON NE PEUT PAS VOUS ASSASSINER. Tout le monde chrétien et musulman sait que vous ne craignez point de mourir : tout ce que vous craignez est d'être assassiné. Tout le monde sait que vous ne craignez point la mort ; que vous ne craignez que le danger. Je crois donc servir le peuple français, en publiant un pamflet qui fut composé sur la fin du protectorat de Cromwel, et qui le décida à mourir pour assurer le bonheur du peuple anglais. La traduction que je donne est celle qui fut faite dans le temps même : cet ouvrage est extrêmement rare, et c'est vous rendre un service essentiel que de le réimprimer et de le répandre en France. Quand on saura QU'ON NE PEUT PAS VOUS ASSASSINER, votre personne sera à l'abri de tous les attentats des fanatiques, qui ont encore la folie de croire que vous êtes un usurpateur et un despote.

» Je me suis fait beaucoup d'ennemis en m'occupant sans relâche de prouver que votre autorité étoit légitime, que vous l'exerciez de la seule manière propre à rendre la France heureuse, et que vos *vertus* vous donnoient droit à la couronne du monde. On m'a souvent accusé d'exagération en parlant de vous. Je dois donc déclarer ici que je n'ai rien changé au texte du pamflet que je réimprime : la seule altération que je me sois permise, est la devise : *Necesse est unum mori pro populo*, que j'ai ajoutée. Vous ne la rejeterez point, puisqu'elle aura l'avantage de confirmer votre *mission divine*, et qu'elle pourrait encore une fois sauver le monde.

*Le rédacteur du Courrier de Londres.* »

*Traduction du pamflet qui a fait mourir l'*USURPATEUR CROMWEL, *intitulé :* TUER N'EST PAS ASSASSINER.

*Necesse est unum mori pro populo.*

L'auteur entre en matière, et expose ainsi le plan de son ouvrage :

« A fin de me rendre aussi clair que possible, je commencerai par établir en question (cependant ce qui n'en est pas une), si le lord protecteur est un tyran ou non ? Secondement, s'il en est un, s'il n'est

Digitized by Google

pas légal de faire justice sans solennité, c'est-à-dire, de le tuer? Troisièmement, si l'action est légale, s'il est avantageux ou nuisible au bien public de la faire?

L'auteur, après avoir développé ses principes, conclut pour l'affirmative, sur chacune de ces questions. Puis il ajoute:

« Mais si une telle bête existe, et nous sommes obligés de croire ce que nous sentons et ce que nous voyons, cherchons si cette bête est un gibier que nous devons traiter selon les lois établies pour la chasse, ou si c'est une bête féroce à détruire, contre laquelle tous les moyens sont bons et légitimes.

» Considérons qu'un tyran se mettant au-dessus de toute loi, défendant son injustice par une force qu'aucun pouvoir et aucun magistrat ne peut surmonter, il devient au-dessus de tout punissement et de toute justice, si ce n'est celle qu'il reçoit de quelque bras courageux. Et certainement la Providence aurait bien mal pourvu à la sûreté du genre humain, s'il n'y avait aucune espèce de justice qui pût atteindre les grands scélérats: les tyrans seraient *immanitate scelerum tuti*, en sûreté par la grandeur de leurs crimes; les lois de la nature ne seraient plus que des toiles d'araignées propres à arrêter les mouches, et non à mettre un frein aux guêpes et aux frelons. Alors il pourrait être dit de toute la république, comme il fut dit d'Athènes: il n'y a que les petits coquins de pendus, les grands scélérats restent impunis, et condamnent les autres. Celui qui veut se mettre hors de la portée de tous, doit connaître qu'il se met à la discrétion de tous; celui qui brave la justice devant les tribunaux, doit s'attendre à la trouver dans la rue.....

» Qu'il soit prudent ou non de tuer un pareil brigand, il est toujours légitime de le faire; je dis plus, ce n'est pas seulement légitime, c'est glorieux, c'est venger nos droits, c'est bien mériter du genre humain, que de le délivrer du voleur commun, du pirate universel, sous qui et pour qui de moindres voleurs pillent le monde entier. Par quel moyen que ce soit, je voudrais éteindre cette torche incendiaire, extirper cet ulcère rongeur, et je ne puis pas douter que Dieu ne sanctifie bientôt un bras pour le faire, pour abattre cet homme sanguinaire et trompeur, qui vit non-seulement pour le malheur, mais encore pour l'infamie de notre nation.....

» Avec un tyran, les citations, les appels aux tribunaux ne peuvent avoir lieu; et si contre lui nous cherchons les remèdes ordinaires, nous n'en aurons point du tout; car il n'y a pas d'apparence de justice là où le malfaiteur peut lui-même condamner le juge. Le seul remède contre le tyran est donc le poignard, sans lequel toutes les lois sont inutiles, et nos efforts impuissans. »

L'auteur annonce la suite de cet article pour un numéro prochain.

*Extrait du Courrier de Londres, du 10 janvier.*

« Un anglais qui est parvenu à s'échapper de Fontainebleau, a écrit la lettre suivante:

« Je suis resté à Paris à-peu-près quinze jours après avoir quitté » Fontainebleau. D'après les informations que j'ai pu me procurer » pendant mon séjour à Paris, il règne dans cette ville une grande » fermentation.... On s'attend qu'il se manifestera bientôt une opposi- » tion assez forte..... l'opinion des hommes sages que j'ai vus, est » que l'expédition contre l'Angleterre n'aura pas lieu..... »

» Si le prisonnier avait encore attendu *quelque temps*, il se serait sûrement décidé à rester en France. »

Digitized by Google

Le 30 janvier, on afficha dans toute la ville de Londres un écrit qui commençait par ces mots :

« L'assassinat de Bonaparte et la restauration de » Louis XVIII devant arriver, la plupart des français s'en » retourneront en France : ce qui engage l'auteur de cette » affiche à offrir ses services en qualité de maître de » langue. »

La plupart des français émigrés enseignent le français dans des écoles anglaises.

A l'occasion de cette publication, l'auteur du *Morning-Chronicle* manifeste avec énergie l'indignation qu'il éprouve de ce qu'on ose proclamer ainsi l'assassinat des chefs de gouvernemens, et donner de si justes désirs de vengeance à toute la nation française. *(Ext. du Moniteur.)*

*Note du rédacteur du Moniteur.*

« Nous avons inséré, dans un autre numéro, l'extrait d'un autre journal de Londres, dans lequel on indique clairement que l'assassinat du premier consul devait avoir lieu *dans quelque temps*. Les personnes qui arrivent d'Angleterre, rapportent que, depuis quinze jours, on annonce tous les matins à la Bourse de Londres, que le premier consul vient d'être assassiné. On y nomme publiquement Georges, Pichegru et Moreau.

» Pichegru est arrivé à Paris le 4 pluviose, (25 janvier) : ce n'est que le 18 que la police a su qu'il était dans la capitale, et s'est mise à sa poursuite. Il a dîné le jeudi gras avec son frère, avec Lajollais et avec Couchery. Ce frère de Pichegru est détenu, et est convenu de ce fait dans son interrogatoire.

» La première fois que Pichegru a vu son frère à Paris, il était accompagné de Lajollais et de Georges.

» Georges et Pichegru ont eu ensemble une conférence avec Moreau. Pichegru, sans être accompagné de Georges, s'est rendu deux fois le soir dans la maison de Moreau. Pour la dernière entrevue, Frenières secrétaire de Moreau, était allé chercher Pichegru, et l'avait conduit dans le cabriolet de la personne chez laquelle il était logé, ainsi qu'il résulte d'un grand nombre de déclarations.

» Lorsque le grand juge lança un mandat d'arrêt contre Moreau, la police, qui savait qu'il s'agissait d'une conspiration, arrêta le C. Moreau, tribun, et le secrétaire Frenières. Le premier consul en ayant été instruit, fit demander au grand juge si le frère et le secrétaire de Moreau étaient atteints par la procédure ; et sur la réponse qui lui fut faite que leurs noms n'avaient pas été prononcés dans l'instruction, il ordonna de les mettre en liberté ; car, dit-il, s'il s'agissait d'un coup

Digitized by Google

d'état, ou d'une de ces mesures dans lesquelles il ne faut prendre conseil que du salut de la nation, les conspirateurs auraient été arrêtés, traduits devant une commission militaire et exécutés dans la même nuit. C'est ici, ajouta-t-il, une procédure criminelle ordinaire, et j'entends que toutes les formes soient scrupuleusement observées. Peu d'heures après, Frenières se trouva compromis dans plusieurs dépositions. Les charges sont devenues assez graves pour déterminer le grand juge à lancer un mandat d'arrêt contre Frenières; mais déjà il était en fuite, et, jusqu'à ce moment, il n'a pas pu être arrêté.

Pichegru, Lachaussée et l'abbé Ratel s'étaient chargés, depuis messidor dernier, de l'honorable rôle de chefs de la correspondance anglaise. Le gén. Savary et le sous-préfet d'Abbeville, viennent de saisir des ballots de lettres et de chiffres, et d'arrêter les auteurs de cet espionnage. On voit dans cette correspondance que Pichegru et l'abbé Ratel se disputaient les lieux de débarquement pour leurs communications. On a aussi saisi dans les mêmes lieux, un certain nombre de lettres-de-change. La correspondance interceptée fournit également des preuves contre les individus arrêtés à Montreuil, vers la fin de fructidor dernier, pour des communications d'espionnage entre Boulogne et l'Angleterre. Ces vils espions seront traduits ou à une commission militaire, ou au tribunal criminel spécial du département de la Seine-Inférieure.

Le Courrier de Londres, du 7 février, contient un extrait d'un pamflet qui circule à Paris et qu'on dit être l'opinion de Bonaparte sur le succès de la descente en Angleterre.... Il assure que 200,000 hommes peuvent être très-aisément embarqués dans de petits navires, qui, dans un combat, auront l'avantage sur les vaisseaux de ligne. Si les puissances du continent viennent à menacer la France, on leur opposera aussitôt 300,000 hommes, dont le nombre pourra être en peu de temps porté à 500,000. On conclut de là que la France hasarde très-peu de chose dans cette expédition, tandis que le gouvernement anglais risque son existence.

Une lettre de Frédéric North, gouverneur de Ceylan, à lord Hobard, l'un des principaux secrétaires d'état de S. M., imprimée par extrait dans la gazette officielle d'hier, contient la nouvelle que, le 24 juin dernier, le premier adigar a fait une attaque contre la ville de Candie, malgré la suspension d'armes que l'on avait conclue; que le major Davie, commandant la garnison de cette ville, a capitulé le jour suivant, et qu'après avoir évacué le fort, tous les

Digitized by Google

soldats anglais qui l'accompagnaient ont été massacrés de sang froid par une insigne trahison.

## TRIBUNAT.

*Séance du 27 pluviose.*

A l'ouverture, le tribun Moreau demande la parole. Le président Jaubert répond : vous l'aurez ; mais vous ne pouvez pas interrompre l'ordre du jour.

Trois conseillers d'état sont introduits. Le citoyen Treilhard, l'un d'eux, lit le rapport du grand juge (que nous avons inséré dans notre dernier numéro) fait le matin au premier consul. Le président dit en substance : « Nous répondons tous de la vie de Bonaparte, dont l'existence » garantit à la république sa gloire et sa prospérité. » Il propose de se rendre en corps, auprès du premier consul, pour le féliciter d'avoir échappé au danger dont il était menacé, ce qui est unanimement adopté ; puis, prononce la levée de la séance. Moreau s'écrie : « J'avais demandé la parole. » Le président répond : « Je croyais que vous y aviez renoncé. » Moreau : « Je ne puis voir sans le sentiment de la douleur la plus vive, qu'on se soit attaché depuis si long-temps à calomnier un homme qui a rendu des services importans, et qui en ce moment ne peut se défendre. Je le déclare à la nation, mon frère est innocent. Je demande en son nom, au mien, qu'on apporte à son jugement la plus grande solennité. Je demande qu'il ne puisse être traduit que devant un tribunal ordinaire. » — Curée : C'est un beau mouvement que celui que vient de faire éclater notre collègue. Moreau : « Ce n'est point un beau mouvement, c'est l'expression de la vérité et de l'indignation. » Le président : « N'interrompez point l'orateur. » Moreau sort de la salle. Le citoyen Treilhard dit que Moreau eût pu remarquer que le résultat du rapport fait par le grand juge était un renvoi à la justice ; que le gouvernement a toujours trop scrupuleusement observé la loi, pour qu'on puisse supposer qu'il veut s'en écarter.

## CORPS LÉGISLATIF.

*Séance du 27 pluviose.*

Cette séance a eu pour principal objet le rapport du grand juge dont on vient de parler. Le président Fontanes dit : « Que de tristes pensées fait naître l'étrange assemblage de ces personnages si divers, accusés du même crime ! Comment un nom célèbre se trouve-t-il associé au nom de quelques vils assassins ?.... Le projet d'un grand crime ne tournera qu'à la confusion de l'Angleterre qui l'a conçu, et fera mieux sentir le besoin d'appuyer de plus

Digitized by Google

en plus les destinées de ce vaste empire, sur la colonne qui le porte tout entier. »

*Séance du* 30.

On présente un projet de loi relatif à la conservation des grandes routes, aux moyens d'empêcher leur détérioration. — On adopte celui qui concerne l'aliénation des terrains disponibles, près le jardin et le palais des Tuileries.

*Séance du* 2 *ventose.*

On adopte un projet concernant la répartition des amendes forestières. On en présente deux autres : l'un relatif à la construction de l'écluse de Covebergheim, dans l'ancien port de Dunkerque, écluse détruite par une des conventions du traité de 1713, et qu'il sera beau, dit le conseiller d'état Regnauld, de construire en présence des flottes anglaises. L'autre projet est relatif aux propriétés qu'on veut restituer incommutablement aux hospices de trente-deux départemens qui y sont dénommés.

*Séance du* 3.

Deux projets ont été annoncés pour cette séance. Ils sont relatifs, le premier aux partages de biens communaux effectués en vertu de la loi du 10 juin 1793; le second, à l'ouverture d'une nouvelle route entre Grenoble et Briançon, département de l'Isère.

## PARIS.

Il y a huit jours, une division de la flottille, composée de 80 bâtimens, a eu un engagement entre Grisay et Boulogne, avec la croisière anglaise forte de 14 voiles, dont un vaisseau de ligne et 5 frégates. Deux frégates ont été démâtées, et la croisière a repris le large.

— Le 26 pluv. dernier, la garde consulaire et les corps de la garnison ont été présentés au premier consul. Le général de brigade César Berthier, chef de l'état-major, a porté la parole, et a exprimé les sentimens des officiers, soldats et administrateurs de la première division militaire et de la place de Paris. « Nous venons, a-t-il dit, vous témoigner avec quel transport nous avons appris, que le bonheur de la France vous a fait triompher des complots horribles soudoyés par les ministres d'une nation ennemie. Si parmi leurs complices il se trouve des hommes qui avaient droit à la reconnaissance de la nation, ils ont mérité toute sa haine..... Disposez de notre vie. Nos corps vous serviront de rempart contre les attentats des ennemis de votre gloire, du bonheur de la France entière, et de la tranquillité de l'Europe. »

Le premier consul, après avoir remercié des sentimens

Digitized by Google

qui venaient d'être exprimés, a dit : « Que les soldats de la république, qui avaient reçu du peuple français l'honorable mission de le défendre contre ses ennemis, mission dont les armées s'étaient acquittées avec autant de gloire que de bonheur, avaient plus de droit que les autres citoyens de s'indigner des trames que notre plus cruel ennemi avait formées jusqu'au sein de la capitale ; que quels que soient les services rendus par des citoyens, ils n'en sont que plus coupables, lorsqu'ils oublient leurs devoirs envers leur patrie, et qu'ils ourdissent contre elle des trames criminelles; que les circonstances actuelles offriront à la postérité deux inconcevables exemples.... ; qu'il a été trois jours sans pouvoir croire à des trames aussi noires qu'insensées ; mais qu'il avait été forcé de se rendre à l'évidence des faits, et de ne plus arrêter la marche de la justice ; que jamais sous son gouvernement, des hommes, quels qu'ils soient, quels que soient les services qu'ils aient rendus, ne fausseront leurs sermens et ne pratiqueront impunément des liaisons avec les ennemis de la France...; mais que, dans les circonstances actuelles, l'union de tous les Français était un spectacle consolant pour son cœur ; que ce n'était pas à eux qu'il avait besoin de répéter que ces attentats si souvent renouvelés contre sa personne ne pourront rien, n'eût-il autour de lui que le corps le moins nombreux de l'armée. »

— Hier, 29 pluviose, ont été admis à l'audience du premier consul, le préfet de la Seine, le secrétaire-général, le conseil de préfecture, les maires et adjoints des douze arrondissemens municipaux, le conseil municipal de Paris, le directeur des contributions directes du département, les membres de la commission des contributions de Paris, le conseil général d'administration, les membres de la commission et de l'agence des hôpitaux et secours, et la chambre de commerce de Paris.

— Le sénat, le tribunat en corps, et une députation du corps législatif, s'étoient rendus, le 28 pluviose, près du premier consul, pour lui témoigner les sentimens dont les avait pénétrés le rapport du grand juge, qui leur avait été communiqué la veille. Il a répondu au sénat : « Depuis le jour où je suis arrivé à la suprême magistra-» ture, un grand nombre de complots ont été formés » contre ma vie. Nourri dans les camps, je n'ai jamais mis » aucune importance à des dangers qui ne m'inspirent » aucune crainte.

» Mais je ne puis me défendre d'un sentiment profond » et pénible, lorsque je songe dans quelle situation se » trouverait aujourd'hui ce grand peuple, si le dernier

Digitized by Google

» attentat avait pu réussir ; car c'est principalement contre » la gloire, la liberté et les destinées du peuple français » que l'on a conspiré.

» J'ai depuis long-tems renoncé aux douceurs de la con- » dition privée : tous mes momens, ma vie entière, sont » employés à remplir les devoirs que mes destinées et le » peuple français m'ont imposés.

» Le ciel veillera sur la France, et déjouera les com- » plots des méchans ; les citoyens doivent être sans » alarmes : ma vie durera tant qu'elle sera nécessaire à la » nation ; mais ce que je veux que le peuple français » sache bien, c'est que l'existence, sans sa confiance et » sans son amour, serait pour moi sans consolation, et » n'aurait plus aucun but. »

Le premier consul a fait à-peu-près la même réponse au tribunat et à la députation du corps législatif.

— M. Spencer Smith, qui était ministre d'Angleterre, à Constantinople, a été nommé ministre de S. M. britannique à Stuttgard. Cette promotion paraîtrait une étrange chûte, si l'on ne savait que la mission de M. Spencer Smith ne se borne pas aux relations de la Grande-Bretagne avec l'électeur. Elle est toute relative à des opérations d'espionnage, de corruption et de complots. M. Spencer Smith a donc remplacé M. Wickam. L'Angleterre ne pouvait pas trouver un homme plus digne de sa confiance pour de tels services. La nature lui a donné les sentimens et les dispositions nécessaires pour remplir une mission aussi honteuse. Toutefois, le premier consul pourra demander un jour si le droit des gens permet à l'Angleterre d'entretenir à Munich et à Stuttgard, sous un caractère politique, des agens d'espionnage, de corruption et de complots.

(*Moniteur.*)

— La police a fait arrêter à Strasbourg la dame Lajollais et saisir ses papiers. Elle était de retour de Londres depuis six mois. Elle avait reçu de l'argent depuis quelques jours, et se disposait à partir pour Paris, où elle devait voir son ancien amant Pichegru. (*Moniteur.*)

— Le 29 pluviose, le sénat, le tribunat, le corps législatif et le tribunal de cassation, se sont rendus chez madame Bonaparte.

— De toutes les armées, de toutes les autorités constituées, de tous les tribunaux, de toutes les corporations, il arrive au premier consul des félicitations sur la découverte du complot tramé contre sa vie, et la sûreté de la république. On a retenu cette phrase remarquable de sa réponse à l'Institut : « Il y a des orages qui affermissent » les racines d'un gouvernement. »

— Les troupes françaises évacuent la Suisse.

Digitized by Google

( N°. CXL. ) 12 VENTOSE an 12
( Samedi 3 Mars 1804. )

# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

L'AUTEUR de la petite note qui, dans le dernier Numéro du *Mercure*, précédait la belle ode de M. Lombard, a vu avec chagrin qu'on avait omis un mot nécessaire pour exprimer sa pensée et la vérité ; voici la phrase telle qu'elle a été envoyée à l'impression : c'était en parlant de l'élégante traduction d'un chant de l'Enéide, par M. Lombard ; on disait : *ce chant a eu beaucoup de succès ici*, et c'est un fait connu de tous ceux qui cultivent ou qui aiment la poésie. La modestie de M. Lombard avait interdit tout éloge à l'amitié ; mais au moins l'auteur de la note doit lui rendre la justice qu'aucun français ne pourrait lui refuser.

D. GENLIS.



Digitized by Google

## LA JALOUSIE.

Je suis jaloux du vêtement
Dont s'enveloppe mon amie :
Je le suis du souris charmant
Qui, sur sa bouche si jolie,
Erre voluptueusement;
Je suis jaloux de cette glace
Qui me réfléchit ses attraits,
Et du zéphir qui suit sa trace,
Et du crayon qui peint ses traits,
Et de l'éventail qu'avec grâce
Sa main balance dans les airs,
Et de moi-même, et de ces vers.
Jaloux de toute la nature,
Tout fait ombrage à mon amour :
Je voudrais être la chaussure
Qui presse son pied fait au tour;
Je voudrais être la ceinture
Qui de sa taille fait le tour;
Je voudrais être cette eau pure
Qui baigne son teint toujours frais;
Je voudrais être la coiffure
Qui pare ses jeunes attraits,
Enfin, cette gaze légère
Qui voile son sein palpitant,
Transparente et faible barrière
Que l'Amour oppose à l'amant.

*Auguste* DE LABOUÏSSE.

*A mademoiselle P...., à qui l'on veut faire prendre le nom d'*Aglaé, *l'une des Grâces.*

Ne vas point altérer la plus rare union,
Désoler à la fois Euphrosyne et Thalie:

Digitized by Google

Si de l'une des sœurs tu préfères le nom,
Les deux autres en vont mourir de jalousie.
Pourquoi n'userais-tu de tes droits qu'à moitié ?
A l'envi le trio s'empresse sur tes traces.
Ses trois noms te sont dus, puisqu'avec l'amitié
Tu réunis encor les charmes des trois Grâces.

*Impromptu à madame...., qui en demandait un.*

Il serait bientôt fait, Mélite,
Si le dieu du Pinde et du jour
Inspirait les vers aussi vîte
Que vos yeux inspirent l'amour.

*A sa fille, en lui envoyant ces vers faits il y a quelques années.*

Des impromptu, pour moi, le moment est passé.
J'en voudrais trouver un pourtant qui pût vous plaire.
Mais à vous celui-ci semblerait adressé;
N'avez-vous pas, Doris, *les yeux* de votre mère ?

## ENIGME.

Je suis partout le même et partout différent;
Je suis poli, je suis sauvage,
Je suis vrai, je suis faux, je suis petit et grand,
Je suis juge, plaideur, idiot et savant;
Je suis blanc, je suis noir, je suis fou, je suis sage;
Je rampe au dernier pas, je brille au premier rang,
Je ne suis point contraste, et je suis contrastant.
Je pourrais, aisément, messieurs, ne vous déplaise,
Bien plus long-temps encor prolonger l'antithèse;
Mais l'homme de bon sens devine à demi mot,
Et n'aime point l'auteur qui le prend pour un sot:



Digitized by Google

L'amour propre est sensible, et veut qu'on le ménage.
Pour éveiller l'esprit, cachons-nous à dessein,
Qu'il nous cherche, nous trouve et s'applaudisse enfin.
Telle, fuyant derrière un saule du rivage,
L'adroite Galatée en se cachant un peu,
Se laisse deviner pour plaire davantage.
Vouloir se cacher trop n'est pas l'esprit du jeu.

*Honorine* DA CHARDONNE (de Caen).

---

## LOGOGRIPHE.

A mon aspect le plus hardi frissonne;
Déplace deux pieds, cher lecteur,
Riche attribut de la grandeur,
Les rois me portent sur le trône.

---

## CHARADE.

En France un pont célèbre a pour nom mon premier;
Las de vivre en commun, en butte à la licence,
Lorsque l'homme eut perdu sa première innocence,
Il s'enferma dans mon dernier.
Le fils d'un patriarche, au retour d'un voyage,
Trouva jadis, sur un lointain rivage,
Dans le fiel d'un poisson, remède à mon entier.

*Par un apprenti imprimeur.*

---

## *Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Ourse.*
Celui du Logogriphe est *Voie.*
Celui de la Charade est *Charlotte.*

Digitized by Google

## VARIÉTÉS.

La personne qui a reçu cette lettre, n'a pas cru devoir jouir seule du plaisir qu'elle lui a fait éprouver. Les détails qu'elle renferme intéresseront tous les lecteurs. On y retrouvera le talent de l'auteur du *Génie du Christianisme*, enrichie d'autres souvenirs et d'autres images (1).

Rome, le 10 janvier 1804.

### A M. DE F.

J'ARRIVE de Naples, mon cher ami, et je vous porte un fruit de mon voyage, sur lequel vous avez des droits : quelques feuilles du laurier du tombeau de Virgile. « *Tenet nunc Parthenope.* » Il y a long-temps que j'aurais dû vous parler de cette terre classique, faite pour intéresser un génie comme le vôtre ; mais diverses raisons m'en ont empêché. Cependant, je ne veux pas quitter Rome sans vous dire au moins quelques mots de cette ville fameuse. Nous étions convenus que je vous écrirais, au hasard et sans suite, tout ce que je penserais de l'Italie, comme je vous marquais autrefois l'impression que faisaient sur mon cœur les solitudes du Nouveau-Monde. Sans autre préambule, je vais donc essayer de vous donner une idée générale des *dehors* de Rome, c'est-à-dire, de ses campagnes et de ses ruines.

Vous avez lu, mon cher ami, tout ce qu'on

(1) M. *de Chateaubriand* à qui l'on a communiqué les épreuves de sa lettre, a bien voulu y ajouter quelques notes. *( Note de l'éditeur. )*



Digitized by Google

a écrit sur ce sujet; mais je ne sais pas si les voyageurs vous ont donné une idée bien juste du tableau que présente la campagne de Rome. Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Ecriture; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. On croit y entendre retentir cette malédiction du prophète : *Venient tibi duo hæc subitò in die unâ, sterilitas et viduitas* (1). Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines, dans des lieux où il ne passe plus personne; quelques traces desséchées des torrens de l'hiver, qui, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et qui ne sont que le lit désert d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres, mais vous voyez partout des ruines d'aqueducs et de tombeaux, qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons; je m'en approchais, et ce n'était que des herbes flétries qui avaient trompé mon œil : quelquefois sous ces moissons stériles vous distinguez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvemens champêtres, point de mugissemens de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs: les fenêtres et les portes en sont fermées; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitans ; une espèce de sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde

(1) « Deux choses te viendront à la fois dans un seul » jour, stérilité et veuvage. » *Isaïe*.

Digitized by Google

seulement ces tristes chaumières, comme ces spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin, l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que vous voyez ces champs, tels que les a laissés le soc de Cincinnatus, ou la dernière charrue romaine.

C'est du milieu de ce terrain inculte, que domine et qu'attriste encore un monument appelé par la voix populaire le *Tombeau de Néron* (1), que s'élève la grande ombre de la ville éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble dans son orgueil avoir voulu s'isoler ; elle s'est séparée des autres cités de la terre; et, comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude.

Il me serait impossible de vous peindre ce qu'on éprouve, lorsque Rome vous apparaît tout-à-coup au milieu de ses *royaumes vuides*, *inania regna*, et qu'elle a l'air de se lever pour vous de la tombe où elle était couchée. Tâchez de vous figurer ce trouble et cet étonnement qu'éprouvaient les prophètes, lorsque Dieu leur envoyait la vision de quelque cité à laquelle il avait attaché les destinées de son peuple ; *quasi aspectus splendoris* (2). La multitude des souvenirs, l'abondance des sentimens vous oppressent, et votre ame est bouleversée à l'aspect de cette Rome qui a recueilli deux fois la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob (3).

---

(1) Le véritable tombeau de Néron était à la porte *du Peuple*, dans l'endroit même où l'on a bâti depuis l'église de *Santa Maria del Popolo*.

(2) « C'était comme une vision de splendeur. » *Ezech.*

(3) Montaigne décrit ainsi la campagne de Rome, telle qu'elle était il y a envison deux cents ans :

« Nous avions loin, sur notre main gauche, l'Apen-



Digitized by Google

Vous croirez peut-être, mon cher ami, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les campagnes romaines? vous vous tromperiez beaucoup, elles ont une inconcevable grandeur; on est toujours prêt, en les regardant, à s'écrier avec Virgile :

*Salve, magna parens frugum, saturnia tellus,*
*Magna virûm* (1) *!*

Si vous les voyez en économiste, elles vous désoleront sans doute; mais si vous les contemplez en artiste, en poète, et même en philosophe, vous ne voudriez peut-être pas qu'elles fussent autrement. L'aspect d'un champ de bled ou d'un coteau de vigne ne donnerait pas à votre ame d'aussi fortes émotions, que la vue de cette terre dont la culture moderne n'a pas rajeuni le sol, et qui est, pour ainsi dire, demeurée antique comme les ruines qui la couvrent.

Rien n'est beau comme les lignes de l'horizon romain, comme la douce inclinaison des plans, et les contours suaves et fuyans des montagnes qui le terminent. Souvent les vallées y prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome; les coteaux y sont taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avait remué toute cette terre. Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets et fait disparaître ce qu'ils pourraient avoir de trop dur ou de trop heurté dans leurs formes. Les

» nin, le prospect du pays mal plaisant, bossé, plein » de profondes fandasses, incapable d'y recevoir nulle » conduite de gens de guerre en ordonnance : le terroir nu » sans arbres, une bonne partie stérile, le pays fort ou- » vert tout autour, et plus de dix milles à la ronde, et » quasi tout de cette sorte, fort peu peuplé de maisons. »

(1) « Salut, terre féconde, terre de Saturne, mère » des grands hommes. »

Digitized by Google

ombres n'y sont jamais lourdes et noires; il n'y a pas de masses si obscures dans les rochers et les feuillages, où il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse, marie la terre, le ciel, les eaux : toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain, cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature? eh bien, c'est la lumière de Rome.

Je ne me lassais point de voir à la *Villa Borghese*, le soleil se coucher sur les cyprès du mont *Marius* et sur les pins de la *Villa Pamphili*, plantés par le Nôtre. J'ai souvent aussi remonté le Tibre à *Ponte Mole*, pour jouir de cette grande scène de la fin du jour. Les sommets des montagnes de la *Sabine* apparaissent alors de lapis lazuli et d'or pâle, tandis que leur base et leurs flancs sont noyés dans une vapeur d'une teinte violette ou purpurine. Quelquefois de beaux nuages comme des chars légers, portés sur le vent du soir avec une grâce inimitable, font comprendre l'apparition des habitans de l'Olympe sous ce ciel mythologique; quelquefois l'antique Rome semble avoir étendu dans l'Occident toute la pourpre de ses Consuls et de ses Césars, sous les derniers pas du dieu du jour. Cette riche décoration ne disparaît pas aussi vîte que dans nos climats : lorsque vous croyez que les teintes vont s'effacer, elle se ranime tout-à-coup sur quelqu'autre point de l'horizon; un crépuscule semble succéder à un crépuscule, et la magie du couchant se prolonge. Il est vrai qu'à cette heure du repos des campagnes, l'air ne retentit plus de chants *bucoliques;* les bergers n'y sont plus: *Dulcia linquimus*

Digitized by Google

*arva ;* mais on voit encore les *grandes victimes du Clytumne*, des bœufs blancs ou des troupeaux de cavales demi-sauvages, descendre seuls au bord du Tibre et venir s'abreuver dans ses eaux. Vous vous croiriez transporté au temps des vieux Sabins ou au siècle de l'arcadien Evandre, ποὶμενες λαῶν (1) alors que le Tibre s'appeloit encore *Albula* (2), et que le pieux Enée remonta ses ondes inconnues.

Je conviendrai toutefois que les sites de Naples sont peut-être plus éblouissans que ceux de Rome : lorsque le soleil enflammé ou que la lune large et rougie, se lève au-dessus du Vésuve, comme un globe lancé par le volcan, la baie de Naples avec ses rivages bordés d'orangers, les montagnes de l'Apouille, l'île de Caprée, la côte du Pausilipe, Baïe, Misène, Cumes, l'Averne, les Champs-Elysées et toute cette terre Virgilienne, présentent un spectacle magique; mais il n'a pas selon moi le *grandiose* de la campagne romaine. Du moins est-il certain que l'on s'attache prodigieusement à ce sol fameux : il y a deux mille ans que Cicéron, se croyait exilé sous le ciel de l'Asie, et qu'il écrivait à ses amis : *Urbem, mi Rufi, cole et in istâ luce vive* (3). Cet attrait de la belle Ausonie, est encore le même. On cite plusieurs exemples de voyageurs qui, venus à Rome dans le dessein d'y passer seulement quelques jours, y sont demeurés toute leur vie. Il fallut que le Poussin vînt mourir sur cette terre des beaux paysages; et au moment même

(1) « Pasteurs des peuples. » *Homer.*

(2) *Vid.* Tit. Liv.

(3) « C'est à Rome qu'il faut habiter, mon cher Rufus, » c'est à cette lumière qu'il faut vivre. » Je crois que c'est dans le premier ou dans le second livre des *Epistres Familières*. Comme j'ai cité partout de mémoire, on voudra bien me pardonner, s'il se trouve quelqu'inexactitude dans les citations.

Digitized by Google

où je vous écris, j'ai le bonheur d'y connaître M. d'Agincourt, qui y vit seul depuis 25 ans, et qui promet à la France d'avoir aussi son *Winckelman*.

Quiconque s'occupe uniquement de l'étude de l'antiquité et des beaux arts, ou quiconque n'a plus de liens dans la vie, doit venir demeurer à Rome. Là il trouvera pour société une terre qui nourrira ses réflexions et qui occupera son cœur, des promenades qui lui diront toujours quelque chose. La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera, et la poussière que le vent élevera sous ses pas renfermera quelque grandeur humaine. S'il est malheureux, s'il a mêlé les cendres de ceux qu'il aima, à tant de cendres illustres, avec quel charme ne passera-t-il pas du sépulcre des Scipions au tombeau d'un ami vertueux, du charmant mausolée de *Cecilia Metella*, au modeste cercueil d'une femme infortunée! Il pourra croire que ces manes chéris se plaisent à errer autour de ces monumens avec l'ombre d'un Cicéron, pleurant encore sa chère Tullie, ou d'une Agrippine encore occupée de l'urne de Germanicus. S'il est chrétien, ah! comment pourrait-il alors s'arracher de cette terre qui est devenue sa patrie, de cette terre qui a vu naître un second empire plus saint dans son berceau, plus grand dans sa puissance que celui qui l'a précédé; de cette terre enfin où les amis que nous avons perdus, dormant avec les saints dans les catacombes, sous l'œil du Père des fidèles, paraissent devoir se réveiller les premiers dans leur poussière, et semblent plus voisins des cieux?

Quoique Rome, vue intérieurement, ressemble aujourd'hui à la plupart des villes européennes, toutefois elle conserve encore un caractère particulier: aucune autre cité ne présente un pareil mélange d'architecture et de ruines, depuis le su-

Digitized by Google

blime Panthéon d'Agrippa jusqu'aux murailles gothiques de Bélisaire, depuis les monumens apportés d'Alexandrie jusqu'au dôme élevé par Michel-Ange. La beauté de ses femmes, est un autre trait distinctif: elles rappellent par leur port et leur démarche, les Clélie et les Cornelie; on croirait voir des statues antiques de Junon ou de Pallas descendues de leur piédestal, et se promenant autour de leurs temples. D'une autre part, on retrouve chez les Romains, *ce ton des chairs*, que les peintres appellent *couleur historique* et qu'ils emploient dans leurs tableaux. Il semble naturel que des hommes dont les aïeux ont joué un si grand rôle sur la terre, aient servi de modèle ou de type aux Raphaël et aux Dominiquin, pour représenter les personnages de l'histoire.

Une autre singularité de la ville de Rome, ce sont les troupeaux de chèvres et sur-tout ces attelages de grands bœufs aux cornes énormes que l'on trouve couchés aux pieds des obélisques Egyptiens, parmi les débris du Forum, et sous les arcs où ils passaient autrefois, pour conduire le triomphateur romain à ce capitole, que Ciceron appelle *le conseil public de l'univers:*

*Romanos ad templa Deûm duxere triumphos.*

A tous les bruits ordinaires des grandes cités, se mêle ici le bruit des eaux que l'on entend de toutes parts, comme si l'on était auprès des fontaines de Blandusie ou d'Egérie. Du haut des collines qui sont renfermées dans l'enceinte de Rome, ou à l'extrémité de plusieurs rues, vous apercevez la campagne en perspective; ce qui mêle la ville et les champs d'une manière tout-à-fait pittoresque. En hiver les toits des maisons sont couverts d'herbe, à-peu-près comme les vieux toits de chaume de nos paysans. Ces diverses circonstances contribuent à donner à Rome je ne sais

Digitized by Google

quoi de rustique, qui vous rappelle que ses premiers dictateurs conduisaient la charrue, qu'elle dut l'empire du monde à des laboureurs, et que le plus grand de ses poètes ne dédaigna pas d'enseigner l'art d'Hésiode aux enfans de Romulus :

*Ascræumque cano romana per oppida carmen.*

Quant au Tibre qui baigne cette grande cité, et qui en partage la gloire, sa destinée est tout-à-fait bizarre. Il passe dans un coin de Rome comme s'il n'y était pas ; on n'y daigne pas jeter les yeux, on n'en parle jamais, on ne boit point ses eaux, les femmes ne s'en servent pas pour laver ; il se dérobe furtivement entre de méchantes maisons qui le cachent, et court se précipiter dans la mer, honteux de s'appeler le *Tevere*.

Il faut maintenant, mon cher ami, vous dire quelque chose de ces ruines dont vous m'avez tant recommandé de vous parler, et qui font une si grande partie des *dehors* de Rome ; je les ai toutes vues en détail, soit à Rome, soit à Naples, excepté pourtant les temples de *Pæstum*, que je n'ai pas eu le temps de visiter. Vous sentez qu'elles doivent prendre différens caractères, selon les souvenirs qui s'y attachent.

Dans une belle soirée du mois de juillet dernier, j'étais allé m'asseoir au Colisée, sur la marche d'un des autels consacrés aux douleurs de la Passion. Le soleil qui se couchait, versait des fleuves d'or par toutes ces galeries où roulait jadis le torrent des peuples; de fortes ombres sortaient en même temps de l'enfoncement des loges et des corridors, ou tombaient sur la terre en larges bandes noires. Du haut des massifs de l'architecture, j'apercevais, entre les ruines du côté droit de l'édifice, le jardin du palais des Césars, avec un palmier qui semble être placé tout exprés sur ces débris pour les peintres et les poètes. Au lieu des cris de joieque des spec-

Digitized by Google

tateurs féroces poussaient jadis dans cet amphithéâtre, en voyant déchirer des chrétiens par des lions et des panthères, on n'entendait que les aboiemens des chiens de l'hermite qui garde ces ruines. Mais au moment où le soleil descendit sous l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre retentit sous les portiques du Colisée. Cette correspondance établie par des sons religieux, entre les deux plus grands monumens de Rome païenne et de Rome chrétienne, me causa une vive émotion : je songeai que ce grand édifice moderne tomberait à son tour comme l'édifice antique, et que les monumens se succèdent comme les hommes qui les ont élevés ; je me rappelai que ces mêmes Juifs qui, dans leurs premières captivités, travaillèrent aux édifices de l'Egypte et de Babylone, avaient aussi dans leur dernière dispersion, bâti cette énorme enceinte ; que le monument sous les voûtes duquel résonnait cette cloche chrétienne, était l'ouvrage d'un empereur païen marqué dans les prophéties pour la destruction finale de Jérusalem. Sont-ce là, mon cher ami, d'assez hauts sujets de méditations fournis par une seule ruine, et croyez-vous qu'une ville où de pareils effets se reproduisent à chaque pas, soit digne d'être vue?

Je suis retourné hier, 9 janvier, au Colisée, pour le voir dans une autre saison, et sous un autre aspect : j'ai été étonné en arrivant, de ne point entendre l'aboiement des chiens qui se montraient ordinairement dans les corridors supérieurs de l'amphithéâtre, entre des ruines et des herbes séchées. J'ai frappé à la porte de l'hermitage pratiqué dans le ceintre d'une loge ; on ne m'a point répondu ; l'hermite est mort. L'inclémence de la saison, l'absence du bon solitaire, des souvenirs récens et douloureux, ont redoublé pour moi la tristesse de cette enceinte, au point que j'ai cru voir

Digitized by Google

les ruines d'un édifice, que j'avais admiré quelques jours auparavant dans toute son intégrité et toute sa fraîcheur. C'est ainsi, mon très-cher ami, que nous sommes avertis à chaque pas de notre néant. L'homme cherche au-dehors des raisons pour s'en convaincre ; il va méditer sur les restes des monumens des empires ; et il ne songe pas qu'il est lui-même une ruine encore plus chancelante, et qu'il sera tombé avant ces débris ! Ce qui achève de rendre notre vie *le songe d'une ombre* (1), c'est que nous ne pouvons pas même espérer de vivre long-temps dans le souvenir de nos amis, puisque leur cœur où s'est gravée notre image est, comme l'objet dont il retient les traits, une argile sujette à se dissoudre. On m'a montré à *Portici*, un morceau de cendre du Vésuve, qui tombe en poudre sans le toucher, et qui conserve l'empreinte, chaque jour plus effacée, du sein et du bras d'une jeune femme ensevelie sous les ruines de Pompéïa : c'est une image assez juste ( bien qu'elle ne soit pas encore assez vaine ) de la trace que notre mémoire laisse dans le cœur des hommes, qui n'est que *cendre et poussière* (2).

Avant de partir pour Naples, j'étais allé passer quelques jours seul à Tivoli. Je parcourus les ruines des environs, et sur-tout celles de la *Villa Adriana*. Surpris par la pluie, au milieu de ma course, je me réfugiai dans les salles des *Thermes* voisins du *Pécile* (3), sous un figuier qui avait renversé le pan d'un mur en s'élevant. Dans un petit salon octogone, ouvert devant moi, une vigne vierge avait percé la voûte de l'édifice, et son gros cep lisse, rouge et tortueux, montait le long du mur comme un serpent. Tout autour de

(1) *Pind.*
(2) Job.
(3) Monumens de *la Villa*.

Digitized by Google

moi, à travers les arcades des ruines, s'ouvraient des points de vue sur la campagne romaine. Des buissons de sureau remplissaient les salles désertes où venaient se réfugier quelques merles solitaires. Les fragmens de maçonnerie étaient tapissés de feuilles de scolopendre, dont la verdure satinée se dessinait comme un travail en mosaïque sur la blancheur des marbres. Çà et là de hauts cyprès remplaçaient les colonnes tombées dans ces palais de la mort ; l'acanthe sauvage rampait à leurs pieds, sur des débris, comme si la nature s'était plû à reproduire sur ces chefs-d'œuvre mutilés de l'architecture, l'ornement de leur beauté passée. Les salles diverses et les sommités des ruines ressemblaient à des corbeilles et à des bouquets de verdure; le vent en agitait les guirlandes humides, et toutes les plantes s'inclinaient sous la pluie du ciel.

Pendant que je contemplais ce tableau pittoresque et sauvage, mille idées confuses se pressaient dans mon esprit : tantôt j'admirais, tantôt je détestais la grandeur romaine; tantôt je pensais aux vertus, tantôt aux vices de ce propriétaire du monde, qui avait voulu rassembler une image de son empire dans son jardin. Je me rappelais les événemens qui avaient renversé cette *Villa* superbe; je la voyais dépouillée de ses plus beaux ornemens par le successeur d'Adrien, les Barbares y passer comme un tourbillon, s'y cantonner quelquefois, et, pour se défendre dans ces mêmes monumens qu'ils avaient à moitié détruits, couronner l'ordre grec et toscan du créneau gothique : enfin, des religieux chrétiens, ramenant la civilisation dans ces lieux, plantaient la vigne et conduisaient la charrue dans le *temple des Stoïciens* et les *salles de l'Académie* (1). Bientôt le siècle

(1) Monumens de *la Villa*.

des

Digitized by Google

des arts renaissait, et de nouveaux souverains achevaient de bouleverser ce qui restait encore des ruines de ces palais, pour y trouver quelques chefs-d'œuvre des arts. A ces diverses pensées se mêlait une voix intérieure qui me répétait ce qu'on a cent fois écrit sur la vanité des choses humaines. Il y a même double vanité dans les monumens de la *Villa Adriana ;* ils n'étaient, comme on sait, que des imitations d'autres monumens répandus dans les provinces de l'empire romain : le véritable temple *de Sérapis* à Alexandrie, la véritable *Académie* à Athènes, n'existent plus ; vous ne voyez donc dans les copies d'Adrien que des ruines de ruines.

Il faudrait maintenant, mon cher ami, vous décrire le temple de la Sibylle à Tivoli, et le charmant temple de Vesta suspendu sur la cascade ; mais le temps me manque. Je regrette encore de ne pouvoir vous peindre cette charmante cascade célébrée par Horace ; j'étais là dans vos domaines, vous l'héritier de l'Αφελια des Grecs ou du *simplex munditiis* (1) du chantre de l'*Art poétique ;* mais je l'ai vue dans une saison assez triste, et je n'étais pas moi-même fort gai. Je vous dirai plus, j'ai été importuné du bruit des eaux, de ce bruit qui m'a tant de fois charmé dans les forêts américaines. Je me rappelle encore avec quelles délices, la nuit, au milieu du désert, lorsque mon bûcher était à demi éteint, que mon guide dormait, que mes chevaux paissaient à quelque distance ; je me rappelle, dis-je, avec quelles délices j'écoutais la mélodie des eaux et des vents dans la profondeur des bois. Ces murmures tantôt plus forts, tantôt plus faibles, croissant et décroissant à chaque instant me faisaient tressaillir, et chaque arbre était pour moi une espèce de lyre

(1) « Elégante simplicité. » *Hor.*



Digitized by Google

harmonieuse, dont les vents tiraient d'ineffables accords.

Aujourd'hui je m'aperçois que je suis beaucoup moins sensible à ces charmes de la nature, et je doute que la cataracte même de Niagara me causât la même admiration qu'autrefois. Quand on est très-jeune, la nature muette parle beaucoup, parce qu'il y a surabondance dans le cœur de l'homme ; tout son avenir est devant lui (si mon Aristarque veut me passer cette expression) ; il espère reporter ses sensations au monde, et il se nourrit de mille chimères ; mais dans un âge plus avancé, lorsque la perspective que nous avions devant nous passe derrière, que nous sommes détrompés sur une foule d'illusions, alors la nature seule devient plus froide et moins parlante, *les jardins parlent peu* (1). Il faut pour qu'elle nous intéresse encore, qu'il s'y attache des souvenirs de la société, parce que nous nous suffisons moins à nous-mêmes ; la solitude absolue nous pèse, et nous avons besoin de ces conversations *qui se font le soir à voix basse entre des amis* (2).

Je n'ai pas quitté Tivoli, sans visiter la maison du poète que je viens de citer : elle était en face de la *Villa* de Mécène. C'était là qu'il offrait *floribus et vino genium memorem brevis ævi* (3). L'hermitage ne pouvait pas être grand, car il est situé sur la croupe même du côteau ; mais on sent qu'on devait être bien à l'abri dans ce lieu, et que tout y était commode quoique petit. Du verger qui était au-devant de la maison, l'œil embrassait un pays immense : vraie retraite du poète à qui

(1) Lafontaine.

(2) Horace.

(3) « Des fleurs et du vin au génie qui nous rappelle » la briéveté de la vie. »

Digitized by Google

peu suffit, et qui jouit de tout ce qui n'est pas à lui, *spatio brevi spem longam reseces* (1). Après tout il est fort aisé d'être philosophe comme Horace ; il avait une maison à Rome, deux *Villa* à la campagne, l'une à Utique, l'autre à Tivoli. Il buvait d'un certain vin du consulat de Tullus avec ses amis, son *buffet était couvert d'argenterie*, il disait familièrement au premier ministre du Maître du monde : « *Je ne sens point les besoins de la pauvreté, et si je voulais quelque chose de plus, Mécène, tu ne me le refuserais pas.* » Avec cela on peut chanter *Lalagé*, se couronner *de lys qui vivent peu*, parler de la mort en buvant le Falerne, et *livrer au vent les chagrins.*

Je remarque qu'Horace, Virgile, Tibulle, Tite-Live, moururent tous avant Auguste, qui eut en cela le sort de Louis XIV : notre grand prince survécut un peu à son siècle, et se coucha le dernier dans la tombe, comme pour s'assurer qu'il ne restait rien après lui.

Il vous sera sans doute fort indifférent de savoir que la maison de Catulle est placée à Tivoli, au-dessus de la maison d'Horace, et qu'elle sert maintenant de demeure à quelques religieux chrétiens ; mais vous trouverez peut-être assez remarquable que l'Arioste soit venu composer ses *fables comiques* (2) au même lieu où Horace s'est joué de toutes les choses de la vie. On se demande avec surprise, comment il se fait que le chantre de Roland, retiré chez le cardinal d'Est à Tivoli, ait consacré ses *divines* folies à la France, et à la France demi-barbare, tandis qu'il avait sous les yeux les sévères monumens et les graves souvenirs du peuple

(1) « Renferme dans un espace étroit tes longues espérances. » *Hor.*

(2) Boileau.



Digitized by Google

le plus sérieux et le plus civilisé de la terre. Au reste, la *Villa d'Est* est la seule *Villa* moderne qui m'ait intéressé, au milieu des débris des *Villa* de tant d'Empereurs et de Consulaires. Cette illustre maison de Ferrare a eu le bonheur peu commun, d'avoir été chantée par les deux plus grands poètes de son temps et les deux plus beaux génies de l'Italie moderne.

*Piacciavi, generose Ercolea prole,*
*Ornamento, e splendor del secol nostro*
*Ippolito*, etc.

C'est ici le cri d'un homme heureux, qui rend grâce à la maison puissante dont il recueille les faveurs, et dont il fait lui-même les délices. Le Tasse, plus touchant, fait entendre dans son invocation, les accens de la reconnaissance d'un grand homme infortuné :

*Tu magnanimo Alfonso, il qual ritogli*, etc.

C'est faire un noble usage du pouvoir que de s'en servir pour protéger les talens exilés, et recueillir le mérite fugitif. Arioste et Hippolyte d'Est ont laissé dans les vallons de Tivoli un souvenir qui ne le cède pas en charme, à celui d'Horace et de Mécène. Mais que sont devenus les protecteurs et les protégés? au moment même où j'écris, la maison d'Est vient de s'éteindre, sa *Villa* tombe en ruines, comme celle du ministre d'Auguste ; c'est l'histoire de toutes les choses et de tous les hommes :

*Linquenda Tellus, et domus et placens*
*Uxor* (1).

Je passai presque tout un jour à cette superbe *Villa*. Je ne pouvais me lasser d'admirer la vaste perspective dont on jouit du haut de ses terrasses : au-dessous de vous s'étendent les jardins avec leurs

(1) « Il faudra quitter la terre, une maison, une » épouse chérie. » *Hor.*

Digitized by Google

platanes et leurs cyprès; après les jardins viennent les restes de la maison de Mécène placée au bord de l'Anio (1); de l'autre côté de la rivière, sur le coteau en face, règne un bois de vieux oliviers, où l'on trouve les débris de la *Villa* de Varus (2); un peu plus loin à gauche dans la plaine, s'élèvent les trois monts *Monticelli*, *san Francesco* et *sant Angelo*, et entre les sommets de ces trois monts voisins apparaît le sommet lointain et azuré de l'antique *Soracte;* à l'horizon et à l'extrémité des campagnes romaines, en décrivant un cercle par le couchant et le midi, on découvre les hauteurs de Monte-Fiascone, Rome, Civita-Vecchia, Ostie, la mer, Frascati, surmonté des pins de Tusculum; enfin, revenant chercher Tivoli vers le levant, la circonférence entière de cette immense perspective se termine au mont Ripoli autrefois occupé par les maisons de Brutus et d'Atticus, et au pied duquel se trouve la *Villa Adriana* avec toutes ses ruines.

On peut découvrir au milieu de ce tableau, le cours du *Teverone*, qui descend vers le Tibre, et que l'œil suit jusqu'au pont où s'élève le mausolée de la famille *Plotia*, bâti en forme de tour. Le grand chemin de Rome se déroule aussi dans la campagne : c'était l'ancienne voie Tiburtine autrefois bordée de sépulcres, et le long de laquelle des meules de foin, élevées en pyramides, imitent encore des tombeaux.

Il serait difficile de trouver dans le reste du monde, une vue plus étonnante et plus propre à faire naître de puissantes réflexions. Je ne parle pas de Rome, dont on aperçoit les dômes et

(1) Aujourd'hui *le Teverone.*

(2) Le Varus qui fut massacré avec les légions en Germanie. Voyez l'admirable morceau de Tacite.



Digitized by Google

qui seule dit tout ; je parle seulement des lieux et des monumens renfermés dans cette vaste étendue. Voilà la maison où Mécène rassasié des biens de la terre mourut d'une maladie de langueur ; Varus quitta ce beau coteau pour aller verser son sang dans les marais de la Germanie ; Cassius et Brutus abandonnèrent ces retraites enchantées pour bouleverser leur patrie ; sous ces haut pins de Frascati, Cicéron dictait ses Tusculanes ; Adrien fit couler un nouveau Pénée au pied de cette colline, et transporta dans ces lieux les noms, les charmes et les souvenirs du vallon de Tempé. Vers cette source de la Tolfatare, la reine captive de Palmyre acheva ses jours dans l'obscurité, et sa ville d'un moment disparut dans le désert ; c'est ici que le roi Latinus consulta le dieu Faune dans la forêt de l'Albunée ; c'est ici qu'Hercule avait son temple, et que la sibylle Tiburtine dictait ses oracles ; ce sont-là les montagnes des vieux Sabins, les plaines de l'antique Latium ; terre de Saturne et de Rhée, berceau de l'âge d'or, chanté par tous les poètes ; rians coteaux de Tibur et de Lucrétile dont le seul génie français a pu retracer les grâces, et qui attendaient le pinceau de Poussin et de Claude Lorrain.

Je descendis de la *Villa d'Est* vers les trois heures après midi, je passai le Teverone sur le pont de Lupus, pour rentrer à Tivoli par la porte Sabine. En traversant le bois des vieux oliviers, dont je viens de vous parler, j'aperçus une petite chapelle blanche, dédiée à la Madone *Quintilanea*, et bâtie sur les ruines de la *Villa* de Varus. C'était un dimanche, la porte de cette chapelle était ouverte, j'y entrai ; je vis trois petits autels disposés en forme de croix ; sur celui du milieu s'élevait un grand crucifix d'argent, devant lequel brûlait une lampe suspendue à la voûte. Un seul homme,

Digitized by Google

qui avait l'air très-malheureux, était prosterné auprès d'un banc; il priait avec tant de ferveur, qu'il ne leva pas même les yeux sur moi au bruit de mes pas. Je sentis ce que j'ai mille fois éprouvé en entrant dans une église, c'est-à-dire un certain *apaisement* des troubles du cœur (pour parler comme nos vieilles Bibles), et je ne sais quel dégoût de la terre. Je me mis à genoux à quelque distance de cet homme, et, inspiré par le lieu, je ne pus m'empêcher de prononcer cette prière: « Dieu » du voyageur, qui avez voulu que le pélerin vous » adorât dans cet humble asile, bâti sur les ruines » du palais d'un grand de la terre; mère de dou- » leur, qui avez établi votre culte de miséri- » corde dans l'héritage de ce romain malheureux, » mort loin de son pays, dans les forêts de la » Germanie: nous ne sommes ici que deux fidèles » prosternés au pied de votre autel solitaire. Accor- » dez à cet inconnu, qui semble si profondément » humilié devant vos grandeurs, tout ce qu'il vous » demande; faites que les prières de cet homme » servent à leur tour à guérir mes infirmités, afin » que ces deux chrétiens qui sont inconnus l'un à » l'autre, qui ne se sont rencontrés qu'un instant » dans la vie, et qui vont se quitter pour ne plus » se voir ici-bas, soient tout étonnés en se retrou- » vant au pied de votre trône, de se devoir » mutuellement une partie de leur bonheur, par » les miracles de la charité! »

Quand je viens à regarder, mon cher ami, toutes les feuilles éparses sur mon bureau, je suis épouvanté de mon énorme fatras, et j'hésite à vous l'envoyer. Je sens pourtant que je ne vous ai rien dit, que j'ai oublié mille choses que j'aurais dû vous dire. Comment, par exemple, ne vous ai-je pas parlé de *Tusculum*, de ce Cicéron qui, selon Sénèque, « fut le seul génie que le peuple

Digitized by Google

» romain ait eu égal à son empire. « *Illud ingenium* » *quod solum populus romanus par imperio suo* » *habuit.* » Mon voyage à Naples, ma descente dans le cratère du Vésuve (1), mes courses à Pompéia, à Capoue, à Caserte, à la Tolfatare, au lac d'Averne, à la grotte de la Sibylle, auraient pu vous intéresser, etc. Baïes, où se sont passées tant de scènes mémorables, mériterait seul un volume. Il me semble que je vois encore la tour de *Bola*, où était placée la maison d'Agrippine, et où elle dit ce mot sublime aux assassins envoyés par son fils : « *Ventrem feri* (2). » L'île de *Nisida*, qui servit de retraite à Brutus, après le meurtre de César, le pont de Caligula, *la Piscine admirable*, tous ces palais bâtis dans la mer, dont parle Horace, vaudraient bien la peine qu'on s'y arrêtât un peu. Virgile a placé ou trouvé dans ces lieux les belles fictions du sixième livre de son *Enéide :* c'est de là qu'il écrivait à Auguste ces paroles modestes

(1) Il n'y a que de la fatigue et aucun danger à descendre dans la cratère du Vésuve. Il faudroit avoir le malheur d'y être surpris par une éruption, et dans ce cas-là même, si l'on n'étoit pas emporté par l'explosion de la matière, l'expérience a prouvé qu'on peut encore se sauver sur la lave : comme elle coule avec une extrême lenteur, sa surface se refroidit assez vîte pour qu'on puisse y passer rapidement. Je suis descendu jusques dans un des trois petits cratères, formés dans le milieu du grand cratère, par la dernière éruption, qui eut lieu en 1797. Les fumées, du côté de *la torre de l'Annunziata*, étoient assez fortes; je fis plusieurs tentatives inutiles, pour parvenir à une lueur que l'on voyait sur le flanc opposé, du côté de Caserte : dans quelques endroits, la cendre étoit brûlante à deux pouces de profondeur sous sa surface.

(2) Tacite.

Digitized by Google

( elles sont, je crois, les seules lignes de prose que nous connaissions de ce grand homme) : *Ego verò frequentes a te literas accipio... De Æneâ quidem meo, si me hercule jam dignum auribus haberem tuis, libenter mitterem; sed tanta inchoata res est, ut pœne vitio mentis tantum opus ingressus mihi videar; cum præsertim, ut scis, alia quoque studia ad id opus multoque potiora impertiar* (1).

Mon pélerinage au tombeau de Scipion l'Africain est un de ceux qui a le plus satisfait mon cœur, bien que j'aie manqué le but de mon voyage. On m'avait dit que son mausolée existait encore, et qu'on y lisait même le mot *patria*, seul reste de cette inscription qu'on prétend y avoir été gravée : *Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os.* Je me suis rendu à *Patria*, l'ancienne *Literne;* je n'ai point trouvé le tombeau, mais j'ai erré sur les ruines de la maison que le plus grand et le plus aimable des hommes habitait dans son exil : il me semblait voir le vainqueur d'Annibal se promener au bord de la mer sur la côte opposée à celle de Carthage, et se consolant de l'injustice de Rome, par les charmes de l'amitié et le souvenir de ses vertus (2).

---

(1) Ce fragment se trouve dans Macrobe, mais je ne puis indiquer le livre : je crois pourtant que c'est le premier.

(2) Non-seulement on m'avait dit que ce tombeau existait, mais j'avais lu les circonstances que je rapporte ici, dans je ne sais plus quel voyageur. Cependant, les raisons suivantes me font douter un peu de la vérité des faits :

1°. Il me paraît que Scipion, malgré les justes raisons de plainte qu'il avait contre Rome, aimait cependant trop sa patrie pour avoir voulu qu'on gravât cette inscription sur son tombeau : cela semble contraire à tout ce que nous connaissons du génie des anciens.

2°. L'inscription rapportée est conçue presque littéralement dans les termes de l'imprécation que Tite-Live fait

Digitized by Google

Quant aux Romains modernes, mon cher ami, Duclos me semble avoir de l'humeur, lorsqu'il les

---

prononcer à Scipion en sortant de Rome : ne serait-ce pas-là la source de l'erreur?

3°. Plutarque raconte que l'on trouva près de Gaïette, une urne de bronze dans un tombeau de marbre, où les cendres de Scipion devaient avoir été renfermées, et qui portait une inscription très-différente de celle dont il s'agit ici.

4°. L'ancienne Literne ayant pris le nom de *Patria*, cela a pu donner naissance à ce qu'on a dit du mot *patria*, resté seul de toute l'inscription du tombeau. Ne serait-ce pas, en effet, un hasard fort singulier que le lieu se nommât *Patria*, et que le mot *patria* se trouvât aussi sur le monument de Scipion? à moins que l'on ne suppose que l'un a pris son nom de l'autre.

Il se peut faire toutefois que des auteurs que je ne connais pas, aient parlé de cette inscription de manière à ne laisser aucun doute : il y a même une phrase dans Plutarque, qui semble favorable à l'opinion que je combats. Un homme du plus grand mérite, et qui m'est d'autant plus cher qu'il est fort malheureux, a fait, presqu'en même temps que moi, le voyage de *Patria*. Nous avons souvent causé ensemble de ce lieu célèbre; mais je ne suis pas bien sûr qu'il m'ait dit avoir vu lui-même *le tombeau et le mot* (ce qui trancherait la difficulté), ou s'il m'a seulement raconté la tradition populaire. Quant à moi, je n'ai point trouvé le monument, et je n'ai vu que les ruines de la *Villa*, qui sont très-peu de chose.

Plutarque parle de l'opinion de ceux qui voulaient que le tombeau de Scipion fût auprès de Rome. Mais ils confondaient évidemment le tombeau *des* Scipion et le tombeau *de* Scipion. Tite-Live affirme que celui-ci était à Literne, qu'il était surmonté d'une statue qui fut abattue par une tempête, et qu'il avait vu lui-même cette

Digitized by Google

appelle les *Italiens de Rome*. Je crois qu'il y a encore chez eux le fond d'une nation peu commune. On peut découvrir aisément parmi ce peuple, trop sévérement jugé, un grand sens, du courage, de la patience, du génie, des traces profondes de ses anciennes mœurs, je ne sais quel air de souverain, et quels nobles usages qui sentent encore la royauté. Avant de condamner cette opinion, qui peut vous paraître bizarre, il faudrait entendre mes raisons, et je n'ai pas le temps de vous les rapporter.

Que de choses me resteraient à vous dire sur la littérature italienne ! Savez-vous que je n'ai vu qu'une seule fois le comte Alfieri dans ma vie, et devineriez-vous dans quelle circonstance ? je l'ai vu mettre dans sa bière. On me dit qu'il n'était presque pas changé. Sa physionomie me parut noble et grave ; la mort y ajoutait sans doute une nouvelle sévérité ; son cercueil étant un peu trop court, on lui inclina la tête sur la poitrine, ce qui lui fit faire un mouvement formidable. Je tiens de la bonté d'une personne qui lui fut bien chère, et de la politesse d'un ami du comte Alfieri à Florence, les notes les plus curieuses sur les ouvrages posthumes, les opinions et la vie de cet homme célèbre. La plupart des papiers publics, en France, ne vous ont donné sur tout cela que des renseignemens tronqués et incertains. En attendant que je puisse vous communiquer mes notes, je vous envoie

---

statue. On savait d'ailleurs par Senèque, Ciceron et Pline, que l'autre tombeau, c'est-à-dire celui des Scipion avait existé en effet à une des portes de Rome. Il a été découvert sous Pie VI ; on en a transporté les inscriptions au musée du Vatican : parmi les noms des membres de la famille des Scipion trouvés dans le monument, celui de l'Africain manque.

Digitized by Google

l'épitaphe que le comte Alfieri avait faite, en même temps que la sienne, pour sa noble amie :

*HIC. SITA. EST*

AL. . . . E. . . . ST. . . .
ALF. . . . COM. . . . .
*Genere. formâ. moribus.*
*Incomparabili. animi. candore.*
*Præclarissima.*
*A. Victorio. Alferio.*
*Juxta. quem. sarcophago. uno* (1).
*Tumulata. est.*
*Annorum. 26. spatio.*
*Ultra. res. omnes. dilecta.*
*Et. quasi. mortale. nnmen.*
*Ab ipso. constanter. habita.*
*Et. observata.*
*Vixit annos.... menses.... dies....*
*Ha nnoniæ. Montibus. nata.*
*Obiit... die... mensis...*
*Anno Domini. M. D. CCC.* . (2).

La simplicité de cette épitaphe, et sur-tout la

---

(1) *Sic inscribendum, me, ut opinor et opto, præmoriente : sed, aliter jubente Deo, aliter inscribendum :*

*Qui. juxta. eam. sarcophago. uno*
*Conditus. erit. quamprimùm.*

(2) « *Ici repose Héloïse E. St. comtesse d'Al., illustre par ses* » *aïeux, célèbre par les grâces de sa personne, par les agrémens* » *de son esprit, et par la candeur imcomparable de son ame.* » *Inhumée près de Victor Alfieri, dans un même tombeau* (*) ; *il* » *la préféra, pendant vingt-six ans, à toutes les choses de la terre.* » *Mortelle, elle fut constamment suivie et honorée par lui, comme* » *si elle eût été une Divinité.*

« *Née à Mons ; elle vécut..... et mourut le.....* »

(*) Ainsi j'ai écrit, espérant, desirant mourir le premier ; mais s'il plaît à Dieu d'en ordonner autrement, il faudra autrement écrire : « *Inhumée par la volonté de Victor Alfieri, qui sera bientôt ensev eli* » *près d'elle dans un même tombeau.* »

Digitized by Google

note qui l'accompagne, me semblent extrêmement touchantes.

Pour cette fois, j'ai fini; je vous envoie ce *monceau* de ruines, faites-en tout ce qu'il vous plaira. Dans la description des divers objets dont je vous ai parlé, je crois n'avoir omis aucune circonstance remarquable, si ce n'est que le Tibre est toujours le *flavus Tiberinus* de Virgile. On prétend qu'il doit cette couleur limoneuse aux pluies qui tombent dans les montagnes dont il descend. Souvent, par le temps le plus serein, en regardant couler ses flots décolorés, je me suis représenté une vie commencée au milieu des orages; le reste de son cours passe en vain sous un ciel pur; le fleuve demeure teint des eaux de la tempête, qui l'ont troublé dans sa source.

CHATEAUBRIAND.

## *Suite des Souvenirs de Félicie.*

Qu'est-ce qu'une nation *inconsidérée, légère et frivole?* ce serait une nation absolument hors d'état de concevoir et d'exécuter de grandes choses, parce qu'elle n'aurait ni la profondeur d'idées que peuvent donner la sagesse et la méditation, ni la suite, la prudence et la persévérance qui peuvent seules assurer le succès de tout ce qui est éminemment utile et bon et par conséquent glorieux; enfin, ce serait une nation turbulente, inconstante, ne pouvant conserver la même forme de gouvernement, et sans cesse bouleversée par des troubles intérieurs, des guerres civiles et des révolutions (1). D'après

(1) Tel était jadis l'état de Gênes. Cette ville et son territoire, gouvernée d'abord par des Comtes, s'érigea en république et eut successivement pour chefs, des *consuls*, des *capitaines du peuple*, des *abbés du peuple*, que l'on abolit pour reprendre un seul *capi-*

Digitized by Google

cette définition, que je crois très-juste, il n'existe point en Europe de nation *inconsidérée*, *frivole et légère*. Le siècle brillant et religieux de Louis XIV a tellement perfectionné la civilisation; les souverains éclairés par tant d'instructions sublimes, savent si bien que leur autorité dépend de la justice; les sujets sont enfin si persuadés qu'il n'y a pour eux ni sûreté, ni bonheur, ni repos sans la soumission à leurs lois et à leurs chefs, qu'il est impossible qu'à moins de *rétrograder*, les nations européennes puissent retomber dans l'anarchie et dans les horreurs des guerres civiles.

La nation française est celle de l'Europe qui a conservé le plus long-temps sa forme de gouvernement, sa religion et ses lois; celle qui depuis son établissement a éprouvé le moins de révolutions, et souffert le moins des troubles intérieurs; celle enfin qui obéit à la race de rois la plus ancienne. Les Anglais lui reprochent sans cesse de supporter de temps immémorial dans son gouvernement, des abus intolérables; et comme assurément on ne peut pas accuser les Français de lâcheté, il faut donc attribuer à la seule constance, cette tranquillité d'une nation si brave et si belliqueuse. Il est absurde de soutenir qu'elle est à la fois indolente, vive, persévérante et légère.

Les Anglais forment la nation dont l'histoire offre le plus de révolutions sanglantes; on pourrait accuser de légéreté un peuple inquiet et turbulent que l'histoire représente continuellement, et sur-tout depuis deux

---

*taine* du peuple, et ensuite deux *capitaines*. On supprima encore les *capitaines* et l'on créa *un podestat*, puis on reprit les *capitaines*, et enfin on établit *les doges*; et durant plus de cinq cents ans, ce peuple *inconstant et léger*, ne pouvant s'arrêter à une forme de gouvernement, changea sans cesse de magistrats, de lois et de domination, se donnant tour-à-tour à la France et à divers princes d'Italie. Toujours turbulent et factieux, il ne paraît faire la guerre civile et la guerre extérieure, chercher la liberté ou demander l'esclavage, que par un besoin irrésistible de mouvement et de changement. Voilà un *peuple léger*; il n'en existe plus de tel.

Digitized by Google

siècles, toujours agité, toujours rompant le premier les traités de paix avec ses voisins; emprisonnant, détrônant, jugeant ses rois, abolissant la royauté, s'érigeant en république; peu d'années après, rétablissant l'état monarchique; ensuite chassant et proscrivant la famille régnante, plaçant sur le trône un étranger (1); enfin, changeant de religion et formant dans son sein des milliers de sectes différentes.

La France a produit plus de savans et de moralistes du premier ordre, plus de têtes véritablement pensantes, qu'aucune autre nation. Montaigne, Descartes, Malebranche, Pascal, Bossuet, Bourdaloue, Nicole, Massillon, Fénélon, Labruyère, Montesquieu, Buffon, et tant d'autres que l'on pourrait placer encore au premier rang des *penseurs*, n'avaient pas, je crois, des têtes *légères* et des esprits superficiels. Que serait-ce si je donnais l'énorme liste des auteurs estimables, et véritablement utiles, qui consacrèrent leur vie entière à des recherches laborieuses, à des travaux qui demandaient sur-tout une infatigable persévérance?

Les Anglais ont aussi des savans de la plus haute réputation; leur littérature *sérieuse* est sans doute très-riche aussi, mais ce ne sera point leur faire une injustice que de prétendre avec eux à l'égalité à cet égard : on pourrait si facilement la leur disputer! le peuple français peut dire sur tous les points :

Je n'ai point de rival
A qui je fasse tort en le traitant d'égal.

Le théâtre anglais est déshonoré par une licence effrénée en tout genre, par des puérilités étranges, par des extravagances inconcevables.

Le théâtre français est, parmi les modernes, le plus décent, le plus raisonnable et le plus sage de tous les théâtres, et c'est un aveu que doivent faire ceux même qui ne le

(1) Et l'on peut dire qu'il n'y eut jamais une usurpation plus odieuse que celle du *prince d'Orange*, puisqu'elle outrageait la nature.

Digitized by Google

trouveraient pas le meilleur; ceux enfin qui auraient le malheur de préférer Shakespeare et Dryden à Corneille et à Racine, seraient encore forcés de convenir que du moins on peut louer dans nos grands poètes dramatiques, la noble simplicité, la sagesse, la raison, et les intentions morales. Les Français veulent en toute chose de la raison, et c'est pourquoi ils ont tant de goût. Sans la raison rien ne leur plaît, du moins pendant long-temps; ils en exigent dans les vers, dans les romans, dans un conte, dans une allégorie; ils se lassent, ils se dégoûtent promptement de tout ce qui en manque.

Est-ce donc l'austérité des mœurs anglaises qui donne à cette nation une telle réputation de solidité? Les Français et les Italiens passent pour les hommes les plus sobres de l'Europe; ils aiment mieux la conversation que le vin et la table; c'est bien là un genre de raison, et la tempérance est une vertu recommandable, qui fait assurément une partie des bonnes mœurs; les Anglais, au contraire, passent plus de la moitié de leurs journées à boire et à manger; *la solidité* de cette manière de vivre est un peu matérielle et ne prouve pas beaucoup *la solidité* de l'esprit. Les Anglais (et même les Anglaises) aiment le jeu avec une fureur qui n'a jamais été aussi générale en France; et non-seulement ils jouent dans leurs maisons, mais ils ont trouvé le secret de perdre ou de gagner des sommes immenses sur des tapis de verdure ainsi que sur des tapis de velours. Ils se ruinent en se reposant sur une chaise ou en courant dans des plaines, ou même en soutenant leurs opinions; les courses de chevaux et les paris nous viennent d'eux; la discussion, c'est-à-dire la conversation animée est pour eux un trafic, un moyen de gagner de l'argent. On accuse quelques Français d'*anglomanie*, et l'on a raison de s'en moquer: il faut respecter toutes les nations, mais il faut s'honorer de la sienne, c'est s'honorer soi-même; les Anglais disent beaucoup de mal de nous, même en temps de paix, cependant ils prennent toutes nos modes; la cuisine des gens riches est à la française, tous

les

Digitized by Google

les meubles des maisons élégantes sont faits en France. On nous reproche comme une grande preuve d'inconstance, d'avoir bouleversé nos jardins pour les refaire dans le goût anglais; mais les Anglais ont fait exactement la même chose, il y a environ soixante-dix ans: ce fut Addisson qui, dans le Spectateur leur donna cette idée. Il proposa de faire des jardins imitant la nature; il entra dans beaucoup de détails à cet égard, en produisant dans son charmant journal une prétendue lettre sur ce sujet, où l'on fait la description d'un jardin et d'une volière non fermés(1). On commença, comme nous, par faire des jardins excessivement surchargés: il existe encore quelques-uns de ces premiers jardins, *Leasowes* et *Stow*, et deux ou trois autres; ensuite ce genre se perfectionna, et l'on fit ces jardins simples et majestueux que nous n'avons point encore imités.

*La mode*, *être à la mode*, sont des choses auxquelles on attache infiniment plus de prix à Londres qu'à Paris; et les modes les plus extravagantes, celles qui sont dangereuses, ont été exécutées à Londres, telles que les *wiskys*, les voitures démesurément élevées, les sièges où les cochers risquent de se tuer s'ils en tombaient. Que dira-t-on des *jockeys*, ces malheureux enfans que l'on enveloppe dans des couvertures de laine, que l'on chauffe, que l'on fait suer, afin de les maigrir et de les réduire au poids convenable? Toutes ces inventions ne sont pas très-sensées. Les Anglais raisonnables ne font rien de tout cela, mais les Français les plus légers n'ont rien imaginé de pareil.

Jamais on n'a vu dans nos bons journaux les détails frivoles des *modes* nouvelles et des habits de femme (2); et les journaux anglais les plus estimables contiennent toutes

(1) La description de cette volière a servi de modèle à J. J. Rousseau, pour la *volière* décrite dans son roman de la *nouvelle Héloïse*.

(2) Ceci fut écrit avant la révolution.



Digitized by Google

ces puérilités ; en outre, à toutes les fêtes de la cour, on y trouve la description la plus minutieuse des vêtemens et de la parure de la reine, des princesses, et de toutes les dames de la cour.

Les Français aiment les arts parce qu'ils en ont le génie et qu'ils y excellent ; néanmoins il ne rendent point à des comédiens les honneurs qui ne sont dus qu'aux héros ou aux grands hommes dont les talens sont utiles. On ne voit point à Saint-Denis, parmi les tombes de nos rois, des tombeaux d'acteurs et de comédiennes, et c'est ce qu'on voit à Westminster. L'austérité française ne souffre même pas que des comédiens soient admis dans nos compagnies savantes. Molière, l'inimitable Molière ne fut pas de l'académie française !.....

Les arts les plus frivoles sont les mieux payés en Angleterre ; les danseurs et les chanteurs ne font de véritable fortune qu'à Londres. Le goût des romans et des contes de revenans est certainement beaucoup plus vif en Angleterre qu'en France ; enfin le luxe des Anglais surpasse de beaucoup le nôtre. Est-ce donc la perfection de leur constitution politique qui leur donne cette haute réputation de sagesse ? Ce gouvernement est-il donc en effet si digne d'admiration ? c'est assurément ce que je ne déciderai point ; mais l'un des meilleurs auteurs anglais, Pope, répondra à cette question : « Laissons, dit-il, *les sots disputer sur la forme des divers gouvernemens ; le meilleur est celui qui est le mieux administré* (1), c'est-à-dire celui sous lequel on est le plus paisible et le plus heureux. Les combats, les querelles, les séditions parmi le peuple anglais sont les événemens de tous les jours ; et notre peuple est le plus doux et le plus gai de l'Europe. On paye en Angleterre deux ou trois fois plus d'impôts qu'en France. Les voleurs en Angleterre attaquent et dépouillent tous les jours les passans et les voyageurs dans les rues, aux

(1) For forms of government let fools contest whate'er is best administred is best. — Pope.

Digitized by Google

environs de Londres et sur les grands chemins ; nous parcourons nos villes, nous voyageons jour et nuit sans rencontrer de voleurs. Les Anglais meurent fréquemment du spléen, et le suicide est infiniment plus commun dans ce pays que dans aucun autre ; nous avons la plus brillante humeur, notre gaieté a passé en proverbe ; quand on veut s'amuser et voir des gens heureux, on vient chez nous, on y vient même pour s'y guérir de la consomption, et souvent l'inclination y fixe les étrangers. Ainsi, d'après la définition de Pope, qui me paraît parfaite, je conclus que notre gouvernement vaut mieux que celui d'Angleterre ; ce n'est heureusement pas moi, c'est un *penseur* anglais qui le décide. On juge les Anglais et les Français comme on juge communément les individus dans la société, sur l'extérieur qui trompe si souvent : les gens gais passent facilement pour des étourdis, les gens taciturnes se font à peu de frais une grande réputation de sagesse. Souvenez-vous, m'a dit plus d'une fois madame de Puisieux, qu'avec des yeux noirs, une démarche leste et légère, un air animé et de la gaieté, il faut être beaucoup plus raisonnable qu'une autre..... Si les Français étaient moins aimables et moins brillans, et sur-tout s'ils avaient moins de désintéressement, s'ils s'occupaient d'avantage de spéculations financières, on ne les accuserait pas de manquer de raison. *Ne s'attacher qu'au solide* est une expression qui signifie, pour tous les gens d'affaires, *ne s'occuper que de ses intérêts pécuniaires, ne songer qu'à gagner de l'argent*. Ne nous étonnons donc plus de notre réputation de *frivolité* et de *légéreté*. Puissions-nous conserver toujours le noble caractère et les qualités aimables qui nous la procurent !

Les Anglais exaltent sans cesser le mérite de leur nation, vanité respectable que nous n'avons point assez : il serait à désirer que nous eussions moins d'engouement pour nos voisins, et que nous nous rendissions un peu plus de justice.

On reprochait à M. de ***, de se vanter toujours : je



Digitized by Google

le fais à dessein, répondit-il, *c'est toujours une voix de plus* et celle qui s'exprime le mieux sur ce point.

Quand tous les écrivains d'une nation s'accordent à répéter la même chose, cela produit beaucoup *de voix de plus.*

D. GENLIS.

*(La suite dans un prochain numéro.)*

---

## SPECTACLES.

### THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE ET DES ARTS.

*Représentation extraordinaire au bénéfice de madame* Dugazon.

ON a commencé par la représentation de *Sertorius;* choix malheureux. Cette pièce glaciale, reprise à *la rentrée* du Théâtre Français en 1776, il y a 28 ans, fut jouée sans succès par le Kain et Brizard. Talma et Saint-Prix ne devaient pas s'attendre à réussir où ces deux grands acteurs avaient échoué. La fameuse scène d'entre Pompée et Sertorius fut, même alors, écoutée assez froidement, quoique Corneille, ni peut-être personne, n'ait jamais rien écrit de plus noble, de plus sensé, de plus imposant, de plus profond. Voltaire, qui critique Corneille avec un acharnement minutieux, lui a cependant quelquefois rendu une éclatante justice dans son commentaire, et même a parlé avec le plus grand enthousiasme de la tragédie des *Horaces.* Il fait sentir aussi toute la beauté de la conférence de Pompée et de Sertorius, et en indique ces vers comme un modèle de style, de raison et de conduite:

Lorsque deux factions divisent un empire,
Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire,
Suivant l'occasion ou la nécessité
Qui l'emporte vers l'un ou vers l'autre côté.
Le plus juste parti, difficile à connaître,
Nous laisse en liberté de nous choisir un maître,
Mais quand ce choix est fait on ne s'en dédit plus.

Digitized by Google

Il est impossible d'ajouter un seul mot à ces vers, ou d'en rien retrancher. On aurait tort de penser que le théâtre n'ait aucune utilité morale. Il en aurait une très marquée, quand ce ne serait que d'inculquer de telles maximes dans les esprits naturellement portés à se ranger toujours du parti de la fortune, quel qu'il soit, et à tournoyer avec elle.

Le *Calife de Bagdad* a fait un plaisir extrême. Tous les artistes de l'Opéra et de Feydeau contribuaient à en faire un spectacle enchanteur. A la fin de la pièce, tous les camarades de madame Dugazon lui ont posé une couronne sur la tête et l'ont embrassée avec effusion de cœur. Des adieux si touchans ont tiré des larmes des yeux de tous les spectateurs. Le ballet composé par Gardel, était un des plus agréables qu'on ait vus sur ce théâtre. Paris est le seul endroit de l'univers où l'on puisse voir de telles fêtes. Le Premier Consul assistait à celle-ci. Les acclamations qu'a excitées sa présence ne peuvent s'exprimer.

## Théatre Feydeau.

*Le Sigisbé*, opéra en trois actes et en vers, de feu M. *Marmontel*, musique de M. *Louis Piccinni*.

Le Sigisbé a complétement trompé notre attente. Nous espérions qu'on nous ferait bien connaître la galanterie italienne, et sur-tout la nature des droits et des fonctions du Sigisbé, desquels on parle diversement. Nous sommes revenus du spectacle tout aussi peu instruits sur ce point que nous y étions allés. Nous avons vu une mystification un peu moins longue que celle du *Trésor;* une action dont la scène, en supprimant le nom de Sigisbé, et avec très-peu de changement d'ailleurs, eût pu être placée en France comme en Italie; un fat qui, pour toute punition, épouse sa maîtresse.

L'action est très-simple, et aurait pu être renfermée en



Digitized by Google

un acte. Horace devait épouser Caroline, fille de Lélio, qui lui est tendrement attachée. Mais depuis huit jours, il est le Sigisbé de la femme du sénateur Fabio, qu'il n'a pourtant pas vue ; ce qu'on expliquera comme on pourra. Sa vanité lui persuade qu'il sera glorieux pour lui de se faire aimer de la femme d'un sénateur, et son amour propre, que rien ne sera plus facile. Instruite de ce projet, sa maîtresse vient s'en plaindre à Fabio, qui était l'ami de son père. Fabio charge une cantatrice de sa maison, de jouer le rôle de sa femme, et de berner l'infidèle.

La cantatrice y consent, emploie toutes les ruses de la coquetterie, pour faire croire à Horace qu'elle est sensible à son mérite, et lui donne un rendez-vous pour la nuit suivante. Fabio vient porter la terreur dans l'ame du Sigisbé, en lui contant les tragiques aventures de plusieurs galans sacrifiés à la jalousie des époux qu'ils avaient outragés. Horace, poltron à l'excès, voudrait pouvoir se dérober à sa bonne fortune. Le tonnerre se fait entendre ; il lui rend grâce comme à un libérateur, croyant qu'il fera manquer le rendez-vous ; mais une duegne vient le chercher, et il la suit en gémissant de son bonheur. On le force à se réfugier sur un balcon, où il est exposé à l'orage, puis à sauter du balcon dans la cour : il y trouve une corde à l'aide de laquelle il veut escalader les murs ; mais elle tenait à une grosse cloche. Le sénateur et tous ses gens accourent. On jette le galant dans une espèce de prison, où un notaire vient lui proposer de faire bien vîte son testament. Confus et repentant, il lègue tous ses biens à Caroline. On lui apporte un breuvage empoisonné qu'il doit avaler, à moins que pour calmer, dit-on, les craintes jalouses du sénateur, il ne consente à épouser une femme voilée qu'on lui amène. Il résiste avec plus de courage qu'il n'en avait fait paraître jusque là. Sa maîtresse alors ôte le voile qui la couvrait : il tombe à ses genoux et l'épouse.

L'œuvre posthume de Marmontel, méritait, à notre avis, l'oubli auquel il semblait l'avoir condamnée. Son

Digitized by Google

Sigisbé est d'une niaiserie, d'une poltronnerie qui en font un vrai *paillasse*. On est étonné que Caroline puisse regretter un misérable de cette espèce, et courir après lui. La fermeté qu'il témoigne à la fin de la pièce, après qu'on l'a vu si lâche pendant tout son cours, ne peut plus ennoblir ce vil et ridicule personnage. Gavaudan l'a très-bien rendu. La scène de la cloche, celle du testament, et auparavant celle de la cantatrice avec Horace, ont fait arriver le drame sans encombre jusqu'à la fin, malgré plusieurs momens de vide et d'ennui. Rien n'a plus contribué à le soutenir, que l'aisance, l'esprit, la finesse, la grâce du jeu de mad. Scio.

Un couplet très-adroit chanté à la fin de la pièce, a produit le meilleur effet, et lui a valu le demi-succès qu'elle a obtenu.

Jadis l'auteur de Lucile,
De Zémire et de Silvain,
Charma la cour et la ville;
Tel fut son heureux destin.
Puisse aujourd'hui l'indulgence,
D'accord avec la raison,
Marquer sa reconnaissance
A l'*Ami de la maison*.

Le musicien a été demandé. Les journalistes sont divisés sur le mérite de la musique; ce serait aux connaisseurs de prononcer.

## THÉATRE DU VAUDEVILLE.

*Les Deux Clefs*, en un acte, par MM. *Deschamps* et *Després*.

Les auteurs avaient imaginé une situation assez comique, ce qui, avec un peu d'art, devrait suffire pour faire réussir une pièce en un acte; mais ils ont si mal arrangé leur fable, qu'ils n'ont obtenu qu'un succès incomplet, et même équivoque. Elle roule toute entière sur un ou deux quiproquo.



Digitized by Google

Clairville, jeune officier, amoureux de la nièce d'un vieux procureur, nommé Robineau, a écrit à sa maîtresse qu'il arrive à Paris pour l'épouser. L'oncle y consentait. Mais la lettre tombe entre les mains d'une demoiselle Hébert, qui s'est emparée de l'esprit du procureur. Elle y est très-maltraitée. « Cette femme, dit Clairville, » est une vieille prude, autrefois *bonne d'enfans.* » Mademoiselle Hébert, furieuse, et qui, d'ailleurs, voudrait donner la nièce à un de ses parens, jure de rompre ce mariage, et de faire voir à Clairville qu'elle n'est pas *bonne.*

Elle était logée dans un appartement naguère occupé par un ami de Clairville, et qui en avait donné une clef à ce dernier; en sorte que Clairville qui arrive à Paris, sans savoir que son ami a déménagé, va se loger chez Mlle Hébert. Elle venait de sortir. En entrant il voit sur une toilette, du rouge, des sermons, et dit: *Je suis chez une prude.* A l'instant elle entr'ouvre sa porte, voit un homme chez elle; jette un cri, s'enfuit, et enferme Clairville. Celui-ci se voyant sous le verrou, pressentant un esclandre, et ayant d'ailleurs appris les projets de la Hébert, se décide à faire bonne contenance. Il met une robe de chambre et des pantoufles que Mlle Hébert avait achetées pour en faire un cadeau à son galant. Cette vieille revient accompagnée de la garde et du commissaire. Ce magistrat, dans un personnage en robe de chambre et en pantoufles, ne veut voir qu'un homme en bonne fortune. Clairville le confirme dans cette idée. Le magistrat s'en va en disant, dans un couplet, qu'il aurait trop d'affaires, si pour de pareilles aventures on appelait toujours la garde et le commissaire. C'est le seul couplet qui ait été redemandé; et assurément la pensée n'en est ni neuve, ni saillante. Robineau qu'on voit bientôt arriver, augmente l'embarras, le dépit, le désespoir de Mlle Hébert; enfin, Clairville offre à cette vieille de lui rendre l'*honneur*, si elle veut cesser de traverser son bonheur. Elle y consent, et un double mariage termine la pièce.

Digitized by Google

On est très-fâché de voir la Hébert, qui est méchante, intéressée, acariâtre, et ridicule, contracter un mariage qui fait sa fortune et diminue celle de la nièce; c'est le triomphe du vice. Cette femme est la caricature de la maîtresse du vieux célibataire, de M. Colin. Je n'ai point parlé d'un quiproquo qui dure trop long-temps entre un frotteur et l'officier; le premier croit que c'est de la Hébert que l'autre est amoureux. Je n'ai rien dit non plus d'une équivoque qui a fait rire dans le rôle de ce frotteur. La Hébert se plaignant de ce qu'il néglige son appartement. « J'ai beaucoup de besogne, répond-il; mais » si vous l'exigez cependant, je vais commencer par » vous frotter. » Ce même homme, pour peindre l'humeur difficile de la vieille, dit assez plaisamment, en parlant de son service: « la première chose qu'on fait » en entrant chez elle, c'est d'en sortir. » La pièce a été très-bien jouée, sur-tout par MM. Henry et Chapelle. Les auteurs ont été demandés. La scène de la robe de chambre est si plaisante, que s'ils voulaient retoucher et resserrer leur pièce, ils en pourraient faire une jolie bagatelle.

*Errata.* Page 485, ligne 5 : *enrichied'* autres souvenirs, lisez : *enrichi.* Page 489 ligne 15 : *et* sur les pins, lisez : *ou* sur les pins. Page 490, ligne 15 : l'Apouille, lisez : *Sorente.* Page 495, ligne 17 : *sans* le toucher, lisez : *sous* le toucher. Page 504, ligne 51 : *Tolfatara*, lisez : *Solfatare.* Ibid. ligne 19 : *Bola*, lisez : *Baula.*

## ANNONCES.

*La Duchesse de la Vallière;* par madame de Genlis. Un vol. in-8°. d'environ 400 pag. Prix : 5 fr., et 6 fr. par la poste.

*La Guirlande*, ou choix de chansons nouvelles; dédiée au beau sexe, première année. Un vol. in-18, fig. Prix : 1 fr., et 1 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez Frechet, rue du Petit-Bourbon S. Sulpice.

*La Science des négocians et teneurs de livres;* ouvrage utile aux négocians et aux jeunes gens qui desirent se former, sans maître, à la tenue des écritures à parties simples, mixtes et doubles; à la comptabilité maritime et rurale, et aux opérations de banque. Deuxième édition, entièrement refondue, et considérablement augmentée, renfermant plusieurs tableaux, un commentaire nouveau sur l'édition de 1673, appelé vulgairement *Code Marchand*, et au Dictionnaire de Commerce; par Boucher. Un vol. in-4°. Prix : 15 fr., et 19 fr. par la poste. A Paris, chez Levrault, Schoell et compagnie, libraires, quai Malaquais; chez l'Auteur, rue Sainte-Marguerite, n°. 499.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.*

Digitized by Google

## NOUVELLES DIVERSES.

Il se confirme pleinement que le *statu quo* est retabli, relativement à l'ordre équestre, dans les provinces de Franconie appartenant à S. A. S. Bavaro-Palatine. Il vient d'être publié à Bamberg une proclamatoin dont voici les principaux passages:

«La déclaration que S. M. prussienne a fait faire à la diète, le 26 janvier, comme puissance souveraine et comme électeur, et à laquelle S. A. S. E., qui est unie à S. M. par les liens les plus étroits, a entièrement accédé, engage S. A. S. à déclarer ici publiquement que, tant par égard pour l'intervention du chef suprême de l'Empire, que par considération pour S. M. prussienne, elle a résolu, non-seulement de suspendre provisoirement, conformément à la proposition de S. M., le *statu quo* actuel dans tout ce qui concerne les mesures qui ont été prises jusqu'à présent relativement aux possessions de l'ordre équestre, mais encore de donner à S. M., une preuve de sa modération (les détachemens militaires qui occupaient ces possessions ayant été déjà retirés, il y a quelque temps,) en faisant lever, toutefois provisoirement, le séquestre mis, avec le plus grands ménagemens, sur les revenus seigneuriaux de membres de l'ordre équestre récalcitrans. »

Un orage extraordinaire a parcouru, le 4 ce mois, une partie de la ci-devant Flandre, a éclaté à Mons, et embrasé, à Nivelle, le clocher de l'église de sainte Gertrude. La foudre est tombée aussi sur la tour de l'église d'Oudenarde, le même jour, à six heures du soir. Quatre heures après, cet édifice remarquable par la beauté de son architecture, était consumé. On est heureusement parvenu à empêcher le feu de se communiquer à l'église.

## CORPS LEGISLATIF.

*Séance du 4 ventose.*

Les 4 projets présentés dans cette séance, sont d'un intérêt particulier aux départemens de la Lys, du Bas-Rhin et du Mont-Tonnerre, et sont relatifs à l'ouverture d'une route et à l'entretien de plusieurs digues.

*Séance du 5.*

Le budjet pour l'an 12 obtient 229 boules blanches, contre 47 noires. Celui qui concerne les contributions mobiliaire, somptuaire, personnelle de Paris, réunit la presque unanimité.

*Séance du 7.*

On propose d'accorder un délai pour la production de

Digitized by Google

leurs titres aux communes et aux particuliers qui prétendent des droits d'usage sur les forêts nationales.

On présente ensuite le projet de loi, titre 11, liv. 3, du code civil, intitulé *du contrat de vente*. Ces 2 projets seront discutés le 14 et le 15 de ce mois.

*Séance du* 8.

On présente le titre 12, livre 3 du code civil, intitulé *du contrat d'échange*. On adopte le projet relatif aux biens possédés par les hospices, et à la reconstruction d'une écluse dans le port de Dunkerque.

Trois conseillers d'état proposent un projet de loi relatif au recélement de Georges et de 60 brigands cachés dans Paris ou les environs, soudoyés pour attenter à la vie du premier consul, et à la sûreté de la république.

*Séance du* 9.

Le titre XIII du code civil, livre 3, intitulé *du louage*, est proposé, et sera discuté le 16.

Le projet relatif au recélement de Georges et des 60 de sa bande, est adopté d'une voix unanime. Voici le texte :

Art. I^er^. Le recélement du nommé Georges et des soixante brigands actuellement cachés dans Paris ou les environs, soudoyés par l'Angleterre pour attenter à la vie du premier consul, et à la sûreté de la république, sera jugé et puni comme le crime principal.

II. Sont recéleurs ceux qui, à dater de la publication de la présente loi, auront sciemment retiré ou gardé l'un ou plusieurs des individus mentionnés dans l'article précédent, à moins qu'ils n'en fassent la déclaration à la police, dans le délai de vingt-quatre heures, à compter du moment où il les auront reçus, soit que les individus logent encore chez eux, soit qu'ils ne s'y trouvent plus.

III. Ceux qui, avant la publication de la présente, auront reçu Pichegru ou les autres individus ci-dessus mentionnés, seront tenus d'en faire la déclaration à la police, dans le délai de huit jours. Faute de déclaration, ils seront punis de six ans de fers.

IV. Ceux qui feront la déclaration dans le susdit délai, ne pourront être poursuivis ni pour le fait du recélement, ni même pour infraction aux lois de police.

Le corps législatif sanctionne ensuite deux autres projets de loi : l'un relatif au partage des biens communaux, l'autre, à l'établissement d'une route depuis Grenoble jusqu'à Briançon.

*Séance du* 10.

Le titre 14, du livre 3 du code civil, intitulé *du contrat de société*, est présenté pour être discuté le 17.

Digitized by Google

Le reste de la séance est employé à entendre des résumés de projets relatifs à des intérêts locaux, tels qu'échanges, aliénations, concessions de terrains, impositions extraordinaires, sollicités par différentes communes.

## PARIS.

Pichegru a été arrêté le 8 ventose à trois heures du matin, rue Chabanais; il changeoit souvent de maison. Plusieurs de ses gîtes lui ont coûté 12 et 15,000 fr. Six gendarmes d'élite et un agent de police entrèrent si brusquement dans sa chambre, qu'il n'eut pas le temps de faire usage des pistolets ni du poignard qui étaient sur sa table de nuit; il a cependant tenté de se défendre, il a boxé un quart d'heure avec les gendarmes. Il a voulu les apitoyer sur son sort; un d'eux lui a répondu : *Vas, nous ne te reconnoissons plus; tu viens ici dégoûtant de l'or des Anglais, tu t'es fait leur sicaire; qui trahit la patrie, cesse d'être français.*

Des factionnaires ont été placés le long des murailles de Paris, et personne ne pourra franchir les barrières, de nuit. De jour, des officiers de police, des adjudans de place et des gendarmes vérifieront les passeports, et reconnoîtront tous les individus sortans, afin de s'assurer que les brigands ne fuiront point de Paris, et n'échapperont pas au supplice qui les attend. — Les citoyens s'empresseront de dénoncer les maisons où ils soupçonneroient qu'ils pourroient être cachés.

Le 5 ventose, les lougres anglais que commande le capitaine Right, qui doivent débarquer des brigands, se sont approchés de la Falaise de Béville. Vers le soir, une frégate les a joints, et leur a fait des signaux de ralliement. On ne sait si elle leur a apporté des nouvelles, ou de nouveaux brigands : dans tous les cas, les embuscades sont toujours gardées. *(Extrait du Moniteur).*

— Le 8 ventose, le sénat a rendu le décret suivant :

Art. I^er^. Les fonctions du jury seront suspendues pendant le cours de l'an 12 et de l'an 13 dans tous les départemens de la république, pour le jugement des crimes de trahison, attentats contre la personne du premier consul, et autres contre la sûreté intérieure et extérieure de la république.

II. Les tribunaux criminels seront, à cet effet, organisés conformément aux dispositions de la loi du 23 floréal an 10, sans préjudice du pourvoi en cassation.

III. Le présent sénatus-consulte sera transmis, par un message, au gouvernement de la république.

Digitized by Google

— Les pièces suivantes sont affichées dans toute la ville.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

*Signalement de Georges, chef de brigands.*

Georges Cadoudal, dit Larive, dit Masson, 34 ans et n'en paroissant pas davantage, cinq pieds quatre pouces, extrêmement puissant et ventru, épaules larges, d'une corpulence énorme, sa tête très-remarquable par sa prodigieuse grosseur. Col très-court, le poignet fort, doigts courts et gros, jambes et cuisses peu longues. Le nez écrasé et comme coupé dans le haut, large du bas, yeux gris, dont un est sensiblement plus petit que l'autre, sourcils légèrement marqués et séparés. Cheveux chatains clairs, assez fournis, coupés très-courts, ne frisant point, excepté le devant, où ils sont plus longs. Teint frais, blanc et coloré, joues pleines et sans rides. Bouche bien faite, dents très-blanches, barbe peu garnie, favoris presque roux, assez fournis, mais n'étant ni larges ni longs, menton renfoncé. Il marche en se balançant, et les bras tendus, de manière que les mains sont en dehors.

PRÉFECTURE DE POLICE. — *Paris, 9 ventose.*

Citoyens, la loi qui vient d'être publiée, condamne à mort tous les individus qui recéleraient Georges et les assassins qui l'accompagnent. Ils sont encore dans Paris, d'où il ne leur sera plus possible de s'échapper, les barrières et les routes étant gardées avec la plus grande vigilance. Que tous les citoyens fassent connaître à la police les individus suspects qui seraient chez eux, ou dans leur voisinage. Que ceux qui les ont recélés, ou qui les recéleraient encore, profitent des délais que leur donne la loi, afin de se soustraire à son glaive, et de concourir à purger promptement la capitale des monstres soldés par nos éternels ennemis, pour renouveler les horreurs qu'ils voulurent déjà faire consommer à l'aide de la machine infernale du 3 nivose. C'est dans cette circonstance que la dénonciation devient véritablement un acte de vertu publique.

Il est ordonné aux maîtres d'hôtels garnis de reconnaître tous les individus qu'ils logent chez eux, de s'assurer qu'ils sont en règle, et qu'ils n'ont rien de suspect. Les cochers de fiacre sont avertis que ces individus font souvent usage de leurs voitures. J'ai promis des récompenses à ceux qui aideront la police à s'en saisir; mais la

Digitized by Google

récompense la plus douce pour un Français, est d'avoir fait une bonne action utile à son pays.

*Le conseiller-d'état, préfet de police,* DUBOIS.

ORDONNANCE DE POLICE, 9 *ventose.*

La loi de ce jour sera imprimée, lue et publiée, ce jourd'hui, sur les places, ponts, quais, carrefours et ports de Paris, par le secrétaire-général de la préfecture, assisté des commissaires de police et des officiers de paix, désignés à cet effet, et des inspecteurs-généraux des ports et des prisons du département de la Seine; et dans les communes rurales du ressort de la préfecture de police; savoir: à Sceaux et à Saint-Denis, par les sous-préfets, et dans les autres communes, par les maires et leurs adjoints, assistés des préposés commis à cet effet. Elle sera affichée dans toutes les rues de Paris, et dans toutes les communes du ressort. A compter de ce jour, un registre sera ouvert au secrétariat-général de la préfecture de police, pour recevoir les déclarations prescrites par les articles 2 et 3 de la loi. Ces déclarations seront reçues tous les jours, depuis huit heures du matin jusqu'à minuit. Les contraventions à la loi de ce jour seront constatées par des procès-verbaux. Les contrevenans seront amenés à la préfecture de police, pour être livrés aux tribunaux, et poursuivis conformément à la loi.

— On paraît généralement convaincu à Paris que le roi d'Angleterre est ou mort, ou en démence complète; mais chacun se demande: Pourquoi cette nouvelle n'est-elle pas plus positive; pourquoi reste-t-il encore quelqu'incertitude à cet égard? — Les Anglais ont un si grand intérêt à nous dérober la connaissance de ces deux événemens, qui doivent entraîner au moins une révolution dans le ministère, qu'il n'y aurait rien d'étonnant que les ministres eussent mis un embargo général sur les nouvelles. Voilà probablement la raison du silence que l'on garde à ce sujet; mais il ne peut durer long-temps.

— On dit qu'une transmission télégraphique a annoncé hier matin au gouvernement, la nouvelle que le roi d'Angleterre est tombé dans un démence absolue, et qu'une régence a été nommée pour l'administration des affaires du royaume. Le *journal officiel* n'en disant rien, il faut encore en douter.

— Les dernières nouvelles d'Angleterre absorbent l'attention publique. Jamais on n'en attendit la suite avec plus d'impatience. Tout paroît extraordinaire dans cet événement, jusqu'à la manière dont la nouvelle est par-

Digitized by Google

venue. C'est au moment même où le poignard des traîtres, soudoyés ou du moins favorisés, encouragés, applaudis par l'Angleterre, alloit frapper le premier consul, que sa M. B. tombe elle-même frappée comme par une main divine; c'est au moment où l'on voulait rallumer le feu des discordes civiles en France, que l'Angleterre voit tout-à-coup l'hydre des factions politiques se relever dans son sein, et l'ambition secouer déjà les flambeaux de la guerre, au milieu du palais des rois. C'est lorsqu'on publiait déjà l'humiliation, l'esclavage et le partage de l'empire français, que l'esprit de trouble et de vertige est répandu sur le cabinet britannique, et que les calamités de l'Angleterre font espérer aux autres nations le calme et la paix dont elles ont si peu joui. Pour les esprits religieux, cet événement est un de ces avis que la Providence donne quelquefois aux rois, qu'il est une justice éternelle au-dessus de leur ambition, une toute-puissance au-dessus de leur vain pouvoir; pour toute la France, c'est encore l'ascendant de la fortune de Bonaparte sur ses ennemis, et pour l'Angleterre c'est un juste sujet de plainte et de frayeur.

Dans toute autre circonstance, un accident de cette nature entraînerait toujours en Angleterre des résultats fâcheux. Le prince n'y change point, qu'il ne se fasse une révolution dans le ministère et dans la politique; et ces changemens ont toujours une influence plus ou moins fâcheuse sur le crédit national et sur la prospérité publique. Mais dans la situation actuelle des affaires, rien n'était plus à craindre que la calamité qui menace l'état. La guerre est la plus terrible que l'Angleterre ait encore eue à soutenir: il ne s'agit pas seulement d'une province, ou d'une colonie, ou de quelques vaisseaux, il s'agit de l'existence politique: c'est là que l'ambition du ministère britannique a réduit la querelle; il ne s'agit pas dans la famille royale de quelques intrigues secrètes, de quelques prétentions jalouses, mais d'une querelle publique, des droits constitutionnels attaqués, de l'héritier légitime insulté dans son caractère. Tout est extrême dans les dangers et dans les divisions: il y a discorde dans le système civil et militaire, comme dans les personnes.

Si la crise où l'état se trouve se prolonge de quelques jours, le ministère doit éprouver une révolution. Quoique M. Addington se soit flatté de ramener le prince de Galles, quoiqu'il ait fait répandre le bruit qu'il avoit eu plusieurs conférences avec lui, il est impossible de croire que le prince donne sa confiance au ministère qui a voulu lui

Digitized by Google

ravir sa gloire, et préparer peut-être son exhérédation politique. Dans toute autre conjoncture, le ministère serait changé: dans celle-ci M. Addington peut-il se flatter de tenir encore le gouvernail, lorsque tant de raisons générales et particulières se réunissent pour l'en chasser?

Il ne paraît pas encore que le ministère ait d'autres vues. S'il s'agit de conférer l'administration des affaires, le parti ministériel n'est pas assez fort pour essayer de contester la régence du prince de Galles. Il comptait sans doute sur les exploits futurs du duc d'Yorck, pour balancer le droit héréditaire de son auguste frère; mais la fortune a trompé ses espérances; le duc n'a encore à faire valoir que ses expéditions de Flandre et de Hollande, et les anglais conviennent que cela ne vaut pas tout-à-fait les trois couronnes. Il est donc probable que le prince de Galles trouvera peu d'opposition dans le sein du parlement. Les orateurs même qui se sont quelquefois prononcés contre lui se hâteront de soutenir ses droits et de prendre l'opinion qu'il adoptera. C'est un des bienfaits de l'excellente constitution anglaise, que d'assurer à tout le monde le privilége de changer à son gré. Les acteurs de Drury-Lane n'ont pas plus de facilité à changer de costume, que ceux de Saint-Etienne. Au reste, quoiqu'il paraisse peut-être téméraire de tirer de cet événement des inductions favorables à la paix, si le nouveau gouvernement remonte à la source de la querelle, en calcule toutes les chances, en prévoit tous les résultats possibles, la détermination n'est pas équivoque, et l'avenir prend un aspect plus consolant.

Si le ministère anglais éprouve une révolution, les nouveaux ministres se hâteront sans doute de désavouer la conduite de leurs prédécesseurs, dont chaque jour révèle l'infamie. Au moment où nous écrivons, l'arrestation de Pichegru jette de nouvelles lumières: elle lève les doutes de la crédulité; elle répond aux objections de la malveillance; elle accable les ministres britanniques de leur crime. Certes, Pichegru accueilli solennellement à Londres, et renvoyé à Paris lorsqu'il est encore sous le décret d'un bannissement; un général fameux par ses exploits, travesti en vil sicaire, vendant sa gloire et son pays à ceux qu'il a vaincus, est un opprobre ineffaçable pour le gouvernement qui spécule sur toutes les opinions, sur tous les malheurs et sur tous les vices!

*(Extrait de l'Argus.)*

Digitized by Google

( Nº. CXLI. ) 19 VENTOSE an 12.
( Samedi 10 Mars 1804. )



# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

ON aurait plutôt imprimé la traduction qu'on va lire, si elle n'avait pas été si longue. On a pris le parti de la donner en deux numéros, pour ne pas priver le public d'une pièce qui nous paraît porter le cachet du vrai talent. On ne peut que remercier l'auteur de son offre de nous faire d'autres présens du même genre, l'assurer qu'ils seront accueillis avec empressement, et l'engager à se faire connaître.

#### CÉIX ET ALCIONÉ.

(OVIDE, *Métamorph.*)

O vous qui, sous les lois d'un paisible hyménée,
Filez de vos beaux jours la trame fortunée,
Apprenez de Céix l'amour et les malheurs;
Aux pleurs d'Alcioné, daignez mêler vos pleurs;
Par leur exemple instruits, fuyez les longs voyages,
Fuyez sur-tout, fuyez la mer et ses orages.



Digitized by Google

Le frère de Céix, de chagrins consumé,
Excitait la pitié de son peuple alarmé :
Ce prince malheureux avait perdu sa fille,
L'ornement de sa cour, l'espoir de sa famille.
Envain dans sa douleur il invoquait la mort.
Céix épouvanté d'un si funeste sort,
Veut aller à Claros consulter les oracles :
Vain recours des mortels avides de miracles !
A sa fidelle épouse il apprend son dessein.
Ce départ imprévu la fait pâlir soudain,
Son cœur conçoit déjà de mortelles alarmes,
Et les lys de son sein sont baignés de ses larmes.
A travers ses sanglots, ses soupirs et ses pleurs,
Elle adresse à Céix ces reproches flatteurs :
« Quoi ! je ne suis donc plus cette épouse chérie
» A qui tu consacrais tous les jours de ta vie !
» Quel crime m'a ravi ton amour et ta foi ?
» Qu'ai-je fait, cher époux, pour t'éloigner de moi ?
» Quoi, tu me fuis pour prix de ma tendresse extrême !
» Ah ! peut-on desirer de quitter ce qu'on aime ?
» Mais, si pour t'arrêter tous mes efforts sont vains,
» Si tu veux voyager, prend les plus sûrs chemins.
» Je pleurerai du moins sans craindre pour ta vie.
» Des mers, par-dessus tout, redoute la furie.
» J'ai vu dernièrement des débris de vaisseaux,
» Et cet affreux rivage est couvert de tombeaux.
» Crains, crains de t'aveugler par trop de confiance ;
» Ne compte point, Céix, sur la vaine alliance
» Du dieu qui sous ses lois tient les vents enchaînés :
» Quand une fois Eole, à ses vents mutinés
» A permis de sortir de leur prison profonde,
» D'un vol impétueux ils parcourent le monde ;
» Ils ravagent la terre, ils soulèvent les mers,
» Et de leurs chocs affreux jaillissent les éclairs.
» Dès mes plus tendres ans, j'appris à les connaître ;
» Leur fureur fut souvent redoutable à leur maître.

Digitized by Google

» Si mes pleurs, en un mot, ne peuvent te fléchir,
» Avec toi, cher époux, permets-moi de partir;
» L'absence affaiblirait le nœud qui nous assemble:
» Vivons, aimons, souffrons, ou périssons ensemble. »
Ces naïves douleurs ont attendri Céix:
D'un mutuel amour son cœur était épris.
Il admire, il chérit ce généreux courage.
Cependant rien ne peut suspendre son voyage.
« Apaise, lui dit-il, le trouble où je te voi,
» Songe que le départ m'est plus affreux qu'à toi.
» Pour des cœurs bien unis l'absence est un supplice;
» Chère épouse, à mes vœux si le ciel est propice,
» Je veux, avant deux mois, revoler dans tes bras;
» J'en atteste les Dieux et tes divins appas. »
L'espoir d'un prompt retour, ses sermens, sa tendresse
De son cœur agité calmèrent la tristesse;
Elle suit en tremblant son époux jusqu'au port.
Déjà tout était prêt sur le funeste bord:
Le vaisseau destiné pour ce triste voyage,
N'attend plus que Céix pour quitter le rivage.
Cet appareil bientôt rappelant ses douleurs,
Une seconde fois elle verse des pleurs.
Elle serre en ses bras cet époux qu'elle adore;
Près de s'en séparer, elle l'embrasse encore;
Elle reçoit enfin ses éternels adieux.
Un nuage à l'instant obscurcit ses beaux yeux;
A ce dernier effort sa tendresse succombe,
Sur ses genoux tremblans elle chancelle et tombe.
Céix gémit, soupire, et n'est point arrêté.
Déjà les matelots, d'un et d'autre côté,
Ramenant de concert les rames frémissantes,
Entr'ouvrent sous leurs coups les vagues blanchissantes.
Levant sur le vaisseau ses yeux appesantis,
Alcioné regarde et reconnaît Céix.
De ses sens égarés elle a repris l'usage.
Elle accuse le sort qui l'attache au rivage,



Digitized by Google

Elle appelle Céix, mais elle appelle en vain.
Quelque temps les époux, des yeux et de la main,
Au défaut de la voix, se parlent, se répondent.
Bientôt dans le lointain les objets se confondent;
On ne distinguait plus Céix des matelots.
Le vaisseau fuit, s'abaisse, et se perd sous les flots.
On voit encor les mâts et les voiles tendues;
Ses yeux avec effort les suivent dans les nues.
Tout disparaît enfin à ses faibles regards.
Eperdue, égarée, et les cheveux épars,
Elle rentre au palais, s'afflige, s'inquiète,
Et ne retrouvant plus l'époux qu'elle regrette,
Elle presse, elle embrasse, elle arrose de pleurs
Le lit jadis témoin de leurs tendres ardeurs.
Cependant le vaisseau, d'une course légère,
Poussé par un vent frais, voguoit loin de la terre.
Déjà, dans le lointain on découvrait Claros.
La nuit d'un voile sombre avait couvert les flots;
L'équipage avançait dans une paix profonde:
Soudain avec fureur la mer s'élève et gronde,
Les aquilons fougueux combattent dans les airs,
Le tonnerre en courroux suit le feu des éclairs;
Des nuages épais dérobent les étoiles.
Le pilote, à l'instant, fait abaisser les voiles;
Il commande, il s'écrie, et ses ordres confus
Emportés par les vents, ne sont point entendus.
Cependant on accourt, on travaille, on s'empresse.
Ils obéissent tous au péril qui les presse;
L'un tient le gouvernail, l'autre pompe les eaux
Et rejette les flots dans l'abyme des flots.
Chacun craint pour ses jours, le pilote lui-même
Ne connaît plus son art dans ce péril extrême.
Des cris des matelots le vaisseau retentit.
Le tonnerre redouble, et la vague mugit.
La mer, en écumant, s'élève jusqu'aux nues.
Un noir limon se mêle à ses ondes émues;

Digitized by Google

Et le flot courroucé, du sommet de ses monts,
Retombe en mugissant dans ses gouffres profonds.
Le vaisseau, désormais sans gouvernail, sans guide,
Suit des flots agités le mouvement rapide,
Tantôt dans les enfers et tantôt dans les cieux.
L'onde frappe ses flancs avec un bruit affreux :
Le lourd bélier attaque avec moins de furie
Les remparts ébranlés d'une ville ennemie.
A chaque instant, les flots, à coups précipités,
Sur ses flancs entr'ouverts fondant de tous côtés,
S'efforcent dans son sein de porter leurs ravages.
Des torrens suspendus descendent des nuages,
Et le ciel et la mer ont confondu leurs eaux.
Une profonde nuit règne au loin sur les flots,
L'orage éclate et gronde au milieu des ténèbres;
Les rapides éclairs, par leurs clartés funèbres,
De cette obscurité perçant la sombre horreur,
Des pâles matelots redoublent la terreur.
Déjà dans le vaisseau l'onde s'ouvre un passage.
Tels qu'on voit des soldats, signalant leur courage,
Cent fois victorieux, et cent fois repoussés,
Monter, le fer en main, sur des murs renversés :
Ils portent devant eux la mort et le carnage,
Livrent la ville en proie aux flammes, au pillage,
Et marchent, en vainqueurs, sur les débris fumans;
Tel on voyait les flots soulevés par les vents,
Assaillir, tourmenter le malheureux navire,
Pénétrer dans son sein, et prêts à le détruire.
Les matelots tremblans, que la crainte a glacés,
Voient les traits de la mort sur chaque flot tracés.
Livrés au désespoir, environnés d'alarmes,
L'un demeure interdit, l'autre verse des larmes,
Et les bras élevés, près de finir ses jours,
Des Cieux, qu'il ne voit point, implore le secours.
Soi-même s'oubliant, dans ce péril extrême,
Chacun, en soupirant, pense à l'objet qu'il aime.



Digitized by Google

L'un regrette une sœur ; l'autre regrette un fils ;
Celui-ci, sa maison, ses biens ou ses amis.
Tu regrettes, Céix, ton épouse fidelle ;
Ton cœur, ton tendre cœur n'est occupé que d'elle.
Pour la première fois cet époux adoré,
S'applaudissait alors de s'en voir séparé.
Il veut encor tourner ses yeux vers sa patrie,
Avant que la lumière à ses yeux soit ravie ;
Mais, dans l'affreuse nuit, ses avides regards
Ne pouvant se fixer, erraient de toutes parts.
Cependant la tempête à chaque instant redouble ;
Le pilote effrayé sent augmenter son trouble.
Sous les efforts des vents le mât est renversé.
Par la fureur des flots le timon est brisé.
Sans cesse au gré des vents et des vagues émues,
Le vaisseau fracassé s'élève jusqu'aux nues,
Descend, tourne, remonte en cet affreux reflux ;
Il s'engloutit enfin et ne reparoît plus.
Avec lui sous les flots périt tout l'équipage ;
Quelques-uns seulement, que soutint leur courage,
Portés sur des débris, par un dernier effort,
Luttèrent quelque temps contre l'onde et la mort.
Telle fut de Céix la ressource impuissante :
Il saisit les éclats d'une rame flottante,
De cette même main dont il tint autrefois
Le glaive de Bellone et le sceptre des rois.
Envain à son secours il invoquoit Eole :
L'amour seul le soutient, l'amour seul le console,
Le nom d'Alcioné, dans ces momens d'horreur,
Est toujours dans sa bouche, ainsi que dans son cœur.
Quoiqu'absente, il la voit, il l'entend, il l'appelle.
« Jusqu'au dernier soupir Céix te fut fidèle.
» Puissent les flots, dit-il, quand je ne serai plus,
» Porter mon corps glacé sous tes yeux éperdus !
» Puisses-tu de tes mains m'enfermer dans la tombe ! »
En prononçant ces mots, le tendre époux succombe.

Digitized by Google

Une vague s'élève, et retombant soudain
Vient fondre sur sa tête et finit son destin.
Phosphore, de son fils déplorant le naufrage,
Se cacha cette nuit sous un épais nuage.

( *La suite dans le prochain numéro.* )

## ÉLÉGIE.

### A ÉLÉONORE.

Loin de la beauté qui m'engage,
Que le temps marche lentement !
Non, la fraîcheur de cet ombrage
N'éteint pas les feux d'un amant.
En proie à mon inquiétude,
Dans le calme de la forêt
Je viens chercher la solitude,
Pour y soupirer en secret.
Sur le portrait de ma maîtresse
Je fixe avec transport mes yeux.
C'est l'ouvrage de sa tendresse :
Que ce présent m'est précieux !
Viens donc, image enchanteresse ;
Tu me promets la volupté,
Et de nouveau tout m'intéresse.
Ce bosquet me semble enchanté,
Et ces fleurs qui viennent d'éclore
Ont plus d'éclat, plus de beauté,
Et sont encor dignes de Flore....
Cependant.... quel triste regret !
Quoi ! jouir seul de cet ombrage !
Hélas ! pour un plus doux usage
Cet ombrage n'est-il pas fait ?
En ces lieux ne puis-je t'attendre,
Charmant objet de mes desirs ?
L'amour vient toujours m'y surprendre,
Mais il y vient sans les plaisirs.



Digitized by Google

Adieu donc, adieu vertes plaines,
Adieu vallon, adieu bosquets,
Et vous aussi douces fontaines,
J'abandonne vos vains attraits;
Sans l'objet qui cause mes peines,
Non, vous ne me plairez jamais.

*Auguste* DE LABOUISSE.

## ENIGME.

NE me tourne-t-on pas, il est sûr que je tourne;
Mais je ne tourne pas alors que l'on me tourne.

## LOGOGRIPHE.

FILLE de la folie en conservant ma tête,
Le génie est mon père en retranchant ma tête.
Aux frivoles humains je fais tourner la tête
Avec ma tête;
J'honore les mortels en sortant de leur tête,
Quand j'ai perdu ma tête:
Très-ridicule avec ma tête,
Je suis sublime sans ma tête.
Je fais grimacer tout, si je garde ma tête;
J'embellis tout, si vous m'ôtez la tête.
Sur la terre, lecteur, je rampe avec ma tête;
Et vers les cieux je me lance sans tête:
Mais, crois-moi, si ta pauvre tête
Est mon esclave, alors que j'ai ma tête,
Tu m'estimeras peu si tu m'ôtes la tête.

## CHARADE.

A lever de grands corps souvent sert mon premier,
Et mon tout est toujours flétri par mon dernier.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Homme*.
Celui du Logogriphe est *Spectre*.
Celui de la Charade est *Cécité*.

Digitized by Google

## *Sur l'Esprit littéraire du XVIII^e. siècle.*

### ARTICLE II.

CEUX qui défendent les principes des philosophes modernes ont sans doute oublié que les meilleurs écrivains qu'on puisse citer dans cette école avaient été formés par les grands auteurs du siècle de Louis XIV, du moins pour le style, la logique et le respect des convenances. Si des réputations qui leur imposaient, qu'ils furent longtemps sans oser attaquer ouvertement, n'ont pu empêcher les philosophes de finir par adopter les erreurs les plus dangereuses, par montrer le mépris le plus inconsidéré pour la décence des expressions, que pourrait-on attendre de jeunes littérateurs qui ne puiseraient leurs principes que dans les ouvrages des écrivains du dix-huitième siècle? La mollesse de nos mœurs, fruit naturel d'une philosophie fondée sur les sensations et l'amour du plaisir, ne prive déjà que trop les jeunes gens de cette persévérance qui surmonte les obstacles, et fortifie le génie de tous les efforts qu'il est obligé de faire pour se déployer: faut-il encore leur montrer la gloire obtenue par d'indignes et petits moyens, et les accoutumer à regarder comme durables des réputations faites par une secte qui corrompait le public, et sacrifiait au desir insensé de propager sa doctrine jusqu'au goût de la littérature? En un mot, n'est-il pas absurde de se plaindre de la décadence des lettres, lorsqu'on s'obstine à offrir comme dignes d'exciter l'émulation, des ouvrages où cette décadence est déjà sensible? Les imitateurs, toujours nombreux, en s'emparant des idées sans pouvoir les couvrir

Digitized by Google

d'un style qui fît illusion, nous ont assez révélé la faiblesse de logique des originaux, pour qu'il soit permis d'assurer que notre littérature se compose aujourd'hui des maximes de la philosophie moderne, dépouillées des moyens de séduction que ceux qui les mirent en crédit durent à l'avantage d'être nés près du siècle de Louis XIV.

En effet, sans y prétendre et même sans le vouloir, nous prenons toujours quelques habitudes des sociétés au milieu desquelles nous vivons; à plus forte raison recevons-nous beaucoup des livres qui deviennent pour nous un objet de préférence. Madame de la Fayette est la première qui fonda l'intérêt du roman sur le développement des passions; elle était amie de la Rochefoucauld, vivait dans son intimité, causait tous les jours avec lui. Madame de Sévigné nous a laissé les détails les plus curieux sur ses lectures favorites; ils aident à comprendre comment elle a pu réunir l'élévation des pensées, les plus hautes conceptions morales au naturel le plus parfait; et les lectures que faisait madame de Sévigné étaient celles de toutes les femmes de son siècle. La sécheresse qu'on remarque dans l'expression des sentimens de madame de Grignan, la roideur de son style qui fait un si grand contraste avec la correspondance de sa mère et de ses amis, annoncent assez que son esprit était livré à des études étrangères à son sexe et au monde au milieu duquel elle vivait. L'influence des sociétés sur les habitudes, des livres sur les idées, et par suite des jugemens du public sur les ouvrages littéraires ne peut se révoquer en doute, et n'est nulle part plus frappante que dans les œuvres de M. de Voltaire qui aurait pu se vanter, en mourant, de ne pas laisser en crédit une seule des vérités généralement reconnues lorsqu'il avait commencé à écrire. Mais avant de faire sentir par des rappro-

Digitized by Google

chemens curieux le contraste qu'on remarque entre l'esprit des deux siècles, et de chercher avec toute la bonne foi possible si ce que nous avons gagné en *lumières* équivaut à ce que nous avons perdu en bon sens, il est nécessaire d'examiner par quelle gradation nous sommes arrivés à cet enthousiasme pour les petites choses nouvelles, qu'on décore du beau nom de *perfectibilité* (1), et qui faisait dire à Montesquieu : « On ne saurait croire » jusqu'où a été dans ce siècle la décadence de » l'admiration. »

(1) Un anonyme s'est empressé de critiquer mon premier article : il a eu raison de croire ou de dire que j'avois tort, puisque nous sommes d'avis opposés. Il soupçonne que je confonds *perfectibilité* et *perfectionnement* ; mais il feint d'ignorer que le mot perfectibilité a reçu un sens nouveau de la philosophie moderne, et que je le prends toujours dans ce sens-là, parce qu'il porte avec lui un ridicule qui abrége la discussion. Au reste, le système de perfectibilité n'est pas nouveau ; il appartient à la Motte et à l'abbé Terrasson, auxquels J. J. Rousseau a répondu : « Il n'y a pas de vrais progrès de raison dans l'espèce humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté on » le perd de l'autre, et que le temps qu'on emploie à » savoir ce que d'autres ont pensé étant perdu pour apprendre à penser soi-même, on a plus de lumières » acquises, et moins de vigueur dans l'esprit. » Ce passage de Rousseau, positif comme doit l'être toute réfutation, confirmerait ce que j'ai avancé : que plus il y a de vérités *généralement* reconnues dans un Etat, et plus les esprits ont de vigueur, puisqu'alors ils perdent nécessairement moins de temps à savoir ce que d'autres ont pensé ; mais qu'au contraire plus il y a de doutes répandus sur ce qui intéresse la société, et moins il reste de vigueur aux esprits, puisqu'ils se fatiguent long-temps à examiner une quantité prodigieuse d'opinions contradictoires. La morale d'un peuple se composant des vérités communes à tous, il est incontestable que les esprits sont plus vigoureux dans un siècle qui a une morale avouée et obligatoire, que dans un siècle où l'on essaie d'établir une morale nouvelle.

Digitized by Google

Dans la première partie de sa vie, M. de Voltaire dominé par l'ascendant des grands écrivains qui l'avaient précédé, et forcé de se soumettre au jugement d'un public formé à leur école, se faisait dire à lui-même par la Critique placée à la porte du Temple du Goût :

> Donnez plus d'intrigue à Brutus,
> Plus de vraisemblance à Zaïre ;
> Et croyez-moi, n'oubliez plus
> Que vous avez fait Artémire.

Il supprima ces vers dans la suite, « parce que, » disent les éditeurs de ses œuvres, ces conseils de la » Critique étaient moins l'expression de son juge- » ment, *qu'un sacrifice qu'il faisait à l'opinion* » *publique.* » Qu'il y a loin de l'époque où l'opinion publique était assez éclairée pour forcer l'auteur de Zaïre à reconnaître, en vers, que cette tragédie manque de vraisemblance, au temps où le même sentiment n'est plus que celui de quelques hommes de bon sens qu'on accuse d'être ennemis de notre gloire littéraire, lorsqu'ils répètent un aveu arraché à l'auteur lui-même par des spectateurs encore remplis des ouvrages de Corneille et de Racine ! Même au théâtre, l'enthousiasme pour ce qui n'est que brillant, l'indulgence pour ce qui est faux ne peuvent s'accorder avec le progrès des lumières, car la raison est une, et les hommes qui se trompent sur le mérite des productions dramatiques sont les mêmes qui prononcent sur les ouvrages de philosophie, de morale et de politique. Depuis que les livres sont devenus si communs, le nombre des juges, ou plutôt de ceux qui décident, est considérablement augmenté : c'est un malheur sans doute ; mais il est inévitable, et doit faire sentir combien il importe à la France de voir régner dans toutes les parties de sa littérature, même dans les plus frivoles en apparence, cette pureté de morale, cette progression

Digitized by Google

d'idées, cet enchaînement de conséquences qu'on rencontre dans tous les ouvrages du grand siècle, et qu'on ne peut, sans mentir à sa conscience, accorder aux écrits du siècle suivant.

Lorsque M. de Voltaire eut formé des juges peu scrupuleux sur les invraisemblances, il oublia la postérité, et ne vit plus que le parterre, ainsi que le prouve toute sa correspondance avec M. d'Argental. Il lui écrivait au sujet de *Tancrède :*

« Nous sentons avec douleur que notre intrigue » est fondée sur un billet équivoque comme celle » de Zaïre, nous avouons en cela notre insuffi- » sance et la stérilité de notre imagination. Le » message porté chez les Maures, pour arriver à » Messine, n'est pas sans difficulté ; le balourd qui » porte ce billet a aussi son embarras. Ce sont les » cordes et les poulies qui font mouvoir la ma- » chine ; mais il faut que cette machine soit bril- » lante et pompeuse, que tout intéresse, que le » cœur soit déchiré, que les larmes coulent, » qu'un grand et tendre intérêt *ne laisse pas au* » *spectateur le temps de la réflexion, et qu'il ne* » *songe aux poulies qu'après avoir essuyé ses* » *larmes.* »

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que Diderot essaya de mettre en crédit la même poétique, afin d'assurer le succès de ses drames informes; il prétendait aussi porter dans les ames le trouble et l'épouvante, et bouleverser les esprits pour ôter aux spectateurs la faculté de réfléchir. M. de Voltaire devait-il s'abaisser à employer les mêmes moyens ? et peut-on dire que celui qui adopte *en secret* des principes proclamés hautement par les contempteurs de Corneille et de Racine, a fait faire des progrès au goût et à la raison ? N'est-il pas évident au contraire que la littérature a perdu toute son importance, même

Digitized by Google

pour les gens de lettres, quand le plus grand poète du siècle parle lui-même avec tant de légéreté du sujet de ses veilles, de la fausseté des moyens qu'il emploie, et du public qu'il s'attache moins à satisfaire qu'à surprendre ? M. de Voltaire ne connut jamais le véritable amour de la gloire, sentiment qui en effet ne serait qu'une inconséquence pour celui qui plaisante de tout, qui avilit tout, qui doute de tout : avide de réputation, plus tourmenté encore du succès des autres que du besoin de faire parler de lui, il poussa cette petitesse jusqu'à se montrer personnellement jaloux du nom Jésus-Christ, des Mémoires de Beaumarchais, et du talent de madame Favart. Si l'on révoque en doute cette assertion, j'en fournirai les preuves écrites de sa propre main ; en ce moment, je perdrais trop à m'écarter de mon sujet, et je dois laisser à M. de Voltaire le soin de nous expliquer lui-même quelle espèce d'importance il mettait aux applaudissemens prodigués à ses tragédies.

« Si l'*Orphelin de la Chine*, écrit-il à M. d'Argental, avait le même succès qu'*Alzire*, à qui madame Denis la compare, elle servirait de contre-poison à cette *Pucelle d'Orléans* qui peut paraître au premier jour ; elle disposerait les esprits en ma faveur. *Voilà sur-tout l'effet le plus favorable que j'en peux attendre.* »

Cet aveu positif, si souvent répété dans des circonstances semblables, dit assez que M. de Voltaire n'avait pas l'ambition de contribuer aux progrès de la littérature, puisqu'il ne faisait de ses succès avoués qu'un moyen de répandre avec plus de sûreté ses ouvrages licencieux. Lorsque ce poëme de *la Pucelle*, qu'il avait mille fois renié, fut publiquement admiré, et que, grâce aux progrès des lumières, on en parla dans le monde

Digitized by Google

comme d'une production dont l'esprit embellissait l'immoralité. M. de Voltaire conçut avec raison l'espoir de faire accueillir toutes les infamies qu'il lui plairait, par une nation qui trouvait fort gai qu'on tournât en ridicule ce qu'il y a de miraculeux et de plus vrai dans son histoire. C'est sans doute en voyant l'accueil fait à *la Pucelle* que M. de Montesquieu, qui connaissait combien les grandes actions et les souvenirs qu'on y attache ont d'influence sur la destinée d'un peuple, écrivait cette phrase déjà citée et qu'on ne peut trop méditer : « On ne saurait croire jusqu'où a été » dans ce siècle la décadence de l'admiration. » Ajoutons la décadence du goût, l'oubli de la pudeur, de tout sentiment moral ; et prouvons-le.

Loin de la société qu'il voulait achever de corrompre, et dont le ton et les manières n'influaient plus sur lui, M. de Voltaire, dominé par l'ambition de détruire la religion de son pays, chercha des traits dont il pût faire usage, dans les livres de controverse publiés pendant les querelles de la Réforme ; car, pour quiconque veut se donner la peine de lire les scandaleux écrits de ces temps de division, il n'y a rien de nouveau dans les sarcasmes du philosophe de Ferney : Bossuet les avait réduits d'avance à leur juste valeur ; de là le projet constamment suivi par la secte philosophique d'affaiblir l'autorité de ce grand homme, et la prise de possession de Fénélon comme moyen de parvenir à ce résultat. M. de Voltaire fut la première victime de ces dangereuses lectures ; il y perdit le charme de son style, toute décence d'expressions, toute mesure dans ses ressentimens ; et l'on chercherait vainement dans les pamflets qu'il multiplia depuis cette époque, l'auteur du *Mondain ;* dans son *Dictionnaire Philosophique*, quelque chose qui rappelle le brillant

Digitized by Google

historien de Charles XII et de Louis XIV, le chantre de Henri IV, l'auteur de tant de poésies dans lesquelles règnent à la fois le goût, la grâce et le ton de la meilleure société. Aux traits satiriques qui font sourire, tout en blâmant les accusations hasardées, il substitua les injures les plus grossières, ces mots bas qui ne sont dans le dictionnaire d'aucune langue, et dont le peuple des halles ne se sert lui-même que dans ses momens de débauche ou de fureur : aussi immoral dans ses pensées que dans ses expressions, voulant parler de tout et dégradant tout, il prétendit faire un livre bien au-dessus de l'*Encyclopédie*, et accoucha de ce *Dictionnaire Philosophique* que les philosophes ne récuseront pas; car s'ils nous disent que ce n'est point là ce qu'ils entendent par philosophie, ils désavoueront d'un seul coup tous les principes du dix-huitième siècle. Dans cet ouvrage condamné à l'immortalité, M. de Voltaire termine ainsi un long article sur l'*adultère* :

« Que diriez-vous d'un maître à danser qui » aurait appris son métier pendant dix ans à un » écolier, et qui voudrait lui casser les jambes » parce qu'il l'a trouvé dansant avec un autre? Ne » pourrait-on pas ajouter cet article à celui des » contradictions ? »

Et voilà tout ce qu'un écrivain, prôné particulièrement pour avoir contribué aux progrès des lumières, a trouvé en résultat de mieux à dire sur une action qui intéresse la société à tel point que les lois, la morale et la religion n'ont jamais varié dans le jugement qu'elles en portent. La liaison d'un maître de danse et de son écolier comparée au mariage ! le tort d'un écolier qui danse avec un autre que son maître, assimilé aux conséquences de l'adultère ! en vérité, le défaut de logique va plus loin encore que l'immoralité. Ah ! s'il

Digitized by Google



s'il nous était possible de copier dans un journal ce qu'on a eu l'impudeur d'imprimer dans cet ouvrage pour lequel tous les souverains ont souscrit, qui se trouve dans toutes les bibliothèques, qu'on multiplie par tous les moyens possibles, que nous aurions d'avantages contre ceux qui nous accusent d'être ennemis de la gloire littéraire de notre patrie, lorsque notre seul but est de relever autant qu'il est en notre pouvoir la dignité de l'homme si dégradée, le caractère national si rabaissé dans ces ouvrages corrupteurs! Que nous répondrait-on si nous montrions rassemblé dans quelques lignes de ce *Dictionnaire de la Philosophie*, tout ce qu'il y a d'infâme, tout ce qui peut apprendre à récuser l'utilité des lois, tout ce qui ravale l'espèce humaine au niveau de la brute? Que nos lecteurs n'oublient pas que c'est l'écrivain déifié par le dix-huitième siècle qui va parler :

« Tel homme (et le nombre en est grand) n'a » commis des crimes qu'à cause de l'acrimonie de » son sang qui ne venait que de ses excrémens par » lesquels ce sang était altéré. O homme! qui » oses te dire l'image de Dieu, dis-moi si Dieu » mange, et s'il a un boyau rectum? toi, l'image » de Dieu! et ton cœur et ton esprit dépendent » d'une selle! Plus d'un *penseur* a douté qu'une » ame immatérielle et immortelle pût venir de je » ne sais où, pour se loger.... »

Il est au-dessus de notre pouvoir d'achever ces indignes citations; elles flétrissent l'ame plus encore qu'elles ne soulèvent l'imagination. Remarquons-le, c'est dans le dernier ouvrage de M. de Voltaire qu'elles se trouvent unies à tant d'autres infamies philosophiques; c'est par ces pensées, c'est avec un style aussi ridicule qu'il acheva cette longue carrière littéraire, malgré de graves erreurs si brillante dans la première partie qui avoisine le



Digitized by Google

siècle de Louis XIV, si honteuse dans la partie qui nous appartient, et au milieu de laquelle, disent les philosophes du jour, *nous avons été élevés* : ils ont raison, et l'éducation nous a profité. Mais s'il leur est impossible de nier l'influence des livres sur les idées, et par suite des jugemens du public sur les ouvrages de littérature, ils conviendront que la postérité pourrait bien ne pas avouer toutes les réputations faites par le public de ce temps, et qu'il est du plus grand intérêt pour la patrie que ses enfans soient *élevés* dans des principes entièrement opposés.

J'ai d'autres écrivains à citer, et d'autres preuves à tirer des ouvrages de M. de Voltaire ; mais le but principal de cet article était d'examiner par quelle gradation nous étions arrivés du faux en littérature au goût des ouvrages licencieux, du goût des ouvrages licencieux au plus fol enthousiasme pour les livres qui attaquent la morale des siècles, ébranlent les fondemens de la société, substituent dans les ames le découragement à l'émulation, et jettent dans tous les esprits ce doute sans fin qui les énerve, et auquel il faut attribuer la décadence des lettres. Et l'on ne veut pas que, pour nous et nos enfans, nous préférions les ouvrages des écrivains du siècle de Louis XIV aux écrits des philosophes du dix-huitième siècle ! on ne veut pas que nous mettions la gloire des poètes et des moralistes qui ont subjugué les esprits sans flatter les passions, au-dessus de la célébrité des moralistes et des poètes qui n'ont obtenu des applaudissemens qu'en approuvant les vices, en dégageant le crime de toute terreur, de tout remords, et les hommes de toutes obligations ! C'est absolument la même chose que si l'on nous reprochait de ne pas préférer les démocrates qui flattent le peuple dans ses passions, à un gouvernement qui

Digitized by Google

rend les citoyens heureux en les soumettant à des lois consacrées par l'espérance; car c'est là le fond de la question, et ceux qui se sont empressés de faire une querelle politique d'une opinion littéraire, auraient été moins prompts s'ils avoient soupçonné qu'ils révélaient ainsi le secret le plus cher de leur ame. Pour moi, qui suis persuadé qu'ils ne sont qu'inconséquens, je suis loin de rejeter sur eux les accusations qu'ils nous envoient ; et d'ailleurs il ne me convient à aucun titre de prétendre imiter M. de Voltaire qui, s'adressant au premier syndic du conseil de Genève pour le prévenir contre un de ses ennemis, écrivait : « J'informerai les ma- » gistrats de son entreprise qui outrage également » la *religion* et le repos des hommes. » Lorsqu'on surprend l'apôtre de la tolérance, le doux hermite de Ferney faisant le métier de grand inquisiteur, il faut garder le silence, ne fût-ce que pour laisser aux lecteurs le temps de réfléchir.

FIÉVÉE.

---

*Histoire du Bas-Empire, depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople en 1453 ;* par *J. C. Royou.* Quatre volumes in-8°. Prix : 20 fr., et 26 fr. par la poste. A Paris, chez l'auteur, rue S. André-des-Arcs, n°. 37 ; et chez *le Normant,* libraire, *imprimeur du Journal des Débats,* rue des Prêtres S. G. l'Aux., n°. 42.

L'HISTOIRE romaine, commencée faiblement par M. Rollin, fut plus faiblement encore continuée par M. Crevier jusqu'au règne de Constantin. M. Le Beau qui lui succéda, voulait la conduire ju'qu'à la prise de Constantinople, mais la mort ne lui laissa pas exécuter entièrement ce vaste dessein. Ainsi c'est à trois professeurs de l'Université que nous devons le plus grand corps d'histoire



BIBL. [illegible] CRIT

qui existe en français, sur le gouvernement, les guerres et les révolutions de Rome, depuis ses rois jusqu'à ses derniers empereurs. Les intentions de ces auteurs furent belles et utiles, mais leurs talens étaient trop faibles pour une telle entreprise. M. Rollin, homme infiniment respectable, plein de raison, de sagesse et de sentimens honnêtes et vertueux, est fort loin d'avoir, comme le pensait Rousseau,

« Su dans l'histoire associer le ton
» De Thucydide à la voix de Platon. »

Son style, auquel on ne peut refuser le mérite de l'élégance et de la correction, est très- souvent lâche et sans vigueur: manière d'écrire tout opposée à celle des grands auteurs auxquels Rousseau le compare. Il se perd en longues et vagues digressions ; ses réflexions sont vulgaires, et son érudition, qu'on me pardonne de le dire, paraît avoir été fort bornée. Rapportant trop sérieusement les contes les plus décriés, il semble ne s'être pas douté qu'il fallait écrire l'histoire avec un peu de critique. Si quelqu'un trouvait ces remarques trop dures, il peut lire *les Essais* de l'abbé Bellenger, et il les trouvera très-modérées (1).

M. Crevier a évité quelques-uns des défauts de son maître, mais il en a bien d'autres. Son style est médiocre, et il abonde en détails mal choisis et plus mal racontés.

M. Le Beau était infiniment plus savant que ses deux prédécesseurs, et il écrivait aussi beaucoup mieux ; mais il est quelquefois trop rhéteur. Obligé de puiser dans des sources qui n'étaient pas pures, il semble qu'il y ait gâté son goût : il a les défauts des écrivains qu'il a consultés. Son style est trop souvent emphatique et guindé ; mais, selon moi, son plus grand défaut est d'être prodigieusement diffus, d'avoir écrit sans critique, et de ne s'être

(1) Essais de critique sur les écrits de M. Rollin, etc. Amsterd., 1740. Au reste l'abbé Bellenger s'est lui-même trompé plus d'une fois; ce qui arrive toujours à ceux qui critiquent avec passion.

Digitized by Google

pas toujours assez défendu de toute partialité religieuse. Son histoire volumineuse obscurément continuée, vient d'arriver au 25^e^. volume et n'est pas même encore achevée.

Malgré les travaux de ces compilateurs et de quelques autres, l'histoire romaine est encore à écrire parmi nous. Il faut l'avouer, les Français jusqu'ici n'ont point eu d'historien vraiment digne de ce nom; et, en ce genre, la supériorité des Anglais est incontestable. Nous n'avons rien à comparer aux ouvrages de Hume et de Robertson. Gibbon, qui a écrit l'histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain, a laissé bien loin derrière lui et Crevier et Le Beau; il a une hauteur d'idées, une étendue de vues, une noblesse et une élégance de style qui le placent à une distance infinie de ces deux professeurs. Il est vrai que quelques personnes qui ne partagent pas quelques-unes de ses opinions voudraient le faire passer pour un écrivain sans mérite, pour un historien médiocre, et même, ce qui est presque inconcevable, pour un historien ennuyeux: mais malgré cette décision, dont on peut appeler, Gibbon n'en est pas moins un écrivain de la plus grande force, qui, réunissant à beaucoup d'érudition un jugement sûr, une critique saine et le talent du plus beau style, a su entourer de tout l'intérêt de la nouveauté les événemens d'une histoire déjà si connue et si souvent écrite. Voilà, au moins comme il est jugé par les hommes qui, appréciant à leur juste valeur les vaines opinions qui divisent ce monde, lisent sans passion ceux qui les attaquent, comme ceux qui les défendent; par les hommes aussi, qui même ayant déjà pris parti dans ces querelles, sont cependant assez sages pour lire toujours avec impartialité, et ne pas prononcer avec plus ou moins de faveur sur le mérite d'un écrivain, selon qu'il aura partagé leurs principes, ou les aura combattus.

Cette histoire du Bas-Empire, si intéressante et si variée, que M. Le Beau, par son énorme prolixité, a trouvé le secret de rendre illisible, attend encore la plume d'un écrivain



Digitized by Google

qui, vengeant notre littérature, ôte enfin à Gibbon sa supériorité. M. Royou, se défiant trop modestement de ses forces, n'a pas osé se charger de cette entreprise difficile, mais glorieuse. Bornant son ambition au désir d'être utile, il s'est contenté de réduire l'histoire de M. Le Beau. Au reste, il n'a point fait un abrégé servile. Souvent il rectifie les jugemens inexacts qui le choquent, et propose ses propres réflexions, toujours pleines de sagesse et d'impartialité. On lui a reproché de n'avoir pas nommé Gibbon: ce reproche n'est pas fondé. J'ai trouvé plusieurs fois les observations de l'historien anglais citées et adoptées par M. Royou.

Dans l'Histoire du Bas-Empire, où les querelles, et, pour mieux dire, où les révolutions religieuses remplissent presque toutes les pages, l'écrivain qui sent l'étendue, l'importance de ses devoirs, doit se surveiller soigneusement, de peur que ses opinions ne l'entraînent à de faux jugemens, et ne lui fassent condamner avec trop de rigueur ou approuver trop légérement, ce qui, dans la conduite des princes et des particuliers, se rapproche ou s'éloigne de sa propre croyance. M. Royou ne s'écarte jamais de la plus stricte impartialité. Il blâme également les vices, célèbre également les vertus des empereurs païens et des empereurs chrétiens. Julien, qu'on appelle apostat, ne lui en paraît pas moins un très-grand prince; et le christianisme hypocrite de l'ambitieux Constantin ne l'absout pas, à ses yeux, de l'assassinat de son fils ni de celui de presque toute sa famille.

M. Royou a sagement rejeté les contes religieux dont est remplie cette histoire, écrite presque toute entière par des écrivains ignorans et superstitieux, ou d'une bonne foi très-équivoque. Cette apparition prétendue de J. C., représentée sur le *Labarum*, lui semble une fable pieuse ou un stratagême politique de l'adroit Constantin. S'il parle de la découverte de la croix par Hélène, il ne s'empresse pas de donner comme incontestable un événement

Digitized by Google

au moins très-invraisemblable, et il dit qu'elle *trouva la croix ou crut la trouver.*

Il ne pense pas, avec quelques orthodoxes un peu trop zélés, que la mort subite d'Arius ait été l'effet d'un miracle : les Ariens l'attribuaient au poison, et cette opinion lui paraît probable. En effet, il faut convenir que quand même l'hérésie d'Arius eût été aussi exécrable qu'on l'assure, les étranges violences auxquelles les orthodoxes se laissèrent emporter, méritaient peu que le ciel daignât faire un miracle en leur faveur.

Lorsque M. Royou parle du projet que Julien avait formé de reconstruire le temple de Jérusalem, et de ces flammes prodigieuses qui sortirent des fondemens et repoussèrent les travailleurs, il ne crie pas tout de suite au miracle comme a fait l'excellent abbé de la Bletterie. Il abandonne ces discussions à la théologie, en observant que ce prodige a été révoqué en doute ; et surement d'après une assez bonne raison, puisqu'Ammien Marcellin, qui le rapporte, n'en a pas été le témoin oculaire. Vingt écrivains chrétiens attesteront un tel événement sans qu'il en devienne plus croyable. On sait avec quel inconcevable acharnement ils ont cherché à flétrir ou à ridiculiser Julien. La seule autorité respectable était celle de Marcellin, païen et homme d'un très-grand sens, quoique assez mauvais écrivain ; mais Ammien raconte ce qu'on disait et non ce qu'il avait vu. Il faut observer, d'ailleurs, que dans un sol bouleversé fréquemment par des tremblemens et par des éruptions souterraines, il n'était pas impossible que des excavations considérables donnassent passage à des émanations sulfureuses. Quoi qu'il en puisse être, le fait me semble manquer absolument d'authenticité, et je ne crois pas que la saine critique puisse l'admettre ;

*Nec, si quid miri faciat natura, Deos id*
*Tristes ex alto cæli demittere tecto.*

Si mes opinions ne sont pas raisonnables ; si on me le



Digitized by Google

démontre par de bonnes preuves, par de solides argumens, sur-tout sans pétition de principe, commun écueil de presque toutes les objections sur ces matières, alors je me rétracterai très-sincèrement, et je saurai même beaucoup de gré à ceux qui auront bien voulu éclairer mes doutes. Je puis ici dire comme Platon (1) : « Si » quelqu'un a sur la nature de ces choses plus de lu» mières que moi, il pourra me vaincre et n'aura pas » en moi un ennemi, mais un ami de plus. »

C'est avec le même esprit de sagesse et en bon politique, que M. Royou blâme le ministre Olympius, qui donna aux évêques, par une loi formelle, le droit de juger sans appel toutes les causes, même civiles, qui seraient portées devant eux. Une pareille mesure, confondant les différens pouvoirs, était souverainement dangereuse et impolitique.

J'ai dit que M. Royou corrige quelquefois les observations de M. Le Beau ; je n'en citerai qu'un exemple. Les Perses avaient, pendant une guerre, enlevé la croix de J. C. ; à la paix ils la rendirent, et l'empereur Héraclius alla lui-même la replacer à Jérusalem, et voulut la porter sur ses épaules jusqu'au calvaire. « Il » chassa, ajoute M. Royou, tous les Juifs de Jérusalem, » avec défense d'en approcher de plus près qu'une lieue. » Ce fut, dit Le Beau, pour rendre plus sensible le triom» phe de la croix. — La persécution ne peut être re» gardée comme un triomphe pour aucune religion, et » sur-tout pour le christianisme. »

C'est partout le même esprit de tolérance et de justice. M. Royou ne craint pas de flétrir du nom de persécuteurs, deux évêques qui poursuivirent Priscillien et ses sectateurs, avec un emportement odieux, pressèrent leur condamnation par mille intrigues et décidèrent l'empereur à ordonner leur mort. Cette hérésie est la première contre laquelle on ait armé les bourreaux.

(1) *Tim.* p. 54. A.

Digitized by Google

L'église jusques-là n'avait combattu les ennemis de sa doctrine qu'avec les anathèmes et l'excommunication ; mais depuis Priscillien, le glaive, le feu, les tortures ont, dans les divisions théologiques, puni trop fréquemment le parti vaincu.

S'il fallait d'autres preuves du bon esprit dans lequel cette histoire est écrite, j'indiquerais les réflexions de M. Royou sur les *inquisiteurs* établis par Théodose, et dont les successeurs ont exercé depuis une si affreuse autorité ; sur les persécutions que l'iconoclaste Léon exerça contre les adorateurs des images : persécutions horribles et condamnées justement ; mais leur excessive violence fut peut-être provoquée par le zèle amer des Orthodoxes, dont les fougueux anathèmes et les audacieuses invectives aigrissaient le caractère du prince et enflammaient son ressentiment.

Je me suis particulièrement attaché à faire connaître l'impartialité de M. Royou dans les questions religieuses, parce qu'il était, si je ne me trompe, plus difficile d'y être impartial que dans toutes les autres.

En général, le style de cet excellent abrégé a les qualités qu'il devait avoir, la simplicité, l'élégance et la correction.

Ω.

---

*Histoire des Flibustiers*, traduite de l'allemand de M. *J. W. d'Archenholtz*, avec un avant-propos et quelques notes du traducteur. Un volume *in*-8°. Prix : 4 fr., et 5 fr. franc de port. A Paris, chez *Henrichs*, libraire, rue de la Loi, n°. 1231, à l'ancienne librairie *de Dupont*, près le Théâtre de la République ; et chez *le Normant*, libraire, imprimeur du *Journal des Débats*, rue des Prêtres S. G. l'Aux., n°. 42.

Les histoires ont été beaucoup trop multipliées dans

Digitized by Google

les temps modernes : chaque province a eu la sienne, toute corporation un peu célèbre a voulu jouir du même honneur ; il en est résulté une multitude de livres qui n'ont servi qu'à jeter de la confusion et de l'incertitude dans la science. Si l'on voulait lire ces énormes compilations qui surchargent nos bibliothèques, si l'on voulait vérifier les faits allégués pour soutenir les prétentions de telle province ou de tel corps, quand on se bornerait à ce qui concerne la France, on s'engagerait dans un labyrinthe dont il serait presque impossible de sortir, et la vie d'un homme ne suffirait pas pour débrouiller ce chaos : que serait-ce s'il fallait joindre à ce travail l'étude approfondie de tous les livres qui ont été écrits sur le droit public d'Allemagne ? L'histoire générale et particulière doit se borner aux événemens qui ont eu quelque influence sur le sort des Empires, aux traits caractéristiques des hommes qui ont marqué dans leur siècle, aux opinions et aux mœurs, dont la direction bonne ou mauvaise est toujours le signe des grandes prospérités ou des grands malheurs. Si l'historien suit une autre route, quel que soit son talent, il perdra dans les âges suivans l'avantage d'intéresser et d'instruire ; les circonstances pour lesquelles il aura écrit seront oubliées, et son livre inspirera la même indifférence. Les anciens nous ont laissé dans leurs ouvrages d'excellens préceptes pour ce genre trop négligé parmi nous. L'histoire moderne peut donner d'aussi grandes leçons et exciter la même curiosité que celle des Grecs et des Romains ; il ne lui manque que des historiens. Quelques-uns se sont distingués dans les deux derniers siècles ; mais ils n'ont réussi qu'en suivant la marche tracée par les anciens : les détails inutiles ont été éloignés de leur narration ; ils ne se sont occupés que des objets qui, par l'importance de leurs causes et de leurs effets, sont en possession d'intéresser les hommes de tous les pays et de tous les temps.

Digitized by Google

Si les événemens qui n'ont pas eu de grandes suites doivent être bannis de l'histoire, que doit-on penser d'un ouvrage dont le seul but est de retracer les crimes de quelques brigands qui n'ayant point fondé d'établissement fixe et solide, ne méritent pas même l'attention que l'on accorde aux attentats des scélérats fameux ? Une association semblable à celle des Flibustiers s'était formée dans la république romaine pendant la guerre de Mithridate. Ce prince, qui n'était pas scrupuleux sur les moyens de nuire à ses ennemis, avait donné sa protection aux pirates de la Cilicie. Le nombre de ces brigands s'était considérablement accru après cette guerre : « Et puis, dit » Plutarque, les Romains estant empeschés à leurs que» relles civiles, et se combattans entre eux aux portes » mesmes de la ville de Rome, la mer cependant de» meurant sans gardes, les tira en avant, et leur donna » courage de passer plus outre qu'ils n'avoient encore » fait, de sorte que non-seulement ils détroussoient les » marchands allant et venant par la mer, ains forçoient » aussi les isles et villes maritimes, tellement qu'il y » avoit des hommes opulens en biens, d'ancienne noblesse, » et qui étoient tenus gens de fort bon sens, qui s'embar» quoient sur des vaisseaux de pirates, et se joignoient à eux, comme si le métier en fût devenu louable et hon» neste. » Favorisés par les discordes intestines et par la guerre étrangère, ces pirates étaient parvenus à former une flotte de mille vaisseaux ; tous les ports de la république étaient bloqués par eux ; ils avaient pris quatre cents villes où ils avaient bâti des forts. Pompée fut envoyé contre eux avec une autorité presque sans limite, et les dispersa dans une seule campagne.

Quoique cette victoire soit une des plus belles actions de Pompée, aucun historien romain n'est entré dans le détail des attentats de ces brigands ; on remarque que

Digitized by Google

l'histoire n'est souillée par aucun de leurs noms. Plutarque même qui, en écrivant la vie de Pompée, devait s'étendre plus particulièrement sur un de ses plus brillans exploits, ne parle qu'en général des mœurs atroces et infâmes des pirates ciliciens; ils pillaient les temples et les brûlaient, ils faisaient au dieux d'infâmes sacrifices, ils massacraient leurs prisonniers ou en exigeaient une forte rançon. Voilà à quoi se bornent tous les détails que donne Plutarque qui, selon son projet de faire ressortir les grandes actions de Pompée, devait, à ce que l'on pourrait croire, parler avec détail des ennemis que son héros avait domptés; mais cet excellent historien sentait que de tels brigandages ne devaient inspirer aucun intérêt, et ne pouvaient donner lieu à aucun résultat moral.

Nous avions une histoire des Flibustiers qui avait paru en 1744. Elle n'était composée que de matériaux informes; un volume entier avait été écrit par un Flibustier retiré. Ce livre n'avait été lu que par ceux qui aiment les aventures extraordinaires, et qui, sans aucun dessein de s'instruire, cherchent à satisfaire une vaine curiosité. M. de Voltaire n'en avait parlé que très-brièvement. L'abbé Raynal fut le premier qui donna une sorte d'importance à ces brigands. Dans l'Histoire des deux Indes, il s'étend sur leurs pirateries, et cite plusieurs traits caractéristiques de ces prétendus héros. N'ayant pu dissimuler leurs principes atroces et leurs crimes inouis, il s'extasie cependant sur leur valeur. « Comment, dit-il, ne pas admirer au milieu » de ces forfaits, une foule d'actions héroïques qui auraient » fait honneur aux peuples les plus vertueux? Non, l'his- » toire des temps passés n'offre point, et celle des temps à » venir n'offrira pas l'exemple d'une pareille association, » aussi merveilleuse, presque, que la découverte du Nou- » veau Monde. Il n'y avait que ce grand événement qui pût » y donner lieu, en appelant dans ces régions lointaines

Digitized by Google

» tout ce que nos empires avaient produit d'ames éner-
» giques. » Quel emploi pour un philosophe, que celui de faire ainsi l'apologie du brigandage et de l'assassinat! Faut-il, pour être un héros, se livrer à toute la fougue des passions? Et l'espèce de valeur ou plutôt la témérité que donne cet abandon entier de tous les principes sociaux, peut-elle être louée par un historien? Quoi! les grandes actions des héros anciens, le courage plus noble qui a brillé dans les temps modernes, seront-ils au-dessous des triomphes passagers et des excès de quelques aventuriers obscurs?

M. d'Archenholtz n'a pas le même enthousiasme pour les hommes dont il écrit l'histoire; on voit à chaque instant que son sujet le révolte, et qu'il a peine à tracer les actions cruelles qui composent son récit. Aucun soulagement ne se trouve pour le lecteur fatigué par tant d'atrocités : féroces pendant le combat, plus féroces encore lorsqu'ils ont remporté une victoire, les Flibustiers massacrent les hommes, brûlent les villes pour satisfaire leur cupidité. Les chefs ne se distinguent jamais par des actions généreuses, si faciles et si douces quand on est vainqueur. Cependant l'historien se laisse quelquefois entraîner par l'intérêt qu'un auteur prend involontairement au sujet qu'il traite. « Il faut l'avouer, dit-il, ces chefs étaient des
» hommes qui, malgré leur perversité, avaient de ces
» qualités qui ne peuvent qu'éveiller l'attention des lecteurs
» pensans et *sensibles*, et que leur arracher une sorte
» d'intérêt, semblable à celui qu'on éprouve à la repré-
» sentation d'une tragédie, où l'on espère jusqu'au
» dénouement, le triomphe de la vertu; espoir qui, il
» faut l'avouer, est assez souvent trompé dans l'histoire
» des Flibustiers. »

Il suffit de lire l'histoire dont nous parlons, pour se convaincre que la vertu n'y triomphe jamais. On a sans

Digitized by Google

doute remarqué l'abus que fait l'auteur, du mot *sensible*: quelle sorte de sensibilité faut-il avoir pour se plaire au récit de toutes les horreurs que peut imaginer la perversité humaine? Le parallèle de l'effet que produit cette histoire avec celui que l'on attend de la tragédie, est complétement faux. On sait que l'art théâtral prescrit de ne pas offrir aux yeux des spectateurs, des objets révoltans; et que, dans une tragédie, les grands crimes doivent être tempérés par une certaine élévation de caractère, que n'avaient certainement pas les Flibustiers.

Le plan de cette histoire est assez sagement conçu. L'auteur donne d'abord une idée générale des mœurs des Flibustiers. Leurs réglemens avaient pour principe l'égalité absolue; le butin était réparti entre tous les frères, et si quelqu'un trompait les autres, il était aussitôt puni. Le moindre signe de faiblesse au moment du combat, entraînait la mort de celui sur le front duquel on l'avait remarqué. Une indemnité était accordée pour la perte de chaque membre: pour le bras droit, six cents piastres; pour le bras gauche ou la jambe droite, cinq cents; pour la jambe gauche, quatre cents, et cent pour un œil ou un doigt. Quand ils prenaient des femmes, elles devenaient sur-le-champ victimes de leur incontinence et de leur cruauté. « Ce n'était, dit l'auteur, qu'en se donnant la mort, que » ces infortunées pouvaient échapper à leur féroce domi- » nation. Bien rarement l'innocence et la modestie trou- » vaient grâce devant eux. Lorsque plusieurs à la fois re- » gardaient une belle femme comme leur capture, pour » éviter toute contestation, ils la tiraient au sort. Le ga- » gnant la prenait chez lui et la nommait sa femme; mais » elle n'en restait pas moins en commun pour leur brutale » volupté, et la jalousie du moins ne troublait pas leur » concorde. Comme les boucaniers, ils appelaient *mate-* » *lotage* cette espèce de confraternité. »

Digitized by Google

Dans l'impossibité de faire un corps complet d'histoire d'une multitude d'expéditions qui n'ont souvent aucun rapport les unes avec les autres, l'auteur, sans s'arrêter à l'ordre chronologique, établit une sorte de gradation entre les faits qu'il raconte. Les moins étonnans passent les premiers; plus on avance, plus on en voit d'extraordinaires. Cette marche dramatique donne de la suite au récit, et pouvait seule en faire supporter la lecture.

La prise de Panama est l'événement le plus remarquable de cette histoire. Une ville parfaitement fortifiée et défendue par une nombreuse garnison, fut emportée en un instant par une poignée de Flibustiers, accablés des fatigues d'une longue route, pendant laquelle ils avaient éprouvé toutes les horreurs de la famine. Les détails de cet exploit inspirent plutôt l'horreur que l'admiration. Nous en citerons une circonstance qui pourra donner une idée du reste: « Parmi les prisonniers qui furent amenés » à Morgan, se trouva une jeune et très-belle femme, » d'un caractère doux et modeste, mais d'une ame élevée. C'était l'épouse d'un riche commerçant qui se » trouvait alors en voyage au Pérou, où l'appelaient les » affaires de son négoce. Elle était en fuite avec ses parens » lorsqu'elle fut arrêtée par les Flibustiers. A peine » Morgan l'eut-il vue qu'il la destina pour ses plaisirs. » Il la traita d'abord avec respect, la sépara des autres » prisonniers, quoiqu'elle le conjurât, en pleurant, de » lui épargner cette distinction plus redoutable que flatteuse. Il lui donna une chambre dans son habitation, » des nègres pour la servir, et la fit nourrir de sa table. » Il permit même que des espagnols allassent lui rendre » visite. D'abord, cette jeune femme ne soupçonna pas » que ses attraits fussent les causes d'un accueil si délicat » et si peu attendu. Elle sut bientôt à quoi s'en tenir. » Morgan lui donna trois jours de réflexion pour céder

Digitized by Google

» volontairement à la passion qu'elle lui avait inspirée. » Il déposa à ses pieds ce qu'il y avait de plus précieux » dans son butin, en or, en perles, en diamans, mais » elle rejeta tous ses présens; et après les instances les » plus vives et les plus pressantes, qu'elle repoussa obsti- » nément, elle lui dit, avec la plus grande fermeté : » *Ma vie est entre vos mains; mais vous n'exercerez* » *aucun empire sur mon corps avant que mon ame en* » *soit séparée.* En prononçant ces paroles, elle tira un » poignard qu'elle avait tenu caché, mais qu'on lui » enleva aussitôt. Le farouche Morgan, incapable d'au- » cun mouvement de générosité, étranger à toute espèce » de vertu et violemment irrité d'une résistance qu'il » n'attendait pas, lui fit arracher ses vêtemens et la fit » enfermer demi-nue dans un caveau sombre et fétide, » où elle ne reçut que les plus grossiers alimens, et en si » petite quantité, qu'ils suffisaient à peine pour prolon- » ger ses tristes jours. De pareilles barbaries, de plus » révoltantes encore étaient tellement ordinaires parmi » les Flibustiers, que personne n'aurait fait attention au » sort de cette femme infortunée, si sa rare beauté n'eût » excité la compassion des camarades de Morgan. Ces bri- » gands, moins féroces que leur chef, le blâmèrent avec » tant de véhémence, qu'il fut obligé, pour se disculper, » de recourir à une imposture. Il prétexta que cette femme » avait payé ses bontés par une noire ingratitude, et qu'elle » avait avec les Espagnols une secrète intelligence, » dont l'objet était de le faire périr lui et tous ses compa- » gnons d'armes. On le crut, les murmures cessèrent, » et Morgan continua impunément à faire gémir sa » malheureuse captive. » On voit que le chef de cette entreprise était encore plus barbare que les brigands qu'il commandait.

Cette histoire est terminée par une marche étonnante que

Digitized by Google

que les Flibustiers firent par terre au milieu des Espagnols, et que l'auteur met au-dessus de la retraite des Dix-Mille. Sans doute, si l'on ajoute foi aux circonstances de ce récit, on ne peut s'empêcher d'être frappé de l'audace et de la constance des Flibustiers; mais ces détails sont-ils bien authentiques? ils ont été écrits par un Flibustier retiré qui était du voyage : doit-on se fier à un écrivain de ce genre? En éloignant même la prévention que peut donner sa conduite antérieure, ne sait-on pas que les voyageurs aiment à grossir les obstacles qu'ils ont éprouvés et les dangers qu'ils ont courus? Quoi qu'il en soit, ce morceau attache par le spectacle prolongé de tout ce que l'industrie humaine peut employer pour combattre les entreprises d'un ennemi implacable, et pour surmonter les difficultés plus réelles que la nature oppose à notre faiblesse.

Toutes les expéditions des Filbustiers se bornent au pillage et à la destruction de quelques villes. Après s'être retirés chargés de richesses, ils se dispersent et finissent presque toujours misérablement. La prise de Porto-Belo, de la Vera-Cruz, de Carthagène et de Panama, n'est suivie d'aucun événement remarquable. Le lecteur qui pourrait y prendre quelque intérêt, si ces victoires étaient du moins profitables à ceux qui les ont remportées, est sans cesse rebuté en voyant que ces conquérans féroces n'ont pas même l'idée de s'assurer une retraite certaine et de fonder un établissement fixe. Il en doit être de même de toute association formée par le crime; en secouant ainsi le frein de la société et de la morale, on peut faire des choses extraordinaires; mais jamais on ne fera de grandes choses. Pour concevoir des projets suivis, pour en rendre les résultats durables, il faut avoir un but noble et utile. Ce motif peut seul donner aux entreprises l'ensemble que l'on ne trouvera jamais parmi des hommes livrés à l'égoïsme du brigandage et de l'avarice. Le style de cet ouvrage est



Digitized by Google

en général simple et naturel ; ce qui est très-rare chez les écrivains allemands. Le traducteur a supprimé sagement quelques déclamations contre la France et les Français. On doit desirer qu'il s'exerce à l'avenir sur un sujet plus conforme à son talent et aux principes sains qu'il paraît professer. P.

## SPECTACLES.

### THÉATRE FEYDEAU.

*L'Amour romanesque*, paroles de M. *Charlemagne*, musique de M. *Wœlfl*.

CETTE pièce, qui serait mieux intitulée *Aventure*, qu'*Amour romanesque*, a obtenu un succès qu'on ne peut attribuer qu'à la musique et au jeu des acteurs, sur-tout à celui de mademoiselle Pingenet l'aînée. Les deux sœurs ont eu ce jour là tous les honneurs du spectacle ; car la cadette avait fait le plus grand plaisir dans l'*Epreuve villageoise*, jouée avant l'*Amour romanesque*.

Le sujet de ce dernier opéra se trouve partout. C'est une femme qui veut, comme toutes les femmes, être aimée pour elle-même ; c'est un amant généreux, comme ils le sont tous dans les romans et les comédies. *Firmin* et *Julienne* se sont aimés dès leur premier âge. Ils habitaient un hameau de la Provence. L'un était alors un simple berger, l'autre une bergère. Firmin, parti *un beau jour* sans prendre congé de sa maîtresse, était allé en Amérique, où il a fait fortune sous le nom de Valcour. Le père de Julienne est devenu riche de son côté. Il s'est fixé à Paris avec sa fille, qui a changé aussi le nom qu'elle portait au village en celui d'Elise, lequel apparemment lui a semblé plus noble ou plus romanesque.

Valcour est revenu des Colonies. Ses affaires l'amènent

Digitized by Google

chez le père d'Elise; elle reconnaît son amant, et, pour n'en être pas reconnue, se présente à lui avec un habillement très-recherché. Il lui trouve, avec Julienne, une ressemblance frappante; mais il préfère la naïveté de sa petite paysanne, à l'esprit et aux agrémens d'Elise. Il avait envoyé son valet s'informer des nouvelles de Julienne dans le village où il avait passé son enfance avec elle. Le valet vient d'arriver. Elise le voit la première, le gagne, et lui fait annoncer à son maître qu'un incendie a dévoré le hameau de Julienne; qu'elle est réduite à vivre du travail de ses mains. Valcour se dispose à partir à l'instant pour la rejoindre. Elise change d'habits et reparaît avec ceux d'une bergère. Son amant reconnaît Julienne, mais non son identité avec Elise. Le père, qui n'est là que pour voir agir les autres, et qui prétend que « lorsqu'on a une » fille sage et gentille, il faut la laisser faire tout ce qu'elle » veut », ce père, d'accord avec la sienne, vient proposer Elise à Valcour, avec cent mille écus et un superbe château. Valcour répond nettement qu'il préfère Julienne. Elise, qui avait feint de se retirer, mais qui écoutait, se précipite dans les bras de son amant, et la pièce est finie. Il est inutile d'ajouter qu'on se marie. Il n'y a, dans ce petit drame, aucune espèce d'intérêt, parce qu'il n'y a nul obstacle, nulle difficulté à vaincre, et que tout ce qui arrive est prévu dès la première scène. On chercherait vainement dans ces amours romanesques quelques traits de finesse, d'esprit, ou de naïveté. On avait droit d'attendre mieux de M. Charlemagne. On a demandé et nommé les auteurs des paroles et de la musique; ils ont refusé de paraître, malgré les instances très-vives de toute l'assemblée.

THÉATRE LOUVOIS.

*Les Fâcheux d'aujourd'hui*, comédie en trois actes et en vers.

Il s'en faut bien que ces *Fâcheux* d'aujourd'hui aient



Digitized by Google

ou le même succès que ceux d'autrefois, joués il y a plus de cent quarante-trois ans. Ceux-ci se voient encore avec plaisir sur nos théâtres; les autres ont été sifflés de la première à la dernière scène, et malheureusement avec justice. L'*Eraste* de Molière est arrêté par une foule de fâcheux qui se succèdent, et dont il ne peut se débarrasser. Mais celui de la nouvelle pièce a l'air de rester sur les boulevards pour les attendre ou les chercher, et il est assailli par une foule de personnages de si bas aloi, qu'on est étonné qu'il ne leur tourne pas le dos pour toute réponse, sur-tout à un charlatan qui veut lui persuader qu'il est malade et prétend le guérir quoiqu'il se porte à merveille. Un autre veut lui enseigner l'art de procréer les sexes à volonté, de donner le jour à des Catons ou à des Lucrèces suivant sa fantaisie. Un troisième demande qu'il lui fasse obtenir un brevet d'invention pour une méthode infaillible de faire la descente en Angleterre *incognito*, c'est-à-dire sous l'eau. Ces deux projets, qui ont été très-sérieusement présentés au public, auraient pu fournir deux scènes plaisantes. Il est vrai que la première eût demandé beaucoup d'adresse pour faire rire sans choquer la pudeur et les bienséances. L'auteur aurait pu ajouter au projet d'une armée sous l'eau, celui d'une armée en l'air, qui fut également proposé il y a cinq ou six ans. On a beaucoup applaudi la réponse vigoureuse d'Eraste, qui dit que le Premier Consul a des moyens un peu plus réels d'arracher le trident des mers à la fière Albion; Eraste débite à ce sujet une douzaine de vers assez énergiques. Il y en a plusieurs encore qui sont bien frappés, et qui prouvent que l'auteur n'est pas sans talent pour la versification, quoiqu'il n'en montre aucun pour la comédie. Son Eraste est un ennuyeux pédagogue qui lâche à tout venant des tribes morales et prétendues philosophiques. Une courtière d'emplois se moque de sa philosophie. Elle propose de lui faire obtenir une place. Il se retranche modestement sur son peu d'aptitude. On accepte toujours, dit-elle, pour l'émolument, le reste est l'affaire

Digitized by Google

d'un secrétaire. Là-dessus, il la chapitre de la bonne façon. Elle s'en va en lui disant : j'avoue que je dois vous céder en morale ; sur ce point-là vous êtes sublime.

L'auteur a suivi Molière presqu'à la piste, et a joint à son intrigue un peu de celle du *Dissipateur*. Il y a aussi dans ses Fâcheux une *honnête friponne*, qui arrache à un fripon, *qui n'est pas honnête*, un portefeuille que lui avait confié Eraste, et dans lequel se trouvait toute sa fortune. A la fin de la pièce on a chanté quelques couplets pour apprendre aux spectateurs qu'elle était un hommage qu'on avait entendu rendre à la mémoire de Molière, et pour réclamer leur bonté *familière*. Ils n'ont pas fait droit à la requête ; la chute n'a cependant pas été aussi entière qu'elle pouvait l'être, puisqu'on a bien voulu tout entendre. L'auteur doit peut-être cette bonne ou mauvaise fortune à un plaisant qui criait aux sifflets : « Laissez-» finir ; vous sifflerez en masse. »

## ANNONCES.

*Grammaire de l'Enfance* ; par Ytes Bastiou, ancien principal du collége de Tréguier, auteur de la *Grammaire de l'Adolescence*. Nouvelle édition. Prix : 75 cent., et 1 fr. par la poste. A Paris, chez Fain, imprimeur-libraire, place du Panthéon, aux ci-devant Écoles de droit.

*Essai sur Boileau-Despréaux*, etc. ; par Portiez (de l'Oise). Prix : 60 cent., et 75 cent. par la poste. A Paris, chez Goujon fils, libraire, rue Taranne.

*Isaure et Dorigni*, ou *la Religieuse d'Alençon*, histoire véritable ; par Madame L. V....., Auteur de *Betzi*, etc., avec figures. Prix : 3 fr. 60 c. et 4 fr. 60 c. par la poste.

A Paris, chez Duponcet, libraire, quai de la Grêve, n°. 34.

Cette nouvelle production de madame L. V. a plus d'intérêt encore que ses autres romans. On ne dira pas de celui-là qu'il fait venir la *chair de poule*, effet que produisent souvent les romans à Cavernes et à Mystères ; on y trouvera des caractères soutenus, de grandes passions, mais rien qui puisse blesser les mœurs et faire rougir une mère de le surprendre entre les mains de sa fille.

*L'Amant rival de son maître*, opéra en un acte ; paroles de M. Henrion, musique de M. Alex. Piccinni. Représenté, pour les premières fois, à Paris, sur le Théâtre de la Porte Saint-Martin, les 22, 23 et 24 brumaire an 12. Prix : 1 fr. 20 c., et 1 fr. 50 c. par la poste. — A Paris, chez madame Cavanagh, ci-devant Barba, libraire, sous le nouveau passage du Panorama, n°. 5, entre le Boulevard Montmartre et la rue Saint-Marc.



Digitized by Google

*Traduction des Odes d'Horace*, en vers français ; suivie de notes historiques et critiques. Deux vol. in-8°. Prix, broch. : 11 fr., et 13 fr. 50 c. par la poste. — Le troisième vol. paraîtra sous un mois, et se vendra 5 fr. 50 c. — A Paris, chez Brunet, libraire, rue Git-le-Cœur ; Belin, libraire, rue Saint-Jacques ; Mademoiselle Valade, libraire, même rue.

*Bibliothèque géographique et instructive des jeunes gens*, ou Recueil de voyages intéressans, pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse ; par Campe. Traduit de l'allemand, avec des notes, et orné de cartes et figures. Quatrième livraison de la deuxième année, contenant le naufrage et séjour du capitaine Wilson aux îles Pelew, en 1788, et le voyage et transportation du fameux Barrington à Botany-Bay, dans la Nouvelle-Hollande. Deux vol. in-18, faisant les tomes VII et VIII de la collection. Prix : 3 fr. et 3 fr. 60 cent. par la poste. — Prix de la première année, contenant 12 vol., 18 fr., et 22 fr. par la poste. — Prix des premiers vol. de la deuxième année, 12 fr. et 15 fr. par la poste. — A Paris, chez G. Dufour, libraire, rue des Mathurins-Sorbonne.

*Cours théorique et pratique de Clinique externe* : par Ph. J. Desault, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris ; ou *Extrait de ses Leçons*, rédigées et publiées par J. J. J. Cassieux, docteur en médecine, professeur de physique, de chimie, d'histoire naturelle, et directeur de l'école centrale du département de la Creuse, de l'Athenée des Arts, de la société académique des sciences ; de la société académique des sciences, lettres et arts de Paris ; de la société galvanique, de la société des sciences de Douai, etc. Deux vol. in-8°., de près de 1000 pages d'impression. Prix, brochés : 10 fr., et 13 fr. par la poste. A Paris, chez Delaplace, libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 31.

*Leçons de l'Enfance*, composées en anglais par Richard et Maria Edgworth, traduites en français par le C. Chéron ; l'anglais et le français en regard. Cinq vol. in-16, divisés en dix parties, contenant Henri et Lucy, Rosamonde, Frank, le Petit Chien fidèle, la Marchande d'oranges et la Cérisaie. Prix : 9 fr. pour Paris, et 12 fr. par la poste. A Paris, chez Xhrouet, imprimeur, rue des Moineaux, n°. 42 ; chez Defrelle, libraire, cloître Saint-Honoré, n°. 11, et Déterville, libraire, rue du Battoir, n°. 222.

*Méthode simple et facile*, par demandes et par réponses, pour apprendre rapidement, et sans confusion, la musique ; suivie des principes du violon, et de l'explication des termes italiens les plus usités pour l'indication des mouvemens ; terminée par des observations sur la musique, avec plusieurs planches ; par F. M., ancien professeur de musique. Un vol. in-12. Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste. A Paris, chez Michelet, imprimeur-libraire, rue Montmartre, n°. 224, entre les rues Mandar et Ticquetone.

*Werther*, traduit de l'allemand sur une édition nouvelle, augmentée, par l'auteur, de douze lettres et d'une partie historique entièrement neuve ; par P. L. Sevelinges. Un vol. in-8°., avec le portrait de Werther, par Bailly. Prix : 4 fr. 50 c., et 5 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez Demonville, imprimeur-libraire, rue Christine, n°. 12.

*Code des Enfans naturels*, ou Recueil complet des lois qui fixent leur état et leurs droits : précédé d'un traité analytique des mêmes lois, et suivi de formules d'actes de reconnaissance ; par P. A. Garrez, ci-devant avoué-défenseur au tribunal de cassation. Un volume. Prix :

Digitized by Google

2 fr., et 2 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez Garnery, libraire, rue de Seine, ancien hôtel Mirabeau.

*Télémaque*, poëme en vingt-quatre chants, sur le texte de Fénélon, en regard des vers français, notes et citations des auteurs grecs et latins imités. Six vol. in-12, brochés, édit. de P. Didot l'aîné : papier vélin, 48 fr.; carré fin d'Angoulême, 32 fr.

*Les deux Voyageurs*, ou Lettres sur la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Pologne, la Prusse, l'Italie, la Sicile et Malte; contenant l'histoire, la description, les anecdotes les plus curieuses de ces différens pays, avec des observations sur les mœurs, les usages, le gouvernement, la littérature et les arts, et un récit impartial des principaux événemens qui se sont passés en Europe, depuis 1791 jusqu'à la fin de 1802; écrites, selon l'ordre des temps, par P. N. Anot, ancien sous-principal au collége de l'Université de Reims, auteur du *Guide de l'Histoire*, et par F. Malfillâtre, ci-devant de l'ordre de S.-Jean-de-Jérusalem. Deux vol. in-12. Prix : 4 fr., et 5 fr. 60 cent. par la poste. A Paris, chez Blanchon, libraire, rue du Battoir.

*La bonne Maîtresse*, comédie en un acte et en prose; par madame de Montanclos, auteur de *Robert le Bossu*, *le Fauteuil*, *les Habitans de Vaucluse*, et autres ouvrages. Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Jeunes-Artistes de la rue de Bondi, le 18 messidor an 11. Prix : 1 fr. 20 cent., et 1 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez Hugelet, imprimeur, rue des Fossés Saint-Jacques, n°. 4, près la place de l'Estrapade.

*Conciones poeticæ*, ou Discours choisis des poètes latins anciens, Virgile, Horace, Ovide, Lucain, Sénèque le tragique, Stace, Silius Italicus, Claudien, etc.; avec argumens analytiques et notes en français. A l'usage des lycées et des écoles secondaires, pour les classes de littérature et des langues anciennes; par Fr. Noël, inspecteur des études, et Fr. Delaplace, professeur à l'école centrale du Panthéon. Un vol. in-12. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste. A Paris, chez Leger, libraire, quai des Augustins, n°. 44.

*La Mythologie comparée avec l'Histoire*, ouvrage destiné à l'éducation de la jeunesse; par M. l'abbé de Tressan, et adopté pour les lycées et écoles secondaires, par MM. les commissaires du gouvernement. Nouvelle édition, revue et augmentée par l'auteur, qui y a ajouté des recherches sur l'ancienne religion des habitans du Nord. Deux vol. in-12, ornés de 16 planches en taille-douce, dans le goût antique, représentant 75 sujets. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste. —Le même ouvrage, en deux vol. in-8°., fig., sur beau papier d'Auvergne, prix : 12 fr., et 14 fr. 25 cent. par la poste. A Paris, chez Gl. Dufour, libr., rue des Mathurins S. Jacques, près celle Sorbonne.

*Rivalité de la France et de l'Angleterre, depuis la conquête de Guillaume, duc de Normandie, en 1066, jusqu'à la rupture du traité d'Amiens, par l'Angleterre*; par le citoyen Vanblanc, membre du corps législatif. Un vol. in-8°. Prix : 4 fr. 50 c., et 6 fr. par la poste. A Paris, chez Bernard, libraire de l'école polytechnique et des ponts et chaussées, quai des Augustins, n°. 31; et chez Mongié, au Palais-Egalité.

*Gerald Wood*, ou le Voleur et l'Enfant trouvé, roman traduit de l'anglais. Quatre vol. in-12. Prix : 7 fr. 50 c., et 10 fr. par la poste. A Genève, chez Paschoud, libraire.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*



Digitized by Google

## NOUVELLES DIVERSES.

Le général Dessalines a conclu un traité avec les Anglais. Le bruit court qu'il se propose de détruire toutes les villes de Saint-Domingue, et d'en chasser tous les blancs; ce qui n'est cependant pas d'accord avec la proclamation qu'il a publiée après l'évacuation. Il s'est déclaré capitaine-général de l'île. Clairveaux, Christophe et quelques autres mulâtres, sont faits généraux de division. Dessalines a promis de protéger les négocians américains. Sur cette promesse, plusieurs d'entre eux préparent des expéditions.

On mande de Tranquebar, le 24 sept., que le général Wellesley, avec une armée considérable d'Européens et de Cipayes, avait pénétré fort avant dans le pays Maratte, d'où il était forcé de se retirer sans avoir rien pu effectuer faute de provisions et d'eau.

On apprend qu'un corps considérable de Marattes qui les pressait sur les derrières, les joignit le 5 août, entre Ponah et Sattarah, et les attaqua avec beucoup d'impétuosité. La bataille commença au point du jour, et dura jusqu'à onze heures. Les Marattes obtinrent une victoire complète; les Anglais perdirent 4000 hommes, tant Européens que Cipayes, ainsi que leurs tentes, bagages, caisse militaire, et douze pièces de gros calibre qu'ils furent obligés d'enclouer. Les trois principaux chefs Marattes qui avaient été si longs-temps désunis, se sont réconciliés; ils ont réuni leurs forces, qui sont très-formidables, et ils ont un train considérable d'artillerie. Dans l'engagement, les Marattes se sont attachés à détruire les Européens, car ils ont relâché de suite tous leurs prisonniers indiens, et les ont si bien traités, qu'il s'en est suivi une désertion considérable dans l'armée anglaise.

Le 12 février, est mort à Konisberg, le célèbre professeur Emmanuel Kant, âgé de 80 ans.

La flotte russe et plusieurs vaisseaux de transport, stationnés en différens ports de la mer Noire, ont ordre de se rendre dans la Méditerranée, où ils attendront leur destination définitive. — On croit que M. de Markoff pourra être nommé à l'ambassade de Vienne *(Publ.)*.

Dans la première séance que la diète de Ratisbonne a tenue depuis les vacances du carnaval, le ministre de

Digitized by Google

Brunswick a remis au nom du S. M. P. un nouveau vote qui a surpris bien du monde, et suivant lequel S. M. P. pense que, vu la perte de voix que le parti catholique a faite dans les derniers arrangemens de l'empire, il est juste de l'en dédommager; elle donne en conséquence avec plaisir son adhésion à l'introduction de 14 voix nouvelles dans le collége des princes.

D'un autre côté, la Bavière a déclaré se soumettre au décret du conseil aulique de l'empire, relativement à la conservation des droits de l'ordre équestre. Ainsi tout paroît pacifié en Allemagne.

## ANGLETERRE.

Voici l'état de notre marine tel qu'il a été publié par l'amirauté le premier de ce mois. Vaisseaux armés et en commission dans les deux mondes :

Vaisseaux de ligne, 127; frégates, 124; sloops, 210. Total 461.

Vaisseaux non armés dans les différens ports : de ligne 64; frégates, 10; sloops, 53. Total 127.

En construction : vaisseaux de ligne, 16; frégates, 16; sloops, 40. Total 72.

Grand total 660.

Lord Grenville a fait dernièrement une visite à M. Fox; ils sont restés trois heures ensemble. On dit que cette visite est le résultat de la coalition qui paraît avoir été formée entre les deux partis. M. Windham, M. T. Grenville, le compte de Temple, le docteur Lawrence, et la plupart des personnes qui composent le parti Grenville se sont réunis hier chez le marquis de Buckingham.

La grande nouvelle qu'on attend de l'Angleterre est celle de la santé du roi : « Une lettre particulière de Lon-» dres, du 25 février, écrite par une personne attachée » à la famille royale, annonce que le roi était si mal, » que sa mort serait vraisemblablement la première nou-» velle qu'on aurait. » *(Moniteur.)*

Le journal anglais *The new Merchant* publie, sans la garantir, la mort du roi d'Angleterre et le remplacement de M. Addington au ministère par M. Fox. Cette nouvelle, qu'on lisait hier 17, dans quelques journaux, n'a été ni démentie ni confirmée aujourd'hui.

Digitized by Google

## CORPS LÉGISLATIF.

*Séance du 11 ventose.*

Le titre 15 du livre 3 du code civil, intitulé : *Du Prêt*, a été présenté par trois conseillers d'état, suivant l'usage.

*Séance du 12.*

On présente le 17°. titre du livre 3 intitulé : *Du Mandat.* Quatre projets de loi relatifs à des intérêts locaux sont ensuite adoptés d'une voix unanime.

*Séance du 14.*

C'est le titre 19 du livre 3, intitulé : *Des Contrats aléatoires*, qui occupe cette séance. On le subdivise ainsi : contrats d'assurance, de rente viagère, prêt à grosse aventure, jeu, pari. Présenté le 14, il sera discuté le 19. — Celui qui est relatif au délai accordé pour la production de titres justificatifs de droits d'usage dans les forêts nationales, est adopté.

*Séance du 15.*

Le titre 11 du 3°. livre concernant le contrat de vente, est sanctionné d'une voix unanime.

Trois conseillers d'état proposent un projet de loi portant en substance que le tribunal criminel de la Seine connaîtra seul, 1°. des crimes de contrefaçon du timbre national; 2°. des crimes de falsification des billets de la banque de France et de leur distribution, soient qu'ils aient été fabriqués en France ou chez l'étranger.

Les mêmes orateurs présentent un projet de loi, faisant partie du code civil, et concernant les sommations respectueuses.

*Séance du 16.*

On présente un projet relatif à l'établissement de écoles de droit qui seront organisées dans le cours des années 13 et 14; le cours des études sera de 4 ans. — On convertit en lois les titres 12 et 13 du livre 3 du code civil, intitulés : *De l'Echange* et *du Contrat de louage*, et deux projets dont l'un relatif à des intérêts locaux, l'autre au remplacement des juges de paix et de leurs suppléans, en cas d'empêchement légitime.

Digitized by Google

*Séance du 17.*

Le titre 20 du livre 3 du code civil, intitulé : *De la Prescription*, est présenté.—Et le titre 14 relatif au *Contrat de société*, adopté.

## PARIS.

*Georges* a été arrêté ce soir à sept heures, au carrefour de l'Odéon.

L'année dernière, à cette époque, l'Europe, était en paix. Demain une année sera révolue depuis que le roi d'Angleterre, déshonorant un règne de quarante ans par les plus grossiers mensonges, appela sa nation aux armes, parce que, disoit-il en face de l'Europe, *les ports de France et de Hollande étoient remplis d'armemens formidables, qui menaçaient la constitution, l'indépendance et la religion du peuple anglais.* Ce message fallacieux a renouvelé la guerre. Les ministres du roi d'Angleterre préparaient un nouveau message pour célébrer cet anniversaire. Ils comptaient annoncer au parlement qu'ils avaient lâchement fait assassiner le premier consul. Mais celui qui dispose de la vie des hommes et des destinées des empires en avait ordonné autrement. Le gouvernement français est plus affermi, une nouvelle énergie vient d'animer, de réunir les citoyens, et d'apprendre aux méchans, aux conspirateurs, que le peuple, le peuple tout entier se rassemble, se presse autour du chef de l'état. Le premier consul, supérieur, à tous les événemens, tranquille au milieu de ces vaines conjurations, tout entier aux travaux de la guerre et de l'administration, est plus en état que jamais d'accomplir l'ordre des destinées et de venger le droit des nations, le droit des gens, si souvent violés, tandis que le roi d'Angleterre, frappé le jour même qu'il avait marqué pour l'assassinat du premier consul, environné d'un crêpe funèbre, déjà privé de sa raison, se débat entre la démence et la mort; que sa nation est en proie aux divisions et aux alarmes; que, dans sa famille, le frère s'arme contre le frère, la mère contre son fils aîné. . . . ! !

A la vue de ces preuves éclatantes de l'existence d'une Providence divine et juste, on se rappelle les tableaux les plus sublimes des prophéties d'Isaïe, on dit avec Daniel : *Mane, Thecel, Pharès.*

(*Journal officiel.*)

—Il faut s'attendre (dit l'*Argus*) que la conspiration qui vient d'être découverte sera défigurée, comme il convient, à Londres, car on aura grand intérêt d'en dénaturer la véritable idée. Lorsque les papiers an-

Digitized by Google

glais parleront des mesures vigoureuses de la police pour découvrir les assassins, ils ne manqueront pas de représenter Paris en désordre et tous les citoyens en alarmes. Ils n'accorderont pas l'activité prodigieuse et la surveillance éclairée de la police avec la sécurité des individus. C'est en effet ce qui caractérise plus particulièrement les opérations du gouvernement d'aujourd'hui, et qui le distingue éminemment de la politique incertaine et soupçonneuse de ceux qui l'ont précédé.

Le grand juge a dit, dans son premier rapport, qu'*aucune classe de citoyens* n'était atteinte. En effet, on voit une grande conspiration, mais on ne considère que des individus; il y a un crime, mais on ne recherche que les coupables. Ce crime ne s'étend pas au-delà du fait. Il n'est dans aucune opinion, il n'est dans aucun parti, il est bien déterminé : voilà le garant de la paix et de la sécurité générale.

Ce seroit insulter à l'opinion publique des Français, que d'exagérer les dangers et l'étendue de cette conspiration; que de donner une teinte de faction à des opérations de justice; que de tirer des conclusions générales dans des cas tout-à-fait particuliers; que de faire croire qu'il s'agit d'opinions politiques, lorsqu'on ne veut juger que des faits, et que de semer des alarmes à mesure qu'on a des raisons pour se rassurer. Comme on voit des gens qui, pour tirer bon parti de leurs talens, démolissent un palais tout entier, afin de corriger l'irrégularité d'un aile, on rencontre en politique des architectes qui ne sont pas moins entreprenans et moins jaloux de faire voir leurs talens. Les gouvernemens ne sont que trop exposés, après de longues divisions civiles, à voir un parti profiter d'une circonstance pour accabler l'autre : alors il n'y a plus d'indépendance, plus de lois stables, plus de protection publique. La roue révolutionnaire élève, écrase et relève encore tour à tour les malheureux citoyens; mais lorsque le gouvernement n'est d'aucun parti, il n'examine que les hommes et les actions. C'est heureusement là que le gouvernement français est arrivé : la preuve en est qu'aucune classe n'est atteinte; que dans le clergé, dans la magistrature, dans aucune partie de l'administration publique, on ne voit de changemens, de froissemens ou de proscriptions; partout on voit siéger ensemble des hommes que leurs opinions avoient autrefois divisés, et que le même esprit de paix et de conservation unit maintenant. Béni soit le nœud qui les rassemble, et malheur à celui dont l'esprit de parti, l'intérêt ou le zèle indiscret essayeraient de rompre ce faisceau sacré, que la France peut regarder comme le gage de sa prospérité, et l'Europe comme le palladium de la paix !

Digitized by Google

Voici quelques détails sur l'infortuné la Peyrouse, détails dont on ne peut aussurer l'authenticité, quoiqu'ils soient consignés dans un journal.

Un navire portugais, côtoyant un peu au large les côtes des îles Philippines, aperçut un homme qui, monté sur des rochers escarpés et un peu éloignés de la terre, faisait des signaux avec un mouchoir ou morceau de toile qu'il tenait à la main. Le capitaine fit aussitôt mettre un canot à la mer, et envoya chercher cet homme. Arrivé à bord, il déclara être M. de Lagelet, astronome embarqué avec M. de la Peyrouse, pour l'aider dans ses recherches; l'on s'empressa de donner à cet infortuné tous les secours que l'on pouvait lui procurer, car il était dans un état pitoyable; prié de vouloir bien entrer dans de plus amples détails, il nous dit que M. de la Peyrouse, parti de Botany-Bay, le.... avec les deux bâtimens sous son commandement, fit route dans le S. O. de la nouvelle-Hollande; l'*Astrolabe* (un des vaisseaux de l'expédition) s'étant brisé sur des écueils, il prit à son bord une partie de l'équipage, que l'on parvint à sauver; mais bientôt après, le feu se manifesta à bord de *la Boussole*, qu'il montait; et lorsque l'on parvint à l'éteindre, le vaisseau n'était plus en état de tenir la mer; il aborda cependant sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, où il s'établit, dans l'espoir que le gouvernement expédierait infailliblement un navire pour aller à sa recherche; il y passa neuf années dans cette attente et dans une position très-pénible; au bout de ce temps, sans espoir de secours désormais, il prit le parti d'entreprendre de construire, avec ce qu'il avait sauvé de son vaisseau, une embarcation qui pût au moins le transporter avec tout son monde dans quelques parages où il pût se procurer un navire pour repasser en Europe. Comme il faisait abattre des arbres pour cette opération, les naturels du pays, avec qui il avait été jusqu'alors en bonne

Digitized by Google

intelligence, se soulevèrent tout-à-coup, et s'opposèrent à ses projets; il fut forcé de les combattre, mais assailli par le nombre, il a succombé et a fini par être massacré, ainsi que toutes les personnes qui étaient avec lui. Quant à moi, me trouvant détaché avec un parti qui, dans la mêlée, avait été destiné à faire diversion, et qui fût aussi égorgé, je parvins à me sauver seul, en me jetant dans une pirogue avec laquelle je gagnai le rocher sur lequel on m'a aperçu, et où je restai plusieurs jours sans nourriture et en attendant la mort.

Il est à regretter que l'on n'ait point pu tirer de cet infortuné de plus amples détails; mais dans le cruel état où il se trouvait, les secours furent vains pour les rendre à la vie; il expira de faiblesse et d'épuisement, après six jours de souffrances, et sans pouvoir donner d'autres renseignemens qu'un rouleau de papier qu'il avait avec lui et que le capitaine portugais s'est chargé de faire passer au gouvernement français. On présume que la division de M. d'Entrecasteaux, envoyé à la recherche de M. de la Peyrouse, à passé à une distance de 10 lieues seulement de l'île où cet infortuné navigateur a été forcé de séjourner; mais la relation de M. d'Entrecasteaux ne fait pas mention de terres aperçues dans ces parages.

— Dans le dernier combat qui a eu lieu auprès de Boulogne, une bombe lancée de ce port a coulé bas une frégate anglaise; elle est venue échouer sur le rivage.

— Voici quelques détails sur l'arrestation de Pichegru. La police suivait ses traces depuis plusieurs jours; on savait positivement que le dimanche, il avait couché chez un C. Treille, courtier d'affaires, rue Vivienne. On s'y porta la nuit du lundi, à 2 heures du matin; il ne s'y trouva point. Mais M. Treille et sa famille, pressés vivement, ont déclaré l'endroit où ils avaient placé Pichegru; c'était chez un nommé Leblanc, associé de Treille, où

Digitized by Google

Pichegru fut arrêté à l'instant même, par les agens du grand-juge, accompagnés du commissaire de police Comminge, et aidés de la gendarmerie d'Elite. Leblanc est en fuite, et est poursuivi avec activité.

—On a reçu des dépêches officielles du capitaine-général Decaen et du contre-amiral Linois, qui sont à l'Isle-de-France. Le 2 vendémiaire, on y a appris, par la corvette *le Berceau*, que le guerre était déclarée. L'escadre du contre-amiral croise dans les mers voisines. On espère que ce ne sera pas sans succès. L'anarchie avait totalement cessé dans la colonie. La victoire des Marattes sur les Anglais était officiellement confirmée, ainsi que les désastres éprouvés par ces derniers dans l'île de Ceylan.

— Le grand juge ministre de la justice, a publié et fait afficher la liste « des brigands chargés par le ministère » britannique, d'attenter aux jours du premier consul. » Ils sont au nombre de trente-huit, parmi lesquels on trouve entr'autres noms connus, ceux de Pichegru, Moreau et la Jollais, ceux d'Armand et de Jules Polignac, tous les cinq arrêtés, et Georges qui ne l'est pas encore. De tous les points de la république, de tous les régimens, de toute l'armée de mer comme de terre, il arrive des félicitations au chef de la république; jamais concert ne fut plus unanime.

— Une dame de Berlin écrivait dernièrement à son fils, actuellement à Strasbourg, qu'elle l'engageoit fortement à ne pas aller à Paris, où, disait-elle, les jours du premier consul étaient menacés, et où, par conséquent tout devait être sens-dessus-dessous. Il paraît que le bruit de cet affreux complot avait pénétré dans toutes les capitales de l'Europe. *(Publiciste.)*

— On annonce plusieurs débuts comiques au Théâtre-Français.

— Les comédiens français ont définitivement supprimé

Digitized by Google

les *billets gratis*, dont il se faisait chaque jour à leur théâtre une si prodigieuse émission ; le peu qu'ils en conserveront sera uniquement réservé aux dames.

— On parle vaguement dans le public de changemens faits ces jours derniers, à l'administration du théâtre des Arts ? il est question de diverses démissions données et acceptées, lesquelles nécessiteroient de nouveaux choix d'individus.

— Tandis que les ouvrages des sophistes restent dans la boutique des libraires, il est consolant pour les honnêtes gens d'observer la faveur constante du public pour des livres qui honorent les talens de leurs auteurs, et qui tendent à faire respecter la religion et les principes conservateurs de la société. On annonce plusieurs éditions *du Génie du Christianisme*, qui ne doivent pas tarder à paraître. MM. Ballanche père et fils, à Lyon, ont acheté de M. de Châteaubriand la propriété d'une petite édition in-18. Elle sera distribuée en neuf volumes, de manière que chaque volume renfermera un sujet particulier, comme *l'Existence de Dieu prouvée par les Merveilles de la Nature, Atala, René, les Missions, la Chevalerie, etc.* Le dernier volume contiendra un extrait raisonné de toutes les critiques qui ont paru pour ou contre ce célèbre ouvrage. On dit que M. Migneret a obtenu de MM. Ballanche la permission de publier une nouvelle édition, en 4 vol. in-8°, et d'ajouter l'extrait raisonné des critiques à la grande édition de luxe, in-4° et in-8°. *Le Génie du Christianisme* aura donc eu six éditions en deux ans, sans y comprendre l'édition d'Avignon tolérée par l'auteur : succès peu commun dans les fastes de notre littérature. Enfin, la Société Typographique va publier *un Abrégé du Génie du Christianisme à l'usage de la jeunesse*, 2 vol. petit in-12. Cet Abrégé fait avec l'agrément de l'auteur, par les conseils et sous la direction de plusieurs ecclésiastiques, était demandé dans toutes les écoles. Ainsi M. de Châteaubriand aura la satisfaction de voir son ouvrage devenir classique en France, comme il l'est déjà dans le reste de l'Europe.

— On vient de mettre en vente à Genève, chez Paschoud, et à Paris, chez le Normant, un ouvrage de M. Pierre Dejoux, intitulé : *Prédication du Christianisme, ou Vérités de la religion chrétienne, exposées dans une suite de sermons et de prières* (1).

(1) Quatre volumes in-8°. Prix : 15 fr. pour Paris, et 20 fr. par la poste.

Digitized by Google

( N°. CXLII. ) 26 VENTOSE an 12.
( Samedi 17 Mars 1804. )

# MERCURE DE FRANCE.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

### CÉIX ET ALCIONÉ. ( Suite. )

CEPENDANT de Céix ignorant les malheurs,
La tendre Alcioné, les yeux noyés de pleurs,
Comptoit tous les momens d'une si longue absence;
Se flattoit chaque jour d'une fausse espérance,
Et fatiguoit les Dieux de ses vœux assidus
Pour les jours d'un époux, hélas ! qui n'étoit plus.
« Exauce ma prière, ô Junon, disoit-elle,
» Fais que Céix revienne, et revienne fidèle :
» Que d'un nouvel amour son cœur ne soit rempli ! »
Le dernier de ses vœux fut le seul accompli.

De cet hommage vain, Junon importunée
Voulut déprévenir l'amante infortunée.
Elle appelle aussitôt Iris, au teint vermeil :
« Transportez-vous, dit-elle, au palais du Sommeil,
» Qu'un de ses messagers, par un adroit mensonge,
» A la fille d'Eole apparaissant en songe,
» De l'époux quelle attend lui trace les malheurs. »
A ces mots, déployant ses plus vives couleurs,
De la reine des cieux la brillante courrière,
Vole et laisse après elle un long trait de lumière.



Digitized by Google

Dans un antre écarté, loin des rayons du jour,
Le tranquille Sommeil a fixé son séjour.
Sur ces stériles bords, la nature engourdie
Languit sans mouvement, sans chaleur et sans vie ;
L'air, de noires vapeurs est toujours infecté ;
Un foible crépuscule y tient lieu de clarté.
Là, le chien vigilant retient sa voix sonore ;
Les chants aigus du coq n'appellent point l'aurore ;
Les haleines des vents n'y troublent point les airs,
Et les fleuves sans bruit courent au sein des mers.
A travers des cailloux, roulant son onde impure,
Le Léthé seulement, par un sombre murmure,
Sollicite au sommeil, inspire le repos.
On voit fleurir, auprès, d'innombrables pavots :
La Nuit presse leurs sucs dans une urne profonde,
Et de là les répand sur le reste du monde.
Aucun soldat ne veille en ce morne palais ;
Les portes sur leurs gonds ne frémissent jamais.
Tout garde dans ces lieux un éternel silence.
Dans le sombre parvis de ce palais immense
S'élève un lit de plume, entouré de carreaux.
C'est là que le Sommeil, couronné de pavots,
A ses douces langueurs mollement s'abandonne.
De songes voltigeans un essaim l'environne :
La mer a moins de flots, et la blonde Cérès
De moins nombreux épis voit couvrir ses guérets.
De la reine des cieux la prompte messagère
Se fait place au travers de leur foule légère.
Le palais éclata du feu de ses habits.
Le sommeil entr'ouvrant ses yeux appesantis,
Soulève avec effort sa tête chancelante ;
Il reconnaît Iris, et, d'une voix mourante,
S'informe du sujet qui l'amène en ces lieux.
« O ! le plus bienfaisant et le plus doux des Dieux,
» Lui dit-elle, ô Sommeil, dont la main secourable
» Verse dans tous les cœurs une paix favorable,

Digitized by Google

» Qui donnes aux mortels, accablés de travaux,
» Une force nouvelle et des desirs nouveaux;
» Qu'un de tes messagers, par un adroit mensonge,
» A la fille d'Éole apparaissant en songe,
» Lui trace de Céix les malheureux destins;
» Car tels sont de Junon les ordres souverains. »

En achevant ces mots, qu'elle prononce à peine,
Elle se sent frapper d'une langueur soudaine.
Ses paupières déjà se ferment sur ses yeux;
Elle fuit, et soudain s'envole vers les cieux.

A ce peuple nombreux, à cette foule immense
De ministres ailés soumis à sa puissance,
Le Sommeil à son gré dicte ses douces lois;
Il assigne à chacun leurs différens emplois.
L'un paraît aux mortels sous la forme grossière
D'un rocher sourcilleux, d'un bois, d'une rivière.
Tantôt il se transforme en superbe palais,
Tantôt d'une chaumière il prend les humbles traits.
L'autre, des animaux empruntant la figure,
Imite tour-à-tour et la couleuvre impure,
Et le tigre sauvage, et l'aigle impérieux.
Un autre annonce aux rois les volontés des Dieux.
Celui-ci dans la nuit s'offre aux yeux du vulgaire.
Il en est un enfin dont la tâche ordinaire
Est d'imiter le port, l'air, la voix des mortels.
Nul ne sait mieux que lui, sous des traits naturels,
Exprimer un vieillard à la démarche lente,
Les transports d'un amant, les soupirs d'une amante:
On croit voir leurs habits, les gestes de leurs mains;
Et Morphée est le nom qu'il reçut des humains.
C'est lui que le Sommeil choisit pour le message:
« Vas, dit-il, de Céix annoncer le naufrage
» A sa crédule épouse..... » Après un tel effort,
Il retombe en son lit, s'enfonce et se rendort.
Fendant les airs sans bruit, le messager s'envole,
Et se rend au palais de la fille d'Eole.



Digitized by Google

Il arrive; aussitôt sous les traits de Céix,
Pâle, défiguré, ses membres tous meurtris,
Les cheveux dégouttans, il se penche sur elle,
Et lui trace en ces mots sa disgrace cruelle :

« Toi qui me fus si chère en des momens plus doux,
» Reconnais-tu, dis-moi, ton malheureux époux ?
» Vois comme il est changé par son trépas funeste !
» Hélas ! une ombre vaine est tout ce qui t'en reste.
» Tous tes vœux, chère épouse, ont été superflus.
» Cesse, cesse d'attendre un époux qui n'est plus.
» A peine mon vaisseau quittait-il le rivage,
» Que je fus assailli par un affreux orage.
» En prononçant ton nom, j'ai péri dans les flots.
» Tu n'apprends point ma mort par de vagues propos,
» Et ce récit n'est point un récit infidèle.
» C'est moi-même qui viens t'en porter la nouvelle.
» Vas, change tes habits en longs habits de deuil ;
» Et répands quelques pleurs du moins sur mon cercueil. »

Morphée, en racontant ce désastreux naufrage,
Sut si bien imiter son geste et son langage,
De pleurs si naturels ses yeux étaient remplis,
Qu'elle crut fermement reconnaître Céix.
Soudain elle ressent les plus vives alarmes.
Ses cris frappent les airs, ses yeux versent des larmes.
Trois fois Alcioné lui tend ses bras tremblans ;
Trois fois Morphée échappe à ses embrassemens.
« Arrête, cher époux, où vas-tu, lui dit-elle ? »
Ces mots mal prononcés, cette image cruelle,
L'agitent, et bientôt l'arrachent au sommeil.
Elle cherche Céix encore à son réveil.
Mais de quelle douleur son ame fut frappée,
Quand de ce songe affreux l'erreur fut dissipée !
Elle frappe son front; elle meurtrit son sein.

« Céix est mort, dit-elle, et le songe est certain.
» Dans les flots irrités d'une mer en furie,
» Mon malheureux époux a terminé sa vie.

Digitized by Google

» Mes yeux l'ont vu, mes mains ont voulu l'arrêter;
» Tel qu'une ombre légère, il a su m'éviter.
» Mais de Céix cette ombre était l'ombre réelle,
» Ses traits avaient perdu leur beauté naturelle,
» Son teint était flétri, ses membres dépouillés,
» Et ses cheveux d'ébène étaient encor mouillés.
» Voilà, voilà l'objet de mes vives alarmes,
» Quand pour le retenir je répandais des larmes.
» Ah! lorsque sur les flots tu volais au trépas,
» Que ne m'as-tu permis d'accompagner tes pas?
» Cependant tu n'es plus; et moi je vis encore!
» Et je pourrais survivre à l'époux que j'adore!
» Non, non, Alcioné bientôt te rejoindra;
» Et du moins le tombeau bientôt nous unira. »

A ces mots succombant au poids de ses disgraces,
Ses yeux de son époux cherchaient encore les traces.
Et de profonds soupirs, et des torrens de pleurs,
Au défaut de la voix exprimaient ses douleurs.
Cependant le soleil quittait le sein de l'onde.
Alcioné livrée à sa douleur profonde,
Sort du palais sans suite, et marchant sans dessein,
Vers les bords de la mer porte un pas incertain.
Bientôt en soupirant, elle revoit la place
D'où son œil de Céix suivit long-temps la trace;

« Cher et cruel époux, c'est, dit-elle, en ces lieux,
» Que prêt à me quitter, tu me fis tes adieux,
» Que tu me prodiguas les plus tendres caresses.
» Sur la trompeuse foi de tes saintes promesses,
» J'ai long-temps, mais envain, espéré ton retour. »

Rappelant ces pensers si chers à son amour,
Et des mers au hasard parcourant l'étendue,
Un objet éloigné se présente à sa vue.
C'était, dans le lointain, un point vague et confus;
Il approche, et bientôt ses traits mieux aperçus,
Offrent un malheureux victime de l'orage.
Alcioné s'émeut; cette effrayante image,



Digitized by Google

D'un augure funeste alarma son esprit.
Quoiqu'il fût inconnu, son malheur l'attendrit.
« Hélas! qui que tu sois, que je te plains, dit-elle !
» Que je plains avec toi ton épouse fidelle !
» Si d'un heureux hymen tu goûtais les douceurs,
» Que le bruit de ta mort va lui coûter de pleurs ! »
A chaque instant le corps s'approchait sous sa vue,
Plus elle le regarde, et plus elle est émue.
Elle le reconnaît enfin; c'était Céix.
Comment peindre l'effroi, le désespoir, les cris,
Les pleurs, l'égarement de cette tendre épouse ?
Elle maudit cent fois la fortune jalouse,
Et la mer, et les vents, et les Dieux en courroux,
Et vole dans les flots se joindre à son époux.
Elle embrasse Céix, le couvre de caresses,
Et, se ressouvenant bientôt de ses promesses,
Lui dit, d'un ton mêlé de tendresse et d'effroi:
« C'est ainsi, cher époux, que tu reviens à moi ! »
A ces mots on les vit s'élever sur leurs ailes.
Un dieu sensible au sort de ces amans fidèles,
L'un et l'autre en oiseaux les avait transformés.
Leurs cœurs s'aimaient encor comme il s'étaient aimés.
Nés au sein de la mer, ils hantent ses rivages,
Et par instinct encor redoutent les orages.
Mais lorsque le printemps ramène les beaux jours,
On les voit confier les fruits de leurs amours,
Dans des tissus légers, sur les plaines profondes.
En leur faveur alors, le souverain des ondes
Retient les Aquilons dans leurs sombres cachots,
Et le Zéphire seul règne en paix sur les flots.

## LA VOLUPTÉ.

TRIOLETS.

Quand la volupté nous sourit,
Qu'elle a d'attraits ! qu'elle a de charmes !

Digitized by Google

Tout plaît, tout enchante et ravit,
Quand la volupté nous sourit.
Dupes des sens, le cœur, l'esprit,
La raison même rend les armes :
Quand la volupté nous sourit,
Qu'elle a d'attraits ! qu'elle a de charmes !

Lorsque la volupté s'enfuit,
Combien de regrets et de larmes !
Les yeux s'ouvrent, le remords suit,
Lorsque la volupté s'enfuit.
Tout son vain prestige est détruit ;
Ce n'est plus que trouble et qu'alarmes :
Lorsque la volupté s'enfuit,
Combien de regrets et de larmes !

KÉRIVALANT.

## ROMANCE.

AIR : *Te bien aimer, ô ma chère Zélie !*

UN noir chagrin loin d'elle me dévore,
Et du repos me ravit la douceur ;
Souffrir le jour, la nuit souffrir encore,
C'est trop long-temps veiller pour la douleur.

Dieu bienfaisant, Morphée, à ma prière,
Ah ! viens sur moi répandre tes pavots,
L'infortuné dont tu clos la paupière
A tes faveurs doit l'oubli de ses maux.

Vous qui fuyez ma couche solitaire,
Ah ! revenez songes consolateurs ;
En me berçant d'une douce chimère,
Jusqu'à demain séchez au moins mes pleurs.

D. GLATTIGNY.



Digitized by Google

## EPIGRAMME.

Dans son ardeur pour Rosemonde,
Damis la compare au Soleil ;
Je suis d'un sentiment pareil :
Le Soleil luit pour tout le monde.

H. Vernery.

## ENIGME.

Je suis joli, je suis affreux;
J'amuse, ou je tourmente l'homme.
Quoique je sois sans pieds, sans yeux,
Je pourrais vous mener à Rome.
Je nais et meurs à chaque instant,
Pour bourreau j'eus toujours mon père,
Et ma destruction souvent
Vous contente ou vous désespère.

## LOGOGRIPHE.

Je suis, avec ma tête, un être fort aimable,
L'ouvrage le plus beau de la divinité ;
Sans tête, ami, par moi tu deviens raisonnable,
Et je ne finirai qu'avec l'éternité.

## CHARADE.

Mon premier fait des pas en avant en arrière;
Mon second ne fournit qu'une courte carrière ;
En général, mon tout n'est vu que par derrière.

*Par* Charlot Mogin.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Sauce-blanche*.
Celui du Logogriphe est *Mode*.
Celui de la Charade est *Visage*.

Digitized by Google

*Principes d'Eloquence pour la chaire et le barreau;* par M. le cardinal *Maury*. Un volume *in*-8°. Prix : 5 fr. et 6 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Théod. Warée* et *le Normant*.

Je ne parlerai pas encore aujourd'hui des principes d'éloquence de M. l'abbé Maury ; mais puisque son discours à l'académie Française m'a fourni l'occasion de défendre la mémoire d'un homme de bien, également persécuté dans son attachement pour sa patrie et dans sa gloire littéraire, après avoir justifié le citoyen, je dois aussi dire un mot de l'homme de lettres.

La réputation poétique de Lefranc de Pompignan, n'est pas aussi grande qu'elle mérite de l'être. On ne sent pas assez tout ce qu'il a fallu de talent à un homme désolé par de cruelles persécutions, pour s'élever dans quelques-unes de ses poésies à un ordre de beautés si sublime, qu'il ait forcé ses ennemis même à jeter des cris d'admiration. On a affecté long-temps de ne citer de lui que ces strophes brillantes, qui ont arraché des applaudissemens à la haine et à l'envie. On a voulu faire entendre qu'elles lui étaient échappées par bonheur plus que par génie, et l'on n'a pas fait attention que même les plus grands poètes n'ont produit qu'un petit nombre de ces vers parfaits, de ces vers frappés pour la postérité, que les hommes rediront éternellement, et qui passent de bouche en bouche comme des traits qui font honneur à l'esprit humain.

M. de La Harpe a reproché à M. l'abbé Maury une grande inconvenance à ce sujet. C'est d'avoir voulu que, pour tout éloge, on récitât sur la tombe de Lefranc de Pompignan une strophe de sa plus

Digitized by Google

belle ode. Mais en examinant la chose avec attention, je n'ai pas trouvé que ce reproche fût fondé. M. l'abbé Maury propose, il est vrai, de graver sur le tombeau du poète cette strophe magnifique, où il représente le génie éclairant les hommes qui le persécutent; mais ce n'est pas dans la pensée de le réduire à cette seule et unique strophe pour tout mérite et pour tout éloge. Il en est bien éloigné; car il s'étend d'ailleurs avec complaisance sur tous les travaux de sa vie littéraire dont il donne une haute idée, et il loue même avec assez d'effusion et de générosité ses poésies sacrées, objet de tant de sarcasmes. Enfin, je trouve qu'il donne un tour extrêmement flatteur à cette proposition qu'on juge peu convenable, et voici de quelle manière il l'amène :

« J'oserai dire que M. de Pompignan égala » Rousseau en déplorant sa mort. C'est dans cette » ode, messieurs, que l'on admire l'une des plus » sublimes strophes qui aient jamais été composées » dans aucune langue; et, ce qui ajoute à son » mérite, c'est qu'elle est consacrée à célébrer le » triomphe du génie sur l'envie. Inscrivons donc » sur sa tombe, comme l'épitaphe la plus digne » d'un poète lyrique, cette strophe à jamais mé- » morable par la réunion d'une grande idée à une » si grande image, et comme elle peint les tra- » vaux des gens de lettres franchissant les âges » pour éclairer l'univers, qu'il me soit permis de » répéter dans son éloge cette magnifique apologie » des grands hommes, dont M. de Pompignan » aura la gloire d'être l'immortel vengeur. »

Ce n'est pas là réduire l'auteur de Didon au mérite d'un Sixain, comme l'a pensé M. de La Harpe. Mais s'il y eut jamais une inconvenance faite pour blesser l'homme juste, encore plus que l'homme de goût, c'est celle qui m'a frappé dans

Digitized by Google

la réponse du président de l'académie française. C'est cette affectation de louer le persécuteur et le mortel ennemi de Lefranc, sur la tombe de ce dernier et dans un discours consacré à sa mémoire. Lorsqu'un français et un homme bien né, manque à de telles bienséances, on peut juger à quel point cette malheureuse philosophie ferme le cœur à tout sentiment généreux et délicat.

Mais il faut remonter plus haut pour trouver les causes qui ont nui à la réputation de Lefranc de Pompignan, et dont l'influence subsiste encore. M. de La Harpe qui s'est fort étendu sur cette espèce de conjuration qui, sous la régence, s'était formée contre la poésie en général, n'a rien dit de cette autre conjuration plus envenimée dans ses motifs et mieux déguisée dans ses effets, qui s'était ourdie de son temps contre la poésie lyrique. La haine en fut le principe. M. de Voltaire ne pouvait souffrir le grand nom que Rousseau s'était fait par ses odes. Plusieurs fois il s'était essayé dans ce genre, mais avec un succès si malheureux, qu'au jugement de M. de La Harpe, il n'a pas même de place dans la dernière médiocrité. Il avait pu se convaincre par ces tentatives combien le vers lyrique demande de travail et de force dans l'expression, de noblesse dans la pensée, de fraîcheur et d'éclat dans les images, sans parler de la richesse des rimes, ni de la mélodie et du nombre qui en sont les premières loix. Enfin, il avait pu reconnaître combien il est difficile d'exceller dans un genre de poésie qui n'admet que la plus haute perfection de style. Cette épreuve aurait dû dissiper un des rêves de son orgueil, sa prétention à l'universalité. Mais il affecta de mépriser une gloire qu'il n'avait pu atteindre, et, par une inconséquence que l'aveuglement de la haine peut seul expliquer, lui qui n'avait jamais pu faire

Digitized by Google

une ode tolérable, se mit à soutenir que l'ode était un genre facile et médiocre, qui ne consistait que dans le choix et l'arrangement des mots. Sur cette idée, il représenta Rousseau comme un homme qui ne savait que tourner un vers, et qui abondait en belles rimes et en épithètes harmonieuses. Les écrivains qui s'élevaient alors dans la philosophie, recevaient ces opinions et ne pensaient que sous les ordres du maître et sous les ordres de ses passions. Je ne saurais dissimuler que le grand jugement de l'auteur du Cours de littérature ne s'est pas conservé exempt de toute partialité dans cette question. On ne peut souffrir qu'une autorité d'un aussi grand poids que la sienne se soit employée à diminuer la gloire du seul homme que la France puisse opposer à Pindare et à Horace ; et, par contre-coup, celle de la poésie lyrique. Mais on reconnaît, à la manière dont il en parle, qu'il était agité et subjugué par un esprit étranger qui l'écartait de la droiture naturelle de ses idées. Et, en effet, pourquoi s'arrête-t-il au milieu de son discours pour nous dire : *je ne suis pas le détracteur de Rousseau, et pourquoi le serais-je ?* Fâcheuse nécessité que celle qui oblige à de telles réflexions ! D'ordinaire elles ne viennent point à l'esprit de celui qui juge sans passion ; et, quand on parle dans l'innocence de son cœur, on n'a pas même la pensée qu'on puisse être soupçonné d'injustice. M. de La Harpe avait l'ame trop noble pour se faire à dessein le détracteur de personne ; mais il faut le plaindre de s'être donné un maître dont l'ascendant faisait fléchir sa conscience et dont les passions corrompaient l'intégrité de son jugement ; car nous ne sommes que trop portés à épouser les haines de nos amis, et bien souvent nous sommes conduits à l'injustice par les sentimens les plus doux du cœur humain.

Digitized by Google

Le célèbre critique trouve mauvais que quelques personnes aient poussé l'admiration pour notre premier lyrique, jusqu'à lui donner le nom de *grand*. Ce nom lui paraît *fort au-dessus du mérite de Rousseau* (1). La raison qu'il en donne serait inconcevable, si on n'en voyait clairement la source. *Si Rousseau est grand*, dit-il, *pour avoir fait de beaux vers, qui souvent ne sont que des vers, de quel titre se servira-t-on pour un Voltaire, qui a fait plus de chefs-d'œuvre dramatiques que Rousseau n'a fait de belles odes ?* C'est ici qu'on reconnaît le souffle de la séduction, et cette servitude, la plus malheureuse de toutes, qui fait qu'un homme se dépouille de sa propre équité, pour se rendre le serviteur de la passion d'autrui, c'est-à-dire l'esclave d'un esclave, et l'instrument d'une haine étrangère. Car, qui peut retrouver, dans ce jugement, le bon sens ordinaire de ce grand critique ? qui peut comprendre ce que c'est que *de beaux vers, qui ne sont que des vers ?* Eh ! s'ils sont beaux, que leur voulez-vous de plus ? On sent bien tout le venin caché sous ces paroles. On voit que l'intention secrète est de faire conclure que Rousseau n'avait que le talent de la versification. C'est même ce que l'auteur insinue un peu plus loin assez ouvertement. Mais on a cette consolation, en défendant les grands hommes de sa patrie, que l'on combat de petites passions obscures avec la voix éclatante de leur renommée.

Ainsi, sans élever de frivoles disputes sur la prééminence de tel ou tel genre de gloire, on peut affirmer, avec le suffrage des juges éclairés, que Rousseau est dans la poésie lyrique, ce que Racine et Corneille sont dans la tragédie, Molière dans la comédie, Boileau dans la poésie épique et

(1) *Cours de littérature*, tom. VI.

Digitized by Google

didactique, et Lafontaine dans l'apologue; que, sans lui, le grand siècle de Louis XIV serait incomplet, et qu'il manquerait un rayon à notre gloire nationale. C'est ce que M. de La Harpe paraît avoir reconnu dans des momens plus heureux, où lui-même appelle Rousseau, *le maître et le prince de la lyre française*. Et comment un homme qui a mérité de tels titres, peut-il être si fort au-dessous du nom de *grand* ? Mais il y a d'autres raisons plus solides qui justifient cette qualification.

C'est moins, en effet, à la supériorité de talent qu'à son caractère particulier qu'on accorde ce nom. On l'emploie pour désigner un esprit habituellement tourné vers le grand et le sublime, et qui se soutient dans cette élévation par sa hauteur naturelle. C'est ce caractère si éminent dans le grand Corneille, qui lui a valu ce surnom, bien plus que le mérite d'avoir tiré notre théâtre de la barbarie; et quoique Racine et Molière ne soient pas des hommes moins admirables dans leur genre, il semble cependant que ce titre leur sied moins, parce qu'il y a, en effet, quelque chose de moins haut dans le naturel de leur talent. Mais si l'on considère avec quelle force Rousseau a soutenu ce caractère d'élévation et de grandeur dans ses odes; de combien d'images nobles et d'expressions sublimes il a enrichi notre langue, on verra qu'il a bien légitimement acquis ce nom de *grand*, dont quelques personnes ont cru devoir honorer son génie, et on pourra s'étonner que ce soit un français qui lui dispute cet honneur. Ce n'est pas qu'il faille prodiguer, dans le langage ordinaire, ces qualifications pompeuses qui donnent un air enthousiaste et déclamateur. Il vaut mieux souvent appeler les grands hommes par leur nom; il les honore assez. Mais lorsque l'admiration a de si justes fondemens pour s'exalter, on ne doit pas

Digitized by Google

trouver mauvais qu'elle se satisfasse quelquefois par des expressions plus magnifiques et plus relevées.

Je ne m'arrêterai point à réfuter tout le reste. Je ne crois pas devoir montrer sérieusement combien il est peu raisonnable d'avancer que M. de Voltaire a fait plus de chefs-d'œuvre dramatiques que Rousseau n'a fait de belles odes, puisque cela n'est pas même vrai de tous les tragiques pris ensemble. Mais enfin, comment prouverait-on par là que l'Ode est un genre si facile, puisque cette proposition irait précisément à établir le contraire?

On ne pouvait, sans doute, rabaisser ainsi notre premier poète lyrique, sans envelopper dans la même dégradation ceux qui ont marché sur ses traces, et, en particulier, Lefranc de Pompignan, qui l'a suivi de plus près que personne. L'amour du théâtre et les beautés plus passionnées de l'art dramatique ont encore refroidi, dans notre nation, le goût de la poésie lyrique, de cette poésie si féconde en miracles, qui porta vers le ciel les premiers soupirs de la religion, qui parut si divine sur les lèvres du prophète, lorsqu'elle célébrait les merveilles de la création, et qu'elle ravissait par sa mélodie les vierges d'Israël; de cette poésie d'Orphée, qui arrêtait le sauvage, au milieu de son désert, lorsqu'étonné de se trouver sensible, ses armes tombaient de ses mains, et qu'il ouvrait son cœur aux premières douceurs de la vie sociale. Je ne sais quel charme de ces grands souvenirs s'est attaché à la poésie lyrique; mais son style élevé, son ton prophétique et surnaturel, attestent encore la dignité de son origine et la noblesse de son caractère.

Si l'incrédulité a affaibli parmi nous l'empire de la poésie, c'est sur-tout celui de l'ode, fondé uniquement sur cet enthousiasme, qui suppose

Digitized by Google

une foi vive et puissante; car sur quoi s'échaufferait un poète qui ne croirait à rien ?

L'auteur du *Cours de littérature*, n'a pas traité Lefranc de Pompignan avec moins de rigueur que Rousseau, et cette rigueur n'est pas toujours juste, il faut l'avouer. Il lui accorde à peine d'avoir traduit deux pseaumes avec succès, l'*Exurgat* et le *Benedic, anima mea*, ce qui signifie seulement, que ces deux pseaumes sont plus remplis que les autres de beautés du premier ordre; et j'ose avancer que le second est un chef-d'œuvre de poésie qui peut se placer hardiment à côté des plus belles odes qui aient jamais été faites. Mais le sévère critique semble s'attacher avec trop de soin à n'y trouver rien de parfait. Au lieu de s'étendre généreusement sur les beautés qui étincellent à chaque vers, il s'étudie à découvrir de petites taches ; et quelquefois même ébloui par sa propre subtilité, il en voit où il n'y en eut jamais. Par exemple, dans cette belle strophe allégorique, où le peuple de Dieu est comparé à une vigne, le poète s'exprime ainsi :

Du milieu des vastes campagnes,
Cette vigne que tu chéris
Elève ses bourgeons fleuris
Jusques au faîte des montagnes.
Les cèdres rampent à ses pieds,
Ses rejetons multipliés
Bordent au loin les mers profondes;
Le Liban nourrit ses rameaux,
Et l'Euphrate roule ses ondes
Sous l'ombrage de leurs berceaux.

Cette strophe est toute parfaite pour la beauté de l'image, la couleur du style et l'harmonie. Cependant, M. de La Harpe observe que le mot *bourgeons* est trop petit pour un si grand tableau, mais il ajoute que c'est une faute très-légère. On le croira sans peine. Dans mon opinion, si je l'ose dire,

Digitized by Google

dire, bien loin d'être une faute, c'est une beauté ; car, outre que le mot *bourgeons* est ici le mot propre, la petitesse de l'objet n'en est que plus convenable et plus touchante. Elle n'en représente que mieux l'état du peuple d'Israël, petit par lui-même, mais grand par la main qui le soutient. Et n'est-ce pas, en effet, ce que peint d'une manière charmante l'image de cette petite vigne, qui élève ses humbles bourgeons jusqu'au faîte des montagnes, et qui voit les cèdres ramper à ses pieds ? C'est assurément ce contraste du petit au grand qui fait toute la grâce de cette peinture. On peut donc juger combien la remarque de l'illustre critique a peu de fondement.

Je ne saurais concevoir ce qui a pu l'engager à prendre quelquefois un ton de dérision et de dureté si amer dans l'examen des poésies sacrées de Lefranc. Il se permet de dire que le premier pseaume n'est qu'*une mauvaise prose rimée*, et que *la plupart des autres sont de la même manière*. M. l'abbé Maury en juge avec bien plus de goût, lorsqu'il assure « qu'on y reconnaîtra une élocution animée, abondante et correcte ; un beau caractère de poésie ; l'art de rendre heureusement des expressions de l'écriture, qui semblaient inaccessibles à notre langue ; et souvent, dans la fierté de ses débuts, une verve qui imite l'inspiration. » C'est-là ce que M. de La Harpe qualifie en quelques endroits, de *misérable version*. Je suis extrêmement loin de partager son opinion ; mais quand elle serait aussi juste qu'elle me le paraît peu, l'auteur de *Didon* et de la belle ode sur la mort de Rousseau, méritait sans doute quelques égards. Je ne sais si c'est encore là un héritage de la haine ; mais un retour sur lui-même aurait empêché l'illustre critique de traiter de cette manière un homme si supérieur ; et lorsqu'il lui



Digitized by Google

reproche durement d'avoir comme laissé périr entre ses mains cette poésie admirable des livres sacrés, *qui semble*, dit-il, *vous donner des vers tout faits, et vous en fait faire comme malgré vous*, on se rappelle qu'il s'était exercé lui-même dans ce champ si fertile, et cependant on ne s'est pas aperçu qu'il y ait trouvé des vers tout faits, ni qu'il y soit devenu poète malgré lui.

CH. D.

---

*La duchesse de la Vallière ;* par madame *de Genlis.* Deux vol. in-12. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez *Maradan*, libr., rue S. André-des-Arcs, n°. 10 ; et chez *le Normant*, impr.-libr., rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

ON peut distinguer trois objets principaux dans ce roman : la peinture de la cour, quelques traits du caractère de Louis XIV, échappés aux historiens, et la vie de madame de la Vallière, où l'auteur, en ne lui donnant jamais un seul instant de bonheur, même lorsque Louis XIV l'aime éperdument, saisit l'unique résultat moral que présentait le sujet. Nous examinerons l'ouvrage sous ces différens rapports.

On a souvent cherché à peindre le caractère et les mœurs de l'ancienne cour. Mais les auteurs qui en ont parlé, éloignés presque tous du lieu où ils auraient pu trouver des lumières, n'ont la plupart présenté que des tableaux infidèles. Ceux qui avaient des renseignemens plus positifs, révoltés par quelques disgraces, retirés d'un tourbillon qu'ils regrettaient, se sont exprimés avec amertume, et leur humeur les a portés à faire des peintures chargées. Il était très-rare qu'un homme, jouissant d'une faveur constante, s'occupât à tracer des intrigues dont il profitait ;

Digitized by Google

intéressé à garder le secret, quel motif aurait pu le porter à le dévoiler ? C'est dans la disgrace, c'est dans l'exil que les réflexions viennent; on se rappelle ce qu'on a vu et ce qu'on a souffert. La prétention de faire connaître au public des secrets qu'il ignore, remplit les longs momens de l'oisiveté; et ces souvenirs, que l'on s'occupe à mettre en ordre, dissipent l'ennui, calment les chagrins de l'ame, et charment la solitude. Mais alors on n'est pas dans une disposition convenable pour faire des portraits ressemblans; tout prend, aux yeux du courtisan mécontent et disgracié, un caractère odieux : comment racontera-t-il de sang froid des intrigues dont il a été la victime ?

Bossuet ne jeta pour ainsi dire qu'un coup d'œil sur la cour. Il ne la fronda point en mécontent, il ne chercha pas à en pallier les travers et les vices ; le jugement profond de ce grand homme l'apprécie en peu de mots à sa juste valeur : « La cour, dit-il, veut toujours unir les » plaisirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il » n'y a rien de plus sérieux, ni ensemble de plus enjoué. » Enfoncez; vous trouverez partout des intérêts cachés, » des jalousies délicates qui causent une extrême sensi» bilité, et, dans une ardente ambition, des soins et un » sérieux aussi triste qu'il est vain. Tout est couvert d'un » air gai, et vous diriez qu'on ne songe qu'à s'y divertir. »

L'auteur de *la duchesse de la Vallière* a étudié et connu la cour. Elle la juge sans enthousiasme et sans humeur. Les plus légers détails ne lui échappent point; ils prennent sous sa plume un intérêt dont on a peine à se faire une idée. L'ouvrage est plein d'observations aussi délicates que justes; elles se présentent si naturellement, qu'on est étonné que d'autres ne les aient pas faites. Parmi cette multitude d'observations qui sont répandues dans tout l'ouvrage, et qui lui donnent un caractère particulier, on doit remarquer un morceau qui a beaucoup de rapport



Digitized by Google

avec celui que nous venons de citer. Il peut être curieux de comparer ce jugement avec celui d'un homme tel que Bossuet. La profondeur et la précision de l'un ne peuvent que faire ressortir l'élégance et la délicatesse de l'autre. « La cour, dit madame de Genlis, est le lieu du monde » où l'on a le moins de scrupule sur le fond des actions et » le plus de délicatesse sur les apparences; les mœurs, » sous tous les rapports, y paraîtraient meilleures que dans » toute autre classe, si le secret des affaires pouvait s'y » garder toujours. Lorsqu'on n'y est dans aucune confi- » dence, on a bien rarement sujet de désapprouver ce » qu'on y voit et ce qu'on y entend; mais on est souvent » épouvanté de ce qu'on y découvre. »

Ce dernier trait est excellent, il approche dans un genre bien différent du mot profond de Bossuet : *Enfoncez, et vous trouverez partout*, etc.

L'auteur parle de la présentation de mademoiselle de la Vallière; il était impossible de saisir avec plus de finesse les causes de l'indulgence qu'elle obtint. « Mademoi- » selle de la Vallière eut beaucoup de succès à sa présen- » tation; elle reçut des reines et des princesses un accueil » qui la charma; elle arriva dans un moment favorable » pour elle; le roi était absent. On se trouvait désœuvré, » et le début d'une jeune personne, d'une figure char- » mante, et de la modestie la plus craintive, fournit un » sujet de conversation, et par cela seul pouvait devenir » une cause de bienveillance. » Madame de Genlis profite de cette occasion pour observer que l'orgueil prend à la cour les formes les plus séduisantes. « C'est sur-tout à la » cour que l'orgueil, dépouillé des formes les plus re- » poussantes, qui lui sont naturelles, sait emprunter les » plus aimables traits; c'est là que souvent il se montre » sous l'apparence de l'indulgence et de la douceur, et » c'est ce qu'un long usage peut seul faire discerner. »

Digitized by Google

La peinture des caractères est une des parties les plus essentielles de cet ouvrage ; souvent l'auteur ne les annonce que par quelques mots ; mais les principaux traits sont si habilement saisis, qu'ils paraissent frappans de ressemblance et de vérité. Tels sont ceux de madame de Bellefonds, de madame de Navailles, de mademoiselle de Pons, et de mademoiselle d'Artigny. Les caractères de la duchesse d'Orléans et de madame de Montespan sont beaucoup plus développés. Ces deux femmes, sur-tout la première, ne sont peut-être pas présentées sous des couleurs assez agréables ; mais l'intérêt dramatique exigeait qu'elles fussent sacrifiées à l'héroïne : du reste on doit observer que si madame de Genlis n'a pas fait ressortir toutes leurs qualités séduisantes, du moins les défauts qu'elle leur attribue sont attestés par les mémoires contemporains, et l'on ne voit pas qu'ils soient exagérés. C'est principalement dans les développemens du caractère de madame de Montespan, que l'auteur déploie son talent supérieur pour tracer les mœurs de la cour, et pour rendre mille petits détails qu'un esprit aussi délicat que le sien pouvait seul observer et peindre. Nous le répétons, dans aucun ouvrage ce genre de talent ne nous a paru poussé plus loin ; il fallait pour atteindre ce but, une habitude d'observation, une finesse de tact, et un talent de style que peu de personnes ont réunis à un aussi haut degré que madame de Genlis.

Nous avons dit que l'auteur avait saisi quelques traits du caractère de Louis XIV, échappés aux historiens. Presque tous les auteurs qui ont parlé de ce prince, monsieur de Voltaire lui-même, ont paru croire, d'après l'étiquette de sa cour, qu'il était d'un abord difficile, que son orgueil interdisait toute familiarité, et qu'il régnait autour de lui un ton de réserve et de contrainte qui détruisait les charmes du commerce et de la conversation. Madame de Genlis observe très-bien que ces écrivains se sont laissés



Digitized by Google

tromper par de fausses apparences : l'étiquette sous Louis XIV, était moins sévère que sous Henri IV ; ce prince était l'homme le plus aimable et le plus poli de sa cour ; la préférence qu'il accordait au mérite distingué, l'honneur qu'il faisait souvent à Racine et à Boileau, de les admettre dans sa société intime, ne peuvent que donner la plus haute idée de son esprit. On n'a pas non plus assez remarqué ce caractère de bonté qu'il déployait avec tous ceux qui l'approchaient : au milieu de sa cour, il s'en regardait en même temps comme le chef et comme le père ; s'élevait-il quelques nuages, il les dissipait, moins par son autorité que par la persuasion la plus douce. Souvent dépositaire du secret des familles, il leur sauva l'honneur par une discrétion à toute épreuve, et par des moyens pleins de délicatesse que lui seul pouvait employer. Ce prince, que l'on a représenté comme aussi orgueilleux qu'inflexible, avait la plus grande indulgence pour les torts de ses courtisans et pour ceux de ses moindres serviteurs. Il ne les dissimulait pas, il les relevait par des leçons remplies de dignité et de douceur. L'abbé de Choisi et le comte de Bussy, qui tous deux crurent avoir à se plaindre de lui, ont consigné dans leurs mémoires plusieurs traits qui prouvent l'extrême bonté de son caractère. Madame de Genlis en cite quelques-uns ; elle ne pouvait puiser à une source plus sûre. Nous en rappellerons deux qu'elle n'a pas racontés et qui ne donneront pas une moindre idée du ton paternel et de l'esprit de justice qui dominaient dans les discours de Louis XIV. Le musicien Gaye avait, dans l'ivresse, tenu quelques propos sur l'archevêque de Reims ; il se crut perdu et alla demander pardon au roi. Quelques jours après, l'archevêque dit en l'entendant chanter la messe : c'est dommage, le pauvre Gaye perd sa voix ;—*vous vous trompez*, reprit Louis XIV, *il chante bien, mais il parle mal.* Un de ses valets de

Digitized by Google

chambre le priait de faire recommander au premier président un procès qu'il avait contre son beau-père, et lui disait en le pressant : hélas ! sire, vous n'avez qu'à dire une parole. — *Ce n'est pas de quoi je suis en peine*, dit le roi ; *mais si tu étais à la place de ton beau-père, serais-tu bien aise que je la dise, cette parole ?*

C'est sous le rapport que nous venons d'indiquer, que madame de Genlis a peint le caractère de Louis XIV. Dans un ouvrage de ce genre, elle ne pouvait faire ressortir les qualités brillantes du conquérant et du politique ; elle a pensé très-judicieusement que celles de l'homme privé devaient être préférées. A l'avantage de la convenance, elle a joint celui d'offrir un portrait presque neuf de ce monarque. En effet, les traits d'indulgence et de bonté qui font tant d'honneur au caractère du prince, sont épars dans des mémoires qu'on lit peu ; réunis dans un ouvrage plein de charme et d'intérêt, ils jetteront un nouveau jour sur cette époque célèbre de notre histoire.

Le caractère de Louis XIV ne devait être qu'esquissé dans cet ouvrage ; celui de mademoiselle de la Vallière exigeait beaucoup plus de développemens : aussi l'auteur n'a rien négligé pour le présenter sous tous les aspects qui pouvaient le faire mieux connaître, et pour joindre aux situations historiques des circonstances propres à les faire ressortir. C'était la partie la plus difficile de ce roman. L'histoire seule de mademoiselle de la Vallière offrait tout ce que l'on peut imaginer de plus touchant ; en y joignant des fictions, on avait à craindre de la dénaturer et d'en affaiblir l'effet. Madame de Genlis a surmonté cet écueil que le sujet lui présentait. Il serait impossible à quelqu'un qui ne connaîtrait pas les détails de la liaison de Louis XIV avec mademoiselle de la Vallière, de distinguer dans l'ouvrage ce qui est vrai de ce qui est feint.

La grande idée qui domine dans ce roman, c'est qu'en



Digitized by Google

supposant le plus haut degré de grandeur auquel une femme puisse parvenir, et tout l'éclat qui suit la faveur et l'amour d'un roi, une liaison coupable ne peut rendre heureuse celle qui a eu la faiblesse de la former. En cela l'auteur a parfaitement suivi le précepte de Boileau :

Et que l'amour souvent de remords combattu,
Paraisse une faiblesse et non une vertu.

Madame de Genlis ne dissimule jamais cette faiblesse, à qui l'on donne si souvent dans les romans un certain air d'exaltation et d'héroïsme. Elle ne justifie pas mademoiselle de la Vallière ; elle la fait plaindre ; et le fonds de piété qu'elle lui conserve, prépare le dénouement dans les momens même où l'amante de Louis XIV possède toute sa tendresse.

Mademoiselle de la Vallière passe dans un château son enfance et les premières années de sa jeunesse. Elle est aimée d'un jeune homme, pour lequel elle ne sent aucun penchant, et que cependant elle n'est pas éloignée d'épouser si ses parens le desirent. Ayant perdu sa mère à seize ans, elle n'a plus pour guide et pour conseil qu'une amie avec laquelle elle a été élevée, et qui s'est mariée depuis quelque temps. Son peu de fortune a décidé sa famille à la placer chez la duchesse d'Orléans en qualité de demoiselle d'honneur. Cette première partie de l'ouvrage est entièrement d'invention ; mademoiselle de la Vallière avait été élevée à la cour. L'auteur a pensé qu'une éducation à la campagne motiverait mieux le caractère pur et décent de son héroïne, et que la paix et la douceur de ses premières années feraient un contraste frappant avec les chagrins et les orages où elle fut livrée aussitôt qu'elle eut inspiré de l'amour à Louis XIV.

C'est à cette époque que commencent les malheurs de mademoiselle de la Vallière, dont la vie, jusqu'au moment de sa conversion, est sans cesse agitée par la jalou-

Digitized by Google

sie de ses rivales, par des intrigues de cour, et sur-tout par des remords qu'elle ne cherche point à étouffer. A peine a-t-elle eu une première entrevue avec le roi, que la rigueur de la duchesse de Navailles, les murmures de ses compagnes troublent sa tranquillité. Aussitôt que le penchant du prince est déclaré, la duchesse d'Orléans, à laquelle elle est attachée, lui fait éprouver des humiliations de tout genre, auxquelles elle se soumet, mais qui déchirent son cœur. Les préférences publiques que lui accorde Louis XIV, les fêtes qu'il donne et dont elle est l'unique objet, ne la calment point. Trop modeste pour triompher de ses ennemis, trop scrupuleuse pour jouir paisiblement d'un amour qu'elle partage, elle se dérobe aux regards et ne peut échapper au repentir. Quand elle se trouve entraînée malgré elle à ne plus cacher sa liaison, et à loger dans un hôtel que le roi a acheté pour elle, ses chagrins augmentent. Tous les sujets de conversation lui paraissent des applications à sa conduite. Nous donnerons un exemple de ces retours sur elle-même qui la tourmentent sans cesse. « Benserade dit un soir que madame » de la Fayette composait un roman; on en demanda le » sujet. Son projet, dit-il, est de peindre tous les tour- » mens d'une passion malheureuse. — Cette passion n'est » donc pas légitime? dit la duchesse en soupirant. — » Non, reprit Benserade, et c'est une femme intéressante » qui l'éprouve. — Elle cède donc à son penchant? — » Non, elle y résiste. — Ah! dit madame de la Vallière, » l'auteur n'atteindra pas son but; il ne peindra pas tous » les tourmens que peut causer l'amour! »

Il est impossible d'exprimer avec plus de délicatesse les tourmens d'un cœur mécontent de lui-même, et qui croit trouver partout des reproches. Ces traits, qui indiquent parfaitement le but moral de l'ouvrage, reviennent souvent, et sont aussi bien amenés que celui que nous venons de citer.

Digitized by Google

Lorsque Louis XIV va à l'armée, des inquiétudes mortelles agitent la duchesse ; toujours timide, elle n'ose les communiquer ; elle cherche à lire dans tous les regards ce qui se passe, et les moindres bruits la font trembler. Madame de Genlis a tiré de cette combinaison une situation aussi neuve que touchante. Nous citerons ce morceau qui nous paraît un des plus achevés de l'ouvrage.

« Un matin que madame de la Vallière attendait des » nouvelles de l'armée, elle fut consternée en apprenant » que nul courrier n'était arrivé ; quelqu'un lui dit que » la reine était accablée d'inquiétude, et elle se rendit » au château ; c'était une démarche extraordinaire, car » elle n'allait jamais le matin chez la reine ; mais elle » éprouvait un desir irrésistible de la voir. Le rang » qu'elle avait à la cour lui donnait *les grandes entrées*, » elle n'en avait point encore profité ; elle pénétra sans » obstacle jusqu'à la chambre de la reine où elle ne trouva » personne ; elle s'avanca doucement, et avec timidité, » vers l'oratoire de la reine, dont la porte était ouverte ; » elle y vit cette princesse seule et à genoux, placée de » manière qu'elle ne pouvait en être aperçue. La duchesse » profondément émue s'arrêta, et pour la première fois » elle contempla la reine avec un sentiment d'envie ! » Sans doute, se dit-elle, c'est pour lui qu'elle implore » le ciel : qu'elle est heureuse ! sa vertu lui donne le » droit de prier avec espérance. La reine entend sou- » pirer ; elle se retourne, et en voyant la duchesse inondée » de larmes : mon Dieu ! s'écria-t-elle avec effroi, savez- » vous quelque chose de nouveau ? Non madame, répond » d'une voix entrecoupée la duchesse, mais alarmée, » ainsi que toute la cour..., par le retard du courrier, » j'ai osé venir.... Dans la situation où je suis, interrompit » la reine, je ne vois avec plaisir que les personnes qui

Digitized by Google

» s'intéressent vivement aux dangers où le roi s'expose.....
» La reine prononça ces paroles avec tout le charme
» que la douceur, l'indulgence et la bonté peuvent
» donner à la vertu. Madame de la Vallière, dans ce
» moment, aurait été capable de lui sacrifier son amour;
» emportée par un mouvement aussi tendre qu'irréfléchi,
» elle mit un genou en terre, et saisissant une des mains
» de la reine, elle la pressa contre son cœur; la reine
» attendrie, la releva et l'embrassa; la duchesse fondit
» en larmes en disant : ah! madame, disposez de ma
» triste existence..... : elle allait poursuivre, et prendre
» sans doute un engagement vertueux, lorsque la reine
» entendit du bruit dans sa chambre; tant de conve-
» nances, et tant de préjugés dans la société s'opposent
» si souvent à la bonté, que la reine eût éprouvé un
» mortel embarras si on l'eût surprise tête à tête avec
» madame de la Vallière, et s'attendrissant avec elle;
» aussi se hâta-t-elle de la quitter précipitamment, et
» la duchesse, n'osant la suivre, resta seule dans l'ora-
» toire; elle regardait avec une sorte de saisissement cet
» asile secret de la piété, et la place que la reine venait
» d'occuper; ce coussin de velours encore affaissé, sur
» lequel, au pied d'un crucifix, cette princesse ver-
» tueuse venait de prier avec tant de ferveur pour un
» époux infidèle!.... Cependant l'embarras de la du-
» chesse devint extrême; en entendant que la chambre
» de la reine se remplissait successivement de toutes les
» femmes de la cour, elle se repentit de n'avoir pas
» suivi la reine, car elle ne pouvait plus sortir de l'ora-
» toire sans causer un étonnement prodigieux; d'ailleurs
» avec un tact aussi fin, elle n'avait que trop compris
» pourquoi la reine s'était éloignée d'elle si brusquement.
» Elle rougit de sa bonté pour moi, dit-elle : hélas! je
» suis en effet si coupable, que l'indulgence doit être my-

Digitized by Google

» térieuse avec moi ! on craint de perdre de la dignité
» et d'être accusée de faiblesse en la montrant ! ....
» Comme elle faisait cette douloureuse réflexion, elle
» entendit un grand mouvement dans la chambre de la
» reine. On annonça un courrier de l'armée ; alors les
» ménagemens délicats, la crainte de faire une scène,
» tout fut oublié ; la duchesse hors d'elle-même, s'élance
» dans la chambre à l'instant où la reine, après avoir
» lu rapidement un billet, s'écrie : la Flandre entière est
» conquise, tout est fini, le roi revient, et couvert de
» gloire!... A ces paroles, toutes les femmes expriment
» leur joie par leurs gestes, par des exclamations, par
» des pleurs ; la reine, transportée, les embrasse toutes à
» l'exception d'une seule.... En parcourant le cercle, elle
« passe d'un air sévère devant la duchesse, et même sans
» l'honorer d'un regard ! ... Elle n'avait plus d'inquié-
» tude, le roi revenait, elle ne voyait plus dans la du-
» chesse qu'une rivale.... Elle lui avait permis de par-
» tager sa douleur ; mais la joie d'une rivale n'est qu'une
» offense ; on peut s'affliger, et non se réjouir avec elle. »

Ce dernier trait est de la plus grande beauté. Si la reine s'est écartée un moment de sa dignité, avec quelle rigueur elle la reprend aussitôt ! Cependant on ne la blâme point, tant les convenances sont bien observées dans ce tableau.

Les chagrins de madame de la Vallière sont encore loin d'être à leur comble. L'homme qui avait aspiré à sa main, doué de toutes les vertus, et auquel elle n'a pu refuser son estime, meurt de désespoir en apprenant qu'elle partage l'amour du roi. Bientôt madame de Montespan paraît à la cour ; obligée de recevoir sa rivale, s'apercevant que le roi ne vient plus chez elle que pour la rencontrer, madame de la Vallière éprouve tous les tourmens de l'amour trompé ; et ces tourmens joints aux remords dont elle est consumée, la rendent si malheureuse

Digitized by Google

que l'on est soulagé lors qu'elle renonce au monde pour se dévouer à toutes les austérités de la vie religieuse.

On voit qu'il était difficile de faire mieux ressortir les malheurs inséparables d'une liaison désavouée par la morale. Si le théâtre et les romans peuvent avoir quelquefois une influence heureuse sur les mœurs, c'est lorsqu'ils ne donnent point une fausse idée de la vertu, et lorsqu'en peignant nos faiblesses, ils nous en montrent la suite funeste et nous apprennent à les dompter.

Les mémoires du temps s'accordent à dire que madame de la Vallière, à l'époque où sa faveur paraissait le plus affermie, engageait souvent Louis XIV à des égards pour la reine. Madame de Genlis aurait pu profiter de cette circonstance pour relever le caractère de son héroïne; mais elle a senti qu'en l'employant elle pouvait s'exposer à dégrader la reine. Dans l'ouvrage cette princesse joue toujours le rôle le plus noble; son rang, son titre d'épouse lui donnent la supériorité la plus marquée sur sa malheureuse rivale. On raconte qu'au commencement de cette liaison, le roi voulut rompre avec la duchesse d'Orléans, qui se plaisait à humilier madame de la Vallière, et que cette dernière ne négligea rien pour l'apaiser. *Je n'ai pas*, dit Louis XIV, *l'art de dissimuler à ce point.* — *Mais*, répondit-elle, *si je vous en priais...* Madame de Genlis n'a pas employé ce mot touchant. On peut croire qu'elle y a renoncé par le desir d'observer scrupuleusement les convenances; elle a toujours évité de donner à son héroïne la moindre influence sur les dissentions de la famille royale. On pourrait s'étonner qu'il ne soit nullement question de Fouquet dans la vie de madame de la Vallière. On sait que le surintendant en devint amoureux dans le commencement de sa liaison avec Louis XIV, et qu'il lui offrit une fortune considérable si elle voulait répondre à sa passion; offre qui fut rejetée

Digitized by Google

avec mépris. Cette circonstance eût été déplacée dans le roman ; l'idée seule qu'on ait osé faire à l'héroïne des propositions semblables, aurait altéré la pureté du caractère que l'auteur lui a conservée au milieu de ses erreurs.

Nous avons considéré cet ouvrage sous les trois points de vue les plus importans. On voit que l'auteur a parfaitement rempli les espérances que son sujet et le caractère de son talent pouvaient faire concevoir. L'intérêt de ce roman est doux et attendrissant, la marche en est simple, les épisodes sont heureusement amenés ; et le style plein d'élégance, de grâces et de pureté, en rend la lecture infiniment agréable. Madame de Genlis dit dans sa préface que son sujet était très-heureux, et s'étonne qu'on n'ait pas eu plutôt l'idée d'en faire un roman ; il y a trop de modestie dans cette observation. Le signe auquel on reconnaît les bons ouvrages est un air naturel et facile qui fait croire au lecteur vulgaire que ces ouvrages n'ont presque rien coûté à leur auteur ; ce sont cependant ces sortes de productions qui ont offert le plus de difficultés. Cette idée s'applique au roman dont nous parlons : si les obstacles nombreux que présentait le sujet, sont surmontés sans que l'on s'en aperçoive, si rien n'en altère le charme, c'est que l'auteur a suivi l'exemple des bons écrivains qui, après s'être bien pénétrés de leur sujet, en avoir médité long-temps toutes les ressources, ont fait disparaître l'empreinte d'un travail pénible, et ont épargné à leurs lecteurs les dégoûts et la fatigue que cause un ouvrage mal conçu et faiblement traité.

P.

Digitized by Google

# SPECTACLES.

## THÉATRE FRANÇAIS.

*Le Mariage fait et rompu*, comédie en trois actes et en vers, de *Dufresny*, remise au théâtre.

Les comédies de cet auteur étaient comme sa conduite, c'est-à-dire très-irrégulières. On sait que sa prodigalité fatigua la patience et la générosité de Louis XIV, qui, après l'avoir comblé de biens, que Dufresny dissipait incessamment, finit par dire qu'il n'était pas en son pouvoir de l'enrichir.

*Le Mariage fait et rompu* avait d'abord été composé en cinq actes, et fut trouvé trop long par les comédiens. Ils contraignirent l'auteur d'en retrancher deux; et dimanche dernier, beaucoup de spectateurs s'en retranchèrent encore deux autres à eux-mêmes. L'ennui les gagna, et ils s'en allèrent à la fin du premier acte, quoiqu'en général, le dimanche, le spectacle soit rempli de spectateurs assez patiens, et qui demanderaient volontiers, comme ce benêt à son gouverneur, *s'ils s'amusent*. Mais enfin l'action est si traînante, et le comique fondé sur des invraisemblances si difficiles à dévorer, que la pièce, quoique parfaitement jouée par mademoiselle Devienne sur-tout, et par Saint-Phal, a complétement ennuyé. On l'a même sifflée à la fin. Et quelqu'un ayant observé que ce n'était pas une pièce nouvelle, c'est, a-t-on dit, pour apprendre aux comédiens à en remettre de meilleures.

L'intrigue est très-peu compliquée. Valère aime une jeune veuve, *presque neuve*, qui a pour lui les mêmes sentimens. Sa tante, dont elle dépend, ne demande pas mieux que de les unir; mais cette tante a un frère qui conserve

Digitized by Google

sur elle un ascendant invincible. Ce frère est un président imbécille, qui, pour ne pas démentir la gravité de son état, *court la poste en manteau noir*; et ce pédantesque personnage se laisse *présider* par sa femme, prude de quarante ans, dont la vertu est infiniment *plus jeune* qu'elle. La présidente veut donner la veuve à son frère, et même ce mariage est fait *à si peu que rien près*. La tante y a consenti par faiblesse, la nièce par nécessité.

La scène se passe dans une hôtellerie de Marseille. L'hôtesse est dans les intérêts des jeunes amans. Elle entreprend de rompre le mariage qui les désole, sans toutefois mettre dans la confidence de ses moyens ni la tante ni la nièce. Ce n'est pas qu'elles manquent de discrétion; mais, dit-elle,

A deux femmes discrètes,
On ne doit confier que des affaires faites.

Un frère de l'hôtesse feint d'être débarqué à l'instant. Il entre suivi de quelques gens apostés, qui l'appellent *Damis*, nom du premier mari de la veuve. Un gascon, qui a connu le vrai Damis, vient le trouver et lui dit:

Puisque vous êtes Damis,
Vous vous souvenez bien qu'il fut de mes amis,
*Quoique parent?*

Un jour, ajouta-t-il, qu'il avait besoin d'argent, je lui en prêtai; vous devez savoir combien. — Je ne m'en souviens pas. — Cinquante louis. — Justement, répond le faux Damis, c'est la somme; et il la compte à ce fâcheux. Mais celui-ci, qui est un gascon comme il n'y en a pas, ne l'accepte que pour la rendre aussitôt. Il veut bien même aider à faire réussir l'espiéglerie.

La présidente, avant son mariage, avait eu d'extrêmes bontés pour le vrai Damis; en conséquence il est fort difficile que le faux réussisse à la tromper. Mais, par malheur pour elle, ce dernier était l'ami de l'autre, et se trouve

saisi

Digitized by Google

saisi de plusieurs épîtres fort tendres que la présidente lui avait autrefois écrites. Pour en être ressaisie, elle consent très-volontiers à la rupture du mariage de son frère, et la jeune veuve épouse son amant.

Il y a de jolis détails dans cette comédie, quelques mots piquans. Le troisième acte fait plaisir; mais les deux premiers sont languissans : ensorte que le dernier arrive un peu trop tard.

PHÈDRE.

*Le Mariage fait et rompu* avait été précédé de la tragédie de *Phèdre*. Mademoiselle Duchesnois et mademoiselle Georges jouent tour-à-tour le rôle de Phèdre. Il ne faut pas s'étonner de cette concurrence. C'est le plus beau rôle de femme, sans contredit, qu'on ait jamais vu sur aucun théâtre. Croirait-on que le commentateur de Racine parle de cette pièce comme d'une production assez médiocre, et qui n'ajouta guères, dit-il, à la réputation de son auteur. Il est vrai qu'il y a quelques légères taches dans ce chef-d'œuvre de Racine. On trouve fort étrange que Théramène dise à Hippolyte :

D'un chaste amour pourquoi vous effrayer ?

Il peut cependant desirer qu'une passion légitime adoucisse son humeur *un peu farouche*, mais il ne doit pas l'encourager à aimer cette Aricie, à qui la politique de Thésée interdit le mariage; et l'élève est plus sensé que son mentor, lorsqu'il lui dit, en parlant de la sœur des Pallantides :

Dois-je épouser ses droits contre un père irrité ?

On est encore très-étonné d'entendre Théramène demander à Hippolyte *où il serait*, si sa mère,

D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée.

C'est-là une assez pauvre raison pour l'embarquer dans



Digitized by Google

une intrigue amoureuse contre les intérêts et la volonté de son père.

On est fâché aussi, lorsque Thésée, au cinquième acte, dit à Aricie :

Madame, que faisait Hippolyte en ce lieu ?

D'entendre Aricie répondre :

Seigneur, il me disait un éternel adieu.

Ce petit mensonge fait toujours sourire. Le trouble d'Aricie, surprise et interdite de l'arrivée de Thésée, ne semble pas suffisamment excuser ce détour, qui tient de la comédie.

On a encore objecté que la première scène du cinquième acte, entre Aricie et Hippolyte était un peu froide. C'est peut-être l'extrême chaleur de celle qui termine le quatrième acte, qui fait que celle-ci paraît en manquer : il était impossible de la conserver toujours au même degré. Je ne suis nullement touché du reproche qu'on a fait au récit d'être trop beau. Théramène vivement frappé de la vue d'un monstre extraordinaire, a pu le peindre comme il l'a vu, sans blesser la vraisemblance. Cette tragédie sans être aussi parfaite qu'Iphigénie, est encore plus étonnante par la hardiesse et la beauté du rôle de Phèdre.

On est douloureusement affecté toutes les fois qu'on songe que Racine, à l'âge de trente-huit ans, s'arrêta tout-à-coup au milieu de sa carrière, et qu'il eût dû naturellement nous laisser huit à dix belles tragédies de plus. Vainement dit-on que s'il n'a pas fait assez pour nos plaisirs, il a fait assez pour sa gloire. Cela même n'est pas exact : on ne tient aucun compte aux hommes de ce qu'ils eussent pu faire. Si le théâtre de Racine eût renfermé dix-huit chefs-d'œuvre au lieu de neuf, il eût sans contredit éclipsé toutes les réputations littéraires de l'univers.

Digitized by Google

Alors ni Saint-Lambert, ni même M. Palissot n'auraient osé lui préférer Voltaire, en compensant la qualité par la quantité. Ce n'est pas que leur opinion soit adoptée universellement ; il s'en faut de beaucoup ; mais ils ne l'eussent pas énoncée, si Racine s'était offert à la postérité avec tous les titres dont il aurait pu s'environner. Car, à la différence de Corneille, de Crébillon et de Voltaire, dès l'instant qu'il eut rencontré le genre qui convenait à son talent, il ne fit plus un seul faux pas, et chacune de ses productions augmentait sa réputation qui ne semblait plus succeptible d'accroissement.

On ne saurait s'empêcher d'en vouloir à MM. de Port-Royal, d'avoir été cause que le plus grand écrivain de la nation n'ait pas rempli toute sa destinée. Leur élève n'en aurait pas moins été un très-honnête homme quand il eût continué d'embellir la scène. Boileau, tout aussi religieux que son ami, et même un peu janséniste comme lui, ne crut pas déroger à la piété par ses plaisanteries et ses poétiques exagérations sur le compte des *pieux fainéans* de la Sainte-Chapelle. Il n'y avait pas plus de mal à peindre la *douleur vertueuse* de Phèdre ; que la molle oisiveté des chanoines de Paris, ou des moines de Cîteaux.

Phèdre a été jouée avec beaucoup d'ensemble. Damas est toujours plein d'énergie et de sensibilité. Quelquefois on s'aperçoit trop qu'il est accoutumé à jouer des tragédies bourgeoises ; il oublie qu'il ne faut pas réciter les vers de Racine comme ceux de la Chaussée, ou la prose de Diderot. Il ne manque jamais de faire une faute au premier mot de son rôle, et de la tragédie en disant le *desseine* en est pris. On ne prononce ni le *desseinte*, ni un *freine* devant une voyelle ; mais le *dessein*, un *frein*. Mademoiselle Georges ne fait point cette faute ; elle dit ma *raison* et non ma *raisone* égarée. Plusieurs acteurs ne manquent jamais de dire *une* homme, au lieu d'*un* homme



Digitized by Google

qu'on doit prononcer comme *eun*. D'autres tombent dans d'autres fautes aussi choquantes, et induisent en erreur la jeunesse *départementale*, qui doit croire qu'on ne parle nulle part plus purement qu'au théâtre, au barreau ou dans la chaire.

Saint-Prix a mis dans son rôle une véhémence qui a étonné; il a dès ce jour contracté l'obligation de bien jouer à l'avenir la superbe scène du quatrième acte: Brisard et Molé n'y étoient pas supérieurs à lui et à Damas.

Il ne manque à mademoiselle Volnais, pour rendre convenablement le rôle d'Aricie, qu'un degré de force de plus dans l'expression; elle n'a produit aucune sensation dans une tirade de plus de quarante vers, où les actrices les plus médiocres, se font applaudir. Sa physionomie est très-agréable, mais assez peu imposante. A l'exception de la première scène du second acte, où elle n'a été que décente et raisonnable, ce qui ne suffit pas toujours, elle s'est très-bien acquittée de son petit rôle.

Si l'on me demande pour qui je suis, de mademoiselle Duchesnois ou de mademoiselle Georges, je répondrai avec l'auteur des cabales:

Je suis pour mon plaisir, messieurs; quelle folie

de vouloir qu'un rôle ne puisse être bien joué que par une seule actrice! Mademoiselle Dumesnil et mademoiselle Clairon, chacune à leur manière, rendoient parfaitement celui de Phèdre. Au reste, les différences entre le jeu de mademoiselle Duchesnois et celui de mademoiselle Georges sont sans nombre. La première a beaucoup plus d'art, et peut-être en a-t-elle un peu trop, plus de transitions, de silences, d'habitude du théâtre enfin; mademoiselle Georges est plus naturelle, quelquefois plus impétueuse. Ses gestes sont justes et nobles; mais trop multipliés. Souvent, par une imitation malheureuse, elle rapproche trop ses épaules de sa superbe tête. Son organe

Digitized by Google

n'est pas tout-à-fait aussi touchant que celui de mademoiselle Duchesnois. Rien ne peut d'un autre côté surpasser la décence et la noblesse de son maintien. Il m'a semblé qu'elle n'avait pas conservé assez de force et d'énergie pour la fin du quatrième acte, si éminemment tragique, que mademoiselle Clairon trouvait que les moyens d'aucune actrice n'y pouvoient suffire. Mademoiselle Georges n'a pas cru devoir, comme Mlle. Duchesnois, changer la manière indiquée par la ponctuation de réciter quelques vers de Racine, entr'autres ceux-ci :

Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable !

Mademoiselle Duchesnois prononce *misérable*, sans aucun intervalle entre ce mot et celui qui précède ; ce qui véritablement produit de l'effet. Mademoiselle Dumesnil prenoit des licences encore plus marquées. On prétend (je ne me rappelle pas ce qui en est) que dans le rôle d'Agrippine, au lieu de dire avec l'auteur :

J'ignore de quel crime on a pu me noircir,
De tous ceux que j'ai faits, je vais vous éclaircir.
Vous regnez. Vous savez combien votre naissance,
Entre le trône et vous avait mis de distance, etc.

elle disait, comme si l'on eût ponctué ainsi :

De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir :
Vous régnez.

c'est-à-dire, votre règne est le seul crime que j'aie à me reprocher. Ce sens est beau ; il ne paraît pas néanmoins qu'il ait été dans l'intention de l'auteur.

Ce qui n'y fut jamais très-certainement, c'est la manière dont mademoiselle Dumesnil récitait ces vers du rôle d'Athalie :

J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.



Digitized by Google

Je l'ai vu, son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin,
C'est lui-même.

Voilà ce que dit Racine.

La version de mademoiselle Dumesnil était toute différente. Elle bouleversait le sens de la phrase en la récitant comme si elle eût été ponctuée de cette manière :

Sa démarche, ses yeux et tous ses traits. Enfin
C'est lui-même.

La mesure et la rime disparaissaient : cette hardiesse fut singulièrement goûtée. Je ne sais cependant si pour raffiner sur le sens de Racine, il est convenable de disloquer ses vers, et si cet exemple doit être suivi ; ce n'est pas du moins, je crois, par une aussi jeune actrice que mademoiselle Georges. Elle n'a pas causé une impression tout-à-fait aussi profonde que mademoiselle Duchesnois, sur-tout au quatrième acte ; mais elle a fait plaisir dans un rôle, où la première avait obtenu des succès prodigieux, et en somme si mérités. Elle a mieux dit qu'elle :

C'est toi qui l'as nommé.

Elle l'a encore emporté en quelques autres endroits, et dans plusieurs a soutenu la concurrence ; c'est beaucoup. On prétend que mademoiselle Duchesnois a dernièrement produit peu de sensation dans Alzire, et mademoiselle Georges au contraire une très-vive dans Tancrède. En accordant à la première les éloges qui lui sont dus, il serait donc souverainement absurde de ne pas encourager l'autre. Je ne parle point de la beauté de mademoiselle Georges ; c'est un grand avantage, mais ce n'est pas un sujet de louange. Si la nature n'a pas été aussi libérale envers mademoiselle Duchesnois, il n'en est que plus flatteur pour elle de devoir tous ses succès à son talent. Elle paraît avoir à peu près atteint la maturité du sien. Celui de mademoi

Digitized by Google

selle Georges acquerra suivant toutes les apparences d'autres développemens. Toutes deux ont des droits incontestables à la bienveillance du public ; et quand on a deux belles fleurs dans son parterre, ce serait une démence absurde de se tourmenter pour savoir décidément laquelle l'est davantage afin d'arracher l'autre.

Mademoiselle Georges a été demandée avec plus de réflexion que d'empressement : quelques voix s'étant élevées à la fin de la pièce pour la prier de se montrer, elle n'a pas jugé le concert assez unanime. Il l'a été davantage lorsqu'on a levé la toile pour la petite pièce. Elle a paru alors *belle sans ornement*, et avec une modestie qui n'a plus laissé qu'un sentiment et un suffrage dans l'assemblée. Saint-Prix, demandé aussi avec instance, avait quitté le théâtre.

Après une assez longue absence, mademoiselle Contat a reparu dans *le Philosophe marié* et *les Fausses Confidences*. Tout ce qu'il y a de remarquable dans cet événement, c'est qu'on veuille bien s'en occuper; c'est que ce soit là une nouvelle dont tous les journaux rendent compte avec le plus grand détail. Le Kain, en 1769, reparut après une absence de deux ans, pendant lesquels il avait été prendre les eaux. Dix ou douze habitués du parterre surent le jour de sa rentrée, et du reste aucun journal, je pense, n'en rendit compte au public. Mademoiselle Contat, du moins, est une actrice célèbre; mais on a vu des *rentrées* d'acteurs très-ordinaires, annoncées pompeusement huit ou quinze jours d'avance.

## Théatre du Vaudeville.

*Une Nuit d'Arlequin à Bagdad*, vaudeville-parade.

Le sujet de ce vaudeville a été pris d'un conte des *Mille*

Digitized by Google

*et une Nuits*, intitulé *le Bossu*, mais on a substitué un mannequin à un être vivant. Les acteurs ayant pressenti qu'on pourrait être étonné de cette substitution, en avaient prévenu par un couplet d'annonce. « Quoique » nous n'ayons qu'un *la Porte*, ont-ils dit, vous allez » avoir deux arlequins, l'un d'eux sera un mannequin » comme celui de Colombine. » Cette précaution oratoire n'a servi à rien. On n'a trouvé dans cette nouveauté, ni vraisemblance, ni sel, ni beaucoup d'esprit.

Arlequin, boufon du Calife, est amoureux de la fille d'un marchand, laquelle ne demande pas mieux que de l'épouser; mais le père de la jeune fille l'a promise à un vieux et riche cadi. Arlequin enivre le marchand qui s'endort, va chercher son mannequin, qu'il place à côté de l'ivrogne, et profite de son sommeil pour faire la cour à sa fille. Le père se réveille, voit l'amant aux pieds de sa maîtresse, frappe sur le mannequin, l'abat, et croit avoir blessé Arlequin, qui s'était prestement escamoté sous la table, couverte d'un tapis. Le marchand porte le mannequin à la porte d'un chirurgien, qu'il appelle à grands cris, et s'enfuit bien vîte. Il était nuit; le chirurgien, en sortant, tombe avec le mannequin au bas d'un escalier, croit avoir tué le boufon du calife, et, à l'aide d'une corde, fait descendre son corps par une cheminée dans la maison du cadi. Celui-ci entre peu après dans son appartement, y voit le mannequin, qu'il prend pour un homme et pour un malfaiteur, lui tire un coup de pistolet, et s'imagine aussi être le meurtrier d'Arlequin.

Cependant, le calife qui cette nuit, suivant sa coutume, parcourait les rues de Bagdad, rencontre une vieille femme. Elle lui apprend que trois particuliers ont concouru à la mort de son boufon, et les nomme. Le calife les fait venir, ils se prosternent à ses genoux, confessent leur faute involontaire, s'excusent sur leur inten-

Digitized by Google

tion; mais s'il n'était pas mort, par hasard, dit la vieille au marchand, consentiriez-vous qu'il épousât votre fille? — « Oui, j'en jure par Mahomet. » Alors la prétendue vieille se débarrasse de quelques guenilles, et on voit que c'était Arlequin travesti. Des sifflets s'étaient fait entendre. Le couplet de clôture a désarmé les siffleurs. Le sens était : « applaudissez pour que l'auteur passe une bonne nuit »; allusion au titre de la pièce. On a beaucoup applaudi ce couplet; mais on a été mécontent du Vaudeville. Le parterre, pour se dépiquer, a demandé l'*allemande*, que l'arlequin la Porte, et mademoiselle Desmares ont dansée avec une grâce inimitable.

On prétend que *la Nuit de Bagdad* est d'une femme. On a jugé cette pièce avec sévérité. Elle a du mouvement. La Porte y a trouvé moyen d'amuser par ses lazzis. Dans une parade, on aurait pu excuser le défaut de vraisemblance; on est forcé néanmoins de convenir que celle-ci était médiocre, et que si la sentence est sévère elle n'est pas très-injuste.

## ANNONCES.

*Conférences secrètes* entre les ex-ministres, M. Pitt, lords Grenville et Dundas, etc., avec M. Addington, lords Hawkesbury, Pelham, etc., ministres actuels de S. M. britannique, au sujet de la rupture du traité d'Amiens et de la guerre actuelle. Seconde édition, augmentée du plan secret de la dernière conspiration contre le gouvernement français. Un vol. in-8°. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez Ponthieu, à la Bibliothèque des Grands-Hommes, place Saint-Germain l'Auxerrois.

*Instructions pour le campement de l'Infanterie;* in-12, figures. Prix : 75 cent., et 90 cent. par la poste.

A Paris, chez Barrois l'aîné et fils, libraires pour l'art militaire, la marine, l'architecture, etc., rue de Savoie; n°. 23.

*Observations sur les Volcans de l'Auvergne*, suivies de notes sur divers objets, recueillies dans une course minéralogique faite l'année dernière, an 10 (1802). Un vol. in-8°. Prix : 3 fr. et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez Levrault, Schœll et comp., libraires, rue de Seine, Hôtel de la Rochefoucault; Fuchs, rue des Mathurins.

*Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.*

Digitized by Google

## NOUVELLES DIVERSES.

La ville de Tubingen (dans le duché de Wirttemberg, et sur la rive gauche du Neker) fut, il y a 7 à 8 mois, la proie des flammes. On se propose de la retirer de ses cendres, et de la rebâtir sur un plan régulier, de manière qu'elle puisse être à l'abri tout à-la-fois et des incendies et des inondations.

Le colonel Bossard, qui depuis quelque temps avait reçu sa démission, tira le 21 février dernier un coup de fusil sur le général français Grandjean, commandant d'Hameln, à neuf lieues d'Hanovre, et tenta ensuite de se tuer d'un coup de pistolet : il a été arrêté ; sa femme, depuis long-temps malade, est morte d'effroi en apprenant son crime. La blessure du général Grandjean n'est pas dangereuse.

On augmente considérablement les forces de terre et de mer de la Turquie ; on ne dit pas le motif de cette augmentation soudaine.

Un individu impliqué dans la conspiration dirigée contre le premier consul a été arrêté sur la rive droite du Rhin, près Heilbronn, sur la réquisition du chargé d'affaires de France, près le cercle de Souabe. On ajoute que son extradition a été accordée par l'électeur de Wirtemberg.

On mande de Francfort que la Russie, la Prusse et l'Autriche, restént fermement attachées au maintien de la paix, et que l'affaire de l'ordre équestre, qui eût pu troubler celle de l'Allemagne peut être regardée comme finie. Le recrutement qui vient d'être ordonné dans toutes les provinces de la domination autrichienne, ne sera pas, dit-on, considérable, et n'a d'autre but que de compléter les différens corps de troupes.

*Londres.*

Le 27 février, il y a eu dans la chambre des communes, une discussion extrêmement intéressante. Il y a été question de l'état d'aliénation où se trouve notre souverain, et de la situation critique des affaires du royaume. MM. Fox, Windham, Grenville et Gray se réunissoient en un seul point, de censurer la conduite des ministres. M. Pitt a parlé trois heures. Il condamne la conduite du ministère comme trop foible et trop tardive pour le besoin pressant du royaume,

Digitized by Google

tant sur mer que sur terre. Il déclare que l'Angleterre est dans un véritable danger ; et il semble, à la fin de son discours, dire que si on veut lui confier la direction des affaires, il se charge de les bien conduire et de sauver l'Angleterre. On sait que c'est-là le langage ordinaire de tous les prétendans au ministère.

On lit dans le *New-Merchant*, du 10 mars, que l'amiral français Linois, sur le compte duquel on a été si longtemps dans l'incertitude, s'est emparé, sur les Anglais, de l'île de Sainte-Hélène.

Le paragraphe suivant est littéralement traduit de *l'Argus*:

*Extrait d'une lettre de Londres, du 28 février.*

« Le roi vient d'être entièrement guéri par un moyen tout-à-fait extraordinaire. Le docteur Willis est entré dans sa chambre avec un homme ayant l'uniforme de général français, que le docteur présenta à sa majesté, en lui disant que c'était le général Bonaparte qui avait été fait prisonnier. Cet artifice eut tout l'effet qu'on pouvait désirer : tant a de puissance le nom seul de Bonaparte ! »

## CORPS LÉGISLATIF.

*Séance du 18 ventose.*

Deux conseillers d'état présentent un projet de loi sur l'organisation des séminaires métropolitains; leur dotation sera une charge du trésor public. On présente ensuite le titre 16, livre 3 du code civil, relatif au *dépôt* et au *séquestre;* et l'on sanctionne le titre relatif au *prêt.*

*Séance du 19.*

Un message annonce que le gouvernement retire le projet tendant à attribuer au tribunal criminel de la Seine, la connaissance des crimes de faux, en ce qui concerne la contrefaçon du timbre national, et des billets de la Banque de France. — Les titres 17 et 19, livre 3 du code civil, relatif au *mandat* et aux *contrats aléatoires* sont convertis en loi; le premier à l'unanimité, et l'autre aussi à l'exception d'une seule voix.

*Séance du 21.*

Le projet de loi déjà proposé et retiré, tendant à attribuer au seul tribunal criminel de la Seine, la connaissance des crimes de faux, pour tout ce qui concerne la contre-

Digitized by Google

façon du timbre national, et des billets de la Banque de France, est reproduit avec des changemens. — Ensuite on propose d'affranchir des contributions foncières pendant 10 ans les maisons de Bressuire et de Châtillon, qui sont et seront reconstruites sur les débris de celles que la guerre civile a détruites dans l'une et l'autre ville. — Enfin on sanctionne à l'unanimité, moins deux voix, le projet relatif aux sommations respectueuses.

*Séance du 22.*

On présente le dix-huitième titre du livre 3 du code civil, intitulé du *nantissement*. — Ensuite un projet de loi relatif à l'établissement d'un droit de bassin dans le port d'Anvers, pour les réparations de ce port. Enfin on sanctionne deux autres projets, l'un relatif à l'organisation des écoles de droit, l'autre aux douanes.

*Séance du 23.*

Le titre 16, livre 3, du code civil, concernant le *dépôt* et le *séquestre* est converti en loi, ainsi que trois autres projets : le premier relatif aux séminaires; le second, à la compétence pour les crimes de faux concernant le timbre national et les billets de banque, qui est exclusivement attribuée au tribunal criminel de la Seine; le troisième, à l'exemption de contribution foncière en faveur des propriétaires de maisons détruites pendant la guerre civile, et depuis rebâties ou à rebâtir dans les communes de Bressuire et de Châtillon.

*Séance du 24.*

On présente les titres 6 et 7, livre 3 du code civil : le premier, intitulé *des priviléges et hypothèques*; le second, *de l'expropriation forcée*; puis un autre titre du même livre, sur *la transaction*.

Deux projets de lois, l'un relatif à la prescription, l'autre à un droit de bassin dans le port d'Anvers, sont sanctionnés à la presque unanimité.

## PARIS.

Voici quelques détails officiels sur l'arrestation de Georges.

« Le C. Petit, officier de paix, avait découvert qu'un cabriolet devait, le vendredi 17 ventose vers sept heures du soir, aller chercher Georges et quelques autres individus de sa bande. Il disposa ses inspecteurs de police et suivit ce cabriolet depuis le pont des Tuileries jusques vis-à-vis le Panthéon. Comme le cabriolet allait fort vite, il ne put arriver qu'avec le C. Destavigny, son collègue et trois de ses agens. Au moment même, Georges se précipita dans le cabriolet avec

Digitized by Google

Léridan, et, sans attendre Durban, autre brigand qui devait monter avec lui, il partit aussitôt, en traversant la rue Saint-Jacques, et descendant la rue Saint-Hyacinthe, la place Saint-Michel et la rue de la Liberté. Le C. Petit, et trois de ses agens suivirent à toute course le cabriolet, qui descendait rapidement. Georges ayant aperçu, par le vagistas, des hommes en sueur qui couraient auprès de la voiture, dit à son conducteur de fouetter fort, et d'aller encore plus vîte. Au moment où le cabriolet entrait dans la rue des Fossés-M.-le-Prince, l'inspecteur de police Jean-François Calliole, arrivé le premier, saisit le cheval par la bride. Buffet, autre inspecteur, s'avança bientôt pour regarder dans la voiture. Georges, de deux coups de pistolet, tirés en même temps, renversa Buffet roide mort, et blessa très-grièvement Calliole. Aussitôt Georges et Léridan sautèrent du cabriolet, l'un à gauche, l'autre à droite; le troisième inspecteur courut après Léridan. Le cit. Petit saisit Georges au collet, et fut aussitôt assisté par le C. Destavigny; mais ils auraient eu peine à contenir le brigand, qui avait encore son poignard, si le C. Thomas, chapelier, ne se fût précipité sur lui, tandis que les frères Lamotte le désarmaient. Plusieurs citoyens, et notamment les CC. Coqueluit et Langlumé, de la rue de Thionville, prêtèrent main-forte.

» Le peuple s'était rassemblé en foule, et chacun offrait des secours également dévoués et plus ou moins efficaces. Quant on eut appris que c'était Georges qui venait d'être saisi, on voulut d'abord le mettre en pièces; mais, comme il avait été principalement arrêté par les citoyens du quartier, il s'assurèrent la gloire de le remettre aux magistrats. Ils le lièrent et le transportèrent à la préfecture de police.

» Le premier consul a ordonné que les enfans d'Etienne Buffet et de Jean-François Calliole fussent élevés aux frais de l'Etat. Tout ce qui a été pris sur Georges, montant à une valeur de 60 à 80,000 f., a été donné aux enfans et à la veuve d'Etienne Buffet. Aujourd'hui à midi, l'état de Jean-François Calliole donnait quelque espérance pour sa vie.

» Le premier consul a chargé le grand-juge de faire une enquête authentique pour découvrir le nom des citoyens qui, dans cette circonstance, ont manifesté leur courage et leur dévouement. Ils seront récompensés par des distinctions d'honneur. » (*Moniteur.*)

— Il paraît constant que Dumouriez est en France; qu'il est un des agens de la conspiration, et qu'on a l'espérance de le découvrir bientôt; mais on n'avait hier au soir aucune connaissance de son arrestation, quoique le bruit en ait couru depuis deux jours.

— L'instruction préparatoire du procès de Moreau, Pichegru, Georges et consorts, se poursuit avec activité. Le juge rapporteur se transporte journellement au Temple, et procède à l'interrogatoire des prévenus.

On publie les détails suivans sur la conspiration qui fait l'objet de tous les entretiens:

« Cent cinquante conjurés devoient, assure-t-on, se revêtir de l'uniforme des guides du premier consul, et, à la faveur de ce déguisement, l'enlever, soit à Malmaison, soit à la chasse, ou en voyage, et l'emmener mort ou vif.

Digitized by Google

en Angleterre. D'après les renseignemens donnés par Querelle, un des conjurés, on a découvert ces uniformes. Ce personnage, qu'on a improprement nommé Griel, est le même qui, ayant été arrêté en octobre avec plusieurs brigands, et sur le point d'être fusillé, promit, pour sauver sa vie, des révélations très-importantes; c'est par lui qu'on apprit que Georges était en France, et plusieurs autres détails qui donnèrent lieu à de nombreuses arrestations. C'est encore par lui qu'on eut connaissance d'un débarquement de chouans, qui devait s'exécuter à un jour fixe, sous la conduite de leurs chefs. Jusques-là, dans tous ces renseignemens, il n'était encore question que de Georges. Mais lors de la publication par le *Moniteur* de l'article officiel relatif à l'arrestation de deux brigands, le consul Lebrun reçut une lettre anonyme, où on lui annonçait qu'un certain Bouvet d'Osier logeait depuis quelque temps, dans une maison de campagne sur l'Oise, plusieurs personnes suspectes, et dans laquelle on lui donnait aussi l'adresse, à Paris, de la maîtresse de Bouvet. C'est chez elle qu'en effet on arrêta Bouvet, sur qui l'on trouva un billet par lequel on l'invitoit à une conférence secrète.

» En suivant les renseignemens donnés dans ce billet, on arrêta encore plusieurs chouans; ensuite on tomba sur les traces de la vendeuse de vin Dunan, rue du Bacq, où l'on arrêta bientôt Jean Marie, adjudant de Georges; son cuisinier, et Victor, condamné à mort par suite du complot du 3 nivose. L'on avait à la vérité des renseignemens sur un grand personnage auquel Georges même était subordonné, mais sans pouvoir connaître son nom, jusqu'à ce que Bouvet déclara que c'était Pichegru; ce qui fit alors découvrir, vers le 13 février, ses liaisons avec Moreau; elles s'étaient formées par l'entremise d'un ci-devant secrétaire de Pichegru, nommé David, qui, arrêté auparavant à Calais, avait déjà fait soupçonner la part que Moreau pouvoit avoir à ce complot. Pichegru était arrivé à Paris en Pluviose, dans un second débarquement.

» Le troisième débarquement indiqué par Querelle, est sans doute celui qui étoit surveillé par le général Savary. Il y avait une convention arrêtée entre Pichegru et Moreau, à laquelle Bouvet avait pris part en qualité de plénipotentiaire du comte d'Artois. L'enlèvement de Bonaparte et la succession de Moreau à la place du premier consul, entraient dans le plan qui devait s'exécuter le 15 février. Moreau n'avoit pas voulu travailler immédiatement pour les

Digitized by Google

Bourbons; mais il exigeoit la dictature pour remettre, seulement au bout de quelque temps, le gouvernement entre leurs mains. Pichegru ne se fiait point à ces promesses, qui lui rendaient Moreau suspect, tandis qu'il l'était lui-même à Georges, parce qu'il voulait s'approprier quatre millions qu'il avait reçus en Angleterre pour l'exécution du complot.

» Rolland, qui avoit été arrêté pour avoir logé Pichegru dans sa maison, a été relâché, parce qu'il a prouvé ne l'avoir logé qu'une nuit, et qu'il lui avait fait accroire qu'il travaillait à se faire rayer de la liste des émigrés. C'est lui qui doit avoir déclaré au conseiller d'état Réal, devant lequel il fut amené, que Pichegru était très-mécontent de Moreau, qui s'était vanté d'avoir un très-grand parti dans l'armée et parmi les autorités, et de lui avoir faussement persuadé que tout était prêt pour l'exécution du grand projet. »

— « Il paraît, dit un autre journal, que cette atroce conspiration avait étendu au loin ses ramifications. De plusieurs endroits, on reçoit à la fois des nouvelles d'arrestations et de découvertes qui en fournissent les preuves les plus convaincantes, et tout n'est pas encore révélé. Diverses feuilles parlent de recherches et de découvertes d'agens répandant l'argent et semant les troubles dans les départemens du Rhin, et on paraît s'attendre à quelque arrestation importante en Hollande. Tous les jours quelques noms nouveaux, se murmurant d'abord avec incertitude et bientôt se divulguant avec une irréfragable évidence, portent le jour de la démonstration dans ce dédale de crimes et de complots; tous les jours l'étonnement se mêle à l'indignation et à l'horreur, en voyant confondus dans les mêmes rangs, associés au plus vil projet, trempant dans la même infamie, des guerriers et des assassins, les chefs et les goujats; et, si bientôt il ne manque plus rien à la preuve, déjà si près de la conviction, que des hommes supérieurs même à des guerriers et à des chefs, par la majestueuse responsablité du caractère public de chefs ou de ministres des gouvernemens, sont eux-mêmes le premier anneau d'une telle chaîne, quelle infamie sur eux! quelle honte pour les nations! quelle dégradation pour l'humanité! quelle dénonciation contre les progrès de la civilisation! »

*(Extraits de divers journaux.)*

— Le ministre de l'intérieur a mandé aux membres des conseils généraux des départemens, que le gouvernement s'est fait rendre compte de tous les objets traités par eux dans la session de l'an 11, qu'aucune des observations

Digitized by Google

qu'ils ont faites, aucune des demandes qu'ils ont formées ne lui est échappée, que tous leurs vœux ont été entendus. Ceux, dit-il, que des circonstances particulières n'ont pas permis d'accueillir encore, seront examinés avec une attention nouvelle. Le gouvernement n'écartera que des demandes qui seraient en opposition avec des vues générales que ne peuvent saisir ceux qui ne sont pas appelés à juger l'ensemble.

— Voici la circulaire que le conseiller d'état chargée de toutes les affaires concernant les cultes, a envoyée aux archevêques et évêques de France, pour leur faire part de la conspiration tramée contre les jours du Premier Consul.

« Monsieur, une grande conspiration contre l'état et son chef suprême, est découverte. J'ai l'honneur de vous faire passer plusieurs exemplaires du rapport du grand-juge. Vous y verrez les trames d'une nation jalouse et ennemie, dont la perfidie a rompu la paix, et qui, désespérant de vaincre nos invincibles phalanges, ne fonde son espoir dans la guerre que sur des crimes. Dans un tel moment, c'est aux ministres de la religion à éclairer les citoyens par leurs instructions, à les animer par leur zèle, et à leur faire sentir plus que jamais ce qu'ils doivent de reconnaissance, d'attachement et d'amour à un gouvernement restaurateur du culte, protecteur de tous les genres de biens, et réparateur de tous les maux qui ont si longtemps affligé la France. »

— On a remarqué, le 19 ventose, de Boulogne, que chaque vaisseau de la division anglaise avait ses mâts *en pentenne*; cet état de deuil, dit le *Journal de Paris*, confirme la mort du roi. Il est à présumer, néanmoins, que cette nouvelle est fausse, puisque depuis huit jours elle n'a pas été répétée, et n'a acquis aucun caractère de certitude. — Voici une lettre de la Haye, du 11 mars, qui laisse toujours subsister la même incertitude. « Nous sommes, dit-on, toujours sans nouvelles d'Angleterre; cependant le vent est favorable depuis quatre jours. Si 24 heures se passent encore sans qu'il paraisse un seul bâtiment à l'embouchure de la Meuse, on devra croire à un *embargo*. Or, vous savez que cet *embargo* est d'usage lorsque le roi meurt. On dit bien que des négocians d'Amsterdam ont des lettres du 6 mars, mais cela nous paraît presque impossible. Quoi qu'il en soit, voici ces nouvelles : Le roi est très-mal; il a décidément perdu la raison; les ministres ajournent encore la création d'un conseil de régence. C'est à-peu-près ce que nous savions déjà. »

Digitized by Google

# TABLE

*Du troisième trimestre de la quatrième année du* MERCURE DE FRANCE.

## TOME QUINZIÈME.

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.


IMITATION d'Horace (liv. 1, ode 16). *page* 3
Les adieux de Roméo et Juliette (traduction libre de Shakespeare). 49
Le premier de l'an 1804. A ma mère. 97
Sur la descente en Angleterre par l'armée française. 98
Vers à MM. P*** et A***. 145
A une jolie femme qui avait demandé des vers sur l'erreur. 146
Traduction de la XXXV^e^ ode d'Horace à la Fortune. 193
Vers imités de l'allemand, de Goëthe (un poète à un homme de qualité ignorant). 194
Dialogue entre un poète et sa muse. 241
Le perroquet (fable). 246
Le verger (idylle). 289
A l'amour (imité de Gessner). 294
La mère de famille et la religion (dialogue). 295
Ode XX^e^ du premier livre d'Horace. 337
Les deux Virgiles. 338
Quatrain pour mettre au bas du portrait de M. l'abbé Delille. 339
Ils sont passés (romance). 339
Le cri du désespoir. 340
La brebis et le buisson (fable). *Id.*
Imitation de l'ode d'Horace (*Diffugere nives*, etc.). 385


Digitized by Google

L'amour chez Fanny (conte anacréontique). *page* 387
A l'amour. 389
Ode à la princesse de Hombourg. 433
Imitation d'Horace. 438
Vers traduits de l'anglais, de Pope (création de la femme). 439
La jalousie. 482
A Mlle. P...., à qui l'on veut faire prendre le nom d'Aglaé, l'une des grâces. *Id.*
Impromptu à Madame ...., qui en demandait un. 485
Céix et Alcioné (Ovide, métamorph.) 529 et 577
A Eléonore (élégie). 535
La volupté (triolets). 582
Romance. 583

*Extraits et comptes rendus d'ouvrages.*

L'Enéide, trad. en vers, par M. J. Hyacinthe Gaston. 7
Essai sur le caractère et l'esprit des femmes, dans les différens siècles, par Thomas. 15
Poëme épique sur les exploits du héros Napoléon Bonaparte; par M. Polissoï-Condou de Jannina. 25
L'art d'aimer d'Ovide, suivi du remède d'amour, trad. par F. S. A. D. L..... 55
Recueil de règles et d'exemples sur la prosodie française, la versification et le style figuré. 65
Analyse des rapports entre les parties des figures de la musique ancienne et moderne, et l'architecture, par J. B. Delarue. 70
Tableau du climat et du sol des Etats-Unis de l'Amérique, par C. F. Volney. 101
Nouvelle traduct. de Werther, par C. L. Sevelinger. 109
Catalogue de la bibliothèque du conseil d'état, rédigé par A. A. Barbier. 119
Voyage par l'Italie, en Egypte, au Mont-Liban et en Palestine, par M. l'abbé de Binos. 149
Tables chronologiques de l'histoire ancienne et moderne, jusqu'à la paix d'Amiens. 454

Digitized by Google

Vues nouvelles sur les courans d'eau, la navigation intérieure et la marine. 158
Explication du nouveau langage des chimistes. *page* 197
Cours de littérature, par J. F. La Harpe. 204
Géographie moderne. 212
Plan du poëme de Charlemagne. 249
Monumens antiques ou nouvellement expliqués. 257
Répertoire du Théâtre Français. 269
Observations sur la critique de Werther. 297
— sur l'opinion de quelques Hellénistes, touchant le grec moderne, par Codrika. 307
Elémens d'idéologie. 399
Principes d'éloquence pour la chaire et le barreau, par M. le cardinal Maury. 441 et 585.
Histoire du Bas-Empire, par J. C. Royou. 547
— des Flibustiers. 553
La duchesse de la Vallière, par madame de Genlis. 592

## VARIÉTÉS.

Au rédacteur. 74
Sur les Basaltes et leur origine. 77
Souvenirs de Félicie. 159, 219, 408, 452, 509
Distique pour être mis à la tête du théâtre de Crébillon. 314
Sur Ménandre. 343
Sur un éloge de Boileau. 349
Sur l'esprit littéraire du XVIII^e^ siècle, 391 et 557
Réponse à M. Ch. D.... 449
Lettre sur Rome, à M. de F... 485

## SPECTACLES.

### *Théâtre de la République et des Arts.*

Le Connétable de Clisson. 413
Représentation au bénéfice de madame Dugazon. 516

### *Théâtre Français.*

Shakespear amoureux. 122
Polyxène. 225
Lettre de l'auteur de Guillaume le Conquérant. 325
Guillaume le Conquérant. 360

Digitized by Google

Débuts du citoyen Lagardère, dans Mithridate. 364
— *Id.* dans Phèdre. 455
Le Mariage fait et rompu. 603
Phèdre. 607

*Théâtre de l'Opéra-Comique* (rue Feydeau).

La Romance. 316
Le Sigisbé. 517
L'Amour romanesque. 562

*Théâtre de la rue de Louvois.*

La Flottille. 80
Le Rendez-vous au bois de Vincennes. 121
Les Mœurs du Temps. 277
Le Trésor. 317
Il veut tout faire. 417
Le Fâcheux d'aujourd'hui. 565

*Théâtre du Vaudeville.*

Le Poète satirique. 36
La Revue de l'an XI. 38
Le premier jour de l'An. 124
La Cabale en défaut. 368
Les Deux Clefs. 519
Une Nuit d'Arlequin à Bagdad. 617

## POLITIQUE.

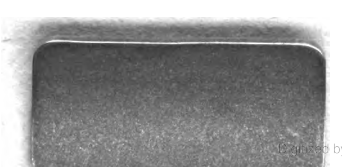
Aperçus généraux. 40, 83, 126, 169
De la Noblesse immédiate. 86
Réponse d'un membre du Directoire de Franconie, à une déclaration de S. A. l'électeur palatin. 89
Extrait du discours de M. R. Emmet. 171
Exposé de la situation de la république. 227
Nouvelles diverses. 44, 93, 133, 174, 234, 283, 325, 375, 422, 469, 522, 568, 616.
Corps législatif. 178, 235, 285, 331, 381, 424, 477, 522, 570, 617.
Tribunat. 331, 477.
Paris. 45, 95, 138, 186, 238, 287, 333, 381, 428, 478, 524, 571, 618.

SOCIETE DU COMMERCE

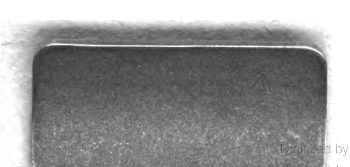
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google